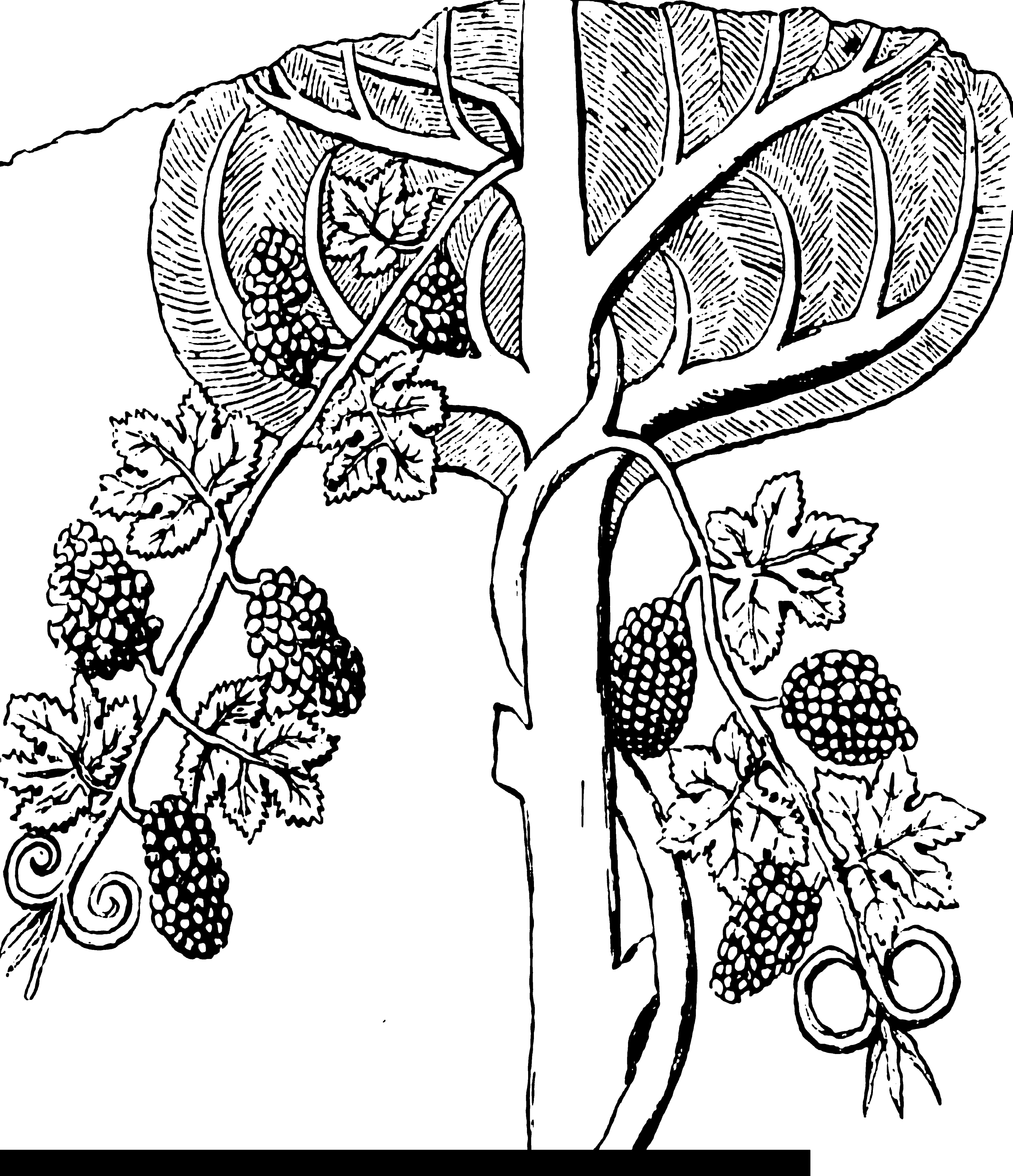
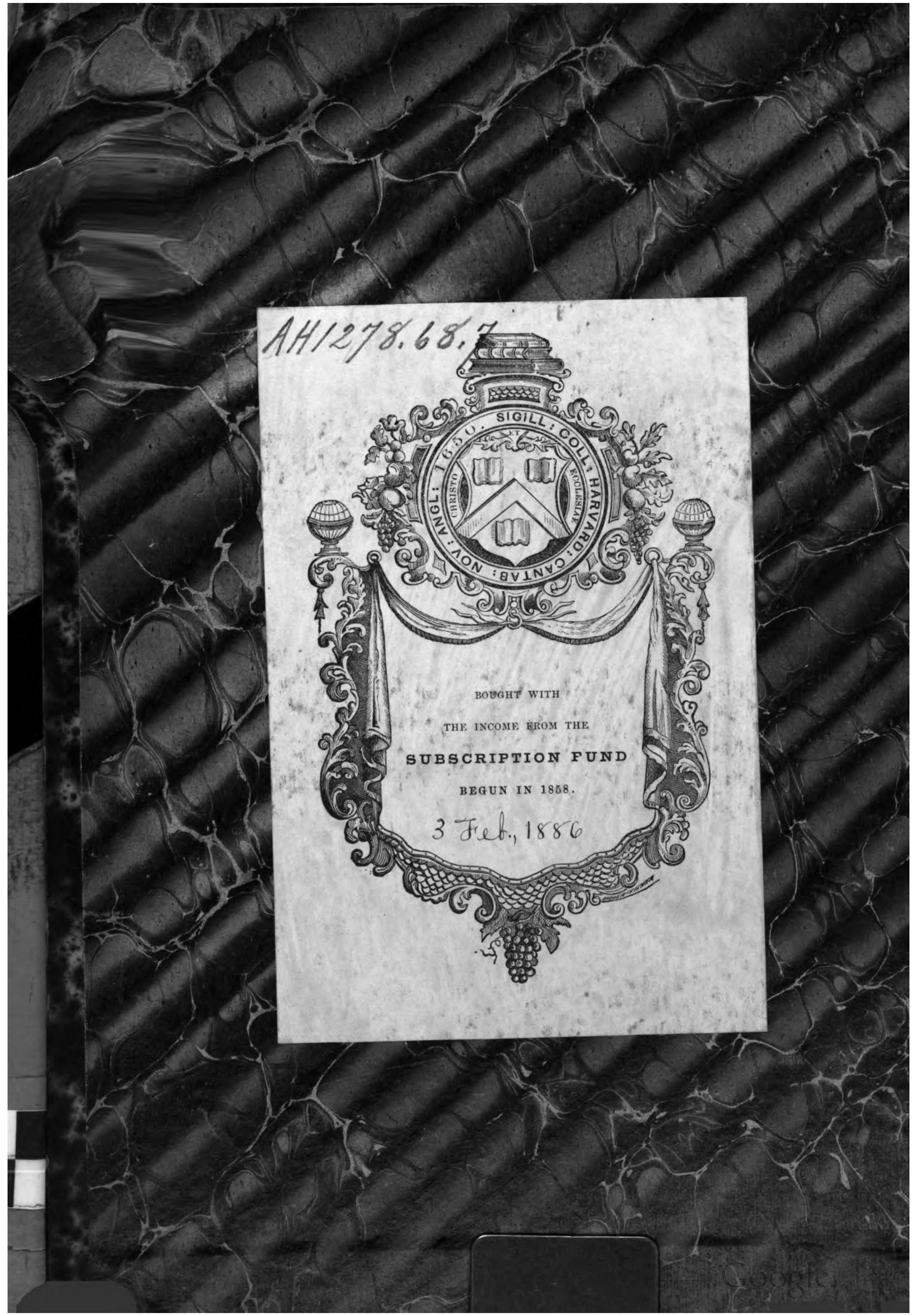


Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques: ...

François Lenormant, Ernest Babelon


AH1278.68.7
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM THE
SUBSCRIPTION FUND
BEGUN IN 1858.
3 Feb., 1886
Digitized by Google



HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

CONTINUÉE PAR

ERNEST BABELON

ATTACHÉ AU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES ET ANTIQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Ouvrage couronné par l'Académie Française

NEUVIÈME ÉDITION

Revue, corrigée, considérablement augmentée et illustrée de nombreuses figures d'après les monuments antiques.

TOME QUATRIÈME

LES ASSYRIENS ET LES CHALDÉENS

Contenant environ 200 Gravures, 1 Carte dans le texte, et 1 Carte en couleur tirée à part.

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 13, RUE LAFAYETTE

(PRÈS L'OPÉRA)

1885

1886, Febr. 3
[illegible]

AVANT-PROPOS

Ce livre est un des exemples les plus douloureux que l'on puisse citer à l'appui du vieil adage : « L'homme propose, mais Dieu dispose. » Enlevé par une implacable maladie, à 46 ans, en pleine activité scientifique, au moment où il étonnait le monde savant par sa puissance de travail et cette vaste érudition qui embrassait des domaines si variés, François Lenormant a laissé inachevés plusieurs de ses ouvrages les plus importants, et cependant il est un des écrivains qui marqueront l'empreinte la plus profonde dans les progrès des sciences historiques au XIX[e] siècle.

Ce n'est pas un homme qui pourrait entreprendre de continuer l'œuvre de François Lenormant, c'est un groupe tout entier. J'ai accepté, pour ma part, une partie de cette tâche, celle à laquelle mon illustre maître tenait peut-être le plus : la continuation de l'*Histoire ancienne de l'Orient*. Dans la pensée de l'auteur, ce livre devait être la vulgarisation et la mise à la portée du grand public, des travaux d'érudition qu'il avait entrepris sur les origines de

l'histoire et sur les grandes civilisations orientales qui se sont développées avant la civilisation grecque. En me chargeant de poursuivre et de mener à bonne fin cette entreprise, pour laquelle Lenormant n'a laissé, en dehors des éditions antérieures, ni notes ni ébauche, l'éditeur du livre m'a témoigné une confiance qui m'honore, et je dois dire que je n'eusse osé accepter une aussi lourde tâche, sans les marques de bienveillante affection que Lenormant m'avait toujours témoignées et dont le souvenir me sera éternellement cher.

Pour ne pas rendre la mémoire de mon maître vénéré responsable de ce qu'il n'a point écrit, je dois au lecteur quelques explications sur la manière dont j'ai compris mon rôle de continuateur. L'œuvre, à partir du présent volume, m'est personnelle pour le fond comme pour la forme; cependant, afin de lui conserver son unité, j'ai adopté le plan suivi dans les trois volumes déjà parus; j'ai conservé aussi plus d'une page du *Manuel* publié par Lenormant en 1869; enfin, autant que le cadre le permettait, j'ai utilisé les travaux d'érudition publiés par Lenormant, dans le domaine de l'assyriologie et des études sémitiques.

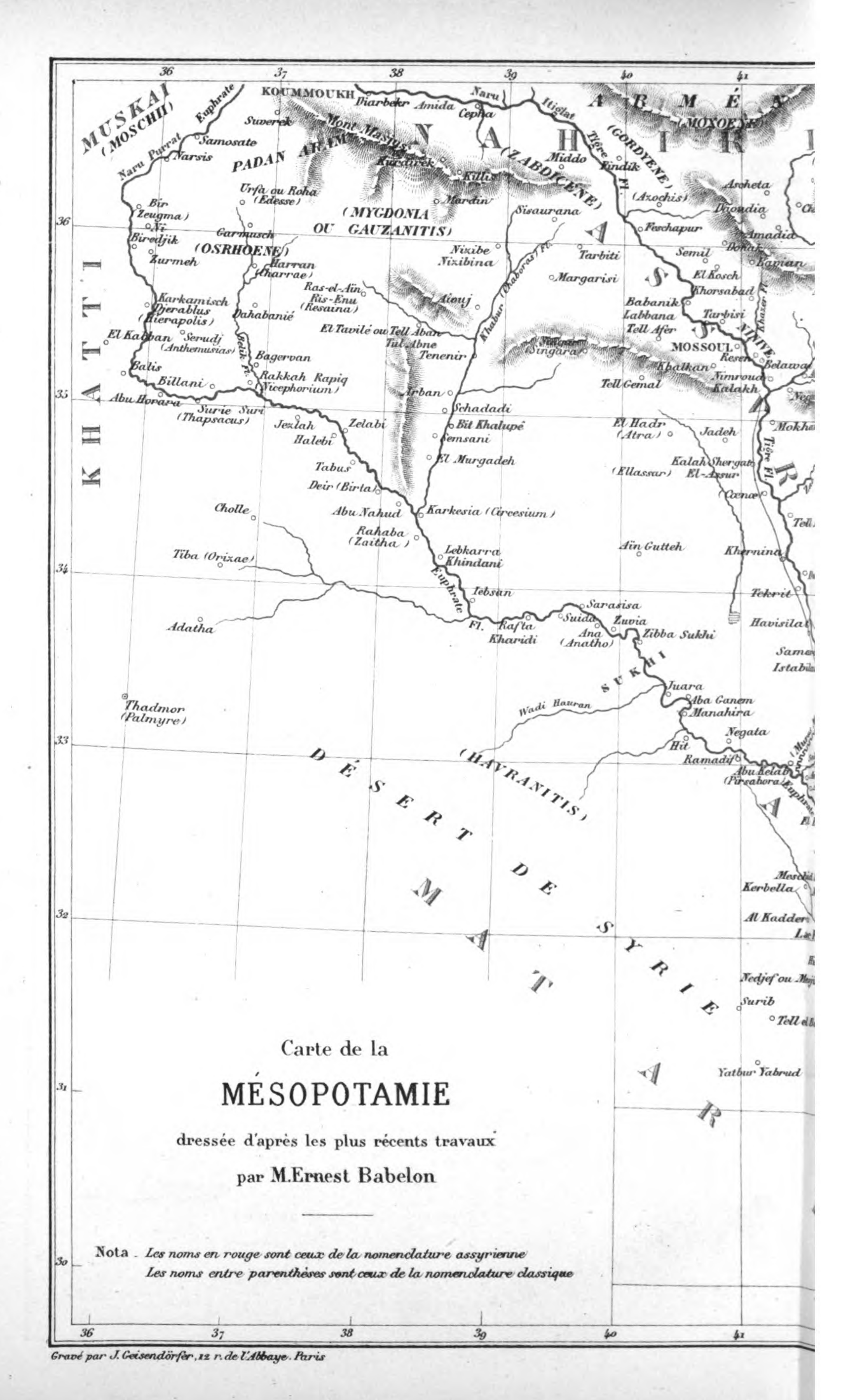
Je ne me suis écarté de la méthode adoptée dans les précédents volumes que sur un point : c'est pour la transcription des noms propres. Après avoir longtemps hésité, je me suis décidé à conserver à ces noms la forme vulgaire, celle sous laquelle ils sont généralement connus, sans m'astreindre à reproduire la forme originelle dont l'étrangeté est trop souvent de nature à dérouter le lecteur. J'ai donné d'ailleurs, entre parenthèses, la transcription rigoureuse de ces noms, la première fois qu'ils sont cités; mais j'estime qu'il est superflu d'essayer de faire pénétrer dans le domaine de la vulgarisation, des mots rebelles à toute célébrité et

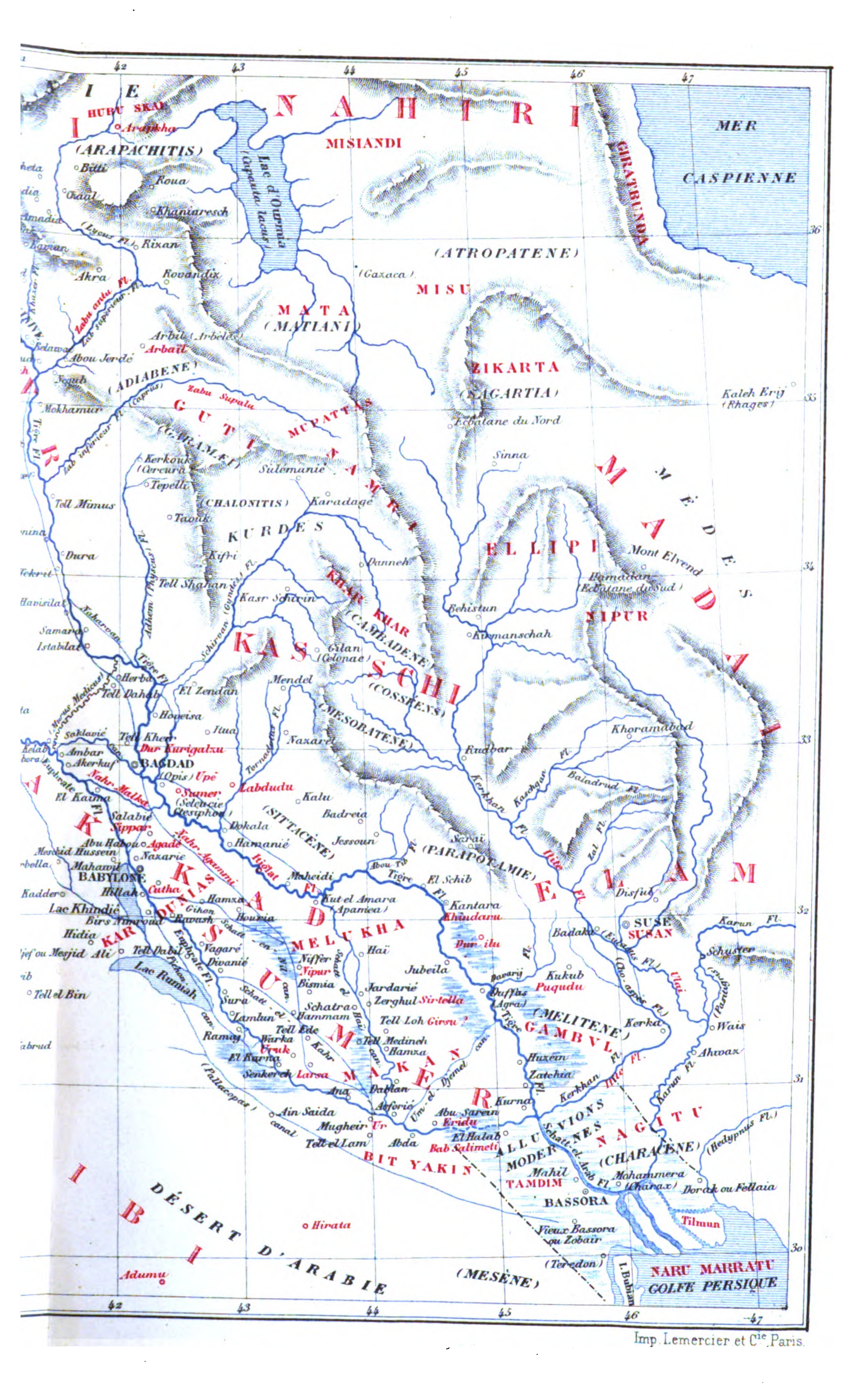
pour la vocalisation desquels les érudits eux-mêmes ne sont souvent pas d'accord.

Puisse la dernière partie de cet ouvrage n'être pas jugée trop indigne du commencement, et contribuer à honorer la mémoire de celui qui travaillait à son achèvement avec l'ardeur excessive qui devait consumer ses forces! « N'abusez pas du travail, moi, j'en meurs, » telles furent les paroles d'adieu qu'il m'adressa de son lit de souffrances, quelques jours avant d'expirer. La mort est peut-être la seule chose, hélas! que le travail opiniâtre ne saurait vaincre, et François Lenormant a succombé avant d'avoir donné toute sa mesure.

ERNEST BABELON.

Paris, 7 novembre 1884.

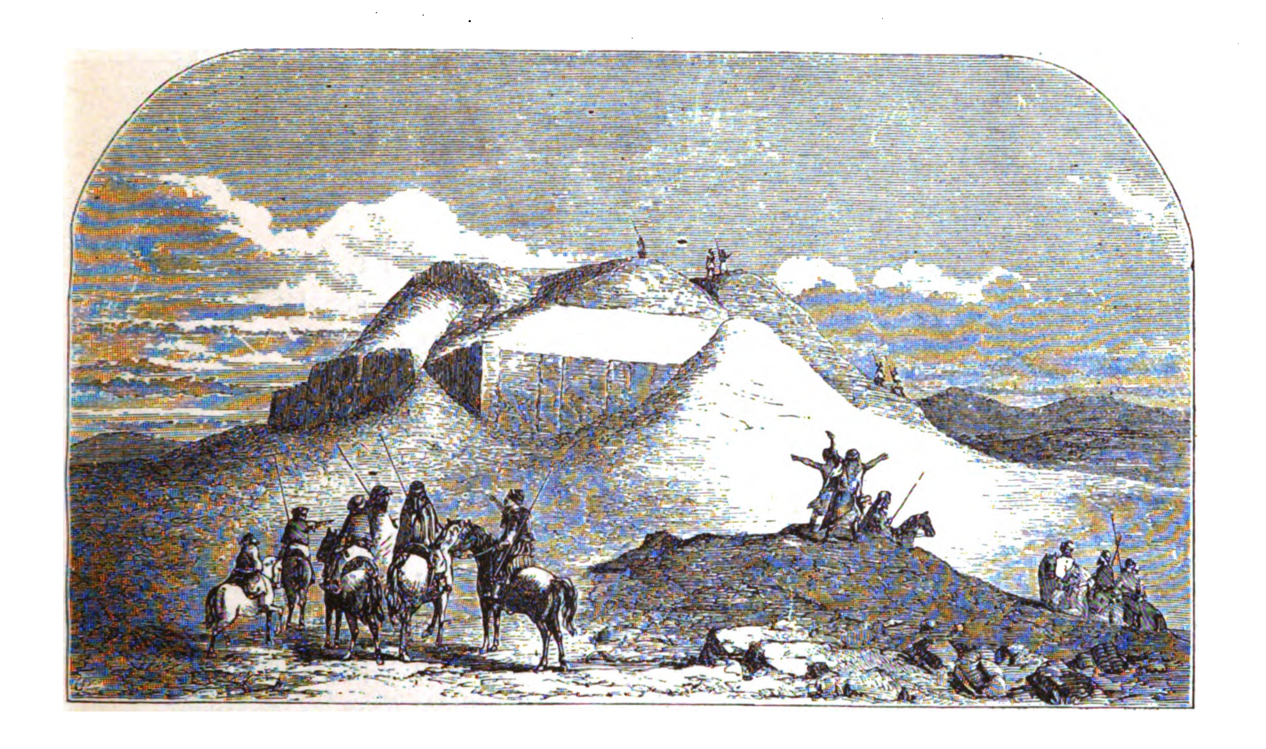

Carte de la
MÉSOPOTAMIE
dressée d'après les plus récents travaux
par M.Ernest Babelon
Nota . Les noms en rouge sont ceux de la nomenclature assyrienne
Les noms entre parenthèses sont ceux de la nomenclature classique
MUSKAI (MOSCHII)
KOUMMOUKH
PADAN ARAM
(MYGDONIA OU GAUZANITIS)
(OSRHOENE)
(ZABDICENE)
(GORDYENE)
(MOXOENE)
KHATTI
DÉSERT DE SYRIE
(HAVRANITIS)
SUKHI
Euphrate
Euphrate Fl.
Tigre Fl.
Mont Masius
Diarbekr
Amida
Cepha
Naru
Idiglat
Middo
Findik
(Azochis)
Suverek
Samosate
Narsis
Naru Purrat
Kucalrek
Killis
Mardin
Sisaurana
Urfa ou Roha (Edesse)
Bir Zeugma
Ni
Biredjik
Garmusch
Zurmeh
Harran (Charrae)
Nizibe Nizibina
Khabur (Chaboras) Fl.
Tarbiti
Margarisi
Ras-el-Aïn Ris-Enu (Resaina)
Aiouj
Karkamisch Djerablus (Hierapolis)
Dahabanié
El Kalban
Serudj (Anthemusias)
El Tavilé ou Tell Aban Tul Abne
Tenenir
Singara
Balis
Billani
Bagervan
Rakkah Rapiq (Nicephorium)
Belik Fl.
Arban
Abu Horara
Surie Suri (Thapsacus)
Jezlah
Halebi
Zelabi
Schadadi
Bit Khalupê
Semsani
El Murgadeh
Tabus
Deir (Birta)
Cholle
Abu Nahud
Karkesia (Circesium)
Rahaba (Zaitha)
Tiba (Orizae)
Lebkarra Khindani
Iebsan
Adatha
Kafta Kharidi
Suida
Ana (Anatho)
Sarasisa
Zuvia
Zibba Sukhi
Thadmor (Palmyre)
Wadi Hauran
Juara
Aba Ganem
Manahira
Negata
Hit
Ramadi
Abu Kelab (Pirsabora)
Babanik
Labbana
Tell Afer
MOSSOUL
Khalkan
Tell Gemal
Nimroud Kalakh
El Hadr (Atra)
Jadeh
Kalah Shergat El-Assur
(Ellassar)
(Cæne)
Aïn Gutteh
Khernina
Tekrit
Havisila
Archeta
Doundia
Amadia
Feschapur
Semil
El Kosch
Khorsabad
Tarbisi
Ninive
Resen
Belawat
Kerbella
Al Kadder
Nedjef ou Meshed
Surib
Yatbur Yabrud
36
37
38
39
40
41
35
34
33
32
31
30
Gravé par J. Geisendörfer, 12 r. de l'Abbaye. Paris



Imp. Lemercier et Cie. Paris.

LIVRE V

LES ASSYRIENS ET LES CHALDÉENS



CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA MÉSOPOTAMIE ET SOURCES DE L'HISTOIRE DES EMPIRES DE CHALDÉE ET D'ASSYRIE

§ 1. — LE BASSIN DE L'EUPHRATE ET DU TIGRE

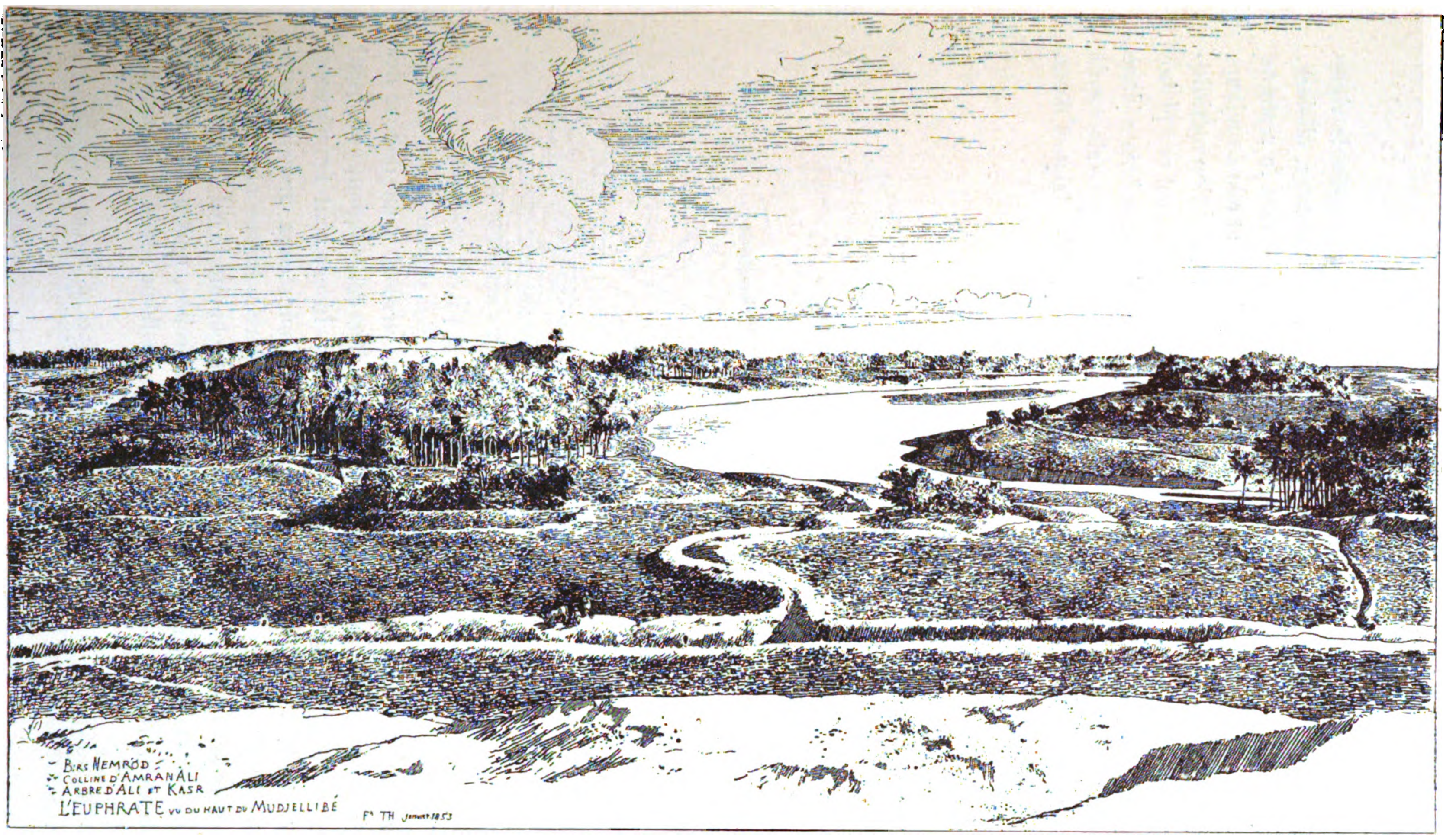
L'immense étendue de déserts qui traverse d'ouest en est tout l'hémisphère oriental du globe, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer Jaune, interrompu une première fois, à la frontière de l'Afrique et de l'Asie, par la vallée du Nil, est intercepté de nouveau, vers le centre de son développement en largeur par une seconde oasis, plus vaste que celle de l'Égypte, mais non moins fertile, qui marque précisément le point où

La gravure placée en tête de cette page représente les ruines de la ville d'Ur (Mughéir), dans la basse Chaldée.

le désert change de nature géologique, et d'une plaine basse devient un plateau très élevé. A l'ouest de cette terre privilégiée, les solitudes de l'Afrique et de l'Asie sont des mers de sable, qui dépassent à peine le niveau de l'Océan, quand elles n'y sont pas inférieures; à l'est, au contraire, dans la Perse, le Kerman, le Séïstan, la Tartarie chinoise et la Mongolie, le désert consiste en une série de plateaux étagés, qui ont de 3,000 à 10,000 pieds d'élévation.

Ce sont les deux grands fleuves de l'Euphrate et du Tigre, qui forment, en l'enveloppant de leurs eaux, cette vaste oasis, appelée par les anciens Sémites Aram Naharaïm, par les Grecs, Mésopotamie, et que désigne aujourd'hui le nom de El-Djezireh ou « l'île » que lui ont donné les Arabes. Les deux fleuves, d'un volume environ égal, prennent leur source tout près l'un de l'autre dans les flancs du mont Niphatès (le Keleschin-dagh d'aujourd'hui) en Arménie; mais ils coulent d'abord dans deux directions absolument opposées, et ils débouchent dans la plaine aux deux extrémités de la chaîne du mont Masius (le Karadjeh-dagh actuel), le Tigre à l'est et l'Euphrate à l'ouest. A partir de ce moment, ils deviennent navigables, et vont en se rapprochant graduellement jusqu'au 34° de latitude, où ils se mettent à couler parallèlement pendant quatre-vingts lieues; puis, ils se réunissent en un même lit, actuellement appelé Schat-el-Arab, et se jettent dans le golfe Persique. Jadis, il avaient des embouchures distinctes, éloignées de plusieurs lieues : les terres d'alluvion qu'ils ont sans cesse déposées sur le rivage, ont insensiblement rapproché leur cours en l'allongeant, jusqu'au jour où leurs eaux tranquilles se sont définitivement trouvées confondues.

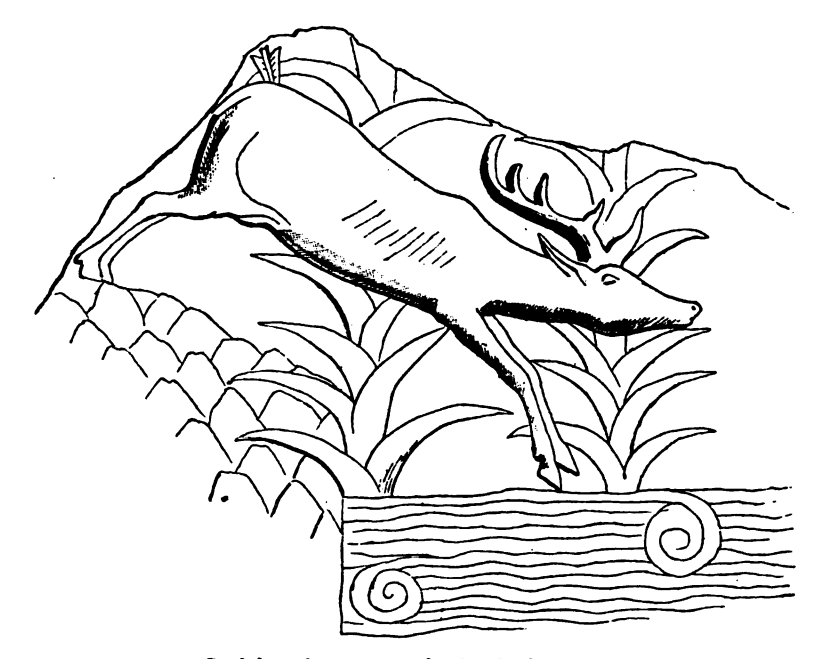
Par la constitution géologique de son sol, aussi bien que par l'aspect de ses campagnes et leur fertilité, la Mésopotamie se divise en deux parties bien distinctes, celle du nord et celle du sud, dont la limite se trouve au point où les deux fleuves commencent à avoir un cours parallèle, à la hauteur de Hit sur l'Euphrate et de Samara sur le Tigre. Toute la partie septentrionale est partagée, à son tour, en deux, par le fleuve Chaboras (le Habour moderne) qui, sorti du mont Masius, coule du nord au sud, et va se jeter dans l'Euphrate à Karkesia, séparant l'Assyrie à l'orient, de la Mésopotamie araméeme ou Osrhoène des Grecs, à l'occident. La grande plaine de formation secondaire qui se déroule au pied des derniers contreforts du mont Masius, n'est fertile que là où existent des sources et des cours d'eaux abondants, comme dans



Vue de l'Euphrate sur les ruines de Babylone [1].

[1] D'après un dessin de F. Thomas. Voy. J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie* (Atlas).

l'Osrhoène et les environs du mont Singar, où l'on rencontre la vigne et de véritables forêts d'arbres fruitiers : grenadiers, orangers, oliviers, mûriers, cerisiers, poiriers, amandiers, figuiers. Mais dans le reste de son étendue, elle participe encore des déserts voisins, et elle a toujours dû être, comme eux, stérile et impropre à la culture. La portion méridionale, au contraire, c'est-à-dire la Babylonie et la Chaldée, est une plaine encore plus basse, entièrement formée par les alluvions modernes (dans le sens géologique du mot) des deux fleuves. Ils ne sont plus alors qu'à une journée de distance l'une de l'autre, et le pays offre l'aspect d'une

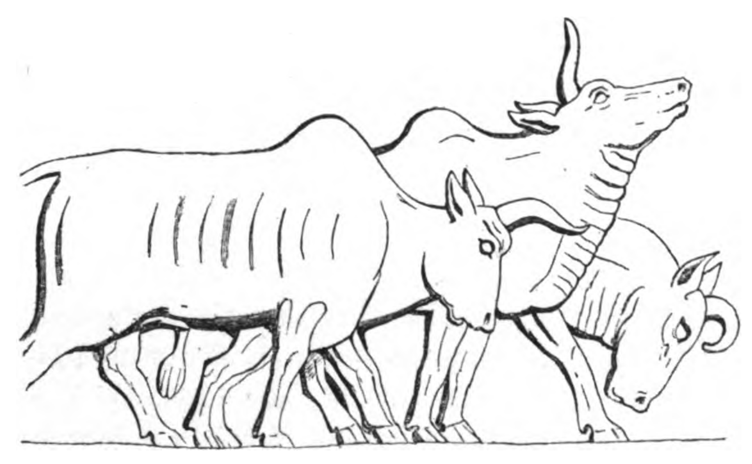


Cerf dans les roseaux des bords du Tigre [1].

immense prairie qui n'a besoin que d'être arrosée pour donner des récoltes prodigieuses. Les chaleurs de l'été dans cette région, paraissent excessives, même aux Orientaux; mais les hivers sont tempérés et délicieux. L'Euphrate et le Tigre voient leurs eaux grossir périodiquement chaque année, et inondent les terres basses où ils renouvellent la végétation et la vie, en y déposant, comme le Nil, le limon qui féconde et qui fertilise ; les irrigations naturelles, œuvre inconsciente des deux fleuves, et devenues à présent un fléau redoutable, si elles

[1] D'après un bas-relief du palais de Sennachérib à Koyoundjik (Ninive), aujourd'hui au Musée Britannique.

étaient dirigées par l'art, comme dans l'antiquité, feraient encore de la Chaldée le jardin de l'Asie. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à deux cents pour un; aujourd'hui, les canaux étant négligés, le produit n'est pas le dixième de l'ancien, et la plaine est entrecoupée de marécages pestilentiels. Le pays, où abondent les sources de bitume, manque d'arbres autres que les dattiers qui y forment de véritables forêts; dès l'antiquité c'était là une des principales richesses du pays : « Le dattier, nous disent les auteurs classiques, fournit à tous les besoins de la population de la Chaldée. On en tire une sorte de pain, du vin, du



Bisons sauvages [1].

vinaigre, du miel, des gâteaux et toute espèce de tissus; les forgerons font usage de ses noyaux en guise de charbon; ces mêmes noyaux concassés et macérés servent de nourriture aux bœufs et aux moutons qu'on engraisse. On dit qu'il y a une chanson perse qui énumère trois cent soixante usages différents du dattier [2]. »

C'est donc par la faute de l'homme si cette terre, naturellement fertile, est vouée maintenant à la désolation et à la mort, et si elle ne produit plus ces riches moissons qui faisaient encore l'admiration d'Hérodote : « Il ne pleut guère en Assyrie, dit-il, et voici comment on nourrit la racine du blé : on arrose la plante avec l'eau du fleuve; elle prend de la force et l'épi se forme. L'arrosement se fait à la main ou à l'aide de machines, et non comme en Égypte, où le Nil déborde et couvre les champs. Tout le territoire de Babylone est, de même que

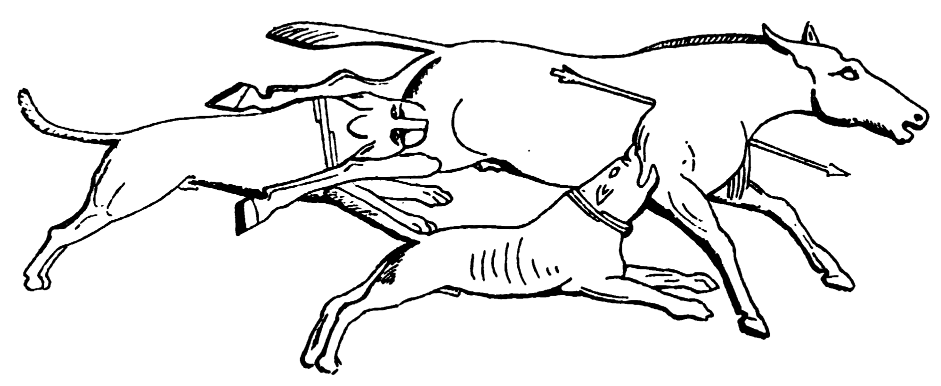
[1] D'après un bas-relief du palais de Sennachérib.
[2] Strabon. XIV, 1. 14; Théophraste, *Hist. Plant.*, II, 2; Pline, *Hist. nat.*, XIII. 4.

l'Égypte, coupé de canaux dont le plus grand est navigable; il se dirige, en tirant vers le sud-ouest, de l'Euphrate au Tigre, sur lequel Ninive est bâtie. De toutes les contrées que nous connaissons, c'est de beaucoup la plus féconde en fruits de Cérès. On n'essaie pas de lui faire porter des arbres : ni figuier, ni vigne, ni olivier; mais elle est si fertile en blé qu'elle rend deux cents pour un, elle va même jusqu'à trois cents dans les meilleures récoltes. La feuille du froment et celle de l'orge ont quatre doigts de large, et quoique je sache à quelle hauteur y atteignent les tiges de millet et de sésame, je n'en ferai pas mention, persuadé que ceux qui n'ont point été dans la Babylonie, ne pourraient ajouter foi à mes paroles. Les habitants ne font pas usage d'huile d'olive, mais d'huile de sésame. Dans la plaine entière, poussent spontanément des palmiers; la plupart portent du fruit; on en mange une partie, et de l'autre on tire du vin et du miel[1]. »

Sur le bord des deux fleuves, là où le sol offre quelques ondulations légères et protégées par des digues naturelles contre l'invasion des eaux, on retrouve aujourd'hui encore, des vestiges de cette végétation luxuriante que la main industrieuse du laboureur pourrait si facilement étendre dans toute la plaine. Des forêts de roseaux gigantesques, de nénuphars, de tamarix et de joncs de douze à quinze pieds de haut, y servent, comme au temps des Assyriens, de refuge à des troupeaux de bisons, de cerfs et de sangliers; et au sommet de ces petits tertres, le blé pousse naturellement et sans culture, au milieu de plantes fourragères, d'épais fourrés de verdure et de fleurs de toute nuance, dont les senteurs parfumées essaient vainement de contrebalancer les miasmes mortels que dégagent les eaux croupissantes. Au printemps, le voyageur rencontre ainsi de charmantes oasis au milieu des plus tristes solitudes : des troupeaux de bœufs et de moutons, des chevaux en liberté, des antilopes, des onagres, des bouquetins, des autruches, des chacals et des lions se poursuivent dans les hautes herbes, et rappellent les scènes agrestes et les chasses fécondes que déroulent parfois à nos yeux les bas-reliefs assyriens. Qu'on nous permette de citer le témoignage d'un des plus habiles explorateurs de la Mésopotamie, M. Henry Layard, qui raconte ainsi le premier printemps qu'il passa à Nimroud : « Des fleurs de tous les tons, dit-il, émaillaient la prairie; elles n'étaient pas, comme dans nos pays du nord, parsemées

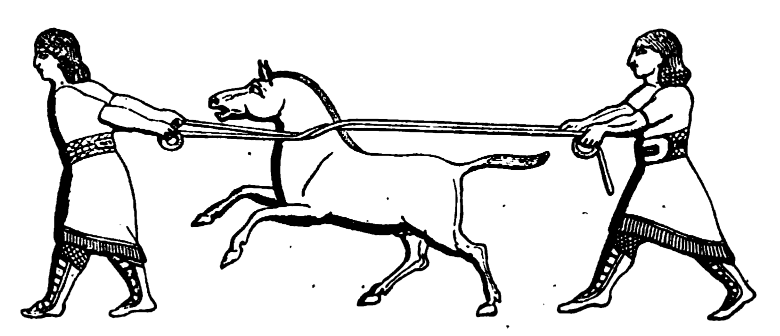
[1] Hérodote. *Hist.*, I, 193.

dans l'herbe de place en place; mais elles formaient des bouquets si serrés et si épais que toute la plaine semblait un tapis multicolore. Nos grands lévriers, quand ils revenaient de la chasse, sortaient des hautes herbes, teints en rouge, en jaune ou en bleu, suivant la nature des fleurs à travers lesquelles ils s'étaient frayé passage[1]. »



Chasse au cheval sauvage[2].

On voit par cette esquisse quelle analogie de conditions naturelles le bassin de l'Euphrate et du Tigre, surtout dans la Chaldée, sa partie

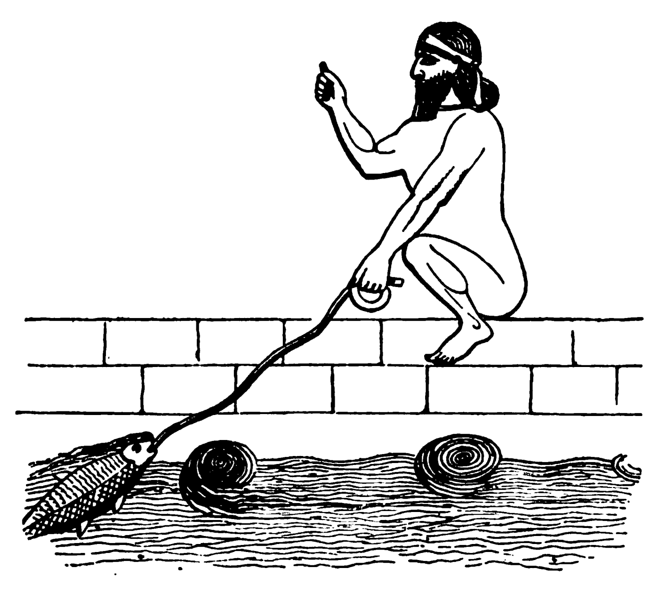


Cheval sauvage pris au lacet[3].

méridionale, présente avec l'Égypte. C'est de même un présent du fleuve, une terre d'une incomparable fécondité produisant presque sans travail au milieu de déserts. La nature elle-même a préparé les deux contrées pour être le théâtre où les premières sociétés humaines pourraient se constituer et entrer dans la voie de la civilisation. Aussi est-ce dans les plaines arrosées par les deux grands fleuves de l'Asie occiden-

[1] H. Layard. *Nineveh and its remains* t. I, p. 78.
[2] D'après un bas-relief du palais de Sennachérib.
[3] Id.

tale que, d'après la tradition chaldéenne, le dieu-poisson Oannès avait enseigné aux hommes « tout ce qui sert à l'adoucissement de la vie », et les avait, sur un sol aussi favorisé que celui de l'Égypte, initiés aux premiers rudiments de la vie policée. C'est aussi dans ce beau pays que se sont successivement rencontrées toutes les races de l'ancien monde, et que, depuis Nemrod jusqu'aux successeurs de Mahomet, elles se sont disputé l'empire de l'Asie. L'Égypte et la Mésopotamie ont été les deux plus antiques foyers de culture, presque aussi anciens l'un que l'autre,

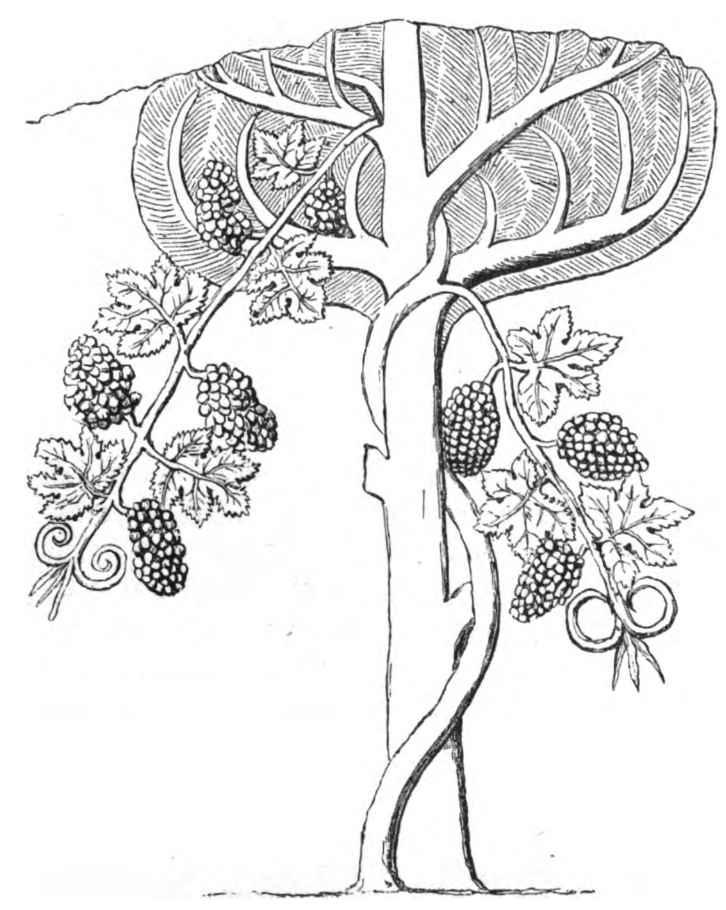


Pêche à la ligne dans le Tigre[1].

bien que la priorité appartienne à Babylone plutôt qu'à Memphis; elles ont été également les deux rivales aux mains desquelles s'est toujours trouvée placée alternativement la domination de l'Asie occidentale. L'Euphrate et le Nil communiquent librement par des chemins faciles et propices au passage des grandes armées. Toutes les fois que l'Égypte s'est trouvée entre les mains d'un homme énergique, elle a prétendu soumettre la Mésopotamie à son pouvoir, comme si une loi inévitable ne permettait pas la coexistence de ces deux empires rivaux, munis des mêmes ressources et placés dans des conditions analogues. Un Thoutmès III ou un Séti à Thèbes, comme un Saladin au Caire et un Méhemet-Ali à Alexandrie, n'ont pas eu de plus constante préoccupation que de diriger leurs troupes sur l'Euphrate et d'en tenter la conquête.

[1] D'après un bas-relief de Nimroud (Kalah).

De même, toutes les fois qu'un pouvoir fort s'est élevé sur les rives de ce fleuve, à Bagdad aussi bien qu'à Babylone ou à Ninive, il a menacé l'Égypte et cherché à l'asservir. L'histoire de l'Asie antique et celle de l'Asie musulmane se composent presque exclusivement des oscillations de l'antagonisme politique des empires de l'Égypte et de la Mésopotamie.



La vigne grimpante [1].

interrompues seulement lorsque la puissance militaire de l'Occident européen est entrée en lice avec sa supériorité morale, comme au temps de la conquête d'Alexandre et au temps des Croisades.

Mais tandis que le Nil n'a qu'un bassin d'une largeur fort exiguë et ne reçoit aucun affluent, le Tigre et l'Euphrate se développent au contraire dans une sorte d'immense amphithéâtre où ils s'enrichissent des eaux de nombreux tributaires qui descendent des plateaux neigeux de l'Arménie

[1] D'après un bas-relief du palais de Sennachérib, à Koyoundjik.

ou des chaînes abruptes du Kurdistan. Le Haser, le Zab supérieur, le Zab inférieur et l'Adhem, si souvent franchis par les armées d'Assur, accourent des monts qui limitent le bassin occidental du lac d'Ourmia, pour grossir le cours moyen du Tigre, et les grands torrents qui cachent leur tête dans les neiges éternelles du Zagros et portent aujourd'hui les noms de Shirwan, de Kerkhan ou Hawiza et de Karoun, fournissent également un énorme appoint à son cours inférieur. L'Euphrate, de son côté, une fois qu'il s'est dégagé des gorges des montagnes arméniennes, accueille dans son sein les rivières qui sillonnent la haute Mésopotamie, comme le Belik et le Habour. Au-dessous de Bagdad, de nombreux canaux, les uns naturels, les autres creusés par l'homme, parmi lesquels nous citerons le Nahr Malka ou « fleuve royal », le Nahr Agamme, le Schat el Kahr, le Schat el Nil, le Schat el Haï, et l'ancien Pallacopas, traversaient la plaine en tous sens, et formaient avec leurs ramifications qui se comptent par centaines, les veines de communication entre les deux grandes artères de cette contrée si fertile jadis et si désolée de nos jours.

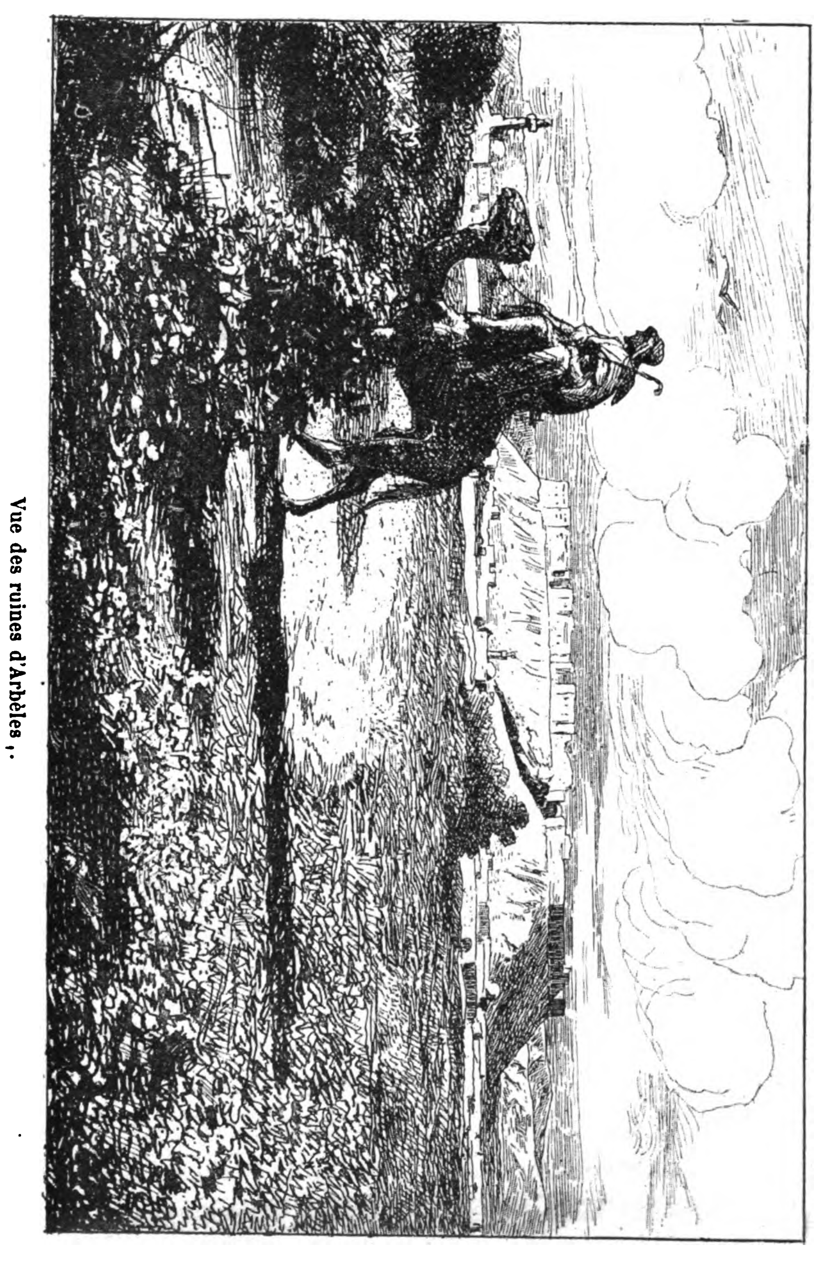
Les monarques assyriens nous raconteront en détail dans leurs inscriptions monumentales, leurs exploits militaires dans les montagnes qui forment l'enceinte du bassin mésopotamien. A l'est, deux ou trois passages seulement leur permettaient d'envahir la Médie : tantôt, ils franchissent, vers les sources du Zab supérieur, les collines peu élevées qui leur ouvrent un chemin facile jusqu'au lac d'Ourmia et, de là jusqu'à la mer Caspienne; tantôt ils essayent de contourner le massif, impraticable pendant sept mois de l'année à cause des neiges et des glaciers, où le Zab inférieur, le Schirvan et le Kerkhan prennent leur source. Enfin, ils trouvaient un autre passage pour aller au pays du levant, en remontant la vallée du Kerkhan, le Choaspès de la géographie classique, qui leur permettait d'atteindre Suse elle-même. Mais ces expéditions lointaines où il fallait lutter contre le climat, la nature du sol et une race de solides montagnards, étaient généralement fort peu du goût des rois d'Assyrie : deux ou trois d'entre eux seulement qui portèrent à son apogée la puissance d'Assur, osèrent les entreprendre; les autres préféraient se borner à parcourir en pillards et en incendiaires les dernières assises occidentales des monts Zagros qui s'alignent parallèlement au cours du Tigre. Là vivait, comme encore aujourd'hui, une population très douce dans un pays tempéré et fertile; tandis que la crête des collines est ombragée de forêts de platanes, de chênes et de noyers,

leurs flancs sont couverts de vignobles et de magnifiques vergers. Les rivières qui se précipitent des montagnes entretiennent dans les vallées une douce fraîcheur favorable à la culture du riz, du coton, du chanvre et du tabac. Il y avait bien là de quoi exciter la convoitise des potentats des bords du Tigre, qui trouvaient ainsi une proie facile et à portée de leurs mains avides.

Au nord, ils parvenaient, dans leurs campagnes d'été, à contourner le lac de Van et à escalader les plus hauts plateaux où les montagnards cherchaient un refuge mal assuré. On les voit fondre des hauteurs de l'Arrapachitis sur la ville de Van, puis, à travers les pays de Hubuskia, le Vaspourakhan actuel, atteindre les contreforts du mont Ararat; ou bien remonter le cours du Tigre en laissant sur leur droite les monts Niphatès et gagner la chaîne du Taurus. Lorsqu'au contraire, les conquérants voulaient diriger leur razzias annuelles du côté de la Syrie, ils ne rencontraient point de montagnes à franchir; la barrière naturelle était le désert, le pays de la soif, comme ils l'appellent poétiquement, qu'il fallait mettre plusieurs journées à traverser pour rencontrer un aliment à cette soif du pillage qui les dévorait.

Le caractère inconstant des conquêtes des rois de Ninive et de Babylone fait qu'on ne saurait compter au nombre des provinces assyriennes les contrées situées en dehors du bassin du Tigre et de l'Euphrate, et qui n'ont jamais été qu'accidentellement soumises au joug. C'est seulement entre les deux grands fleuves, dans la Mésopotamie proprement dite, que se concentre la vie et que se développe la civilisation chaldéo-assyrienne. Dans ce pays, s'élevèrent dès l'origine des villes nombreuses dont plusieurs eurent des époques de splendeur et comptent dans leurs annales des dynasties royales autonomes. Leurs ruines ensevelies en général sous un linceul de sables mouvants ou sous des monticules de terre végétale connus sous le nom de *tells*, sont restées ignorées pendant une longue série de siècles, jusqu'au jour où la curiosité et l'intérêt des modernes furent éveillés par la découverte de l'emplacement de Ninive, auprès de Mossoul. Les collines de Koyoundjik (le petit agneau) et de Nebi-Iounous où la tradition arabe place le tombeau du prophète Jonas, représentent les deux points les plus importants des ruines de la capitale de l'Assyrie. A quatre lieues au nord, est le village de Khorsabad, devenu célèbre depuis les fouilles de Botta qui ont donné le branle aux études assyriologiques, et vers les sources du Haser s'élève le rocher de Bavian qui porte une longue inscription en l'honneur

de Sennachérib. En aval de Ninive se trouvait, à très peu de distance la ville biblique de Resen qu'on place conjecturalement au village



Vue des ruines d'Arbèles [1].

de Selamiyeh ; un peu plus bas, était Kalah, marquée par la colline de Nimroud, à la jonction du Tigre et du Zab supérieur. El-Assur

[1] D'après Oppert, *Expédit. scientif. en Mésopotamie* (Atlas).

ou Ellassar qui fut la première capitale de l'Assyrie, était à soixante kilomètres au sud, là où s'élève l'immense monticule de Kalah-Shergat, à peu près à égale distance des deux Zabs. Les imposantes ruines d'Arbèles avec leurs remparts de briques encore debout, sont assez loin à l'est du cours du Tigre, tandis qu'à l'ouest, en plein désert on admire les restes de la citadelle d'Atra contre laquelle vinrent si souvent se briser les légions romaines. En remontant vers le nord on rencontre Tell Gemel « le monticule du chameau, » Sinjar, l'ancienne Singara, Nisibin, à la source du Habour, Mardin, dont la citadelle est maintenant occupée par un couvent de moines grecs, Harran ou Charrae, une des villes les plus vieilles du monde, célèbre dans la Bible par le séjour d'Abraham, et à l'époque chrétienne par ses écoles gnostiques, Urfa ou Roha, l'antique Edesse, et enfin sur le Tigre, la grande ville de Diarbekr ou Amida la Noire (Kara Amid), le premier entrepôt commercial et industriel de ces contrées, dont les maisons bâties de pierres noires donnent à la cité l'aspect lugubre d'une ville en deuil.

En descendant le cours de l'Euphrate, depuis la ville classique de Samosate, nous rencontrons l'ancienne Zeugma, puis Biredjik et Djerablus où l'on a récemment reconnu les ruines de la célèbre forteresse de Karkémis, le boulevard avancé des Hittites du côté de l'Assyrie. Thapsacus est représenté par les ruines de Surié, Nicephorium par celles de Rakkah. Sur un affluent du Habour, nous trouvons Ras-el-Aïn, la Resaina des Romains, Tell-Aban où il faut placer le Tul-Abnê des textes cunéiformes, puis Bit-Halupê et enfin Karkesia qui a conservé le nom de l'antique Circesium, au confluent du Habour et de l'Euphrate. Citons encore en descendant le grand fleuve, Lebkarra, Rafta, Ana dont le nom rappelle la forme classique Anatho, Zibba où s'élevait à l'époque assyrienne l'importante cité des Suhites, et enfin les sources bitumineuses de Hit qui formaient avec Tekrit et Samara sur le Tigre la frontière indécise et longtemps contestée entre la Chaldée et l'Assyrie.

Cette frontière, dont nous avons déjà parlé plus haut, ne doit jamais être perdue de vue par quiconque veut comprendre la portée politique de l'antagonisme qui n'a cessé d'exister entre les deux empires qui ont fleuri en Mésopotamie. S'il y a, comme nous le verrons, une distinction profonde entre les Chaldéens et les Assyriens, au point de vue des mœurs, des institutions, des traditions, de la race même, une différence non moins sensible et qui n'a pas été sans influence sur la première, se constate dans la nature et le climat des deux pays. A partir de Hit

et de Samara, le voyageur qui descend le cours des deux fleuves dit adieu à une plaine légèrement ondulée pour entrer dans des terrains absolument plats qui s'étendent indéfiniment jusqu'aux grèves du golfe Persique[1]. La Chaldée est plus riche encore que l'Assyrie en tells artificiels qui n'attendent que la pioche du fouilleur pour livrer les trésors que récèlent leurs entrailles. Bagdad est bâtie avec les débris arrachés par les Arabes aux ruines classiques d'Opis, de Sumere qui a conservé le nom du peuple de Sumer, de Séleucie, la grande ville des rois Arsacides, et de Ctésiphon la capitale des Sassanides; toutes ces villes elles-mêmes, dont plusieurs eurent des centaines de milliers d'habitants, ne se sont édifiées qu'avec les matériaux enlevés aux décombres de Babylone. Dans ce bas-fond marécageux qui va depuis Hillah jusqu'à Kurna, ce ne sont qu'amoncellements de débris antiques à peine dissimulés par un léger voile de terre sablonneuse, et au milieu desquels se dressent, de temps en temps, les huttes en roseaux des Arabes Montéfiks. Les deux Sippara, celle du dieu Samas et celle de la déesse Anunit, que la Bible désigne avec la forme du duel *Sepharvaïm*, sont identifiées aux ruines voisines de Abou-Habbou et de Salabié; à côté de Nazarié on a reconnu celle d'Agadé qui a conservé le nom du peuple d'Accad; à Houria, à Vagaré, à Divanié, à Lamlun, à Tell-Ede, à Hammam sont des tumulus non encore explorés; on connaît maintenant l'emplacement certain de Nipur (à Niffer), d'Uruk (à Warka), de Eridu (à Abou-Sarein), de Larsa (à Senkereh), de Ur, la patrie d'Abraham (à Mughéir), mais on ignore encore le site de villes du nord de la Chaldée comme Nisin el Kulunu, la Kalanné de la Bible. A Kut-el-Amara, l'Apamée classique, à Haï, sur le canal de ce nom, à Jardarié, à Hamza, à Asforié s'élevaient des cités importantes dont on cherche aussi les noms; c'est à Tell-Loh, à quelque distance à l'est du cours du Schat-el-Haï, que M. de Sarzec a découvert l'importante collection de monu-

[1] G. Rawlinson. *The five great monarchies*, t. I, p. 4. M. G. Perrot fait néanmoins à l'occasion de cette délimitation de frontières, une remarque fort judicieuse : « Nous donnons, dit-il, à ces expressions Assyrie et Chaldée, un sens précis qu'elles n'ont jamais eu dans l'antiquité. Pour Hérodote, la Babylonie n'est qu'un simple district de l'Assyrie; de son temps les deux Etats, compris dans l'Empire perse, n'avaient plus d'existence distincte. Pline appelle Assyrie la Mésopotamie tout entière. Strabon étend l'Assyrie vers l'ouest jusqu'à la Syrie. Peu nous importent ces variations; la nomenclature historique et géographique des anciens n'a jamais été bien fixée; elle a toujours gardé quelque chose de vague et de flottant, surtout pour ces contrées qu'un Hérodote et qu'un Diodore, qu'un Pline et qu'un Tacite apercevaient à l'extrême limite de leur horizon. » G. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art dans l'Antiquité*, t. II, p. 6.



ments archaïques qui portent son nom au musée du Louvre, et qui ont révélé l'emplacement de Sirtella et de Girsu. Les marais qui avoisinent Kurna et Abou-Sarein marquent l'endroit où le Tigre et l'Euphrate se jetaient jadis dans la mer sans marier leurs eaux; enfin, dès l'époque assyrienne, il s'élevait dans l'Océan désigné sous le nom de *Nâru-Marratu* des îles nombreuses dont la plus importante était Tilmun, aujourd'hui reliée à la terre ferme.

La plupart des villes chaldéennes eurent des dynasties royales et une existence indépendante à une époque où Babylone n'avait pas encore absorbé l'autonomie de ces cités qui formaient les pays de Sumer et



Ruines d'Uruk ou Erech (Warka)[1].

d'Accad. Sumer, plus rapproché de la mer, comprenait deux districts principaux, Meluha et Magan, subdivisés eux-mêmes en une foule de petits cantons dont les inscriptions nous apprendront les noms; dans Accad qui comprenait le nord de la Chaldée se trouvaient Babylone et sa banlieue : c'était le pays de Kar-Dunias ou « enclos du dieu Dunias »; la limite de ce district s'étendait jusqu'à Dur-Kurigalzu au nord de Bagdad, où les rois de Babylone avaient construit une formidable forteresse qui protégeait leur empire soit contre les Assyriens, soit contre les incursions des Cosséens, qui descendaient de temps à autre de leurs montagnes pour rançonner la Babylonie qu'ils réussirent même à opprimer pendant plus d'un siècle.

On ne peut s'aventurer à travers les ruines que nous venons d'énumérer sommairement, sans rencontrer à chaque pas les traces des grands travaux hydrauliques entrepris par les anciens monarques chaldéens. Pendant l'hiver on s'avance dans la plaine en longeant les berges

[1] D'après Loftus, *Travels and researches in Chaldæa and Susiana*, p. 167.

de canaux qui ne contiennent qu'une légère nappe d'eaux stagnantes; mais en été il est loisible de s'acheminer librement dans le lit de ces rigoles transformées en chemins creux; car, en cette saison, les anciens canaux de la Chaldée, comme les torrents africains, ne sont pas, selon l'expression d'un géographe, des chemins qui marchent mais des chemins où l'on marche : c'est en suivant le lit desséché d'une des branches de l'Euphrate que Cyrus pénétra dans Babylone.

§ II. — SOURCES DE L'HISTOIRE DES EMPIRES DE CHALDÉE ET D'ASSYRIE. — FOUILLES ET DÉCOUVERTES[1].

En dehors des Livres Saints dont l'autorité historique a reçu, des études assyriologiques, un éclatant témoignage, les sources extrinsèques de l'histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie se réduisent à un petit

[1] SOURCES PRINCIPALES.

I. *Écrivains de l'antiquité.*

Les Livres saints.
Les Fragments de Bérose (réunis dans le tome II des *Fragm. histor. graec.* de la collection Didot; et édition Fr. Lenormant.)
Hérodote, livre I.
Diodore de Sicile, livre II.
Eusèbe. *Chron.*, livre I. chap. XIV et XV.
Le canon des rois de Babylone, dans l'*Almageste* de Ptolémée.
Strabon.

II. *Collections de monuments et de textes assyriens.*

BOTTA. *Le monument de Ninive.* Paris, 5 vol. in-fol.
LAYARD. *Monuments of Nineveh.* Première série. Londres, 1851, in-fol.
— *Monuments of Nineveh.* Seconde serie, Londres, 1853, in-fol.
LONGPÉRIER (A. de). *Notice des monuments exposés dans la galerie d'antiquités assyriennes au musée du Louvre.* Paris, 1849, in-8.
PLACE (Victor). *Ninive et l'Assyrie.* Paris, 3 vol. in-fol.
— *The cuneiform inscriptions of Western Asia,* publiées sous la direction de sir H. Rawlinson, par les Trustees du British Museum. Londres, 5 vol. in-fol. (en continuation).
LENORMANT (Fr.). *Choix de textes cunéiformes inédits ou incomplètement publiés jusqu'à ce jour.* Paris, in-4, 1873.
PINCHES (Théo.). *Texts in the babylonian Wedge-Writing.* Londres, in-8, 1882.
HAUPT (Paul). *Keilschrift-texte* (Akkadische und Sumerische). Leipzig, in-4, 1881.
BIRCH (S.). et PINCHES (Théo.). *The bronze ornaments of the Palace Gates of Belawat.* Londres, in-fol., 1880.
BUDGE (E.). *Assyrian texts. Being extracts from the Annales of Salmaneser II, Sennachérib and Assur-bani-pal.* Londres, in-4, 1880.
SARZEC (E. de). *Découvertes en Chaldée* (en préparation).
STOLZE (F.). *Persepolis. Die achæmenidischen und Sâsânidischen Denkmæler und Inschriften von Persepolis, Istakhr, Pasagardæ, Schâhpûr zum ersten Male photographisch aufgenommen* von F. Stolze, Andreas und Nœldeke. Berlin, in-fol, 1882.

nombre d'écrivains grecs et orientaux, dont la véracité a besoin d'être contrôlée par la critique la plus rigoureuse. Hérodote raconte (I, 184) qu'il avait composé une histoire des Assyriens, qui n'est pas malheu-

III. *Principaux travaux des modernes.*

AURÈS (Aug.). *Essai sur le système métrique assyrien.* Paris, 1882-1884, in-4.
BEZOLD (C.). *Die Achæmenidinschriften. Transcription des babylon. Textes.* Leipzig, 1882, in-4.
BRANDIS (J.). *Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der Assyrischen Inschriften.* Berlin, 1856, in-8.
BOTTA (P. E.). *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne.* Paris, 1848.
BUDGE (E.). *The History of Esarhaddon*, Londres, 1880, in-8.
CHOSSAT (E. de). *Répertoire assyrien.* Paris, 1879, in-4.
— *Répertoire sumérien.* Lyon, 1882, in-8.
DELATTRE (A.). *Les Inscriptions historiques de Ninive et de Babylone.* Paris, 1879, in-8.
DELITZSCH (Fréd.) *Assyrische Studien. Heft 1: Assyrische Thiernamen.* Leipzig, 1874, in-8.
— *Assyriche Lesestücke. Zweite Auflage.* Leipzig, 1880, in-4.
— *Wo lag das Paradies.* Leipzig, 1880, in-8.
— *Die Sprache der Kossaer.* Leipzig, 1884, in-4.
FLEMMING (J.). *Die grosse Steinplatteninschrift Nebukadnezar's.* Gœttingue, 1883, in-8.
FINZI. *Ricerche per lo studio dell' antichità assira.* Turin, 1872, in-8.
GRIVEL (J.). *Le plus ancien dictionnaire.* Fribourg, 1871, in-8.
GROTEFEND. (G.-F.). *Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefæsses mit ninivitischer Keilschrift*, Gœttingue, 1850, in-4.
— *Erlaüterung einer Inschrift des letzten assyrisch-babylonischen Königs aus Nimrud.* Hanovre, 1853, in-4.
— *Die Tributverzeichnisse des Obelisken aus Nimrud nebst Vorbemerkungen über den verschiedenen Ursprung und Charakter der persischen und assyrischen Keilschrift.* Gœttingue, 1852, in-4.
— *Erlaüterung des babylonischen Keilschriften aus Behistun.* Gœttingue, 1853, in-4.
GUTSCHMID (A. von). *Neue Beitræge zur Geschichte des Alten-Orients. Die Assyriologie in Deutschland.* Leipzig, 1877, in-8.
GUYARD (S.). *Notes de lexicographie assyrienne.* Paris, 1883.
HALÉVY (J.). *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne.* Paris, 1876, in-8.
— *La prétendue langue d'Accad est-elle touranienne?* réplique à M. Fr. Lenormant. Paris, 1875, in-8.
— *La nouvelle évolution de l'accadisme.* Paris, 1876 et 1878. 2 parties, in-8.
— *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie.* Paris, 1re part., 1882, in-8.
— *Mélanges de critique et d'histoire.* Paris, 1883, in-8.
HAUPT (Paul). *Die sumerischen Familiengesetze in Keilschrift. Transcription und Uebersetzung.* Leipzig, 1879, in-4.
— *Sumerische Studien.* Leipzig, 1877, in-4.
HINCKS. *On the Khorsabad inscriptions*, Dublin, 1850.
— *On the Assyrio-Babylonian phonetic characters*, Dublin, 1852.
— *On the personal pronoms of the Assyrian and other languages*, Dublin, 1854.
— *On Assyrian verb* dans le *Journal of sacred litterature* de juillet 1855.
— *On the Polyphony of the Assyrio-Babylonian Cuneiform Writing*, Dublin, 1863, in-8.
HOMMEL (F.). *Abriss der Babylonisch-Assyrischen und Israelit. Geschichte bis zur Zerstörung Babel's in Tabellenform.* Leipzig, 1880, in-8.
— *Zwei Iagdinschriften Asurbanibal's.* Leipzig, 1879, in-8.

reusement parvenue jusqu'à nous. Les intéressants épisodes qui concernent Ninive et Babylone, disséminés incidemment dans le Livre premier de ses *Histoires*, ne font qu'accroître les regrets que peut provoquer

HOMMEL (F.) *Die vorsemitischen Kulturen in Aegypten und Babylonien.* Liepzig, 1883, in-8.
HOERNING (K.). *Das sechsseitige Prisma des Sanherib.* Leipzig, 1878, in-4.
LAYARD. *Nineveh and its Remains.* Londres, 1849, 2 vol. in-8.
— *Discoveries in the Ruins of Nineveh and Babylon.* Londres, 1853, in-8.
LENORMANT (François). *Lettres assyriologiques et épigraphiques sur l'histoire et les antiquités de l'Asie antérieure.* Paris, 1871-72, in-4.
TOME I. Lettre première à M. de Saulcy, sur l'histoire de la monarchie des Mèdes, d'après les textes cunéiformes. — Lettre deuxième à M. Dulaurier, sur l'ethnographie et l'histoire de l'Arménie avant les Achéménides. — Lettre troisième à M. Delisle. Essai de Canon des rois de Babylone et de Ninive.
— *Lettres Assyriologiques* Deuxième Série. *Études accadiennes.* Tome I, contenant la Grammaire accadienne. Paris, 1873, in-4.
— *Études accadiennes.* Tome II, partie I (textes et transcription). Paris, 1874, in-4
— *Études accadiennes.* Tome III, deux livr. Paris, 1879 et 1880, in-4.
— *Essai sur un document mathématique chaldéen,* et à cette occasion sur le système des poids et mesures de Babylone. Paris, 1868, in-8.
— *Les premières civilisations.* Études d'histoire et d'archéologie. Deuxième édition. Paris, 1874, 2 vol. in-12.
— *Les Sciences occultes en Asie.* Paris, 1874-75, 2 vol. in-8. I. La Magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes. II. La Divination et la science des présages chez les Chaldéens.
— *La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens.* Étude de philologie et d'histoire suivie d'un glossaire accadien. Paris, 1875, in-8.
— *Les principes de comparaison de l'accadien et des langues touraniennes.* Paris, 1875, in-8.
— *Étude sur quelques parties des Syllabaires cunéiformes.* Essai de philologie accadienne et assyrienne. Paris, 1876, in-8.
— *Sur le nom de Tammouz.* Paris, 1876, in-8.
— *Les Syllabaires cunéiformes.* Édition critique classée pour la première fois méthodiquement et précédée d'une introduction sur la nature de ces documents. Paris, 1877, in-8.
— *Il mito di Adone-Tammuz, nei documenti cuneiformi.* Firenze, 1879. in-8.
— *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose,* d'après les textes cunéiformes et les monuments de l'art asiatique. Paris, 1872, in-8.
— *La légende de Sémiramis.* Premier mémoire de mythologie comparative. Paris, 1873, in-4.
— *Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux.* I. De la création de l'homme au déluge. II. L'humanité nouvelle et la dispersion des peuples. III. (Suite). Paris, 1880-84, 3 vol. in-8.
— *Les Dieux de Babylone et de l'Assyrie.* Paris, 1877, in-8.
— *Chaldean Magic : its origin and development.* Translated from the french, with considerable additions by the author. Londres, 1877, in-8.
— *Die Magie und das Wahrsagekunst.* Iéna, in-8.
— *Le déluge et l'épopée babylonienne.* Paris, 1873, in-8.
— *Études cunéiformes.* Paris, 1878, in-8.
— *Tre Monumenti caldei ed assiri di Collezioni romane dichiarati.* Roma, 1879, in-8.
— *Incantation magique chaldéenne bilingue,* texte primitif accadien, avec version assyrienne, traduite et commentée. Paris, 1878, in-8.
LEPSIUS (R.). *Die Babylonisch-Assyrischen Längenmasse nach der Tafel von Senkereh.* Berlin, 1877, in-4.

la perte d'un ouvrage qui retraçait, paraît-il, dans les plus grands détails, la chute de Ninive et les embellissements de la capitale de la Chaldée. Il est certain pourtant, que l'immortel historien d'Halicarnasse n'avait

LOFTUS (U. K.) *Travels and Researches in Chaldea and Susiana.* Londres, 1856, in-8.

— *Warkah : its ruins and remains.* Londres, 1859.

LOTZ (W.) *Die Inschriften Tiglathpileser's* I. Leipzig, 1880, in-8.

LOEWENSTERN (Isidore). *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne pour servir à l'explication du Monument de Khorsabad.* Paris, 1845, in-8.

— *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis.* In-8.

LUZZATTO (Ph.) *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Van et Khorsabad.* Padoue, 1850, in-8.

— *Le Sanscritisme de la langue assyrienne, études prélim. au déchiffrement des inscriptions assyriennes.* Padoue, 1849, in-8.

LYON (Dav. Gord.). *Die Cylinderinschrift Sargon's.* Leipzig, 1882, in-8.

MENANT (J.). *Syllabaire assyrien. Exposé des éléments du système phonétique de l'écriture anarienne.* Paris, 1873, 2 vol. in-4.

— *Les écritures cunéiformes.* 2e édition. Paris, 1868.

— *Recueil d'alphabets pour servir à la lecture et à l'interprétation des écritures cunéiformes.* Paris, 1860, in-4.

— *Principes élémentaires de la lecture des textes assyriens.* Paris, 1861, in-8.

— *Les noms propres assyriens. Recherches sur la formation des expressions idéographiques.* Paris, 1861, in-4.

— *Rapport à son Excellence M. le ministre d'État sur les inscriptions assyriennes du British Museum.* Paris, 1862, in-8.

— *Inscriptions de Hammourabi roi de Babylone.* Paris, 1863, in-8.

— *Inscriptions des revers des plaques du palais de Khorsabad.* Paris, 1865, in-fol.

— *Exposé des éléments de la grammaire assyrienne.* Paris, 1868, in-8.

— *Leçons d'épigraphie assyrienne.* Paris, 1873, in-8.

— *Annales des rois d'Assyrie,* traduites et mises en ordre sur le texte assyrien. Paris, 1874, in-8.

— *Babylone et la Chaldée.* Paris, 1875, in-8.

— *Catalogue des cylindres orientaux du cabinet royal des médailles à la Haye.* La Haye, 1878, in-4.

— *Notice sur quelques empreintes de cylindres du dernier empire de Chaldée.* Paris, 1879, in-8.

— *Les cylindres orientaux du cabinet royal des médailles à la Haye.* Paris, 1879, in-8.

— *Une nouvelle inscription de Hammourabi, roi de Babylone.* Paris, 1880, in-8.

— *Empreintes de cylindres assyro-chaldéens relevées sur les contrats d'intérêt privé du Musée Britannique,* classées et expliquées. Paris, 1880, in-8.

— *Manuel de la langue assyrienne* (I. Le Syllabaire. — II. La Grammaire. — III. Choix de lectures). Paris, 1880, in-8.

— *Inscriptions assyriennes des briques de Babylone.* Essai de lecture et d'interprétation. Paris, 1859, in-8.

— *La Bibliothèque du Palais de Ninive.* Paris, 1882, in-12.

— *La Bible et les Cylindres chaldéens.* Paris, 1881, in-8.

— *La Glyptique orientale. Les cylindres chaldéens.* Paris, 1883.

NORRIS (E.). *Assyrian Dictionary, intended to further the study of cuneiform inscriptions of Assyria and Babylonia.* Londres, 1869-1872.

guère consigné dans son œuvre que les légendes qui avaient cours chez les Grecs de son temps, et qui s'étaient brodées autour de faits déjà forts lointains et altérés par une tradition orale plusieurs fois séculaire.

OLSHAUSEN (J.). *Prüfung des Charakters der in den assyrischen Keilinschriften enthaltenen semitischen Sprachen*. Berlin, 1865, in-4.
OPPERT (J.). *Expédition scientifique en Mésopotamie de 1851 à 1854, par MM. F. Fresnel, F. Thomas et J. Oppert*. Paris, 1857-64. 2 vol. in-4 et atlas in-fol.
— *Éléments de la grammaire assyrienne*. Paris, 1860, in-8.
— *Les inscriptions assyriennes des Sargonides et les Fastes de Ninive*. Versailles, 1863, in-8.
— *Grande inscription de Khorsabad*. Commentaire philologique. Paris, 1865, in-8.
— *Les inscriptions commerciales en caractères cunéiformes*. Paris, 1866. in-8.
— *Études assyriennes*. Inscription de Borsippa. Paris, 1857.
— *Un traité babylonien sur brique*. Paris, 1866, in-8.
— *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments*. Paris, 1866, in-8.
— *Babylone et les Babyloniens*. Paris, 1869, in-8.
— *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité*, éclaircis par l'étude des textes cunéiformes. 1869, in-4.
— *La chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, et en conformité avec les textes de la Bible, suivie d'une étude sur le fils de Tabeël. Paris, 1870, in-8.
— *Les inscriptions de Dour-Sarkayan (Khorsabad)* provenant des fouilles de M. Victor Place, déchiffrées et interprétées. Paris, 1870, in-fol.
— *Grundzüge der assyrischen Kunst*. Bâle, 1872, in-8.
— *L'immortalité de l'âme chez les Chaldéens*. Paris, 1875, in-8.
— *L'étalon des mesures assyriennes*, fixé par les textes cunéiformes. Paris, 1875, in-8.
— *Sumérien ou Accadien?* Paris, 1876, in-8.
— *Études sumériennes*. Article II : Sumérien ou Rien? Paris, 1875, in-8.
— *L'ambre jaune chez les Assyriens*. Paris, 1880, in-8.
OPPERT ET J. MENANT. *Grande inscription du palais de Khorsabad*, publiée et commentée. Paris, 1863, in-8.
— *Les fastes de Sargon, roi d'Assyrie* (721 à 703). Traduits et publiés d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles du palais de Khorsabad. Paris, 1863.
— *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*. Paris, 1877, in-8.
PERROT (G.) et CHIPIEZ. *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. II. Les Assyriens. Paris, 1884, in-8.
PINCHES (Théo. G.) *Observations upon the languages of the early inhabitants of Mesopotamia*. Londres, 1884, in-8.
POGNON (H.). *L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire philologique*, avec trois appendices et un glossaire. Paris, 1879 et 1880, in-8.
RAOUL-ROCHETTE. *Mémoires d'archéologie comparée, asiatique, grecque et étrusque* : Premier mémoire sur l'Hercule assyrien et phénicien, considéré dans ses rapports avec l'Hercule grec, principalement à l'aide des monuments figurés. Paris, 1848, in-4.
RASKA (J.). *Die chronologie der Bibel im Einklange mit der Zeitrechnung der Egypter und Assyrier*. Wien, 1878, in-8.
RAWLINSON (Canon George). *Herodotus. A new English version, edited with notes and woodcuts*. Londres, 4 vol. in-8.
— *The Five great Monarchies on the ancient Eastern World*. Londres, 1862-67, 4 vol. in-8.
RAWLINSON (Henri). *Memoir on the babylonian and assyrian inscriptions*. Londres, 1851, in-8.
— *On the birs Nimrud or the great temple of Borsippa*. Londres, 1860, in-8.
— *Notes on the Early History of Babylonia*. Londres, 1854, in-8.
— *Outlines of assyrian history, from the inscriptions of Nineveh*. Londres, 1852, in-8.

Il n'est plus possible d'ajouter foi aujourd'hui, par exemple, à ce qu'il nous raconte de Ninus, de Sémiramis, du culte du dieu Bel, bien que la description des choses qu'Hérodote avait pu contempler lui-même soit reconnue scrupuleusement exacte.

RAWLINSON (Henri). *A Commentary on the cuneiform inscriptions of Babylonia and Assyria*, including Readings of the inscriptions on the Nimrud Obelisk, and briet notice of the ancient kings of Nineveh and Babylon. Londres, 1850, in-8.

— *Inscription of Tiglath-Pileser I, translated by sir H. Rawlinson, Fox Tabot, Hinks and Oppert*. Londres, 1857, in-8.

ROBERT (L. de). *Étude philologique sur les inscriptions cunéiformes de l'Arménie*. Paris, 1876, in-4.

SAULCY (F. de). *Traduction de l'Inscription assyrienne de Behistoun*. Paris, 1854, in-8.

— *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*. Paris, 1850, in-4.

SAYCE (A. H.). *Synchronous History of Assyria and Babylonia*. London, 1873, in-8.

— *The Astronomy and Astrology of the Babylonians, with translations of the tablets relating to these subjects*. London, 1874, in-8.

— *Nimrod and the Assyrian Inscriptions*. London, 1874, in-8.

— *An Elementary Grammar and Reading Book of the assyrian language in the cuneiform character*. London, 1875, in-4.

— *Babylonian literature*. Lectures. London, 1877, in-8.

— *Lectures upon the Assyrian language and syllabary*. London, 1877, in-8.

— *The cuneiform Inscriptions of Van, deciphered and translated. Londres*, 1878.

SCHOEBEL (Ch.). *Examen critique du déchiffrement des Inscriptions cunéiformes assyriennes.*, Paris, 1861, in-8.

SCHOLZ (A.) *Die Keilinschrift-Urkunden und die Genesis*. Würzburg, 1877, in-8.

SCHRADER (E.) *Die Keilinschriften and das Alte Testament*. 2e édition. Giessen, 1883, in-8.

— *Die Assyrisch-Babylonischen Keilinschriften*. Kritische Untersuchung und Grundlagen ihrer Entzifferung. Leipzig, 1872, in-8.

— *Keilinschriften und Geschichtsforschung*. Ein Beitrag zur Monumentalem Geographie, Geschichte und Chronologie der Assyrer. Giessen, 1878, in-8.

— *Die Namen der Meere in den Assyrichen Inschriften*. Berlin, 1878, in-4.

— *Die Höllenfahrt der Istar. Ein altbabylonisches Epos*. Giessen, 1874, in-8.

— *Studien zur Kritik und Erklärung der Biblischen Urgeschichte*. Gen., cap. I-XI. Zürich, 1864, in-8.

— *Assyrisches Syllabus*. Berlin, 1880, in-4.

— *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II, des Asarhaddon und des Asurbanipal*. Berlin, 1880, in-4.

SMITH (George). *Assyrian Discoveries*, an account of exploration (1873-4). London, 1875, in-8.

— *History of Assurbanipal*, translated from cuneiform inscriptions. London, 1871, in-8.

— *The chaldean account of Genesis*. New Edition, thoroughly revised and corrected by A. H. Sayce. London, 1880, in-8.

— *Die Chaldæische Genesis*, etc. Uebersetzung von H. Delitzsch. Mit erlæuternden Anmerkungen und fortgesetzten Forschungen von F. Delitzsch. Leipzig, 1877, in-8.

— *History of Sennacherib*. Translated from the cuneiform inscriptions. Edited by the Rev. A. H. Sayce. London, 1878, in-4.

— *The Assyrian Eponym Canon*; containing translations of the documents, on the Comparative chronology of the assyrian and jewish kingdoms, from the death of Solomon to Nebuchadnezzar. London, 1876, in-8.

Il ne nous reste non plus que des fragments épars et sans suite du livre que le prêtre chaldéen Bérose avait composé sous le titre de Χαλδαϊκά, vers l'époque d'Alexandre ou de Ptolémée Philadelphe. Cependant ces misérables épaves recueillies par divers compilateurs de l'époque chrétienne tels qu'Eusèbe, le Syncelle et Josèphe nous sont bien précieuses, parce que Bérose avait composé son ouvrage à l'aide des documents cunéiformes conservés de temps immémorial dans les archives des temples de la Chaldée. Rapprochés des inscriptions récemment mises au jour, ces fragments en éclairent le sens, en même temps qu'ils en reçoivent une vive lumière, et l'on peut dire que si les écrits de Bérose nous étaient plus complètement parvenus, ils seraient pour l'histoire de la Babylonie ce que Manéthon est pour l'Égypte. Tel qu'il est encore, Bérose a incomparablement plus de valeur que le philosophe Damascius qui essaya, avec les procédés de l'école néo-platonicienne, de pénétrer les mystères de la théogonie chaldéenne, bien que ce dernier paraisse, lui aussi, avoir puisé à des sources originales[1]. On n'en saurait

Smith (George). *Phonetic values of the cuneiform characters.* 1871, in-8.
— *Assyria, from the earliest times to the Fall of Nineveh.* London, 1877, in-8.
— *History of Babylonia.* Edited by A. H. Sayce. London, 1877, in-12.
Talbot (H. Fox.) *Translation of some assyrian Inscriptions.* I. The Birs Nimrud inscription; II. The Inscription of Michaux; III. The Inscription of Bellini. London, 1860, in-8.
— *On Assyrian Antiquities.* Preliminary translations of assyrian Inscriptions. Transl. of an Inscription of Nebuchadnezzar. The Annals of Esarhaddon. London, 1863.
— *Assyrian Translations.* On the Eastern Origin of the Name and Worship of Dionysius. London, 1866.
— *A new Translation of the Inscription of Bellino, cont. Annals of two years of the reign of Sennacherib.* London, 1866.
Tiele (C. P.) *Die Assyriologie und ihre Ergebnisse für die vergleichende Religionsgeschichte.* Leipzig, 188 , in-8.
Vigouroux (l'abbé). *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie.* Paris, 1882, 4 vol. in-12.

IV. *Principaux recueils périodiques.*

Journal asiatique.
Journal of the Royal asiatic Society.
Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne (Vieweg).
Records of the Past.
Recueil de travaux relatifs à l'égyptologie et à l'assyriologie (Vieweg.)
Revue d'Assyriologie (Paris, Leroux).
Transactions of the Society of biblical Archaeology.
Verhandlungen der Congressen der Orientalisten.
Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.
Zeitschrift für Ægyptische Sprache.
Zeitschrift für Keilschriftforschung.

[1] C. E. Ruelle. *Le philosophe Damascius.* (*Revue archéologique*, 1861.)

dire autant de Ctésias, ce médecin grec qui, passé à la cour d'Artaxerxe-Mnémon, se fit, dans le but exclusif de favoriser la politique perse, l'écho complaisant de légendes souvent puériles et ridicules, auxquelles il ne croyait pas lui-même.

Des recherches érudites sur l'histoire des anciens peuples de l'Orient caractérisent le mouvement littéraire de l'époque de Trajan, quand les Césars, se déclarant les héritiers d'Alexandre, s'avancent jusqu'aux rives du Tigre. Abydène, notamment, voulut soulever un coin du voile de plus en plus épais qui répandait la nuit sur Ninive et Babylone : c'est Eusèbe qui nous a conservé quelques lignes de cet écrivain, tourmenté par les mille questions que se posaient les philosophes de son temps sur l'origine des choses et les premières civilisations.

On recueille encore quelques lambeaux de l'histoire de la Chaldée dans Diodore de Sicile, dans l'auteur des *Philosophumena* attribués à Origène, dans Helladius, dans Hygin, dans Michel Psellos qui avait copié les écrits du pseudo-Chérémon [1] ; mais ces traditions se groupent exclusivement autour de la théogonie et des générations divines, sans que l'histoire proprement dite y ait la moindre part.

Au temps de la grande floraison du monachisme en Orient, quand chaque couvent devint une école où l'on agitait avec passion les questions parfois les plus puériles, il se forma aussi quelques hommes soucieux du passé de l'humanité. L'école d'Édesse compte dans les premiers siècles de l'ère chrétienne un historien du nom de Mar Abas Catina, dont la chronique, écrite en syriaque, servit de principale source à la compilation arménienne de Moïse de Khorène. Les sectes hérétiques dont le principal foyer était Harran et dont les croyances forment l'ensemble du gnosticisme sabéen, fondaient leur doctrine sur des traditions locales qui remontaient jusqu'aux Assyriens : Chwolson [2] l'a prouvé surabondamment, et l'on peut au surplus s'en assurer du premier coup d'œil en examinant les scènes étranges gravées sur les talismans gnostiques. La Cabale juive et la secte encore aujourd'hui existante, des Mendaïtes ou Soubbas, avaient reçu leurs traditions religieuses directement des collèges sacerdotaux de la Chaldée : l'étude approfondie des énormes volumes qui composent la littérature mendaïte, comme le *Sidra rabba* ou « le grand livre » appelé aussi le *Livre d'Adam*, fournirait sur

[1] Sathas. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. I. p, 129 et suiv.
[2] Chwolson. *Die Sabier und der Sabismus*. Pétersbourg, 1856.

le panthéon chaldéo-assyrien plus d'une révélation inattendue. Enfin pour clore cette revue sommaire des sources extrinsèques de l'histoire ancienne de la Mésopotamie, il faut encore citer le fameux traité d'*Agriculture nabathéenne* traduit en arabe par Ibn Waschiyah, l'an 904 de notre ère : livre singulier qui n'est, en grande partie, qu'un traité didactique dont la composition primitive remonte peut-être à l'époque de Nabuchodonosor, et qui nous fournit les renseignements techniques les plus curieux sur les mathématiques, l'astronomie, l'agriculture et les applications usuelles des sciences exactes telles que les comprenaient les anciens Chaldéens.

Voilà à peu près tout ce que la tradition classique et orientale nous a conservé touchant les empires de Ninive et de Babylone. Les modernes en furent réduits à n'entendre que ces échos lointains et affaiblis, jusqu'au jour bien rapproché de nous, où un heureux hasard fit découvrir les ruines de Ninive. Dès le commencement de ce siècle, on avait, il est vrai, essayé, non sans quelque succès, de déchiffrer les inscriptions assyriennes qui, en petit nombre, étaient déjà parvenues en Europe, mais la lecture de ces textes était restée bien empirique ; les éléments de comparaison manquaient aux savants, et les documents que l'on possédait ne paraissaient d'ailleurs pas de nature à jeter le trouble dans nos connaissances sur l'histoire de l'antique Orient.

C'est des ruines de Persépolis, la capitale des Achéménides, que parvinrent en Europe les premières inscriptions cunéiformes ; elles étaient écrites en vieux perse. Elles restèrent longtemps une indéchiffrable énigme pour les savants, intrigués presque autant que les habitants modernes du pays qui prétendaient y reconnaître des formules magiques dont il fallait pénétrer le sens pour découvrir un trésor caché, à la garde duquel veillaient les monstres ailés accroupis sous les portiques des palais. Un voyageur européen, Pietro della Valle s'exprime ainsi au sujet de cette bizarre écriture qu'il avait vainement essayé de pénétrer : « Personne ne peut dire quels sont ces caractères ni à quelle langue ils appartiennent ; d'une grandeur prodigieuse, ils ne sont point liés pour former des mots ; ils sont séparés comme les caractères hébreux ; j'en ai copié cinq, du mieux que j'ai pu. » Le curieux voyageur s'empressa d'envoyer ces cinq lettres à Rome, au jésuite le P. Kircher. Ce sont les premiers signes cunéiformes parvenus en Europe : la lettre de Pietro della Valle est datée de Schiraz, le 21 octobre 1621[1]. Après lui,

[1] V. J. Menant. *Les écritures cunéiformes*, 2e édit. p. 49.

Chardin essaya, avec un pareil insuccès, d'interpréter les inscriptions de Persépolis; ce fut en vain aussi que Niebuhr visitant, vers 1765, les ruines de la Perse, tenta de poser les premières bases d'un alphabet et hasarda l'hypothèse d'inscriptions trilingues.

Un botaniste français, André Michaux, se trouvant à Bagdad à la fin du siècle dernier, envoya à Paris une pierre en diorite noire couverte de signes cunéiformes et de figures étranges. Elle fit grand bruit par les commentaires singuliers qu'on en donna, et elle est encore aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale où elle est connue sous le nom de *Caillou Michaux*. A l'époque où l'on essaya d'interpréter ce monument, les études orientales faisaient de rapides progrès : Anquetil-Duperron venait de traduire l'*Avesta*, Silvestre de Sacy avait lu sur les murs des palais de l'Iran les inscriptions que les rois Sassanides y avaient tracées à côté des cunéiformes gravés par les Achéménides ; la lecture des hiéroglyphes égyptiens commençait à préoccuper le monde savant : le moment semblait venu pour que les textes cunéiformes à leur tour laissassent échapper leur secret.



Le caillou Michaux [1].

Le 4 septembre 1802, devant la Société académique de Gœttingue, dans la séance même où Heyne rendait compte, pour la première fois, de travaux accomplis sur les hiéroglyphes égyptiens, le Hanovrien Georges-Frédéric Grotefend exposa ses premières découvertes sur l'écriture cunéiforme [2].

[1] D'après l'original conservé au département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale.

[2] Le mémoire de Grotefend a pour titre : *Prævia de cuneatis quas vocant inscriptionibus*

Les inscriptions de Persépolis offrent souvent trois groupes d'écriture juxtaposés parallèlement : on avait, jusqu'à l'époque de Grotefend, généralement admis trois combinaisons différentes des mêmes caractères cunéiformes, n'exprimant qu'un seul idiome. Le savant allemand supposa que chaque inscription, dans ces groupes respectifs, était transcrite, non seulement dans un alphabet distinct, mais encore dans une langue différente, et que si l'on connaissait le sens de l'une, on aurait par là même le sens des deux autres. On savait, du reste, par divers passages de l'Écriture, les livres d'Esther et d'Esdras notamment, que c'était la coutume des anciens rois de Perse, de faire rédiger leurs édits et les documents officiels en plusieurs langues, de manière à ce qu'ils s'adressassent à la fois aux diverses nations groupées sous leur sceptre. Grotefend posa donc en principe l'existence d'inscriptions trilingues. Prenant ensuite pour objet de ses recherches le système d'écriture qui lui parut le moins compliqué, celui qui est toujours à droite dans ces textes, il remarqua que chaque mot était séparé par un clou en diagonale. Il supposa qu'un certain groupe composé de sept signes et qui se trouvait répété plusieurs fois dans l'inscription qu'il avait sous les yeux, devait être le titre royal, le mot *roi*. Il trouva ce groupe répété deux fois consécutivement, ce qu'il supposa être alors l'analogue de la forme moderne *schahenschah* « roi des rois », qui s'est transmise d'âge en âge jusqu'à nos jours, et qu'il retrouvait avec un complément final indiquant la désinence du génitif pluriel. En conséquence, il admit que trois autres groupes de signes qui se suivaient à peu de distance l'un de l'autre étaient des noms propres, que le premier personnage était le fils du second et celui-ci fils du troisième, et enfin que les signes qui séparaient ces noms propres voulaient dire *fils de*. Ce fragile échafaudage d'hypothèses accumulées les unes sur les autres conduisait Grotefend à traduire de cette sorte une inscription qu'il était encore impuissant à articuler phonétiquement :

« A, roi des rois, fils de B, roi des rois, fils de C. »

Comme on savait par les auteurs classiques que les rois de la race d'Achéménès avaient bâti les palais de Persépolis, Grotefend trouva promptement les noms propres représentés par A, B, C. Ce dernier paraissait n'avoir pas régné puisque son nom n'est pas suivi du qualificatif *roi des rois ;* B, son fils, devait donc être fondateur de dynastie.

persepolitanis legendis et explicandis relatio. Gœttingue, 1802. Cf. Oppert. *Expéd. scientif. en Mésopotamie*, t. II. p. 2 et suiv.

A force de tâtonnements, le savant hanovrien s'arrêta à la combinaison suivante :

« Xerxès, roi des rois, fils de Darius, roi des rois, fils d'Hystaspe. »

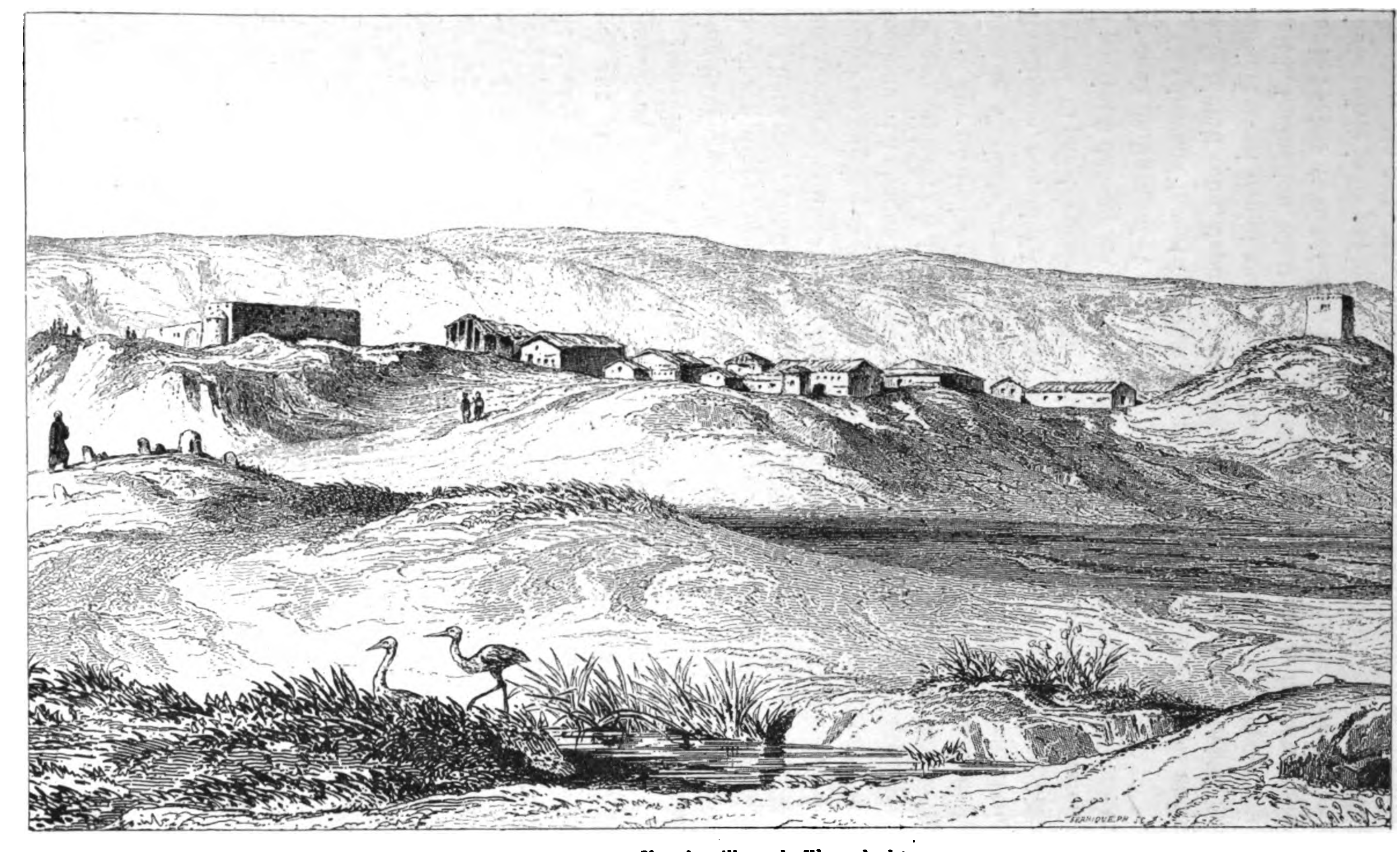
Grotefend parvint à articuler ces noms propres à peu près dans leur langue indigène en comparant la forme grecque et la forme hébraïque de ces mêmes noms. Il identifia, par des procédés analogues, les noms de Gustasp et de la divinité Ormuzd.

Cette découverte eut un grand retentissement dans l'Europe savante, et Silvestre de Sacy fut le premier à rendre hommage au prodigieux hasard qui avait guidé le savant de Gœttingue. Cependant, il y avait quelque chose de si effrayant dans cette merveilleuse intuition, que l'alphabet dressé par Grotefend ne fut d'abord accueilli que par un scepticisme général. Et, à dire vrai, on eut raison de douter, puisque de toutes les valeurs que prétendit déterminer Grotefend, il n'y en eut que huit dont l'exactitude fut confirmée et qui résistèrent au minutieux contrôle des observations postérieures.

Dans le courant de l'année 1836, trois savants, par des travaux simultanés, purent revendiquer l'honneur d'avoir complété l'alphabet des inscriptions cunéiformes en vieux perse. Au mois de mai, Lassen, en Allemagne, publiait un mémoire où il donnait à chaque caractère une valeur scientifiquement démontrée ; au mois de juin, Eugène Burnouf livrait au public son *Mémoire sur les inscriptions de Hamadan* et attribuait également à chaque lettre une valeur lui permettant de faire l'application de son alphabet à tous les textes jusqu'alors connus. La langue lui parut être un dérivé du zend ; c'était, selon lui, le dialecte parlé en Perse vers le v[e] siècle avant notre ère. Enfin à la même époque, sir Henry Rawlinson, consul d'Angleterre à Bagdad, étudiait d'autres inscriptions perses, et par des procédés de divination analogues à ceux de Grotefend, il parvint à dresser un alphabet à peu près identique, mais indépendant de ceux de Burnouf et de Lassen.

Ces travaux furent le signal des plus fécondes découvertes, et aucun texte n'était venu, depuis l'antiquité, jeter sur l'histoire de l'Orient une lumière aussi vive et aussi inattendue que celui dont M. Rawlinson donnait la traduction. C'est la célèbre inscription trilingue de Darius, gravée sur le rocher de Behistoun, à une lieue au nord de Kirmanschah, sur la route suivie jadis par les armées qui sortaient de la Perse pour marcher à la conquête de la Mésopotamie.

De nouvelles observations permirent bientôt de constater que le texte



Vue du village de Khorsabad[1].

[1] D'après Botta, *Le Monument de Ninive*, pl. I.

de la troisième colonne se trouvait écrit dans le même système d'écriture que celui qu'on rencontrait sur les monuments recueillis aux bords du Tigre et de l'Euphrate. C'était donc la langue de Ninive et de Babylone qu'il contenait, et si son déchiffrement ne devait rien faire connaître de nouveau dans les inscriptions trilingues, il n'était que trop légitime d'espérer d'importants résultats historiques en appliquant les bases de la lecture aux textes unilingues de la Chaldée et de l'Assyrie. Ce fut naturellement par la comparaison avec le perse qu'on parvint à faire les plus rapides progrès. Les noms propres de l'idiome arien furent vite reconnus dans la colonne assyrienne : la grande inscription de Behistoun en renfermait quatre-vingt-dix. Dès qu'on eût constaté par ce procédé que l'assyrien était une langue sémitique, la science du déchiffrement marcha à pas de géant, et les dictionnaires des langues congénères furent mis à contribution jusqu'à l'abus peut-être. Enfin le jour vint où l'on résolut d'entreprendre dans les plaines de la Mésopotamie de grandes fouilles archéologiques qui devaient exhumer les anciens empires de Chaldée et d'Assyrie oubliés depuis plus de vingt siècles.

En 1842, le gouvernement français créa un consulat à Mossoul, et confia ce poste, dont l'intérêt scientifique faisait toute l'importance, à Emile Botta, consul à Alexandrie, déjà connu par quelques travaux d'archéologie orientale. Il se donna pour mission de retrouver l'emplacement de Ninive. Pas une colonne, pas un pan de mur ne révélait la trace de la capitale de l'Assyrie, qu'on savait pourtant avoir été bâtie non loin de là. Des Arabes signalèrent à Botta, en face de Mossoul, de l'autre côté du Tigre, deux grands monticules sur lesquels sont construits aujourd'hui les villages de Koyoundjik et de Nebi Iounous. Ce dernier nom, qui rappelle le souvenir du prophète Jonas, éveilla l'attention de Botta qui résolut d'éventrer l'une des deux collines. Il avait déjà recueilli quelques vases en albâtre, des briques inscrites et d'autres menus objets, mais rien ne paraissait faire présager des débris considérables, lorsqu'un paysan turc, venant à passer auprès du lieu des fouilles et remarquant avec quelles précautions on recueillait les moindres fragments, raconta qu'à quelques lieues plus loin, dans son village, ces débris étaient bien plus nombreux : il désignait Khorsabad.

Les fouilles furent abandonnées à Koyoundjik pour être reprises à Khorsabad. Un monde inconnu ne tarda pas à surgir sous la pioche des travailleurs ; selon la parole du prophète, « la pierre jetait son cri

du mur, et la poutre de la charpente répondait. » Une enceinte quadrilatérale fut déblayée et malgré la dégradation et l'éboulement de plusieurs parties de l'édifice, Botta put facilement reconnaître l'ensemble de constructions qui formaient quatre corps de bâtiments distincts, dont les deux mille mètres de murs étaient couverts d'inscriptions et de bas-reliefs. Le savant français crut avoir retrouvé Ninive : il se trompait. Le déchiffrement ultérieur des inscriptions de Khorsabad prouva que Botta se trouvait en présence des ruines d'un palais bâti par Sargon en dehors de Ninive : c'est encore aujourd'hui la coutume des rois orientaux de se faire construire des palais à quelque distance de leur capitale.

Les fouilles de Botta furent particulièrement heureuses, et l'on admire aujourd'hui, dans la salle assyrienne du musée du Louvre les nombreux monuments dont il enrichit la France. Ce sont des taureaux ailés à tête humaine, des combats gigantesques d'un lion contre un homme, des scènes de chasse et de guerre, des sièges de places fortes, des prisonniers enchaînés, décapités ou occupés à élever à la gloire du tyran un monument qui éternisât leur propre défaite. Huit grandes portes donnaient accès dans les parties principales du palais de Sargon, et trois d'entre elles, qui ont conservé leur arcade en plein cintre, sont de véritables arcs de triomphe dont la baie a plus de dix mètres d'élévation. Tous les murs étaient couverts d'inscriptions relatant les hauts faits du prince : pour les rois assyriens, en effet, le palais était un livre ouvert destiné à contenir le récit de leurs exploits ; c'était un monument commémoratif où les inscriptions, les sculptures et les ornements avaient une disposition intentionnelle et étaient conçus dans l'idée d'immortaliser leur gloire.

A peine les merveilleuses découvertes de Botta furent-elles connues en Europe que les Anglais s'empressèrent, dès 1846, d'envoyer en Mésopotamie un explorateur habile, M. Henry Layard qui commença par établir son centre d'opérations sur les monticules de Nimroud et exhuma les immenses palais encore noircis par le feu de la ville biblique de Kalah. Mais il reprit bientôt les fouilles que Botta, envoyé en disgrâce comme consul à Jérusalem, lors de la révolution de 1848, avait été forcé d'interrompre. Le champ fécond qu'il avait commencé à défricher fut ainsi abandonné à l'Angleterre, et c'est aux explorateurs anglais que revient l'honneur d'avoir fait connaître la véritable place de Ninive en même temps qu'ils fondaient le splendide musée assyrien du *British Museum*. L'éten-



Le tombeau dit de Jonas, à Nebi-Younous (Ninive).

due de la capitale de l'Assyrie était immense ; le texte biblique raconte qu'elle contenait « plus de douze myriades de personnes ne sachant pas distinguer leur main droite de leur gauche, » et que le prophète Jonas mit trois jours à la traverser. D'après l'état des ruines actuelles, on croit qu'elle se composait de plusieurs centres indépendants et séparés les uns des autres par des plaines cultivées. On peut même induire d'un passage de l'Écriture, que nous discuterons plus loin, qu'il y avait quatre cités ou agglomérations principales renfermées dans une enceinte immense dont le circuit n'est pas encore bien connu aujourd'hui, mais que les historiens grecs évaluent à vingt lieues.

Botta et son successeur au poste de Mossoul, M. Victor Place, ainsi que MM. Rawlinson et Layard ont rassemblé dans les grands recueils que nous avons signalés plus haut dans une note bibliographique, les inscriptions, les bas-reliefs et les monuments de tout genre que leurs fouilles ont mis au jour. Bien qu'il reste encore actuellement un vaste champ ouvert aux explorateurs, les textes déjà retrouvés, ont suffi pour renouveler de fond en comble l'histoire de l'Assyrie. Cette transformation inattendue ne surprendra point si l'on songe que les monarques ninivites et babyloniens avaient, dans les inscriptions qu'ils multipliaient à profusion, la préoccupation constante d'informer de leurs exploits la postérité la plus reculée. « Jamais peuple ne s'est montré plus soucieux de l'avenir et n'a fait un plus grand usage de l'écriture pour perpétuer sa mémoire. Les rois gravaient le récit de leurs conquêtes sur des stèles, sur des prismes ou des cylindres enfouis dans les fondations des palais et des temples, derrière les bas-reliefs qui en ornaient les portiques et sur les marches qui en décoraient les grandes salles. Les Assyriens répétaient le même texte un grand nombre de fois ; souvent ils l'imprimaient pour le multiplier à l'infini ; chaque brique, dans un édifice, porte le nom et la généalogie du prince qui l'a fait construire[1]. »

D'ailleurs, la substance même sur laquelle les Assyriens écrivaient les a singulièrement servis ; la brique résiste aux ravages du feu comme de l'inondation, et les sables du désert sont merveilleusement propres à conserver les œuvres humaines ; les débris des temples et des palais de l'Égypte comme de la Mésopotamie, se sont peut-être détériorés davantage par un séjour de quelques vingt ans dans nos musées européens, que par un sommeil de trois mille ans sous le linceul des bords du Nil ou

[1] Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 1.

de l'Euphrate. Aux précautions matérielles qu'ils prenaient pour assurer le respect de leurs inscriptions, les Assyriens ajoutaient encore le prestige des influences morales ; il n'est pas un récit de quelque étendue, qui ne se termine par des imprécations terribles contre celui qui serait tenté de le détruire ou de l'altérer : « A celui qui dans la suite des jours régnera jamais après moi, s'écrie Teglathpalasar Ier, je dis ceci : Le temple d'Anu et de Raman, les grands dieux, mes seigneurs, vieillira et tombera en ruines ; qu'il le restaure, qu'il en nettoie les tablettes, les cylindres de fondation et les bas-reliefs ; qu'il accomplisse un sacrifice purificatoire ; qu'il les remette en place et qu'il inscrive son nom à côté du mien. Et ainsi, Anu et Raman, les grands dieux, lui accorderont la joie du cœur et le succès dans ses entreprises. Mais celui qui cachera, qui effacera ou qui oblitérera mes tablettes et mes cylindres de fondation, qui les jettera dans l'eau, qui les détruira par le feu, qui les enfouira dans la terre, qui les déposera dans un endroit où l'on ne puisse les voir ; celui qui en enlèvera mon nom pour mettre le sien à la place et s'appropriera les exploits racontés dans mon récit, et qui altérera ainsi mes inscriptions : qu'Anu et Raman, les grands dieux, mes seigneurs, le frappent de toute leur force, qu'ils le maudissent par une imprécation flétrissante ; qu'ils abaissent sa royauté et ébranlent les bases de son trône ; qu'ils brisent la force de son autorité, la puissance de ses armes ; qu'ils mettent en fuite ses armées ; que le dieu Raman le foudroie, voue son pays à la désolation, y répande la pauvreté, la faim, la maladie, la mort ; qu'il ne le laisse pas vivre un jour de plus ; qu'il détruise sur la terre et son nom et sa race. »

Ninive découverte et en partie explorée, il fallait tenter le même effort sur Babylone. En 1851, le gouvernement français organisa une mission scientifique dont la direction fut confiée à Fulgence Fresnel, ancien consul à Djeddah : il était assisté de M. Jules Oppert et du dessinateur Félix Thomas. On connaissait l'emplacement de Babylone mieux que celui de Ninive, bien que l'énorme couche d'alluvions sous laquelle est enfouie la capitale de la Chaldée, y rende les fouilles extrêmement difficiles. Une petite ville de douze mille âmes, Hillah, bâtie vers l'an 1100 de notre ère, occupe un coin des ruines de la grande cité. A côté de Hillah, s'élève un monticule artificiel qui porte le nom de Babil et qui paraît formé des décombres d'une gigantesque pyramide. A douze kilomètres au sud-ouest est le Birs Nimroud qui apparaît bientôt après la sortie de

Hillah, dit M. Oppert, comme une montagne que l'on croit pouvoir atteindre immédiatement et qui recule toujours [1].

Quelle était donc l'étendue de Babylone? « Cette ville, dit Hérodote, située dans une grande plaine, forme un carré parfait dont chaque côté a cent vingt stades de long, ce qui fait pour l'enceinte de la place, quatre cent quatre-vingts stades ; elle est si magnifique, ajoute-t-il, qu'il n'y a pas au monde une cité qu'on lui puisse comparer. » Pausanias dit que Babylone était la plus grande ville que le soleil eût jamais vue dans sa course : Aristote ajoute que c'était une véritable province, et qu'elle eût pu être comparée au Péloponèse tout entier, si l'on se fût avisé d'entourer de remparts la presqu'île grecque. D'après les mêmes auteurs, l'élévation des murs de Babylone était de cent coudées royales, c'est-à-dire de près de quatre-vingt-quinze mètres, et leur épaisseur atteignait jusqu'à vingt-cinq mètres. Ils étaient flanqués de deux cent cinquante tours et protégés par un large fossé extérieur où l'on amenait les eaux de l'Euphrate ; cent portes de bronze avec un encadrement de même métal donnaient accès dans la ville qui passait pour la merveille des merveilles.

On a souvent répété que ces dimensions étaient exagérées : il n'en est rien, et notre imagination est anéantie quand elle cherche à se représenter les vastes proportions des constructions assyriennes, aussi prodigieuses que celles de l'Égypte. La grande enceinte de Babylone, d'après les mesures vérifiées sur place par M. Oppert, renfermait un espace de cinq cent treize kilomètres carrés, en d'autres termes, un territoire aussi grand que le département de la Seine, sept fois l'étendue de l'enceinte fortifiée du Paris actuel. Des sondages ont retrouvé les traces d'un boulevard, large de soixante mètres, qui longeait intérieurement l'enceinte ; cinquante rues principales, dont vingt-cinq parallèles à l'Euphrate et vingt-cinq perpendiculaires, aboutissant aux cent portes, se coupaient à angle droit et divisaient la ville en carrés réguliers. Un seul pont de pierre jeté sur l'Euphrate et long d'un kilomètre mettait en communication les deux parties de la cité ; le tablier de ce pont, fait de madriers de cèdre, était mobile et on l'enlevait toutes les nuits.

Outre le site de Babylone, la mission française a exploré les ruines détachées qui forment de grands tumulus aux alentours de la ville ; elle a aussi visité les monticules qui bordent le cours du Tigre jusqu'à Ninive ;

[1] Oppert. *Expéd. scientif. en Mésopotamie*. T. I, p. 200. Voyez une vue du Birs Nimroud, plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 117.

La ruine de Babil [1].

1. D'après Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie* (Atlas.)

malheureusement un désastre a englouti dans les ondes du Tigre toutes les antiquités chargées sur les radeaux qui descendaient le fleuve pour rejoindre, à l'entrée du golfe Persique, le bateau qui devait les transporter à Paris.

Durant ces trente dernières années, les archéologues anglais se sont pris d'une véritable passion pour les antiquités assyriennes, et après M. Layard, les voyages de Taylor, de George Smith, et surtout les recherches actives et persévérantes de M. Hormuzd Rassam ont enrichi le Musée Britannique de merveilles qui n'ont rien de comparable dans aucun musée de l'Europe. Bien que les fouilles soient plus difficiles dans la basse Chaldée, un voyageur anglais, W. Loftus, a pu néanmoins pratiquer quelques sondages dans les monticules de Warka, l'antique Uruk (Erech), qui paraît, à une certaine époque, avoir servi de nécropole à Babylone.

Après une période d'accalmie funeste, un réveil a commencé à se produire en France il y a quelques années, et le musée du Louvre s'est enrichi des antiquités recueillies à Tell-Loh par M. de Sarzec, alors notre vice-consul à Bassora. Nous aurons plus loin l'occasion de faire ressortir l'importance capitale de ces monuments, pour les origines de la civilisation chaldéenne. De pareilles découvertes transforment et modifient incessamment nos idées sur les peuples qu'elles nous font mieux connaître. Malgré cette longue série d'efforts tentés depuis un demi-siècle par une pléiade de savants dans le domaine de l'archéologie et de la linguistique, il ne faut pas oublier que l'assyriologie est encore, à un bien plus haut titre que l'égyptologie, une science neuve, et que les landes qui restent à défricher sont bien des fois plus vastes que le champ qu'on a parcouru jusqu'ici. Il ne faut donc pas s'étonner si, à l'aide des documents qu'on essayait d'interpréter, on a formulé, il y a trente ans, il y a dix ans même, des théories prématurées qui ne sauraient déjà plus être admises aujourd'hui : l'avenir nous réserve encore plus d'une révélation inattendue, et l'histoire n'est-elle pas elle-même un perpétuel devenir?

CHAPITRE II

POPULATIONS PRIMITIVES DE L'ASSYRIE ET DE LA CHALDÉE. — SUMER ET ACCAD.

§ 1. — LA LANGUE DE SUMER ET D'ACCAD.

L'histoire ne connaît les origines d'aucun peuple, et plus nos investigations pénètrent dans la nuit du passé, plus il semble que l'obscurité s'accentue et que le sol se dérobe sous nos pas dans un abîme sans fond. Il arrive tôt ou tard un moment fatal où nos regards ne distinguent plus que des fantômes et des ombres incertaines ; la vérité se rit de nos efforts et elle recule sans cesse jusqu'à un point où il n'est plus possible de l'atteindre, gardée qu'elle est par des légions de légendes et de mythes que nos armes émoussées sont impuissantes à disperser. Les civilisations au berceau n'ont pas d'histoire, et quand elles deviennent tangibles à la critique, elles ont déjà, comme l'enfant parvenu à la raison, perdu le souvenir de leur tout jeune âge. Ainsi en est-il pour les origines des peuples chaldéo-assyriens : ce que nous en savons est vague et incertain. Tandis que l'Égypte poursuivait le cours de ses grandes destinées et était déjà parvenue à un haut degré de culture matérielle, des masses confuses de peuples sans noms s'agitaient dans les plaines de l'Asie antérieure, essayant au milieu de déplacements incessants, de poussées et de luttes journalières, de se faire une place au soleil et de se constituer en nations. Une muraille de forteresses échelonnées entre la Méditerranée et la mer Rouge, préservait l'Égypte de l'invasion de ces hordes de barbares dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir. Par l'effet d'une sorte d'atavisme inconscient, elles s'étaient attardées sur le sol que l'instinct de tous les peuples du globe désigne comme la première patrie de l'humanité. Que l'on interroge les traditions mythiques de la Chine et de l'Inde comme les plus lointains récits de la vieille Europe ou des tribus africaines : c'est vers le pays de Ninive et de Babylone que se rencontrent tous les souvenirs ; c'est là que convergent tous les regards et que tous les témoignages humains placent l'ombilic du monde entier.

Le récit biblique est encore celui qui nous fournit à ce sujet les détails les plus circonstanciés ; c'est dans les plaines de Sennaar que s'élève Babel, la première grande ville post-diluvienne, et que se déroule le drame de la confusion des langues et de la dispersion des peuples. Après le départ des Noachides, il resta dans le pays, un noyau très considérable de races diverses, ainsi que l'atteste, d'ailleurs, la tradition babylonienne représentée par Bérose : « Il y eut d'abord à Babylone, dit-il, une grande quantité d'hommes de nations diverses, qui colonisèrent la Chaldée[1]. »

Aussi haut que les monuments nous fassent remonter, nous distinguons dans ces populations mélangées deux grandes races dominantes : les Sémites représentés principalement par la race d'Assur, et les Kouschites partagés en deux rameaux désignés sous les noms de peuples ou pays de Sumer (Schoumerîm) et d'Accad (Akkadîm). La coexistence de ces deux éléments ethnographiques n'a pas besoin d'être prouvée. Elle est établie principalement sur le texte de l'Écriture qui place formellement en Mésopotamie des fils de Cham et des descendants de Sem, et sur la constatation, dans les plus anciens textes cunéiformes parvenus jusqu'à nous, de deux langues d'un génie tout différent : l'assyrien qui fut toujours la langue des Sémites de la Mésopotamie, et le suméro-accadien que la plupart des savants ont essayé, un peu prématurément peut-être, de rattacher aux langues touraniennes. Enfin le premier titre que prennent les rois de Chaldée ou d'Assyrie, alors même qu'ils sont incontestablement de race sémitique est celui de « roi des Sumers et des Accads, roi du pays d'Assur, » titre qui s'est maintenu dans les protocoles officiels jusqu'à la chute de l'empire babylonien, bien qu'il n'eût, depuis longtemps, plus de signification réelle.

L'origine et le caractère ethnographique des Sémites, qui ont toujours formé le fond de la population de la Chaldée et de l'Assyrie, ne sont mis en discussion par personne ; il n'en est pas de même pour les Suméro-Accadiens, dont la race et la langue sont l'objet de discussions aussi vives qu'intéressantes. Parmi les savants qui s'occupent de ces difficiles problèmes, il existe deux systèmes radicalement opposés pour expliquer la présence des Suméro-Accadiens en Chaldée, et pour essayer d'interpréter les textes que ces peuples nous ont laissés. Comme la question est capitale au point de vue des études assyriologiques, nous allons

[1] *Fragments cosmogoniques de Bérose*, éd. Didot, p. 196.

entrer dans quelque développement au sujet du débat qui est aujourd'hui à l'ordre du jour.

Dès 1854[1], M. Oppert signala pour la première fois, l'existence de textes cunéiformes écrits dans une langue qui lui parut non sémitique, et qui avait dû être en usage dans la Chaldée, antérieurement à la domination assyrienne. Le savant assyriologue donnait vaguement à l'idiome qu'il venait de découvrir le nom de *casdo-scythique*, c'est-à-dire « scythique de la Chaldée, » et s'appuyant principalement sur un passage de Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, qui dit que les Scythes ont dominé pendant quinze cents ans sur l'Asie antérieure, il admit qu'à la suite de l'empire fondé par le Kouschite Nemrod, avait fleuri en Chaldée un empire touranien qui fut lui-même, après de longs siècles de durée, remplacé par un empire sémitique.

Ce système historique paraît se justifier philologiquement par la démonstration de l'affinité de la langue nouvelle appelée par les uns le sumérien, par d'autres l'accadien, avec les langues ouralo-altaïques ou touraniennes.

Les textes suméro-accadiens, tels que les donnent les monuments retrouvés de nos jours, se présentent à nous soit isolés, soit accompagnés d'une traduction en assyrien. Les textes isolés sont généralement les plus anciens, et ils sont l'œuvre des Sumers et des Accads eux-mêmes, tandis que les bilingues ont été rédigés à l'époque de l'empire sémitique, soit par les Assyriens mêmes, soit plutôt par les représentants de l'antique race suméro-accadienne qui, sous le nom de *Kasdim* ou Chaldéens proprement dits, formèrent les collèges sacerdotaux et scientifiques de la Babylonie jusqu'à la conquête de Cyrus. Il est donc des textes composés à une époque où le suméro-accadien était seul la langue officielle du pays, et jusqu'à présent nous avons fort peu de ces documents primitifs; il en est d'autres qui furent écrits lorsque le suméro-accadien et l'assyrien tendaient déjà à se pénétrer mutuellement, par suite de la fusion des deux races; il en est enfin qui ne sont que du temps d'Assurbanipal ou de Nabuchodonosor, et représentent une langue déjà morte, absolument comme on écrivait encore en latin au moyen âge.

Il résulte naturellement de ces observations, que dans ces écrits les plus modernes, on doit rencontrer des traces nombreuses de sémitisme et une forte impression assyrienne, comme on trouve dans le latin

[1] Dans un article du *Bulletin archéologique de l'Atheneum français*, 21 octobre 1854.

du moyen âge des gallicismes à foison. En effet, les mots d'origine sémitique et assyrienne sont nombreux en suméro-accadien. Les deux langues ayant coexisté pendant de longs siècles sur le même territoire,



Fragment d'une stèle chaldéenne archaïque [1].

leurs vocabulaires se sont pénétrés l'un l'autre et ont fini par se faire des emprunts réciproques. Le même phénomème s'est produit pour nombre d'autres langues comme le turc et l'anglais. Aussi les assyriologues, et M. Oppert tout le premier, ont-ils reconnu depuis longtemps,

[1] Fragment de la stèle connue sous le nom de *Stèle des Vautours*, trouvée à Tell-Loh par M. de Sarzec, et dont nous donnons plus loin un autre morceau (p. 76). M. L. Heuzey a consacré à ce monument qui représente l'art chaldéen dans sa période la plus archaïque, une notice dans la *Gazette archéologique*, 1884, p. 164 et suiv. Sur la portion figurée ici, on voit, au-dessus d'une inscription suméro-accadienne, une bande de vautours qui emportent, dans leur vol, des débris humains, des bras, des mains et des têtes. M. Heuzey établit que c'était une stèle commémorative d'une victoire.

l'existence d'une forte proportion d'éléments d'origine suméro-accadienne dans le lexique assyrien; en revanche, aussi haut que nous fassent remonter les monuments de la langue suméro-accadienne, nous y observons certains mots incontestablement empruntés aux racines sémitiques, mais avec une vocalisation particulière, les voyelles du mot assyrien paraissant avoir été modifiées d'après les lois euphoniques propres au suméro-accadien, et quelquefois même avec des altérations plus profondes qui cependant ne déguisent pas entièrement l'origine sémitique du mot.

Les savants qui admettent l'existence d'une antique civilisation touranienne en Chaldée font remarquer avec raison que c'est là un des faits les plus nouveaux et les plus inattendus qui soient sortis du déchiffrement des inscriptions cunéiformes, et de l'étude des monuments originaux du monde chaldéo-assyrien. On a vu, dans le premier volume de cet ouvrage, que les Touryas étaient une des races qui s'étaient répandues les premières dans le monde, avant les grandes migrations sémitiques et aryennes, et qu'en Asie comme en Europe, ils avaient couvert une immense étendue de territoire. Du Tigre à l'Indus, on pense qu'ils occupaient, au nord des Kouschites, tous les pays qui furent ensuite conquis par les Iraniens, et ils tenaient la plus grande partie de l'Inde. Quand les Sémites d'un côté, les Aryas de l'autre, eurent opéré leurs migrations et se furent établis sur les terres qu'ils ne devaient plus quitter, il resta toujours entre eux, nous dit-on, pour les séparer, une zone de populations touraniennes, s'avançant comme un coin jusqu'au golfe Persique et occupant les montagnes qui séparent la Perse du bassin de l'Euphrate et du Tigre. D'après cette théorie généralement acceptée par les orientalistes, il faut admettre que la Médie et la Susiane furent primitivement peuplées, en grande partie, de populations tartaro-finoises, et que les Touraniens de la Chaldée formaient comme le dernier anneau de cette chaîne ininterrompue, en se rattachant directement à ceux de la Susiane et de la Médie.

La théorie opposée à celle que nous venons de développer a été soutenue pour la première fois par M. Joseph Halévy qui publia, en 1874, ses *Observations critiques sur les prétendus Touraniens de la Babylonie*[1]. L'auteur nie formellement non seulement la présence, à aucune époque,

[1] *Journal asiatique*, juin 1874.

de la race touranienne en Chaldée, mais l'existence même de la langue découverte par M. Oppert.

« Depuis plus de vingt ans, dit M. Halévy, les assyriologues admettent unanimement que le sud de la Mésopotamie, et surtout la Babylonie, auraient été primitivement habités par une population touranienne, parlant une langue qui se rattacherait au groupe ougro-finnois-turc ; que ces Touraniens, nommés *Accadiens* par les uns, *Sumériens* par les autres, auraient inventé le système d'écriture cunéiforme et initié les tribus sémitiques, arrivées après eux dans la même région, aux arts les plus indispensables à la vie civilisée, de sorte que la civilisation assyro-babylonienne proviendrait de la fusion de deux races et de deux génies distincts dans une seule nationalité ; enfin, que les Accadiens, identiques aux Chaldéens des auteurs, formant la classe sacerdotale, auraient employé leur idiome touranien dans les conjurations magiques et dans les rites les plus sacrés de la religion assyro-babylonienne... Dans le groupe nombreux de savants qui cultivent actuellement l'assyriologie, le touranisme primitif de la civilisation babylonienne est regardé comme un fait acquis à la science... Il y a donc une certaine témérité à révoquer en doute des opinions qui sont considérées comme des axiomes... En exposant franchement les raisons qui m'empêchent d'accepter l'origine touranienne de l'écriture cunéiforme, je n'ai point voulu contester le déchiffrement même des textes dits accadiens ; au contraire, je me suis servi des résultats de ces déchiffrements pour démontrer que *les textes en question, loin d'être rédigés dans une langue touranienne, sont des textes assyriens écrits dans un système particulier d'idéographisme qui, à cause de son antiquité, a été censé plus sacré que l'écriture purement phonétique*[1]. »

Et à la fin de son mémoire, M. Halévy conclut comme il suit :

En ce qui concerne le touranisme de la prétendue langue sumérienne ou accadienne, il nous semble, dit-il, avoir constaté :

1° Que la phonétique accadienne diffère absolument de celle qui distingue les idiomes ouralo-altaïques ;

2° Que les idiomes de la race touranienne d'une part et l'idiome d'Accad de l'autre, ont chacun une grammaire diamétralement opposée ;

[1] M. Halévy a reconnu dans ses écrits postérieurs, ce qu'il y a d'inexact dans cette proposition, relativement au caractère exclusivement idéographique du suméro-accadien.

3° Qu'il n'existe aucune similitude sensible entre le vocabulaire accadien et celui qui est propre aux langues ougro-finnoises.

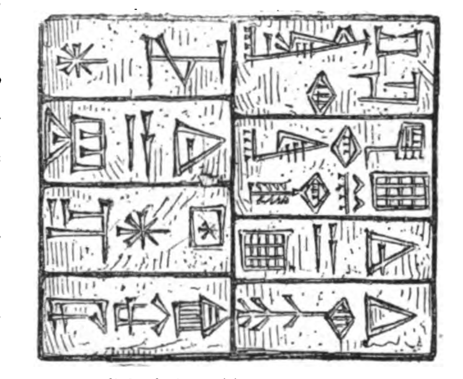
En ce qui concerne l'existence, en Babylonie, d'une race sémitique qui aurait constitué le premier empire chaldéen :

1° Que les plus antiques œuvres d'art découvertes sur le sol de la Chaldée portent une physionomie exclusivement sémitique;

2° Que les noms géographiques du sud de la Mésopotamie qui nous restent ne montrent aucune trace d'un peuple non sémitique;

3° Que les traditions rapportées par les écrivains sacrés et profanes, ainsi que les témoignages qui ressortent des documents originaux, s'opposent à la pensée que le premier empire de Babylonie ait été fondé par une race autre que les Assyro-Babyloniens proprement dits.

En ce qui concerne les origines du syllabaire cunéiforme :


Brique d'Uruk (Erech) portant une inscription sumérienne du roi Lik-Bagus.

1° Que la tradition des Babyloniens et des Assyriens considère l'invention des lettres comme une œuvre éminemment nationale et sémitique;

2° Que le syllabaire assyro-babylonien, par son caractère intrinsèque, ne convient qu'à un idiome sémitique;

3° Que les syllabes produites par les signes cunéiformes correspondent aux mots assyriens, qui expriment des idées que ces signes représentent en qualité de monogrammes;

4° Que la composition et l'agencement des signes cunéiformes dans les documents nommés accadiens, révèlent tous les caractères d'un système artificiel et destiné à être compris par la vue.

Il n'était pas possible de s'inscrire plus directement en faux contre ce que tout le monde regardait comme un axiome scientifique. M. J. Halévy nie tout : l'existence de la langue et celle du peuple; la civilisation chaldéo-assyrienne tout entière est l'œuvre exclusive des Sémites et les termes d'*Accad* et de *Sumer*, loin d'avoir une portée ethnographique, ne seraient que des expressions géographiques pour désigner la haute et la basse Chaldée. Il est indispensable d'entrer ici dans quelques détails techniques pour bien faire comprendre la nature du débat.

La plupart des textes bilingues suméro-assyriens que nous possédons sont des copies relativement modernes exécutées par l'ordre d'Assurbanipal, un des derniers rois de Ninive, d'après les originaux anciens conservés dans les archives des palais assyriens. On n'en saurait douter puisque presque tous ces documents sont suivis d'une formule unilingue (en assyrien) dans laquelle le roi déclare qu'il a fait exécuter ces copies; il a soin même parfois de spécifier que les textes transcrits et traduits sont « conformes aux tablettes et aux documents anciens des héros du pays d'Assur et du pays d'Accad[1]. » Les gâteaux d'argile contenant ces copies, formaient ce qu'on a appelé la bibliothèque d'Assurbanipal. A côté d'incantations magiques, de formules d'exorcisme, d'hymnes et de prières aux dieux, il se trouve un certain nombre de tablettes qui ne sont pas autre chose que des syllabaires ou glossaires de signes, dressés par les Assyriens à leur propre usage. Rédigés le plus souvent sur trois colonnes parallèles, ils présentent dans la colonne centrale le signe à expliquer, avec sa valeur phonétique; dans la colonne de droite, sa valeur idéographique en assyrien; dans la colonne de gauche, sa valeur en suméro-accadien.

VALEUR SUMÉRIENNE	VALEUR PHONÉTIQUE	VALEUR IDÉOGRAPHIQUE assyrienne	TRADUCTION
ana	an	*samû*	ciel
dingir	an	*ilu*	dieu
mes	mes	*ma' du*	nombreux
lugal	sar	*sarru*	roi
mul	mul	*kakkabu*	étoile
e	e	*bîtu*	maison
dû	tur	*maru*	fils
aka	ram	*râmu*	aimer

On justifie par les textes d'une rédaction suivie cette manière d'envisager les syllabaires. Ainsi, dans les documents bilingues, tandis que la rédaction assyrienne contient le mot *samû* « ciel », le texte sumérien qui y correspond renferme le mot *ana* ou *anna;* si en assyrien nous avons *ilu* « dieu », en sumérien nous trouverons *dingir;* de même le mot *sarru* « roi » aura pour correspondant *lugal.*

[1] *Ki pi duppâni u zikuri labiri gabri mat Asur u mat Akkad.* II R. 36, 1. verso, col. I. lig. 11-12.

De pareilles observations, toujours confirmées par l'expérience, paraissent bien autoriser à croire que les mots de la première colonne sont des expressions d'un idiome particulier. C'est là une erreur,



Statuettes chaldéennes archaïques en bronze. (Collection de Sarzec, au musée du Louvre).

suivant la doctrine *haléviste*, et ces listes lexicographiques « ne nous donnent que *l'illusion* d'une langue *sui generis* ».

« Nous prétendons, dit S. Guyard, que les partisans de la théorie suméro-accadienne se sont mépris sur la nature des valeurs de la première colonne des syllabaires. Là où ils voient l'expression phonétique accadienne ou sumérienne des idéogrammes con-

tenus dans la colonne centrale, nous voyons simplement l'indication d'une valeur syllabique de ces idéogrammes, envisagés non plus comme idéogrammes mais comme caractères phonétiques, ce qui explique pourquoi, au nombre des valeurs dites accadiennes, nous en rencontrons qui ne sont que le mot assyrien écourté, comme *adama,* venant de l'assyrien *adamatu* « sang ». Et voici une preuve que nous sommes dans la vérité. Si la première colonne du syllabaire indiquait réellement la prononciation d'une langue, cette prononciation devrait *toujours* et dans tous les cas se vérifier à l'aide des compléments phonétiques des textes dits sumériens ou accadiens. Or, cela n'est pas. Par exemple, certain idéogramme est indiqué dans un syllabaire comme signifiant en assyrien *râmu* « aimer » et comme se lisant *aka* en tant que signe phonétique. Or, dans les textes, toutes les fois que le susdit idéogramme est employé au sens d'*aimer*, il est accompagné du complément phonétique *ma,* ce qui prouve qu'il faut lui attribuer non la valeur *aka*, mais une autre valeur *ram,* qu'il possède en effet, et qui se trouve, on le voit, reproduire l'assyrien *râmu* « aimer ». Un autre syllabaire indique pour l'idéogramme qui signifie en assyrien *zikaru* « mâle » une lecture accadienne *gis*. Hélas! les gloses lexicographiques nous enjoignent de lire *nita*. L'idéogramme du verbe assyrien *banû* « construire », est lu en accadien *du*, selon les syllabaires ; les gloses le lisent *ru*. L'idéogramme des verbes assyriens *alaku* « aller » et *kânu* « établir, poser », est lu *gin* dans les syllabaires, et *ra* dans certaines gloses. Il y a donc parfaite incohérence dans la prétendue lecture de la langue accadienne ou sumérienne, tandis que dans notre interprétation il y a parfaite consistance. Les indications des syllabaires et des gloses signifient simplement : tel idéogramme, envisagé comme caractère syllabique, se lit *aka* et *ram; gis* et *nita; du* et *ru; gin* et *ra,* ce qui, d'ailleurs, se vérifie à chaque instant dans les textes phonétiques [1]. »

Comme les plus anciens rois de la Chaldée emploient déjà concurremment les deux langues pour la rédaction de leurs inscriptions monumentales, il vient tout naturellement à l'esprit que, si ces princes rédigeaient, non pour être cachées, mais pour être lues par tous, des inscriptions bilingues, c'est qu'ils s'adressaient à des peuples parlant deux langues différentes. Nullement, répondent MM. Halévy et Guyard, pour lesquels le texte dit sumérien ou accadien n'est qu'une épellation artificielle qui n'a jamais été en usage et qui ne constitue pas une langue

[1] *Revue de l'hist. des religions*. Juin 1881, p. 13-14 du tirage à part.

parlée : « c'est de la même façon qu'en français la formule chimique HO se lira en langue vulgaire « composé d'hydrogène et d'oxygène, eau » et s'épellera *ache-o.* »

Ainsi, les textes qu'on était déjà habitué à regarder comme conçus en langue suméro-accadienne, ne seraient pas autre chose qu'une cryptographie des textes assyriens correspondants, à la manière d'une formule chimique ; et ceux qui soutiennent cette théorie bien étrange au premier abord, s'efforcent de démontrer que les éléments de cette cryptographie sont empruntés au vocabulaire assyrien, tout comme les mots du texte assyrien proprement dit. Dans cet ordre d'idées, on doit reconnaître que le système de MM. Halévy et Guyard est étayé sur un ensemble d'observations dont la science doit tenir compte. Si la thèse générale semble un paradoxe, elle renferme bien des aperçus ingénieux, et les éminents linguistes qui la soutiennent ont relevé parfois des faits étranges et difficilement explicables dans l'hypothèse du suméro-accadien non sémitique[1]. Par exemple : dans le texte suméro-accadien on a le mot GAL « grand, » tandis que le correspondant assyrien est *rabu* qui a le même sens; or, GAL, dit M. Halévy, n'est autre chose que le mot purement assyrien et sémitique *gallu* qui vient de la racine *galalu* « être grand. » Le suméro-accadien AGGA correspond dans les textes bilingues, à l'assyrien *dannu* « puissant », et n'est qu'une déformation légère du mot assyrien *aggu* « fort, violent », dérivé de la racine *agagu* « se mettre en colère. » Parfois la rédaction du texte suméro-accadien donne lieu à de véritables rébus : ainsi, pour exprimer le sens de « palais » ; on écrit E-GAL, mot composé de l'idéogramme E qui, en assyrien, se lit *bitu* « maison », et de l'idéogramme GAL, qui, en assyrien se lit *rabu* « grand » ; de sorte qu'il semble, d'une part, que le rédacteur ait voulu, en écrivant « maison grande », rappeler l'idée de « palais » en même temps que, d'autre part, le complexe E-GAL dont il s'est servi pour exprimer cette idée, était homophone avec le mot assyrien sémitique *ekallu* qui signifie aussi « palais. » Ce qui est non moins étrange que ces singuliers rébus, c'est qu'il arrive souvent que le mot sumérien a exactement les mêmes sens variés et multiples que le mot assyrien qui en est la traduction ; il en suit parallèlement les transformations, de telle sorte qu'il paraît en être le calque

[1] Ces pages étaient imprimées avant la mort si regrettable de M. Stanislas Guyard (septembre 1884). Aujourd'hui comme en 1874, M. Halévy se trouve seul à soutenir par ses écrits la thèse anti-sumérienne.

partout identique au modèle : ce qui ne devrait pas se produire dans l'hypothèse de deux langues étrangères l'une à l'autre.

Mais ce que l'on peut reprocher à la théorie de MM. Halévy et Guyard, c'est de s'être bornée jusqu'ici à d'ingénieuses et subtiles remarques sur les signes du syllabaire et sur des mots choisis à dessein dans le vocabulaire. Le jour où l'on parviendra à appliquer le système préconisé, à un texte dans son ensemble, et à formuler les lois ou au moins quelques-uns des principes de cette prétendue cryptographie, il n'y aura plus à soutenir l'existence en Chaldée d'une langue indépendante de l'assyrien. Mais on n'en est point encore arrivé là, et il est permis de douter qu'on y parvienne jamais.

Nous n'énumérerons pas ici les arguments nombreux qu'on oppose à la thèse que nous venons d'exposer en toute conscience et sincérité ; il en est un, pourtant, que nous ne pouvons passer entièrement sous silence parce qu'il nous paraît topique : il a été formulé pour la première fois, dès 1854, par M. Oppert, qui y trouve la preuve que le syllabaire cunéiforme a été emprunté par les Assyriens aux Sumers et aux Accads qui l'ont inventé. En assyrien, il arrive le plus souvent que l'expression phonétique d'un signe n'a aucun rapport avec sa valeur idéographique. Ainsi, le signe qui se lit phonétiquement *ha* est l'idéogramme de *nunu* « poisson » ; le signe *pi* est l'idéogramme de *uznu* « oreille » ; le signe *schi*, celui de *enu* « œil » ; le signe *ad*, celui de *abu* « père » ; le signe *an*, celui de *ilu* « dieu ». Cette absence de concordance prouve que les Assyriens n'ont pas inventé eux-mêmes les valeurs phonétiques et idéographiques des signes, mais qu'ils les ont simplement adaptées à leur langue en les empruntant à un autre idiome. En d'autres termes, pourquoi le mot assyrien *ilu* « dieu », est-il écrit par le signe *an*, sinon parce que AN est le nom de la divinité dans la langue des inventeurs de l'écriture cunéiforme ? Le mot assyrien *abu* « père », s'écrit par le signe *ad*, parce que dans la langue à laquelle ce signe est emprunté, AD est le mot même qui signifie « père ». On voit que les Assyriens, en s'appropriant un syllabaire étranger, ont conservé avec la valeur phonétique de chaque signe, la notion idéographique qui y était attachée. Or, c'est précisément dans les textes suméro-accadiens que l'on constate que « Dieu » se dit AN ; que « père » se dit AD ; que « poisson » se dit HA, etc. C'est dans cette langue seule que l'on retrouve une concordance constante entre les valeurs phonétiques et idéographiques d'un même signe, d'où cette double conclusion que cette langue existe

et qu'elle est celle du peuple qui a créé le syllabaire cunéiforme.

Il importe de remarquer d'autre part que, si l'on s'en rapporte aux derniers travaux des assyriologues, les textes suméro-accadiens ne constituent pas un vain cliquetis de sons plus ou moins barbares, sans liaison ni harmonie dans leur structure interne ou dans l'arrangement de la phrase. Il paraît bien exister, en un mot, une grammaire et une syntaxe, et les travaux de Fr. Lenormant en ces matières ont valu à notre illustre maître, le titre de créateur de la philologie suméro-accadienne. Les Assyriens eux-mêmes ont pris la peine de rédiger, sans doute à l'usage de leurs écoles, des tablettes grammaticales où sont alignés les paradigmes des déclinaisons et des conjugaisons suméro-accadiennes, mises en parallèle avec les flexions assyriennes correspondantes. On y trouve des phénomènes d'agglutination et d'encapsulation analogues à ceux qui caractérisent les langues du groupe ougro-finnois. La syntaxe ne paraît pas moins bien établie sur des lois invariables que la formation des différentes parties du discours. Par exemple, l'adjectif suit toujours son substantif ; le nom accompagné d'un adjectif reste indécliné, et l'adjectif reçoit seul les particules agglutinatives qui caractérisent le nombre, le genre ainsi que les pronoms affixes ; il arrive de la sorte que le substantif et son adjectif forment pour ainsi dire un seul et même mot et se déclinent en bloc : on dit *an gal-ene* « les dieux grands », tandis qu'en assyrien, les deux mots se déclinent toujours séparément et s'accordent en genre et en nombre : *ilane rabute.* Le verbe se place, sauf de rares exceptions, à la fin de la phrase, après son sujet et son régime. Enfin, un membre de phrase tout entier est susceptible de prendre une postposition, comme s'il ne constituait qu'un seul mot : c'est ce qu'on appelle, dans les langues touraniennes, l'agglutination polysynthétique : rien de tout cela en assyrien.

Le suméro-accadien serait donc une langue agglutinative dont le génie est essentiellement distinct de celui des langues sémitiques, et il paraît rationnel de chercher à classer cet idiome parmi les langues touraniennes ; on a fait des rapprochements comme les suivants, qui concordent avec cette théorie :

SUMÉRO-ACCADIEN	TURC ORIENTAL
Dingir, dieu	*Tangri,* dieu.
Tin, vie.	*Tin,* âme, souffle.
Vuschu, entendre	*Ischit,* entendre.
Igisch, œil.	*Gosch,* œil.
Val, être	*Bol, vol,* être.

Enfin, dans ces dernières années, l'analyse grammaticale et phonologique du suméro-accadien a été poussée assez loin pour qu'on pût distinguer deux dialectes dans cette langue : le dialecte nord ou accadien et le dialecte sud ou sumérien. De nombreux textes ont permis déjà de formuler quelques-unes des différences qui caractérisent ces deux dialectes. Ainsi, le son *g* du sumérien devient *m* et *b* en accadien :

Gar, faire, devient *mar*.
Schaga, cœur, devient *schaba*.
Aga, derrière, devient *aba*.

La vocalisation sumérienne *e* devient souvent *u* en accadien ; *ta*, colombe, devient *tu; eri*, domestique, devient *uru*. Relevons encore l'emploi de *d* pour *g;* de *z* pour *d;* de *l* pour *n;* nous aurons ainsi parcouru les dernières étapes des progrès scientifiques accomplis de nos jours dans l'étude de la langue primitive de la Chaldée.

Il nous paraît bien difficile que ces progrès lents et continus, qui sont le résultat des laborieuses recherches d'une pléiade de savants travaillant isolément et sans parti pris, se trouvent réduits à néant par une théorie mise au grand jour dès 1874 et qui, jusqu'ici, n'a été accueillie que par une réprobation presque générale. L'analogie, d'ailleurs, s'oppose au système de MM. Halévy et Guyard. Chez quel peuple a-t-on jamais rédigé des inscriptions monumentales destinées à être lues par tout le monde, dans un pareil système d'écriture mystérieuse, connue seulement d'un petit nombre d'initiés, et cela pendant une longue suite de siècles ? « On a dû, remarque M. Oppert, imaginer un fait inouï dans l'histoire des langues : un même idiome s'écrivant de deux manières avec les mêmes caractères phonétiques. L'une de ces façons *exprimerait* la prononciation de l'idiome, et l'autre la *dissimulerait* sous des sons arbitraires et étrangers à la forme audible du langage : toutes deux serviraient cumulativement ! »

Mais si ce fait inouï est néanmoins vrai, comme on le prétend, qu'on dise dans quel cas et d'après quelles règles tel signe cunéiforme est substitué à tel autre signe, telle expression à telle autre ; qu'on explique l'inversion des mots dans la phrase ; qu'on démolisse tout l'échafaudage grammatical et syntactique du suméro-accadien. C'est sur ces points surtout que devrait porter le débat qu'il faut éviter de restreindre à des questions de mots, d'étymologies et d'exceptions : si les tenants du suméro-accadien dressent un glossaire où la formation des mots a ses

lois constantes, une grammaire dont les règles soient invariablement observées, une syntaxe qui constitue proprement le génie de la langue, on ne tardera pas à reconnaître que la thèse de la cryptographie hiératique n'est qu'un paradoxe ingénieux qui aura constitué un des plus curieux et des plus intéressants épisodes de l'histoire de la linguistique au XIXe siècle.

§ 2. — LE PEUPLE DE SUMER ET D'ACCAD

Les conséquences rigoureuses des deux systèmes philologiques que nous venons d'exposer sont des plus graves au point de vue de l'histoire de l'ethnographie de l'Asie antérieure. Tandis que les uns admettent que la grande civilisation chaldéenne est due au peuple touranien qui serait venu de l'orient de la mer Caspienne, l'implanter sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, les autres soutiennent au contraire que cette culture primitive où les sciences et les arts avaient pris un si grand développement, est due exclusivement à la race sémitique qui, seule et sans partage, n'aurait cessé, dès les origines, de dominer dans toute la Mésopotamie. Pour ces derniers, la distinction qui paraît être établie dans la Bible entre Chaldéens et Assyriens, est plus spécieuse que réelle, et l'on ne doit voir dans le mot *Chaldéens* que l'élément sémitique du sud de la Mésopotamie, et dans le mot *Assyriens*, l'élément sémitique du nord. La différence de mœurs et d'usages, l'antagonisme même qui exista entre ces deux peuples durant de longs siècles sont dus, nous dit-on, à la différence du climat, du milieu et du genre de vie, en aucune façon à une antipathie de races. On va même plus loin, et en s'appuyant sur des données linguistiques, on affirme que, dans le texte de l'Écriture, les Kouschites de la Chaldée, de l'Arabie et de l'Éthiopie, sont des Sémites, que l'on désigne sous le nom de Sémites du sud.

Dans une autre partie de cet ouvrage, nous examinerons le bien fondé de cette thèse en ce qui concerne l'Arabie; nous restreignant pour le moment à la Mésopotamie, nous nous proposons de démontrer que s'il est bien difficile d'admettre que les Sémites puissent revendiquer pour eux seuls la paternité de la grande civilisation de Ninive et de Babylone, on peut encore moins en attribuer l'honneur à un rameau détaché de la grande race touranienne. Indépendamment du problème philologique que nous venons d'étudier dans le précédent paragraphe, il y a la question historique qui doit être envisagée à part, et nous ferons remarquer

qu'en général on n'a pas distingué assez nettement ces deux ordres d'idées. Les documents historiques établissent-ils d'une manière positive qu'un peuple touranien a longtemps dominé en Chaldée avant que la prépondérance passât aux mains des Sémites? Que la réponse soit



Bas relief chaldéen, archaïque, représentant des musiciens.
(Musée du Louvre, coll. de Sarzec.)

affirmative ou négative, elle laisse intacte la question relative à l'existence d'une langue à demi-sémitique et autre que l'assyrien, primitivement usitée dans ce pays : le peuple qui l'a parlée n'est pas nécessairement touranien.

Si haut que nous fassent remonter les documents cunéiformes, ils ne mentionnent nulle part une domination touranienne, et ils n'ont pas con-

servé le souvenir des luttes de races qui auraient dû exister entre Touraniens et Kouschites. Les sources extrinsèques sont muettes également; d'après la Genèse, le premier empire chaldéen fut Kouschite. C'est Nemrod qui fonda Babylone et les grandes villes de Chaldée; et le texte sacré ne fait aucune allusion à une invasion postérieure de peuples du Nord, qui serait venue ruiner l'empire des fils de Kousch. Rien non plus, dans le récit de Bérose ne rappelle le souvenir d'une occupation touranienne, et dans aucun auteur nous ne trouvons la mention de la prise ou de la destruction des villes nemrodites, Babylone, Erech, Accad et Kalneh. Quand Justin, au second siècle de notre ère, parle vaguement de la domination des Scythes ou Touraniens sur l'Asie antérieure, il ne précise point spécialement de





Type chaldéen. (Collection de Sarzec, au musée du Louvre.)

quelles contrées il s'agit, et il est peu vraisemblable que la Chaldée ait été comprise dans leur empire. Au surplus, cette domination touranienne serait contraire à tout ce que nous savons du caractère et du rôle historique des descendants de Touran. A différentes époques de l'histoire ancienne ou moderne, ces peuples, cantonnés dans le sud de la Sibérie actuelle, se sont précipités comme une avalanche, tantôt sur l'Asie, tantôt sur l'Europe, sans que rien ait pu arrêter le torrent envahisseur: ce sont ces peuples qui, sous le nom de Gog et Magog, effrayèrent tant le prophète Ezéchiel; ce sont eux qui, flétris par les Romains de l'épithète de Barbares, ont envahi l'Europe à l'aurore de l'histoire moderne. Dans leurs terribles invasions, ces hordes immenses n'ont jamais passé que comme un fléau naturel, *le fléau de Dieu*, pour détruire l'œuvre des autres races. Nulle part elles n'ont été le foyer d'une grande civilisation comme celle que nous révèle le premier empire de Chaldée, qu'on vou-

drait leur attribuer; enfin, on n'a pas apporté, en dehors des arguments linguistiques, de preuve historique solide en faveur de la floraison d'un empire touranien dans le bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate.

Mais s'il ne nous paraît pas possible de soutenir historiquement que les Suméro-Accadiens étaient de race touranienne, il n'est guère plus vraisemblable d'en faire des Sémites. Il y a longtemps déjà que M. Renan a fait ressortir combien répugnait au génie sémitique l'organisation sociale et la civilisation matérielle qui se sont assises dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate. « Les écrits d'Isaïe, dit-il, nous attestent en plusieurs endroits, l'étonnement et la terreur que causèrent tout d'abord aux petits États sémitiques, qui ne connaissaient d'autres guerres que des *razzias*, cette redoutable organisation militaire, cette vaste féodalité qui faisait tout aboutir à un même centre, cette science de gouvernement qui leur était si complètement inconnue. On sent, au premier coup d'œil, qu'on a affaire à une autre race, et qu'il n'y a rien de sémitique dans la force nouvelle qui va conduire le sémitisme à deux doigts du néant. A Ninive, le contraste est plus frappant encore. C'est une immense civilisation matérielle, dont la physionomie ne rentre nullement dans le type de l'esprit sémitique. La vie sémitique se représente à nous comme simple, étroite, patriarcale, étrangère à tout esprit politique; le Sémite n'est pas travailleur; la patience et la soumission que supposent chez un peuple des constructions comme celles de l'Égypte et de l'Assyrie lui manquent. A Ninive, au contraire, nous trouvons un grand développement de civilisation proprement dite, une royauté absolue, des arts plastiques et mécaniques très avancés, une architecture colossale, un culte mythologique qui semble empreint d'idées iraniennes, la tendance à envisager la personne du roi comme une divinité, un grand esprit de conquête et de centralisation..... Dans ma pensée, toute la grande civilisation qu'on désigne du nom un peu vague d'*assyrienne*, avec ses arts plastiques, son écriture cunéiforme, ses institutions militaires et sacerdotales n'est pas l'œuvre des Sémites. La puissante faculté de conquête et de centralisation, qui semble avoir été le privilège de l'Assyrie, est précisément ce qui manque le plus à la race sémitique [1]. »

D'après la Genèse, le premier empire chaldéen fut Kouschite comme l'empire égyptien, et cette donnée ethnographique concorde à merveille avec le caractère grandiose de la civilisation chaldéo-assyrienne. Les

[1] Renan. *Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 61-62 et 69 (3e édit.)

gigantesques constructions de Ninive et de Babylone, le développement scientifique que l'on constate dans les écoles sacerdotales de la Chaldée, cette opiniâtreté au travail, ce culte des arts, cette expérience de la vie matérielle et de l'industrie, si conforme à ce que nous connaissons des constructions, des sciences, des arts et de l'industrie des Kouschites de l'Égypte, paraissent être un puissant argument en faveur de l'origine kouschite de la culture chaldéenne, culture qui, à l'instar de celle de l'Égypte, était en plein épanouissement tandis que les tribus sémitiques avoisinantes vivaient encore, pour la plupart, à l'état nomade et patriarcal. L'histoire d'Abraham qui sortait de la ville d'Ur des Chaldéens en est une preuve. Il y eut donc en Chaldée, sous la domination kous-





Type chaldéen. (Collection de Sarzec, au musée du Louvre.)

chite ou suméro-accadienne, un premier type de civilisation analogue et parallèle à celui qui se développait dans le même temps en Égypte. Et qui sait si des découvertes ultérieures ne viendront pas établir qu'il y a un lien d'origine entre la première civilisation de la Chaldée et celle des bords du Nil?

Quoi qu'il en soit, il nous paraît hors de doute que ce soient les Kouschites représentés par le personnage de Nemrod, qui reçoivent dans la Bible le nom de *Kasdim* ou Chaldéens. Tout porte à croire que ce sont les Κίσσιοι d'Hérodote et les Céphènes auxquels la tradition grecque attribuait la fondation du premier empire chaldéen[1]. Comme le remarque M. Renan, entre les deux formes du nom de ce peuple,

[1] D'Eckstein, dans l'*Athenæum français*, avril-août 1854; Renan, *Hist. gén. des langues sémitiques*, p. 59 et 65; Fr. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I, p. 268.

l'hébraïque *Kasdim* et la grecque Χαλδαῖοι, on est autorisé à supposer la forme intermédiaire *kard*, voisine de la première par l'affinité des lettres *s* et *r*, et de la seconde par l'affinité des liquides *l* et *r*. Cette forme *kard* reparaît avec persistance à toutes les époques de l'histoire dans les noms des populations montagnardes cantonnées dans les gorges des monts Zagros : ce sont les Κάρδακες, les Καρδοῦχοι, les Κορδιαῖοι, les Κύρτιοι, enfin les *Kurdes* de nos jours. D'un autre côté le nom de Κίσσιοι ou Κοσσαῖοι qui leur est également donné par quelques historiens grecs, n'est autre que le nom de *Kousch* à peine déformé par l'euphonie grecque, et c'est le même peuple qu'on trouve désigné dans les plus anciens textes cunéiformes sous le nom de *Kasschi*. Ces Cosséens, identiques aux Kurdes, sont représentés comme habitant les montagnes du Zagros d'où ils descendaient faire de fréquentes incursions dans la Babylonie, jusqu'au jour où ils s'emparèrent du pays qu'ils conservèrent durant plusieurs siècles sous leur domination. « Tous les géographes anciens, remarque encore M. Renan, placent des Chaldéens en Arménie, dans le Pont et le pays des Chalybes. Là, était sans doute la Chaldée primitive, un repaire de belliqueux montagnards, redoutés dans tout l'Orient pour leurs brigandages, servant dans les armées étrangères, et jusque dans l'Inde, comme mercenaires, parfaitement semblables, en un mot, à ce que sont de nos jours, dans les mêmes contrées, les Kurdes, avec lesquels on a tant de raisons pour les identifier. »

D'après tout ce qui précède, il est trois rameaux distincts de la grande famille des Chaldéens, qui jouent un rôle prépondérant dans l'histoire de la Mésopotamie : ce sont les Kasschi ou Cosséens, les Sumers et les Accads. Habitant les montagnes situées au nord de l'Élymaïde, les Cosséens finirent par se rendre maîtres de la vallée du Tigre et du bas Euphrate où ils dominèrent pendant neuf générations. Nous verrons ailleurs la lignée de leurs rois qui prennent le titre de « roi des Sumers et des Accads, roi des Kasschi. » La parenté directe des Cosséens avec les Sumers et les Accads fait que nous ne saurions partager l'opinion de M. Friedrich Delitzsch qui, dans le récent ouvrage qu'il a consacré à la langue des Cosséens, croit que cette langue, dont nous ne connaissons pas cinquante mots, n'avait aucun rapport d'affinité avec le suméro-accadien. Les éléments de comparaison nous manquent encore pour pouvoir caractériser avec quelque certitude scientifique cet idiome qui vient, avec le peuple qui l'a parlé, de faire tout récemment son apparition sur la scène de l'histoire.

Les Kouschites de la Chaldée proprement dite se partagent en deux branches : les Sumers, cantonnés au sud, et confinant à l'Océan, et les Accads, plus au nord, et dans le territoire desquels se trouvait Babylone. Nous avons constaté, à la suite des savants contemporains, que des



Statuette de femme. Art chaldéen primitif. Musée du Louvre.

différences dialectales distinguaient la langue de Sumer de la langue d'Accad. Mais dans quels rapports politiques ces deux peuples se trouvaient-ils réciproquement à l'origine ? On peut croire que les Accads étaient primitivement tributaires des Sumers. Il est permis de trouver déjà un indice de ce fait dans le formulaire des rois Assyriens postérieurs, qui place toujours Sumer en premier lieu ; on ne dit jamais « roi des Accads et des Sumers », mais toujours « roi des Sumers et des Accads. »

D'autre part, le signe idéographique qui est la représentation du mot *Sumer* est composé de deux éléments, dont l'un, *eme* signifie « langue », et l'autre *ku* a le sens de « noble » ; au contraire, l'idéogramme du mot *Accad* est formé des mots *eme-sal* qui signifient « langue des femmes », et l'on emploie aussi le terme *eme-luh* « langue des esclaves » pour désigner le dialecte d'Accad. Malgré l'absence de toute donnée historique ces observations permettent peut-être de conclure que les relations primitives qui ont existé entre Sumer et Accad ont été celles de conquérant à vaincu.

Dans le pays d'Accad se trouvait le district de Kar-Dunias formant la banlieue de Babylone, nom qui paraît signifier « l'enclos du dieu Dunias » et être d'importation cosséenne ou élamite. Le pays de Sumer se trouvait de son côté partagé en deux districts, celui de Meluha, qui confinait au pays d'Accad, et celui de Magan, voisin de la mer. Ces noms de Meluha et de Magan sont précisément ceux qui sont donnés par les textes assyriens à des districts de la basse Égypte. N'y aurait-il pas dans ce fait un curieux indice des relations qui ont dû exister à l'origine entre l'Égypte et la Chaldée, relations d'autant plus vraisemblables que c'est la même race, la race kouschite qui fonda les empires des rives du Nil et de la Mésopotamie?

Si les Sumers et les Accads formaient le peuple dominant de la Chaldée, il faut reconnaître qu'il existait aussi dans ce pays des Sémites en grand nombre, à l'état nomade et à l'état sédentaire. Peut-être même le fond de la population était-il sémitique en Chaldée aussi bien qu'en Assyrie. Il y avait, en effet, notamment les Taréchites ou descendants d'Héber et de Tharé, qui habitaient autour de la ville d'Ur et n'en partirent pour aller s'établir à Harrân, point de départ de la vocation d'Abraham, que lorsque ce patriarche était déjà né. Enfin un assez grand nombre de familles de la race d'Aram, qui tenait la partie nord-ouest de la Mésopotamie, entre le Habour et l'Euphrate, s'étaient établies de très bonne heure à Babylone et dans le pays qui en dépendait, à tel point que leur langue y était déjà d'un usage vulgaire et général, concurremment avec l'assyrien et le suméro-accadien, dès le ixe ou le xe siècle avant l'ère chrétienne.

Quelles étaient les relations réciproques de la race kouschite et de la race sémitique de la Chaldée ; dans quelles limites peut-on dire que les Kouschites de cette région n'étaient, comme les Kouschites de l'Yémen et de l'Éthiopie, qu'une fraction séparée avant les autres, de la souche

sémitique commune? C'est ce qu'il est difficile de déterminer dans l'état actuel de nos connaissances. Si, d'une part on constate que tous les noms de lieux de la Chaldée sont sémitiques, on est forcé de reconnaître qu'il est des dynasties tout entières de rois chaldéens dont les noms n'ont rien de la forme assyrienne. Quelle que soit la réponse définitive que l'avenir réserve à ces questions, il nous semble que l'on ne saurait, dès aujourd'hui, méconnaître le rôle prépondérant de la race kouschite dans les origines et le développement de cette civilisation chaldéo-assyrienne qui eut une influence si considérable dans l'Asie antique qu'elle pénétra de son génie et de son esprit. L'élément kouschite y eut une plus grande part que le sémitique: c'est lui qui possédait dans son sein ces puissants collèges scientifiques qui, avec l'écriture, inventèrent l'astronomie, l'arithmétique, le calendrier, et demeurèrent toujours, même quand le sort des armes eut assuré la domination assyrienne, à l'état de caste supérieure et savante, en possession à la fois du sacerdoce et de la suprématie intellectuelle.

CHAPITRE III

LE PREMIER EMPIRE DE CHALDÉE

§ 1. — L'EMPIRE KOUSCHITE DE NEMROD

Si haut que nous fassent remonter les traditions historiques relatives à la Chaldée et à l'Assyrie, elles nous représentent ces deux régions constituées en un État unique sous le sceptre de Nemrod.

« De Kousch, dit la Genèse, naquit Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre,

« Et fut un fort chasseur devant Jéhovah. De là vint le proverbe : un fort chasseur devant Jéhovah, comme Nemrod.

« L'origine de son empire fut Babel, Erech, Accad et Kalneh, dans le pays de Sennaar.

« Il quitta ce pays pour aller en Assyrie, et il bâtit Ninive et Rehoboth-Ir et Kalah,

« Et aussi Resen entre Ninive et Kalah : (ces quatre cités) forment (ensemble) la grande ville[1]. »

La tétrapole Babel, Erech, Accad et Kalneh qui fut l'origine de l'empire de Nemrod, conserva dans la suite des siècles un caractère sacré en souvenir de son rôle politique. Ces quatre villes demeurèrent longtemps, dans les idées des Chaldéens, une image terrestre des quatre régions du ciel ou des quatre points cardinaux, de même que pour les Égyptiens, les deux parties, supérieure et inférieure, de l'Égypte, étaient une image des deux hémisphères du monde céleste. De là, le titre de « roi des quatre régions » qui fait partie essentielle du protocole des vieux rois chaldéens et de leurs successeurs assyriens.

D'après l'interprétation que nous avons adoptée du texte sacré cité

[1] Ce passage a été interprété différemment par nombre d'auteurs qui ont traduit : « Et de là sortit Assur qui bâtit Ninive et les rues de la ville et Kalah et aussi Resen entre Ninive et Kalah, qui est la grande ville. » Cf. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, t. I., p. 282. — Nous avons suivi la traduction donnée récemment par M. Fritz Hommel dans son livre : *Die vorsemitischen Kulturen*, p. 74.



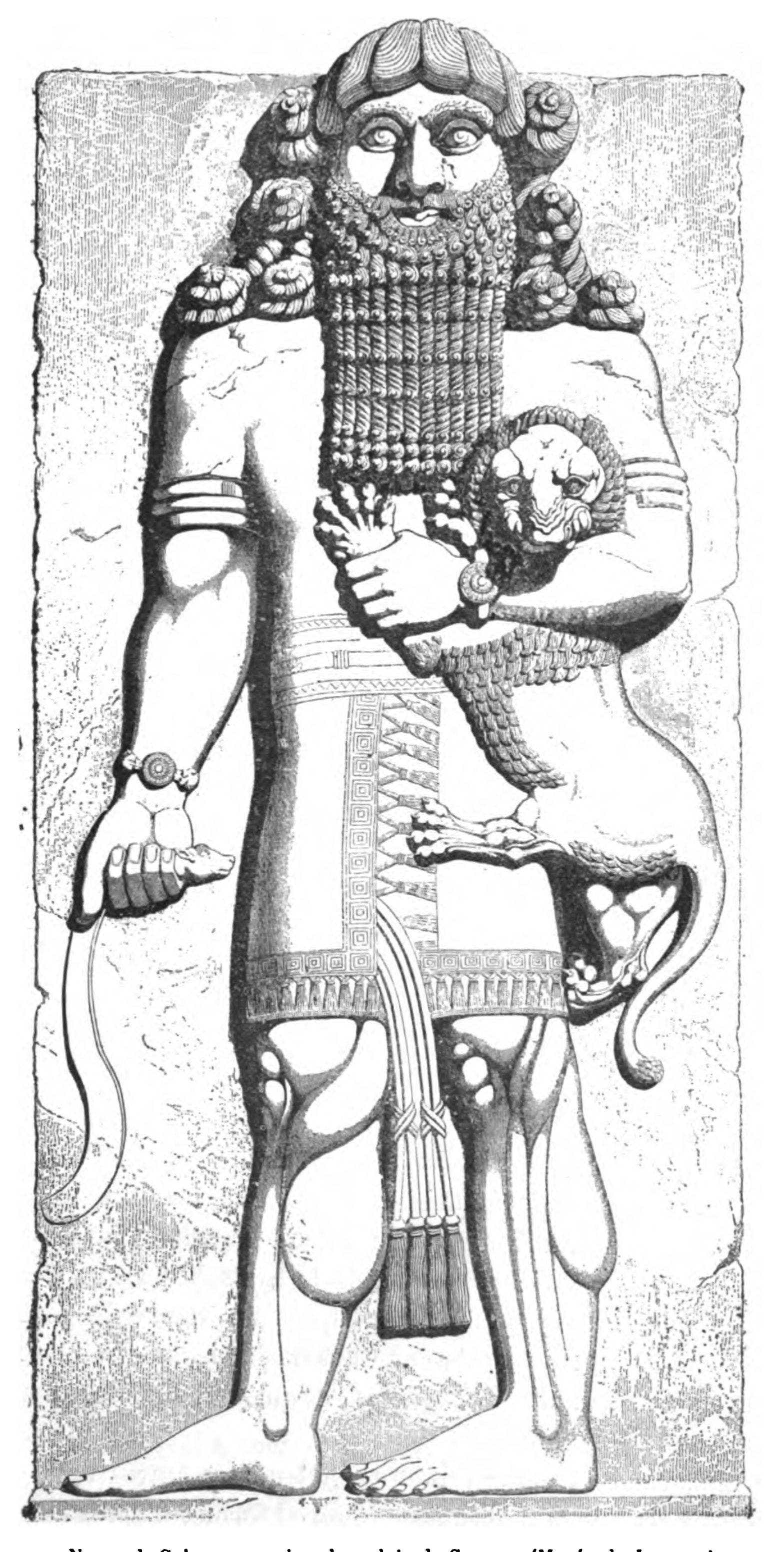
plus haut, il résulte que le pays d'Assur, c'est-à-dire la haute Mésopotamie, habité primitivement par des tribus sémitiques indépendantes, fut conquis par Nemrod, et sous ce nom il faut évidemment comprendre une invasion des Kouschites de la Chaldée. C'est en vain que l'on oppose à la traduction que nous avons reproduite une règle grammaticale qui souffre de nombreuses exceptions dans le texte biblique lui-même. Cette interprétation qui fait régner Nemrod à Ninive aussi bien qu'à Babylone est confirmée par la tradition sémitique tout entière. Le prophète Michée comprend sous le nom de « terre de Nemrod » à la fois la Chaldée et l'Assyrie, et il considère le fort chasseur comme le fondateur de Ninive et de Babylone[1].

Ainsi dès l'époque du premier empire kouschite symbolisé dans le personnage de Nemrod, nous voyons les Assyriens et les Chaldéens de toute la Mésopotamie groupés sous un même sceptre. Comme le centre de la puissance kouschite resta à Babylone, tandis que Ninive, peuplée surtout par les Sémites vaincus, ne fut longtemps que la seconde ville de l'empire, on constate que la civilisation matérielle avec tous ses raffinements se développa en Assyrie moins vite qu'en Chaldée; habitants d'un sol plus rebelle et d'un climat moins énervant, les Assyriens restèrent toujours plus rudes, mais en même temps plus virils et plus guerriers que leurs voisins du sud. En Chaldée, au contraire, la domination kouschite fut marquée par cette culture industrielle et ces progrès scientifiques, liés à des idées et à des traditions superstitieuses et mythologiques, que l'on a reconnus partout où les Kouschites ont porté leurs établissements, et qui constituent leur part dans l'histoire du développement de l'humanité : agriculture, exploitation des métaux usuels et précieux, commerce par terre et par mer. La population s'accrut rapidement sur un sol fertile ; les villes se multiplièrent, les arts et les sciences commencèrent à se développer ; l'astronomie prit naissance sous un ciel splendide ; en même temps s'établit, sur les ruines des croyances primitives que la révélation avait enseignées aux ancêtres de la race humaine, le culte du soleil et des autres corps célestes, qui devait servir de fondement à la religion de ces contrées.

Les Assyriens demeurèrent longtemps sous l'influence directe et presque exclusive des Babyloniens, qui les avaient précédés dans

[1] Michée, V, 6. La tradition sémitique attribuait à Nemrod la conquête et l'empire immense que la tradition perse et grecque mettait au compte de Ninus et de Sémiramis.





Nemrod. Colosse assyrien du palais de Sargon. (Musée du Louvre.)

les voies de la civilisation et qui furent leurs instituteurs en tout ce qu s'y rapporte. Aussi de très bonne heure, et sans doute même antérieurement à l'époque où des monarques chaldéens conquirent l'Assyrie par la force des armes, il n'y eut plus en réalité, malgré l'antagonisme politique et la diversité des origines, qu'une seule nation, de nature mixte, celle des Chaldéo-Assyriens, dans toute l'étendue des plaines baignées par le Tigre et l'Euphrate. A dater de ce moment, cette grande et nombreuse race se montre encore souvent à nous divisée en deux empires : Ninive et Babylone n'obéissent pas toujours au même sceptre. Mais une invincible tendance à l'unité se manifeste désormais en elle, et souvent aussi ses deux portions sont réunies sous l'autorité d'un seul monarque. Les changements principaux qui s'opèrent dans la longue série des rois Chaldéo-Assyriens se réduisent à une rivalité de prépondérance entre Ninive et Babylone, et aux fluctuations du centre de gravité de la civilisation mésopotamienne, qui oscille entre la Babylonie et l'Assyrie. Déplacé, tantôt du midi, où il avait pris naissance, au nord, tantôt du nord au sud, l'empire s'appelle, suivant ces changements, *empire chaldéen* ou *empire assyrien*. Mais le culte, les mœurs, le langage et l'étendue de ces deux royaumes alternants restent essentiellement les mêmes.

La fondation de l'État kouschite de Nemrod en Mésopotamie, dut, à peu de chose près, coïncider avec l'établissement d'un autre rameau des fils de Cham en Égypte et avec l'apparition des premiers germes de civilisation sur les bords du Nil. La tradition babylonienne plaçait le temps de l'empire de Nemrod immédiatement après le déluge. Après avoir retracé les annales fabuleuses des dynasties anté-diluviennes, auxquelles il donne quatre cent trente-deux mille ans d'existence, Bérose raconte immédiatement l'histoire de la première dynastie qui suivit le cataclysme. Il la donne comme étant d'origine chamitique ; le premier roi porte le nom d'Evechous, mot dans lequel on peut retrouver le composé assyrien *abal-kousch* « le fils de Kousch. » Ce monarque qui n'est autre que le Nemrod biblique, après un règne de deux mille quatre cents ans, a pour successeur Chosmasbelus, nom dont la forme originelle était certainement *Samas-Bel*, ce qui peut signifier en assyrien « le dieu Soleil est mon maître. »

A ce monarque succèdent quatre-vingt-quatre autres rois, et l'ensemble des règnes de la dynastie de Nemrod forme, d'après Bérose, un total de trente-trois mille quatre-vingt-onze ans. Évidemment, il ne faut

pas même essayer de ramener à la vraisemblance ces fabuleuses traditions des annales chaldéennes. Nous ne savons rien, d'ailleurs, par les sources littéraires, sacrées ou profanes, de l'histoire des princes successeurs d'Evechous « le fort chasseur, le rebelle. » Il nous suffit de recueillir ces traditions défigurées pour constater que le souvenir de Nemrod et de la domination kouschite en Mésopotamie est resté vivace dans les écrits originaux dont Bérose n'a fait que s'inspirer.

Tout en gardant la mémoire de leurs origines lointaines, les Chaldéens l'altérèrent, et la fable se confondit de plus en plus avec l'histoire, au fur et à mesure qu'on s'éloignait davantage des événements. Il se forma bien vite un cycle de légendes où les mythes religieux se mêlaient aux souvenirs des âges primitifs, ainsi qu'à l'écho des premiers développements de la civilisation nationale et des conflits de races, dont le bassin de l'Euphrate et du Tigre avait été le théâtre, légendes rédigées sous



Monstre à tête humaine et à pattes de taureau.[1]

[1] Statuette de terre cuite trouvée à Khorsabad. (Botta, *Mon. de Ninive*, pl. 153.)

la forme de compositions poétiques, ayant dans leur conception et dans leur marche quelque chose de très analogue aux épopées de l'Inde. C'étaient, de même, des histoires de héros divins et de dieux transformés en rois primitifs, dont on racontait les actions, l'existence terrestre, les exploits guerriers, les aventures fabuleuses, les fondations



Cylindre chaldéen [1].

de villes et d'empires. Les temps héroïques de la Chaldée et de l'Assyrie devinrent, dans les souvenirs de ces peuples, ce que fut l'âge héroïque de la Grèce dans les poésies d'Homère, et l'âge héroïque de



Cylindre chaldéen [2].

la féodalité dans nos Chansons de Gestes. C'est ainsi que le rôle historique de Nemrod et des rois ses successeurs s'embellit de récits fabuleux dans lesquels le héros, moitié humain, moitié divin, accomplit des exploits prodigieux, des conquêtes et des chasses dignes de l'Hercule grec avec lequel la tradition mythique le confondra peut-être un jour.

La légende de Nemrod était formée dès le temps de la rédaction

[1] D'après Menant, *La Glyptique orientale*, p. 94, fig. 52.

[2] D'après Menant. *op. cit.* p. 78, fig. 37. Les deux cylindres-cachets que nous reproduisons ici montrent comment la glyptique chaldéenne a interprété la légende d'Isdubar (Nemrod), et ses luttes contre des taureaux à tête humaine et des lions fantastiques.

du xe chapitre de la Genèse, puisqu'à cette époque circulait déjà le dicton populaire : « comme Nemrod, le fort chasseur devant Jéhovah. » Elle formait un épisode de la grande épopée chaldéenne dont George Smith a retrouvé les fragments parmi les tablettes cunéiformes qui composaient la bibliothèque du roi Assurbanipal. Ce chant national des Chaldéo-Assyriens paraît avoir débuté par le récit de la création du monde ; il célèbre les aventures d'un personnage dans lequel il est facile de reconnaître Nemrod, bien que la lecture de l'idéogramme de son nom ne soit pas encore assurée. On l'appelle provisoirement *Isdubar*, c'est-à-dire qu'on articule son nom d'après la prononciation phonétique des signes qui composent son idéogramme : peut-être que des découvertes ultérieures nous révèleront que ce groupe de signes doit se prononcer d'une manière qui se rapproche du nom d'Evechous fourni par Bérose.

On n'a retrouvé jusqu'à présent qu'un très petit nombre de fragments détachés qu'on puisse attribuer avec certitude aux cinq premières tablettes qui commençaient l'histoire épique. L'un d'entre eux raconte la conquête du taureau ailé à tête humaine qu'Isdubar, le fort chasseur, parvint à capturer vivant avec l'aide de son serviteur Ea-bani qui l'accompagne fidèlement dans toutes ses aventures. Un autre parle d'un monstre marin appelé Boul (le dévorant) qui sortait périodiquement des flots pour ravager le pays, et dévorait les jeunes filles exposées à sa fureur. Isdubar parvient à en délivrer le pays :

Isdubar parla à son veneur en ces termes :
« Va, mon veneur, avec la femme Hakirtu
et la femme Upasamru,
et quand le monstre passera
sortant de ses confins,
que chaque femme dépose son vêtement ;
ainsi leur beauté sera en vue,
et lui, le monstre, se précipitera sur elles.
Alors, toi, immole-le se livrant ainsi. »
— Le veneur Saïd (chasseur) partit ;
avec lui partirent Hakirtu
Et Upasamru.
Ils prirent la route et se dirigèrent
là bas le long du chemin.
Le troisième jour, dans un pays désert
ils arrivèrent, le veneur et la femme Hakirtu
et la femme Upasamru.
Ils s'assirent là un jour ;
et le second jour,
en face des confins du monstre....

Le monstre passa ...
il se précipita sur elle....
Il le détruisit, lui, le monstre...
suivant l'ordre de son père...
... le veneur Saïd...
... il prit la route et vint
dans la ville d'Uruk.

La tablette qui suivait immédiatement, représente Isdubar comme devenu le chef d'une armée d'envahisseurs, et faisant la guerre à Humbaba, roi élamite d'Uruk, le Combabus des Grecs, dont le nom rappelle le dieu Humba du panthéon susien; il défait ce prince, s'empare de la couronne, et établit ses soldats dans le pays. La violence de la conquête est décrite en termes très saisissants par le poète, qui montre les dieux et les esprits, habitants des sanctuaires d'Uruk, prenant la forme d'ani-



Cylindre chaldéen [1].

maux pour échapper aux atteintes du vainqueur. Il y a là certainement, mêlé aux conceptions mythologiques, comme dans presque toutes les épopées primitives, un lointain souvenir de l'histoire, un écho des guerres de races, qui eurent la Chaldée et la Babylonie pour théâtre aux âges primitifs. Ce sont ces mêmes luttes dont nous trouvons un autre écho dans le mythe de la lutte des Trois Frères divins que Bérose racontait après la confusion des langues, aussi bien que la notion de violence qui s'attache au nom du Nemrod biblique.

Le texte de la sixième tablette s'ouvre ainsi :

..... il tua Humbaba (Combabus).
Ses trésors, il les chargea sur ses épaules;
il le détruisit (?) et revêtit ses insignes royaux.
Il lui coupa la tête, et ceignit le diadème et sa couronne.
Isdubar s'orna de sa couronne et ceignit le diadème.
Vers l'amour d'Isdubar, Istar, la souveraine, éleva son œil :

[1] D'après Menant, *La Glyptique orientale*, p. 79, fig. 38 *bis*.

« Obéis-moi, ô Isdubar, et sois mon époux :
je serai ta compagne et tu me le seras de même.
Tu seras mon mari et je serai ta femme,
Je te conduirai sur un char d'albâtre et d'or,
dont les essieux sont d'or, et dont les timons resplendissent;
tu y attelleras, comme des jumeaux, de grands coursiers,
pour aller dans notre maison odorante de bois de cèdre.
Quand tu entreras dans notre maison,
j'aurai préparé (mes esclaves); ils te baiseront les pieds.
Au-dessous de toi, ramperont les rois, anciens et puissants,
ils t'apporteront comme tribut, les produits des monts et des vallées.
(Dans les étables) tes brebis mettront bas des jumeaux.
De lui-même le mulet demandera sa charge;
ton cheval enlèvera ton char sans s'arrêter;
ton taureau dans le joug n'admettra point de rival. »

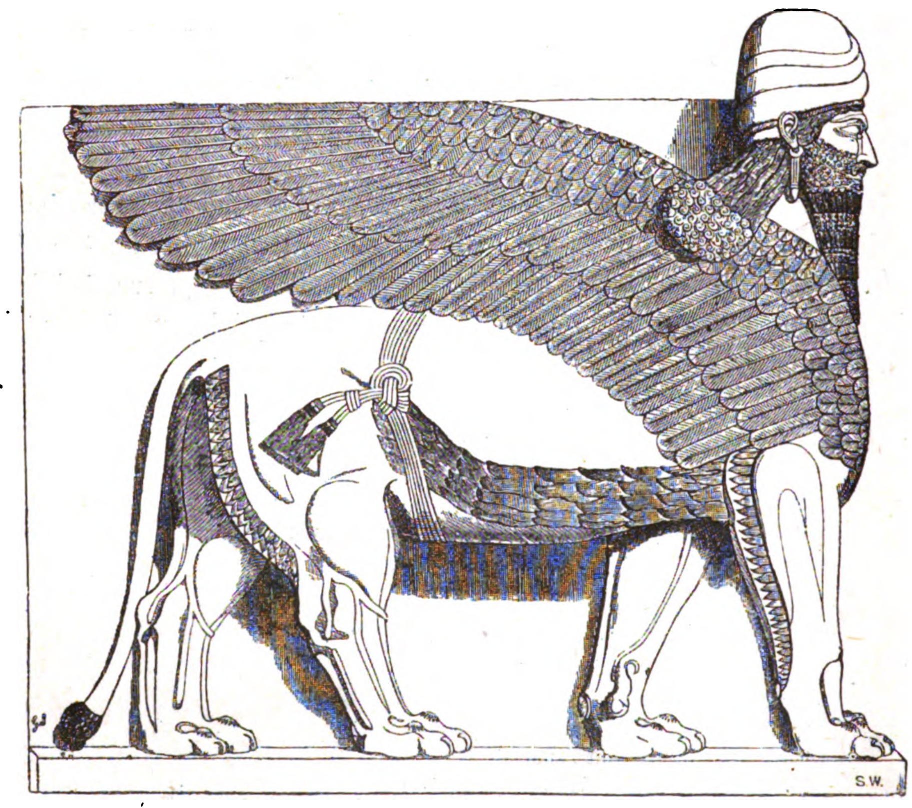
Isdubar résiste aux sollicitations d'Istar qu'il accable de reproches; la déesse va se plaindre à Anu et à Anunit, son père et sa mère, du refus dédaigneux du héros auquel elle va déclarer la guerre. Isdubar s'apprête à se défendre contre le taureau céleste qu'elle envoie contre lui.

Il rassembla trois cents héros
pour remplacer Ea-Bani, s'il était tué.
Il fit deux rangées pour la mêlée
et une rangée contre le taureau céleste.
Contre cette troisième rangée, celui-ci poussa ses cornes.
Mais Ea-Bani vainquit sa force;
Ea-Bani perça le corps du taureau
et le saisit par devant;
dans la voûte de sa nuque, il enfonça son arme.
Ea-Bani ouvrit la bouche et parla,
et dit ceci au héros Isdubar :
« Mon compagnon d'armes, nous avons réussi,
car nous avons détruit l'ennemi.
Mon compagnon, considères-en les suites
et crains la puissance d'Istar.
Dissèque les membres du taureau...
Istar monta sur le mur d'Uruk,
déchira son vêtement et proféra cette malédiction :
« Malheur à Isdubar qui m'a outragée et qui a tué le taureau céleste. »

La lutte recommence et Isdubar réussit à soulever contre Istar les habitants de la ville d'Uruk (Erech). Ce qui suit cet épisode est perdu. Il est probable, comme le pense M. Oppert qui a le plus récemment traduit le morceau qui précède [1], qu'Istar déçue dans sa lutte contre Isdubar, prend la résolution de chercher dans l'Enfer, où est retenu son fils et

[1] *Fragments mythologiques*, p. 3 et suiv.

mari Tammuz, l'amour qu'elle ne peut plus rencontrer sur la terre. Ce voyage aux Enfers nous est entièrement conservé et il en sera parlé dans une autre partie de ce livre. Quand le texte concernant Isdubar reprend avec une certaine continuité, le héros règne depuis longtemps déjà; il est tombé malade et « craint la mort, le dernier ennemi de l'homme. » Dans cette inquiétude, il résout d'aller chercher Xisu-



* Taureau ailé à face humaine.

thrus, à qui les dieux, en le sauvant du déluge, avaient accordé le privilège de l'immortalité sans passer par la mort, afin de savoir de lui comment il est devenu immortel, et par quels moyens lui-même pourrait parvenir à la même faveur. Après avoir erré longtemps, Isdubar rencontre un personnage qui paraît porter le nom de Ur-Bel, c'est-à-dire « lumière du dieu Bel » ; ils naviguent ensemble sur l'Euphrate pendant un mois et quinze jours, au terme desquels ils arrivent dans un pays situé près de l'embouchure du fleuve, au milieu des marais où réside Xisuthrus. Ne pouvant traverser le fleuve qui sépare les mortels de l'im-

mortel et qu'une puissance supérieure rend infrenchissable, Isdubar appelle Xisuthrus et lui adresse la redoutable question sur la vie et la mort. Il ne reste plus que la fin de la réponse de Xisuthrus qui proclame l'universalité de la mort pour les hommes : « La déesse Mamit, déesse de la destinée, leur a fixé leur sort fatal; elle a déterminé la mort et la vie, mais le jour de la mort est inconnu. » Ces mots, qui terminent le discours de Xisuthrus, conduisent à la fin de la dixième tablette.

La onzième commence par une nouvelle question d'Isdubar qui demande à Xisuthrus comment il est devenu immortel ; Xisuthrus, dans sa réponse, raconte l'histoire du déluge et donne sa piété comme la cause qui l'a préservé du cataclysme. C'est ce récit du déluge dont il a été question dans le premier volume de cet ouvrage[1]. A la suite de cet épisode, il reste, de cette épopée, un grand nombre de lignes malheureusement si mutilées qu'il est impossible d'en tirer un sens suivi. On voit seulement qu'il y est question de longs voyages par terre, dont on précise l'étendue; on y parle aussi d'une lutte avec un lion.

Ce grand morceau poétique, racontant l'histoire légendaire de Nemrod, méritait d'être analysé longuement; la suite racontait probablement la construction de la tour des langues, attribuée de nos jours encore, dans les traditions orientales, à Nemrod. Ce n'est

Face antérieure d'un taureau ailé à face humaine. (Musée du Louvre.)

1. V. tome I, p. 60 et suiv.

point là une hypothèse sans fondement, puisque Bérose, qui a composé son histoire d'après les traditions chaldéennes, lui fait aussi honneur de cette construction dans un fragment de son livre que nous a conservé la chronique arménienne de Moïse de Khorène. Puis, se rapprochant davantage de l'histoire, l'épopée chaldéenne célébrait sans doute les exploits guerriers de Xisuthrus, comme Bérose raconte ceux d'Evechous, en divinisant son héros qui ne tarda pas à avoir une place importante dans le panthéon assyrien, à côté des dieux de la force et des combats, Adar et Nergal.

Ce n'est pas ici le lieu de pénétrer plus avant dans le domaine de la mythologie assyrienne, ni de rechercher ce qu'est devenue la légende de Nemrod chez les peuples orientaux après la chute des empires d'Assyrie et de Chaldée. Il serait facile de démontrer que le Melqart phénicien adoré à Tyr, et l'Hercule grec lui-même ont emprunté une partie de leurs attributs au héros de l'épopée chaldéenne : comme ce dernier, ils luttent contre le taureau, le lion, le dragon. Qui sait même si les douze tablettes cunéiformes racontant les douze grands travaux de l'Hercule chaldéen étaient retrouvées en entier, on ne découvrirait pas dans ce récit les éléments essentiels des douze travaux d'Hercule et de ces fables d'origine orientale dans lesquelles le génie grec a mis son empreinte et sa couleur?

Chez les Orientaux, le souvenir de Nemrod est resté vivace jusqu'à nos jours. Dans le Schah-Nameh de Firdousi, il tient une grande place sous le nom Zohak, le premier révolté qui parut dans le monde et qui, après avoir renversé Djemschid, le roi de l'âge d'or, régna mille ans à sa place. On trouve encore Nemrod dans les légendes du Talmud; des fables arabes prétendent qu'il essaya d'escalader le ciel en se faisant enlever dans les airs par un aigle, et qu'il jeta Abraham dans une fournaise; aujourd'hui même, en Mésopotamie, le nombre des ruines antiques auxquelles les Arabes ont attaché le nom de Nemrod, atteste la persistance d'une légende mythologique qui remonte à plus de quarante siècles et touche à l'origine du monde, en même temps qu'il est une preuve traditionnelle du grand rôle historique de la race de Kousch personnifiée ainsi dans l'un de ses premiers ancêtres.

§ 2. — PREMIÈRE CONFÉDÉRATION CHALDÉENNE

Si l'on admet la réalité historique du personnage de Nemrod ou d'un conquérant pareil, ayant soumis à son autorité la Mésopotamie

entière, on est forcé toutefois de reconnaître que cet immense empire ne survécut pas à son fondateur. Il subit la loi de dissolution imposée par la Providence à tous les empires créés par la force brutale au mépris des aspirations des peuples. N'est-il pas étrange de constater à toutes les époques de l'histoire, que l'œuvre des grands conquérants, comme le colosse aux pieds d'argile, s'en soit allée en poussière, aussitôt que le bras qui l'avait façonnée s'est retiré, et malgré les précautions infinies que de tout-puissants monarques aient pu prendre d'avance pour lui assurer la stabilité et la durée ? Les inscriptions retrouvées de nos jours nous font connaître quelques-uns des quatre-vingt-six rois chaldéens que Bérose donne comme successeurs d'Evechous ; mais ce sont simplement de petits dynastes qui gouvernaient des cantons indépendants les uns des autres, dans les pays de Sumer et d'Accad. Chaque ville importante paraît avoir joui d'une autonomie qui fut plus ou moins réelle et éphémère, suivant que le roitelet de la cité voisine était plus ou moins fort. Ce morcellement à l'infini engendrait des querelles locales, des guerres intestines et sans cesse renouvelées, qui caractérisent cette époque que l'on pourrait appeler la féodalité chaldéenne. Les monuments nous révèlent chaque jour de nouveaux noms royaux qu'il faut se borner à enregistrer sans même, parfois, essayer de leur assigner une place chronologique, tant que les renseignements ne seront pas assez nombreux pour qu'on puisse asseoir cette période héroïque de l'histoire, sur des bases rigoureusement scientifiques.

Jusqu'ici, les rois qui paraissent remonter à l'époque la plus reculée sont ceux de la ville d'Agadé ou Accad, et l'époque où ils ont vécu est placée avec certitude vers l'an 3800 avant notre ère. Le premier d'entre eux, dont le nom original *Sarru-kinu* est déformé en celui de Sargon Ier ou Sargon l'Ancien, participe encore au caractère légendaire de Nemrod. Un des princes les plus populaires chez les Assyriens d'un âge postérieur, son souvenir est resté en grande vénération jusqu'à la chute de Babylone. Roi protecteur des lettres, il fit composer un recueil de textes relatifs à la magie, à l'astrologie, aux présages et aux sciences sacrées. Cet ouvrage, formé de soixante-dix tablettes et rédigé en langue suméro-accadienne, fut transcrit et traduit en assyrien, trente siècles plus tard par Assurbanipal, un des derniers rois de Ninive, et cette copie nous est en grande partie parvenue : on y trouve un exposé des présages tirés des phénomènes célestes, des incantations magiques et des formules de pratiques divinatoires,

au milieu desquelles il n'est fait que de trop rares allusions aux événements historiques.

Nous possédons en outre de ce prince une inscription du plus haut intérêt dont il est indispensable de donner intégralement la traduction :

« Sargon, roi puissant, roi d'Agadé, moi. Ma mère me conçut sans la participation de mon père, pendant que le frère de mon père opprimait



Fragment d'une stèle chaldéenne archaïque [1].

le pays. Elle m'a conçu dans la ville d'Azupirani, qui est située sur la rive de l'Euphrate. Ma mère devint enceinte et elle me mit au monde dans un lieu caché ; elle me déposa dans une corbeille d'osier enduite de bitume, et elle m'abandonna sur le fleuve qui me transporta vers Akki, le chef des eaux. Akki, le chef des eaux me prit en affection et m'éleva. Akki, le chef des eaux me garda comme son ouvrier et Istar me fit prospérer dans la culture... » La suite du texte est malheureusement fort mutilée, et l'on n'y peut déchiffrer que des phrases incohérentes « .... cinq ans. Je me suis emparé du royaume et j'ai gouverné

[1] V. un autre fragment de la même stèle, page 42. Ici, on voit la construction d'un *tumulus* funéraire. Des esclaves portent dans des paniers d'osier la terre dont ils vont recouvrir des monceaux de cadavres symétriquement entassés les uns sur les autres.

l'humanité... Je... sur des chars aux roues de bronze, des pays difficiles... J'ai subjugué des régions montagneuses... J'ai régné sur les rois de la plaine... J'ai assiégé une troisième fois et j'ai soumis Tilmun... »

Sargon paraît, d'après ce texte, avoir été un usurpateur qui s'empara du trône d'Agadé par un coup de force; il étendit sa domination sur toute la basse Chaldée puisqu'il assiège et prend Tilmun, située dans une île aujourd'hui réunie à la terre ferme, mais qui, alors, se trouvait assez éloignée du continent. En dehors de ces faits historiques, n'est-il pas singulier de retrouver ici une légende analogue à celles qui poétisent la naissance de tous les fondateurs d'empires dans l'antiquité, et à peu près identique à celle de Moïse sauvé des eaux par la fille du roi d'Égypte? Est-ce coïncidence fortuite, ou faut-il supposer que l'un des deux récits n'est que l'écho de l'autre? C'est ce qu'il n'est pas possible encore de décider, et il faut savoir attendre patiemment que l'avenir, en nous fournissant des documents nouveaux, nous apporte les éclaircissements que réclame notre curiosité éveillée.

Les présages sidéraux que les collèges religieux ont rédigés en faveur du roi Sargon nous permettent d'entrevoir que ce prince, encore à demi légendaire, eut un règne glorieux et entreprit avec succès des expéditions militaires fort lointaines :

« Présage pour Sargon, qui marchera contre Élam, détruira l'armée des Élamites, les battra et dispersera leurs troupes.

« Présage pour Sargon, qui marchera contre la Syrie, détruira les Syriens et gouvernera les quatre races.

« Présage pour Sargon, qui soumettra tout le pays de Babylone.

« Présage pour Sargon... qui n'a ni égaux ni rivaux. Ses armées ont traversé les terres situées sur le bord de la mer du soleil couchant; et dans la troisième année, au soleil couchant... son bras a conquis; il a élevé sa statue au pays du soleil couchant; il a traversé la mer avec le butin pris sur le pays. »

Ce dernier présage ferait, ce semble, pénétrer Sargon jusque sur la Méditerranée. Un autre document de même nature raconte que ce prince fit la guerre à Kastu-Bila de la ville de Kazalla, qu'il prit et qu'il réduisit en cendres. Une autre fois, nous voyons Sargon obligé de combattre l'armée chaldéenne elle-même qui s'était révoltée contre lui et l'avait enfermé dans sa capitale d'Agadé: le roi réussit à faire lever le siège et il poursuit les rebelles dont il pille le camp. La dernière expédi-

tion que mentionnent les présages est dirigée contre un certain Subarti et son peuple, que Sargon emmène en captivité à Agadé, probablement pour les faire travailler aux grandes constructions dont les cités chaldéennes commençaient à s'embellir et dont les rois se montrent si orgueilleux.

Le fils et successeur de Sargon est Naram-Sin. Au cours de son exploration scientifique de la Babylonie, M. Oppert avait eu la bonne fortune de trouver un vase d'albâtre portant le nom et les titres de ce roi, en caractères encore en partie hiéroglyphiques : « Naram-Sin, roi des quatre régions, conquérant d'Apirak et de Magan. » Ce monument sombra dans le Tigre où il est resté jusqu'ici, avec toutes les richesses que M. Oppert rapportait de son fructueux voyage. L'inscription, copiée avant l'accident, nous laisse entrevoir que Naram-Sin dut, comme son père, guerroyer vigoureusement pour soumettre à son autorité la plus grande partie de la Chaldée. C'est ce que confirme la tablette des présages qui, commencée avec le règne de Sargon, continue sans interruption avec le nom du fils :

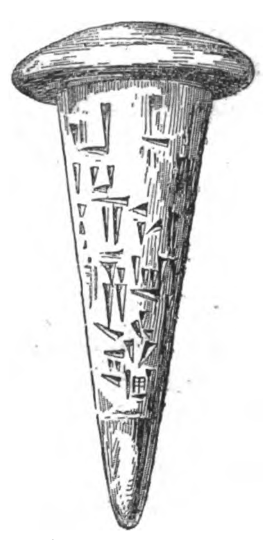
« Présage pour Naram-Sin, qui marchera contre Apirak... Il fera la conquête d'Apirak sur le roi Ris-Raman.

« Présage pour Naram-Sin, qui marchera contre Magan ; il s'emparera de Magan, et... roi de Magan tombera entre ses mains... »

Sargon et Naram-Sin, rois du pays d'Accad et conquérants du pays de Sumer, furent aussi des rois bâtisseurs et amis des arts. Ils firent construire dans Agadé, leur capitale, un temple somptueux, célèbre dans les annales chaldéennes sous le nom de E-Ulbar, et qui fut restauré par Nabonid, le dernier roi de Babylone. Voici en effet ce que nous apprend une inscription de Nabonid : « Les cylindres de fondation du temple E-Ulbar, à Agadé, n'avaient pas été vus depuis le temps de Sargon, roi de Babylone, et de Naram-Sin, son fils, rois antiques, jusqu'aux jours de Nabonid, roi de Babylone. » Une autre tablette, actuellement aussi au Musée Britannique et trouvée à Abou-Habbou, dans les ruines de Sippara, parle également des fouilles archéologiques de Nabonid dans les termes suivants : « L'inscription de Naram-Sin, fils de Sargon, que depuis trois mille deux cents ans, aucun roi parmi mes prédécesseurs n'avait vue, le dieu Samas, le grand seigneur du E-Parra, le séjour de son cœur joyeux, me l'a révélée et fait retrouver. » Ainsi, Nabonid qui régna de 555 à 538 avant notre ère, comptait depuis Naram-Sin jusqu'à lui, une période de trois mille deux cents ans. Si cette indication est exacte,

comme rien ne s'y oppose, Naram-Sin régnait vers 3750 et Sargon, son père, vers 3800 avant J.-C. : c'est la plus ancienne date certaine de l'histoire.

Après Sargon et Naram-Sin, rois d'Agadé, les plus anciens souverains dont nous ayons des inscriptions, régnaient au pays de Sumer, dans la ville d'Eridu qui se trouvait alors sur le bord de l'Océan, et dont les ruines n'ont encore été que superficiellement explorées par le colonel Taylor. C'était une des villes les plus saintes de la Chaldée, ses sanctuaires étaient célèbres et vénérés, ses écoles florissantes; elle est souvent mentionnée dans les textes magiques et religieux parvenus jusqu'à nous. Ses princes ne prennent pas le titre de roi, mais seulement celui de pontife-souverain, *patesi* en langue suméro-accadienne, correspondant au titre de *ischakku* en assyrien : c'était une dignité suprême à la fois religieuse et civile, analogue à celle dont le Melchisédec de la Bible était investi. Aucune donnée chronologique ne nous permet de fixer le temps où vivaient ces dynastes qui avaient élevé à Nin-Rithu ou Ea, leur dieu national, un temple colossal, dont les ruines forment encore une pyramide de soixante-dix pieds de haut, au sommet de laquelle on accède par un escalier large de quinze pieds. La grande quantité de fragments d'agate, d'ivoire, d'albâtre, de marbre et d'or qu'on a recueillis dans les décombres de cette construction, atteste la richesse du sanctuaire, où les pèlerins de la Chaldée durent affluer pendant des siècles et qu'ils ornèrent de leurs ex-votos. On y a trouvé, en même temps, de trop rares briques estampées d'inscriptions dont l'archaïsme trahit la haute antiquité. Sur un cône en terre cuite, on lit : « Mesa-Nana-Kalame, patesi d'Eridu, pontife de Mati... nun, fils de Be... huk. » Le texte ne nous dit point si le père de ce pontife-souverain d'Eridu, et dont le nom est mutilé, remplissait les mêmes fonctions que son fils : il est probable, pourtant, que la dignité suprême était héréditaire à Eridu comme dans les autres villes de la Chaldée.



Cône en terre cuite.
(coll. de Sarzec.)

Les inscriptions nous font encore connaître un autre patési d'Eridu; il se nomme Idadu et nous avons de lui une inscription votive au dieu Nin-Rithu. Puis la nuit étend de nouveau son voile épais sur les annales

de cette cité qui eut son siècle de splendeur et dont trois mille ans plus tard, Sargon, un des plus puissants monarques ninivites, se glorifiera de faire la conquête.

Il y a quelques années à peine la même obscurité planait sur les dynastes qui ont régné à Sirtella ou Zirgulla[1], ville qui était située en plein pays de Sumer et qui paraît avoir laissé son nom au village moderne de Zerghoul. C'est à peu de distance de là que se trouvent les monticules de Tell Loh devenus célèbres depuis les découvertes de M. de Sarzec, et que les uns veulent identifier avec Sirtella elle-même, tandis que d'autres croient qu'il s'agit plutôt d'une ville du nom de Girsu[2]. Des travaux encore bien incomplets au moment où nous écrivons ces lignes, auxquels les inscriptions de la collection de Sarzec ont donné lieu, il paraît résulter que la ville de Sirtella eut d'abord une dynastie de princes qui portent le titre de roi, et l'on a dressé une liste généalogique de trois noms :

Hal-Du, père de roi, sinon roi lui-même ;
Ur-Nina, roi de Sirtella, fils de Hal-Du ;
Kur-Gal, roi de Sirtella, fils de Ur-Nina.

Il semble même d'après le style des monuments, qu'à cette première dynastie, corresponde une période archaïque de l'art chaldéen qui indiquerait qu'un laps de temps assez considérable, sinon une révolution profonde, sépare l'époque de ces rois de celle où Sirtella fut gouvernée par des patésis. Le roi Ur-Nina fit élever à la gloire de ses dieux favoris, pour conquérir leur protection et leurs bonnes grâces, de nombreux sanctuaires énumérés dans une inscription malheureusement mutilée :

« Il a fait le temple de Ninâ...
Il a fait le temple d'Istar ;
Il a fait le temple du Burin à écrire ;
Il en a fait un second tout pareil
et il les a reliés l'un à l'autre par une construction ;
il a fait le temple de la déesse Marsip
avec des pierres de la montagne...
Il l'a orné de soixante-dix images de serpents sculptés
en pierres qui viennent de Magan ; il y a placé des vases ;
il les a fermés avec des portes de bronze.
Il a construit le mur de Sirtella. »

Les patésis de Sirtella furent constructeurs de temples comme les rois

[1] On orthographie aussi ce nom *Sirpurla*, mais une loi phonétique nous parait s'opposer à cette lecture, ainsi que la présence du nom moderne de Zerghoul.

[2] A. Amiadd, *Zeitschrift für Keilschriftforschung*, avril 1884, p. 154 et suiv.

l'avaient été. L'un d'eux, qui porte le nom de En-Anna, se glorifie dans l'inscription d'un cône en terre cuite, d'avoir élevé à la déesse Nanâ un sanctuaire qui se trouvait à l'est de la ville. Le pontife-souverain dont l'histoire est la mieux connue depuis les découvertes de M. de Sarzec, est celui dont on lit provisoirement le nom Gudéa. En se fondant sur diverses considérations philologiques, on a aussi appelé ce prince Ka-



Statue trouvée à Tell-Loh. (Coll. de Sarzec.)

muma, Haboud et Nabou; aucune de ces lectures ne saurait être assurée tant qu'un texte assyrien ne donnera pas la transcription phonétique de l'idéogramme qu'il est préférable, d'après une glose des syllabaires, d'articuler Gudéa.

Un des plus importants monticules fouillés par M. de Sarzec recouvrait les ruines d'un grand édifice qui paraît avoir été un temple plutôt qu'un palais, ou peut-être l'un et l'autre à la fois. Cette construction, élevée comme toutes les maisons des Chaldéens, sur un massif ou terre-plein en briques séchées au soleil, domine encore actuellement tout le

désert environnant d'une hauteur de quinze mètres; elle affecte la forme d'un parallélogramme allongé, de cinquante-trois mètres sur trente et un, dont les angles sont orientés nord, sud, est et ouest. Chacune des plus longues faces présente, vers son milieu, une légère saillie qui donne au monument l'apparence d'un immense baril. Les murs extérieurs du temple sont construits en briques cimentées avec du bitume et portant toutes la même empreinte du cartouche de Gudéa en caractères cunéiformes très archaïques.

Une grande cour intérieure de dix-sept mètres sur vingt et un renfermait, entassés et sans ordre, les principaux monuments qu'on admire aujourd'hui au musée du Louvre : neuf statues en diorite noire, plus grandes que nature, des fragments de vases inscrits, des statuettes en albâtre, en marbre, en ivoire et en bronze.

Les collines artificielles du voisinage ont également fourni un riche butin; le même cartouche royal de Gudéa se retrouvait partout, et l'on constata au milieu de ces ruines les traces d'un violent incendie qui avait calciné les briques et les vases, achevé la mutilation des statues et des inscriptions qu'une main sacrilège s'était préalablement efforcée de faire voler en éclats. Il y avait enfin deux tombeaux chaldéens dans l'un desquels se trouvait un cadavre encore parfaitement conservé, sentinelle inconsciente et muette qu'il eut fallu pouvoir questionner sur l'épouvantable catastrophe dont elle avait peut-être été, à la fois, la cause et la victime. Interrogeons au moins ce peuple de statues noires qui se dressent devant nous. La plus colossale représente un personnage décapité, assis sur un trône. Une tunique talaire sans manches est rejetée sur l'épaule; de belles franges, délicatement sculptées descendent sur le devant; les mains sont croisées sur la poitrine dans l'attitude orientale du recueillement et de la prière. Une inscription de cinq colonnes est gravée sur la draperie, au-dessous des genoux :

« Au Dieu Nin-Girsu, le héros puissant de Mulkit, Gudéa, patési de Sirtella, dont le nom est célèbre, qui conduit la barque de Mulkit, le pasteur qui se souvient de la constance du cœur de Nin-Girsu, le puissant ministre de Nina, l'homme qui bénit les paroles de Bagus, le rejeton issu de Mazip, le régent fidèle soumis à la sainte volonté de Ninkis, à qui le dieu Dunsagana a pleine confiance, et qui en régente le séjour favori. — Il a fait graver cette parole; il a fait ce temple de Mulkit, dieu de la lumière éclatante. Cette demeure à laquelle s'attache avec constance le cœur du dieu, les hommes antérieurs l'avaient construite.

Le temple du Burin à écrire, le temple de ses sept attributions, Gudéa l'a fait. Pour que la déesse Bagus dirige le cœur des hommes et des femmes, il a accompli son désir. Un navire favorisé par elle, sortit de la

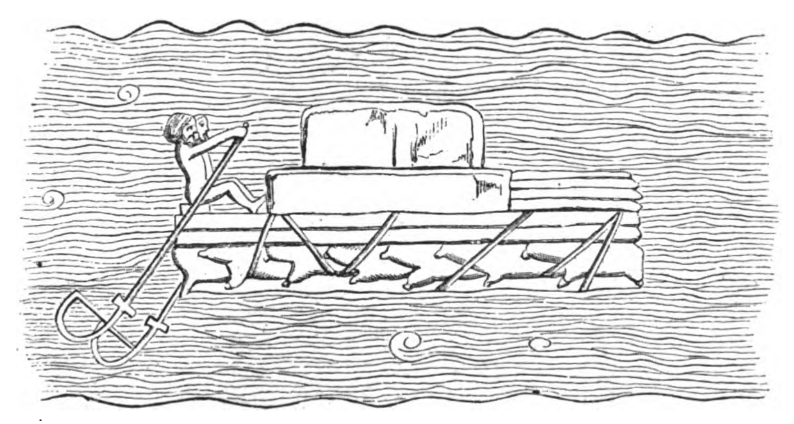


Statue trouvée à Tell-Loh. (Coll. de Sarzec.)

grande mer et s'en alla. Il atteignit la mer de Kansurra. Le navigateur dont le courage n'a pas faibli a tenu parole. Quant au temple de son roi, Gudéa a élevé le faîte de la maison de son séjour. Bagus, la messagère, la fille du ciel, est la souveraine de Gudéa : il a construit le temple qui est le siège de son sanctuaire. Par la volonté de Nina, par la volonté de

Nin-Girsu, des navires apportèrent à Gudéa, le favori de Nin-Girsu, des pays de Magan, de Meluha, de Gubi, de Tilmun et d'autres contrées, des marchandises de toutes sortes à Sirtella. Venant des montagnes de Magan, la pierre qui y est cachée dans les mines, fut sculptée pour ses statues. La volonté royale de Nin-Girsu, qui ressemble à une montagne qui ne peut être déracinée, a décrété en faveur de Gudéa qui a construit le temple de Mulkit, une existence heureuse, et a proclamé la gloire de son nom, parce qu'il a construit le temple de Mulkit. »

La simple lecture de pareilles traductions permet de se rendre compte des difficultés d'interprétation que présentent ces textes su-



Radeau chargé de matériaux de construction [1].

méro-accadiens qui sont loin d'avoir dit leur dernier mot. Toutefois si les détails des traductions, même les plus autorisées comme celles de M. Oppert, sont sujets à revision, le sens général des textes est certain et se dégage nettement. A côté des données mythologiques que renferme l'inscription, et qu'il ne nous est pas encore possible d'éclaircir, nous y trouvons des éléments historiques et géographiques fort importants. Nous y apprenons, en effet, que Gudéa fit venir par mer, à Sirtella, les énormes blocs de granit dans lesquels ont été taillées toutes les statues. Faut-il voir dans les pays de Magan et de Meluha des contrées de l'Égypte que nous trouverons plus tard désignées sous les mêmes noms dans la relation des conquêtes d'Assurbanipal sur les bords du Nil ? Ou bien ces deux régions ne seraient-elles que des districts du

[1] D'après un bas relief du palais de Sennachérib. On voit, à fleur d'eau, des outres disposées autour du radeau pour empêcher l'immersion.

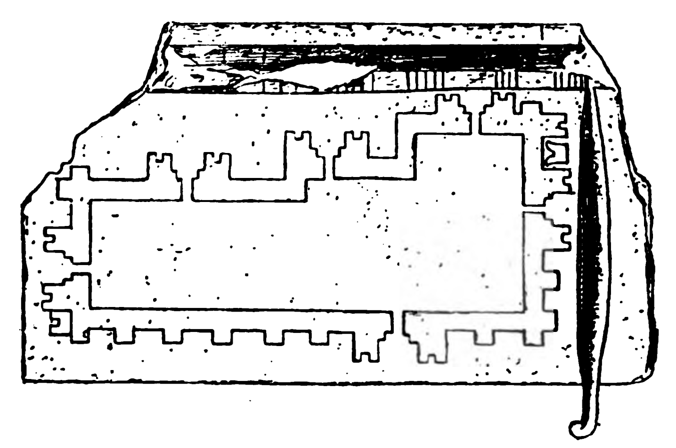
pays de Sumer? Cette dernière hypothèse est peu soutenable puisqu'en Chaldée on ne trouve nulle carrière de pierre; la diorite noire au contraire, fort commune dans la presqu'île du Sinaï et sur la côte d'Égypte, n'a cessé d'être employée par les sculpteurs égyptiens eux-mêmes. Il paraît donc que c'est des côtes de la mer Rouge, que Gudéa appelle la mer de Kansurra, que ce prince faisait venir les matériaux qui ont servi à l'embellissement des temples de sa capitale. L'île de Tilmun qu'il rencontra sur son passage s'écrit dans la langue suméro-accadienne par un idéogramme qui signifie « le pays des dieux »; en égyptien cette île est appelé *Ta-noutri*, mot dont le sens est également « le pays des dieux » : cette coïncidence serait bien étrange si elle ne reposait sur l'existence d'antiques relations commerciales entre la Chaldée et l'Égypte. Enfin, le pays de Gubi, visité par Gudéa, pourrait bien être cette mystérieuse contrée de l'Arabie désignée sous le nom de Gub dans la prophétie d'Ézéchiel (xxx, 5).

Capitale d'un empire qui comprenait toute la basse Chaldée, Sirtella entretenait une flotte dont les navires étaient assez solidement construits pour transporter d'énormes blocs de pierre, faire avec ces lourds chargements le tour de la presqu'île arabique et rentrer dans l'Euphrate par le golfe Persique. De pareils voyages de circumnavigation, à cette époque si reculée, peuvent nous surprendre, mais ils n'ont rien d'invraisemblable. Un long parcours maritime était, comme il le serait encore de nos jours, bien plus praticable qu'un transport par terre, même de médiocre distance, dans des contrées accidentées et avec des moyens de traction qui ne pouvaient être que fort primitifs. Les faits matériels paraissent donc nous forcer de conclure que la navigation et le commerce chaldéens, du temps de Gudéa, avaient pris une extension considérable, en rapport, d'ailleurs, avec le développement artistique dont témoignent les monuments parvenus jusqu'à nous. Que d'autres surprises nous réservent les ruines encore inexplorées de cette grandiose civilisation chaldéenne qui, sœur de celle de l'Égypte, était en pleine floraison il y a quelque trente ou quarante siècles!

Une seconde statue, également décapitée, représente un personnage assis et tenant sur ses genoux une tablette sur laquelle est dessiné au trait le plan d'un temple, exactement comme le ferait un architecte de nos jours; on y reconnaît des bastions de forme rectangulaire, et des portes au nombre de six. Devant ce dessin, se trouve sculptée en relief la règle graduée qui a servi d'échelle à la confection du plan :

c'est le plus ancien étalon métrique connu et nous en reparlerons ailleurs ; enfin à droite, on voit, également en relief, le stylet ou burin à écrire à l'aide duquel l'architecte a exécuté son dessin.

« Voici, dit l'inscription, érigée dans le temple du dieu Nin-Girsu, son roi, la statue de Gudéa, patési de Sirtella, qui a bâti le temple de Mulkit. Il donnera journellement, aussi longtemps qu'il sera gouverneur, un bath (vingt litres) de liqueur fermentée, un épha (vingt litres, mesure des solides) de pain, un demi-épha de pain consacré, pour écarter la malédiction divine. Il tiendra sa promesse dans le temple de Nin-Girsu et accomplira la volonté du dieu. Puisse-t-il accomplir son vœu, et que sa parole devienne vérité ! »



Plan du temple gravé sur la statue de Gudéa.

Sur une autre statue consacrée « à la déesse de la montagne », Gudéa se glorifie d'avoir construit le temple E-Anna dans la ville de Girsu, et il insiste de nouveau sur l'origine des pierres qui ont servi à élever l'édifice : « De la montagne de Magan, il a fait apporter des blocs de diorite qu'il a fait tailler pour sa statue. » Chacune des statues porte un nom particulier dans l'inscription qui la recouvre, et ces textes se terminent parfois par des formules imprécatoires contre le sacrilège qui enlèverait ces images saintes pour les transporter hors du temple ou les briser. Malédictions superflues, qui n'ont peut-être servi qu'à exciter davantage la rage des spoliateurs !

L'œuvre de destruction fut si acharnée qu'il a été impossible de rapprocher de ces torses acéphales les têtes isolées qu'on a rencontrées à côté d'eux. Quel dommage qu'on ne puisse replacer sur leurs troncs,

larges et trapus, ces têtes si caractéristiques de la race à laquelle appartenaient ceux qui les ont sculptées[1] ! L'une a les cheveux et la barbe complètement rasés comme certaines statues égyptiennes ; le visage avec ses grands yeux en amande, son nez épaté, ses lèvres épaisses prend l'aspect de dureté qu'on a toujours reconnu à la race kouschite ; les tempes sont aplaties comme chez les nègres et la boîte cranienne, volumineuse, est rejetée en arrière. L'autre, au contraire, au visage rond et presque bouffi, a une physionomie souriante ; sa coiffure originale se compose d'une calotte cylindrique, ornée sur tout son pourtour d'un large et épais rebord formé par les enroulements symétriques d'un tissu laineux. Il est fort curieux de constater au point de vue du costume, des liens étroits de parenté entre les statues de Gudéa et les personnages d'une peinture égyptienne des tombeaux de Beni-Hassan, de la XIIe dynastie, qui représente une tribu asiatique en voyage, reçue par le gouverneur d'un nôme de l'Égypte.

En attendant que de nouvelles découvertes nous apprennent ce que devint Sirtella après le règne de Gudéa, transportons-nous sur les ruines d'une autre ville chaldéenne mentionnée deux fois dans la Genèse, Ur, la patrie d'Abraham. L'identification de cette cité avec les collines de Moughéir « la bitumée », est certaine ; elle s'étend sur la rive droite de l'Euphrate, dans le pays de Sumer, non loin du confluent de l'Euphrate et du Schatt-el-Haï. Durant sept mois de l'année la plaine est submergée, et les monticules de ruines forment comme des îlots au milieu de l'Océan qui a remplacé le désert. Au sommet de l'un de ces tertres se dresse encore dans un assez bon état de conservation un ancien temple chaldéen, construit en énormes briques cimentées avec du bitume : l'édifice rectangulaire a deux étages qui représentent une hauteur de plus de quarante pieds au-dessus du sol actuel.

Dans les siècles qui suivirent le démembrement de l'empire de Nemrod, Ur devint la capitale d'un royaume qui comprenait, à une certaine époque au moins, tout le pays de Sumer et la partie méridionale de celui d'Accad ; de là vient que ses rois s'intitulent « roi d'Ur, roi de Sumer et d'Accad », formule qu'ils ont léguée aux souverains de Babylone. Le colonel Taylor a retrouvé à Moughéir un cylindre de Nabonid, le dernier roi de Babylone, sur lequel ce prince raconte qu'il a fait restaurer en ce

[1] Voyez la reproduction de ces têtes plus haut, p. 55 et 57.



lieu un temple construit jadis par deux anciens rois chaldéens Lik-Bagus et Dungi. « J'ai restauré le E-sar(?)-sik, la pyramide du temple de la

Ruines d'Our

A. Tombeaux environnant la ville. — B. Enceinte fortifiée. — C. Grand temple pyramidal (Cf. plus haut. p. 1.)

grande déesse Istar, dans la ville d'Ur, dont le roi Lik-Bagus avait entrepris la construction sans pouvoir l'achever, mais que son fils Dungi

avait complètement terminée. Sur les cylindres de fondation de Lik-Bagus et de Dungi, son fils, je lus ce qui suit : à savoir que Lik-Bagus commença cette pyramide et ne l'acheva pas, tandis que Dungi parvint à la terminer. Mais dans la suite des temps, la pyramide était tombée en vétusté ; alors, je la restaurai dans son primitif état, avec du bitume et des briques, et j'en bouchai les fissures, sans toucher aux cylindres que Lik-Bagus et Dungi son fils y avaient déposés jadis. »

Lik-Bagus et Dungi qu'on place 2400 ans avant notre ère, sont les deux plus anciens rois d'Ur, ceux-là même dont les inscriptions retrouvées sur place sont venues confirmer le récit du cylindre de



Cylindre de Lik-Bagus [1].

Nabonid. Le premier de ces princes, dont le nom a été lu Urkhammu, a été identifié, mais sans preuve bien plausible, avec un monarque chaldéen cité, par une singulière réminiscence, dans les *Métamorphoses* d'Ovide :

> Rexit Achæmenias urbes pater Orchamus; isque
> Septimus a prisci numeratur origine Beli (IV, 212).

Les titres que prend Lik-Bagus dans ses protocoles officiels sont les suivants : « Lik-Bagus, le mâle puissant, roi d'Ur, roi des pays de Sumer et d'Accad. » De là, il paraît résulter qu'à l'époque de ce prince, Ur était la capitale de la Chaldée entière, sauf peut-être Babylone ; on a trouvé des briques estampées au nom de Lik-Bagus, non seulement à Moughéir, mais à Warka, à Tell-Loh, à Senkereh, à Niffer,

[1] D'après J. Menant, *Recherches sur la Glyptique orientale*, t. I, p. 129.

ce qui nous permet d'apprécier approximativement jusqu'où s'étendait son autorité. Sur un cylindre-cachet on lit le nom d'un personnage qui s'intitule *patesi* d'une ville dont le nom est effacé, et qui se proclame en même temps le serviteur de Lik-Bagus : faudrait-il conclure de cette circonstance que le patési n'était qu'un gouverneur vassal, investi par son suzerain d'attributions civiles et religieuses?

Lik-Bagus fit construire à Ur même, un temple au dieu Ur ou Samas « le luminaire puissant du ciel, fils aîné du seigneur de l'abîme », et à Sin, le luminaire de la nuit. A Sirtella où M. de Sarzec a retrouvé sa statue, il embellit comme Gudéa, les temples de Nin-Girsu et des



Cylindre de Marduk-uddua, roi vassal de Dungi [1].

autres divinités dont il voulait se procurer les faveurs; à Uruk il construisit un somptueux sanctuaire à la grande déesse Nanâ, « sa souveraine, sa dame »; à Larsa, c'est au dieu Samas, « son roi »; à Nipour, c'est à la déesse Belit « sa souveraine », et à Mul-galal, le dieu de l'abîme.

Son fils Dungi fut aussi un constructeur de temples, comme la plupart des princes qui ont régné en Chaldée. Il prend, ainsi que son père, les titres de « mâle puissant, roi d'Ur, roi des pays de Sumer et d'Accad », mais il ajoute en outre : « roi des quatre régions », titre que nous avons déjà relevé dans les protocoles des rois du pays d'Accad, et qui fait allusion aux quatre régions terrestres correspondant aux quatre régions célestes, et rappellent en même temps la tétrapole mentionnée dans la Genèse comme le siège primitif de la puissance de Nemrod: Babel, Erech, Accad et Kalneh. Dungi bâtit à Ur le E-harsak

[1] D'après J. Menant. *Recherches sur la Glyptique orientale*, t. I, p. 140.

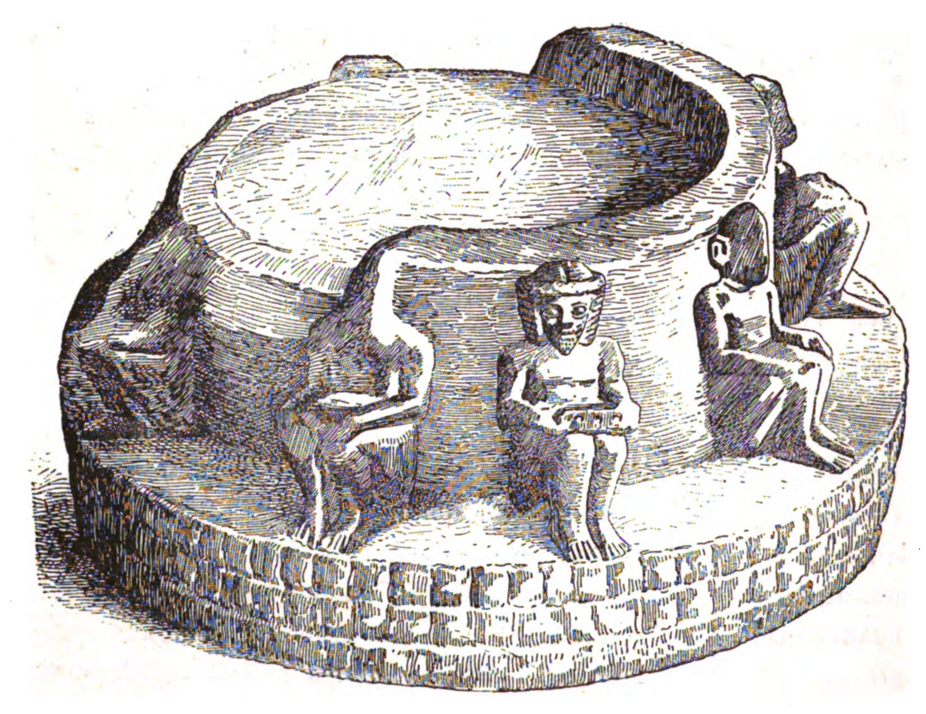
ou temple de la montagne; à la déesse du pays de l'Occident il consacra le temple nommé E-Raguksa; à Nanâ, il dédia le E-Anna qu'il fit réparer et embellir. Une inscription votive un peu moins formulaire que les autres contient ces mots : « Au dieu de la Vaillance (Nergal), souverain protecteur de Sirtella, j'offre un sacrifice pour la préservation des jours de Dungi, le mâle puissant, le roi du pays d'Ur, le dévastateur de la terre des rebelles, fils de Lik-Bagus. » Le nom de ce prince figure encore sur un cylindre-cachet d'un personnage nommé Marduk-uddua, roi de Sirtella, qui offre un sacrifice en l'honneur du roi d'Ur, son suzerain, et aussi sur un poids en pierre, affectant la forme d'un canard et contenant ces mots : « Dix mines de Dungi. » Cette inscription paraît autoriser à croire que Dungi créa un système pondéral qui, dans la suite, porta son nom aussi longtemps qu'il fut conservé en usage.

§ III. — L'INVASION ÉLAMITE

Vers l'an 2300 avant notre ère, les royaumes chaldéens formés du démembrement de l'empire de Nemrod, furent renversés par une invasion étrangère qui, descendant le cours du Choaspès, couvrit rapidement tout le bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate. Les conquérants étaient les Élamites dont la puissance avait grandi dans l'ombre, grâce à la cohésion de leur unité nationale, tandis que leurs voisins de l'ouest, affaiblis par leurs dissensions intestines, avaient fini par se trouver hors d'état de défendre leurs frontières et leur indépendance. Bérose, comprenant sous la dénomination de Mèdes tous les peuples établis à l'est du Tigre, groupe sous le nom de *dynastie mède* les rois étrangers que la conquête implanta dans la Chaldée; il compte onze rois mèdes, pour une période de deux cent vingt-quatre ans.

Cette domination élamite resta gravée dans les souvenirs nationaux des Chaldéens comme une injure à venger, jusqu'au jour où, sous le roi Assurbanipal, ils prirent une éclatante revanche en portant le fer et le feu à Suse même, la capitale de leurs ennemis séculaires; alors seulement ils rapportèrent triomphalement en Assyrie les statues de leurs dieux et toutes les richesses qui leur avaient été ravies seize siècles auparavant. Dans le récit de cette glorieuse campagne contre l'Elymaïde, Assurbanipal raconte comment la statue de la grande déesse d'Uruk était jadis tombée entre les mains des monarques susiens : « Le roi d'Élam, Kudur-Nahunta, qui n'adorait pas les

grands dieux, et qui, dans sa méchanceté, s'était confié dans ses propres forces, mit la main sur les temples du pays d'Accad et il emporta la statue de la déesse Nanâ : ses jours ont été comblés et son pouvoir fut immense. Les grands dieux permirent ces choses, et pendant deux nères, sept sosses et quinze années (c'est-à-dire mille six cent trente-cinq ans) cette image resta au pouvoir des Élamites. C'est pourquoi, moi, Assurbanipal, le prince qui adore les grands dieux, j'ai fait la conquête du pays d'Élam. »

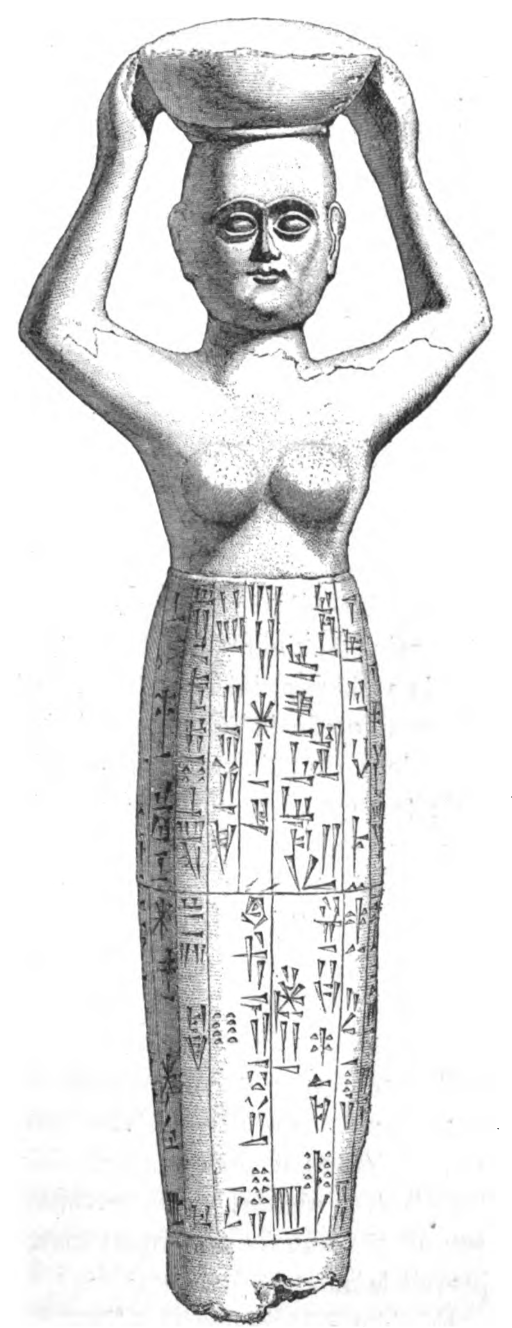


Base de colonnette, trouvée à Tell-Loh. (Coll. de Sarzec.)

Et dans un autre passage de ses annales le monarque conquérant ajoute :

« La statue de la déesse Nanâ était dans le malheur depuis mille six cent trente-cinq ans : elle avait été emportée en captivité en Élam, pays qui ne lui était pas consacré. La déesse, avec les dieux ses pères, proclama, dès cette époque, mon nom pour la souveraineté des nations, et elle me confia le soin de ramener sa statue. Elle dit : « Assurbanipal me fera sortir de l'Élam, pays ennemi, et me rétablira dans le temple E-Anna. » Cet ordre divin avait été prononcé depuis des jours reculés, mais ce furent mes contemporains seulement qui l'expliquèrent. Alors,

je saisis les mains de la statue de la grande déesse, et je lui fis prendre, pour réjouir son cœur, un chemin direct jusqu'au temple E-Anna. Le premier jour du mois de kisilev (novembre-décembre), je la fis entrer dans la ville d'Uruk, et je la réinstallai dans les tabernacles éternels du E-Anna, le temple de sa prédilection. »



Canéphore en bronze avec le nom du roi Kudur-mapuk. (Musée du Louvre.)

Le nom du roi qui, d'après l'inscription d'Assurbanipal avait emporté à Suse la statue de la déesse Nanâ, est Kudur-Nahunta, mot de même formation que le Kudur-Lagamer, le Chodorlahomor biblique. C'est en 660 av. Jésus-Christ qu'Assurbanipal prit Suse : la date de la conquête de la Chaldée par les Élamites est donc celle de 2295 avant notre ère. Cette invasion prit place de bonne heure dans la légende, et nous avons vu que le héros de l'épopée chaldéenne, Isdubar, fait la guerre à un roi qui porte le nom susien de Humbaba, que le droit de conquête avait rendu maître d'Uruk.

C'est la ville de Larsa qui, d'après les monuments, paraît avoir été la capitale du royaume élamite de la Chaldée tributaire de Suse. Au milieu des ruines de cette cité, identifiées par Loftus avec les monticules de Senkereh, s'élève encore une grande construction carrée, parfaitement orientée comme tous les temples chal-

déens, et mesurant trois cents pieds de long sur deux cent vingt de large. Bâti par les premiers rois, qui l'embellirent à l'envi, ce temple fut réparé bien plus tard par Nabuchodonosor et par Nabonid; c'est le fameux sanctuaire de Samas. Larsa fut la ville du culte du Soleil, comme Ur était la ville du culte de la Lune.

De la dynastie élamite qui régna dans cette capitale, nous connaissons d'abord une série continue de trois princes. Le premier, Simti-Sitarhak, ne nous est révélé que par la mention qui est faite de son nom dans les inscriptions de son fils Kudur-Mapuk : « A la déesse de la montagne, qui inspire le respect, qui exalte celui qui lui fait des offrandes, fille du seigneur du Zodiaque (Sin), à leur souveraine, Kudur-Mapuk, souverain du pays de Yamutbala, fils de Simti-Sitarhak, et son fils Eri-Aku, pasteur glorieux de Nipur, gouverneur du pays d'Ur, roi du pays de Larsa, roi de Sumer et d'Accad. Le temple appelé les Cent Lumières, qui est le lieu de son exaltation, nous l'avons construit pour la préservation de notre vie; nous en avons surélevé le sommet; nous l'avons, en son honneur, agrandi comme une montagne. Que la déesse, souveraine du ciel et de la terre, tandis que les années du roi s'avancent vers la vieillesse, lui accorde, avec la bénédiction des grands dieux, la conservation de la force pour de longues années, la stabilité du trône, et lui donne la paix pour les villes de son royaume. »

Ce texte nous montre un souverain devenu vieux, qui avait associé à sa couronne son fils Eri-Aku, nom dans lequel il est facile de reconnaître le Ariok, roi de Larsa, dont parle la Genèse dans le récit de l'invasion de Chodorlahomor. Une autre inscription confirme cette association au trône : « Au dieu Sin, son roi Kudur-Mapuk, souverain du pays de l'Occident, fils de Simti-Sitarhak, adorateur du dieu Sin, son protecteur, qui marche devant lui; il a construit le temple du E-Nunmah pour la conservation de ses jours et pour la préservation des jours de son fils Eri-Aku, roi de Larsa. » L'empire de Kudur-Mapuk s'étendait peut-être à la fois sur l'Élymaïde, sur la Chaldée et sur d'autres régions voisines comme le pays de Yamutbal, tandis que son fils Eri-Aku fut seulement souverain du district de Larsa, au moins jusqu'à la mort de son père.

Eri-Aku est encore mentionné dans des inscriptions qui lui sont propres et qu'il fit graver probablement lorsqu'il fut devenu seul roi de la Chaldée. Elles ont été trouvées à Mougheir, et le prince y prend à la fois les titres de souverain d'Ur, roi de Larsa et roi des Sumers

et des Accads. A Ur, il fit construire un temple à la déesse de la montagne, il restaura les remparts de la ville et travailla comme les rois de race chaldéenne à l'achèvement de la grande pyramide. Dans un autre texte, Eri-Aku se vante d'avoir remis en honneur les anciennes fêtes de la ville d'Eridu que la conquête avait sans doute interrompues, d'avoir réparé le grand temple E-Anna, d'avoir enfin restauré les sanctuaires de Sin et de Samas. Cette inscription paraît avoir été rédigée du vivant de Kudur-Mapuk, alors que ce prince avait abdiqué, car elle nous apprend qu'Eri-Akù s'efforce de suivre religieusement les traces de son père et qu'il « a construit ce temple et quatre autres pour la conservation de ses jours et la préservation de ceux de Kudur-Mapuk, son père, qui l'a engendré. »

Avec Eri-Aku s'arrêtent les informations que nous pouvons puiser dans les documents cunéiformes sous la domination élamite en Chaldée. Mais le quatorzième chapitre de la Genèse contient un récit qui se rattache directement à cette domination qui paraît avoir pris fin avec Chodorlahomor ou Kudur-Lagamer, pour l'appeler de son nom susien. Souverain, comme tous ses prédécesseurs, d'une partie de la Mésopotamie, ce prince avait projeté une expédition lointaine à l'ouest du désert de Syrie, qui devait le rendre maître de toute l'Asie occidentale : il avait entrepris de fonder l'empire immense que les monarques assyriens ne réussiront à réaliser que quinze siècles plus tard. Ce rêve prématuré devait être la cause de sa perte et entraîner la chute du royaume que lui avaient transmis ses pères. Il s'avança à travers la Syrie jusqu'à Sodome et à Gomorrhe, entraînant à sa suite les rois ses vassaux : Amraphel, roi de Sennaar, c'est-à-dire, en assyrien, Imur-pal, roi de Sumer ; Ariok (Eri-Aku), roi de Larsa ; et Tirgal « roi des Goïm, » c'est-à-dire roi des nomades du désert.

« Il arriva, dit le texte biblique, au temps d'Amraphel, roi de Sennaar, d'Ariok, roi de Larsa, de Chodorlahomor, roi des Élamites et de Tidal, roi des Goïm,

« Qu'ils firent la guerre contre Bera, roi de Sodome, contre Birsa, roi de Gomorrhe, contre Sineab, roi d'Adama, contre Seméber, roi de Séboïm, et contre le roi de Béla appelé Sohar ;

« Ils se rassemblèrent tous dans la vallée de Siddim, maintenant la mer salée.

« Ils avaient pendant douze ans subi le joug de Chodorlahomor, mais la treizième année ils se révoltèrent.

« La quatorzième année, Chodorlahomor vint avec les rois, ses vassaux; et ils battirent les Réphaïm en Astaroth de Karnaïm, les Zouzim en Ham, les Emim dans la plaine de Kiriataïm,

« Et les Khorim dans leur montagne de Séhir, vers la plaine de Paran qui domine le désert.

« Puis, ils s'en retournèrent et vinrent à En de Mischapt, c'est-à-dire Qadesch, et ils battirent tout le pays des Amaléqim et des Amorim, habitants du Khasason-Tamar.

« Alors, le roi de Sodome, le roi de Gomorrhe, le roi d'Adma, le roi de Séboïm et le roi de Béla, appelé Sohar, sortirent et rangèrent en bataille leurs troupes dans la vallée de Siddim,

« Contre Chodorlahomor, roi d'Élam, contre Tidal, roi des Goïm, contre Amraphel, roi de Sennaar, et contre Ariok, roi de Larsa; ils étaient quatre rois contre cinq.

« Il y avait dans la vallée de Siddim de nombreux puits de bitume; les rois de Sodome et de Gomorrhe s'enfuirent et y tombèrent, et ceux de leurs gens qui échappèrent se réfugièrent dans la montagne.

« Les envahisseurs prirent alors toutes les richesses de Sodome et de Gomorrhe et tous leurs vivres, puis ils se retirèrent.

« Ils prirent aussi Lot, le neveu d'Abram, qui demeurait à Sodome, et tout son bien, et ils partirent.

« Un fuyard vint avertir Abram, Hébreu qui séjournait dans le terrain de parcours de Mamré, d'Amori, frère d'Escol et de Aner, qui avaient fait alliance avec Abram.

« Quand Abram eut appris que son neveu avait été fait prisonnier, il arma trois cent dix-huit de ses esclaves, nés dans sa maison, et il poursuivit les rois jusqu'à Dan.

« Ayant partagé ses troupes, il se jeta sur eux pendant la nuit, lui et ses hommes; il les battit et il les poursuivit jusqu'à Khobar, à gauche de Dammeseq (Damas).

« Il reprit tout le butin, et ramena Lot, son neveu, avec ses biens, les femmes et le peuple. »

Là s'arrête le texte biblique qui se contente de relater le danger qu'avait couru un instant la tribu d'Abraham et le triomphe du grand patriarche. Repoussé jusqu'en Assyrie, Chodorlahomor conserva-t-il l'empire de la Chaldée? On peut croire que l'échec que lui infligea Abraham auprès de Damas, en donnant le signal d'un soulèvement général, fut le premier symptôme de la catastrophe finale qui rendit à la Chaldée son

indépendance. Mais avec des lambeaux de textes, mis bout à bout sans qu'on puisse leur trouver des points de suture biens certains, il est difficile de bâtir autre chose que de fragiles hypothèses. Toutefois si nous ne connaissons encore presque rien de l'histoire de la domination élamite en Chaldée, nous nous rendons pourtant déjà compte du caractère et de la forme qu'elle revêtit. Ainsi que le fera plus tard Cyrus entrant à Babylone, les sanctuaires des anciens dieux furent respectés et embellis comme par le passé ; les dynasties locales furent probablement maintenues en offrant des garanties de fidélité dans la servitude ; les villes qui refusèrent de se soumettre reçurent des gouverneurs susiens, mais ceux-ci rédigèrent leurs inscriptions dans la langue de la Chaldée, et ils paraissent s'être constamment efforcés de se concilier la faveur des dieux chaldéens comme de véritables souverains nationaux. Il sembla au bout de peu de temps, que rien n'était changé, sauf les maîtres du pays ; mais les Chaldéens n'oublièrent jamais que ces maîtres représentaient le joug étranger, et ils le secouèrent dès que les circonstances devinrent favorables.

§ IV. — LA SECONDE CONFÉDÉRATION CHALDÉENNE

A la suite des rois Élamites, Bérose enregistre deux dynasties avant d'arriver à celle qu'il appelle dynastie arabe. La première, dont il n'indique pas la nationalité, comprend onze rois formant ensemble une période de deux cent quarante-huit ans, qu'on place de 2224 à 1976 avant Jésus-Christ. La seconde, qu'il donne comme chaldéenne, a quarante-neuf rois ayant occupé le trône pendant quatre cent cinquante-huit ans, de 1976 à 1518. Mais il est probable qu'un certain nombre de ces princes ont régné simultanément dans différentes villes de la Chaldée, car les documents cunéiformes nous font connaître, comme par le passé, plusieurs dynasties locales dont l'histoire ne peut encore être reconstituée que par lambeaux. Ce que l'on en sait, pourtant, suffit à nous donner la certitude que la constitution politique de la Chaldée n'avait pas été modifiée, malgré les guerres et les révolutions que ce pays dut avoir à supporter : c'est toujours le même morcellement en principautés indépendantes ou vassales les unes des autres. Tout au plus est-il possible de remarquer l'apparition au premier plan de cités qui deviennent capitales importantes, tandis qu'auparavant elles n'étaient pas même mentionnées comme villes secondaires. Ainsi en est-il, par

exemple, de Nipur et de Nisin qui ont brillé, à ce moment, d'un certain éclat. D'autre part les anciens royaumes de Larsa, d'Ur, de Babylone continuent à subsister, tout en perdant de temps en temps leur autonomie. Un certain nombre de souverains exercent leur autorité sur plusieurs de ces villes à la fois, soit à titre de rois, soit comme patésis ou gouverneurs, de sorte qu'il est souvent fort difficile de savoir quelle est la vraie capitale et quel est le lieu de résidence royale.

A Moughéir et à Senkereh on a trouvé des briques de construction estampées au nom d'un roi qui s'appelle Sin-idinnam, fils d'un prince dont le nom mutilé commence par les deux syllabes *Ga-sin*... Sin-idinnam prend le titre de roi d'Ur, roi de Larsa, roi des Sumers et des Accads, de sorte qu'on peut croire qu'il dominait sur la plus grande partie de la Chaldée. Il se glorifie d'avoir fait réparer et embellir les temples d'Ur et de Larsa et d'avoir fait creuser le canal Kibigana, dans le but d'arroser et de fertiliser le pays : c'est le commencement du réseau d'irrigation que complèteront plus tard Hammurabi et Nabuchodonosor. A Larsa, il ne manqua pas d'ajouter encore aux ornements dont ses prédécesseurs chaldéens ou élamites avaient enrichi le temple de Samas; on rétablit les fêtes solennelles célébrées jadis en l'honneur du dieu qu'il appelle « le souverain de la vie, le chef du ciel, le prince des génies. » Le règne de Sin-idinnam paraît avoir été une période de restauration et de relèvement national; l'agriculture prit un développement qu'elle n'avait pas connu jusque-là; on vit renaître avec la sécurité, la confiance publique troublée par les dernières guerres, et nous possédons un certain nombre de contrats d'intérêt privé qui datent du règne de ce prince.

Quelques-uns de ses successeurs joignent à leurs titres ordinaires celui de rois de Nisin, et c'est principalement dans les ruines d'Ur et d'Eridu qu'on a recueilli les briques de construction de ces princes dont on connaît à peine les noms, mais qui régnaient sur tout le pays de Sumer et une partie de celui d'Accad. Ce sont : Amar-Sin, roi constructeur comme tous les princes chaldéens; il ajoute au protocole en usage avant lui le titre de « roi des quatre régions, roi suprême »; — Gamil-Adar dont les noms pompeux sont les suivants : « glorieux souverain de Nipur, gouverneur d'Ur, pasteur d'Eridu, seigneur d'Uruk, roi de Nisin, roi des Sumers et des Accads, le favori, les délices des yeux de la déesse Nanâ »; — Libit-Anunit, qui porte un vocable composé d'éléments féminins, et qui se vante d'avoir élevé le temple E-Milkit à la déesse Nanâ;

— Isbi-Zikar, connu seulement par un fragment qui le nomme roi de Nisin ; — enfin Isme-Dagan.

Nous ne savons point exactement dans quel ordre se sont succédé ces princes, ni même l'étendue approximative des lacunes qui peuvent les séparer les uns des autres. Quant à Isme-Dagan, nous connaissons son fils qui s'appelle Gungunum. Un cône en terre cuite énumère les pieuses constructions de ce souverain : « Au dieu Samas, le pasteur vigilant, l'Illuminateur de la terre, le fils de la grande déesse, pour la conservation de ses jours, Gungunum, le mâle puissant, le roi de tout le pays d'Ur, le seigneur d'Uruk, le pasteur d'Ur, fils d'Isme-Dagan, roi de Sumer et d'Accad, a construit les temples E-Hiliani et E-Gina, sa demeure de prédilection; il les a embellis pour que Samas préserve ses jours. » D'autres textes nous informent que ce roi fit également élever des temples en l'honneur d'Anu et de Sin.



Cylindre de Gamil-Sin[1].

Le prince dont on peut conjecturalement placer le règne après Gungunum porte un nom qu'on a proposé d'articuler Gamil-Sin; on a son cylindre-cachet sur lequel il s'intitule « mâle puissant, roi d'Ur, roi des quatre régions. » Sur un galet de basalte dans lequel on a pratiqué une cavité ronde qui servait de matrice au pivot de la porte d'un temple, on lit une dédicace au nom de Gamil-Sin, roi d'Ur et roi de Nipur.

Une inscription de Moughéir donne le nom d'un roi qui fait probablement partie de la même dynastie : c'est Nur-Raman, qui s'intitule, pasteur d'Ur et roi de Larsa. Trois des temples d'Ur, le E-Rubmah, le E-Minuni et le E-Galzib, dédiés à Sin et à Ningal, furent particulièrement l'objet du culte de ce prince. Un contrat d'intérêt privé porte une date ainsi énoncée : « Mois de Tebit, de l'année dans laquelle le roi Nur-Raman a décoré de lames d'or un trône splendide en l'honneur de Samas. »

[1] D'après J. Menant, *Recherches sur la Glyptique orientale*, t. I, p. 131.

Rim-Sin est le dernier souverain que les documents cunéiformes mentionnent avec le titre de roi de Larsa. Il se dit sur une inscription votive de Mougheir : « pasteur du pays de Nipur, seigneur d'Ur, roi de Larsa, roi des Sumers et des Accads, adorateur des dieux Anu, Bel et Raman, qui ont confié à ses mains le sceptre d'Uruk. » Il dominait donc sur la plus grande partie de la Chaldée et son règne paraît avoir été long et prospère, comme un grand nombre de contrats privés portent à le croire. Sur quelques-uns d'entre eux on retrouve le souvenir d'événements mémorables accomplis sous ce prince : il en est, par exemple, qui sont datés de l'année « où les soldats des dieux Anu, Bel et Raman ont pris la ville royale de Nisin. » Peut-être cette ville, dont on ignore l'emplacement, fut-elle conquise sur les Élamites qui s'y seraient retranchés comme dans leur dernier boulevard en Chaldée. Toujours est-il que la prise de Nisin, qui était un acheminement dans la voie de la centralisation de la Chaldée sous un sceptre unique, puisqu'elle supprimait une des dynasties locales du pays, fut considérée par les Chaldéens comme un événement national qui servit longtemps de point de départ pour la supputation des années. Ce sont encore des dates de contrats qui nous apprennent que Rim-Sin prit les villes de Kisuri et de Dur-Il, situées sur la frontière du pays d'Elam; qu'il plaça deux remarquables statues de bronze dans le temple E-Parra, sans doute en reconnaissance de ses victoires; enfin qu'il fit creuser de nombreux canaux et régulariser le cours du Tigre. Cette prospérité de la basse Chaldée fut peut-être cause de sa perte, car elle excita la jalousie et les convoitises des souverains qui s'étaient maintenus indépendants dans le nord du pays d'Accad; leur puissance avait grandi dans l'ombre, et ils n'avaient qu'à se laisser aller au gré des ondes du Tigre et de l'Euphrate pour se trouver transportés, sans nul effort, dans un pays plus fertile que le leur, et habité par un peuple frère qui parlait la même langue : Babylone aspirait déjà à absorber la Chaldée toute entière, et Rim-Sin est le dernier roi de l'indépendance du sud.

A l'époque de Rim-Sin, il y avait déjà fort longtemps que la dynastie royale, qui avait le siège de sa puissance à Babylone, gouvernait paisiblement tout le nord du pays d'Accad. Une tablette cunéiforme nous a conservé les noms de ces princes dans l'ordre chronologique; elle compte onze rois qu'il faut probablement regarder comme les onze princes de la troisième dynastie de Bérose. Ce sont :

Sumu-abi	qui règne	15	ans (vers l'an 1800 av. J.-C.)
Sumula-ilu	—	35	
Zabu	—	14	
Abil-Sin	—	18	
Sin-muballit	—	30	
Hammurabi	—	55	
Samsu-iluna	—	35	
Ebisun	—	25	
Ammi-ditâna	—	25	
Ammi-di-dugga	—	21	
Samsu-ditana	—	31	

formant ensemble une période de trois cent quatre ans (de 1800 à 1500).

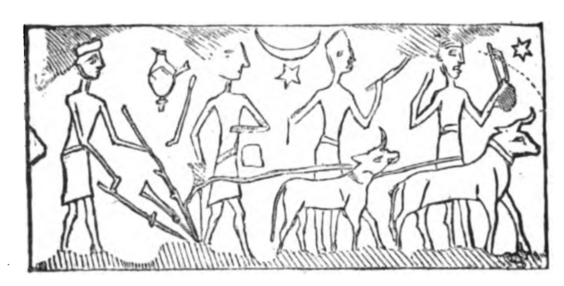
Une inscription de Nabonid raconte que le troisième roi de cette dynastie, Zabu, avait réparé les deux temples de Sippara, le temple du Jour dédié à Samas et le E-Ulbar consacré à la déesse Anunit. Son fils Abil-Sin est mentionné dans un fragment mutilé d'une tablette historique[1], mais on ne sait rien de son règne.

Le véritable fondateur de la grandeur de Babylone fut Hammurabi qui régna environ de 1700 à 1645 avant notre ère, et dont nous possédons de nombreuses inscriptions, rédigées les unes en assyrien, les autres en suméro-accadien. Par suite de quelles circonstances parvint-il à dominer sur toute la Chaldée ; c'est ce qu'il est bien difficile de dire : de certains passages de ses inscriptions on peut conclure toutefois qu'il fit à main armée la conquête de Sumer et qu'il renversa par la force les petits États qui essayaient de se maintenir dans ce pays. « Les dieux Raman et Bel, dit-il, m'ont donné les peuples de Sumer et d'Accad à gouverner; ils ont rempli ma main des tributs prélevés sur eux. J'ai fait creuser le canal Nahar-Hammurabi, la bénédiction des habitants de la Babylonie. Ce canal irrigue les terres des Sumers et des Accads ; j'ai dirigé les eaux de ses branches secondaires dans des plaines désertes, je les ai faites se déverser dans des canaux desséchés, de manière à fournir des eaux intarissables aux peuples de Sumer et d'Accad. J'ai réparti dans de nombreux villages les habitants des pays de Sumer et d'Accad ; j'ai transformé les plaines désertes en terres fécondes ; je leur ai donné la fertilité et l'abondance ; j'en ai fait un séjour de bonheur. » A l'entrée du grand canal, il fit élever une forteresse qu'il appela Dur-Sin-

[1] III R. 38, col. II, l. 64.

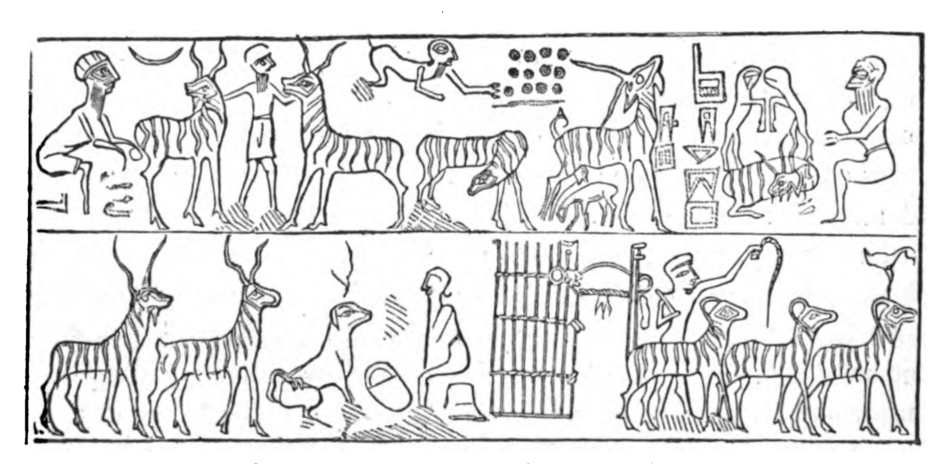
muballit en mémoire de son père ; les bastions de ce château-fort destiné à fermer la route de la Chaldée aux invasions étrangères, étaient, paraît-il, imposants comme des montagnes.

La construction de cette place de guerre a, sans doute, quelque



Scène agricole sur un cylindre chaldéen[1].

rapport avec les luttes que Hammurabi eut à soutenir contre le pays d'Elam et contre Rim-Sin, roi de Larsa, dont nous avons parlé plus



Scènes pastorales sur un cylindre chaldéen[2].

haut. Les dates que nous trouvons inscrites à la suite de contrats du règne de Hammurabi sont les seuls témoignages qui nous soient parvenus au sujet de ces guerres qui furent longues et acharnées ; il paraît même que, désespérant de sauvegarder l'indépendance de son pays, Rim-Sin fit alliance avec son ennemi le roi d'Elam ; le malheur rapprocha les deux rivaux pour lutter contre l'ennemi commun. Un contrat

[1] D'après J. Menant, *La Glyptique orientale*, t. I, p. 205.
[2] Loc. cit., t. I, p. 205.

porte en effet cette souscription : « Fait au mois de Sebet (janvier-février), le vingt-deuxième jour, en l'année où Hammurabi, le roi, marchant triomphalement pour le service d'Anu et de Raman, a renversé le souverain du pays d'Elam et le roi Rim-Sin. » D'autres dates nous informent de la même manière que le roi de Babylone s'empara des villes, inconnues d'ailleurs, de Maïru, de Mulalnak, de Kitu et d'Umritu ; il se fit même proclamer roi dans cette dernière place.

Les autres textes du règne de Hammurabi sont tous relatifs à la construction de temples dans différentes villes de la Chaldée, et au creusement de nombreux canaux d'irrigation, sans qu'il y soit fait la moindre allusion à des événements politiques ou militaires. Une tablette conser-



Cylindre chaldéen [1].

vée au Musée Britannique porte cette dédicace à la déesse Nanâ : « A Nanâ, déesse de Kulunu (Kalanné), déesse dont la gloire remplit le ciel et la terre, à sa dame, Hammurabi, prophète d'Anu et de Bel-Dagan, serviteur obéissant de Samas, pasteur qui réjouit le cœur de Marduk, favori de Nanâ, roi puissant, roi de Babylone, roi des peuples de Sumer et d'Accad, roi des quatre régions, qui a refait les sanctuaires des grands dieux. Après que Nanâ lui eut donné l'empire sur les peuples de Sumer et d'Accad, et qu'elle eut confié à ses mains les rênes du pouvoir, il bâtit à Nanâ, sa protectrice, dans Kulunu, ville consacrée à sa divinité, le temple E-Zikalama, sa demeure favorite. »

Hammurabi construisit en outre un temple à Kilmad, ville située non loin de l'endroit où est aujourd'hui Bagdad ; il éleva des sanctuaires à Marduk et à Zarpanit ; il restaura le E-Mit-urris et le E-Silim-Kalama ; il éleva jusqu'au ciel le sommet de la grande tour de Zamama. Mais ses

[1] D'après J. Menant, *La Glyptique orientale*, t. I, p. 208.

constructions les plus célèbres et le plus fréquemment citées dans les textes cunéiformes postérieurs sont les deux fameux temples de Babylone appelés le E-Sagil et le E-Zida. La fondation du premier est mentionnée dans une inscription très mutilée dont il n'est pas possible de donner une traduction suivie ; celle du second se trouve consignée sur une tablette du musée du Louvre : « Au dieu Marduk, le grand seigneur qui distribue l'abondance, aux dieux, seigneurs du E-Sagil et du E-Zida, à son maître, Hammurabi qui exalte le dieu Anu et le dieu Bel, qui adore le dieu Samas, le pasteur aimé de Marduk, le roi puissant, le roi des peuples de Sumer et d'Accad, le roi des quatre régions... A Marduk, le dieu qui l'a créé, il a élevé dans Borsippa, la ville où on l'adore, le E-Zida, son sanctuaire vénéré. »

Quand Babylone sera devenue une ville immense absorbant dans son sein toute la vie de la Chaldée, les temples du E-Sagil et du E-Zida sans cesse embellis et restaurés par les rois, bénéficieront de la renommée et de l'éclat de la grande cité, et ils deviendront les sanctuaires les plus vénérés de la Chaldée, au fur et à mesure que les autres temples du pays perdront de leur vogue et de leur importance. Au temps de Hammurabi, les vieilles cités chaldéennes conservaient encore en partie l'éclat dont elles avaient brillé à l'époque de leur autonomie ; le roi de Babylone lui-même, après en avoir fait la conquête, s'empressait d'effacer les traces de la guerre, en les embellissant comme l'avaient fait les anciens rois. C'est ainsi qu'à Larsa, il rebâtit le temple de Samas, et les cylindres de fondation qu'il avait déposés dans les substructions de cet édifice ont été retrouvés par Nabonid comme tant d'autres inscriptions des anciens souverains du pays.

Enfin, les grands travaux d'irrigation et de drainage entrepris à cette époque témoignent de l'activité féconde de Hammurabi ; les Chaldéens bénirent la mémoire de cet intelligent monarque, et ils surent apprécier non moins les conquêtes qu'il faisait sur la nature que celles qu'il accomplissait les armes à la main. Les contrats sont souvent datés de l'année de l'inauguration d'un canal, aussi bien que de l'époque d'une grande victoire. Ces canaux étaient d'autant plus bienfaisants pour le pays qu'ils le préservaient des inondations tout en le fertilisant ; un contrat est daté de l'année « pendant laquelle la ville de Mullias fut détruite par une grande inondation. » C'est peut-être à la suite de ce désastre que Hammurabi fit exécuter sur le Tigre de gigantesques travaux dont il est parlé dans d'autres documents : un immense talus appelé le Teara-Samas fut

élevé tout le long du fleuve de manière à en empêcher les débordements et à protéger les villages et leurs moissons.

Le successeur de Hammurabi porte le nom de Samsu-Iluna. Des contrats sont datés de l'année de son avènement, d'autres de l'année où il fit creuser un grand canal d'irrigation appelé le Nagab-Nuhsi; il fit aussi, d'après les mêmes documents, construire un rempart et un large fossé autour d'une ville appelée Sargina, probablement en l'honneur du roi Sargon l'Ancien. Mais il paraît surtout avoir mis un soin spécial à enrichir les sanctuaires de Marduk et de Samas. Il leur dédia d'énormes *lamassi* ou taureaux ailés à face humaine qu'il fit ériger dans leurs temples respectifs à Larsa et à Borsippa pour veiller à la garde de leurs sanctuaires sacrosaints; les statues de ces deux divinités toutes-puissantes furent revêtues de lames d'or et enrichies de pierreries; de telle sorte qu'après une pareille munificence de la part du roi, il eut été bien difficile aux dieux de ne pas payer de retour le généreux prince, en lui accordant une longue vie et la stabilité du trône, pour lui et ses successeurs. Il paraît pourtant que la reconnaissance fut le moindre souci des dieux chaldéens, car après Samsu-Iluna, nous ne connaissons que les noms de ses quatre successeurs immédiats, puis l'histoire de la Chaldée retombe pour longtemps dans l'incertitude et la nuit; quand une nouvelle aurore jette ses premières lueurs, c'est pour nous faire contempler Babylone tombée dans la servitude et supportant le joug étranger.

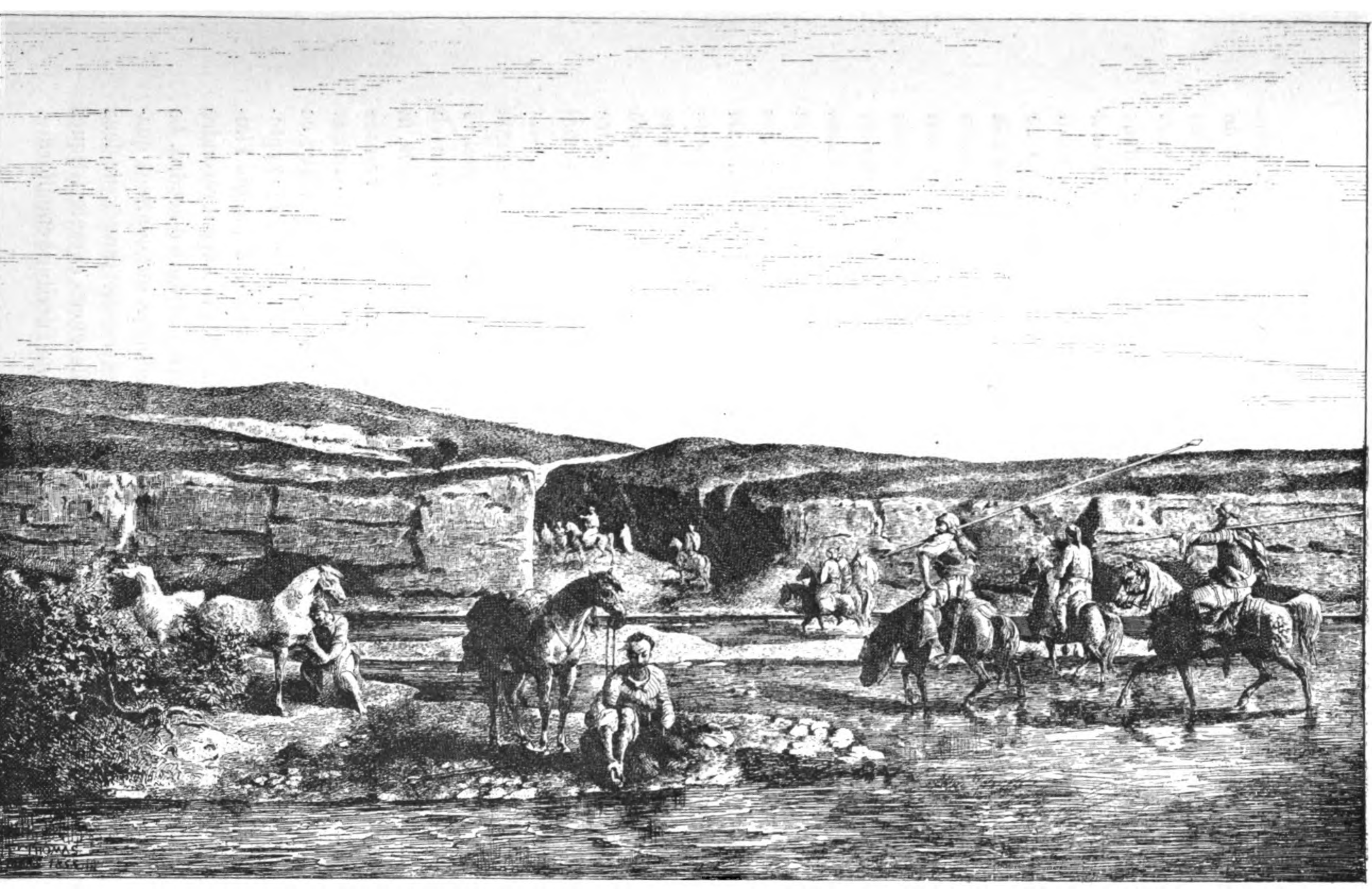
§ V. — LA DOMINATION COSSÉENNE

La chaîne de montagnes au pied de laquelle le Zab inférieur, le Gyndès et le Choaspès viennent prendre leur source est munie, sur son flanc occidental, de nombreux contreforts parallèles qui vont en s'abaissant, comme les gradins d'un vaste amphithéâtre, jusqu'à la plaine unie où serpentent le Tigre et l'Euphrate. On dirait que ces barrages naturels sont destinés par la nature à intercepter le cours rapide des deux fleuves et de leurs nombreux affluents qui s'échappent avec effort des gorges rocailleuses, comme à travers les fissures d'une écluse en ruines. Aussi ces torrents, tantôt presque taris, tantôt démesurément gonflés par la fonte des neiges et des glaciers du Zagros, seraient-ils impropres à l'arrosement des plateaux qui les environnent si la main de l'homme ne venait corriger la nature, et les empêcher d'entraîner dans leur course vagabonde la couche de limon végétal qui recouvre la roche vive. Par-

tout où la disposition du terrain l'a permis, on a arrêté par des murs fort épais ces eaux que l'on amasse ainsi dans de vastes bassins pour la distribuer peu à peu dans la belle saison aux champs mis en culture; par d'ingénieux artifices on enlève et on soutient leur niveau afin de leur faire atteindre parfois jusqu'au sommet altéré des collines : dans aucun pays du monde le système de l'endiguement et de l'arrosement naturel n'a été plus perfectionné et plus développé que dans cette contrée d'une remarquable fertilité. Il en fut ainsi de tout temps, et c'est à des travaux de ce genre que fait allusion Hérodote quand il raconte le prétendu châtiment que Cyrus infligea au Gyndès. « Comme Cyrus tentait le passage du Gyndès, qu'on ne put traverser qu'en bac, l'un des chevaux blancs sacrés, emporté par son ardeur, descendit dans la rivière et se mit à la nage, mais l'onde frémissante le saisit et l'entraîna : il périt. Cyrus, courroucé contre le fleuve qui n'avait pas craint de l'outrager, le menaça de le rendre si faible, qu'à l'avenir les femmes le franchiraient facilement, sans se mouiller les genoux. En conséquence, renonçant à marcher sur Babylone, il fit de son armée deux parts, et l'ayant divisée, il traça sur chacune des rives du Gyndès cent quatre-vingts canaux, dans toutes les directions, puis il rangea ses troupes et leur ordonna de creuser. Grâce à la multitude des bras, ce travail put s'achever, mais il y employa la belle saison tout entière. »

Le voyageur qui s'aventure dans ce pays difficile remarque encore aujourd'hui les traces d'incisions profondes taillées dans le sol rocailleux par les habitants du pays, de chaque côté des rivières pour en détourner le cours. C'est en partageant leur temps entre la culture et la chasse que les Kurdes de nos jours vivent à peu près indépendants dans leurs montagnes, où le gouvernement dont ils reconnaissent l'autorité nominale n'ose pas toujours envoyer ses soldats prélever l'impôt. On est pourtant à peu près parvenu à contenir dans les limites de leur territoire ces belliqueux montagnards qui portaient jadis leurs incursions, soit dans la Mésopotamie, soit jusque sur les rives de la mer Caspienne. L'antiquité classique les connaît sous le nom de Κίσσιοι ou de Κοσσαῖοι, dénomination qui s'est transmise au *Kouzistan* actuel ; les Assyriens les appellent *Guti* et *Kasschi*, et ils étaient comme les Chaldéens de race kouschite.

On a signalé dans leur pays d'importantes ruines de villes antiques, qui n'ont pas encore été fouillées et dont plusieurs, comme Tell-Shahan ou « le monticule des rois », fourniraient probablement une riche moisson



Le Diala (Gyndès) [1].

[1] D'après Oppert. *Expédition scientifique en Mésopotamie* (Atlas).

archéologique. En attendant que le pays des Cosséens soit exploré, nous ne connaissons leur histoire à l'époque assyro-chaldéenne que par de trop rares inscriptions cunéiformes qui relatent leurs déprédations en Mésopotamie, et à l'époque grecque par quelques passages des auteurs classiques qui, comme Hérodote, nous apprennent qu'incorporés dans l'armée des Perses, ils en formaient les plus solides bataillons. On ne sait donc presque rien du rôle de ce peuple, frère des Chaldéens, qui vient tout récemment de faire son apparition sur la scène de l'histoire de l'antique Orient. De très bonne heure pourtant, les souverains de la Chaldée durent chercher à prémunir leur pays contre les incursions de ces écumeurs de plaines qui se retiraient dans leur inaccessible repaire pour se partager, sans souci d'être inquiétés, les produits de leurs razzias quotidiennes. Déchirée par des guerres intestines et affaiblie par un déplorable morcellement, la Chaldée finit par succomber sous les coups de ces nouveaux envahisseurs, et l'on peut dire qu'elle n'était parvenue à secouer le joug des Élamites que pour retomber sous celui des Cosséens. C'est d'ailleurs un fait remarquable que les Chaldéens, à part l'époque brillante de Nabuchodonosor, ne jouirent jamais longtemps de leur liberté nationale et n'eurent que le choix de la servitude. A peine les verrons-nous échappés aux Cosséens que d'autres conquérants avides, accourant de l'Égypte, puis de Ninive, s'empresseront de mettre la main sur une contrée qui leur offrait d'inépuisables richesses mal protégées par l'art et par la nature.

On n'est pas encore définitivement fixé sur le caractère de la langue que parlaient les Cosséens, malgré quelques études spéciales auxquelles ce problème a récemment donné lieu. Tandis que M. Friedrich Delitzsch pense que cet idiome n'a aucun rapport ni avec le suméro-accadien, ni avec l'assyrien, ni enfin avec le susien et le médique, d'autres, comme M. Oppert, croient au contraire, que le prétendu cosséen n'est autre que la langue du pays d'Elam, ou bien supposent avec M. Halévy, que ce que l'on a pris pour une langue n'est en réalité qu'une nouvelle cryptographie de l'assyrien. Quelques mois seulement, peut-être, après l'impression de ces pages, des découvertes inattendues viendront résoudre définitivement la question et mettre, si possible, les savants d'accord. Le Musée Britannique possède une tablette cunéiforme qui contient quarante-huit mots cosséens avec leur traduction assyrienne, rangés sur deux colonnes parallèles. Il paraît en résulter des différences caractéristiques avec toutes les autres langues qui ont fait usage de l'écriture cunéiforme.

On y remarque, par exemple, que le mot « roi » se dit *ianzu*. Mais ce sont là des bases bien fragiles pour servir de fondement à tout un édifice linguistique, et il faut savoir attendre que les observations puissent s'étendre à des matériaux plus nombreux. Il est pourtant une remarque que l'on peut faire aujourd'hui en toute sécurité : c'est que la plupart des noms propres d'hommes ou de pays cosséens sont terminés par la syllabe *as*. Nous constaterons ainsi que presque tous les rois chaldéens de la dynastie cosséenne ont des noms en *as*, et dans le récit des campagnes des rois de Ninive, du côté des monts Zagros, on rencontre les pays de Murattas, de Parsuas, d'Azarias et d'autres encore avec la même finale. Le district de Babylone fut appelé par les Cosséens « pays de Kar-Dunias », dénomination qui paraît signifier « l'enclos du dieu Dunias », et ce dieu était sans doute une des principales divinités du panthéon des Kouschites établis au nord de l'Elymaïde.

Les Cosséens ne parvinrent pas tout de suite à conquérir toute la Chaldée ; pendant longtemps ils dominèrent seulement sur la partie septentrionale du pays d'Accad qui formait, avant leur arrivée, le royaume de Babylone, et le titre officiel des premiers rois est celui de « roi du pays des Cosséens et du pays de Kar-Dunias. » Parfois, seulement ils ajoutent « roi du pays d'Accad », mais la basse plaine de Sumer conserva assez longtemps son indépendance et ses rois nationaux. On en connaît quelques-uns, dont les noms sont inscrits sur une tablette malheureusement fort mutilée ; ce sont :

Nambar-Sigu, fils de Erba-Sin, qui règne 18 ans ;
Ea-mukin-ziri, fils de Kulmar, — 3 mois ;
Kassur-nadin-ahi, fils de Sippa, — 6 ans.

Ces princes remplissent donc une période de vingt-quatre ans ; on ne sait dans quelle ville de la basse Chaldée ils avaient le siège de leur puissance, ni s'ils se rattachent directement à trois autres princes dont voici les noms :

E-Ulbar-saraki-izkur, fils de Bazi, qui règne 15 ans ;
Nabu-kudur-uçur, fils de Bazi, — 2 ans ;
Amil-Sukamuna, fils de Bazi, — 3 ans et trois mois ;

ce qui forme une nouvelle période de vingt ans. Les successeurs de ces rois du pays de Sumer durent accepter la domination cosséenne après une série de luttes sur la durée de laquelle nous n'avons aucun élément d'information : c'était dans tous les cas longtemps après que Babylone eut succombé elle-même.

Les montagnards restèrent maîtres de la Chaldée pendant neuf générations, si l'on s'en rapporte aux listes de Bérose qui, après les quarante-neuf rois chaldéens, dont il a été question plus haut, enregistre une dynastie de neuf princes qu'il qualifie d'*arabes*, et qui auraient régné deux cents quarante-cinq ans, c'est-à-dire à peu près de 1518 à 1273 avant notre ère. Les documents cunéiformes confirment ou plutôt éclairent le récit de l'historien grec, en fournissant à la même date toute une série de noms royaux qui, par leur formation philologique, n'ont rien d'assyrien ni de susien, ni même de suméro-accadien, et ils nous indiquent de plus de quel côté nous devons diriger nos regards pour trouver les origines de cette dynastie étrangère, puisque le nom des *Kasschi* ou Cosséens figure en tête du protocole royal. Toutefois aucun témoignage n'est venu encore nous apprendre par suite de quels événements les Cosséens sont devenus maîtres de la Babylonie ; les guerres peut-être terribles qui ont dû éclater à cette occasion n'ont laissé aucune trace dans l'histoire, et quand les textes parlent, c'est pour nous montrer les rois cosséens en possession, sans conteste, du trône de Babylone. Comme les princes élamites, ils emploient dans leurs inscriptions la langue des vaincus, ils honorent les dieux nationaux de la Chaldée dont ils relèvent les temples ; et dans ce demi-jour où nous apparaissent leurs annales, nous sommes tout stupéfaits de rencontrer au milieu de ces listes de noms royaux à physionomie nettement cosséenne, quelques noms dont la formation sémitique et assyrienne ne saurait être mise hors de doute. Que penser de ce pêle-mêle invraisemblable ? Est-il le résultat de luttes et de réactions réciproques entre Cosséens et Sémites, ou devons-nous admettre, comme certaines listes bilingues semblent autoriser à le croire, que chaque roi avait deux noms, l'un à l'usage de la race victorieuse et dominante; l'autre, traduction du premier, à l'usage et dans la langue des Sémites de la Chaldée?



Statuette de terre cuite, grandeur naturelle). Musée britannique.)

Le premier roi cosséen dont nous ayons une inscription est Agu-kak-rime. Le texte, long et fort difficile à interpréter en plusieurs passages, est malheureusement consacré en entier à la construction ou à la réédification de temples, et l'histoire proprement dite n'y tient qu'une faible place ; il est rédigé en assyrien, c'est-à-dire par les scribes de la chancellerie de Babylone restés en fonctions malgré les révolutions qui avaient pu éclater au-dessus de leur tête : nous verrons plus tard que Cyrus, lui aussi, fit rédiger des inscriptions en assyrien. Le roi Agu-kak-rime invoque les dieux du panthéon chaldéen Anu, Ea, Marduk, Sin, Samas, les déesses Belit et Istar la guerrière, et il s'intitule : « le roi du pays de Kasschi (Cossée) et d'Accad, roi de tout le pays de Babylone, prince du grand pays des Asnunaks, roi de la plaine et de la montagne, roi du pays de Guti, roi qui gouverne les quatre régions, chef du temple E-Sagil », le prince que les dieux ont choisi pour régner et que Marduk protège tout particulièrement, enfin, « roi de puissance et de force, roi de pardon et de paix. » Non seulement Agu-kak-rime qui réunissait sous son sceptre le pays d'Accad, la Cossée et le pays des Guti entre le Gyndès et le Zab inférieur, se met sous la protection des dieux de Babylone, mais il se bat pour eux et entreprend des expéditions lointaines pour aller à la conquête de leurs statues que des envahisseurs étrangers avaient arrachées de leurs sanctuaires et emmenées en captivité. Nul ne sait encore à quelles guerres il est fait allusion quand Agu-kak-rime raconte qu'il vengea les Accads en envoyant, contre les pays de Sunti et de Hana, son lieutenant Sar-Samas pour reprendre les images de Marduk et de Zarpanit qui, jadis, avaient été dérobées à Babylone. Agu-kak-rime les rétablit dans leurs sanctuaires qu'il embellit somptueusement ; le prince se complaît dans l'énumération et la description des riches parures et des pierres précieuses dont il orna ces statues : c'étaient des étoffes brodées d'or et d'argent, des rubis, des topazes et des bijoux aux noms multiples et encore intraduisibles, avec lesquels il leur fit des tiares, des colliers et des bracelets. Les portes des sanctuaires furent des chefs-d'œuvre de ciselure de bronze et de décoration artistique ; de chaque côté des dragons colossaux en gardaient l'entrée. Aussi, en récompense de ses pieuses libéralités, le roi espère que les dieux veilleront sur ses jours, prolongeront son règne et lui assureront une vieillesse heureuse et tranquille.

Agu-kak-rime, dont le nom est formé comme les noms suméro-accadiens, était fils de Tassi-gurumas, fils lui-même d'un autre personnage

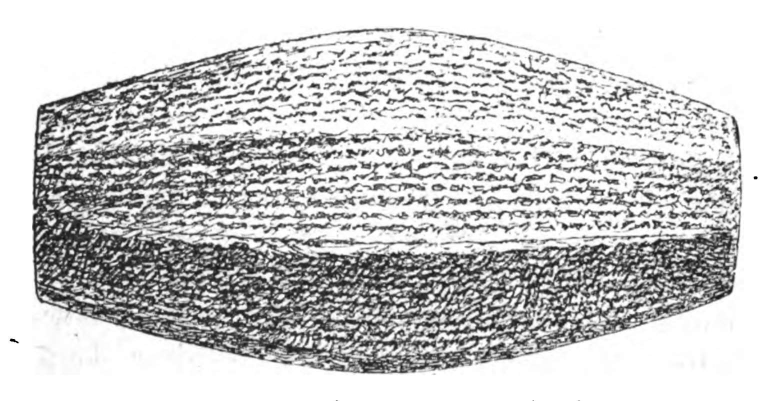
dont le nom mutilé commence par *Abi*... Celui-ci descendait de Agu-rabi, fils de Ummih-çirrit, princes dont l'histoire est encore absolument ignorée.

On ne sait pas non plus comment Agu-kak-rime se rattache à un autre prince dont l'existence ne nous est révélée que par une inscription de Nabonid : il s'agit de Sagaractias. Ce roi, dont le nom est bien cosséen et qui vivait environ quinze cents ans avant Nabonid, fit pratiquer des fouilles à Sippara, dans le dessein de retrouver les tablettes que la tradition disait avoir été enfouies par Xisuthrus avant le déluge; elles contenaient, croyait-on, les prescriptions de la loi divine, et Xisuthrus, sur l'ordre du dieu suprême, les avait confiées à la terre pour les sauvegarder, avant que le cataclysme éclatât. Les recherches archéologiques de Sagaractias furent infructueuses et il se contenta de relater ses fouilles sur des cylindres de terre cuite qu'il déposa dans les fondations du temple E-Ulbar, qui avaient été mises à nu.

Un autre roi cosséen de Babylone, dont nous parlerons plus loin, Kurigalzu, mû par le même motif de piété, reprit les travaux d'excavation et ne trouva rien non plus. Nabonid, à son tour, qui avait fait exécuter des recherches du même genre dans d'autres vieilles cités chaldéennes, se mit à l'œuvre et déblaya complètement le E-Ulbar. Il ne put réussir à mettre la main sur les fameuses tablettes de Xisuthrus, mais il découvrit les cylindres qui constataient les efforts que Sagaractias et Kurigalzu avaient faits quinze siècles avant lui; il déchiffra leurs inscriptions et les transcrivit sur d'autres cylindres parvenus jusqu'à nous. Sagaractias s'exprimait comme suit : « Je suis Sagaractias, pasteur véritable, roi de Babylone. Je dis ceci : le dieu Samas et la déesse Anunit m'ont appelé à gouverner les pays et les peuples; ils ont rempli ma main de tributs prélevés sur toute l'humanité. Je dis ceci : le temple du Jour, le temple de Samas, mon seigneur, à Sippara, et le temple E-Ulbar, d'Anunit, ma souveraine, à Sippara, étaient en ruines jusqu'aux fondations, depuis l'époque du règne de Zabu, il y a longtemps. J'ai déblayé les murs, j'ai mis à nu les fondations, j'ai enlevé les amas de terre, j'ai fixé les parements... j'ai élevé sur les anciennes assises un nouveau temple à la gloire de Samas et d'Anunit, pour mon propre salut. Qu'ils m'accordent leur affection perpétuelle; qu'ils prolongent mes jours; qu'ils me restituent à ma première vie, et qu'ils multiplient, dans cette maison, les années de bonheur; qu'ils préservent l'écriture de ce document et qu'ils rehaussent la gloire de mon nom. » Et après avoir ainsi transcrit ce

document, le roi Nabonid ajoute : « C'est ainsi que j'ai retrouvé la date et le nom de Sagaractias, roi de Babylone, mon prédécesseur, qui a construit le temple E-Ulbar, à Sippara, en l'honneur de la déesse Anunit, et qui y a placé son cylindre de fondation. »

Après Sagaractias, nous sommes contraints de signaler un laps de temps indéterminé à la suite duquel nous constatons les premiers rapports de l'Assyrie avec la Chaldée. Une précieuse tablette dite *Table des synchronismes*, que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer, contient la suite des souverains de Babylone mise en parallèle avec la série des rois qui avaient le siège de leur puissance à Ellassar, la ville d'Assur. Le commencement de cette liste contient neuf princes cos-



Cylindre en terre cuite (*temen*) portant une inscription.

séens qu'on pourrait peut-être regarder comme étant les neuf rois arabes de Bérose. Voici d'ailleurs cette première partie de la tablette qu'on doit faire commencer vers l'an 1450 :

ROIS DE BABYLONE.		ROIS D'ELLASSAR.
Kara-indas.	—	Assur-bel-nisi-su.
Purna-purias.	—	Buzur-Assur.
Kara-hardas.	—	Assur-uballit.
Nazi-bugas.	—	Bel-Nirar.
Kuri-galzu.	—	
Meli-sigu.	—	Pudi-ili.
Marduk-pal-iddin.	—	Raman-Nirar I.
. . . . .	—	. . . .
Nazi-dedas	—	Salmanasar I.

Ces rois peuvent avoir rempli une période de près d'un siècle et

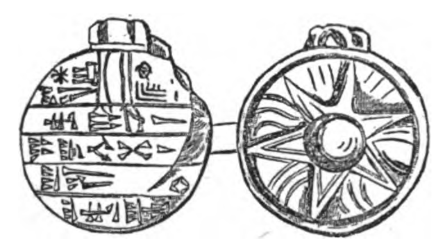
demi, jusqu'en 1310 avant notre ère. On voit par la liste babylonienne que tous, sauf un seul, portent des noms étrangers à la nomenclature sémitique assyrienne; il est singulier de constater une exception pour Marduk-pal-iddin qui, dans un contrat d'intérêt privé, est pourtant formellement désigné comme fils de Meli-sigu[1]. Après Marduk-pal-iddin, et avant Nazidedas, doit prendre place un prince dont le nom est inconnu par suite d'une mutilation de la tablette. On a retrouvé des textes originaux du premier d'entre ces rois, Kara-indas, qui reconstruisit un temple en l'honneur de la déesse Nanâ, ainsi que nous l'apprend une inscription votive où il s'exprime ainsi : « A la déesse Nanâ, souveraine du temple E-Anna, sa reine, Kara-indas, roi puissant, roi de Babylone, roi des Sumers et des Accads, roi des Cosséens, roi de Kar-Dunias, qui a construit le temple E-Anna. » Cette inscription si laconique est néanmoins fort importante parce qu'elle nous prouve que les rois Cosséens de Babylone étaient parvenus à se rendre maîtres du pays de Sumer: à partir de ce moment, la Chaldée toute entière obéit à leurs lois. Désormais sans inquiétude du côté de la mer, Kara-indas tourna ses regards vers le nord-ouest et chercha à étendre sa domination en amont du Tigre. Il rencontra sur sa route les rois d'Ellassar, déjà solidement établis et disposés à lutter de pied ferme contre les turbulents oppresseurs de Babylone. La guerre qui était sur le point d'éclater n'eut pas lieu, et un arrangement à l'amiable entre Kara-indas et Assur-bel-nisi-su délimita les frontières respectives des deux États: ce n'était que partie remise.

Purnapurias renouvela avec Buzur-Assur le traité d'alliance conclu par son père; il reconstruisit à Larsa, le temple de Samas, appelé E-Parra. Nabonid qui retrouva les pierres de fondation de ce prince, raconte que le temple resta ensuite abandonné pendant sept cents ans, jusqu'au jour où un roi du nom de Kinziru en entreprit la restauration : ce Kinziru dont nous parlerons ailleurs, est mentionné dans le canon de Ptolémée qui le fait monter sur le trône de Babylone vers l'an 731 avant l'ère chrétienne. On arriverait donc, si les chiffres donnés de part et d'autre sont exacts, à placer le règne de Purnapurias vers l'an 1430 avant Jésus-Christ.

Une révolution éclata après le règne de Purnapurias, et son successeur Karahardas fut un usurpateur qui périt dans une insurrection :

[1] IV R. 41.

« Au temps d'Assur-uballit, roi d'Assyrie, dit la table des synchronismes, Karahardas, roi du pays de Kar-Dunias, fils de Muallidat-Serua, fille d'Assur-uballit, les Cosséens se révoltèrent et tuèrent Karahardas. Alors, Nazibugas, homme de basse extraction fut élevé au trône. Pour venger Karahardas, les Assyriens marchèrent sur le pays de Kar-Dunias; Nazibugas, roi de Kar-Dunias fut tué, et Kurigalzu, fils de Purnapurias fut placé sur le trône.» Nous avons là un écho des luttes de races qui ensanglantèrent longtemps la Chaldée à ces époques lointaines, et pour la première fois nous voyons les Assyriens assez puissants pour intervenir directement dans les troubles de la Babylonie. Le roi d'Assyrie veut mettre sur le trône de Babylone son propre petit-fils: les Cosséens le tuent pour ne pas subir la domination d'un étranger



Sceau du roi Kurigalzu. (Au *British Museum*.)

qui pourtant, chose singulière, est affublé d'un nom cosséen; ils le remplacent par un des leurs, Nazibugas, qui est impuissant à fuir le châtiment que lui réserve le roi d'Assyrie; ce dernier comprend toutefois qu'il s'engage dans une guerre sans fin s'il s'obstine à imposer aux Chaldéens un roi de sa famille, et il se résout à rétablir l'ancienne dynastie cosséenne dans la personne de Kurigalzu.

Après une telle secousse, la paix était désirable; elle dura longtemps et Kurigalzu en employa les loisirs à des constructions sans nombre; son nom se retrouve partout sur des briques estampées. L'une de ses inscriptions nous fait même connaître l'étendue de son royaume qui paraît avoir été beaucoup plus restreint que celui de ses prédécesseurs: « Depuis le jour de mon avènement, dit-il, j'ai régné sur le pays qui s'étend depuis Dur-Kurigalzu jusqu'à Sippara, la ville du Soleil, et depuis Pasil, dans le pays de Duna, jusqu'à Nipur. » A Dur-Kurigalzu était une forteresse dont les ruines se voient encore à quelques lieues de Bagdad. On y a recueilli des briques avec cette inscription: « Au dieu Bel, souverain de la terre, son roi Kurigalzu, pontife de Bel, a

construit le E-Ugal, temple de sa prédilection. » D'autres textes nous apprennent que ce prince fit restaurer à Ur le temple de Sin, bâti jadis par Lik-Bagus; une statue qu'il fit ériger au dieu Marduk porte son nom; enfin nous avons rappelé plus haut qu'il fit vainement rechercher les cylindres de fondation du temple E-Ulbar à Sippara.

Après Kurigalzu (vers 1360), les annales babyloniennes gisent de nouveau dans l'oubli du tombeau, mais il est aisé de conjecturer que les rois d'Assyrie, dont la puissance grandit de jour en jour, n'ont cessé de s'immiscer de plus en plus dans les affaires de la Chaldée. C'est du nord de la Mésopotamie que nous viendra désormais la lumière; elle nous permettra bientôt de constater que les pays de Sumer et d'Accad ont cessé de vivre et ne sont plus qu'une tradition et un vieux souvenir: la Chaldée devient tributaire de Ninive pour plusieurs siècles.

CHAPITRE IV

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN

§ 1. — LA LÉGENDE DE NINUS ET DE SÉMIRAMIS [1]

Vers la fin du v° siècle avant notre ère, tandis que Xénophon accomplissait à travers les plaines de l'Asie son immortelle retraite, un soldat de l'armée grecque envoyé par ses compagnons d'armes, arrivait à la cour du roi de Perse Artaxerxe-Mnémon pour fléchir la colère du vainqueur et conclure une paix qui ne fût pas trop onéreuse. Cet ambassadeur était le médecin Ctésias, né à Cnide en Asie-Mineure, et descendant des Asclépiades. Comme Artaxerxe avait été blessé à la bataille de Cunaxa, il retint Ctésias à sa cour et le combla d'honneurs en lui donnant le titre de premier médecin du palais. Telle est la version la plus accréditée sur cet épisode de la vie du chroniqueur qui s'est fait l'écho de fables narrées à la cour de Suse, en écrivant l'histoire de Ninus et de Sémiramis.

Ces récits fantastiques étaient, de la part des Perses, beaucoup plus intéressés qu'on pourrait le croire tout d'abord. A l'époque où ils ont été rédigés, l'empire fondé par Cyrus et Darius était encore debout et embrassait toutes les populations asiatiques depuis l'Inde jusqu'à la Méditerranée. Le joug des Perses s'étendait à la fois sur des Aryens, des Touraniens, des Kouschites, des Sémites, tous impatients de le secouer, et les monarques qui résidaient à Suse comprenaient bien qu'avec ces éléments hétérogènes ils n'avaient pu édifier qu'un bien fragile édifice, que le moindre choc pouvait réduire en poussière. Il fallait donc essayer de rapprocher et de rattacher les uns aux autres ces différents peuples en confondant leurs souvenirs et leurs traditions nationales, et en leur faisant croire que la domination universelle qu'ils subissaient remontait au commencement de toutes choses, en un mot que la grande mo-

[1] Pour tout ce paragraphe, voyez le mémoire de Fr. Lenormant, *La légende de Sémiramis.*

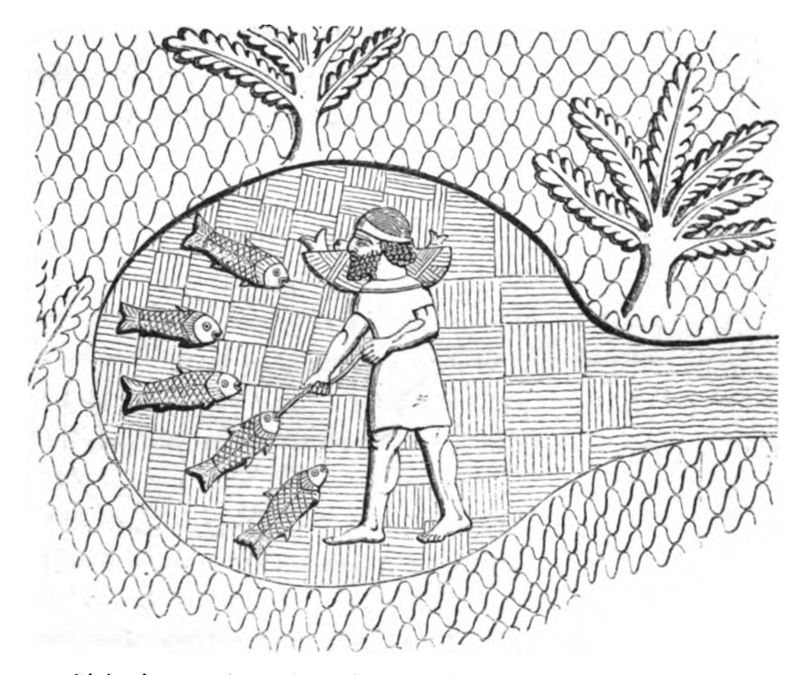
narchie perse dont ils étaient les sujets était cent fois séculaire et avait une divine origine.

Ninus, fils de Bélus, est donné par la légende perse comme le premier roi des Assyriens. Amoureux de la guerre et désireux d'acquérir la gloire de fondateur d'un immense empire, il organise une armée composée de jeunes gens d'élite et les prépare par des exercices multipliés à toutes les fatigues et à tous les dangers des combats. Il s'assure l'alliance du roi des Arabes Ariaeus, et, renforçant ses troupes par les recrues qu'il tire d'Arabie, il commence ses guerres en assaillant les Babyloniens. « Leur pays, dit Diodore, avait beaucoup de villes bien peuplées ; mais les habitants, inexpérimentés dans l'art de la guerre, furent bientôt vaincus et soumis au tribut. Ninus emmena prisonniers le roi et ses enfants, et les mit à mort. De là il marcha, suivi d'une multitude de soldats, sur l'Arménie et épouvanta les habitants par le sac de quelques villes ; Barzanès, le roi de cette contrée, se voyant hors d'état de résister, alla au-devant de l'ennemi avec des présents : celui-ci offrit sa soumission. Ninus le traita généreusement, lui laissa son royaume et n'exigea de lui qu'un contingent de troupes auxiliaires. Le roi de Médie, Pharnus, attaqué ensuite, voulut résister ; mais, abandonné des siens, il fut fait prisonnier avec ses sept fils et sa femme, et mis en croix. »

Poursuivant de la même manière le cours de ses succès et n'éprouvant jamais aucun échec, Ninus, en dix-sept ans, subjugua toute l'Asie, à l'exception de la Bactriane et de l'Inde, et joignit aussi à ses États les provinces arrosées par le Nil. Diodore énumère ainsi, d'après Ctésias, les pays et les peuples qui lui obéissaient : l'Égypte, la Phénicie, la Syrie, la Cilicie, la Pamphilie, la Lycie, la Carie, la Phrygie, la Mysie, la Lydie, la Troade, les bords de l'Hellespont, la Propontide, la Bithynie, la Cappadoce, les nations barbares des rivages du Pont-Euxin jusqu'au Tanaïs, les Cadusiens, les Tapyres, l'Hyrcanie, la Drangiane, les Derbices, la Carmanie, les Choromnéens, les Borcaniens, la Parthyène, la Perse, la Susiane et le pays des Caspiens, outre la Babylonie, l'Arménie et la Médie. Au retour de ces expéditions, et pour donner à ses États une capitale digne de lui, qui surpassât toutes les villes, existantes et que la postérité ne pût pas égaler, il construisit sur les bords de l'Euphrate (*sic*) Ninive, qu'il appela de son nom et qui devint la plus grande et la plus florissante cité du monde.

Ces travaux ne firent pas perdre à Ninus ses goûts guerriers ; sa nou-

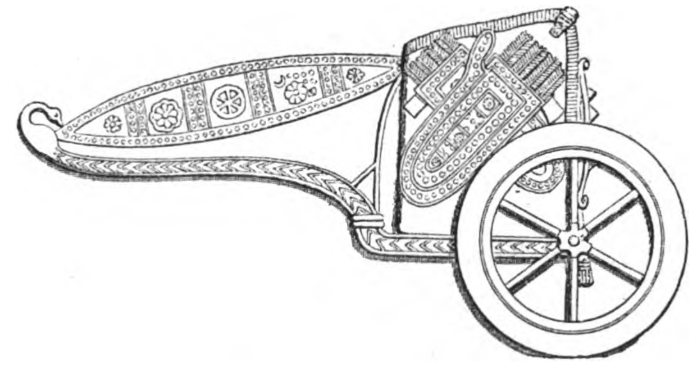
velle ville achevée, il entreprit la conquête de la Bactriane, qu'il avait déjà vainement tentée. C'est dans le cours de cette guerre que se montra pour la première fois Sémiramis, qui allait bientôt attacher à son nom une si grande célébrité. « Il y a en Syrie, dit Diodore, empruntant les propres paroles de Ctésias, une ville nommée Ascalon, près de laquelle est un étang grand et profond, rempli de poissons. A côté de cet étang, s'élève le temple d'une déesse fameuse, que les Syriens appellent Dercéto, et représentent avec un buste de femme



Pêche dans un étang. Bas-relief du palais de Sennachérib, à Ninive.

sur un corps de poisson. Les plus instruits des indigènes racontent qu'Aphrodite, irritée contre cette déesse, lui inspira un violent amour pour un beau et jeune ministre de son temple. Dans les embrassements de ce jeune syrien, Dercéto devint mère d'une fille, mais bientôt, rougissant de sa faute, elle fit périr son amant et exposa sa fille dans un lieu désert au milieu des rochers. Elle-même, poussée par la honte et par la douleur se jeta dans l'étang, où elle se transforma en poisson ; aussi, depuis lors, les Syriens s'abstiennent-ils de manger du poisson et rendent-ils à ces animaux des honneurs divins. Cependant de nombreuses colombes nichaient autour du lieu où l'enfant avait été exposé ; elles le nourrirent et lui sauvèrent la vie d'une manière miraculeuse

et divine, les unes le réchauffant et l'enveloppant de leurs ailes, les autres apportant dans leur bec et faisant dégoutter sur ses lèvres du lait enlevé aux bergeries voisines. Puis, quand l'enfant eut atteint l'âge d'un an et commença à avoir besoin d'une nourriture plus solide, ce furent des fromages que les colombes dérobèrent pour le lui apporter. Les bergers finirent par s'en apercevoir, et ayant fait le guet, suivirent les colombes jusqu'au lieu où ils trouvèrent la petite fille, admirable de beauté. L'ayant apportée dans leurs cabanes, ils la présentèrent à l'intendant des propriétés royales nommé Simmas. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, l'éleva comme sa fille et la nomma Sémiramis, du mot qui, dans la langue syrienne, signifie colombe ; et, depuis ce temps, les Syriens honorèrent les colombes comme des divinités. »



Char de guerre assyrien.

Après avoir grandi dans la maison de Simmas, Sémiramis fut épousée pour sa beauté par le gouverneur de Syrie, nommé Ménonès. Les autres auteurs qui ont également emprunté leurs données à Ctésias, écrivent Onnés, Oannès, et cette leçon paraît plus exacte. Elle ne tarda pas à prendre un empire absolu sur l'esprit de son mari, et elle le suivit à l'armée-royale dans la guerre de Bactriane. Ninus avait emmené dans cette expédition 1,700,000 fantassins, 210,000 cavaliers et 10,600 chars armés de faux.

Un acte de bravoure, exceptionnel pour son sexe, valut à Sémiramis d'être distinguée par Ninus et de devenir reine. Vaincus d'abord par les Bactriens dans une bataille où ils perdirent 100,000 hommes, les Assyriens avaient repris l'avantage; devenus maîtres des principales villes du pays, ils assiégèrent la capitale, où s'était retiré le roi Oxyartès. — D'autres auteurs font de Zoroastre le roi enfermé dans

Bactres. — Mais le siège traînait en longueur, lorsque Sémiramis, travestie en guerrier, trouva moyen d'escalader la forteresse, et par un signal élevé sur le mur, avertit de son succès les troupes de Ninus qui emportèrent la place. Ninus, émerveillé de tant de bravoure et de la beauté de Sémiramis, l'enleva à Ménonès et en fit son épouse. Ménonès se pendit de désespoir.

Peu de temps après, Ninus ayant eu de Sémiramis un fils nommé Ninyas, mourut et la laissa souveraine de l'empire. Suivant d'autres écrivains, il se retira en Crète, lui laissant le champ libre en Assyrie. Une troisième version de la légende raconte encore différemment l'élévation de Sémiramis. Elle en fait une courtisane introduite, à cause de sa rare beauté, comme concubine dans le harem de Ninus. Lors de la célébration des Sacées, Sémiramis obtint de s'asseoir sur le trône comme reine de la fête; alors elle donna l'ordre de jeter le monarque en prison et de le mettre à mort; et c'est ainsi qu'elle s'empara du pouvoir.

Ninus fut enterré sous une pyramide haute de neuf stades et large de dix à la base, dans le palais de Ninive. Quant à Sémiramis, une fois en possession de la puissance suprême, elle donna l'essor à son génie naturellement entreprenant. Jalouse de surpasser la gloire de son époux, elle conçut le dessein de bâtir sur le bas Euphrate une ville immense; ce fut Babylone qui n'existait pas jusqu'alors.

Ctésias rapportait à Sémiramis, conformément à la légende, toutes les grandes constructions de Babylone. Il racontait aussi qu'elle avait encore construit de nombreuses villes destinées à servir de marchés le long de l'Euphrate et du Tigre, et qu'elle avait fait apporter par eau, des montagnes de l'Arménie, un obélisque prodigieux, haut de cent trente pieds et large de vingt-cinq, qu'elle avait dressé à la porte de Babylone. Justin parle aussi de la construction de Babylone par cette reine fameuse.

Sémiramis, après avoir achevé ces ouvrages dans la Babylonie, entreprit une expédition contre les Mèdes qui s'étaient révoltés. Elle soumit de nouveau leur pays et y laissa des monuments immortels de son passage. Arrivée au pied du mont Bagistan, elle y créa un *paradis* merveilleux, et sur une des parois de la montagne, formée de rochers taillés à pic, d'une hauteur effrayante, elle fit sculpter son image entourée de celle de cent de ses gardes, avec une inscription racontant ses exploits. Auprès de Chavon, elle fit établir un autre *paradis* en-

tourant un rocher de dimensions extraordinaires, et elle s'y arrêta longtemps, se livrant à tous les plaisirs, tandis que son armée campait aux environs. Elle ouvrit une route taillée dans le roc à travers le mont Zaraeus. Diodore lui attribue aussi la fondation d'Ecbatane et de son palais. Comme la ville manquait d'eau et qu'il n'y avait aucune source dans le voisinage, elle amena à grands frais et à l'aide de travaux prodigieux une eau pure et abondante dans tous les quartiers. Pour cela, elle perça le mont Oronte et y creusa un tunnel de quinze pieds de largeur sur quarante de hauteur, qui communiquait avec un lac situé de l'autre côté de la montagne.

De la Médie, Sémiramis se dirigea vers la Perse et parcourut toutes les autres contrées qu'elle possédait dans l'Asie. En Arménie elle éleva près du lac de Van, une ville qui fut appelée Sémiranocerte, avec un palais immense. Partout où elle allait, elle perçait les montagnes brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Dans les plaines elle érigeait des tertres qui servaient de tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition. D'autres disaient qu'elle les avait élevés en prévision d'un déluge futur. Mais une version beaucoup plus répandue en faisait les tombeaux de ses amants mis à mort : la légende, dans toutes ses formes, étant en effet unanime pour attribuer à Sémiramis de nombreuses débauches. Ayant toujours refusé, disait-on, de contracter un nouveau mariage légitime, elle prenait pour ses amants les plus beaux hommes de son armée, et quand son caprice était une fois satisfait, elle les faisait tuer. On allait plus loin, on lui attribuait d'étranges amours avec un cheval, pour lequel elle s'était enflammée d'une passion violente.

L'Asie parcourue, Sémiramis se rendit en Égypte, car ce pays faisait aussi partie de son empire. De là elle alla visiter l'oracle d'Ammon qui lui prédit qu'elle disparaîtrait miraculeusement du milieu des hommes et serait honorée comme une divinité, après que son fils Ninyas aurait conspiré contre sa vie. Elle fit ensuite la conquête de l'Éthiopie, dont elle admira les fabuleuses merveilles.

Mais la soumission de l'Éthiopie n'avait pas demandé de combats et Sémiramis brûlait de l'ambition d'ajouter la gloire militaire à toute sa renommée. Elle résolut donc d'entreprendre la conquête de l'Inde, dont les immenses richesses excitaient d'ailleurs sa convoitise. Stabrobatis, roi des Indiens, averti des préparatifs inouïs de la reine d'Assyrie, mit sur pied des forces considérables, puis défia Sémiramis elle-même,

dans une lettre où il lui reprochait ses débauches, et la menaçait de la mettre en croix s'il était vainqueur. Sémiramis n'en attaqua pas moins le monarque indien, et parvint d'abord à forcer le passage de l'Indus. Mais dans la grande bataille qui s'ensuivit, les éléphants de Stabrobatis lui assurèrent la victoire. La reine elle-même fut blessée, son armée mise en fuite et détruite aux deux tiers; mais les Indiens, par l'ordre des dieux, ne la poursuivirent pas au delà du fleuve. Quand Megasthène, ambassadeur de Seleucus à la cour de Patalipoutra (la Palibothra des Grecs) consulta les chroniques et les traditions nationales des Indiens, il n'y trouva aucune trace de l'expédition de Sémiramis. Mais n'osant pas révoquer en doute l'existence de cette reine à laquelle tous les Grecs croyaient fermement de son temps, il supposa qu'elle avait dû mourir avant de pouvoir réaliser son projet d'attaque contre cette partie lointaine de l'Asie.

C'est au retour de la campagne si tristement terminée dans l'Inde qu'on racontait que Sémiramis avait été en butte à une conspiration des deux fils issus de son mariage avec Oannès, lesquels sont nommés Hyapatès et Hydaspès. Révoltés des désordres de leur mère et excités par l'eunuque Satibaras, les deux jeunes gens avaient résolu de l'assassiner; prévenue, Sémiramis les fit mettre à mort.

Au reste, à la suite de cet échec, elle rentra dans ses États d'où elle ne sortit plus. Elle poursuivit l'exécution de ses vastes travaux, et telles furent l'activité et la renommée de cette reine, qu'après elle, suivant Strabon, tout grand ouvrage en Asie lui fut attribué par la voix populaire; Alexandre trouva, raconte-t-on, son nom inscrit sur les frontières de la Scythie, alors considérée comme la borne du monde habité. C'est cette inscription dont le texte prétendu nous a été conservé par Polyen et dans laquelle Sémiramis parlant d'elle-même se serait exprimée ainsi : « La nature m'a donné le corps d'une femme, mais mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus qui, vers l'Orient, touche au fleuve Hinamanès (évidemment celui que la plupart des géographes anciens nomment Étymander), vers le sud au pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Saces et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait vu de mers; j'en ai vu quatre, que personne n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles; j'ai rendu féconde la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai percé avec le fer

des routes à travers les rochers impraticables. J'ai frayé à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient pas parcourus. Et au milieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amours. »

Cependant, ayant appris que son fils Ninyas lui tendait des embûches, Sémiramis se souvint des prédictions de l'oracle d'Ammon et prit le parti d'abdiquer. Loin de punir le conspirateur, elle lui remit l'empire, ordonna à tous les gouverneurs d'obéir au nouveau souverain, puis elle disparut, changée en colombe, au milieu d'un vol de ces oiseaux. Les Assyriens en firent une déesse et rendirent, à cause d'elle, des hon-



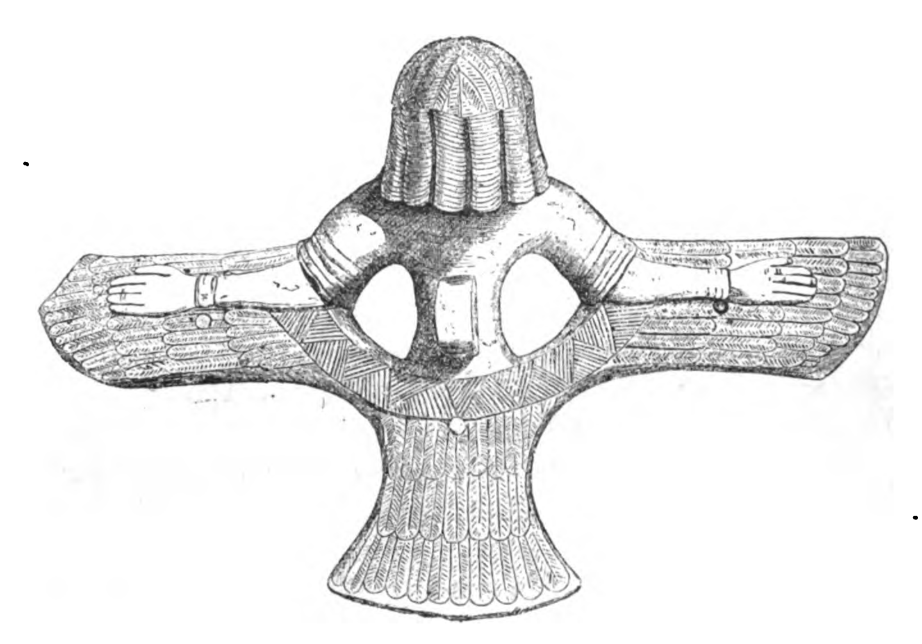
Sémiramis changée en colombe. (Bronze trouvé à Van [1].)

neurs divins à la colombe. D'autres récits la font tuer par son fils Ninyas. On disait même que celui-ci l'avait frappée dans son horreur pour la passion incestueuse dont elle le poursuivait. Quant à la tradition arménienne, elle avait pris un caractère tout local. Elle prétendait que Sémiramis résidait à Sémiranocerte, sur le lac de Van, quand Zoroastre, qu'elle avait institué satrape d'Assyrie, se révolta et marcha contre elle. Elle s'enfuit alors presque seule dans les montagnes de l'Arménie, où elle fut tuée par son fils Ninyas.

La chronologie rattachée à ces récits n'est pas moins fabuleuse que la légende elle-même. Elle place Ninus et Sémiramis, avec leurs im-

[1] Voir au sujet de ce monument, A. de Longpérier, *Œuvres complètes* (éd. G. Schlumberger), t. I, p. 275.

menses conquêtes et leur empire qui embrasse toute l'Asie, dans un temps où il n'était pas encore même question d'une monarchie assyrienne. Ctésias comptait trente-trois règnes et 1,306 ans de durée entre Ninus et Sardanapale, et plaçait le prétendu détrônement de ce dernier roi par Arbace en 876 avant notre ère; cela reporte Ninus en 2182 et concorde exactement avec l'autre affirmation du même écrivain, qu'il était de mille ans antérieur à la prise de Troie.



Face postérieure du monument précédent.

Il faut distinguer dans la légende de Sémiramis deux éléments, l'un épique, l'autre religieux. Au point de vue des souvenirs historiques confondus dans un seul ensemble par l'imagination populaire et transformés en épopée, Ninus, son nom même l'indique suffisamment, est le héros éponyme de la ville de Ninive, la personnification de cette ville et de sa puissance; sous son nom les récits de la tradition perse ont groupé tous les exploits, toutes les conquêtes des rois des différentes dynasties assyriennes. De même, la légende a gratifié Sémiramis de la gloire de tous les travaux utiles ou gigantesques exécutés aux époques les plus diverses par des souverains de Ninive et de Babylone : nous avons vu que la tradition sémitique attribuait les mêmes exploits militaires et les mêmes travaux gigantesques à Nemrod.

La liste des provinces soumises à Ninus telle que la donnait Ctésias est précisément celle des provinces composant l'empire des Achéménides à partir de Darius, fils d'Hystaspe. Ninyas menant au fond de son palais une vie tranquille, se bornant à assurer la sécurité de son empire, représente les rois de Perse assurant la paix dans leurs immenses États.

Au point de vue religieux, Sémiramis est la grande déesse Istar que la légende transporte dans le domaine des événements humains. Diodore dit que son culte avait deux sièges principaux, l'Assyrie et la ville d'Ascalon chez les Philistins. Aussi son image paraît-elle sur les monnaies frappées dans cette dernière ville du temps des empereurs romains, monnaies où l'on voit une déesse debout sur la proue d'un navire, la tête couronnée de tours, tenant une lance, et ayant à côté d'elle une colombe et un autel. Une autre monnaie du même temps et de la même cité la représente armée de la lance et tenant la colombe sur sa main, debout sur sa mère Dercéto, figurée moitié femme et moitié poisson, conformément à la description de Diodore.


La déesse Istar. (Terre cuite babylonienne.)

La fable de Sémiramis nourrie et élevée par les colombes n'est que la version poétique d'un vieux mythe des religions de l'Asie, que d'autres écrivains nous ont conservé sous sa forme la plus simple. Un œuf, disait-on, tomba jadis du ciel dans l'Euphrate; des poissons l'apportèrent sur la rive, des colombes le couvèrent, et de sa coquille sortit Aphrodite. Il faut rapprocher de ce mythe la tradition d'après laquelle la Sagesse créatrice planait sous la forme d'une colombe au-dessus des eaux qui portaient la terre. Là encore, la colombe présente le caractère de la force créatrice qui couve l'œuf du monde, à la façon d'un oiseau; c'est « l'enfant amoureux de ses propres principes, » de la cosmogonie de Sanchoniathon. Et en vertu de ce mythe, emprunté aux religions voisines, les Samaritains, sur le mont Garizim, adoraient Jéhovah sous la forme d'une colombe en tant qu'étant la Sagesse qui a créé le monde.

Le poisson et la colombe, que nous trouvons ensemble dans le récit de la naissance de Sémiramis sont deux symboles qui jouent le plus grand rôle dans les religions de l'Asie et s'y présentent en rapport avec les formes infiniment variées de la divinité féminine. La déesse syro-

philistine que les Grecs ont appelée tantôt Dercéto et tantôt Atergatis, mais en appliquant plus spécialement le premier nom au culte d'Ascalon et le second au culte de l'Assyrie, et que la légende donnait pour la mère de Sémiramis, était adorée à Ascalon comme un être ichthyomorphe, et Diodore ajoute qu'on nourrissait dans l'étang de son temple des poissons sacrés. La grande déesse d'Hiérapolis était Atergatis et son nom paraît sur les monnaies d'un dynaste de cette ville à l'époque grecque : dans l'étang qui avoisinait son temple on nourrissait des poissons; d'où l'interdiction aux prêtres de manger du poisson. A Ascalon, on lui offrait des poissons en sacrifice et les rites du culte



Sacrifice à la grande déesse. (Cylindre chaldéen [1].)

d'Atergatis ou Dercéto dans cette cité sont le commentaire naturel de représentations de quelques cylindres babyloniens où l'on voit un poisson servi sur la table d'offrandes entre un dieu et une déesse coiffés de la tiare et assis sur des trônes; ailleurs, le poisson est servi devant un dieu coiffé de la tiare et assis, derrière lequel Istar armé se tient debout; quelquefois aussi, c'est un prêtre qui fait l'offrande d'un poisson à une divinité représentée sous la forme d'une hache.

Nous verrons ailleurs que dans la religion chaldéo-assyrienne, deux des principales divinités Anu et Bel-Dagon sont ichthyomorphes. Pour le moment, ne voulant point nous écarter du côté historique de la légende de Sémiramis, nous nous contenterons de faire encore remarquer que le nom de l'époux royal de cette reine, Ninus, reproduit dans son fils Ninyas, est à rapprocher du mot qui dans les langues sémitiques désigne le poisson, en assyrien *nunu;* le nom même de la ville de Ninive est exprimé en assyrien par un idéogramme qui figure un poisson ren-

[1] D'après J. Menant, *Recherches sur la Glyptique orientale*, t. I, p. 163.

fermé dans l'enceinte d'un bassin sacré, et le prophète Nahum fait allusion à cette représentation symbolique quand il dit : « Ninive est comme un vivier rempli d'eau. » Quant au nom de Sémiramis, il signifie peut-être simplement *Schem ram*, «*nomen excelsum*», « en assyrien *sumuramu*. C'est, dans tous les cas, purement et simplement le nom de la reine *Sammuramat*, femme du roi Raman-Ninar III, dont nous raconterons plus loin le règne assez peu brillant d'ailleurs.

C'est là, en dehors des rapprochements mythologiques que nous développons dans une autre partie de cet ouvrage, tout ce qu'il reste de ce conte persan que les découvertes récentes de l'assyriologie ont définitivement rayé de l'histoire.

§ 2. — LES PREMIERS ROIS D'ASSYRIE

En ce qui concerne les origines et les premiers développements de l'empire assyrien, la science moderne n'est pas encore parvenue à rattacher le lien qui unit les récits légendaires des temps héroïques à l'histoire positive. Entre la période épique représentée par Nemrod et les plus anciens rois de la Mésopotamie du nord que nous révèlent les documents, il dut exister un long intervalle pendant lequel vécurent des demi-héros, de proportions presque déjà humaines, dont le rôle véritable, bien qu'embelli de traits merveilleux, est cependant reconnaissable et digne de foi. En Chaldée, Sargon l'Ancien appartient à cette période de transition; mais pour l'Assyrie nous ne savons rien de ce temps que l'on pourrait comparer à celui où l'enfant ayant quitté le berceau s'essaye à diriger ses pas mal assurés et chancelants : c'est dans cet âge sans histoire qu'il faut sans doute placer un personnage du nom de Bel-Pasku, que des inscriptions d'une époque postérieure appellent « le roi qui marcha le premier, l'origine de la royauté, » ainsi que le nom de Bel-Ani, fils d'Adasi, que les monarques de l'époque des Sargonides regardaient comme un des ancêtres mythiques de l'empire d'Assur.

Le dieu suprême du panthéon assyrien, Assur, donna son nom à une ville qui lui était consacrée et où il avait un temple célèbre, c'est la ville d'Ellassar (*alu Assur*), représentée aujourd'hui par les monticules de Kalah-Shergat. C'est là, et non pas à Ninive, qu'il faut chercher les commencements de l'histoire d'Assyrie, et c'est dans ces ruines qu'on a ramassé les inscriptions les plus archaïques, bien que leur antiquité

soit loin, toutefois, d'être comparable à celle des plus anciens monuments de la Chaldée. Elles ne remontent même pas jusqu'à l'époque de l'invasion des Égyptiens en Mésopotamie, et cependant les annales des Pharaons nous révèlent l'existence, au commencement du XVI[e] siècle



Tête archaïque, de style égyptien, trouvée à Edesse. (Musée du Louvre [1].)

avant notre ère, du royaume d'Ellassar sur les bords du Tigre, et d'une autre petite souveraineté à Singar, qui étendait sa domination sur le bassin du Habour.

Le tome deuxième de cet ouvrage renferme (p. 180 et suiv.) l'histoire circonstanciée de ces grandes promenades militaires des Égyptiens en Asie, qui furent une réaction vigoureuse contre la domination éphémère

[1] Cette tête en pierre grise est coloriée en rouge comme les sculptures peintes de l'Égypte. Voyez à ce sujet A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. VI.

des Hyksos sur les bords du Nil. Thoutmès Ier, après avoir battu les Chananéens de la Palestine, puis les Routennou près de Dammeseq (Damas), s'était arrêté au bord de l'Euphrate, en vue de Karkémis. S'il parvint à subjuguer un instant toute la Syrie, il n'osa du moins s'attaquer aux empires déjà séculaires de la Mésopotamie : cette œuvre hardie était réservée à Thoutmès III qui porta à son apogée la puissance égyptienne. Sa victoire de Makta ou Megiddo lui ayant livré les portes de l'Asie, il recouvra bientôt toutes les conquêtes de Thoutmès Ier, franchit l'Euphrate et imposa de lourds tributs aux rois de Singar et d'Ellassar ; puis, longeant le cours du fleuve, il fit le sac de la terre des Suhites, pénétra en Babylonie, et s'en retourna en Égypte gorgé de butin. Parcourant sans relâche son immense empire depuis l'Éthopie jusqu'aux rives du Tigre, Thoutmès III revint plusieurs fois en Mésopotamie où il avait laissé de fortes garnisons pour maintenir le pays. Partout, il avait conservé comme vassaux et tributaires les anciens rois nationaux qui tremblaient sous le joug. Quand il mourut, le souvenir de ses victoires avait si fortement impressionné les esprits pusillanimes des Asiatiques, que personne parmi les princes syriens ne songea à la rébellion. Seuls, les Assyriens levèrent l'étendard de la révolte à l'avènement d'Amenhotep II. Celui-ci accourt de l'Égypte, traverse la Syrie comme un ouragan, franchit l'Euphrate et se précipite sur Ninive[1] « comme un lion furieux », disent les textes égyptiens. La ville épouvantée lui ouvre ses portes; Amenhotep descend ensuite la vallée du Tigre, fait tout rentrer dans l'ordre et le silence, puis reprend le chemin de l'Égypte.

Ce sont les monuments des bords du Nil seuls qui nous racontent la domination des Pharaons sur la Mésopotamie. Les inscriptions cunéiformes sont absolument muettes sur ces terribles guerres, et, jusqu'à présent, on n'a pu constater en Assyrie et en Chaldée des traces de l'invasion étrangère que par la découverte d'objets d'art ou d'ustensiles de provenance égyptienne ou fabriqués d'après le style égyptien. On peut croire, sans que nous puissions encore nous en rendre un compte exact, que l'entrée des Égyptiens en Mésopotamie fut le point de départ d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'antique Orient. Vivant à l'état isolé et fermées à toute influence exotique, les deux civilisations des bords du Nil et du Tigre couraient le risque de s'éterniser, comme

[1] Plutôt que Nî ou *Ninus Vetus* sur l'Euphrate.

la Chine, dans une demi-culture intellectuelle et matérielle, ennemie de tout progrès. C'est le frottement, pacifique ou guerrier, de races hétérogènes, qui stimule la recherche féconde, et tenant l'esprit constamment en éveil, l'empêche de somnoler dans un engourdissement fatal. La grande muraille de l'Égypte, ce sont les Égyptiens eux-mêmes qui viennent de l'escalader, et l'on peut dire qu'à partir de ce moment toutes les nations de l'Asie vont être éclairées au même flambeau de civilisation jusqu'au jour où les Grecs le recevront de leurs mains : l'isolement des peuples est fini ; désormais l'histoire du monde occidental ne forme plus qu'un faisceau compact et homogène que relient d'incessants rapports politiques, artistiques, littéraires et commerciaux.


Plaque d'ivoire sculptée, trouvée à Nimroud. (Musée Britannique.)

Combien de temps dura en Mésopotamie la prépondérance égyptienne, c'est ce qu'il est difficile d'apprécier, de même qu'il n'est pas encore possible de dire quelle est, parmi les dynasties chaldéennes, celle qui fut la vassale de Pharaons. On peut toutefois conjecturer, malgré le silence des textes, que les empires de Chaldée et d'Assyrie recouvrèrent leur indépendance à la faveur de l'anarchie et des querelles religieuses qui désolèrent l'Égypte vers la fin de la XVIII[e] dynastie. Si, dès le début de la XIX[e], des rois comme Séti I[er] et Ramsès I[er] essayent, dans une série d'expéditions militaires, de reconquérir la Syrie et le pays de Chanaan, on ne voit point que ces conquérants aient désormais tenté de traverser le grand désert de Syrie et de franchir l'Euphrate.

Il semble, d'après les quelques bases chronologiques sur lesquelles l'histoire de ces temps reculés peut s'appuyer, que ce furent, comme nous l'avons dit plus haut, les rois cosséens qui héritèrent de la Chaldée lorsque les Égyptiens abandonnèrent ce pays. Il ne serait peut-être pas impossible d'admettre qu'il y eût deux dynasties cosséennes, la première implantée par les Égyptiens eux-mêmes pour gouverner sous leur suzeraineté, et la seconde, composée des neuf rois donnés comme

arabes par Bérose, et dont les textes cunéiformes nous ont fait retrouver les noms originaux.

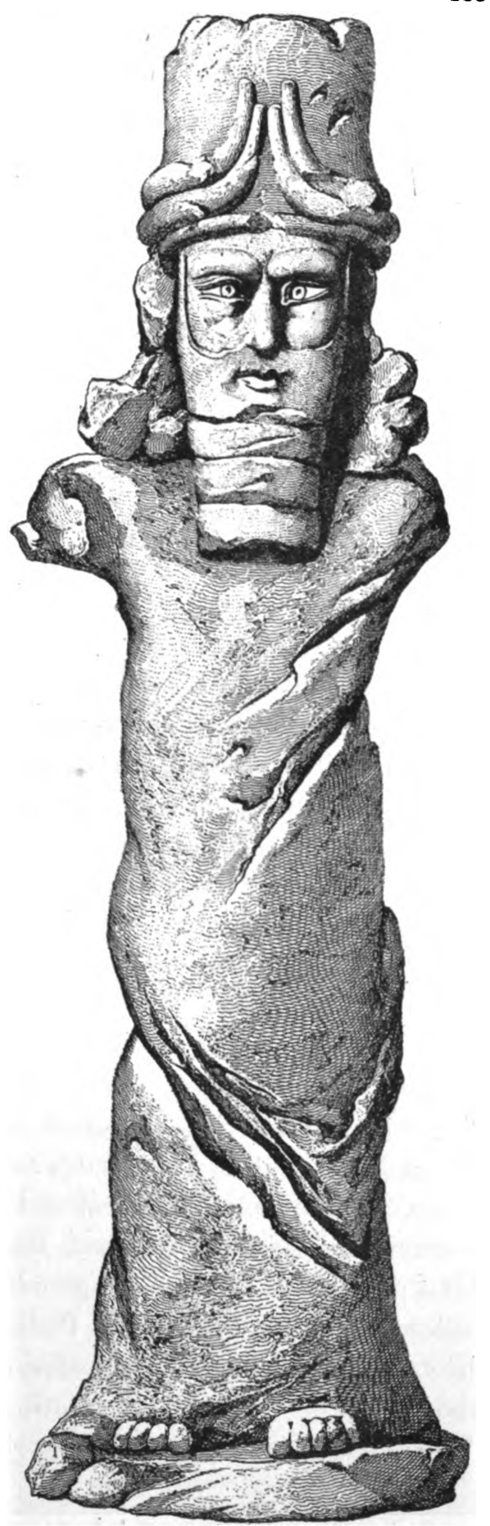
Quant à l'Assyrie, ce n'est que bien des siècles après le départ des envahisseurs, que nous pourrons suivre, dans les inscriptions, la trace de ses annales, et l'on ne peut dire ce qu'il advint tout d'abord des royaumes de Singar et d'Ellassar. Le premier roi d'Ellassar dont les briques estampées nous aient gardé le souvenir, porte le nom d'Isme-Dagan, comme un des anciens souverains de la basse Chaldée. De sa vie on ne sait rien. Son fils, qui fit rebâtir le temple du dieu Assur, s'appelait Samsi-Raman ; il s'intitule non pas encore roi, mais simplement *patesi* ou pontife d'Assur, et voici ce que nous apprend de lui une inscription de Théglath-pal-asar Ier : « Le temple d'Anu et de Raman, les grands dieux, mes seigneurs, que Samsi-Raman, pontife d'Assur, fils d'Isme-Dagan, pontife d'Assur, avait construit six cent quarante et un ans avant moi, était tombé en ruines; plus tard, Assur-Dayan, roi du pays d'Assur, fils d'Adar-pal-asar, roi du pays d'Assur, avait démoli ce temple qui ne fut pas reconstruit et pendant soixante ans on ne toucha pas à ses fondations. Au début de mon règne, Anu et Raman, les grands dieux mes seigneurs, qui soutiennent ma puissance, m'enjoignirent de rebâtir leurs sanctuaires. » Comme le règne de Téglath-pal-asar est fixé vers l'an 1120, il s'ensuit que Samsi-Raman gouvernait comme pontife d'Assur vers 1760 avant notre ère.

Cette base chronologique serait précieuse si l'on pouvait suivre sans interruption la série des souverains d'Ellassar; malheureusement, après le règne de Samsi-Raman, l'histoire d'Assyrie retombe dans le néant, sans qu'on puisse apprécier même approximativement la durée de cette période absolument inconnue. C'est à peine s'il est permis de jeter dans ce gouffre sans fond quelques noms perdus qu'il serait peut-être aussi logique de placer ailleurs. Des briques d'un palais de Kalah-Shergat sont estampées au nom d'un certain Iri-Amtuk, pontife d'Assur, fils d'un autre pontife dont le nom mutilé commence par *Te*..., et finit par la syllabe *ba*. Assur-Narara et Nabu-Dayan, dont les noms figurent aussi à Ellassar, paraissent avoir régné à la même époque. Avec ces princes, finit la période de la domination des *patési* (*ischakku*), ou pontifes d'Assur.

Lorsque l'histoire peut de nouveau enregistrer des noms de souverains, c'est avec le titre de roi. Mais quels furent les événements qui amenèrent cette révolution et cette nouvelle organisation politique en

Assyrie? Des découvertes ultérieures nous renseigneront sur ce problème encore insoluble aujourd'hui.

C'est la fameuse table des synchronismes que nous avons déjà citée plus haut en parlant des rois de Chaldée, qui fournit les noms des premiers rois d'Assyrie, en mentionnant les traités d'alliance conclus successivement entre Kara-indas, roi de Babylone, et Assur-bel-nisi-su, roi du pays d'Assur, puis entre Busur-Assur, roi d'Assyrie, et Purnapuriasde Babylone. Vient ensuite un prince nommé Assur-uballit, contemporain de Kara-hardas, roi de Babylone, dont il était le grand'père par sa fille Muallidat-serua. Après une lacune d'un ou deux règnes, la tablette raconte que Bel-Nirar, roi d'Assyrie, lutte victorieusement contre Kurigalzu, roi de Kar-Dunias, et que les limites des deux royaumes, telles que les avaient consenties les rois antérieurs, sont modifiées (vers 1360). Le successeur de Bel-Nirar fut Pudiel, comme nous l'apprennent une inscription de son fils et une mention généalogique inscrite sur la panse d'un vase d'albâtre trouvé à Kalah-Shergat; l'histoire de Raman-Nirar, fils de Pudiel (vers 1310), est racontée comme il suit sur la table des synchronismes : « Raman-



Statuette en terre cuite, trouvée à Khorsabad, (Musée du Louvre.)

Nirar, roi d'Assyrie, et Nazidedas, roi du pays de Kar-Dunias, combattirent l'un contre l'autre dans la ville de Kar-Istar du district d'Agarsallu; Raman-Nirar battit Nazidedas, le mit en fuite, lui enleva son camp et ses statues du dieu Urgal (la grande lumière). Ils fixèrent leurs frontières plus bas que la limite antérieure, depuis le district de Pilas, en deçà du Tigre, et la ville d'Arman, dans le district d'Agarsallu, jusqu'au pays des Lulumê, et chacun d'eux resta dans son territoire. »

Lentement, mais toujours progressivement et avec une ténacité rare, les rois d'Ellassar s'avancent du côté de Babylone; ils sont déjà aux portes de la grande cité, et les gardes qui veillent à la frontière de leur empire peuvent entendre les voix confuses et l'écho, sourd comme le bruit des vagues, de l'agitation de la ville qui fut le berceau des peuples. La politique constante et traditionnelle des rois d'Assur, qu'ils poursuivront pendant des siècles dans la paix comme dans la guerre, par des traités d'alliance ou les armes à la main, c'est la conquête de la Chaldée; l'histoire ne cite pas un seul exemple d'un peuple aussi longtemps ferme en ses desseins, qui ne soit arrivé au succès et à la réalisation de son rêve. Il semble que la tablette des synchronismes qui nous instruit de ces événements ait été rédigée dans le but exclusif de célébrer ce triomphe de la politique assyrienne, car elle ne mentionne aucun fait qui ne se rapporte à la conquête de la Babylonie, et le nom même des rois d'Ellassar qui n'ont pas travaillé dans ce but est omis dans cette précieuse chronique.

On possède encore une longue inscription de Raman-Nirar[1] trouvée aux ruines d'Ellassar, dans laquelle ce prince se glorifie d'avoir ruiné les pays des Cosséens, des Guti leurs voisins, ainsi que celui de Lulumê et des Subarê cantonnés sur les confins de la Susiane. A cette époque, le territoire de l'Assyrie n'atteignait pas encore jusqu'à Raqqah, au confluent du Belik et de l'Euphrate, car Raman-Nirar se vante d'être allé jusqu'à la ville de Rapiq qui est certainement la Raqqah moderne. Dans l'énumération de ses ancêtres, Raman-Nirar attribue aux princes qui l'ont précédé sur le trône, de grandes victoires sur les Cosséens et leurs alliés. C'est d'abord son père Pudiel « qui a soumis en entier les districts de Turuk et de Nikimhi, ainsi que tous les rois des plaines et des montagnes du vaste pays des Guti, les tribus des Ahlami, des Suti, des Yauri. » Son grand-père Bel-Nirar, le vicaire du dieu Assur, « a égorgé

[1] V. Pognon, *Journal asiatique*, t. I de 1884.

les peuples Cosséens et anéanti ses ennemis »; son arrière grand-père Assur-uballit « a exterminé le peuple du vaste pays de Subar, et a élargi le territoire et les limites de l'Assyrie. » Au lieu de nous raconter de nouveaux faits politiques et militaires, le reste de l'inscription se compose de la mention de la réédification du temple d'Assur qui s'était délabré, et d'une longue formule imprécatoire contre l'impie qui altérerait ou détruirait l'inscription royale : il n'y a pas à en tirer parti pour l'histoire. Le nom de Raman-Nirar nous a encore été conservé sur une épée de bronze trouvée il y a peu d'années auprès de Diarbekr. Ce glaive royal était muni d'une poignée en ivoire sculpté, et sur la lame on lit cette inscription : « Palais de Raman-Nirar, roi des légions, fils de Pudiel, roi d'Assyrie, fils de Bel-Nirar, roi d'Assyrie aussi. » C'était sans doute le glaive d'une des divinités qui ornaient le palais de Raman-Nirar à Ellassar[1].

Des briques de construction seules nous font connaître le nom du fils de Raman-Nirar, qui s'appelait Salmanasar et prend le titre de « roi des légions » qu'il donne aussi, d'ailleurs, à son père. Pour la première fois (vers 1300), nous rencontrons cette formule fameuse de *Sar kissâti* « roi des légions » qui va figurer constamment dans le protocole des monarques assyriens, et qui paraît une allusion aux légions d'anges et d'archanges et aux armées célestes qui forment la garde de Jéhovah dans l'Écriture sainte.

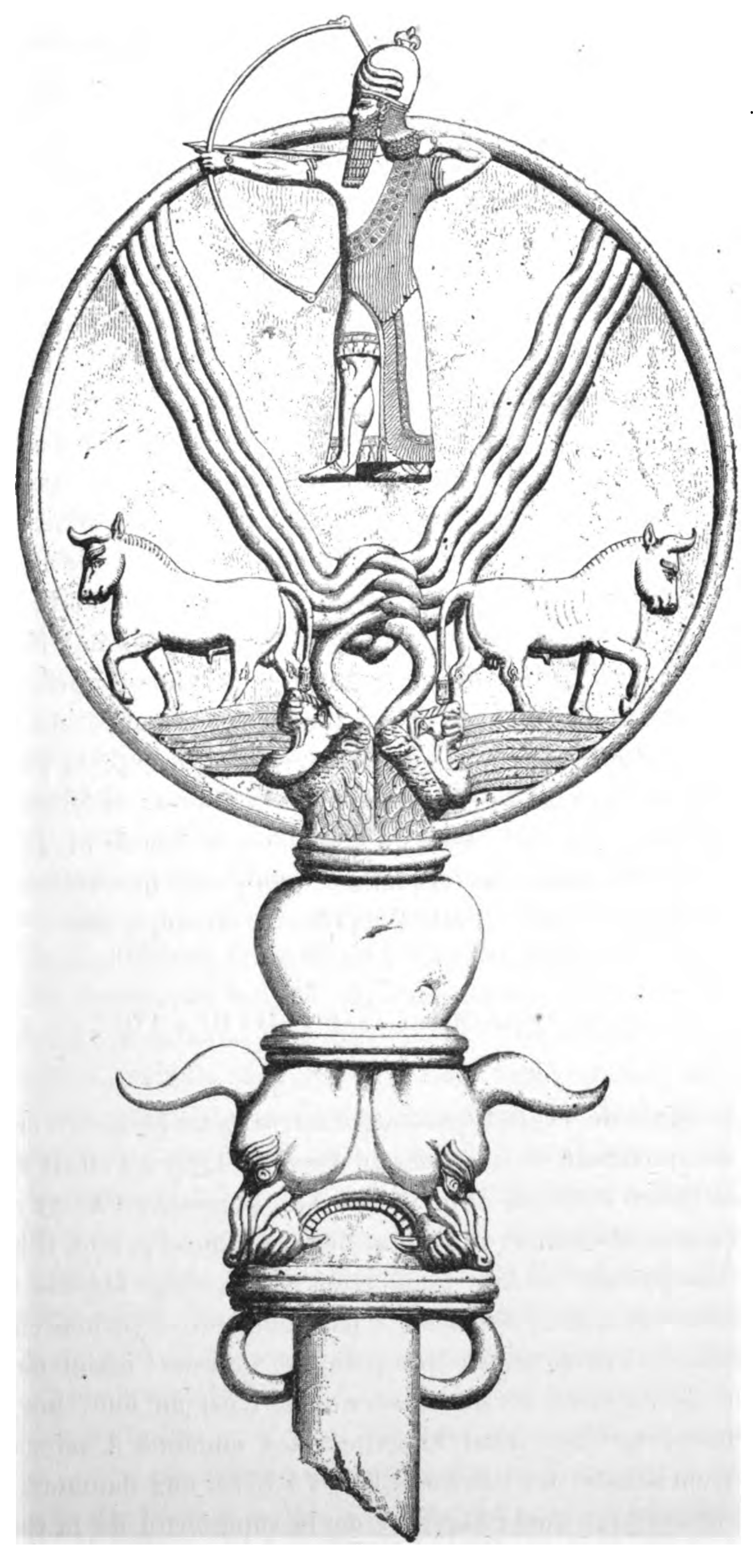
Le fils de Salmanasar I, fut Teglath-Adar qui fit la guerre au roi de Babylone et envahit le pays de Kar-Dunias. On ne connaît pas les détails de cette expédition qui ne nous est signalée que par une inscription de Sennachérib qui vivait six cents ans plus tard. Ce texte insinue cependant que les Chaldéens prirent leur revanche et firent, à leur tour, irruption en Assyrie, puisqu'ils s'emparèrent du sceau royal de Teglath-Adar qu'ils emportèrent à Babylone. Ce cylindre-cachet, analogue à ceux que possèdent nos musées et qu'on déroulait sur le gâteau d'argile molle, avant la cuisson, portait l'inscription suivante : « Teglath-Adar, roi des nations, fils de Salmanasar, roi du pays d'Assur, a conquis le pays de Kar-Dunias. Si quelqu'un détruit cette inscription et mon sceau, que les dieux Assur et Raman fassent disparaître son nom de ces régions. » — « Ceci, ajoute Sennachérib, était écrit sur le sceau en hématite qui fut enlevé du pays d'Assur et d'Accad, pendant une

[1] C. Boscaven. *Transactions of the Society of Biblical archæology*, t. IV, 1876, p. 347.

guerre. Moi, Sennachérib, roi d'Assyrie, six cents ans plus tard, j'ai conquis Babylone et j'ai enlevé ce sceau du trésor de cette ville. » D'après ce récit, on peut placer le règne de Teglath-Adar vers l'an 1290 avant l'ère chrétienne. Une inscription d'un de ses successeurs le qualifie de « roi des Sumers et des Accads » ; c'est la première fois que ce titre est donné à un roi d'Assyrie.

La lutte recommença avec Bel-kudur-uçur fils de Teglath-Adar. Les Babyloniens s'étaient enfin aperçu que leurs voisins du nord en voulaient à leur vie nationale ; la fibre patriotique avait vibré dans leur âme, et ils résolurent de tenter un effort vigoureux pour soulever le joug qui s'appesantissait déjà sur une partie de leurs provinces. Peut-être y eut-il à ce moment une révolution de palais qui substitua une dynastie sémitique aux rois cosséens, car, à partir de cette époque, les rois de Babylone portent des noms sémitiques. Ces princes ne s'en montrèrent pas moins que leurs prédécesseurs, ennemis acharnés des rois d'Ellassar. Après avoir rebâti et embelli des temples pour s'attirer l'appui et la bénédiction des dieux, le roi de Kar-Dunias, Raman-pal-iddin successeur de Nazidedas, ceignit de remparts les principales villes chaldéennes qu'il munit de garnisons, puis, à la tête de troupes solides, il fondit sur l'Assyrie : Bel-kudur-uçur surpris, fut tué sur le champ de bataille et les hommes du midi s'avancèrent jusque sous les murs d'Ellassar. Le royaume d'Assur était à deux doigts de sa perte, et la ville allait succomber, lorsqu'au moment d'être complètement victorieux, Raman-pal-iddin subit un échec qui ranima les espérances des assiégés. Ces derniers avaient à leur tête un prince jeune et vigoureux, Adar-pal-asar, qui réorganisa l'armée, l'habitua à la confiance par de petits succès, et le jour où il crut l'occasion favorable, il frappa un coup décisif qui contraignit Raman-pal-iddin à battre en retraite et à regagner la frontière. Restaurateur d'un trône qui allait crouler, une inscription proclame Adar-pal-asar « le héros qui fonda le royaume d'Assur, celui qui le premier organisa les armées d'Assyrie. »

Son fils Assur-Dayan (vers 1180) est connu pour avoir démoli un temple d'Anu qui fut reconstruit soixante ans plus tard par Teglath-pal-asar, et pour avoir fait une expédition heureuse contre les Chaldéens : « Au temps de Zamalmal-zikir-iddin, roi de Kar-Dunias, Assur-Dayan, roi d'Assur, marcha contre le pays de Kar-Dunias ; il prit les villes de Zaba, d'Irriga et d'Agarsal et il emporta leurs dépouilles en Assyrie. » C'était une éclatante revanche des malheurs des



Étendard royal, d'après un bas-relief du palais de Sargon, à Khorsabad.
(Musée du Louvre.)

Vanna, dont la capitale était sur l'emplacement de la ville de Van actuelle; le pays de Musasir, l'Arsissa des géographes classiques, sur la rive septentrionale du lac de Van; le canton montagneux de Mildis, où se voient aujourd'hui les ruines imposantes de Kosaba, non loin d'Ezeroum; celui de Milidda, la Mélitène des Grecs; enfin, un des districts les plus importants et qui exerça longtemps la prépondérance sur la plupart des autres, celui d'Urartu ou Arartu, dans lequel il est facile de reconnaître le nom du mont Ararat.

Dans la partie orientale du pays de Naïri, celle qui confine au lac d'Ourmia et à la mer Caspienne, on rencontre le canton de Zamua, immédiatement au nord de celui d'Arrapha, l'Arrapachitis des anciens; celui de Hubuskia, aux sources du Zab supérieur ou Lycus, ayant à l'est le pays de Kilzanu et à l'ouest le Mannai et le Musasir. Au nord du lac d'Ourmia, touchant au Hubuskia, sont les terres de Madahir et de Harru; à l'est, le canton montagneux de Mesa, et enfin celui de Giratbunda qui bordait la mer Caspienne et les pays mèdes.

C'est dans ces fertiles montagnes que voulut pénétrer Teglath-pal-asar : il ouvrait ainsi une période de guerres terribles qui dureront aussi longtemps que la monarchie assyrienne elle-même. Déjà les rois antérieurs avaient essayé leurs forces contre le Naïri en refoulant vers le nord les tribus qui débordaient sur la Mésopotamie, et le district d'Amidu (Diarbekr) était déjà depuis quelque temps passé sous la domination assyrienne. Teglath-pal-asar s'enfonça dans les régions occidentales du Naïri par des chemins que jamais roi assyrien n'avait pris avant lui. Il énumère avec orgueil les montagnes qu'il dut franchir : les monts Ilama, Amadana, Ilhis, Sirabil, Tarhuna, Tirkahul, Kisra, Tarhanab, Ilula, Hastarai, Sarisar, Ubira, Miliatrun, Sulianzi, Nubanas, Sisi. Ce sont les différents sommets formés par le massif qui sépare le lac de Van du cours du Tigre et qui deviennent extrêmement abruptes aux monts Niphatès vers la source de ce fleuve. L'armée put toutefois les traverser avec chars et bagages; elle remonta, puis franchit le haut Euphrate pour se diriger du côté de la mer Noire. Vingt-trois rois du Naïri essayèrent de lui barrer la route; c'étaient les souverains de Nimmi, Tunub, Tuali, Kidari, Uzula, Unzamun, Andiabi, Pilakin, Aturgini, Kulibarzini, Sinibirni, Himua, Paitir, Uiram, Sururia, Abayni, Adayni, Kirin, Albaia, Ugina, Nazabia, Amassiuni, Dayeni. Le roi d'Assyrie renversa ce rempart humain comme un torrent débordé franchit sa digue; les confédérés cherchèrent un refuge, les uns dans



Ruines de Kosaba, près d'Erzeroum (Arménie).

les creux des rochers, les autres derrière les murs de leurs forteresses, abandonnant cent vingt chars de guerre aux mains de l'ennemi. Vainement une soixantaine de roitelets accoururent pour porter secours à leurs frères ; leurs soixante armées ne retardèrent pas d'un jour la marche des soldats d'Assur qui, là comme partout, livrèrent le pays à l'incendie et au pillage et firent le sac des places fortes dont ils massacrèrent les défenseurs.

Cependant, par calcul sans doute, beaucoup plutôt que par sentiment, la pitié se fit jour dans le cœur d'airain de Teglath-pal-asar. Les rois du Naïri avaient été pris vivants : l'Assyrien crut plus favorable à ses intérêts de ne leur point arracher la vie, il espéra en leur faisant grâce que les malheureux lui seraient reconnaissants de cette magnanimité inattendue et qu'ils lui resteraient attachés comme de fidèles vassaux. Politique singulière et à courte vue que celle qui ne prévoyait pas que les ferments de haine et de vengeance qu'elle avait provoqués, ne pouvaient être étouffés par l'aumône de la servitude à la place des tortures et des supplices ! Teglath-pal-asar imposa à ces rois un tribut annuel de douze cents chevaux et de deux mille bœufs, prit leurs fils en otage et les renvoya chacun dans son pays. Un seul d'entre eux refusa de courber ainsi sa tête sous le joug d'Assur : c'était Sêni, roi du Dayeni, qui préféra les chaînes de la captivité plutôt que de participer à l'asservissement de sa patrie.

Ainsi fut opérée momentanément la conquête d'une partie du Naïri ; les districts situés à l'est du lac de Van n'avaient pas pris part à la guerre et Teglath-pal-asar ne les molesta point. L'ouest, au contraire, voisin des tribus, récemment soumises, du Kummuh et des Moschiens, était important à dompter pour assurer la tranquillité des conquêtes récentes. De même, les cantons des Hittites qui avoisinaient au sud le Kummuh, pouvaient, à un moment donné, devenir turbulents et menacer la frontière. Après une courte campagne au pays de Hanigalbi sous les murs de Milidia, Teglath-pal-asar résolut d'entreprendre contre les Hittites une grande expédition qui mît ces voisins dangereux hors d'état de lui nuire.

Il s'y prit habilement pour les surprendre. Parti d'Ellassar à la tête de ses troupes, il descendit du côté de la Chaldée sous prétexte d'aller châtier les Ahlamê du pays d'Arma, et il s'avança jusqu'à Suhi, sur l'Euphrate. On ne savait trop de quel côté il allait diriger ses pas, lorsque

soudain, par un changement de front et une marche forcée, il remonta en un seul jour de Suhi jusqu'en face de Karkémis, le plus puissant boulevard des Hittites du côté de l'Assyrie. Teglath-pal-asar n'osa pourtant entreprendre le siège de cette grande forteresse dont la position admirable semblait défier les plus solides armées. Il se contenta de livrer bataille aux troupes qui l'attendaient sur la gauche du fleuve et dont il fit un grand carnage. Les débris des bataillons ennemis crurent trouver leur salut en se jetant dans le fleuve qu'ils traversèrent à la nage; ils comptaient sans un malheureux hasard qui mit à la dispo-



Tribut de chevaux amenés au roi [1].

sition des Assyriens des bateaux tout prêts, pour s'élancer à leur poursuite. Teglath-pal-asar les rejoignit dans les six villes groupées autour du mont Bisri, où il récolta des troupeaux d'esclaves et un riche butin : tout ce qui ne put être emporté fut brûlé.

Poursuivant sa marche victorieuse à travers la confédération hittite, le roi d'Assyrie pénétra jusqu'à la chaîne de l'Amanus où il combattit les gens des pays de Musri, qui comprenait les districts d'Elamuni, de Tala et de Harusa. Pendant qu'il pillait et saccageait à son aise, le district de Humani (Amanus) arriva au secours des vaincus ; il était trop tard et cette provocation ne servit qu'à attirer l'orage qu'elle avait la prétention de conjurer. Teglath-pal-asar battit les nouveaux venus qu'il traqua dans leurs montagnes comme des bêtes fauves, et qu'il força de

[1] Bas-relief du palais de Sargon.

se réfugier dans leur ville d'Arini, aux pieds du mont Aisa. Ainsi domptés, les gens de Humani se jetèrent aux pieds du vainqueur qui se crut généreux outre mesure, en leur accordant la vie et en se contentant de les dépouiller et de leur infliger une lourde contribution de guerre. Il ne se trompait point entièrement d'ailleurs, car à peine avait-il le dos tourné pour rentrer en Mésopotamie qu'une insurrection générale éclata chez les Humani. Vingt mille montagnards se trouvèrent rassemblés et prets à mourir pour l'indépendance de leur pays; mais que pouvaient ces bandes indisciplinées contre les cohortes du dieu Assur! L'empire d'Assyrie, comme plus tard l'empire romain, n'était entouré que de barbares.

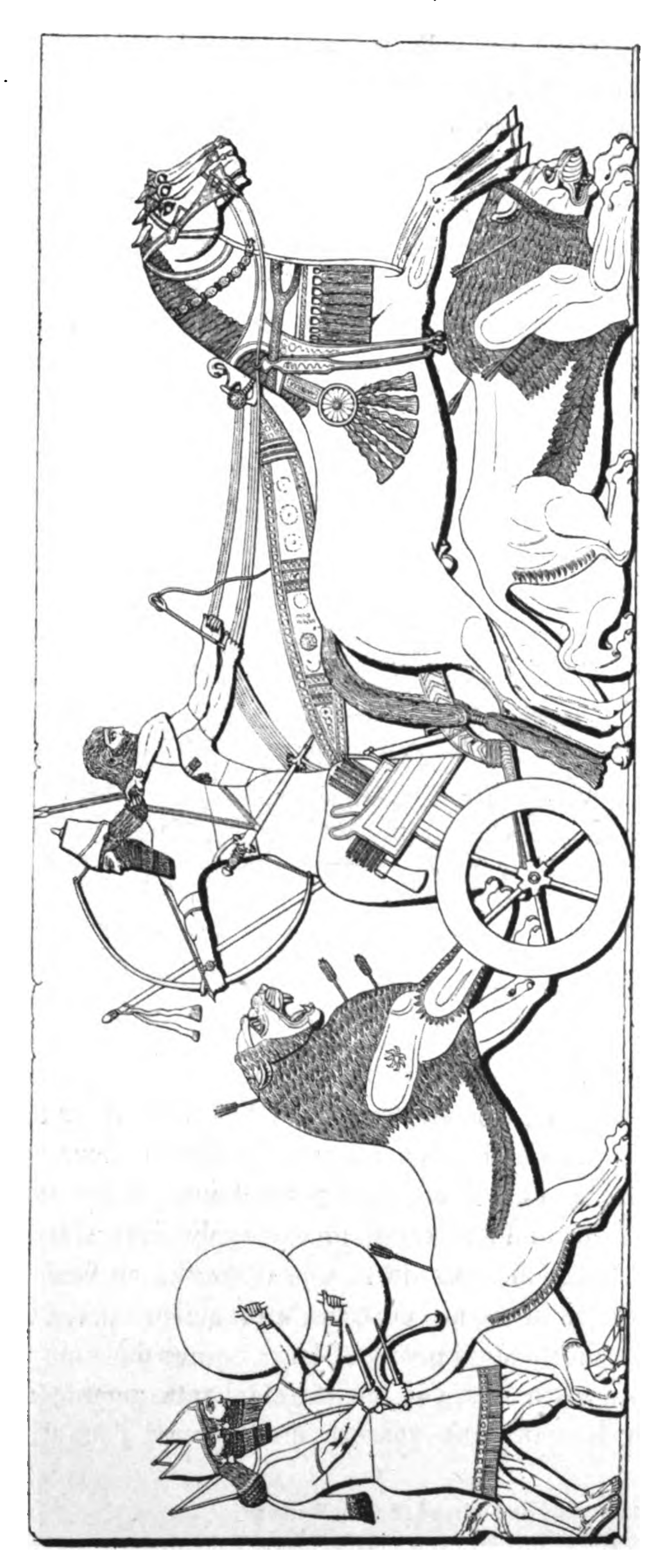
Les vingt mille confédérés furent taillés en pièces et poursuivis jusqu'au mont Harusa qui domine les plaines de Musri. Le sol de la montagne et des vallées, dit l'inscription, disparut sous l'amoncellement des cadavres; Hunusa, la capitale du district, fut rasée jusqu'aux fondements et ses habitants eurent la tête tranchée.

A ce point du récit de ses exploits, Teglath-pal-asar rompt la froide monotonie de ses cruautés pour raconter qu'il fit ériger en pierre *cipa* un monument commémoratif de son triomphe et qu'il consigna sur des tables de bronze le récit des victoires qu'il avait remportées. « J'y écrivis, dit-il, que cette ville ne serait jamais rebâtie et que ses murs ne seraient jamais relevés. » Une simple maisonnette en briques en désigna seule l'emplacement, et c'est dans cet abri que le roi déposa le texte de la malédiction qu'il avait prononcée. La ville de Kibsuna fut également démolie, et ainsi fut définitivement achevée la conquête du pays de Humani, situé sur le versant oriental de la chaîne de l'Amanus, à laquelle il a laissé son nom.

Teglath-pal-asar s'est donné la peine de récapituler lui-même le nombre des provinces qu'il avait soumises et dont il dresse complaisamment le bilan. Il compte quarante-deux peuples qui reconnaissent son autorité, depuis le cours du Zab inférieur jusqu'aux rives de l'Euphrate, et depuis le pays des Hittites jusqu'à la mer Noire. « Voilà, dit-il[1], l'œuvre de mes mains depuis mon avènement jusqu'à ma cin-

[1] Une autre inscription de Teglath-pal-asar dit que ce prince domina jusque sur les bords de la Méditerranée appelée *tamdi rabiti Aharri* « la grande mer de Phénicie »; mais je ne crois pas qu'on puisse prendre à la lettre cette vague et hyperbolique détermination des limites occidentales de l'empire d'Assyrie à cette époque; je doute de même, malgré le texte des inscriptions, que Teglath-pal-asar ait vu la mer Noire.

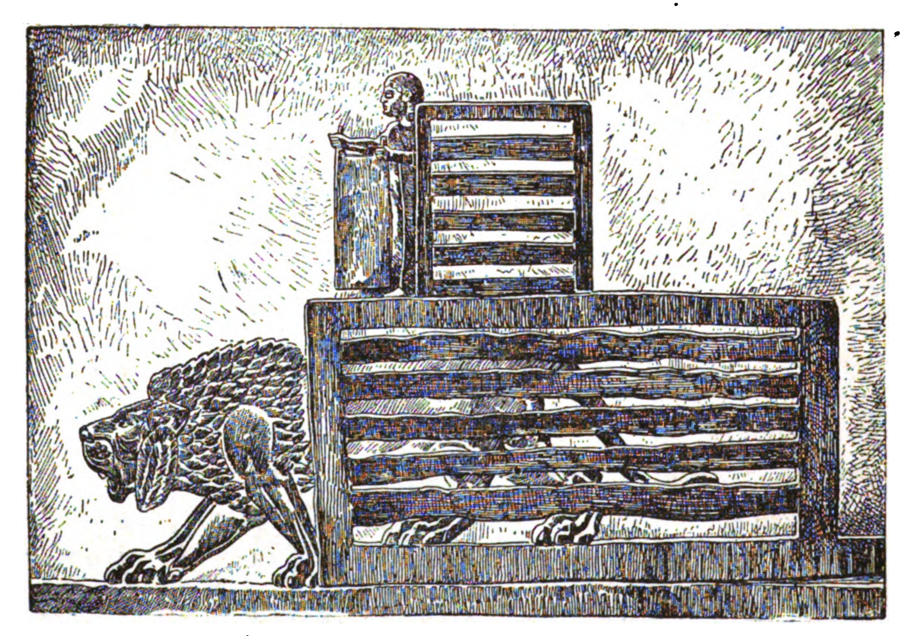




Chasse au lion. Bas-relief de Nimroud. (British Museum.)

quième année de règne ; voilà les pays que j'ai soumis l'un après l'autre, leur prenant des otages, leur imposant des contributions de guerre. . . Je suis Teglath-pal-asar, le suprême, le fort, qui tiens un sceptre à nul autre pareil, qui remplis une mission sublime. »

D'une surprenante activité et sans cesse en mouvement, Teglath-pal-asar employait à la chasse le temps qu'il ne consumait pas à la guerre. Incapable de goûter les douceurs de la tranquillité et de la paix, il ne trouvait de plaisir qu'à tuer et la vue du sang l'enivrait. Ecoutez-le



Lion capturé pour servir aux chasses royales [1].

raconter ses courses folles à travers les forêts ou les sables brûlants pour atteindre les lions ou les buffles : « Les dieux Adar et Nergal ont confié à mes royales mains leurs armes terribles et leur arc puissant. Avec le secours du dieu Adar, mon protecteur, j'ai tué quatre buffles mâles, d'une force et d'une grandeur extraordinaires. C'était au désert, dans le pays de Mitani, près de la ville d'Araziki, en face des Hittites ; je les ai tués avec mon arc puissant, mon glaive de fer et ma lance aigüe, et j'ai apporté leurs peaux et leurs cornes dans ma ville d'Assur (Ellassar). Une autre fois, j'ai tué dix éléphants gigantesques dans le voisinage de Harran, aux sources du Habour ; j'en ai pris quatre

[1] D'après un bas-relief de Nimroud (British Museum).

autres vivants ; les peaux et les défenses des tués ont été transportés à Ellassar. Une autre fois encore, avec le secours du dieu Adar, j'ai tué cent vingt lions que j'ai étendus raides morts à mes pieds ; j'en ai chargé huit cents sur mes chars. Ni les fauves du désert ni les oiseaux du ciel n'ont pu se soustraire à mes flèches. » Heureusement des bas-reliefs assyriens qui représentent de pareilles chasses, réduisent à leurs véritables proportions ces exploits un peu trop dignes du Nemrod de la légende « le fort chasseur devant l'Eternel. » Si nous y voyons des lions bondir autour du char royal, nous y remarquons aussi, parfois, des lions en cage qu'un gardien délivre avec précaution en faisant glisser une claire-voie mobile, et le roi est tout prêt à abattre, sans courir grand danger, le fauve qui sort lentement de sa prison et dont on avait sans doute limé les dents. C'était un simulacre de chasse ; n'importe, le prince égorgeait, il était satisfait et rendait grâces aux dieux.

Il se proclame le *sangu* ou pontife suprême des dieux qui l'ont comblé de leurs bénédictions. A l'imitation de ses ancêtres, il fait réparer les temples qui tombent de vétusté, redresser les statues, consolider la toiture, remplacer les vieilles portes par de magnifiques battants en bois de cèdre coupé dans les forêts des pays conquis. Istar l'Assyrienne et le dieu Martu sont particulièrement l'objet de son culte et il leur construit de somptueuses demeures dans sa ville d'Ellassar. Le butin des pays qu'il avait saccagés lui fournit la matière d'opulents sacrifices d'actions de grâce et de riches ex-votos qu'il suspend aux parois des sanctuaires.

Enfin, Teglath-pal-asar se fait agriculteur et il s'applaudit d'avoir arraché dans de lointaines contrées des essences d'arbres qu'il a replantées dans les plaines de la Mésopotamie qu'il s'efforce de reboiser et de fertiliser.

Toutes choses tournaient donc à souhait pour l'heureux monarque, et l'avenir lui souriait. Mais l'Orient est le pays des revirements de fortune et des grands coups de théâtre. Pourquoi Teglath-pal-asar s'arrête-t-il dans son récit après la cinquième année de son règne, et pour quelles raisons ne nous a-t-il pas laissé un pareil dithyrambe sur la fin de sa vie ? Le fait est qu'on n'a plus une ligne de lui, et c'est à tort qu'on lui a attribué un passage d'une inscription mutilée trouvée dans les ruines du palais de Koyundjik, à Ninive, dans laquelle il est fait mention d'expéditions sur la Méditerranée et de rapports sur l'Égypte.

Si l'on n'a rien retrouvé de ce prince, c'est probablement parce

qu'il n'a rien écrit. Les rois d'Assyrie ne racontent que leurs succès, jamais leurs défaites, et d'irrécusables témoignages nous portent à croire que le règne de Teglath-pal-asar finit par une catastrophe. C'était la peine du talion et ce ne fut que justice si les peuples qu'il avait opprimés vinrent danser sur son tombeau.

C'est Babylone qui porta ce coup terrible à l'orgueilleux monarque ; tandis qu'il guerroyait dans le nord et au couchant, la vieille cité chaldéenne, qu'on croyait abattue pour toujours, se relevait lentement, silencieusement, fermait ses plaies, réparait les brèches de ses remparts, aiguisait ses armes, et la seconde fois que Teglath-pal-asar se présenta pour entrer dans ses murs, on lui barra la route et il fut honteusement battu. Un jour viendra sans doute, où les horreurs de cette guerre, qui dut être effroyable, nous seront connues ; pour le moment, nous ne pouvons que recourir au froid laconisme de la Table des synchronismes, qui n'enregistre d'ailleurs que les premiers succès du roi d'Assur : « Teglath-pal-asar, roi d'Assyrie, dit-elle, et Marduk-nadin-ahi, roi du pays de Kar-Dunias, mirent pour la seconde fois leurs chars en ligne de bataille, près d'une ville située sur le Zab inférieur, dans le voisinage d'Arzuhina..... la place de Dur-Kurigalzu, la Sippar de Samas, la Sippar d'Anunit (les Sepharvaïm de la Bible), Babylone, Upî (Opis) et d'autres grandes villes avec leurs citadelles tombèrent au pouvoir de Teglath-pal-asar ; il s'empara aussi des villes d'Agarsal et de . . . jusqu'à la ville de Lubdi, et du pays de Suhi, y compris la ville de Rapiki avec son territoire. » Tout jusque-là allait au gré de Teglath-pal-asar ; mais le reste qu'il se garde d'ajoûter, ce sont ses successeurs qui vont nous en instruire.

L'inscription de Sennachérib, connue sous le nom d'inscription de Bavian, s'exprime comme il suit : « Les dieux Raman et Sala, dieux de la ville des Palais (Ekalate) que Marduk-nadin-ahi, roi du pays d'Accad, avait enlevés à l'Assyrie au temps de Teglath-pal-asar et transportés à Babylone, moi, Sennachérib, après un intervalle de 418 ans, je les enlevai de Babylone et je les remis à leur place dans la ville des Palais. » Le roi de Babylone, Marduk-nadin-ahi, avait donc fini par être victorieux, par délivrer la Chaldée et même par envahir l'Assyrie. Qui sait même si Teglath-pal-asar ne périt point dans la lutte? Comme tous les tyrans dont l'autorité n'est fondée que sur la force des armes, peut-être suffit-il d'une défaite sans importance en elle-même pour l'abattre et précipiter sa ruine.

L'Assyrie se ressentit longtemps des effets de cette catastrophe, qui la mit à deux doigts de sa ruine et faillit transporter le sort de la haute Mésopotamie tout entière entre les mains du roi de Babylone. Désormais ses princes, obligés de lutter pour l'indépendance nationale contre leurs voisins du pays de Kar-Dunias, ne peuvent songer à maintenir dans le respect les contrées lointaines que des flots de sang avaient contraintes d'accepter le joug. Les gens du Naïri et du Kummuh, les Moschiens et les Hittites relevèrent la tête et reprenant leur vie d'autrefois, rebâtirent leurs villes, restaurèrent leurs remparts. L'Assyrie n'atteignit même plus le cours de l'Euphrate et redevint le pays d'Assur proprement dit : pour elle, la question vitale est la guerre défensive contre Babylone, et nous assisterons longtemps encore à cette lutte fratricide de l'élément sémitique du nord avec l'élément sémito-kouschite du sud : c'est le grand drame de l'histoire de la Mésopotamie, dont nous n'avons encore vu que le premier acte.

§ IV. LES SUCCESSEURS DE TEGLATH-PAL-ASAR Ier.

Les successeurs de Teglath-pal-asar ne furent pas des rois fainéants, mais des rois impuissants. Réduits à se défendre contre des ennemis d'autant plus menaçants et terribles qu'ils avaient plus d'injures à venger, sans ressources, n'ayant que les débris d'une armée décimée, qui résistait pied à pied à des forces vingt fois supérieures, ils surent pourtant ne point perdre courage, essayèrent de faire face à tous les dangers, et comprirent que la persévérance dans la lutte mène la plupart du temps au succès final. Quel crime avait donc commis envers les dieux Teglath-pal-asar, pour être ainsi abandonné du ciel et pour que la malédiction qu'il avait encourue retombât sur sa race et sur son peuple? Il avait pourtant travaillé avec une opiniâtre ardeur à la gloire du dieu Assur, lui rapportant tout le mérite de ses succès, lui consacrant les dépouilles opimes des ennemis, s'appliquant à surpasser tout ce qu'avaient pû rêver ses prédécesseurs pour orner et enrichir les sanctuaires, offrant des hécatombes comme jamais les dieux eux-mêmes n'en avaient vu. Eut-il trop d'orgueil et ivre de gloire, se crut-il un dieu lui-même et essaya-t-il d'escalader le ciel? A part le royaume juif qui se constitue solidement avec David et Salomon, l'Orient assiste impassible et indifférent aux péripéties du drame dont le dénouement, quel qu'il soit, lui prépare un maître. C'est la verge pour le châtier

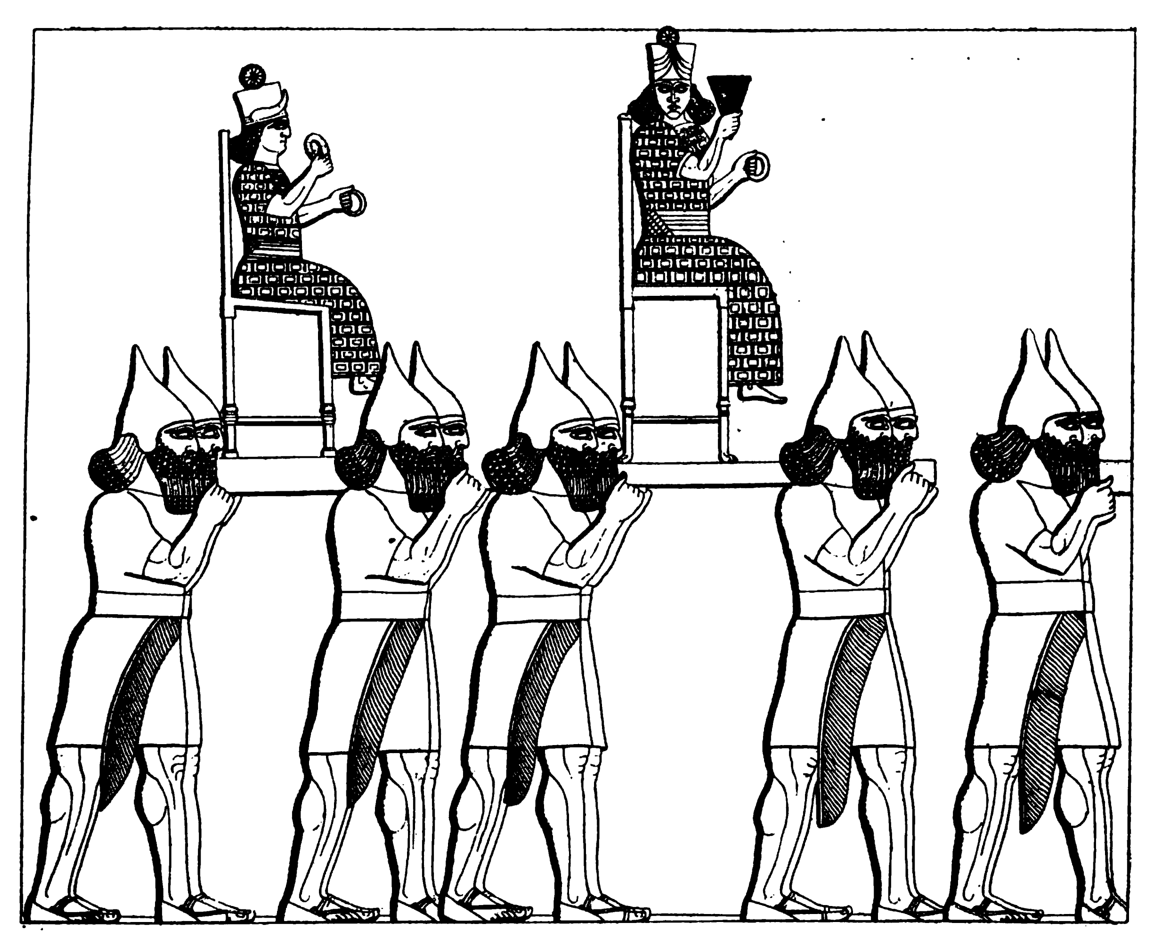
qu'on se dispute et il lui importe peu que les coups viennent du midi ou du septentrion. Il avait tressailli d'allégresse à la chute de Teglath-pal-asar, mais incapable de profiter de la liberté, il attendait que le sort des armes lui redonnât de nouvelles chaînes.

Fatalité ou absence d'esprit politique, les Babyloniens ne surent jamais profiter de leurs victoires et poursuivre jusqu'au bout les conséquences de la défaite de leurs ennemis. Ils croyaient avoir tout fait quand ils avaient accompli de belles prouesses, pillé quelques villes, emporté les statues des dieux de leurs adversaires; beaux trophées, en vérité, qui ne servaient qu'à les endormir dans une fausse sécurité, en les persuadant que l'ennemi privé de ses talismans divins ne pourrait se relever jamais. Cette déplorable ligne de conduite sauva l'Assyrie; non-seulement Marduk-nadin-ahi ne prit pas la peine de bénéficier de l'abaissement de son rival et d'exploiter à son avantage l'insurrection générale qui éclata sur tous les points de l'empire assyrien et dont il avait donné lui-même le signal, mais il paraît s'être retiré en Chaldée, satisfait d'avoir infligé une verte correction à l'imprudent qui avait voulu opprimer sa patrie. Il y eut alors un moment de répit qui permit aux Assyriens de respirer, de se compter, de mettre en ligne leurs dernières réserves; la guerre se ralluma et les Babyloniens s'aperçurent trop tard de leur imprudence; car les chances de succès étaient déjà redevenues à peu près égales de part et d'autre, et c'est d'un commun accord que l'on conclut une trève : « Au temps d'Assur-bel-kala, roi du pays d'Assur, dit la Table des synchronismes, et de Marduk-sapik-zir-mat, roi de Babylone, ces deux princes signèrent la paix. »

Quand les hostilités recommencèrent, les Chaldéens avaient encore changé de maître, et ils paraissent s'être donné, par surcroît, le luxe d'une révolution intérieure. Leur nouveau roi Saduni, homme d'une naissance obscure était un incapable dont la fatuité et l'arrogance furent bien chatiées. Battu par Assur-bel-kala qui pénétra jusqu'au cœur du pays de Kar-Dunias, Saduni cachant sa honte disparut, on ne sait comment, au milieu de cette guerre qu'il était impropre à soutenir. Sous son successeur Nabu-zikir-iskun, les affaires de la Chaldée ne se relevèrent guère; ce pays allait droit à sa perte, et, avec un prince actif et vigoureux comme Assur-bel-kala, la prépondérance assyrienne menaçait de s'implanter de nouveau dans la Mésopotamie tout entière. Après la prise de Bagdada par les Assyriens, on fit un nouveau traité, et les deux rois témoignèrent du désir de le maintenir, en se donnant

réciproquement leurs filles en mariage et en fixant définitivement les frontières respectives des deux États. « Ils limitèrent le pays d'Accad et ils en établirent les bornes depuis la montagne du E-Harris, au-dessus de la ville de Zaban, jusqu'au mont Batani, près de la ville de Zabdani. »

Si la ville de Zaban était, comme c'est vraisemblable, au confluent



Enlèvement des dieux. Bas-relief de Nimroud (British Museum).

du Zab inférieur et du Tigre, représentée par le monticule actuel de Tell-Mimus, et si l'on peut identifier Zabdani avec la Zibba moderne sur l'Euphrate, on doit reconnaître que, malgré les fautes de la dernière période, les Babyloniens étaient restés maîtres de la clef du pays d'Assur. Ils se trouvaient aux portes mêmes d'Ellassar. Ce voisi-

nage trop inquiétant, malgré les protestations d'amitié qui s'échangeaient, explique pourquoi les rois d'Assyrie vont se décider à abandonner la vieille capitale de leur empire pour transporter leur résidence un peu plus au nord, à Kalah d'abord, puis à Ninive.

Ici s'arrête malheureusement la Table des synchronismes et nous ne savons plus rien des rapports entre l'Assyrie et la Chaldée. Rapprochés par des alliances de famille, épuisés par une lutte séculaire aussi fatale au vainqueur qu'au vaincu, ces deux pays paraissent d'ailleurs avoir vécu longtemps dans une paix profonde, car cent ans plus tard, quand la guerre recommence avec plus d'acharnement que jamais, les frontières des deux empires sont encore celles qui furent fixés par Assur-bel-kala et Nabu-zikir-iskun.

Ce n'est que d'après l'ordre suivi dans la Table des synchronismes que l'on regarde Assur-bel-kala comme successeur de Teglath-pal-asar, mais nous ne savons pas s'il fut son fils ni même son successeur immédiat. Dans tous les cas, c'est un fils de Teglath-pal-asar qui règne après Assur-bel-kala; il se nomme Samsi-Raman, et il n'est connu que par les légendes fragmentés des coupes votives en bronze, trouvées à Koyundjik et à Schérif-kan, et qui mentionnent sa généalogie en l'appelant fils de Teglath-pal-asar et petit-fils d'Assur-ris-isi. Il laissa son trône chancelant à Assur-rab-amar, cité seulement dans une inscription de Salmanasar, qui l'accuse d'avoir cédé au roi du pays d'Aramu, prince hittite sans doute, la ville de Mulkina, sur l'Euphrate, que jadis Teglath-pal-asar avait conquise et annexée à l'Assyrie. Ce prince, dont le règne paraît avoir été désastreux, est le dernier qui ait fixé sa résidence à Ellassar; il était à peu près contemporain d'Erib-Marduk et de Marduk-pal-iddin II, rois de Babylone, qui ne sont guère connus que de nom, et qui paraissent avoir vécu en paix avec l'Assyrie.

CHAPITRE V

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN JUSQU'AUX SARGONIDES

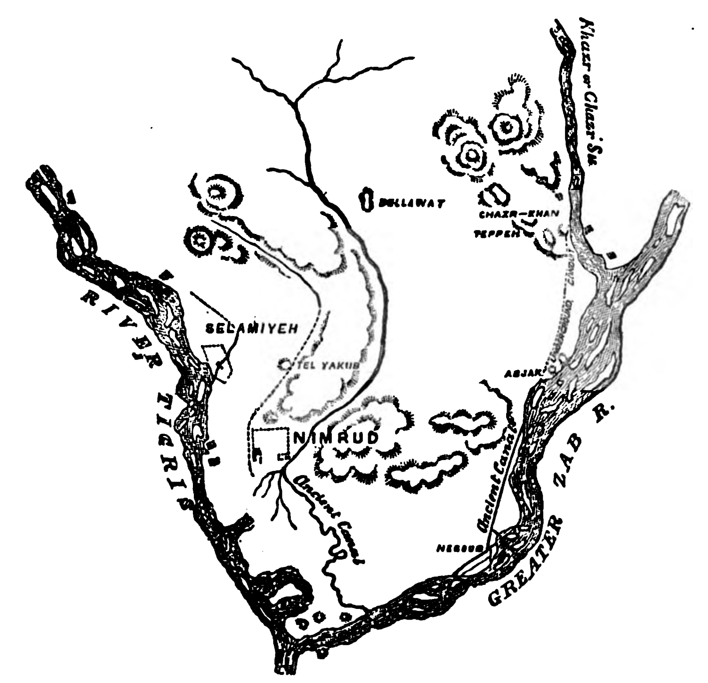
§ 1. — BELITARAS ET LES COMMENCEMENTS DE SA DYNASTIE (VERS 1020 AV. J.-C.)

Le chroniqueur byzantin Agathias raconte, en invoquant le témoignage d'Alexandre Polyhistor et de Bion, que la famille de Ninus et de Sémiramis s'éteignit dans la personne de Beleus, fils de Delcetades, et qu'un certain Belitaras, de son métier intendant des jardins du roi, s'étant emparé du pouvoir, fonda une nouvelle dynastie qui se maintint jusqu'à la chute de Ninive. Sans rechercher quels sont les noms assyriens qui se dissimulent sous ces formes grécisées de Delcetades et de Beleus, il est un rapprochement que personne ne saurait hésiter à reconnaître : c'est celui de *Belitaras* avec le nom assyrien *Bel-kat-irassu* ou mieux *Bel-ida-irassu*. Or, une inscription de Raman-nirar II qui énumère ses ancêtres, appelle Bel-ida-irassu « celui qui fut l'origine de la royauté, celui que le dieu Assur a appelé à l'empire depuis une époque fort éloignée. » Il semble donc qu'une conspiration ou une intrigue de palais ait renversé le malheureux Assur-rab-amar, coupable surtout d'avoir été vaincu et qui, abreuvé d'humiliations, n'était plus qu'un fantôme de roi régnant sur les débris d'un grand peuple. La tâche du relèvement national qui lui incombait était trop lourde pour ses épaules, et peut-être le sang qui coulait dans ses veines était-il bien affaibli. Un audacieux lui ravit le trône et personne ne protesta.

Le fils de Belitaras régna sans conteste après son père : il s'appelle Salmanasar II. Il paraît avoir dirigé une campagne heureuse du côté des sources du Tigre où il installa comme vice-roi, son lieutenant Hulaï, qui résidait dans la ville de Damdamus ; mais nous ne connaissons pas les détails de cette expédition. C'est Salmanasar qui transporta à Kalah le siège de la royauté[1], car la position d'Ellassar, infestée des

[1] C'est à tort que divers historiens ont attribué la fondation de Kalah à Salmanasar Ier.

souvenirs de l'ancienne dynastie et sans cesse à la merci d'un coup de main des Babyloniens, n'était plus tenable. Kalah, au confluent du Zab supérieur et du Tigre, un peu en aval de Ninive, outre qu'elle était bien plus éloignée de la frontière, se trouvait mieux défendue qu'Ellassar par sa position naturelle; les deux fleuves enveloppaient ses murs sur les deux tiers de leur circuit, et l'élévation des collines sur lesquelles elle était bâtie rendait un siège difficile. Du côté du nord, le seul point vulnérable, Salmanasar fit construire un solide

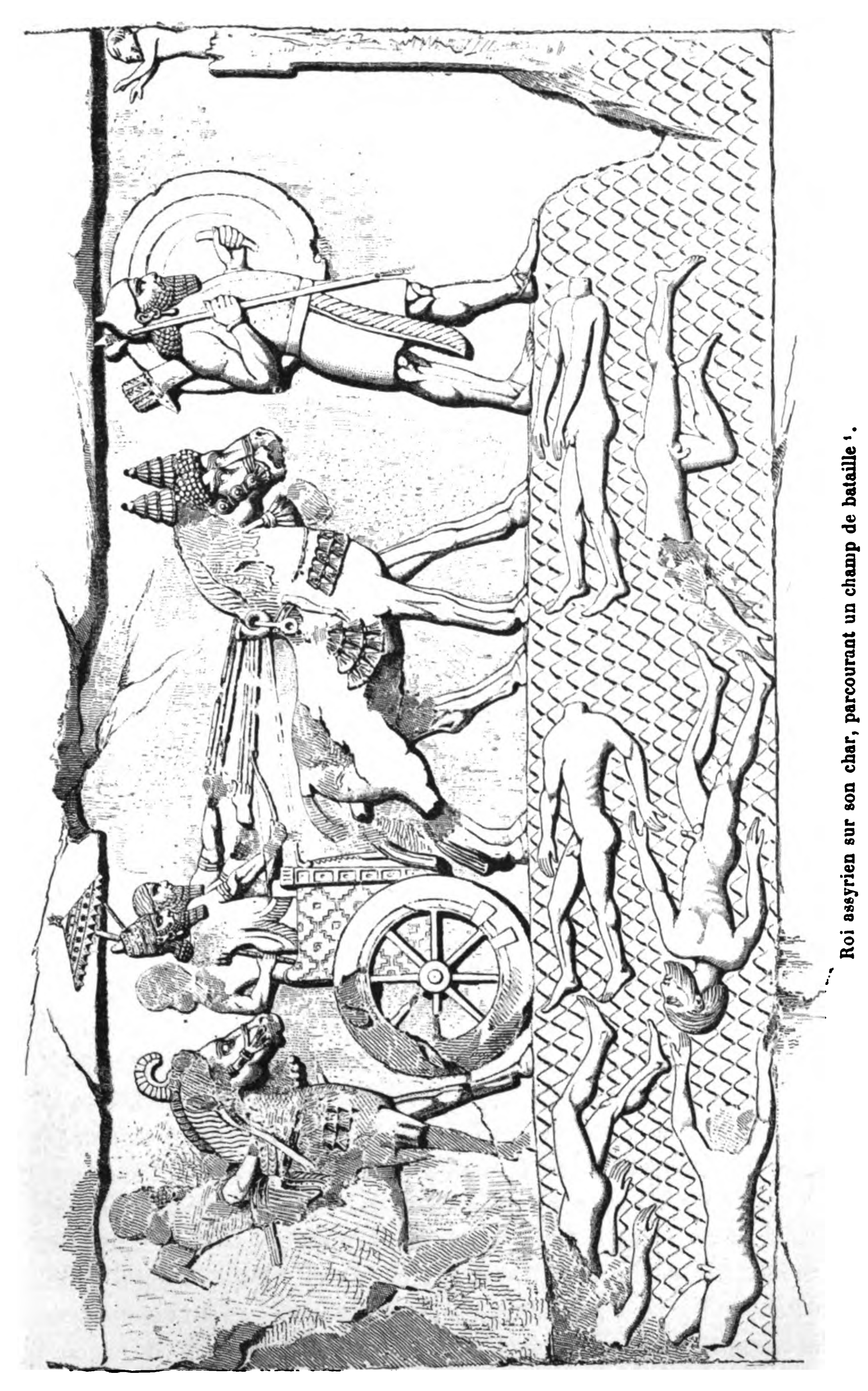


Nimroud (Kalah) et ses environs [1].

rempart flanqué de cinquante-huit bastions; à l'intérieur, dans l'angle sud-est de la ville, une seconde enceinte enveloppait une plate-forme à laquelle on accédait par un escalier facile à défendre, tandis qu'au nord-ouest une seconde citadelle dominait le cours du Tigre : c'est dans celle-ci que Salmanasar avait établi sa résidence.

Il y vécut d'ailleurs sans éclat comme ses successeurs immédiats Irib-Raman et Assur-iddin-ahi. Les suivants, Assur-dan-il I et Raman-Nirar II, creusèrent des canaux et réparèrent les digues que les débor-

[1] D'après G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 565.



Roi assyrien sur son char, parcourant un champ de bataille [1].

[1] D'après un bas-relief du palais de Sargon, à Khorsabad.

dements du Tigre avaient endommagées. Teglath-Adar fit de même et reconstruisit le vaste entrepôt dans lequel on déposait le butin fait sur les champs de bataille et les contributions de guerre. Il annonçait ainsi son intention de reprendre l'œuvre de conquête des vieux rois d'Assur et il se mit effectivement en campagne. N'osant s'attaquer aux Babyloniens, il se dirigea du côté des sources du Tigre où l'effet moral produit par les anciennes victoires de Teglath-pal-asar devait contribuer à ses propres succès. Son fils, Assur-nazir-pal, qui raconte ces détails, ajoute que Teglath-Adar fit élever aux sources du Tigre une stèle commémorative de son triomphe à côté de celle de Teglath-pal-asar, et il le glorifie d'avoir encore surpassé ce dernier par sa cruauté en faisant empaler les cadavres des vaincus.

Les deux règnes de Raman-Nirar II et de Teglath-Adar II sont les premiers qui soient signalés sur une précieuse catégorie de documents cunéiformes que l'on appelle les listes des *limmu*. Ces listes, au nombre de quatre, conservées au Musée Britannique, présentent une suite de noms de magistrats éponymes, ou *limmu*, qui donnaient leur nom à l'année pendant laquelle ils étaient en charge, comme les archontes à Athènes et les consuls à Rome. On conçoit de quel secours sont pour la chronologie ces tablettes qui nous font connaître, presque sans lacune, les noms de ces magistrats annuels depuis Raman-Nirar II jusqu'à la destruction de Ninive : les noms antérieurs sont mutilés. Les rois étaient *limmu* durant leur première année de règne. Nous savons ainsi que Raman-Nirar régna vingt ans et son fils Teglath-Adar six ans seulement : ils vivaient à peu près vers l'an 900 ou 880 avant notre ère.

§ 2. — RÈGNE D'ASSUR-NAZIR-PAL (882 à 857).

A la faveur de l'indifférence et de l'apathie des rois de Babylone, l'empire assyrien renaissait de ses cendres et il s'était déjà essayé, sous les derniers règnes, à quelques pointes hardies sur les contrées qui, jadis, avaient été ses tributaires. Le succès lui rendit la confiance dans ses propres forces, et en montant sur le trône, Assur-nazir-pal, se trouvait en mesure non plus de se tenir sur la défensive, mais de se montrer résolument agresseur. L'œuvre de conquête de Teglath-pal-asar était à recommencer; Assur-nazir-pal se sent à la hauteur de cette mission, qu'il accomplira avec une cruauté digne du héros qu'il

prenait pour modèle, et ses successeurs s'appliqueront comme lui à venger, les armes à la main, l'humiliation momentanée d'Assur. C'est l'éternelle loi des réactions, et l'histoire n'est-elle pas tout entière une suite d'alternatives qui font osciller sans cesse, entre deux points opposés, le pôle de la civilisation et de la prépondérance politique ? Il y a quelques siècles, c'était l'Égypte qui, franchissant l'Euphrate, imposait sa volonté à tout l'Orient ; aujourd'hui, c'est l'Assyrie qui fait la loi, et nous verrons bientôt ses soldats reprendre en sens inverse ce chemin battu, dont parle l'Écriture, qu'avaient si fièrement parcouru les légions de Thoutmès et d'Amenhotep, et porter la torche incendiaire jusque dans les temples de Memphis et de Thèbes.

A peine assis sur le trône, Assur-nazir-pal commença par faire un dénombrement de ses armées ; les chars de guerre et les hommes d'armes étaient nombreux et bien équipés : on pouvait se mettre en marche. En ce temps-là, de quelque côté que l'on dirigeât ses pas, il ne fallait pas aller bien loin pour rencontrer la frontière et l'ennemi. Parti de Ninive dont il fit sa capitale pendant la première moitié de son règne, Assur-nazir-pal, remontant la rive gauche du Tigre, arriva après une ou deux journées de marche, au pied du haut plateau des monts Djudi, qui forment comme un vaste croissant enveloppant la côte méridionale du lac de Van. Des affluents du Tigre comme le Zab supérieur, le Kurnib, le Sort viennent y prendre leur source, et des villes importantes comme Djulamery, Amedia, Moks, Tauk, Chizan, Saird ou Sort y fleurissent encore aujourd'hui. C'était, à l'époque d'Assur-nazir-pal, un pays d'une grande fertilité, habité par une population très dense, qui se rattachait à la confédération du Naïri et comprenait trois principaux cantons, celui de Kirhi, représenté par la ville moderne de Kurkh, la Çarcathiocerta des géographes classiques, et ceux de Nummê et de Kirruri, ce dernier plus rapproché du lac de Van, là où est actuellement le pays de Karkar.

C'est le district de Nummê qui eut à subir le premier choc ; accoutumés à une longue paix, les habitants n'avaient même pas songé à prendre des moyens de défense ; ils se sauvèrent dans les montagnes à l'approche des Assyriens qui s'emparèrent sans coup férir des villes de Libê, de Surra, d'Abukun, d'Arura, d'Arubê, sises aux pieds des monts Rimi, Aruni et Etini. « Ces pics majestueux, raconte Assur-nazir-pal, s'élèvent comme la pointe d'un poignard, et seuls les oiseaux du ciel, dans leur vol, peuvent en atteindre le sommet ; les indigènes s'y instal-

lèrent comme dans des nids d'aigles. Parmi les rois mes pères, jamais personne n'avait pénétré jusque-là; en trois jours, j'ai gravi la montagne, j'ai porté la terreur au milieu de leurs retraites, j'ai secoué leurs nids, j'ai fait passer par les armes deux cents prisonniers, je me suis emparé d'un riche butin et de leurs troupeaux. Leurs cadavres jonchaient la montagne comme les feuilles des arbres, et ceux qui échappèrent durent se réfugier dans des cavernes. » Cet exemple terrifia les paisibles habitants du district de Kirruri, qui s'empressèrent d'accourir de Simesi, de Simera, d'Ulmania, d'Adanit, de Hargai, de Harmasai pour se prosterner devant le conquérant et lui offrir d'avance, comme tribut, ce qu'il s'apprêtait à piller : des chevaux, des bœufs, des moutons, des ustensiles de cuivre. On leur donna un gouverneur assyrien. L'épouvante était telle dans tout le Naïri que, tandis qu'il campait encore dans le Kirruri, Assur-nazir-pal reçut les ambassadeurs des pays de Kirzan et de Hubuskia qui venaient, de bien loin à l'est, demander les chaînes de l'esclavage et apporter des présents.

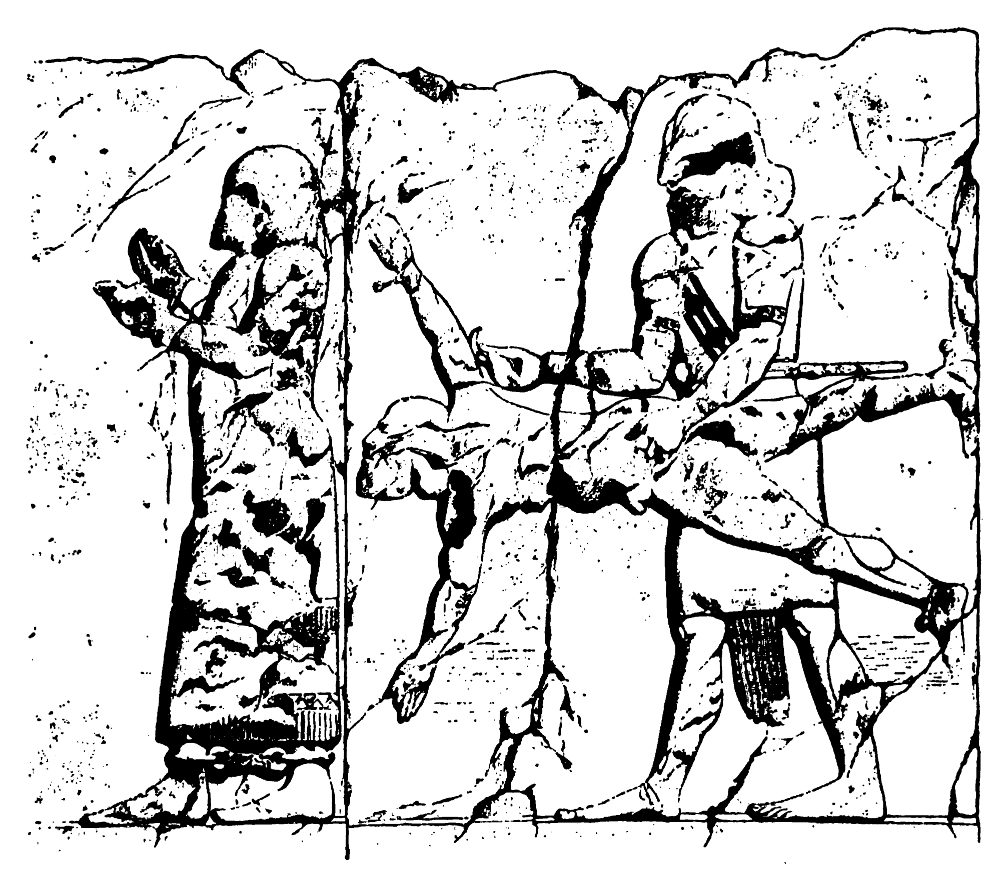
Du Kirruri, le roi d'Assyrie passe un peu à l'est dans le district de Kirhi (Kourkh), pille d'étape en étape une dizaine de villes, ce qui le mène jusqu'à la limite du pays d'Urarthu (Ararat). Il ne rencontra de résistance sérieuse que sous les murs de Nistun qui paya cher cet acte courageux : « Mes guerriers, dit l'inscription, fondirent sur ses défenseurs comme des oiseaux de proie; j'ai fait passer par les armes 260 combattants, je leur coupai la tête et j'empallai leurs cadavres. » Un lieutenant d'Assur-nazir-pal fut installé comme gouverneur sur les ruines de la ville; quant au chef de la rébellion, Bubu fils de Babua, emmené chargé de fers jusqu'à Arbèles, il fut écorché vif, et sa peau fut exposée sur le rempart.

Alors, le roi d'Assyrie fonda sur le théâtre de ses exploits une ville à laquelle il donna son nom, et devant la porte, il fit ériger sa statue avec une inscription racontant la campagne qui venait de prendre fin.

Ces débuts du règne promettaient pour l'avenir. Assur-nazir-pal n'attendit pas même l'année suivante pour recommencer. En effet, pendant qu'il se trouvait encore investi de la dignité de *limmu*, le 24ᵉ jour du mois d'Ab (juillet-août), il se remit en route pour aller razzier un pays situé là où est le Bohtan actuel, entre le Tigre et les contreforts occidentaux des monts Djudi : c'étaient alors les cantons de Nipur et de Pazate; plus de vingt bourgs importants, parmi lesquels ceux d'Atkun et de Pilazi furent pillés et brûlés. Assur-nazir-pal traverse ensuite le

Tigre et pénètre dans le pays de Kummuh pour réclamer la contribution de guerre qu'on oubliait de fournir.

Au moment où il songeait à s'enfoncer plus au nord-ouest chez les Moschiens, un émissaire lui apporta une lettre qui renfermait la nouvelle suivante : « La ville de Suru (Surieh actuelle) qui dépend de Bit-Halupê vient de se révolter; les habitants ont tué Hamataia, leur gou-



Prisonnier écorché vif. (Bas-relief du palais de Sargon.)

verneur, et ils ont proclamé roi Ahiabab, fils de Lamaman, qu'ils ont appelé de Bit-Adini. » Furieux à ce récit, Assur-nazir-pal invoque Assur et Raman, compte ses chars et ses soldats et vole au danger en descendant le cours du Habour. Sur son passage, chacun s'empresse d'accourir les mains pleines de présents et la bouche de protestations de fidélité. C'est Salman-hamam-ilane de Sadikanna, Ilu-Raman de Suna et cent autres. La ville de Suru prit peur et les rebelles vinrent à sa rencontre lui apportant les clefs de la citadelle et lui baisant les pieds. Assur-nazir-

pal fut inflexible : « J'en tuai un sur deux, » dit-il, et la moitié du reste fut réduit en esclavage. Ahiabab prisonnier, assista au pillage de son palais ; il vit enchaîner ses femmes, ses fils et ses filles, emporter ses dieux tutélaires, son char, son armure et tous ses trésors. Il vit écorcher vifs tous ses ministres et les principaux chefs de la rébellion : une pyramide élevée à l'entrée de la ville fut tapissée de leur peau ; quelques-uns furent murés dans la maçonnerie, d'autres mis en croix ou exposés sur des pals le long des côtés de la pyramide. « J'en ai fait, dit Assur-nazir-pal, écorcher un grand nombre en ma présence, et j'ai fait couvrir le mur de leurs peaux ; je fis des pyramides de leurs têtes et des trophées de leurs cadavres mutilés. Enfin, j'ai emmené Ahiabab à Ninive où je le fis écorcher et j'étendis sa peau sur le rempart de la ville. »

Est-il rien de comparable à une pareille sauvagerie et serait-il possible de citer de semblables atrocités chez les populations les plus dégradées de l'Océanie ou du centre de l'Afrique ? On hésiterait à y ajouter foi et l'on prendrait volontiers les monarques assyriens pour des fanfarons de cruauté, si les bas-reliefs dont ils décoraient les murs de leurs palais et qui font aujourd'hui l'ornement de nos musées, ne parlaient à nos yeux comme les inscriptions, qui les accompagnent, parlent à notre intelligence. On s'ingénie à trouver des raffinements aux tortures et de nouveaux genres de supplices : ici, ce sont des malheureux dont la bouche est close par un anneau de fer fixé à une chaîne que tient d'une main le roi, tandis que de l'autre, il leur crève les yeux avec une pointe de flèche ; là, ce sont des prisonniers mis en croix qu'on écorche ; d'autres, auxquels le bourreau arrache les membres ; il en est qui sont empalés par la poitrine, et ceux-là s'estiment favorisés auxquels on tranche la tête ou qu'on se contente de rouer de coups de verge en leur mettant des entraves de fer aux pieds et aux mains. Voilà les œuvres de la superbe Ninive ! Certes, mieux vaut mille fois la barbarie qu'une pareille civilisation ; et cependant, nous sommes forcés d'admirer la beauté artistique de ces bas-reliefs, l'habileté extrême du ciseau qui les a sculptés ; nos yeux restent éblouis de l'éclat des richesses féeriques qui s'étalaient sous les lambris des palais assyriens, et notre étonnement est à son comble quand nous réfléchissons que c'est à ce foyer de barbarie savante que l'humanité est en partie redevable du bienfait des sciences et des arts, ainsi inventés par des monstres de génie.

Assur-nazir-pal n'était rentré à Ninive qu'après avoir fait une promenade militaire dans les contrées qui se trouvent au confluent du Habour

et de l'Euphrate, et qui formaient le pays de Lakê; tous les petits dynastes de ce pays lui apportèrent leur tribut; il s'avança même jusqu'à Hindan sur l'Euphrate, frontière du pays des Suhites. En rentrant dans sa capitale, le roi était suivi par des files sans fin de troupeaux d'esclaves, de chevaux, de bœufs et de moutons, de chariots chargés d'étoffes de laine et de lin, de lingots d'or, de bronze et de fer, d'ustensiles en cuivre, en plomb, de bois de charpente : le butin, dit-il, était sans nombre comme les étoiles du ciel. On faisait main basse sur toute espèce d'objets, et la soldatesque à qui l'on distribuait ces dépouilles en partage trouvait moyen d'utiliser toutes choses.

A Ninive, le roi s'occupa de l'embellissement de ses palais, en attendant le printemps suivant; il se fit ériger une statue de grandeur colossale, au milieu de l'une des cours intérieures, et l'on grava sur les portes du palais l'histoire des conquêtes qu'il venait d'achever. Chaque jour il avait à recevoir les hommages d'ambassadeurs venus de loin reconnaître sa suzeraineté, offrir des présents, réclamer le triste honneur de servir un tel maître, car on savait, par expérience, qu'il était trop tard, pour une ville, d'offrir sa soumission quand le roi était aux portes. C'est ainsi que le roi de Suhi, Elipus, vint en personne à Ninive apporter de l'or, de l'argent, et remettre ses enfants en otage.

Cependant, Assur-nazir-pal était en pleine fête au milieu de sa cour, lorsqu'on lui annonça une révolte de la région située vers les sources du Tigre : le chef de l'insurrection était un assyrien, Hulaï, que Salmanasar avait autrefois nommé gouverneur de Damdamus et de Halziluh. Le roi partit aussitôt; en arrivant aux sources du Tigre, il retrouva les statues que ses prédécesseurs Teglath-pal-asar et Teglath-Adar y avaient jadis fait élever; il y fit aussi tailler la sienne. En passant, il leva un tribut sur le pays de Zalla et il emporta d'assaut les villes de Kinabu, de Mariru, de Tiela. Après un combat meurtrier sous les murs de cette dernière place, il fit crever les yeux, couper le nez et les oreilles aux prisonniers qu'il épargna; Hulaï fut écorché vif.

Il existait dans ces contrées, en la terre de Nirbi, une ville qui portait le nom d'Assur et qui avait probablement été bâtie par Teglath-pal-asar pour surveiller le pays; comme elle avait pris part elle-même à la rébellion, Assur-nazir-pal la fit raser jusqu'aux fondements ainsi que la ville de Tusha, sur les ruines de laquelle il éleva une pyramide surmontée de sa statue avec une inscription qui redisait la conquête du pays de Naïri. Là, il reçut les tributs des rois du Naïri, comme Ammebaal,

fils de Zamani, d'Anhite, du pays de Ruri, de Labtur, fils de Tubuz, du pays de Nirdun; les districts d'Urume et de Bituni apportèrent aussi leurs présents. Mais à peine Assur-nazir-pal eut-il le dos tourné que toutes ces tribus du Naïri se révoltèrent. Il fallut revenir et organiser dans les montagnes une véritable chasse à l'homme. Les Assyriens fouillèrent jusqu'aux cavernes des rochers, et ils pénétrèrent jusqu'aux bords du fleuve Lukia, en traversant le pays de Kirhi déjà subjugué dans la première guerre.

L'année avait été bien remplie, et l'on pouvait dès lors prévoir que les désastres qui avaient suivi le règne de Teglath-pal-asar seraient complètement réparés. En trois campagnes, Assur-nazir-pal avait promené la torche incendiaire dans une partie du pays de Naïri, au sud et à l'est du lac de Van, aux sources du Tigre, dans le bassin du Habour et le long du cours de l'Euphrate. Mais, pareille à l'inconstance de l'ouragan qui passe et dévore tout, la domination assyrienne ne s'imposant que par la terreur, était fatalement éphémère, et tout s'agitait dès que le bras qui châtie paraissait s'être retiré. Chaque année la tuerie était à recommencer; il fallait que les rois de Ninive fussent d'une activité dévorante pour se montrer partout où apparaissait le danger, partout où surgissait la rébellion. Malheur à l'Assyrie, quand elle avait à sa tête un monarque indolent, disposé à s'ensevelir au fond de son palais pour y jouir des richesses que plusieurs générations y avaient accumulées; des révoltes partielles dans les provinces, gagnant de proche en proche, et encouragées par l'impunité, ne tardaient pas à envelopper Ninive comme dans un cercle de fer impossible à briser.

Rassuré du côté du Naïri qu'il avait si durement traité, Assur-nazir-pal tourna ses regards vers les fertiles coteaux étagés le long de la rive gauche du Tigre; il risquait de s'y heurter aux Babyloniens, mais ces derniers n'étaient plus guère à craindre pour lui, et les tribus cosséennes affaiblies et désagrégées n'étaient à redouter pour personne. Dans les vallées du Physcus et du Gyndès se trouvaient plusieurs districts dont les plus importants étaient ceux de Dagaru, de Zamua, de Nisir et de Laru; on y remarquait les villes florissantes de Babitu, Kakzi, Mezu, Zamri. Dans l'année où Assur-iddin était *limmu*, Assur-nazir-pal apprit la révolte de Zabbin, préfet de Naziku, au pays de Dagaru, qui avait entraîné à la défection le canton de Nisir. Les insurgés s'étaient postés dans un immense camp retranché, que le roi d'Assyrie força non sans peine, et où il fit des milliers de prisonniers

et un immense butin. Babitu, Dagaru, Bara, Kakzi et vingt autres places subirent le sort réservé aux villes prises d'assaut; cent cinquante bourgs furent pillés et incendiés, et tout le pays de Nisir fut saccagé.

La saison des pluies suspendit les hostilités et Assur-nazir-pal rentra dans Ninive prendre ses quartiers d'hiver; mais dès que le temps le permit, le premier jour du mois de Sivan (mai) il revint dans le Zamua, franchissant le Zab inférieur, le Radanu, le Turnat, le Lallu et l'Edir. La capitale du Zamua était Zamri, et c'est là que résidait le roi Amiktu; incapable de résister, ce dernier se réfugia dans les montagnes où Assur-nazir-pal n'osa le poursuivre, se contentant de faire main basse sur les richesses du palais. Tous les districts des environs s'empressèrent d'offrir leur soumission, à l'exception de la ville de Mizu qui fut emportée d'assaut. « En ce temps là, ajoute l'inscription, Sibir, roi du pays de Kar-Dunias, avait pris la ville d'Atlila au pays de Zamua; il l'avait ruinée et réduite à n'être plus qu'un monceau de décombres; moi, Assur-nazir-pal, roi du pays d'Assur, je la pris à mon tour, je fis mon palais de sa forteresse et j'y établis ma demeure; je l'ai ornée, restaurée et rétablie dans son ancien état; j'en fis un entrepôt des denrées des pays environnants et je l'appelai Dur-Assur. »

L'année d'après fut consumée en courses militaires aux sources du Tigre, dans les pays de Kummuh, de Kirhi, de Kasiari où certaines villes comme Mattiati, Irisia négligeaient de payer l'impôt ou avaient manifesté quelque velléité de rébellion. Assur-nazir-pal n'éprouva de résistance sérieuse et bien organisée que sous les murs de Pituru, en la terre de Dirra. « La ville, dit-il, couronne une hauteur et elle est entourée de deux enceintes concentriques qui la protègent; elle s'élève comme le pouce au-dessus de la montagne. Par l'aide d'Assur, mon seigneur, je l'attaquai avec mes valeureux soldats; pendant deux jours je l'assiégeai du côté du soleil levant; les traits tombaient sur elle comme la grêle du dieu Raman. A la fin, mes guerriers dont j'encourageais l'ardeur, s'abattirent sur la ville comme des vautours. Je pris la forteresse, je fis passer huit cents hommes par les armes et je leur coupai la tête... J'ai fait un tumulus devant la porte de la ville avec les cadavres; les prisonniers eurent la tête tranchée et je les fis mettre en croix au nombre de sept cents. La ville fut saccagée et démolie; je la transformai en un monceau de ruines. » Passant de là au pays de Kirhi, Assur-nazir-pal y commit les mêmes horreurs : deux cents captifs eurent les poignets coupés et deux mille autres furent réduits en escla-

vage. Un des rois de ce pays qui avait réussi à conquérir ses bonnes grâces dès l'époque de la première guerre, Amnibaal, fils de Zamani, était devenu odieux à son peuple, précisément à cause de son amitié pour le tyran : il fut tué par ses officiers. Le roi d'Assyrie vole pour venger son fidèle vassal. Quand ils virent s'avancer l'orage, les coupables essayèrent de le conjurer en se dépouillant de tout ce qu'ils possédaient pour l'offrir à l'envahisseur. « Ils craignirent, dit l'inscription, la force de mes armes et la main terrible de ma puissance; ils m'envoyèrent des chars, des équipages pour les hommes et pour les



Vaincus apportant au roi leurs tributs. (Bas-relief du palais de Sargon.)

chevaux, quatre cent soixante chevaux harnachés, des lingots d'argent et d'or, cent talents d'étain, cent talents de fer, trois cents talents de bronze, cent *kam* de fer, trois cents *katpi* de fer, des instruments en fer, des vases de fer, mille vêtements de laine et de lin, des statues dorées, les meubles du palais et toutes sortes d'ustensiles, deux mille bœufs, cinq mille moutons, la femme d'Amnibaal, ses meubles, ses filles, les principaux officiers du palais, et des richesses de toute sorte. » C'eût été perdre son temps, après cela, que de vouloir piller un désert; Assur-nazir-pal le comprit cette fois et se tint pour satisfait; il se proclame heureux et puissant, le plus grand roi de la terre, le favori des dieux.

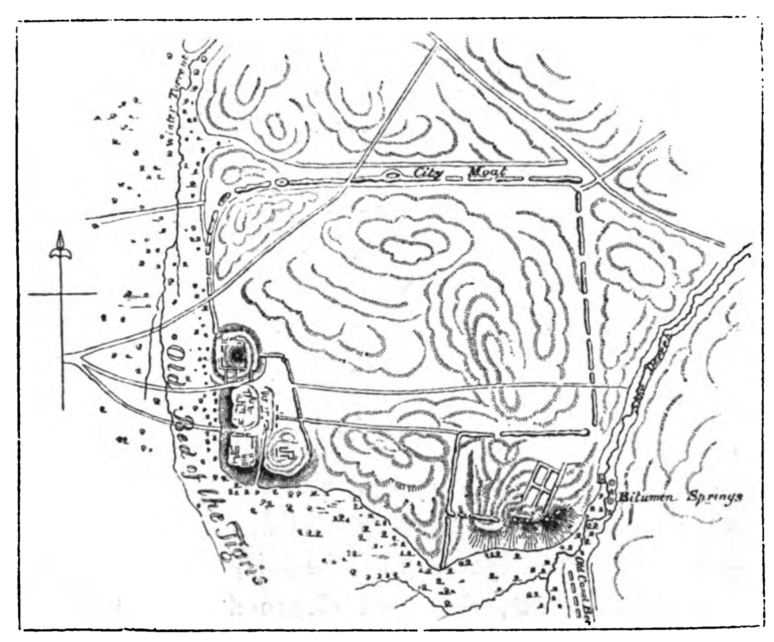
« Il fut, poursuit le texte, sans égal parmi les rois des quatre régions; roi, il régna sur tout le pays compris entre le Tigre et la crête des monts Labnana (le Liban) et la grande mer du pays de Lake, y compris le pays de Suhi et la ville de Rapik. Il soumit à son autorité toute la région comprise entre les sources du fleuve Supnat et la frontière du pays de Sabitani d'une part; entre le pays de Kirruri et celui de Kilzani d'autre part; depuis le passage du Zab jusqu'à la ville de Tulbari qui est au-dessus de Zaba; depuis Tul-sa-abtan jusqu'à Tul-sa-zabtan; en outre, il annexa à son empire les villes de Kirimu, de Kuratu, les pays de Birut et de Kar-Dunias, et il imposa des tributs à tout le Naïri. »

Il est difficile de se rendre un compte exact des données géographiques que nous venons de reproduire, et nous manquons de points de repère qui puissent servir de base à cette délimitation de frontières; il sera peut-être à jamais impossible d'identifier à des noms modernes la plus grande partie des noms de lieux cités au cours des inscriptions historiques des rois d'Assyrie, et dont la nomenclature est rendue par là presque aussi inutile que barbare pour nos oreilles.

Que faire de tant de richesses accumulées sans relâche dans les magasins de Ninive, et pour qui cet or, ces pierreries, ce bronze, ces riches étoffes? A quoi pouvait-on employer ces milliers d'esclaves qui couraient le risque de devenir des bouches inutiles? Assur-nazir-pal eut l'idée de bâtir un palais qui surpassât tout ce que ses prédécesseurs avaient pû rêver et il en fixa l'emplacement dans la ville de Kalah, plus spécialement la ville de sa dynastie. « J'ai refait, dit-il, la ville de Kalah; j'ai rasé l'ancienne terrasse jusqu'au niveau des eaux; j'ai élevé au-dessus cent vingt *tikpi* et j'y ai construit un temple au dieu Adar, mon seigneur. J'ai sculpté l'image du dieu Adar, qui n'a pas de rivaux; dans la piété de mon cœur, j'ai immolé à sa grande divinité un taureau sur des tables de marbre recouvertes d'or pur; je l'ai choisi pour être la divinité protectrice de Kalah, et j'ai établi en son honneur des fêtes au mois de *sabat* (janvier) et au mois d'*ulul* (août); j'ai élevé un temple en briques et j'ai consacré un autel au dieu Adar; j'ai aussi bâti un temple dans Kalah, à la déesse Belit, au dieu Sin, à Gula, à Nisruk, à Raman, le gardien du ciel et de la terre. »

Les archéologues anglais qui ont particulièrement exploré les ruines de Kalah, émerveillés des richesses qu'ils ont trouvées enfouies sous les tumulus de Nimroud ont essayé de reconstituer par la pensée et

d'après les documents l'aspect général de la ville au temps d'Assur-nazir-pal qui y a semé partout son nom et ses inscriptions. « La nouvelle capitale qui grandissait de jour en jour, dit M. G. Rawlinson[1], était assise dans un site salubre et naturellement fortifié, sur un petit éperon du Djebel-Maklub, protégé de part et d'autre par un fleuve. Palais après palais s'éleva sur la haute plate-forme, chacun somptueusement décoré de boiseries ouvragées, de lames d'or, de peintures, de sculptures, d'ouvrages émaillés, chacun rivalisant de splendeur avec les palais déjà construits par les anciens rois. Des lions de pierre, des sphinx, des



Plan des ruines de Nimroud (Kalah[2]).

obélisques, des sanctuaires, des tours sacrées embellissaient la scène et en rompaient la monotonie par leur variété. La grande pyramide ou *zigurrat* annexée au temple d'Adar, dominait toute la ville et ralliait autour d'elle cette vaste forêt de palais et d'édifices sacrés. Le Tigre qui baignait à l'ouest le pied de la terrasse, reflétait la ville dans ses eaux, et doublant la hauteur apparente des murailles, dissimulait un peu l'écrasement qui était le défaut de cette architecture. Quand le soleil

[1] *The five great Monarchies*, t. II, p. 99.
[2] D'après G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 200.



Statue d'Assur nazir-pal. Haut. 1 m. 04. (Musée Britannique.)

couchant dardait ses rayons obliques sur tout cet ensemble, il se formait des teintes éclatantes qu'on ne voit que sous le ciel d'Orient, et Kalah devait sembler une vision féerique au voyageur qui l'apercevait pour la première fois. » Du haut de la pyramide du temple d'Adar, les prêtres assyriens observaient les révolutions sidérales, calculaient le retour des éclipses et interrogeaient l'avenir. Dans le temple qui fut fouillé par M. Layard, on a constaté partout les traces d'Assur-nazir-pal, et comme il le dit lui-même, « la gloire de son nom. » On y a retrouvé son portrait répété une douzaine de fois sur les bas-reliefs et sa statue en pied : il a tous les traits d'un monarque corrompu et cruel. Son front bas et fuyant manque de noblesse ; l'œil est démesurément grand, les pommettes des joues saillantes, le nez rond et busqué, les narines trop larges ; la moustache coupée en brosse et frisée aux extrémités laisse entrevoir des lèvres épaisses et sensuelles, tandis que le menton et la face sont couverts de cette grande barbe postiche que portent tous les rois et qui retombe sur la poitrine en cordelettes symétriques. Le cou énorme et court, les épaules larges, et le corps trapu donnent au prince un aspect robuste et vigoureux. Sa statue qui est au Musée Britannique le représente debout ; d'une main il tient une faux, et de l'autre un sceptre. Sur sa poitrine, on lit : « Assur-nazir-pal, grand roi, roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de Teglath-Adar, grand roi, roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de Raman-Nirar, grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie. Il possède les terres depuis les rives du Tigre jusqu'au Liban ; il a soumis à sa puissance la grande mer et tous les pays depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. »

Quelques années après avoir érigé cette statue, Assur-nazir-pal n'eut point fixé la chaîne du Liban comme la limite occidentale de son empire, car la fortune des armes ne cessant de le favoriser, il fut le premier des monarques assyriens qui vit la Méditerranée. Désormais, c'est de Kalah et non plus de Ninive qu'il s'élance, comme le lion de sa tanière, pour aller promener la terreur aux quatre coins de l'horizon, et la dernière partie de son règne est remplie par deux grandes expéditions dans lesquelles il se couvrit de gloire : la soumission définitive de la région du moyen et du bas Euphrate, y compris le pays de Kar-Dunias, et la conquête d'une partie de la Syrie et de la Phénicie.

Une révolte des pays de Laki et de Suhi, sur le moyen Euphrate, fut un excellent prétexte pour recommencer la guerre interrompue un

instant par les travaux d'embellissement qu'on exécutait à Kalah. Le 22e jour du mois de Sivan (mai) Assur-nazir-pal partit à travers la Mésopotamie et s'arrêta dans la ville de Tabite pour percevoir les impôts; de là, il quitta le cours du Harmis pour rejoindre celui du Habour dans la ville de Magaris. Les étapes successives de sa route furent ensuite Sadikanni (aujourd'hui Arban), Katni, Dur-Kumlim, Bit-Halupe, Sirki (la *Circesium* classique), Supri, Nakarabani, Hindani, Haridi. Partout il prélevait un butin qu'on lui apportait sans même oser murmurer. Il ne s'arrêta qu'aux portes d'Anat où il ne dit point qu'il entra; il alla ensuite ravager les environs de Suri[1], place forte qui dépendait du royaume de Suhi dont le roi était alors Sandudu. Depuis longtemps déjà ce petit pays de Suhi faisait la guerre aux Assyriens : sans cesse battu et rançonné, il relevait sans cesse la tête et, favorisé par son éloignement, il était parvenu jusqu'ici à maintenir tant bien que mal son indépendance. Depuis une époque extrêmement reculée, il avait une dynastie de souverains dont quelques-uns seulement sont mentionnés dans les inscriptions cunéiformes; voisins des rois de Babylone, ils paraissent avoir eu avec eux de continuelles relations d'amitié, au moins chaque fois qu'il s'agissait de résister aux hommes du Nord.

Cette fois encore les Suhites firent appel aux Chaldéens que l'inscription, par tradition sans doute, appelle encore les Kasschi ou Cosséens. « Sandudu, dit Assur-nazir-pal, se fia aux armées du vaste pays de Kasschi (Chaldée), et il s'avança contre moi pour me livrer bataille. Après deux jours de combat, je poursuivis ma marche en avant contre la ville de Suri que j'assiégeai. Alors, Sandudu et ses guerriers, craignant la puissance de mes armes, s'enfuirent de l'autre côté de l'Euphrate. Je pris la ville ainsi que cinquante cavaliers et les soldats de Nabu-pal-iddin, roi du pays de Kar-Dunias; Zabdan, son frère, trois cents morts et Bel-pal-iddin, leur général, tombèrent entre mes mains ainsi qu'un grand nombre de prisonniers. J'ai pris de l'argent, de l'or, de l'étain, des bijoux, des pierres précieuses, tout ce qu'il y avait au palais, des chars, des chevaux, les insignes royaux, des vêtements d'hommes, des harnais pour les chevaux, les femmes du palais et une foule d'esclaves;

[1] On ne peut se rendre compte des mouvements de l'armée d'Assur-nazir-pal dans toute cette guerre qu'en admettant l'existence de deux villes de Sur, l'une située non loin de l'endroit où le Belik rejoint l'Euphrate, et où se trouve la Surieh actuelle (Thapsacus), l'autre beaucoup plus bas sur l'Euphrate, dans les environs d'Anah. Cette dernière est peut-être la capitale des Suhites même, dont le scribe assyrien aura écrit le nom *Suri* au lieu de *Suhi.*



j'ai ravagé et démoli la ville. C'est ainsi que j'établis ma domination sur le pays de Suhi. »

Alors, la terreur s'empara de l'âme du faible Nabu-pal-iddin, roi de Babylone, et toute la Chaldée trembla. Que s'était-il passé dans cette région depuis le jour où nous avons vu ses armées aux portes d'Ellassar, nous ne le savons guère que par conjecture. Des guerres malheureuses et des querelles intestines avaient mis Babylone hors d'état de lutter contre la prépondérance assyrienne qui envahissait tout. Cependant Assur-nazir-pal ne dit pas qu'il soit entré dans Babylone qu'il paraît même avoir prudemment respectée. Il se contente de raconter qu'il fit ériger sa statue dans la ville de Suri et qu'il répandit l'épouvante en Chaldée et dans tous les pays arrosés par l'Euphrate. Même chez les Suhites et dans le bassin moyen du fleuve, la conquête n'était pas définitive et il fallut l'achever au printemps suivant. Le 18ᵉ jour du mois de Sivan, Assur-nazir-pal quitte de nouveau son palais, franchit le Tigre et passe sur le Habour. De Bit-Halupê, sur ce dernier fleuve, il rayonne un instant dans les environs, visite en conquérant la villa de Suri, puis, descend l'Euphrate jusqu'à la ville de Sibate, dans la terre de Suhi.

« Les habitants de Suhi, de Laki et de Hindani, dit-il, avaient eu confiance dans leurs chars, dans leur armée, dans leurs forces; ils comptaient six mille soldats qui m'offrirent la bataille. J'acceptai le combat et je les mis en fuite; je pris leurs chars et je tuai cinq mille six cents d'entre eux. Le reste prit la fuite du côté des marais, sur les bords de l'Euphrate. J'occupai la contrée depuis la ville de Haridi qui dépend du pays de Suhi jusqu'à la ville de Kipina et les villes des pays de Hindani et de Laki situées sur l'autre rive du fleuve. » Le roi du pays de Laki, nommé Aziel, essaya de continuer la lutte en se retranchant dans la citadelle de Kipina, qui fut obligée de se rendre après avoir perdu mille de ses défenseurs; Aziel réussit pourtant à s'échapper; le malheureux, errant en fugitif, remonta le cours de l'Euphrate, poursuivi de près par Assur-nazir-pal, auquel il finit pourtant par échapper en se cachant dans les montagnes; mais ses lieutenants Ila et Himti furent chargés de fers. Deux forteresses furent bâties sur l'Euphrate pour surveiller le pays, l'une au delà du fleuve reçut le nom de Dur-Assur-nazir-pal, l'autre en deçà fut appelée Nibarti-Assur. Avant de rentrer à Kalah, le roi d'Assyrie voulut se donner le plaisir de la chasse dans les forêts qui longeaient la rive droite de l'Euphrate; il tua cinquante buffles, en

prit huit tout vivants, tua vingt aigles et en prit vivants un pareil nombre.

L'année suivante il eut à réprimer une révolte des montagnards qui habitaient les pentes méridionales du mont Masius, en pleine Mésopotamie : c'était le pays de Bit-Adini dont les villes principales étaient Katrabi et Tul-Abne (Tell-Aban). Assur-nazir-pal y disperse une armée de huit mille cavaliers, et transporte à Kalah deux mille quatre cents esclaves pour travailler à l'embellissement de sa capitale.

La paix régnant désormais dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate dont les ressources étaient d'ailleurs complètement épuisées, Assur-nazir-pal résolut de tenter un grand coup du côté de l'Occident et d'exercer ses rapines dans des contrées vierges et que nul Assyrien n'avait vues avant lui. L'occasion paraissait favorable, car, à l'ouest de l'Euphrate, les Hittites n'étaient guère en état de faire la guerre; ils ne s'étaient pas encore suffisamment relevés des coups terribles que leur avait portés autrefois Teglath-pal-asar, et leur résistance, en tout cas, ne pouvait être bien sérieuse. Assur-nazir-pal se porta droit devant lui, traversant les pays de Bit-Bahian, d'Anila, de Bit-Adini, jusqu'à l'Euphrate qu'il franchit sur des radeaux, en vue de Karkémis, où il entra sans coup férir et où il reçut l'hommage et le tribut du roi Sangar. Un prince hittite, Lubarna, qui régnait dans le bassin du fleuve Aprê (le Ifrîn moderne) et possédait des places considérables comme Hazaz[1] et Kunulua, avait eu un instant la pensée de s'opposer à la marche de l'envahisseur; mais, le voyant approcher, il se prosterna à ses pieds et se dépouilla de tout ce qu'il possédait pour le lui offrir. C'est ainsi que le roi d'Assyrie, suivant la route que parcoureront bien des fois les légions de ses successeurs, déboucha tout à coup dans le bassin de l'Oronte. Il guerroya quelque temps dans ces parages, passa de la vallée de l'Oronte, qu'il suivit durant plusieurs jours, dans celle du Sangura et occupa la ville d'Aripua qui est probablement l'Alep moderne. Il fut bientôt maître des deux versants du Liban et il put voir la grande mer de Phénicie. Là, émerveillé et reconnaissant envers les dieux de tant de bienfaits, il leur offrit un sacrifice d'actions de grâce sur un rocher battu par les flots. « J'ai reçu, dit-il, le tribut des rois du pays de la mer, des gens de Tyr, de Sidon, de Byblos, de Mahallat, de Maiza, de Kaiza, d'Aharri, d'Aradus qui est située en pleine mer : ils m'appor-

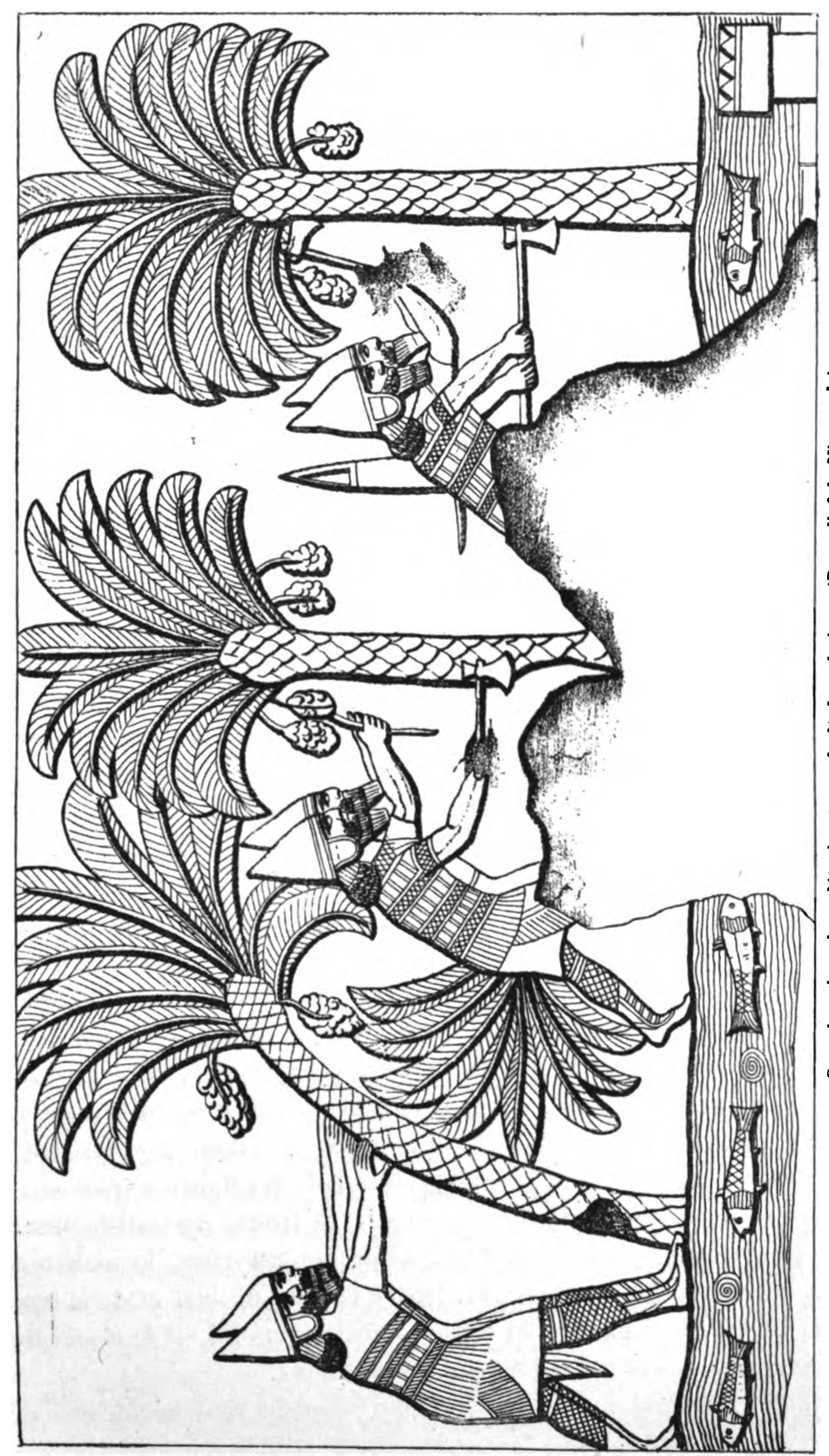
[1] Aujourd'hui encore *Azaz*, au nord d'Alep.

tèrent de l'argent, de l'or, de l'étain, du fer, des instruments en fer, des vêtements de laine et de lin, de grands et de petits *pagut*, du bois de santal, de l'ébène, des peaux d'animaux marins, et ils baisèrent mes pieds. »

Assur-nazir-pal, protégé par Adar et Nergal, les dieux de la force, monta sur les vaisseaux qu'il captura dans le port d'Aradus et fit une promenade en mer dans laquelle il tua un dauphin. Il chassa quelques jours plus tard dans les gorges escarpées du Liban, tua des buffles et des sangliers, et en captura un certain nombre tout vivants qu'il fit transporter en Assyrie. Il se vante même d'avoir tué cent vingt lions (deux soixantaines), et il prétend que ces animaux tombaient de frayeur devant sa toute-puissance. Il énumère encore des troupeaux d'animaux sauvages qu'il força dans leurs repaires : des antilopes, des cerfs, des bouquetins, des gazelles, des tigres, des renards, des léopards; il tua aussi des aigles et des vautours. Il s'oubliait dans les montagnes en vrai fils de Nemrod, lorsque le roi d'Égypte, à qui la renommée de ses exploits était parvenue, lui envoya une ambassade pour le complimenter et lui demander son amitié. En témoignage d'admiration, les émissaires égyptiens apportaient au roi d'Assyrie un crocodile (*namsuh*) pris sur les bords du Nil, et de grands poissons d'une espèce particulière à l'Égypte[1]. Quand plus tard les rois d'Égypte et d'Assyrie se rencontreront de nouveau sur les rives de la Méditerranée, ce ne sera plus pour se féliciter mutuellement et s'envoyer des présents.

Après cela, Assur-nazir-pal remonta vers les vallées de l'Amanus où il fit abattre pour servir à ses grandes constructions de Kalah, des cèdres, des pins et des cyprès. Sur un des plus hauts sommets de cette chaîne de montagne, il offrit de nouveaux sacrifices aux grands dieux et érigea une stèle commémorative de ses conquêtes. Nul ne saura jamais ce qu'il fallut d'efforts et de vies d'esclaves pour transporter à travers un pays accidenté et sans routes, jusque sur les rives du Tigre, les poutres gigantesques coupées dans les forêts de l'Amanus. Les grands dieux Adar, Sin et Samas et la déesse Istar, dont les temples furent embellis, achevés et agrandis, purent être satisfaits des hommages du prince qui n'était point ingrat; mais l'Orient tout entier trouvait sans doute que les dieux d'Assyrie étaient bien cruels et que ces maîtres

[1] Ces détails sont racontés sur le monolithe brisé qu'on a attribué à tort à Teglath-pal-asar Ier. V. plus haut, p. 146.



Guerriers Assyriens détruisant une forêt de palmiers. (Bas-relief de Nimroud.)

du monde comptaient pour bien peu de chose les bras et le sang des esclaves.

Assur-nazir-pal ne revint plus sur les bords de la Méditerranée, et il ne fit, comme Moïse, qu'entrevoir de loin la terre promise que ses successeurs viendront conquérir et dont ils exploiteront si longtemps les inépuisables richesses. Ce que nous savons du reste de son règne se compose d'expéditions peu importantes, destinées surtout à faire rentrer les impôts, dans le nord de la Mésopotamie et aux sources du Tigre. Le district de Kipani et sa capitale Huzirina, ainsi que le pays d'Assa, de Kirhi et d'Adini, éprouvèrent une nouvelle fois ses rigueurs; la ville d'Amida, la moderne Diabekr, vit s'élever devant ses murs une pyramide de têtes humaines, et trois mille esclaves, auxquels on ne creva pas les yeux ou qu'on ne fit pas crucifier, furent dirigés sur Ninive : on les employa au creusement d'un grand canal d'irrigation qui amenait dans la plaine les eaux du Zab supérieur et dont les bords furent plantés d'arbres arrachés dans les forêts de la Syrie.

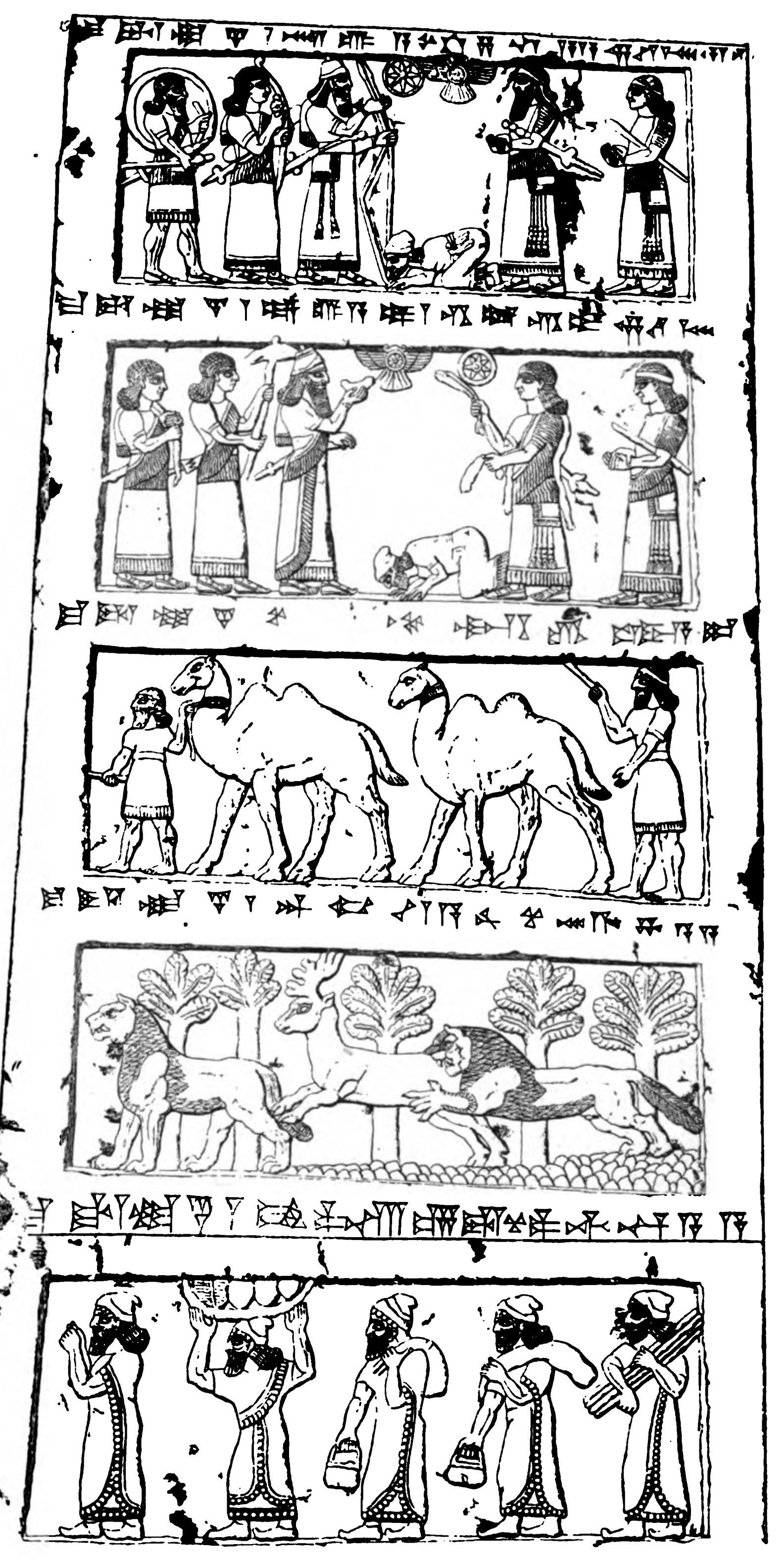
Les inscriptions d'Assur-nazir-pal jusqu'ici retrouvées s'arrêtent après la dix-septième année de son règne, bien que, d'après la liste des *limmu*, il ait occupé le trône pendant vingt-cinq ans. Les huit dernières années de sa vie paraissent avoir été plus calmes que les précédentes, bien qu'on ne puisse guère supposer qu'il les passa dans une paix profonde, aussi incompatible avec son caractère turbulent et sanguinaire, qu'avec l'horrible situation des pays qu'il avait conquis et qui n'aspiraient qu'à ressaisir leur liberté. En tous cas et contrairement à Teglath-pal-asar, il laissa à ses successeurs un empire immense, la frontière intacte et la domination assyrienne reconnue depuis la chaîne des monts Zagros jusqu'à l'Amanus, et depuis les sources de l'Euphrate jusqu'aux portes de Babylone. Ce prince put donc, avec un légitime orgueil, élever des monuments durables de sa gloire, retracer sur la pierre, à l'aide du burin, des louanges éternelles à ses dieux favoris, exalter devant la postérité leur toute puissance dont il s'était fait le terrible champion. « Sur les ruines, disait-il, ma figure s'épanouit, et dans l'assouvissement de mon courroux, je trouve ma satisfaction. » Ses protecteurs favoris sont Adar, l'Hercule assyrien, le maître des batailles, et Samas, le lumineux, l'astre brillant du ciel et de la terre; mais Assur vient toujours en tête des invocations : il est le grand Dieu par excellence, « le roi de l'assemblée des dieux. »

Toutes les grandes collections de l'Europe possèdent quelques

échantillons des bas-reliefs qu'Assur-nazir-pal multiplia à foison dans les palais de Kalah : ces monuments sont ordinairement défigurés par une bande d'inscriptions qui passe sur le corps des personnages et contient partout le même texte plus ou moins abrégé, selon la place dont disposait le lapicide. De gigantesques taureaux à face humaine, et des lions non moins colossaux, portent ces textes gravés entre leurs jambes. L'inscription la plus développée est écrite sur un énorme monolithe de 5 m. 50 de large, qui formait le pavé d'une niche en forme d'alcôve dans l'une des salles du palais du nord. On avait cru reconnaître dans les premières lignes l'indication d'une éclipse de soleil, ce qui aurait suffi pour fixer en toute certitude la place chronologique du règne d'Assur-nazir-pal; mais cette conjecture n'est pas suffisamment justifiée.

§ 3. — RÈGNE DE SALMANASAR III (827 A 822).

Au fur et à mesure que l'empire assyrien prend une extension plus grande et développe sa ligne de frontières du côté de l'Occident, il se rapproche des États qui s'étaient fortement constitués dans la Syrie centrale, à la faveur de la décadence de la domination égyptienne. La confédération des Hittites du nord, il est vrai, toujours morcelée en cent petites souverainetés rivales, n'était pas de taille à lutter contre le colosse assyrien, bien qu'elle possédât sur son territoire des places importantes comme Karkémis, Alep et Hamath : les révoltes partielles qui surgissaient dans ce pays étaient étouffées dans leur germe. Mais la côte de Phénicie et la Palestine comptaient des royaumes jeunes, et vigoureux, défendus par des forteresses que, la plupart du temps, la nature rendait inexpugnables. Assur-nazir-pal avait pu un instant réclamer le tribut et l'hommage de Tyr et de Sidon qu'il avait surprises en pleine révolution intérieure; mais il suffisait que le hasard mit sur le trône de Tyr un homme actif et énergique, à la place des princes éphémères et impuissants qui succédèrent à Ithobaal Ier, pour que le roi d'Assyrie put avoir à se repentir d'approcher des remparts des grandes cités phéniciennes. En Palestine, les royaumes d'Israël et de Juda après la période d'affaissement et de décadence déterminée par le grand schisme des dix tribus, s'étaient lentement relevés et suivaient séparément le cours de leurs destinées. Omri avait fondé Samarie, et Jérusalem conservait encore aux yeux de tout



Bas-reliefs de l'obélisque de Nimroud (face A).



Bas-reliefs de l'obélisque de Nimroud (face B).

l'Orient quelque chose du vieux renom de force et de splendeur que lui avaient donné David et Salomon. Assur-nazir-pal avait jugé prudent de ne point trop s'aventurer dans cette direction, et malgré ses solennels bulletins de victoire, il n'osa se mesurer avec les rois de Damas qui, depuis Ben-Adar Ier avaient réussi à constituer un état puissant en groupant autour d'eux les tribus hittites du sud. Tyr, Damas, Samarie et Jérusalem, unies par une alliance défensive eussent formé un infranchissable rempart pour les légions assyriennes qui fussent venues vingt fois se briser à ses pieds. Mais le particularisme et un étroit égoïsme étaient toute la politique des peuples chananéens, sans cesse disposés à se trahir réciproquement et incapables de marcher d'accord autrement que sous le joug d'un commun esclavage. Les monarques de Ninive, toujours à l'affût d'une proie facile, se montreront d'autant plus empressés à profiter de ces divisions, que l'Égypte ne paraissait pas se trouver en état, pour le moment du moins, de s'occuper des affaires de Syrie. Depuis la mort de Sheshonq Ier ou Sésac qui, cinq ans après le schisme des tribus, avait envahi la Judée et pris Jérusalem, l'Égypte traversait une période de décadence pendant laquelle elle ne parut plus se soucier de ce qui se passait au dehors : on ne pouvait prévoir le relèvement qui, après un siècle d'oubli, devait suivre tout à coup l'avènement de Shabak et porter les Pharaons à disputer leur proie aux Assyriens. Nous allons bientôt assister au début de cette lutte gigantesque dont le théâtre et l'enjeu sont la Syrie et la Palestine.

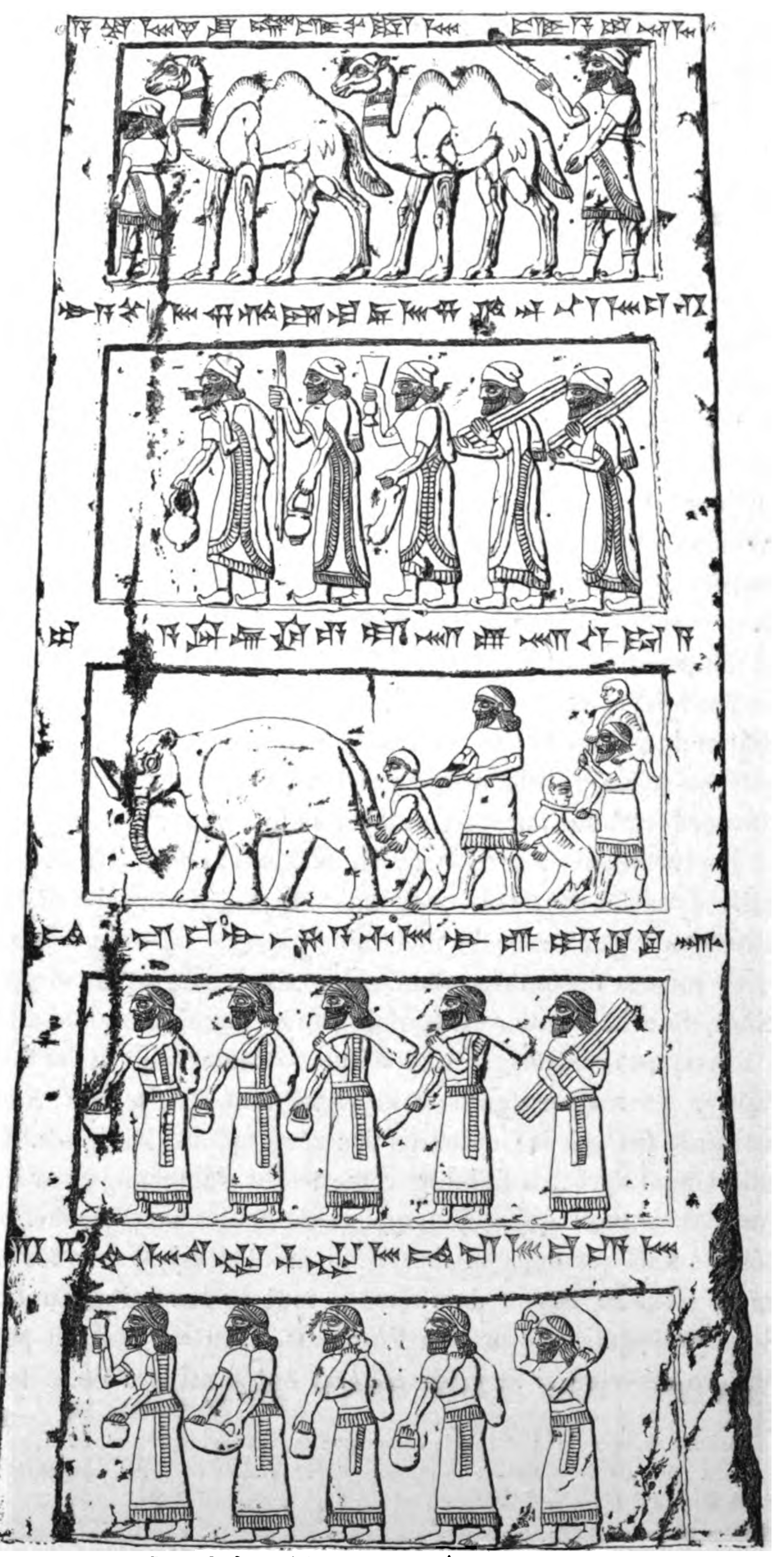
Les annales du règne de Salmanasar III, fils et successeur d'Assur-nazir-pal, étaient consignées en plusieurs exemplaires plus ou moins abrégés sur les parois d'un palais qu'il se fit construire à Kalah et dont M. H. Layard a retrouvé les ruines au centre même de la colline de Nimroud. Mais les textes les plus importants et qui se complètent l'un l'autre, sont ceux qui se trouvent inscrits sur les taureaux du palais, sur une grande stèle découverte à Kourkh en Arménie, sur les bas-reliefs de bronze des grandes portes du palais de Balawat, et enfin sur le monument célèbre sous le nom d'obélisque de Nimroud. Ce dernier qui n'a pas deux mètres de hauteur, contient en cent quatre vingt dix lignes le sommaire des trente et une expéditions militaires de Salmanasar. Sur chacune des quatre faces, vers la partie supérieure, on remarque cinq registres de bas-reliefs superposés, qui représentent le roi d'Assyrie recevant l'hommage des vaincus et leurs gages de fidélité : une légende explicative ne laisse aucun doute sur l'interpré-

tation de ces scènes curieuses. Ici, c'est le tribut de Sua, roi du pays de Kirzan composé de lingots d'or, d'argent, d'étain, de fer, d'ustensiles et de dromadaires ; là c'est Jéhu, roi d'Israël, appelé « fils d'Omri » ; il apporte des lingots d'argent et d'or, des coupes d'or, des armes royales[1] ; le troisième registre représente le tribut du pays de Musri dans lequel on remarque des dromadaires, des singes et des éléphants ; le quatrième est l'offrande de Marduk-pal-iddin, du pays de Suhi : de l'argent, de l'or, des cornes de buffles, des étoffes de laine et de lin. Enfin, le hittite Garparund apporte aussi des lingots de divers métaux, des peaux, des cornes et de l'ébène.

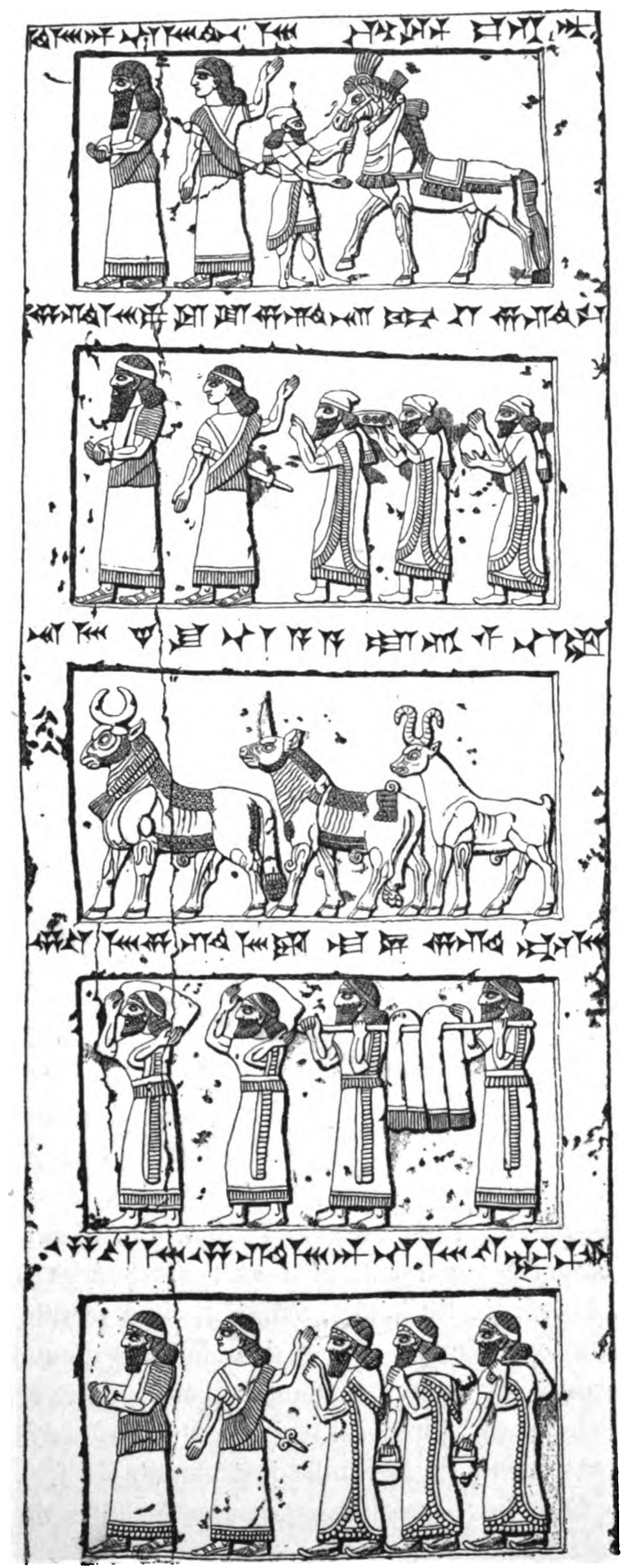
Les cinq premières années du règne de Salmanasar III furent remplies par des guerres qui avaient pour but de faire reconnaître l'autorité du jeune prince dans l'intérieur même de l'empire. Des révoltes avaient éclaté sur tous les points à la fois, chez des populations récemment annexées, qui s'étaient flattées de ressaisir leur indépendance à la faveur du changement de règne. Mais Salmanasar était aussi actif et non moins batailleur que son père, et il déconcerta l'ennemi par son énergie et la rapidité de ses marches militaires. Il commença par châtier la ville d'Aridi au pays de Minni, et cet exemple intimida les contrées voisines qui envoyèrent leurs impôts. Mais plus loin, du côté du nord, il fallut encore employer la force pour faire rentrer dans l'ordre les turbulents : la ville de Hubuskia fut livrée aux flammes, et les petits dynastes du nord, comme Arami, roi du district de l'Ararat, virent leur pays une nouvelle fois ruiné : la ville de Subuniga fut saccagée, et sur ses décombres Salmanasar éleva une pyramide de têtes humaines. Sur la frontière orientale du Naïri qu'il venait d'atteindre, le roi d'Assyrie se fit ériger une statue, comme pour défier l'ennemi et conjurer les révoltes en son absence, puis il rentra à Ninive en passant par le Guzani, la Gauzanitis des géographes classiques. Presque immédiatement après, il fallut se remettre en campagne pour étouffer une vaste rébellion qui, bien que nullement concertée à l'avance, avait éclaté à la fois dans le massif du mont Masius, vers les sources du Tigre, dans le bassin du Habour, tout le long de l'Euphrate et dans le pays des Hittites jusqu'à l'Amanus. C'en eut été fait peut-être de l'empire assyrien si un plan général eut présidé à cette levée en

[1] Le deuxième registre de la face A de l'obélisque de Nimroud représente Jéhu, roi d'Israël, prosterné aux pieds de Salmanasar; on lit, au-dessus : *Madatu sa Iahua, abal Humri, kaspu*, « tribut de Jéhu, fils d'Omri, de l'argent. »





Bas-reliefs de l'obélisque de Nimroud (face C).



Bas-reliefs de l'obélisque de Nimroud (face D).

masse, et si un chef unique eut dirigé les bataillons insurgés ; mais ils se firent bravement et inutilement égorger les uns après les autres. Hapimi, roi de Tul-Abne ; Kalazi, roi du pays de Kummuh ; Ahuni, fils d'Adini, qui gouvernait les villes de Tur-Barsip, Lalate, Puburna, Kiau ; Mutalli, roi de Gumgum ; Hanu, roi de Samlu et d'autres dynastes vassaux qui s'étaient révoltés contre leur suzerain, furent châtiés avec la dernière rigueur. Le roi de Karkemis, Sangaru, essaya de résister à la tête de l'insurrection hittite, mais Salmanasar le mit en fuite en un clin d'œil, ravagea son pays en tous sens, et ne laissant derrière lui qu'un désert, gravit les pentes de l'Amanus où s'étaient réfugiés les rebelles. Il se reposa un instant aux sources de Satuaru où il érigea en son honneur un nouveau monument, puis il descendit dans la vallée de l'Oronte, où les confédérés, acculés à la mer, ne pouvaient plus éviter la bataille. La coalition s'était grossie en route de tous les fuyards, mais ce n'était qu'une cohue sans discipline, sans armes et démoralisée par la peur. Le roi d'Assyrie avait en face de lui : Sapatul, gouverneur du pays de Patinu (Batnæ), Ahuni, fils d'Adini, Sangaru de Karkémis, Hainu du pays de Samatu, Pihirim de Hilaku (la Cilicie), Baranati du pays d'Yasbaka et une foule d'autres princes hittites. Honteusement battus, ils laissèrent deux mille six cents morts sur le champ de bataille, et quatorze mille six cents prisonniers qui tombèrent entre les mains des Assyriens furent garrotés et conduits sous bonne escorte à Ninive.

Cependant les chefs hittites, sauf Baranati qui fut pris dans la mêlée, avaient réussi à s'échapper, et à peine Salmanasar se fut-il éloigné pour mettre en lieu sûr le butin et les esclaves, qu'ils organisèrent de nouvelles armées et reprirent pied à pied le terrain qu'abandonnait momentanément le vainqueur. Ils s'avancèrent ainsi hardiment jusqu'à l'Euphrate, et Ahuni, fils d'Adini, releva les fortifications de Tul-Barsip sa capitale. Salmanasar vole pour la seconde fois à la conquête de l'Occident; Tul-Barsip, Tazi, Surana, Paripa, Pitru, sur le Sagurri, Dabigu sont emportées d'assaut, et deux cents bourgs sont la proie des flammes. Le roi de Karkémis, Sangaru, avait fortifié Sazabi qui succombe à son tour. Ce qui restait dans le pays n'eut la vie sauve qu'en souscrivant à un traité qui affamait toute la contrée. « Au pays de Patid, dit Salmanasar, j'imposai trois talents d'or, cent talents d'argent, trois cents talents de fer, mille instruments de fer, mille vêtements de laine et de lin ; je réclamai en outre les filles du roi avec de

nombreux bijoux, vingt talents de *zamat*, cinq cents bœufs, cinq mille moutons, un demi-talent d'or, un demi-talent de *zamat*, cent poutres de cèdres, et je transportai ces tributs dans ma ville d'Assur. A Kayana, fils de Gabari qui habite aux pieds de l'Amanus, j'imposai un talent d'argent, un talent de cuivre, un talent de fer, trois cents vêtements de laine et de lin, trois cents bœufs, trois mille moutons, deux cents poutres de cèdre, ses filles avec leurs bijoux, et en surplus, dix mines d'argent et trois cents poutres de cèdre. A Aruma, fils d'Aguri, j'imposai dix mines d'or, six talents d'argent, cinq cents bœufs, cinq mille moutons. A Sangaru de Karkémis, deux talents d'or, soixante talents d'argent, quarante talents de cuivre, cent talents de fer, vingt talents de *zamat*, ses filles avec leurs bijoux, cent filles nobles, cinq cents bœufs cinq cents moutons, et en surplus, une mine d'or et un talent d'argent. A Kalazil, du pays de Kummuh, vingt mines d'argent et trois cents poutres de cèdre. »

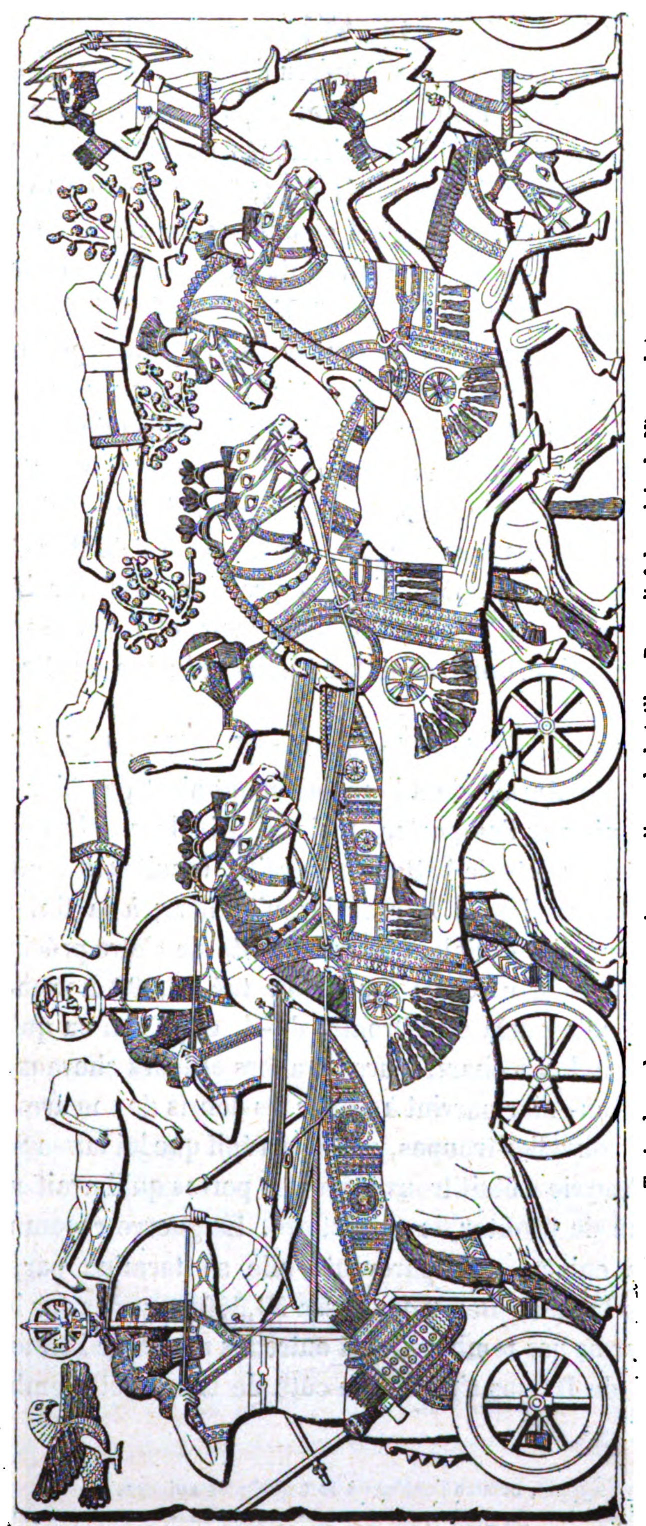
Déjà ruinés par la guerre, les vaincus se trouvaient dans l'impossibilité matérielle de s'acquitter d'une pareille rançon. Ils n'en livrèrent qu'une partie, et Salmanasar impitoyable prit la résolution de les exterminer, de faire périr jusqu'à leurs noms et de raser leurs villes. La ville de Tul-Barsip reçut une garnison assyrienne et s'appela désormais Kar-Salmanasar; Napigi fut changée en Lillu-Assur; Alpigi, Pitur, Mulkima eurent aussi des dénominations nouvelles et furent habitées par des colonies d'Assyriens.

Rassuré désormais sur la tranquillité des contrées qui s'étendent depuis le Tigre jusqu'à l'Amanus, Salmanasar fut libre d'entreprendre une grande expédition contre le pays de Naïri, dans lequel il n'avait pu faire qu'une courte apparition au début de son règne. Ces tribus du nord, insuffisamment réprimées, se croyaient à l'abri des coups du terrible despote ninivite, et depuis un certain temps elles n'envoyaient plus la contribution de guerre. Le roi d'Assyrie partit de Kar-Salmanasar, traversa les districts de Sugabli, Zamani, Namdan et atteignit les premiers contreforts des montagnes arméniennes. Le canton de Bit-Zite fut saccagé; il en fut de même de ceux de Dayeni où Salmanasar entra après avoir franchi le fleuve Arzania (l'Araxe). Le roi Aramu du pays d'Urarthu (Ararat) prit peur et s'enfuit vers les montagnes d'Adduri : il perdit trois mille quatre cents hommes dans une bataille, et Arzaska sa capitale fut la proie des flammes. Il échappa lui-même au vainqueur, mais ses généraux eurent la tête tranchée. Poursuivant toujours sa

marche du côté de l'Orient, Salmanasar entra à Aruste, à Zanziu, et pour la seconde fois, vit la frontière du Naïri. Il s'y reposa quelque temps, invoqua la protection d'Assur, offrit un sacrifice solennel aux grands dieux, érigea une stèle en mémoire de sa conquête, puis il reprit lentement le chemin de l'Assyrie, soumettant sur son passage le pays de Gilzan ou Kirzan, dont le roi Asa avait essayé de lui résister. Kaki, roi de Hubuskia, fut aussi complétement battu ; sa ville d'Asibi fut ruinée ; le roi d'Assyrie y prit trois mille esclaves avec d'immenses troupeaux de bétail, puis il rentra à Ninive en passant par Arbèles.

Les années qui suivirent furent aussi agitées que les précédentes et l'infatigable monarque bataillait sans relâche ni trève. Ahuni, fils d'Adini, qui s'était encore révolté, finit par être fait prisonnier et il fut conduit à Ninive chargé de fers. C'était une bonne prise qui acheva la pacification de la vallée de l'Euphrate. Mais les lointains pays de l'Occident, que Salmanasar avait une fois conquis sans pouvoir profiter de sa victoire, excitaient la convoitise du roi d'Assyrie. De son poste d'observation de Kar-Salmanasar qu'il avait fait construire en face de Karkémis, il épiait une occasion favorable pour reprendre le chemin du soleil couchant, et contempler en conquérant les flots de la grande mer de Phénicie. Quand il se crut prêt et qu'il eut reformé les effectifs de ses bataillons, il traversa l'Euphrate sur des radeaux, perçut sur son passage les tributs du roi de Karkemis, d'Arumi, fils de Gasi, de Lalli, roi de Lallida, de Girparund, roi de Patinu (Batnæ), des villes de Pitru et de Hulsar, puis, avant de franchir l'Amanus, il voulut s'assurer la protection des grands dieux par un sacrifice gigantesque : mille moutons furent immolés à Raman, le dieu du tonnerre et de la grêle, car c'est lui qui avait la puissance de faire pleuvoir comme la grêle les flèches des Assyriens sur les armées ennemies.

Cette précaution n'était point inutile, car Salmanasar se trouva tout à coup en face d'une formidable coalition sur laquelle il ne comptait guère. Les chefs en étaient Irkulina, roi de Hamath et le vieux Ben-Adar Ier, roi de Damas, qui avait de la guerre une expérience consommée et avait groupé sous son sceptre toutes les tribus hittites de l'Occident. Il était l'âme des confédérés et il eut peut-être réussi à barrer la route aux Assyriens s'il n'eut préalablement épuisé ses ressources par ses guerres avec Omri, roi d'Israël. « Douze rois, dit Salmanasar, avaient réuni contre moi leurs troupes ainsi composées : 1,200 chars, 1,200 cavaliers et 20,000 archers de Ben-Adar (Bin-idri) de Damas (Dimasqa) ;



Trois chars de guerre assyriens, en ligne de bataille. (Bas-relief du palais de Nimroud.)

700 chars, 7,000 cavaliers, 10,000 archers de Irkulina de Hamath; 2,000 chars et 10,000 archers d'Ahabbu de Sirlaï (Achab, roi d'Israël); 500 hommes de Gua; 1,000 hommes de Musur[1], 10 chars et 10,000 hommes du pays d'Irkanatu; 200 hommes de Matinbaal, roi d'Arvad (Aruadu); 200 hommes du pays d'Usanatu; 900 chars et 10,000 hommes d'Adonibaal, roi de Sisana; 1,000 chameaux de Gendib, roi d'Arabie; 1,000 hommes de Basa, fils de Ruhut, du pays d'Amuni (l'Ammonite). » C'était donc en tout une armée de 63,000 fantassins, 8,200 cavaliers et 5,000 chars de guerre qui se mirent en ligne pour repousser l'agression assyrienne. Les petites principautés chananéennes avaient compris enfin qu'elles devaient oublier leurs jalousies mesquines et leurs querelles étroites pour courir au danger qui les menaçait toutes à la fois. Dans la liste qui précède, nous voyons figurer Achab, roi d'Israël, qui vint avec son contingent se ranger sous les ordres de Ben-Adar l'irréconciliable ennemi d'Israël : c'est la première fois que les Hébreux vont se trouver en contact avec les Assyriens, et il est assez singulier de constater que l'Écriture sainte fait à peine allusion à cette redoutable guerre[2].

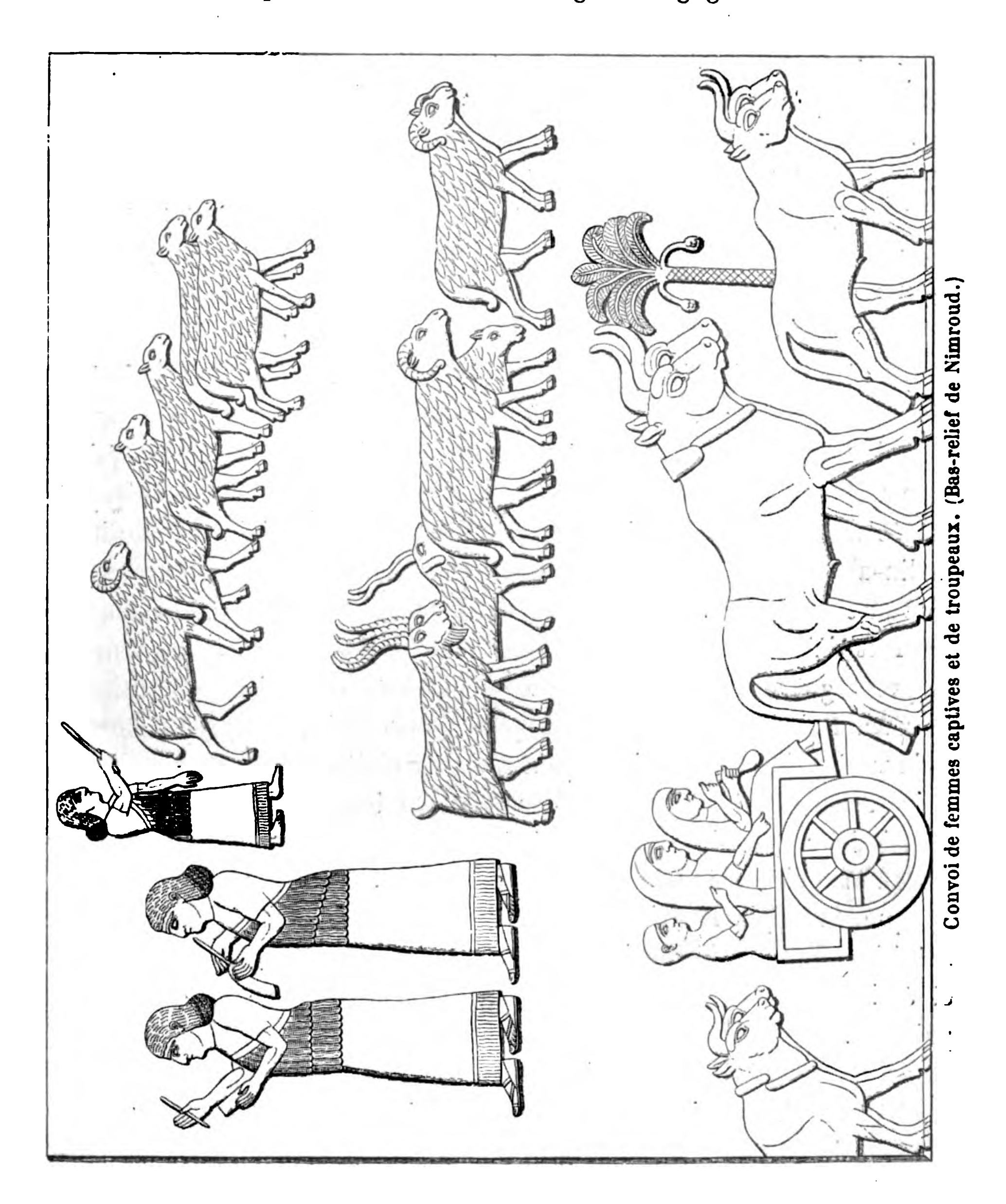
Le choc dut être terrible et le carnage effroyable. La bataille se livra sous les murs de Karkar dont l'emplacement n'est pas bien déterminé. Salmanasar finit par l'emporter, mais au prix de cruels sacrifices, car les confédérés, obligés de battre en retraite, reculèrent lentement sans se laisser entamer depuis Karkar jusqu'à Gilza; à la fin, ce fut une débandade générale, et Salmanasar se vante de s'être précipité sur eux comme le dieu Raman, et de leur avoir tué 14,000 hommes. « Je les poursuivis jusqu'au delà de l'Oronte, dit-il, et je n'ai eu qu'à recueillir sur mon chemin leurs chars, leurs cavaliers et leurs chevaux. »

Pourtant, Ben-Adar parvint à rallier les débris de son armée et même à recruter de nouvelles troupes, grâce au répit que lui laissa Salmanasar, car le roi d'Assyrie s'était trouvé, par les pertes qu'il avait subies, dans l'impossibilité de profiter de sa victoire. La guerre recommença donc plus terrible encore qu'auparavant; elle se termina par une mêlée décisive dans laquelle Ben-Adar laissa 20,500 hommes sur le champ de bataille. Pour ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi, le malheureux roi de Damas s'enfuit du côté de la mer et s'embarqua avec

[1] Ce n'est pas l'Égypte, comme l'ont cru à tort quelques auteurs.

[2] V. l'abbé Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 38-39.

ses principaux officiers. Salmanasar se vante d'être monté lui-même avec son armée sur des vaisseaux et de l'avoir poursuivi au milieu des flots, mais il ne put l'atteindre et fut obligé de regagner la côte.



Convoi de femmes captives et de troupeaux. (Bas-relief de Nimroud.)

Ben-Adar en liberté, c'était de nouveau la guerre à courte échéance : le vieux roi contre lequel la fortune s'acharnait avec tant de cruauté sur la fin de sa carrière, se ressouvenait trop de son ancienne puissance pour ne pas chercher jusqu'au bout à en ressaisir les lambeaux ; et son

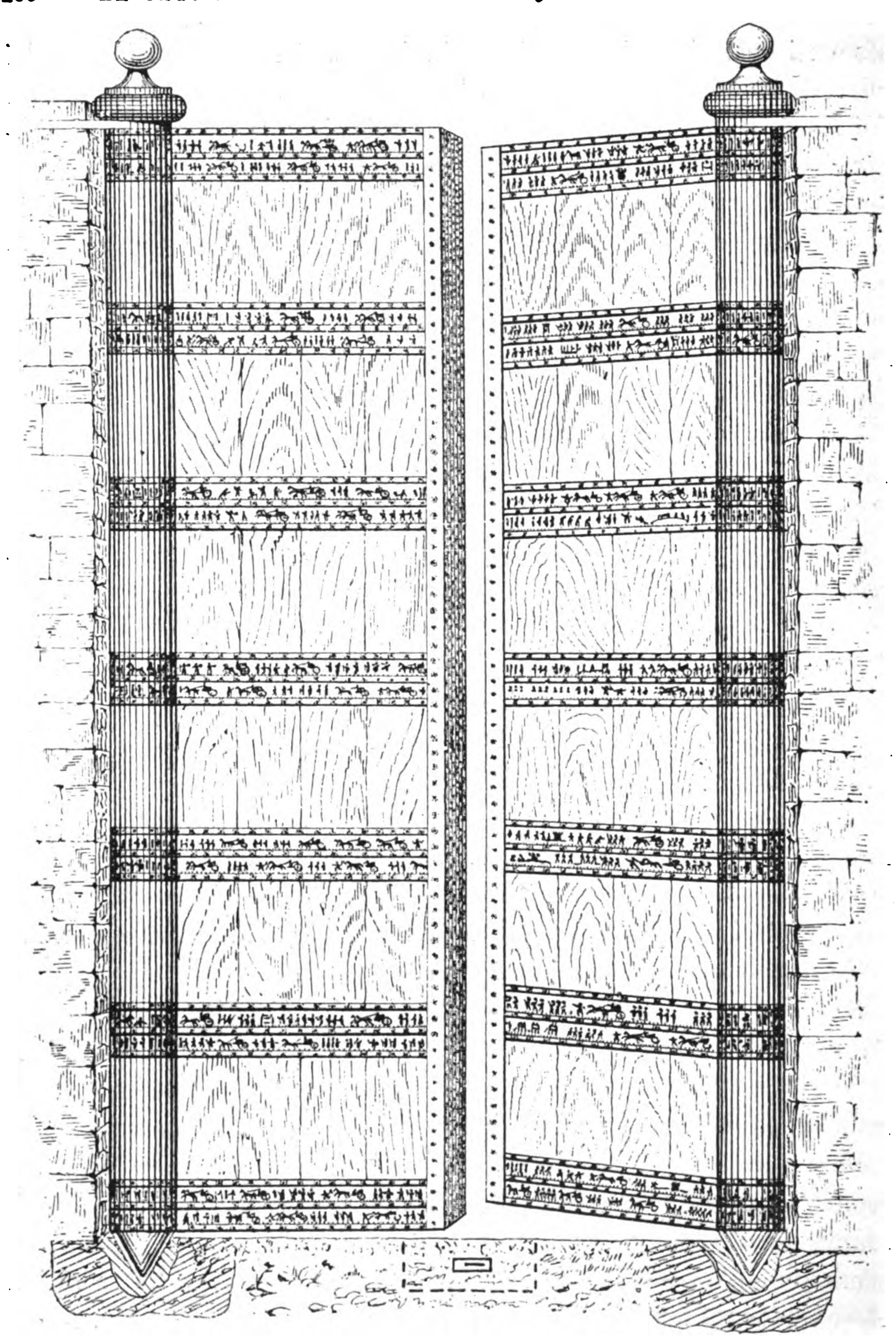
âme eut été brisée par l'amertume s'il n'eut conservé l'espoir de la vengeance, quand il songeait à l'effondrement subit de l'empire hittite qu'il avait rêvé et déjà réalisé en partie lorsqu'étaient survenus les Assyriens. Salmanasar sera donc encore une fois contraint de revenir arroser de sang les pentes fertiles du Liban et la belle vallée de l'Oronte. Pour l'heure, il fut obligé de rentrer subitement en Mésopotamie où des révoltes locales lui procurèrent des lauriers plus faciles à cueillir. Ce fut d'abord Habini, gouverneur de Tul-Abne, sur un affluent du Habour, qui subit bien vite la peine de sa témérité, puis quelques principicules du haut Tigre qui obligèrent Salmanasar à une promenade dans ces parages où il se fit ériger une nouvelle statue.

Le roi d'Assyrie n'était pas rentré à Ninive qu'un événement fortuit attira ses regards d'un autre côté et lui fournit une merveilleuse occasion de conquête. Il y a longtemps que Babylone ne joue plus qu'un rôle secondaire dans les affaires de la Mésopotamie, et son histoire est restée dans une obscurité presque absolue depuis le jour où Marduk-nadin-ahi, tenant en échec la puissance assyrienne, s'était montré sous les murs d'Ellassar. C'est à peine si, de temps à autre, les chroniques des rois d'Assyrie en parlent comme d'une puissance déchue qu'on ne respecte guère que par tradition ou par une sorte de superstitieuse terreur. Babylone ne paraissait plus qu'un cadavre, mais c'était le cadavre à peine attiédi d'un géant qui avait fait trembler le monde et qui aurait peut-être pu ressusciter. Tout en le convoitant, Salmanasar n'osait donc, pas plus que ses prédécesseurs, l'approcher de trop près, lorsqu'une circonstance vint favoriser ses secrets desseins. A cette époque, le roi de Babylone s'appelait Maduk-innadin; il avait un frère illégitime du nom de Marduk-bel-usate qui essaya de lui ravir le trône, et était parvenu, à force d'intrigues, à se trouver à la tête d'un parti puissant. La guerre civile éclata et favorisa le rebelle; alors, Marduk-innadin, désespéré, alla mendier le secours du roi d'Assyrie. Salmanasar s'empressa d'accourir et d'occuper d'abord la ville de Me-Turnat, à la jonction du Tornadotus et du Tigre. Quelque temps après, il s'avança dans l'intérieur du pays d'Accad et s'empara de la ville de Ganati, puis sous prétexte de protéger son allié, il envahit la Chaldée tout entière et entra dans Babylone. « Marduk-bel-usate, dit-il, fut terrifié par la puissance d'Assur, mon seigneur; pour sauver sa vie, il s'enfuit dans les montagnes. Je m'acharnai à sa poursuite et le fis passer par les armes avec

ses partisans. Alors, je me suis rendu dans les temples des dieux et j'ai offert des sacrifices dans les villes de Babylone, de Borsippa et de Cutha; j'ai élevé des autels en leur honneur, puis, je suis descendu en Chaldée dont j'ai occupé les villes; j'ai imposé des tributs à tous les rois de ce pays et j'ai étendu ma gloire jusqu'à la mer. » Cette prise de possession de la Chaldée par les Assyriens ne fut pourtant qu'éphémère; Babylone reconquit une ombre d'indépendance à la faveur des embarras qui appelèrent Salmanasar sur un autre terrain, et nous verrons les successeurs de ce prince entreprendre de nouveau contre elle des expéditions à main armée.

Les populations chananéennes domptées mais non soumises, relevaient déjà la tête et commençaient à redevenir menaçantes; Ben-Adar et Irkulina étaient encore les instigateurs de ce mouvement, mais nous avons moins de détails sur cette prise d'armes que sur les guerres précédentes. Cinq fois Salmanasar passe l'Euphrate avec une armée de 120,000 combattants. Dans une bataille, il tua 10,000 hommes à l'ennemi et il prit successivement près de deux cents villes ou bourgs, qui furent pillés et livrés aux flammes, et cependant il ne parvint pas à disperser définitivement la coalition hittite. Ses succès furent-ils aussi incontestés qu'il l'affirme lui-même? On en pourrait douter, car Ben-Adar, nous le savons par le texte biblique, continua à régner à Damas, sans être plus inquiété, et il consuma les dernières années de sa vie à faire la guerre contre Israël. Ce fut un de ses officiers, Hazaël, qui se fit roi à sa place, à l'époque même où Jéhu montait sur le trône de Samarie en remplacement d'Achab.

Salmanasar ne se fit pas faute de profiter des désordres qui bouleversèrent à ce moment les pays chananéens et que nous raconterons dans une autre partie de cet ouvrage. Dans sa dix-huitième campagne, il franchit l'Euphrate pour la seizième fois et se précipita sur la Syrie. « Hazaël, roi du pays d'Aram, dit-il, s'était fié dans la force de ses armées; il avait rassemblé ses guerriers en grand nombre; il avait soumis la terre de Sanir et le versant des montagnes du Liban; j'ai combattu contre lui, je lui ai tué 18,000 hommes, pris 1,121 chars, 470 cavaliers et tous ses bagages. Il s'enfuit pour sauver sa vie. Je me mis à sa poursuite jusque vers la ville de Damas, sa capitale; j'ai coupé les plantations de ses jardins. Je suis parti de là dans les montagnes du Hauran, où j'ai détruit, ravagé et brûlé quantité de villes, et j'en ai emporté des dépouilles sans nombre. » Salmanasar poursuivit sa



Les portes de bronze du palais de Salmanasar [1].

[1] Ces portes, un des plus importants et des plus curieux monuments qui nous soient parvenus de l'antiquité assyrienne, représentent en bas-reliefs de bronze, une partie des conquêtes de Salmanasar. Trouvées par M. H. Rassam, à Balawat, au nord de Nimroud, elles sont aujourd'hui au British Museum.

marche jusqu'à la frontière du pays de Balirari, où il s'arrêta pour y élever un monument à sa propre gloire. Ce fut alors qu'il reçut les tribus de Gebal (Byblos), de Tyr, de Sidon et de Jéhu, roi d'Israël.

Dans les années qui suivirent, le roi d'Assyrie se montra dans le pays de Tabal, probablement les Tibaréniens voisins des Moschiens, dans les régions cappadociennes, puis, il revint encore deux fois sur les côtes de la Méditerranée, dans sa 25ᵉ et sa 26ᵉ campagne. Si les tribus hittites du sud restaient dans le devoir, il avait à cœur de punir les Hittites du nord qui avaient toujours pris une part active à la rébellion et n'étaient pas encore tombés directement sous son courroux : c'étaient les populations qui habitaient le versant nord-ouest de l'Amanus et les vallées de la Cilicie. Là, règnaient Hattê, roi du pays de Kasam, et Arami, fils d'Arakzi, dont une des villes principales était Muru, qui fut emportée d'assaut et démolie. Tanakum et Timur subirent le même sort. Puis, ayant traversé les montagnes du pays de Lamina, Salmanasar entra dans la ville de Tarse dont les habitants l'accueillirent en suppliants. La renommée de ses exploits était parvenue jusqu'aux oreilles de ces populations lointaines qui furent tout étonnées de sa magnanimité quand il se contenta, après avoir accepté de riches présents, de leur imposer pour roi Kirri, fils de Hattê, qui jura d'être fidèle. C'était la première fois que les Assyriens pénétraient en Asie-Mineure, et bien que Salmanasar n'y fit qu'une courte apparition, les fameuses piles de Syrie étaient forcées et un horizon jusque-là inconnu s'ouvrait aux rois de Ninive : c'étaient des peuples nouveaux à conquérir, un butin incalculable qu'il suffisait d'étendre la main pour s'en rendre maître.

Salmanasar ne revint plus en Syrie ; il préféra courir à des conquêtes plus faciles et qui lui coûtassent moins cher. Sur la fin de son règne, le nord et l'est attirent plus particulièrement ses regards. Dans sa vingt-quatrième campagne, il passe, vers les sources du Zab inférieur, la chaîne des monts Zagros que ses pères avaient toujours regardée comme infranchissable et il rançonne les pays de Namri, de Karhar et de Barsua. Huit ans auparavant, il avait déjà fait une pointe jusqu'au Namri, dont il avait chassé le roi Marduk-Mudammik, pour mettre à sa place Yanzu, fils de Hamban ; mais l'ingrat Yanzu ayant voulu se proclamer indépendant, attira l'orage sur son pays. Toutes ses villes furent prises, les unes après les autres, et lui-même n'échappa qu'à grand peine au roi d'Assyrie, qui rançonna également le pays de Barsua en imposant

tribut à ses vingt-sept rois. Les régions d'Amadai, Aruzias, Tarzanabi furent aussi dépouillées; enfin, au pays de Karhar, Yanzu fut fait prisonnier et emmené en esclavage avec toute sa famille.

Les autres expéditions de Salmanasar furent toutes dirigées contre le pays de Naïri; déjà vieux et fatigué, le roi d'Assyrie envoya dans cette région le grand turtan de son armée, Dayan-Assur qui battit, dans une première expédition, Siduri, roi d'Urarthu (Ararat), prit les forteresses du canton de Zamani, la ville d'Ambar et franchit le fleuve Arzania, qui est probablement l'Araxe. Trois ans plus tard, Dayan-Assur passe le Zab supérieur, traverse les districts de Hubuskia et de Madahir et déclare la guerre à Udaki, roi de Van, en attaquant sa ville de Zirta; puis, c'est le tour de Sulusun, roi de Harru, d'Artasari, roi de Surdira, enfin du pays de Barsua qu'on a souvent confondu avec la Perse. L'année suivante, le lieutenant du roi d'Assyrie retourne dans les mêmes régions; il impose en passant un tribut à Data, préfet de Hubuskia, marche contre le Muzasir où il s'empare de Zapari et de quarante-six autres villes. Les pays d'Urarthu, de Kirzani, Haran, Sargana, Andia succombent ensuite les uns après les autres. Tournant vers l'est, Dayan-Assur gagne, en passant par le Barsua, la région montagneuse de Namri dont les tribus sont toujours en insurrection. Il brûle deux cent cinquante villes et s'avance vers le sud jusqu'au Halvan, probablement la Chalonitis des géographes classiques, au nord du Gyndès.

Ici s'arrêtent les annales de Salmanasar qui nous conduisent jusqu'à la trente et unième année de son règne. Épuisé par tant de fatigues et de courses à travers l'Asie, le vieux roi qui était parvenu à constituer et à conserver intact un empire immense, eut la douleur de voir les quatre dernières années de son règne empoisonnées par la révolte de son fils aîné et par la guerre civile. Il fallait aux Assyriens un prince toujours vigoureux et marchant à leur tête pour les mener au pillage : des murmures éclatèrent de toutes parts quand Salmanasar fut obligé de rester au fond de son palais; Assur-danin-pal, jaloux de voir le commandement des armées entre les mains du grand turtan, et trouvant que son père vivait trop longtemps, exploita ces mécontentements en appelant les Assyriens eux-mêmes à la révolte. Vingt sept villes du pays d'Assur, parmi lesquelles Ellassar, Amida, Arbèles, Tul-Abne se déclarèrent pour le rebelle et la soldatesque affamée suivit son parti. Kalah et Ninive restèrent seules fidèles à Salmanasar qui confia les

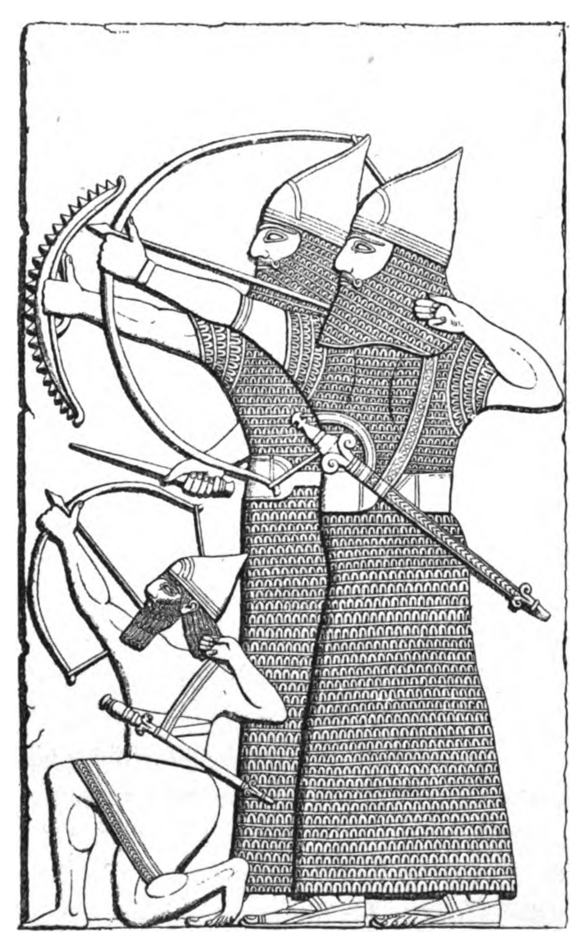
rênes du pouvoir à son second fils Samsi-Raman. Ce dernier mit quatre ans à réprimer l'insurrection, et l'on ne sait ce que devint Assur-danin-pal. Salmanasar eut la consolation de mourir, après trente cinq ans de règne, sur un trône consolidé; mais ses grandes conquêtes lointaines étaient perdues. Trente ans de guerres acharnées n'avaient servi qu'à procurer à Ninive des trésors et des esclaves : les limites de l'empire, à la mort de Salmanasar, étaient moins étendues qu'au jour de son avènement.

§ 4. — SAMSI-RAMAN III, RAMAN-NIRAR III ET LES ROIS FAINÉANTS (822 à 745.)

Les Assyriens, même à l'époque de la plus grande extension de leur puissance, ont toujours distingué deux catégories de provinces parmi les pays qui faisaient partie de leur empire. Les unes étaient celles que la force et la conquête leur avaient annexées, qui payaient de lourdes contributions annuelles, et étaient habitées par des populations étrangères à la religion et à la descendance d'Assur ; les autres étaient le pays d'Assur proprement dit, qui seul constituait la race privilégiée, sorte d'aristocratie dominante à qui les peuples subjugués fournissaient les esclaves, les vivres, les vêtements, les parures, pour qui ils bâtissaient des palais et des temples. Cette organisation sociale était, sauf les modifications inhérentes à la civilisation moderne, assez comparable à la constitution de l'empire turc, où la race conquérante a détenu longtemps, presque exclusivement, tous les pouvoirs publics. L'Assyrien est avant tout guerrier : c'est lui, et non ses vassaux, qu'on voit l'arc en main, le casque conique sur la tête, souvent vêtu d'une grande cotte de mailles, mille et mille fois reproduit sur les bas-reliefs de nos musées. Il jouit de la faveur des dieux, et nul autre que lui n'est admis à y participer. Cet égoïsme extraordinaire, ce mépris des autres races et cette sélection outrageante par laquelle on évitait toute fusion et tout contact avec le vaincu, explique en grande partie pourquoi l'empire d'Assyrie s'effondrait soudain aussitôt que la répression d'une révolte paraissait seulement devoir se faire attendre. La plupart du temps, les populations vaincues n'eussent sans doute pas mieux demandé que de se fondre dans la grande famille de leurs maîtres, d'abdiquer leur religion et leur nationalité, et de contribuer à la gloire d'Assur en bénéficiant de la civilisation qui fleurissait à Ninive. Mais elles n'y par-

ticipaient que comme tributaires ou comme esclaves et n'en tiraient nul profit.

Les limites géographiques de la contrée spécialement appelée « pays d'Assur » nous sont données au commencement de la stèle qui contient le récit des campagnes de Samsi-Raman. On distinguait la haute et



Archers assyriens. (Bas-relief de Nimroud.)

la basse Assyrie qui, probablement, se trouvaient en amont et en aval du Tigre, par rapport à Ninive. Les villes principales en étaient Ninive, Kalah, Ellassar, les capitales, puis Nisur, Adia, qui a peut-être donné son nom à l'Adiabène classique, Sibanib, non loin du Haser qui se jette dans le Tigre près de Ninive ; Imgur-Bel ; Issapri ; Bit-Imtir, peut-être Atra ; Simu ou Limmu ; Hulhinis, sans doute le village actuel de Hinnis près de Bavian ; Parnusur ; Kibsuna, non loin du cours du Zab

inférieur; Kurban; Tidu; Nabulu; Kapa, la Cepha des géographes classiques, sur le haut Tigre; Urakka; Sallat; Huzirina, peut-être Arzène, près de Cepha; Dur-Balat; Dariga; Zaban, probablement, comme son nom l'indique, sur le Zab inférieur; Lubdu; Arbaha, la capitale de l'Arrapachitis des Grecs; Arbèles; Amida, aujourd'hui Diarbekr, enfin Hindan, plus à l'ouest en descendant vers l'Euphrate. Malheureusement la plupart de ces villes sont encore d'une identification douteuse et parfois même impossible à tenter. Il en est de même de la ligne de frontières qui est ainsi fixée d'après la même inscription : « Le territoire du pays d'Assur comprend depuis la ville de Paddir qui est au pays de Naïri, jusqu'à Kar-Salmanasar, en face de Karkemis, d'une part; depuis Zaddi sur la frontière du pays d'Accad jusqu'au pays de Belzi d'autre part; enfin depuis la ville d'Aridi jusqu'au pays de Suhi, sur l'Euphrate. » Plusieurs de ces points extrêmes étant incertains, on ne peut que se faire une idée approximative des limites du territoire habité par la race qui se prétendait exclusivement issue d'Assur.

Quand toute cette contrée fut pacifiée et que les partisans d'Assur-danin-pal furent rentrés dans le devoir, l'œuvre de Samsi-Raman consista à recommencer la conquête des provinces qui, à la faveur de la guerre civile, s'étaient empressées de secouer leurs chaînes. Nous ne possédons jusqu'ici, sauf quelques fragments peu importants, qu'un seul monument qui raconte les événements du règne du fils de Salmanasar. C'est une grande stèle découverte à Kalah, sur la face de laquelle est sculpté en haut-relief le portrait du roi, et sur les côtés, le récit de ses faits d'armes, jusqu'à sa quatrième campagne; mais nous savons par la liste des *limmu* qu'il règna treize ans.

L'inscription débute par une invocation au dieu Adar, le dieu de la force et de la guerre : c'était la divinité favorite de Samsi-Raman qui se met sous sa protection comme s'il eut voulu marquer par là que dans les conjonctures difficiles où il se trouvait, il avait besoin surtout de participer aux attributs de l'Hercule assyrien. « Au dieu Adar, le puissant seigneur, le héros, le géant, le dominateur, le champion des dieux, qui préside au gouvernement du ciel et de la terre, le prince des Ighigs, le tout puissant, le chef des archanges, le très haut, le sublime, le soleil du sud, qui chevauche sur les nuages, qui, pareil à Samas la lumière des dieux, illumine les régions, le fils aîné du dieu Bel, le principe de toute force, le seigneur qui a son sanctuaire à Kalah, — Samsi-Raman, le roi puissant, le roi des légions, qui est sans



Stèle de Samsi-Raman III. (British Museum.)

rival, le gardien des sanctuaires, le porteur du sceptre de justice, qui règne sur tous les pays, le roi dont les dieux ont, de toute éternité, proclamé le nom, le pontife suprême, le restaurateur du temple E-Sarra, le gardien du E-Kur, qui adore tous les dieux de son pays et se montre attentif à exécuter leurs ordres, fils de Salmanasar, roi des quatre régions, le rival de tous les rois, le conquérant de tous les pays; petit-fils d'Assur-nazir-pal, le ravisseur du butin et des trésors de toutes les contrées. »

Samsi-Raman eut un double objectif dans les expéditions militaires qu'il entreprit aussitôt qu'il eût gravi les marches du trône : la conquête du Naïri et celle de la Chaldée; obligé de courir au plus pressé, il n'eut pas le loisir de tourner ses armes soit contre les Hittites qui s'étaient proclamés indépendants jusque sur l'Euphrate, soit contre la région du Zagros. Le Naïri fut soumis sans grand effort après trois campagnes successives, dirigées soit par Samsi-Raman en personne, soit par son grand échanson, Musakil-Assur qui était, dit l'inscription, « instruit et savant dans l'art de la guerre. » Dans la deuxième campagne, Musakil-Assur pénétra jusqu'à la mer Noire. A Sarsina, fils de Mekdiar, il prend trois cents villes et onze places de guerre; il en conquiert deux cents autres sur le roi Uspina. « Il extermina leurs guerriers; il emporta leurs dépouilles et toutes leurs richesses, leurs dieux, leurs fils et leurs filles; il détruisit leurs villes et les livra aux flammes. A son retour, il tua les hommes de guerre du district de Sunbai, et il imposa comme tribut des chevaux de trait aux rois du Naïri. »

L'année suivante, Samsi-Raman lui-même franchit le Zab supérieur et monta au Naïri. Sur son passage il reçut l'hommage et les présents de Dadi, roi de Hubuskia, de Sarsina, fils de Mekdiar, ainsi que des rois de Sunba, de Van, de Barsua et de Talikla. Au lieu de se soumettre, les gens du pays de Mesa abandonnèrent leurs villes et s'enfuirent dans les montagnes. « Ils s'installèrent, dit le texte épigraphique, sur trois pics suspendus au ciel comme des nuages et qu'un oiseau même ne saurait atteindre dans son vol. Je m'élançai à leur poursuite et je parvins à m'emparer de ces pics montagneux. En un jour, je fondis sur eux comme un aigle, j'exterminai la plupart de leurs soldats et je mis la main sur leurs trésors, leurs bœufs, leurs ânes, leurs troupeaux, leurs chevaux de trait et d'autres richesses innombrables. Je détruisis et livrai aux flammes cinq cents bourgs de leur territoire. » A la suite de cet exploit, Samsi-Raman se porta plus à l'est, dans la direction de

la mer Caspienne. En entrant dans le pays de Giratbund, il s'empara de la ville de Kinaki et reçut la soumission de Titamaska, roi de Samasaya, et de Kiara, roi de Kar-Sibutaya. Les indigènes épouvantés se concentrèrent dans la ville d'Uras sous les ordres du roi Pirisati ; une grande bataille fut livrée sous les murs de la ville : les Assyriens tuèrent six mille ennemis, et firent prisonniers Pirisati avec douze cents de ses soldats. Après cela, Belgur, gouverneur de Sibar, vint au-devant du vainqueur qui entra dans sa capitale où il fit ériger une stèle qui racontait la conquête du Naïri ; puis, il n'eut pas de bien grandes difficultés à soumettre aussi les pays d'Epizi, de Matu, d'Ekummur et enfin d'Arazias, dont le roi Munir-Suarta ne se rendit pourtant qu'après avoir vu son pays ruiné et incendié, et onze cents de ses soldats passés par les armes.

Au comble du succès, Samsi-Raman résolut de provoquer une démonstration solennelle de sa puissance en mandant auprès de lui tous les rois du Naïri, pour les contraindre à faire, en masse, acte de soumission et de vassalité. Ils arrivèrent des pays les plus lointains, au nombre de vingt-six, et se rencontrèrent au camp assyrien. Samsi-Raman dut tressaillir d'orgueil quand il se vit entouré de cette cour de rois, accourus des bords de la mer Noire comme de ceux de la Caspienne, pour lui rendre hommage et lui jurer fidélité ; aussi, il énumère pompeusement tous leurs noms et il ajoute : « Grâce à la bienveillance d'Assur, de Samas et de Raman, les dieux qui me protègent, je leur imposai pour toujours un tribut de chevaux dressés au joug. » Ce n'est qu'après avoir étalé à leurs yeux l'éclat de sa magnificence et la puissance de son invincible armée qu'il quitta le pays de Naïri où il ne revint plus : la soumission et la paix étaient de ce côté désormais assurées pour quelque temps.

Nous voici, à présent, parvenus à un nouvel épisode de la guerre entre Babyloniens et Assyriens, guerre sans merci qui ne pourra se terminer que par la ruine de l'une des deux grandes capitales qui se disputent la prépondérance dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate. L'une des deux tuera l'autre, car l'empire doit être sans partage ; mais ce duel de géants, cette lutte atroce de deux peuples frères qui s'égorgent pour dominer, est loin encore de finir. Dans les premiers assauts, Babylone l'emportait ; maintenant, c'est Ninive, et à l'époque de Samsi-Raman on pouvait croire que le sort des armes lui serait définitivement favorable.

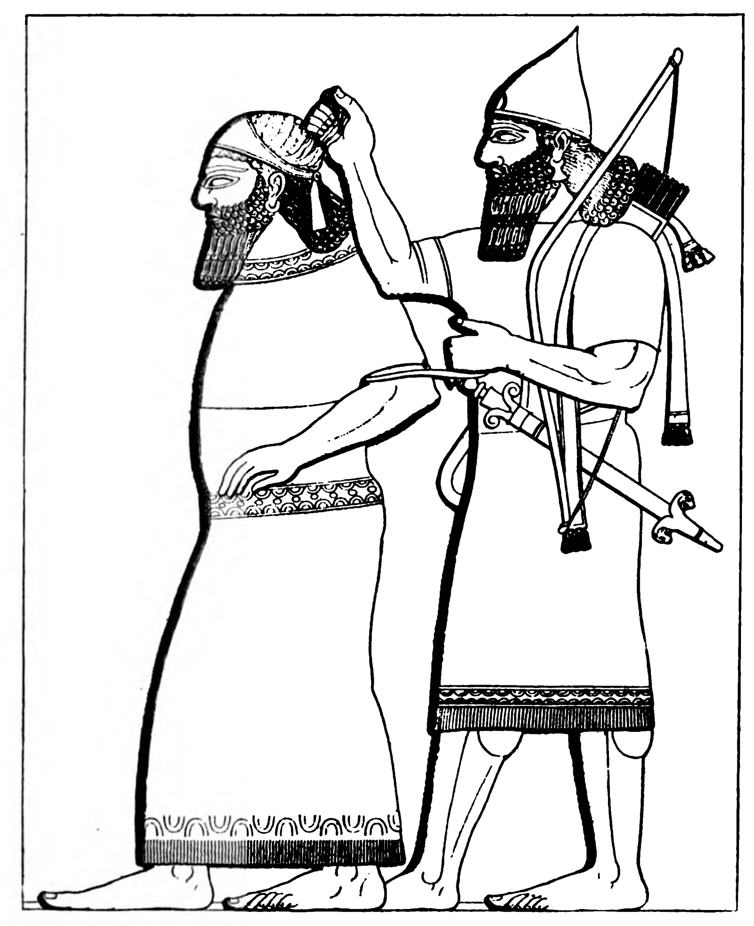
Au mois d'avril de sa quatrième année de règne, Samsi-Raman se

mit en marche pour le pays de Kar-Dunias. Il franchit le Zab inférieur auprès de Zaddi et de Zaban, se donna, en passant dans les montagnes, la distraction d'une partie de chasse dans laquelle il tua trois lions, puis il soumit le canton d'Ebih et entra dans Me-Turnat. Les habitants de cette ville étaient de la race d'Assur; aussi le roi d'Assyrie spécifie bien qu'il eut garde de les réduire en esclavage : ceux qui furent déportés dans le nord, « furent traités, dit-il, comme des habitants de mon pays. » La ville d'Arnê fut pillée et brûlée, puis le pays de Yatman, la ville d'Ulduya et vingt autres. Dans une première bataille rangée, les Chaldéens eurent plus de trois cents tués et la ville de Kiribti succomba après une résistance acharnée. « Alors, dit l'inscription, les gens du pays d'Accad craignirent ma puissance et le choc de mes armes dont le succès est sans égal. Ils se retranchèrent dans la place de Dur-Papsukal qui forme une île au milieu du fleuve. J'ai pris cette ville forte et j'ai passé par les armes treize mille de leurs guerriers. Leur sang avait teint les eaux du fleuve; je fis une pyramide de leurs cadavres; trois mille prisonniers tombèrent entre mes mains. »

Le roi de Babylone, Marduk-balat-irib, ne paraît pas avoir encore, jusqu'ici, pris une part directe à la lutte; il n'entra en lice que lorsqu'il était déjà trop tard. « Marduk-balat-irib eut confiance dans la puissance de ses armées. Il avait sous ses ordres des hommes de Chaldée, du pays d'Elam, des pays de Namri et d'Arumu : ses troupes étaient sans nombre. Il s'avança pour me livrer bataille jusqu'à Daban, aux portes de Dur-Papsukal; il rangea ses bataillons. J'acceptai le combat et je le mis en déroute; je lui tuai 5,000 hommes; 2,000 prisonniers tombèrent entre mes mains; je pris aussi 200 chars, 200 cavaliers, l'étendard royal et tous les bagages du camp. » Ce passage est du plus haut intérêt, car il nous montre toute une coalition des peuples du sud et de l'est groupée autour du roi de Babylone pour résister à l'invasion assyrienne. Malheureusement, nous ne savons quelle fut l'issue définitive de cette guerre, ni si Babylone elle-même fut forcée d'ouvrir ses portes au vainqueur, car le texte de la stèle s'arrête ici brusquement, comme si le lapicide eut été interrompu par quelque circonstance imprévue. La liste des *limmu*, le seul document qui nous renseigne laconiquement sur les huit dernières années du règne de Samsi-Raman, mentionne encore deux expéditions de ce prince en Chaldée, mais sans indiquer ni l'issue ni le moindre détail. Qui sait même si Samsi-Raman ne périt point dans la lutte? Si l'on ne peut à cet égard que formuler une con-

jecture, il reste toutefois positif que Babylone ne succomba pas complètement, car la guerre se prolonge, incessante et acharnée, sous les successeurs de Samsi-Raman.

Ce fut d'abord Raman-Nirar III qui continua les conquêtes de son père, et qui, durant ses trente ans de règne, porta l'empire d'Assyrie à une



Archer assyrien conduisant un prisonnier de guerre. (Bas-relief de Nimroud.)

extension qu'il n'avait jamais connue jusque-là, et qui dépassa même les limites de Salmanasar. Il est regrettable que nous n'ayons encore jusqu'ici du règne de ce prince, qu'une brève énumération de ses conquêtes ; mais elle suffit toutefois à nous laisser entrevoir que Raman-Nirar ne demeura pas un seul jour dans le repos, et que chacune de ses années fut marquée par une campagne victorieuse, tantôt à l'est, du côté de la mer du soleil levant, c'est-à-dire la mer Caspienne, tantôt au cou-

chant jusqu'à la Méditerranée, tantôt vers le sud jusqu'au golfe Persique. A l'est et au nord-est, il parcourut en triomphateur les pays d'Elam, d'Illippi, de Karhar, d'Arazias, de Misu, de Madaï (la Médie propre), de Giratbund, de Munna, de Barsua, d'Allabria, d'Abdadan et d'Andia. A l'ouest, à partir de l'Euphrate, ses armées envahirent successivement le pays des Hittites, puis la Phénicie, y compris Tyr et Sidon, le pays d'Omri, c'est-à-dire le royaume d'Israël, l'Idumée, enfin le pays des Philistins qui, sous le nom de Palasta (Palestine), apparaît pour la première fois dans les textes cunéiformes, et qui fut razzié jusqu'à la grande mer du soleil couchant. Le royaume de Damas, bien affaibli depuis le temps de Ben-Adar et de Hazaël, succomba à son tour. Raman-Nirar entra dans Damas et fit prisonnier le roi Mariah qui embrassa en suppliant les genoux du roi d'Assyrie : « La crainte immense d'Assur, mon seigneur, le frappa ; il prit mes genoux et fit sa soumission. Je lui imposai comme tribut deux mille trois cents talents d'argent, vingt talents d'or, trois cents talents de cuivre, cinq mille talents de fer, des étoffes de laine et de lin ; je pris un lit d'ivoire, un siège d'ivoire, une table élevée, ses meubles et son trésor qui était immense, et tout ce qui se trouvait à Damas sa capitale et dans son palais. »

Nous ne connaissons pas d'autres circonstances de ces guerres dont le résultat immédiat fut de rendre au royaume d'Assyrie son ancienne splendeur et la prédominance sur la Syrie tout entière ; cependant la table des *limmu* paraît faire croire que Raman-Nirar ne fit qu'une expédition du côté de la Méditerranée, et que ses conquêtes n'y furent qu'éphémères tandis, qu'il pénétra, au contraire, jusqu'à trois fois dans le pays de Van, et qu'il envahit une dizaine de fois le Naïri et les cantons du nord-est. Enfin, il porta un coup fatal à la puissance babylonienne en subjuguant la Chaldée : il fut assez heureux pour entrer dans Babylone et sacrifier sur les autels de Bel, de Nabu et de Nergal. Il confia le gouvernement de la Chaldée à sa femme, la reine Sammuramat qui résidait à Babylone et qui, contrairement aux usages assyriens, paraît avoir joué un rôle historique : c'est peut-être ce rôle qui, défiguré par la tradition grecque, aura été l'origine première de la légende de Sémiramis.

La reine Sammuramat se trouve mentionnée au cours d'une inscription pieuse, gravée sur la statue du dieu Nabu que fit élever Bel-hassi-ilum, gouverneur de Kalah, pour attirer la protection divine sur Raman-Nirar et sur sa femme. La prière est dédiée « au seigneur suprême

de son maître, à Nabu, le protecteur de Raman-Nirar, roi du pays d'Assur; le protecteur de Sammuramat, l'épouse du palais, la souveraine. »

On ne se douterait guère, quand on parcourt la liste des provinces soumises au sceptre de Raman-Nirar III, et que l'on voit l'Orient tout entier apporter le tribut au monarque de Ninive, que l'empire assyrien est sur le point de subir une épouvantable crise qui va le conduire à deux doigts de sa perte. Cet édifice immense, sans cesse reconstruit depuis la base jusqu'au sommet, s'écroulait toujours au moment où les architectes s'apprêtaient à en poser le couronnement. La Providence se jouait de ces orgueilleux monarques qui, dans l'ivresse du triomphe, se proclamaient rois des quatre régions du monde, et qui aspiraient à poser les bornes de leur empire, là où finit la terre elle-même. C'était comme le renouvellement périodique de l'histoire de la tour de Babel : la confusion régnait toujours dans l'empire assyrien, et les éléments hétérogènes avec lesquels on cherchait à le constituer ne pouvaient avoir ni cohésion ni durée. On ne saurait élever une montagne en amassant les sables du désert que le vent emporte et disperse au fur et à mesure, et ces tribus à demi nomades pour la plupart, qu'on voulait fondre et rapprocher, étaient plus mobiles encore que les tourbillons de poussière sur lesquels elles posaient leurs tentes. De la mer Caspienne à la Méditerranée, de la mer Noire au golfe Persique, Raman-Nirar a promené ses armes victorieuses : les Hittites comme les gens du Naïri, les Chaldéens comme les tribus de la Médie, ont senti le poids de la redoutable main qui s'est appesantie sur eux, et voici tout à coup que cette main s'évanouit comme un fantôme et que les nations s'aperçoivent que l'empire d'Assyrie agonise et va mourir. Rien n'est venu jusqu'ici clairement expliquer cet affaissement soudain qui pourtant ne nous surprend pas. C'est un Salmanasar, le IVe du nom, qui succède à Raman-Nirar : la table des *limmu* nous dit qu'il fit quelques expéditions lointaines, essayant d'empêcher l'empire de tomber en décomposition. Cinq fois il envahit l'Ararat, une fois il se porte sur Damas, et deux ou trois de ses autres marches militaires sont dirigées vers le nord-est, du côté du pays de Namri : ce sont les seules indications que nous ayons sur ce règne qui ne fut pas sans gloire.

Après Salmanasar IV, vient Assur-dan-il, contre lequel toutes les provinces se soulèvent, et qui est impuissant à faire face à tous ses

ennemis à la fois. Insurrection dans la ville de Libzu ; insurrection à Arrapha, presque aux portes de l'Assyrie ; insurrection au pays de Guzana, la Gauzanitis classique, en pleine Mésopotamie ; et par surcroît des épidémies et des signes dans le ciel : le soleil s'éclipsa[1]. Assur-dan-il II laissa le trône à Assur-nirar II qui le garda huit ans (752 à 745), et la huitième année, après avoir inscrit le nom de Nergal-nasir, la table des *limmu* ajoute ces simples mots : « Révolte dans la ville de Kalah. » Assur-nirar disparaît dans cette révolution.

Les annales assyriennes sont discrètes sur les tragiques événements qui préparèrent une pareille catastrophe. Cependant, à plusieurs reprises, elles enregistrent sous le règne d'Assur-nirar cette mention : « Paix dans le pays, » ce qui était loin de faire le compte des légions assyriennes accoutumées à vivre de rapines et de pillage. On murmurait partout contre le prince indolent qui s'enfermait dans son palais pour se rassasier de jouissances de toutes sortes : ce n'était pas impunément qu'on avait excité chez le peuple d'Assur ces appétits sanguinaires qui demandaient maintenant à être satisfaits comme par le passé. Aussi, la mémoire des princes fainéants qui se succédèrent alors sur le trône de Ninive fut-elle maudite par les Assyriens, et l'écho de cette réprobation est arrivé jusqu'aux Grecs, sous la forme d'une légende accréditée par Ctésias, et aussi historiquement fausse que la légende de Ninus et de Sémiramis : Assur-nirar est le Sardanapale des Grecs, type à jamais fameux du prince voluptueux et efféminé, et ses débauches auraient amené, racontent les auteurs classiques, une première destruction de Ninive.

Sardanapale, au dire de la légende, s'était plongé dans les débauches du harem et ne sortait plus de son palais, renonçant à toute vie virile et guerrière. Il régnait ainsi depuis sept ans, et le mécontentement allait toujours croissant, le désir d'indépendance se propageait parmi les provinces encore soumises, le lien de leur obéissance se relâchait chaque année davantage et devenait plus près de se rompre, quand Arbace, chef des contingents mèdes de l'armée et Mède de nation lui-même, eut l'occasion de voir, au fond du palais de Ninive, le roi vêtu en femme, le fuseau à la main, cachant derrière les clôtures du harem

[1] Parmi les chronologistes, les uns placent cette éclipse de soleil le 13 juin 809, et les autres, le 13 juin 763 avant notre ère, de sorte que sa constatation ne saurait guère, jusqu'ici, servir de base à une chronologie rigoureuse. (V. G. Smith. *Ancient History from the Monuments*, p. 72.)

la lâche oisiveté de sa vie voluptueuse. Il jugea que l'on aurait facilement raison d'un prince aussi dégradé, qui serait incapable de renouveler les traditions vaillantes de ses ancêtres ; le temps lui parut donc venu, pour les provinces que la force des armes retenait seule, de secouer définitivement le joug du despotisme assyrien. Arbace communiqua ses pensées et ses projets au prince alors placé à la tête de Babylone, le Chaldéen Phul, surnommé Balazu (le terrible), ce que les Grecs ont rendu par Bélésis ; celui-ci y adhéra avec l'empressement que l'on pouvait attendre de cette nation des Babyloniens dont on avait vu les soulèvements se renouveler périodiquement. Arbace et Balazu se concertèrent avec les autres chefs des contingents étrangers, avec les princes vassaux des pays qui aspiraient à l'indépendance ; tous résolurent de renverser Sardanapale. Arbace s'engagea à soulever les Mèdes et les Perses, tandis que Balazu insurgerait Babylone et la Chaldée. Au bout de l'année, les chefs rassemblèrent leurs soldats au nombre de quarante mille, en Assyrie, sous prétexte de relever, selon l'usage, les troupes qui y avaient fait le service l'année précédente. Une fois là, les soldats se mirent en état de rébellion ouverte. La tablette du Musée Britannique nous apprend que ce fut à Kalah que commença l'insurrection.

Sardanapale, poursuit la fable, tiré brusquement de ses débauches par un péril qu'il n'avait pas su prévoir, se montra tout à coup plein d'activité et de courage; il se mit à la tête des troupes proprement assyriennes, qui lui restaient fidèles, affronta les rebelles et les battit complètement à trois reprises successives. Déjà les conjurés commençaient à désespérer du succès, lorsque Phul, appelant la superstition au secours d'une cause qui paraissait perdue, leur déclara que s'ils voulaient tenir encore cinq jours, les dieux, dont il avait consulté la volonté en observant les astres, leur assureraient infailliblement la victoire.

En effet, quelques jours après, un corps considérable que le roi avait appelé à son secours, des provinces voisines de la mer Caspienne, passa en arrivant du côté des insurgés et leur donna la victoire. Sardanapale, alors, se renferma dans Ninive, bien déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort. Le siège dura deux ans, car les murs de la ville défiaient les machines et il fallut la réduire par la famine. Sardanapale ne redoutait rien, confiant dans un oracle qui avait déclaré que Ninive ne serait jamais prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Mais la

Monument appelé *Tombeau de Sardanapale*, près de Tarse (Cilicie).

troisième année il tomba des pluies si abondantes que les eaux du Tigre inondèrent une partie de la ville et renversèrent une muraille de ses fortifications sur une étendue de 20 stades. Alors le roi, persuadé que l'oracle était accompli, désespéra de son salut, et pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, il fit dresser dans son palais un immense bûcher, sur lequel il plaça son or, son argent, ses vêtements royaux; puis, s'enfermant avec ses femmes et ses eunuques dans une chambre construite au milieu du bûcher, il disparut dans les flammes[1].

Ninive ouvrit ses portes aux assiégeants; mais cette soumission tardive ne sauva pas l'orgueilleuse cité. Elle fut pillée, livrée aux flammes, puis rasée avec un soin haineux dans lequel on peut voir quelles colères les implacables sévérités des conquérants assyriens avaient amassées dans le cœur des peuples qu'ils avaient soumis. Les Mèdes et les Babyloniens ne laissèrent pas pierre sur pierre des remparts, du palais, des temples ou des maisons de la cité qui, pendant deux siècles, avait dominé sur toute l'Asie antérieure. L'histoire, d'après ce conte grec, n'offre pas un second exemple d'une destruction aussi radicale. L'empire assyrien fut renversé comme sa capitale, et les peuples qui avaient pris part à la révolte formèrent des États indépendants, les Mèdes sous Arbace, les Babyloniens sous Phul ou Balazu, les gens de Suse sous le roi Sutruk-Nahunta. Quant à l'Assyrie, réduite à la condition d'esclavage où elle avait tenu les autres contrées, elle devint pour quelque temps une dépendance de Babylone.

Il est aujourd'hui historiquement certain que cette première chute de Ninive n'est qu'une fable sans fondement, et que cette alliance des Mèdes avec les Babyloniens n'a pu exister à cette époque, non plus

[1] Il s'est groupé autour du nom de Sardanapale, comme autour de celui de Nemrod et de Sémiramis, une série de légendes puériles, sur lesquelles il serait hors de propos d'insister ici. Nous citerons cependant, celle qui attribue à Sardanapale, la fondation des villes de Tarse et d'Anchiale, en Cilicie : c'est là que la tradition grecque plaçait son tombeau, et voici à ce sujet, ce que rapporte Strabon :

« Un peu au-dessus de la mer, est Anchiale, fondée par Sardanapale, comme nous l'apprend Aristobule. C'est là qu'est le monument de Sardanapale et sa statue en pierre qui agite les doigts de la main droite comme pour leur faire rendre un son; on y lit l'inscription suivante, en caractères assyriens : *Sardanapale, fils d'Anacyndaraxe, a bâti Anchiale et Tarse en un seul jour : mange, bois, joue, sans t'inquiéter du reste.* Voilà ce que répétait la statue. Chœrile a aussi rappelé ces mêmes choses, et de plus, les vers suivants sont devenus populaires : « Je possède ce que j'ai mangé et tous les plaisirs que m'a procuré ma passion assouvie, et cependant j'en laisse et des meilleurs. »

Les monnaies de Tarse à l'époque de la domination romaine, représentent cette prétendue statue de Sardanapale.

qu'Arbace et Bélésis. Les fouilles modernes n'ont rien mis au jour qui put être un indice de cette grande catastrophe. Ce qui est néanmoins positif, c'est que pendant les derniers règnes, la puissance ninivite subit une éclipse qui eût pu lui être fatale, en permettant à tous ses vassaux de reconquérir l'indépendance qu'on leur avait tant de fois et si cruellement ravie. Mais cette éclipse ne fut que passagère et ne dura pas plus d'une trentaine d'années ; elle n'eut pas pour Ninive les conséquences désastreuses qu'on aurait pu craindre, parce que les peuples rendus à la liberté ne surent profiter de leur affranchissement que pour s'abîmer dans les guerres civiles. Ce fut sans doute à l'époque de cet affaissement momentané de la puissance assyrienne qu'il faut rapporter l'épisode de la prophétie de Jonas criant à travers les rues de la grande ville : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Le souvenir du prophète d'Israël est resté traditionnellement dans le pays où fut la capitale de l'Assyrie : « A un kilomètre de Koyoundjik, écrit M. l'abbé Vigouroux, on rencontre une colline de ruines et de décombres, restes d'un vieux palais assyrien qui, au temps de la splendeur de la grande ville, s'appelait *Bit-Kutalli*, « la maison des choses nécessaires ; » elle contenait les dépendances, les greniers, les établissements militaires de la demeure royale. Depuis plusieurs siècles, sinon depuis le commencement de l'islamisme, cet endroit passe pour le théâtre principal de la prédication de Jonas, et a reçu en conséquence le nom de *Nebbi Younès*. Les musulmans l'appellent aussi *Tell-et-Tanbeh*, « tumulus du repentir. » Ils prétendent que c'est en ce lieu qu'est le tombeau du prophète. Dans une mosquée élevée en son honneur, au milieu d'une salle sombre, est placée un sarcophage en bois, entièrement couvert par un riche tapis vert sur lequel sont brodées des sentences du Koran. C'est là que reposent les restes de Nebbi Younès. Au-dessus sont suspendus des œufs d'autruche et des glands de diverses couleurs. Les vrais croyants de tout le voisinage ont la dévotion de se faire enterrer auprès de ce lieu sacré : de là, les innombrables pierres sépulcrales qu'on trouve tout alentour. Cependant, la tradition qui place le tombeau de Jonas au milieu des ruines situées à l'est de Mossoul, sur la rive gauche du Tigre, ne s'appuie sur aucun fondement sérieux ; la tradition juive le plaçait avec beaucoup plus de vraisemblance, au temps de saint Jérôme, à Gath-Hépher, dans la tribu de Zabulon[1]. »

[1] L'abbé Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 77.

§ 5. — RÈGNE DE TEGLATH-PAL-ASAR II (745 à 726).

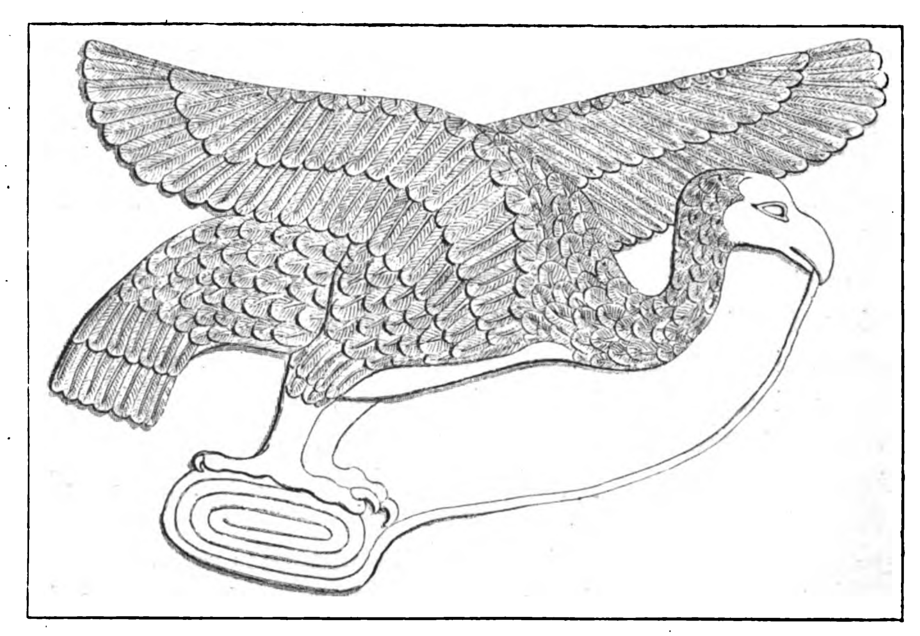
L'instigateur de la conspiration qui renversa Assur-nirar, fut, selon toute vraisemblance, le prince actif et énergique qui régna après lui et qui restaura le grand empire d'Assyrie. C'est le Teglath-pal-asar de la Bible ; on ne sait rien sur ses origines, soit qu'il appartint à la race royale et que, plus heureux qu'Assur-danin-pal, il fut parvenu à ravir le trône à son légitime possesseur, soit que, comme Belitaras, il fut de basse extraction et ne dût son élévation qu'à son audace, ou bien qu'il fut un soldat de fortune porté sur le pavois par la soldatesque qu'on ne menait plus à la guerre. Son palais a été retrouvé à Kalah, dans la partie occidentale de la grande plate-forme, et les explorateurs anglais ont pu constater que les inscriptions de ce prince avaient été intentionnellement mutilées par les rois ses successeurs. On sait quelles précautions les monarques assyriens prenaient pour assurer la transmission de leurs écrits à la postérité la plus reculée : les plus terribles anathèmes étaient portés contre quiconque oserait violer ces inscriptions sacrées qu'on ne se contentait pas d'étaler en plusieurs exemplaires dans les salles des palais, mais que souvent on enfouissait aussi dans les fondations des édifices. Maintes et maintes fois nous avons vu des princes recherchant pieusement les textes de leurs prédécesseurs pour les remettre en honneur et les empêcher de tomber dans l'oubli. Il n'en fut pas ainsi pour les annales de Teglath-pal-asar. Son palais fut intentionnellement violé et renversé, par la main des Assyriens eux-mêmes. C'est ainsi que des fragments d'inscriptions qui lui appartiennent ont été retrouvés épars et pêle-mêle dans les murs d'un palais bâti par Assarhaddon, un de ses successeurs ; une mutilation sacrilège a réduit en lambeaux les annales de ce prince, sans que nous puissions encore nous expliquer les motifs de cette réprobation qui a pesé sur la mémoire, pourtant glorieuse, de Teglath-pal-asar II.

Monté sur le trône le 13 Iyar (avril) de l'an 745, après une période de désastres sans nom, et favorisé par tout ce qu'il y avait encore dans la nation assyrienne de remuant et de passionné pour la guerre, épris lui-même de l'ancienne splendeur de l'empire ninivite et jaloux de surpasser les plus grands des anciens rois, Teglath-pal-asar n'eut qu'à indiquer le chemin de la frontière à ses soldats pour triompher d'un ennemi imprévoyant et divisé contre lui-même. Les difficultés étaient

grandes parce qu'il eut fallu se montrer sur tous les points de l'horizon à la fois ; cependant l'adversaire le plus inquiétant et le plus dangereux était le roi de Babylone : ce fut lui qui subit le premier choc. « Au commencement de mon règne, dit un des fragments des annales de Teglath-pal-asar, j'ai étendu ma puissance depuis les villes de Dur-Kurigalzu, de la Sippar de Samas, de Pasil qui dépendent du pays de [Kar-Dunias] jusqu'à Nipur, sur les tribus de Itu, de Rubu et le district d'Arumu en totalité, lequel s'étend sur le bord du Tigre et du Surapi, jusqu'au fleuve Ukni qui se jette dans la mer inférieure. A la place de Tul-Hamri, forteresse dépendant de la ville de Humut, j'ai bâti un autre château-fort que j'ai appelé Kar-Assur ; j'y ai placé les soldats des pays que j'avais vaincus et j'y ai mis un de mes lieutenants pour les gouverner. J'ai trituré comme du mortier tout le pays de Bit-Silan ; j'ai changé en solitude la ville de Sarraban, j'y ai fait des prisonniers et j'ai fait mettre en croix le roi Nabu-usabsi, à la porte de la ville. J'ai pris [toutes les richesses] de son pays, sa femme, ses fils, ses filles, ses biens ; j'ai pillé son palais. J'ai broyé comme du blé la terre de Bit-Amukan, et j'ai déporté en Assyrie ses principaux habitants et leurs trésors. J'ai mis en déroute les tribus de Pukud, de Ruya, de Libzu, et je les ai déportées ; j'ai soumis à mon sceptre toutes les tribus d'Arumu et je leur ai imposé des gouverneurs. J'ai prélevé des contributions de guerre sur le pays de Kar-Dunias et sur le pays de Rasan qui dépend de la Chaldée. »

Toute la basse Mésopotamie et les petits royaumes environnants devinrent ainsi tributaires de l'Assyrie, et Teglath-pal-asar entra dans Babylone où il sacrifia sur les autels des dieux du pays et prit le titre de roi des Sumers et des Accads. Cependant la Chaldée se révolta plus tard à la faveur des guerres que Teglath-pal-asar eut à soutenir sur d'autres frontières de son empire ; quinze ans après, sur la fin de son règne, il fut obligé de retourner vers le bas Tigre, et cette fois il pénétra jusque sur le golfe Persique, et châtia durement tout le pays. « Je pris, dit-il, les villes de Harbar et de Yapaldu avec 3,000 hommes, leurs richesses, leurs dieux et les villes environnantes. J'ai fait prisonnier Zakiru, fils de Saalli... J'ai soumis les hommes de Bit-Saalli ; j'ai pris leurs biens et leurs forteresses, et j'ai réduit en servitude 5,400 des leurs... ; j'ai pris la ville d'Amlilatu... j'ai changé toute la terre de Bit-Saalli en un monceau de ruines, et j'ai réuni les plaines de ce pays au territoire de l'Assyrie. J'ai fait prisonnier Kin-ziru, fils d'Amukan,

dans la ville de Sapi, une de ses places fortes; j'ai tué des masses de prisonniers devant la grande porte de la ville... ; j'ai couvert de ruines les pays de Bit-Silan, de Bit-Amukan et de Bit-Saalli. J'ai reçu les tributs de Balazu, fils de Dakkur.... Les sujets de Marduk-pal-iddin, fils de Yakin, sous les rois, mes pères, n'avaient jamais été soumis et ils n'avaient pas embrassé leurs pieds. La crainte d'Assur, mon seigneur, s'empara de Marduk-pal-iddin et il vint au-devant de moi dans la ville de Sapi; il baisa mes pieds, et je lui imposai un tribut de poussière d'or et de vases d'or. »



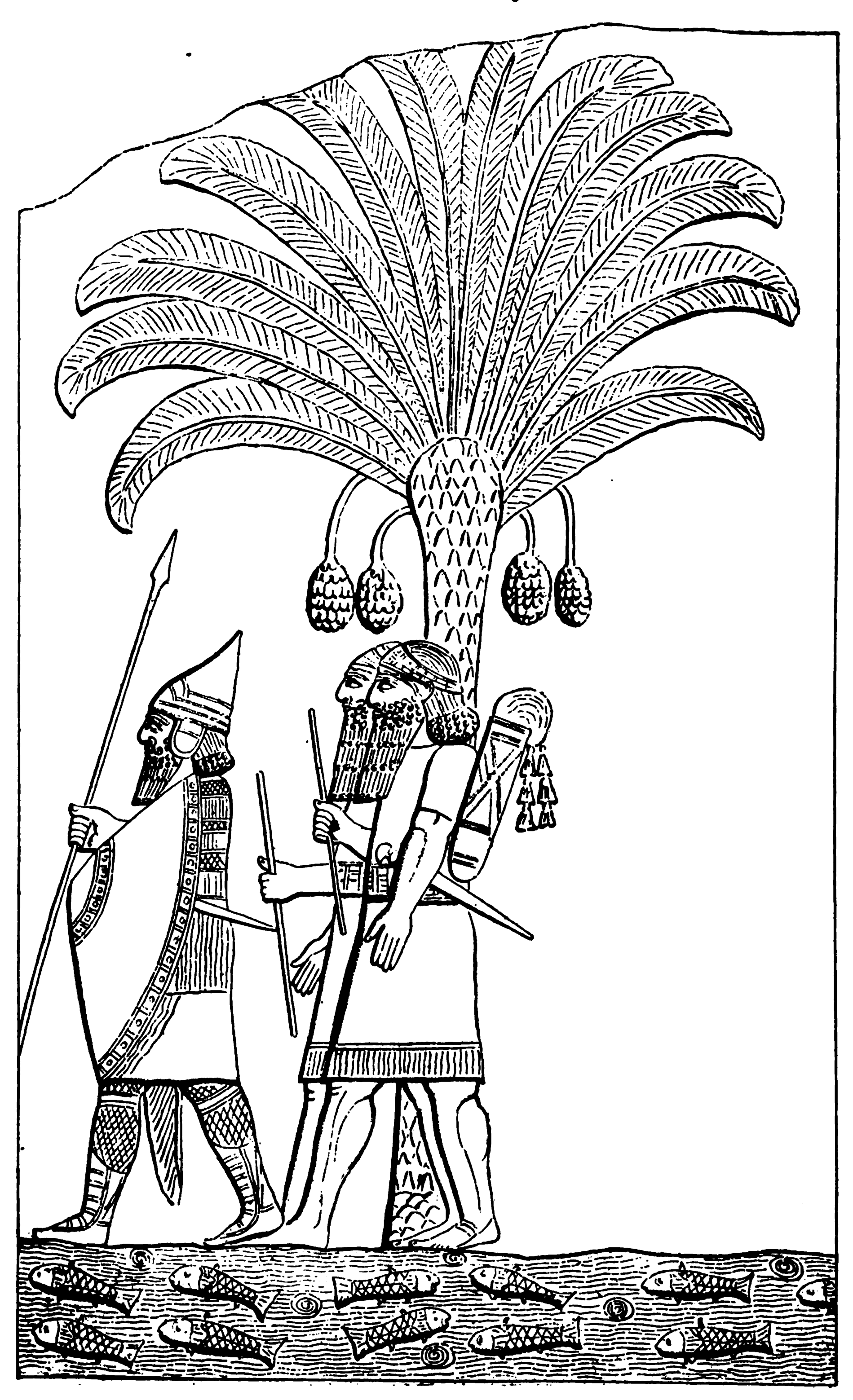
Vautour dévorant des débris humains sur un champ de bataille. (Bas-relief de Nimroud.)

Ce sont là à peu près les seuls textes qui nous renseignent sur les expéditions de Teglath-pal-asar II en Chaldée. Si mutilés qu'ils soient, peut-être à cause même de ces mutilations, ils ne laissent pas que de soulever de difficiles questions de chronologie dont la solution ne saurait encore être donnée à l'heure présente. Le roi d'Assyrie rencontre en Chaldée au moins cinq rois : d'abord, Nabu-usapsi, fils de Silani, donné, dans un texte que nous n'avons pas rapporté, comme souverain de la Chaldée entière, par conséquent roi de Babylone ; puis Zakiru, fils de Saalli, qui ne régnait probablement pas à Babylone ; Kin-ziru, fils d'Amukani, peut-être roi seulement de Sapi; Balazu, fils de Dakkur ; enfin Marduk-pal-iddin, fils de Yakin. Plusieurs de ces noms, qui appar-

tiennent à des princes qui se sont succédé ou ont été contemporains, se reconnaissent aisément sous la forme grecque que leur donne Bérose ou le canon de Ptolémée. Kin-ziru est évidemment le Κινζίρος de Ptolémée, Balazu pourrait être Bélésis, l'auteur de la prétendue chute de Sardanapale et Marduk-pal-iddin, qui jouera plus tard un grand rôle dans cette histoire, est le Merodach-Baladan d'Isaïe, altéré en grec sous la forme Μαρδοκεμπάδος. D'après les sources grecques, ces princes sont les successeurs de Nabonassar, qu'on a regardé pendant longtemps comme le fondateur du grand empire de Chaldée ; c'est lui qui ouvre l'ère astronomique fameuse à laquelle Ptolémée a attaché son nom, et qui substitue l'année solaire à l'année lunaire jusque-là usitée. Voici ce que rapporte le Syncelle au sujet de ce prince : « A partir de Nabonassar, dit-il, les Chaldéens ont soigneusement enregistré les mouvements des astres, et, d'après les Chaldéens, les mathématiciens grecs. En effet et comme le racontent Alexandre Polyhistor et Bérose, compilateurs des annales chaldéennes, Nabonassar, après avoir réuni les documents qui racontaient les actes des rois antérieurs, les fit détruire, afin que désormais l'on ne put compter qu'à partir de lui les rois de Chaldée [1]. » Comme, d'après les calculs les plus autorisés, l'ère de Nabonassar commence en 747 avant notre ère et que Teglath-pal-asar II règne en Assyrie à partir de 745 seulement, il est étrange que Nabonassar (en assyrien, Nabu-nasir), qui régna quatorze ans, ne soit pas mentionné dans le récit de la campagne du roi d'Assyrie en Chaldée, au début de son règne, tandis que nous y rencontrons les noms de plusieurs de ses successeurs. Il y a là un problème de chronologie que la science, à l'heure actuelle, est impuissante à résoudre ; mais, comme nous le constaterons ailleurs, ce n'est pas la seule difficulté de ce genre que présente le règne de Teglath-pal-asar II.

Les autres conquêtes de ce prince se partagent en deux grands groupes : celles qu'il fit au nord et à l'est, en Arménie et en Médie, et celles qu'il conduisit à l'ouest, du côté de la Méditerranée. En revenant de Chaldée, il partit dans la région du nord-est et franchit le Zagros vers les sources du Zab inférieur ; il fit reconnaître son autorité et payer rançon par quelques tribus mèdes qui étaient cantonnées entre le Zagros et la mer Caspienne, comme les pays de Bit-Hamban, de Hazu, d'Umlias, de Bit-Hasil, de Barsua, et en remontant toujours vers le

[1] Ed. Muller, collect. Didot, *Fragm.*, l. II, 11 a.



Soldats assyriens sur le bord d'un fleuve. (Bas-relief de Nimroud.)

nord il atteignit la frontière du pays d'Urarthu ou d'Ararat. Le roi de ce pays, Sardu, s'était uni à l'un de ses voisins nommé Matiel, et il se présenta en ennemi aux avant-postes de Teglath-pal-asar, auprès de la ville de Hummuk. Battu, il s'enfuit du côté du pays de Bit-Kapsi, probablement la région de la mer Caspienne ; mais acculé à la mer, il ne put échapper au vainqueur qui le prit dans la ville de Thurus et le força à demander grâce. Le district d'Ullub, les villes de Saduri, de Piru, de Tasuk, de Manbu, de Babul, de Lusin et une foule d'autres furent dépeuplés et les habitants transportés dans les villes de Sikibru et d'Arda, en pleine Assyrie. Une colonie d'Assyriens fut, en revanche, installée dans une ville fondée tout exprès dans le pays subjugué, et qui prit le nom d'Assur-Basa. La plus grande partie de Naïri fut ainsi de nouveau soumise au joug, et le gouvernement en fut confié au grand turtan des armées d'Assur, avec la mission de châtier sévèrement la moindre velléité de rébellion. Trois ou quatre campagnes suffirent pour rendre le roi d'Assyrie maître de l'immense région montagneuse qui se développe depuis la frontière septentrionale de la Susiane jusqu'aux sources de l'Euphrate en passant par la Caspienne et le mont Ararat[1]. Au milieu de la longue et fastidieuse énumération des pays soumis et dont l'identification est la plupart du temps impossible, nous relevons notamment du côté de l'est, les cantons de Bikni, d'Illibi et d'Umlias, termes extrêmes qu'atteignit Teglath-pal-asar dans la direction du soleil levant, et qui étaient voisins de la frontière septentrionale de la Susiane ; l'Arakattu, dans lequel on a voulu reconnaître l'Arachosie, le Namri, où l'on pénétrait en venant d'Assyrie, aussitôt qu'on avait franchi le Zagros ; la ville de Zikruti, probablement l'origine du nom de Zagros, à moins que ce soit la Sagartie de la géographie classique, située en pleine Médie ; le pays de Matti, sur les bords du lac d'Ourmia ; un des généraux assyriens, Assur-danin-ani, fut chargé de tenir en respect les cantons mèdes, sur lesquels il préleva cinq mille chevaux, des esclaves, des bœufs et des moutons en nombre considérable. Teglath-pal-asar lui-même mit le sceau à ses conquêtes dans l'est en se faisant élever des statues dans la ville de Bit-Istar au pays de Tikrakki, à Sibur, dans le pays d'Ariarmi, enfin dans la ville de Sithaz, dont l'emplacement n'est pas autrement déterminé.

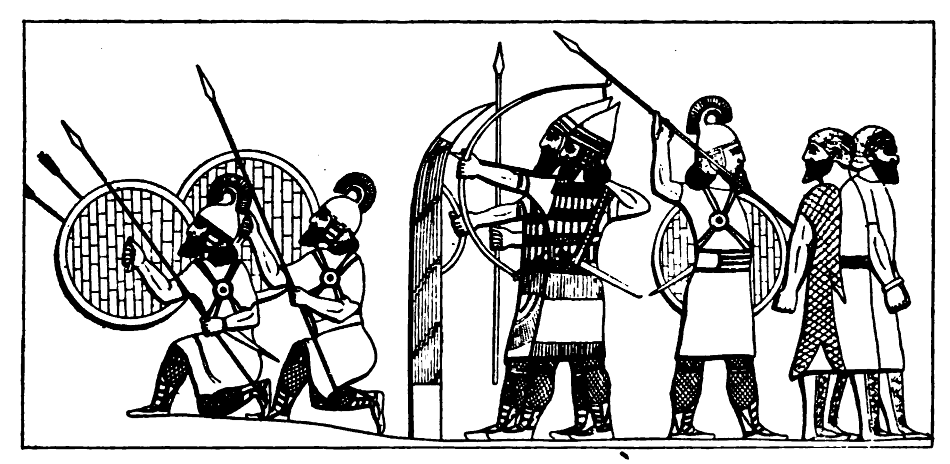
[1] Rien dans les inscriptions de Teglath-pal-asar II n'autorise à admettre, comme l'ont fait quelques auteurs, que ce prince ait atteint jusqu'aux rives de l'Indus. Le district d'Ariarmi est certainement tout autre chose que l'Inde ou Ariana. Cf. Delattre, *Le Peuple et l'empire des Mèdes*, p. 85 et suiv.



Les guerres que Teglath-pal-asar entreprit du côté de l'ouest, dans les régions de la Syrie, pleines encore du souvenir de Salmanasar, furent beaucoup plus difficiles et plus meurtrières. Teglath-pal-asar s'y couvrit de gloire, et ici, le texte biblique vient heureusement en aide aux inscriptions cunéiformes, horriblement mutilées pour cette période de l'histoire assyrienne[1]. D'après un fragment qui contenait le récit d'une première expédition en Syrie, en 743, Teglath-pal-asar s'avance de victoire en victoire à travers les gorges de l'Amanus jusqu'à la vallée de l'Oronte destinée à être, tant que Ninive vivra, le chemin battu par les armées d'Assur se dirigeant sur la Palestine et sur l'Égypte. Il établit son camp sur une montagne voisine de la ville d'Arpad, aujourd'hui Tell-Erfâd, à deux lieues environ au nord d'Alep, et là il convoqua tous les souverains de la Syrie, sommés d'accourir avec des présents pour faire acte de vassalité : l'abstention eut été une déclaration de guerre. Les malheureux furent bien forcés de se rendre tous à l'appel du monarque : Uriakki, roi de Quê, Hiram de Tyr, Razin de Damas, Kustasp de Commagène, Pisiris de Karkémis, Tarhular de Gaugama, probablement Menahem, roi de Samarie, et beaucoup d'autres arrivèrent suivis de longues files de chariots, de chevaux et de chameaux qui apportaient les productions de leurs contrées respectives avec des lingots d'or, d'argent et de cuivre, du fer et du plomb, des aromates, des cornes de buffles, des étoffes de laine et de lin. Il y avait longtemps que les pays situés entre l'Euphrate et la Méditerranée n'avaient été rançonnés : ils étaient redevenus riches, et Teglath-pal-asar trouva suffisants les cadeaux qu'on lui fit en cette circonstance. Ce fut même, peut-être, ce qui porta l'insatiable tyran à revenir dans ces parages dès l'année suivante ; mais cette fois, les petits rois syriens crièrent à l'injustice, et quand le monarque se montra prêt à fondre des hauteurs de l'Amanus sur les régions méditerranéennes, une ligue de résistance se forma bien vite à l'instigation des gens d'Arpad. On y voit figurer, entre autres, Azariah, roi de Juda, et les princes de Hamath, de Hadrasch, près de Damas, de Damas elle-même et de Samarie. L'objectif de Teglath-pal-asar fut Arpad qui fut assiégée ; elle résista plus longtemps que le roi d'Assyrie l'avait présagé, car elle ne succomba qu'au bout de deux ans, en 740, mais sa chute précipita la ruine de la Syrie tout entière. Hamath

[1] Quand nous traiterons de l'histoire des Israélites nous exposerons les difficultés que soulève l'accord du texte biblique avec les inscriptions cunéiformes, et les différents systèmes que l'on a proposés pour résoudre le problème.

ouvrit, à son tour, ses portes au vainqueur qui en déporta 1,223 habitants à Ullubu et à Birtu, vers les sources du Tigre ; les villes d'Uznu, de Sianu, de Baal-Zabun (Baalséphon), d'Amana, de Hadrasch, de Kullani, la Kalano d'Isaïe, furent emportées d'assaut, et Azariah, roi de Juda, qui se trouvait placé à la tête des confédérés, fut vaincu dans une grande bataille. Alors, les légions ninivites couvrirent tous les pays araméens qui furent subdivisés en districts gouvernés par les généraux assyriens. Le système de la déportation fut pratiqué de manière à dépeupler presque complètement le pays : 600 femmes d'Amlate, 5,400 femmes de Dur, 1,200 hommes de la tribu d'Illil, 6,208 de la tribu de Nakkip et de Buda,



Guerriers assyriens et prisonniers [1].

250 des Bela, 554 des Banita, et des milliers d'autres furent emmenés comme un vil troupeau et parqués dans les forteresses des rives de l'Euphrate ou du Tigre, où l'on employait ce bétail humain aux travaux de fortification et de terrassement.

Alors, les rois araméens apportèrent le tribut qu'ils avaient si longtemps refusé ; Teglath-pal-asar énumère orgueilleusement tous ces malheureux : « Je reçus le tribut de Kustasp de Commagène, de Razin de Syrie, de Menahem de Samarie, d'Hiram de Tyr, de Sibitti-baal de Gebal, d'Urikki de Quê, de Pisiris de Karkémis, d'Eniel de Hamath, de Parsamma de Samhala, de Tarhular de Gaugama, de Sulumal de Milid, de Dadilu de Kaska, de Vassurmi de Tubal, d'Usitti de Tuna, d'Urpalla de Tuhana, de Tuhammi d'Istunda, d'Urimmi de Husinna, et de Zabib, reine d'Arabie. Ils apportèrent de l'or, de l'argent, du plomb, du

[1] D'après un bas-relief du palais de Nimroud, au British Museum.

fer, des peaux de buffles, des cornes de buffles, des étoffes de laine et de lin, de la laine violette, de la laine teinte en pourpre, des poutres, du bois pour faire des armes, des esclaves femelles, des trésors royaux, des toisons de brebis, teintes en couleur de pourpre, des oiseaux dont les plumes étaient d'une couleur violette étincelante, des chevaux de trait et de selle, des bœufs, des moutons, des chameaux et des chamelles avec leurs petits. » Ils étaient dix-huit ; Teglath-pal-asar leur laissa leurs trônes, et il eut l'occasion de s'en repentir un peu plus tard. Rassasié de butin pour le moment, il s'en retourna en Assyrie et il passa quelque temps à achever la conquête de la Médie et de l'Arménie.

Au lieu de profiter du départ du roi d'Assyrie pour se relever de leurs ruines, réparer leurs forces et restaurer les remparts de leurs villes démantelées, les peuples de la Syrie occidentale n'eurent rien de plus pressé que de retourner à leurs vieilles dissensions et de s'entre-déchirer mutuellement. Il est remarquable que chaque fois qu'une nation a disparu de la scène du monde, sa ruine a été provoquée beaucoup plutôt par les divisions intérieures et les haines de partis, que par les coups de l'ennemi, à la frontière ; mais on doit reconnaître que nulle part l'esprit d'aveuglement dans un pays n'a été poussé plus loin que chez les malheureuses populations des bords de l'Oronte et du Jourdain. Après des meurtres et de criminelles compétitions, Phacée, roi d'Israël, et Razin, roi de Damas, se liguèrent et formèrent le projet de s'emparer de la Judée, qu'ils se devaient partager, et, se sentant trop faibles pour exécuter seuls leur projet, ils s'assurèrent l'alliance de Shabak, roi d'Égypte[1]. Achaz, roi de Juda, se vit bientôt assailli de toutes parts par les confédérés auxquels s'étaient joints les Philistins et les Iduméens, et Jérusalem fut assiégée. Sur le point de perdre son trône, Achaz tourna les yeux du côté du roi d'Assyrie à qui il envoya des présents avec ce message : « Je suis ton serviteur et ton fils. Viens, sauve-moi des mains du roi de Syrie et du roi d'Israël, qui se sont coalisés contre nous[2]. »

C'était attirer la foudre pour éviter l'incendie. Teglath-pal-asar accourut à la tête d'une formidable armée ; on était en 734 : les troupes de Razin et de Phacée furent taillées en pièces, et, pour sauver sa vie, Razin dut s'enfuir seul, comme un cerf, jusque dans sa capitale, selon la pittoresque expression de l'inscription. Ses principaux lieutenants pris vivants furent mis en croix. Damas fut assiégée, mais ne succomba point

[1] V. plus haut, *Hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 351 et suiv.
[2] II Rois, XVI, 7.

toutefois. Teglath-pal-asar, laissant un corps d'investissement devant la place, dut se retirer après avoir coupé les arbres des environs et dévasté toute la plaine. La ville de Samalla fut prise, et 1,800 hommes furent emmenés en captivité, ainsi que 750 femmes de Kurruzza et 550 de Mituma. En tout, il y eut 591 villes ou bourgs, répartis dans seize cantons de la Syrie, qui furent balayés comme par un violent tourbillon; la reine des Arabes, Samsi, fut aussi sévèrement châtiée. Du pays de Damas, le roi d'Assyrie se dirigea sur Israël; après s'être emparé de Simirra (Zamar) et d'Arka, deux cités chananéennes mentionnées dans la Bible et assises au pied du Liban, au nord de Samarie, il entra dans Galaad, Abel-Beth-Mâcha, Ijon, Janoha, Kedes, Hatzor. Des généraux assyriens furent installés comme gouverneurs des places fortes. Hannon, roi de Gaza, se sauva jusqu'en Égypte, et le pays des Philistins fut envahi à son tour. Tous les principaux chefs du royaume d'Israël furent déportés en Assyrie et jusqu'en Médie, et Phacée ayant été tué, Teglath-pal-asar entrant dans Samarie[1], plaça sur le trône d'Israël, Osée, sur la fidélité duquel il crut pouvoir compter, et qui lui paya dix talents d'or et mille talents d'argent. Il retourna ensuite sous les murs de Damas, toujours investie; au bout de deux ans de siège, Razin fut tué et la vieille capitale de la Syrie succomba (en 732). Huit mille des habitants furent transportés à Kir, en Arménie : l'empire hittite de Damas ne se releva jamais.

Le royaume de Juda était délivré des ennemis qui avaient juré sa perte, mais c'était au prix de son indépendance. Achaz comprit qu'il n'échapperait au sort qu'il avait attiré sur son peuple qu'en allant au-devant de la servitude ; aussi il fut un des premiers à baiser les pieds du monarque ninivite et à lui apporter le tribut, lorsque ce dernier convoqua ses vassaux avant de s'en retourner en Assyrie. Il y eut en tout vingt-cinq rois, parmi lesquels un grand nombre de ceux qui avaient déjà figuré lors des conquêtes précédentes : Kustasp de Commagène, Urikki de Quê, Sibitti-baal de Gebal, Pisiris de Karkémis, Éniel de Hamath, Punammu de Sambala, Tarhular de Gaugama, Sulumal de Milid, Dadil de Kaska, Vassurmi de Tubal, Usitti de Tuna, Urpalla de Tuhana, Tuhammi d'Istunda, Urimmi de Husinna, Mattanbaal d'Arvad, Sanip de Bit-Ammon, Salaman de Moab, Metinti d'Ascalon, Achaz de Juda, Kamos-melek d'Édom, Hannon de Gaza, et quelques autres dont les noms se trouvent mutilés. Un général assyrien fut envoyé à Tyr, dont le roi Mieb-Baal

[1] II. Rois, XVII, 6; XVII, 11.

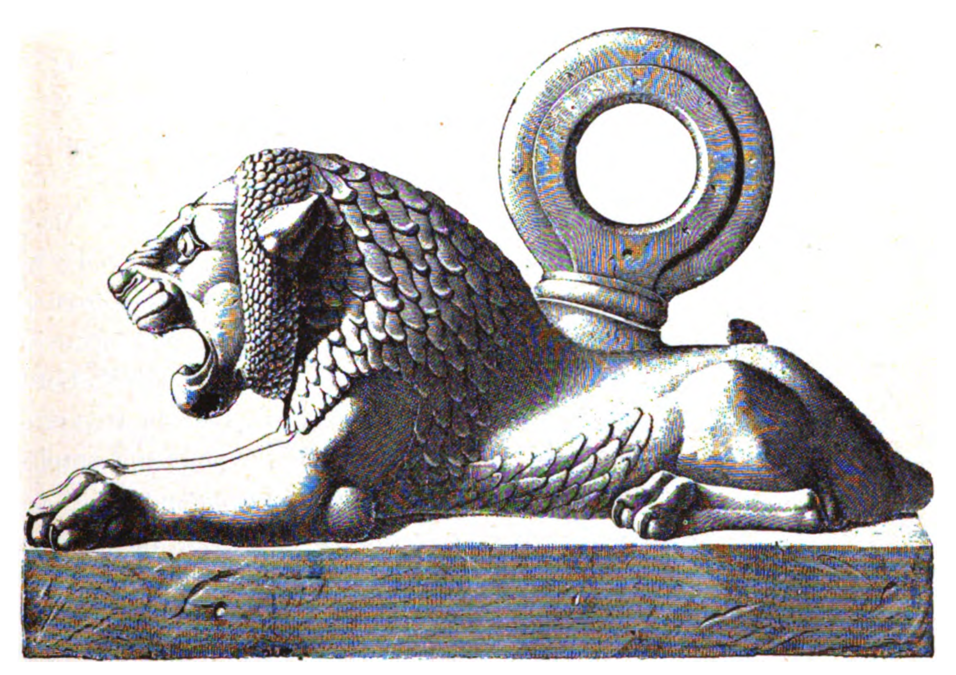
paraissait faire le récalcitrant : il versa 150 talents d'or et conserva son royaume.

Après cela Teglath-pal-asar s'en retourna à Kalah où il se fit construire un Bit-Hilan, sorte de harem, sans doute, analogue, dit-il, à ceux qu'il avait vus dans les palais des rois de Syrie. L'expédition contre Marduk-pal-iddin, roi du Bit-Yakin sur le golfe Persique que nous avons racontée plus haut, fut la seule qu'il fit ensuite jusqu'à sa mort qui arriva en 726 : il avait régné dix-huit ans et n'avait passé que les trois dernières années de sa vie sans faire la guerre[1]. Avant de mourir, il put s'écrier avec orgueil : « Je suis le roi qui, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ai mis en fuite tous mes ennemis; j'ai dompté les nations, j'ai gouverné les hommes des régions montagneuses et de la plaine, j'ai renversé les rois et j'ai installé mes lieutenants à leur place. » C'est à l'époque du règne de Teglath-pal-asar II qu'on peut déjà appliquer les paroles du prophète Ézéchiel : « Assur est comme un cèdre du Liban ayant de belles branches et des rameaux d'une grande hauteur qui font de l'ombre partout; sa cime est touffue... Tous les oiseaux du ciel ont fait leur nid dans ses branches, et toutes les bêtes des champs ont déposé leurs petits sous ses rameaux, et les grandes nations habitent sous son ombre. » Seulement, l'ombre d'Assur n'était ni bienfaisante ni protectrice, et les peuples qu'elle abritait eussent préféré le plein soleil du désert.

[1] Teglath-pal-asar II fit successivement la guerre, d'après ses inscriptions, à trois rois d'Israël : Menahem, Phacée et Osée; et à deux rois de Juda, Azarias et Achaz. D'autre part, la Bible (II R., xv, 19-20; I Chron. v. 26) dit qu'un roi d'Assyrie, nommé Phul, fit la guerre à Menahem, roi d'Israël, à qui il imposa un tribut considérable. Phul est le premier des rois d'Assyrie que citent les Livres Saints, et chose étrange, les textes assyriens ne mentionnent aucun roi du nom de Phul; d'après eux, le roi dont Menahem est tributaire est Teglath-pal-asar. Enfin, sur la liste des *limmu*, complète pour cette époque, année par année, il ne figure aucun roi Phul. Bien des systèmes chronologiques ont été étayés pour rendre compte de cette contradiction apparente. L'hypothèse à laquelle on s'arrête le plus généralement aujourd'hui considère Teglath-pal-asar comme étant le Phul biblique, bien que le nom de Teglath-pal-asar se trouve également dans la Bible; de sorte que ce prince porterait dans le texte sacré à la fois deux noms : Teglath-pal-asar et Phul. Ce dernier ne serait qu'une abréviation du premier devenu *Pal-asar*, puis *Pal* ou *Phal* et enfin *Phul*. V. sur ce sujet, notamment Schrader, *Die Keilschriften unddas alte. Testament* (2e édit.) p. 222 et *pass.* Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 81 et suiv. Massaroli, *Phul e Tuklatpalasar II. Salmanasar V e Sargon*, Rome, 1882, in-8°. A côté de la question d'identification des noms propres, il y a encore un problème de chronologie et de synchronisme non moins insoluble, sur lequel nous reviendrons en traitant de l'histoire des Israélites.

§ 6. — SALMANASAR V (726 à 721)

Des poids en bronze trouvés au monticule de Koyoundjik et dans les ruines d'un palais à Nimroud (Kalah) sont, avec un certain nombre de contrats d'intérêt privé les seuls documents cunéiformes du règne du successeur de Teglath-pal-asar II, qui porte le nom de Salmanasar V. Aucune inscription historique de ce prince ne nous est parvenue, et peut-être n'écrivit-il rien, car il périt subitement au bout de cinq ans



Poids en bronze trouvé à Khorsabad. (Musée de Louvre.)

de règne (de 721 à 726), et les rois d'Assyrie avaient coutume de ne rédiger leurs inscriptions monumentales qu'au bout d'une série d'années, quand ils avaient de glorieuses expéditions guerrières à leur actif. Cependant l'histoire de Salmanasar V nous est, d'une manière générale, assez bien connue. Josèphe[1] nous a conservé un extrait de Ménandre qui concerne ce prince, et la Bible parle de lui assez longuement à cause du coup fatal qu'il porta à Israël. Le moment était venu où allait se réaliser la terrible malédiction du prophète Osée : « Périsse Samarie ! Elle s'est révoltée contre son Dieu : son roi sera l'Assyrien ; elle sera transportée

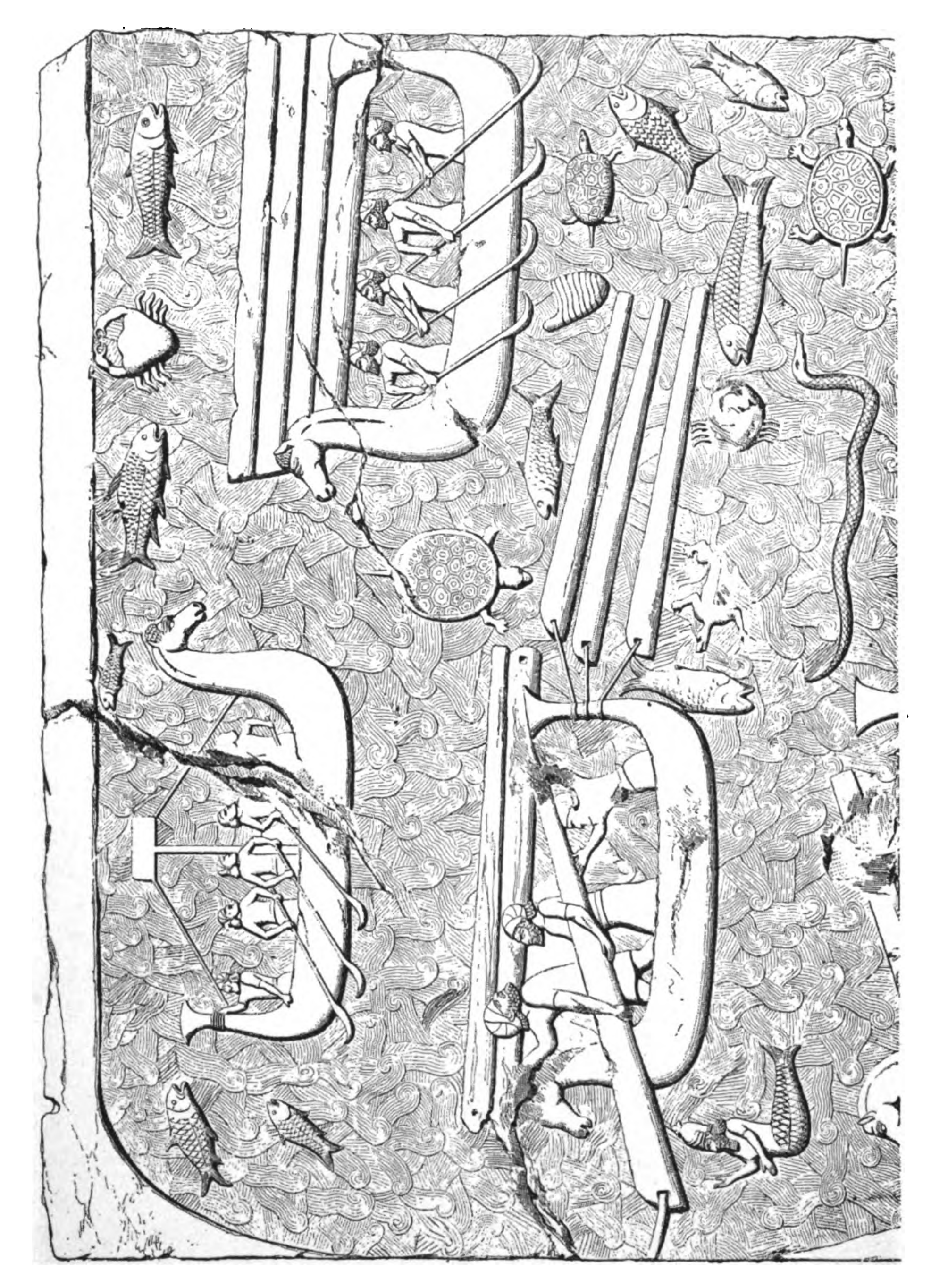
[1] Josèphe, *Ant. jud.*, IX, 4.

en Assyrie; le roi de Samarie disparaîtra comme l'écume des flots[1]. »

Il arriva qu'à la mort de Teglath-pal-asar, les peuples de la Syrie occidentale crurent le moment opportun pour se soulever et secouer le joug étranger : Israël et la Phénicie coururent aux armes. Mais la peur fit l'irrésolution et le mouvement manqua d'unité. On discutait encore sur les mesures à prendre quand le nouveau tyran se présenta pour distribuer les châtiments : tout le monde s'enfuit ou fit le mort. Salmanasar parcourut la Phénicie où il eût pu croire que rien n'avait bougé, et Osée, roi de Samarie, accourut au-devant de son suzerain les mains pleines de présents. En prince généreux, le roi d'Assyrie accepta pour ce qu'elles valaient ces protestations de fidélité et il s'en retourna en Mésopotamie; mais, averti par ce qui venait de se passer, il ne cessa d'avoir l'œil fixé sur les provinces occidentales de ses États; ses espions firent le guet et le peu rusé roi d'Israël se laissa prendre au piège.

Un jour, des émissaires de l'Assyrien vinrent lui rapporter qu'Osée entretenait des rapports secrets avec Shabak, roi d'Égypte, à qui il avait envoyé des présents. Le Juif fut aussitôt mandé à la cour de son suzerain; il balbutia des explications insuffisantes, et, sans autre forme de procès, fut jeté, chargé de fers, dans un cachot où il périt oublié. Cette justice expéditive fut immédiatement suivie de l'invasion du royaume d'Israël. Salmanasar comprenait que le grand danger pour son empire consistait dans une alliance entre les peuples araméens et le roi d'Égypte; il fallait empêcher par la terreur une pareille ligue de se produire, ou bien, dans tous les cas, prévenir par une action rapide et vigoureuse l'arrivée du Pharaon. Tout ce que le royaume d'Israël, réduit alors à la seule tribu d'Éphraïm, avait encore d'hommes valides et en état de porter les armes, se jeta à la suite de l'aristocratie du pays, dans Samarie pour attendre le monarque assyrien. Il parut bientôt à la tête de ses immenses bataillons et la place fut investie. Les opérations du siège paraissent avoir été dirigées par un des principaux généraux de l'armée assyrienne, Sarukin ou Sargon, tandis que Salmanasar, en personne, partit en Phénicie pour punir Lulya, roi de Tyr, qui avait, lui aussi, levé l'étendard de la révolte. Il fut facile de réduire la zone de terre ferme qui dépendait de la ville de Tyr (Palae-Tyr), mais la place elle-même résista à tous les efforts du roi d'Assyrie dont l'orgueil dut se trouver singulièrement humilié. Ce fut en vain qu'il réquisitionna chez

[1] Osée, XIV, 1; XI, 5; X, 6-7.



Bateaux assyriens chargés de poutres et précédés du dieu-poisson Oannès[1].

[1] Bas-relief du palais de Sargon à Khorsabad. (Musée du Louvre.)

ses vassaux de Sidon, d'Arvad et de Gebal, une flotte de soixante vaisseaux avec laquelle il essaya de transporter ses troupes jusque dans l'île. Douze navires tyriens, au dire de Ménandre, suffirent pour couler bas ces lourds bâtiments montés par des marins improvisés, et les Assyriens laissèrent cinq cents prisonniers entre les mains de l'ennemi. Cet échec ne fit qu'accroître la rage de Salmanasar qui résolut de transformer le siège en blocus et d'attendre que la famine contraignit à se rendre les courageux défenseurs. Personnellement il retourna devant Samarie où les Israélites se défendaient avec l'héroïsme du désespoir. Il y avait déjà près de trois ans que duraient les travaux du siège, lorsque Salmanasar mourut, on ne sait comment : soit qu'il fut tué dans un assaut ou une sortie des assiégés, soit qu'il fut victime d'une conspiration militaire qui remit le sceptre d'Assur dans la main de Sargon, une des plus grandes figures de l'histoire assyro-chaldéenne.

CHAPITRE VI

RÈGNE DE SARGON (721 à 704 av. J.-C.)

§ 1. — LA PRISE DE SAMARIE

Vers le commencement du VIIIe siècle avant notre ère, l'empire d'Assyrie formait un immense quadrilatère limité à l'est par les montagnes de la Susiane et une ligne indécise qui montait à travers les plaines de la Médie jusqu'à la mer Caspienne; au nord, par le cours de l'Araxe et le Pont-Euxin; à l'ouest par la chaîne de l'Anti-Taurus, les montagnes de la Cilicie et l'Océan; au sud enfin par les sables brûlants du désert d'Arabie. Toutes les parties de cette vaste étendue de pays n'étaient point également pacifiées, et le joug ninivite n'était pas supporté partout avec une pareille résignation. Si l'on ouvre une carte géographique de l'Asie antérieure, on remarquera que les pays montagneux englobés dans les limites que nous venons de tracer à grands traits, dessinent un arc de cercle gigantesque qui regarde le sud, et dont l'extrémité occidentale est formée par les derniers contreforts du Liban, auprès de Gaza; il se développe, s'élève et s'élargit successivement et sans interruption par le Liban et l'Anti-Liban, l'Amanus, le Taurus et l'Anti-Taurus, devient, vers son centre, en Arménie, un vaste plateau, puis se rétrécit graduellement par la chaîne du Zagros pour aller mourir avec les collines qui s'abaissent aux portes de Suse. C'est sur toute cette ligne de frontières que se concentre avec plus d'acharnement la résistance aux monarques assyriens; la plaine a succombé assez vite, et si, en tout cas, elle essaye de murmurer contre l'oppression, sa rébellion ne tarde pas à être étouffée dans le sang. Mais il en est autrement des montagnards qui, battus, reviennent sans cesse à la charge, et trouvent des retraites assurées dans les profondeurs des forêts, au sommet de leurs pics inaccessibles, ou bien même derrière les murailles de leurs forteresses rendues imprenables par l'art et la nature. C'est d'ailleurs une loi de l'histoire, que le sentiment de l'indépendance

et le caractère belliqueux sont toujours plus vivaces et plus durables chez l'habitant des montagnes que chez celui de la plaine, et alors même que la conquête l'a forcé jusqu'en son dernier refuge, il est dompté mais non soumis : le montagnard ne s'assimile jamais.

Rien n'était donc moins définitif et moins assuré que la domination assyrienne sur ces pays que les invincibles monarques cherchaient à s'annexer par la force brutale, croyant prévenir par les supplices les plus atroces, les révoltes ultérieures qu'ils ne faisaient au contraire que provoquer. Les derniers rois avaient inauguré un nouveau système de conquête, dont paraît-il, on n'eut qu'à s'applaudir, car il fut pratiqué jusqu'à la fin de la monarchie assyro-babylonienne : c'est la déportation en masse. Les gens qui habitaient les bords de la Méditerranée étaient arrachés à leurs demeures et transportés en Assyrie, ou même jusqu'en Médie et en Arménie, tandis que Mèdes et Arméniens étaient implantés en Syrie dans les villes devenues désertes. Est-il rien de plus barbare qu'un pareil outrage à la dignité humaine et au courage malheureux? C'était ajouter les tortures morales aux supplices atroces réservés aux prisonniers de guerre, et c'est un exil de ce genre qui a provoqué l'amère et sublime poésie du *Super flumina Babylonis*.

A partir du règne de Teglath-pal-asar II, on constate également que les rois d'Assyrie installent dans les pays conquis des gouverneurs assyriens à la place des rois qu'on culbute. C'était un moyen plus sûr de tenir le pays en respect, par une surveillance constamment en éveil. Laisser les rois vaincus sur leur trône était évidemment une grande imprudence que n'avaient pas cessé de commettre les anciens conquérants. Les derniers souverains de Ninive multiplient partout les gouverneurs de la race d'Assur, ou bien ils distribuent les trônes de leurs vassaux à de nouveaux princes sur le dévouement et la fidélité desquels ils s'imaginent pouvoir compter.

Malgré ces mesures commandées par la sagesse politique, l'empire assyrien n'est et ne sera toujours que le colosse aux pieds d'argile, que le moindre choc était capable de réduire en poussière et de faire rentrer dans le néant comme un fantôme évanoui. Mais à l'époque où Sargon monta sur le trône, aucune puissance humaine n'était en état de faire échec au roi d'Assyrie. Du côté de l'Orient, les Aryens et les Touraniens ne s'étaient pas encore constitués en corps de nations, et depuis les grands déplacements de peuples qui avaient précédé la formation des nationalités après la période post-diluvienne, on n'avait plus entendu

parler d'eux. A l'occident, depuis quatre siècles déjà que Troie avait été incendiée, la plus grande partie de l'Asie mineure était occupée par des tribus helléniques mélangées de gens de race hittite qui formaient la masse de la population. Le royaume de Lydie n'existait encore qu'à l'état embryonnaire avec les premiers Mermnades. Milet était déjà florissante, il est vrai, et échelonnant ses colonies tout le long du rivage méditerranéen, allait disputer aux Phéniciens l'empire de la mer; mais sa puissance, exclusivement maritime, ne pouvait se trouver en contact avec l'Assyrie. Quant aux cités de la Grèce propre, elles retardaient leur marche en avant dans les voies de la civilisation par leurs rivalités jalouses. Sparte essayait les effets de la dure législation de Lycurgue, dans ses premières luttes contre la Messénie; on venait seulement d'établir l'archontat décennal à Athènes, et c'est à peine si les jeux d'Olympie avaient déjà quelque renom. Rome avait trente ans et n'était rien; Carthage était déjà plus que centenaire, mais elle dirigeait ses vaisseaux seulement sur la Sicile, ou du côté des colonnes d'Hercule, et elle ne songeait nullement à venir au secours de Tyr, sa métropole assiégée. Quant à l'Égypte, c'était un roseau cassé, comme l'appelle l'Écriture; cependant, avec un prince comme Shabak qui essayait de lui rendre quelque chose de son ancienne vitalité, elle eût pu encore porter ombrage au roi de Ninive; celui-ci le savait et surveillait de loin son seul ennemi sérieux. Le choc ne tardera pas à se produire; mais l'issue n'en pouvait être douteuse pour un peuple vieilli, abimé depuis des siècles par des dissensions intestines, et dont la vigueur renaissante ressemble aux derniers printemps d'un vieillard que la mort cherche à tromper.

Ninive était devenue le centre de la civilisation et le pôle du monde. Le siècle des Sargonides fut pour la capitale de l'Assyrie ce que le siècle de Périclès fut pour la Grèce. Les arts et les sciences fleurissaient sur les rives du Tigre; les collèges sacerdotaux s'étant développés de plus en plus, observaient les mouvements sidéraux et faisaient progresser l'astronomie; les scribes recopiaient les annales des temps passés; les architectes bâtissaient des palais où s'étalaient des richesses féeriques et qui regorgaient d'esclaves venus des quatre coins de l'horizon; des corporations d'artistes en tous genres, recrutés par la conquête brutale, mettaient leur industrie au service de leurs maîtres. Et quant au potentat qui était parvenu à ce degré de puissance et de splendeur, le monde ne semblait vivre que par lui et pour lui. C'est un dieu auquel

on baise les pieds et devant lequel on se prosterne le front dans la poussière : les Assyriens comprenaient que sans lui, la puissance de leur race s'évanouirait en fumée, et que leurs propres richesses et les merveilles de Ninive lui étaient dues ; les esclaves savaient d'autre part, que le plus sûr moyen d'adoucir un peu leur triste sort et d'alléger leurs chaînes, était de manifester, en toute circonstance, les marques de la plus humiliante sujétion. Tel est le régime de barbarie monstrueuse, auquel fut soumise l'Asie pendant des siècles et dont les souverains de l'Orient moderne ont encore hérité en partie. « Aussi, dit Bossuet, quand la Grèce regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Leur forme de gouvernement, qui n'avait point de règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étaient les barbares. »

La puissance du roi d'Assyrie reposait entièrement sur l'armée, fidèle interprète des caprices du tyran. Mais cette autre garde prétorienne, ou, si l'on veut, cette troupe de janissaires, avait fini par avoir conscience de son rôle et de sa force : le prince qui la mécontentait en négligeant de la mener au combat et au pillage, ou qui subissait un échec, était bien vite, comme les empereurs romains, traîné aux gémonies et remplacé par le chef des mécontents qu'on élevait sur les boucliers. C'est ce qui arriva à la fin du règne de Samsi-Raman qui faillit être victime de l'insurrection militaire provoquée par son fils Assur-danin-pal, et c'est l'échec devant Tyr et Samarie qui causa la perte de Salmanasar V. Le grand turtan, que les soldats campés sous les murs de la capitale du royaume d'Israël venaient d'acclamer pour leur souverain, n'était pas l'héritier légitime de Salmanasar, mais il était de race royale, soit qu'il descendît d'Assur-danin-pal, soit qu'il se rattachât à l'ancienne dynastie détrônée par Belitaras. A peine proclamé, il s'empressa de voler à Ninive pour y faire reconnaître son autorité, en laissant devant Samarie un corps d'investissement. Une seule voix s'éleva pour protester contre l'usurpateur, ou plutôt pour essayer de profiter du changement de dynastie au profit de l'indépendance de son pays : ce fut celle de Humbanigas, roi du pays d'Élam. Mais en vain celui-ci essaya de rallier l'armée chaldéenne et de soulever tout le sud de la Mésopotamie. Prompt comme la foudre, Sargon fond sur lui, bat Élamites et Chaldéens dans les plaines de Kalu, force Humbanigas à le reconnaître pour

suzerain, puis il retourne en toute hâte rejoindre le camp de Samarie. Il pouvait craindre un revirement subit dans l'esprit des soldats et il savait que son trône serait chancelant tant qu'il ne l'aurait pas conso-



Bas-relief de Nimroud (au British Museum).

lidé par quelque éclatante victoire. Aussi était-il décidé à frapper un grand coup.

Les opérations du siège qui depuis deux ans n'étaient menées qu'avec mollesse et indécision, furent poussées avec la dernière vigueur ; l'as-

saut fut donné sans relâche et sur tous les points à la fois ; les assiégés, épuisés par les privations, décimés et écrasés par le nombre, se virent débordés : les Assyriens entrèrent dans la ville, et ce mémorable siège n'est consigné dans les annales de Sargon que par cette mention froidement sinistre : « J'ai assiégé la ville de Samarie et je l'ai prise. J'ai déporté 27,280 de ses habitants; j'y ai pris cinquante chars de guerre que je me suis réservés; j'ai livré le reste de ses richesses à mes soldats. J'ai établi sur elle mes lieutenants, et je lui ai imposé le tribut qu'elle payait sous le roi précédent. » La Bible qui rapporte le même fait, ajoute que les Israélites furent internés à Kalah même, ainsi que sur les bords du Habour et du fleuve du pays de Gozan; il y en eut même qui furent transplantés jusqu'en Médie. Quant à Samarie, elle fut repeuplée par des Susiens et des Chaldéens faits prisonniers quelques mois auparavant, à la bataille de Kalu, auxquels vinrent plus tard se joindre des Arabes; des sacrifices furent offerts aux dieux d'Assur sur les autels de Jéhovah. « Ainsi tomba Samarie, dit M. Maspéro[1], et avec Samarie le royaume d'Israël, et avec Israël la dernière barrière qui séparait l'Égypte de l'Assyrie. La marche en avant commencée par Assur-nazir-pal, était enfin terminée : comme jadis sur l'Euphrate et le Tigre, les deux puissances rivales se trouvaient face à face sur la frontière de l'Afrique et de l'Asie, toutes prêtes à se disputer une fois encore l'empire du monde. »

La chute de Samarie porta la mort dans l'âme des petits dynastes syriens qui s'étaient habitués à croire que la place était imprenable et que le roi d'Égypte viendrait enfin la délivrer. Shabak ne cessait d'encourager leurs espérances par des messages quasi-quotidiens; il faisait de grands préparatifs, mais lentement et comme à contre-cœur. On eût dit que le roi d'Égypte était maintenant poussé par les circonstances qu'il avait fait naître, et qu'il se trouvait malgré lui entraîné par le torrent dont il avait brisé les digues. Peut-être s'il eût eu plus de décision et s'il se fut lancé précipitamment sur les plaines de la Syrie qu'avaient jadis parcourues si glorieusement les légions égyptiennes, eût-il réussi à délivrer Israël et à changer les destinées de l'Orient. De l'Euphrate à la Cilicie, et de la Cilicie au Sinaï, on l'attendait comme un Messie et il n'arrivait pas.

Pour empêcher que la coalition ne prît les armes sur tous les points

Hist. anc. des peuples de l'Orient, p. 393 (3e édit., 1878).

à la fois, Sargon résolut de devancer le roi d'Égypte et d'aller le provoquer sur sa propre frontière. Il s'avança à travers le royaume de Juda resté fidèle, par la route stratégique qui longeait la côte de la mer, et qu'il fut tout étonné de voir sans défense, et il entra dans Gaza qu'il trouva presque déserte, les habitants s'étant enfui avec leur roi Hannon. Le camp de Shabak n'était pas loin de là : Sargon le rejoignit auprès de la ville de Raphia qui fut de tout temps, dans l'antiquité, la clef de l'ithsme de Suez. « Hannon, roi de Gaza et Shabak, roi d'Égypte, se réunirent dans la ville de Raphia pour me livrer bataille; ils vinrent à ma rencontre. Je les mis en fuite. Shabak céda devant mes légions, il s'enfuit et on ne revit plus sa trace. Hannon, le roi de Gaza, tomba entre mes mains, et j'envoyai sa famille dans ma ville d'Assur. Je renversai Raphia et je la brûlai; 20,033 habitants furent emmenés prisonniers et je fis un riche butin. » Sargon n'osa pourtant pas s'engager jusque dans le delta à la suite de Shabak; il se contenta de châtier les chefs des tribus arabes cantonnées dans les environs et qui avaient pris fait et cause pour le roi d'Égypte. Le grand chef de ces bandes pillardes était Kiakku, roi de Sinukta; il avait pour alliés les Tamudi, les Ibadidi, les Marsimani et les Hayapa. Il fut battu et fait prisonnier dans une bataille où il perdit trente chars et sept mille trois cent cinquante combattants. Matti, du canton de Tuna, fut installé comme gouverneur du pays conquis. Les Amalécites et les Philistins devinrent ainsi tributaires de l'Assyrie.

Sargon, traînant avec lui des files de prisonniers, des Égyptiens et des Éthiopiens, jeunes et vieux, nus et déchaussés[1], des Arabes, et surtout des gens de la Nabathène et de la Philistie qu'il installa dans Samarie, remonta vers le nord pour punir les roitelets que les promesses du roi d'Égypte et l'héroïque résistance de Tyr avaient rendus arrogants. Ils étaient nombreux et paraissaient recevoir le mot d'ordre de Iaubid, roi de Hamath, qui s'était illégitimement emparé du trône des descendants de Razin. Arpad, Simyra, Damas, les quelques juifs restés dans Samarie, étaient prêts à courir aux armes; dans le sud, les rois de Moab et d'Ammon étaient aussi des ennemis presque déclarés; le roi de Juda lui-même, Ézéchias, bien que fidèle allié jusqu'ici, n'aurait pas demandé mieux que de ne plus payer le tribut. Dans le nord enfin, la Cilicie et le pays de Tubal étaient en pleine insurrection.

[1] Isaïe, xx, 4.

Le roi d'Assyrie commença par le nord. Amris, du pays de Tubal, avait hérité du trône de son père, grâce à l'appui de Sargon qui avait même ajouté la Cilicie à ses possessions. L'ingrat profita de cet accroissement de forces pour caresser des projets d'indépendance, et il envoya, à cet effet, sonder Ursa, roi de l'Urarthu, et Mita, roi des Moschiens. Le complot fut déjoué avant même d'avoir été sérieusement combiné ; Amris fut envoyé mourir dans les fers sur les bords du Tigre avec toute l'aristocratie de son royaume, et des officiers assyriens furent chargés d'administrer ou plutôt de pressurer le pays. Quant à Iaubid de Hamath, il n'y en eut que pour une expédition de quelques



Enlèvement des dieux; captives allaitant leurs enfants, etc.[1].

jours. Il s'était renfermé dans la ville de Karkar qui fut prise, saccagée et livrée aux flammes. Iaubid fut écorché vif; tous les chefs de la révolte furent tués, et deux cents chars de guerre avec trois cents cavaliers furent le butin qui dédommagea le vainqueur de ses fatigues et de ses pertes. Toute la Syrie fut changée en un désert : c'était, dit l'Écriture, comme quand le moissonneur cueille les blés et fauche les épis ; comme quand on secoue l'olivier et qu'il ne reste plus que deux ou trois olives au bout des plus hautes branches[2]. Tyr seule tenait bon encore ; au lieu de consumer ses forces à un siège inutile, Sargon préféra conclure un traité avantageux et imposer une redevance annuelle à la fière cité phénicienne. Il retira ses troupes et rentra en Assyrie pour de là courir à d'autres conquêtes : les insurrections, dans l'empire assyrien, sont comme un incendie mal éteint qui se rallume sans cesse par intervalles et de place en place.

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.
[2] Isaïe, XVII, 5-6.

§ 2. — CONQUÊTE DE L'ARMÉNIE.

Depuis fort longtemps déjà le nom du pays de Naïri et des districts de l'Arménie revient dans le cours des annales des rois assyriens, et le moment est venu de résumer ce que les découvertes modernes nous ont appris sur ces peuples dont la conquête, commencée sous Teglath-pal-asar Ier, sera à peu près achevée par Sargon. On ne connaît guère d'ailleurs de leur histoire, avant l'époque de la domination perse, que ce que nous en apprennent leurs pires ennemis les rois d'Assyrie, car on ne saurait accorder le moindre crédit aux récits relatifs aux origines arméniennes, consignés dans Moïse de Khorène, compilation sans critique de l'époque chrétienne, où le faux tient plus de place que le vrai.

Cependant, à côté de la narration officielle des monarques ninivites, il existe une autre source authentique d'information, qui serait bien précieuse si l'état présent de la science permettait d'y avoir recours en toute sécurité. Ce sont les inscriptions que nous ont laissées les rois de l'Urarthu ou Ararat, nom légèrement altéré dans Hérodote sous la forme *Alarud*, directement dérivée de *Ararud*[1]. Ces princes qui exercèrent pendant plusieurs siècles une sorte de suzeraineté sur la plus grande partie du pays de Naïri, ont, à l'imitation des rois d'Assyrie, leurs voisins, rédigé dans leur idiome national, mais en caractères cunéiformes et avec le syllabaire assyrien même, des inscriptions monumentales fort nombreuses qu'on retrouve de nos jours dans toute l'Arménie et le Kurdistan. Ce sont ces inscriptions que l'on appelle *vanniques*, parce que les plus nombreuses et les premières ont été découvertes à Van; on les désigne aussi sous le nom d'*arméniaques*

[1] Sur les inscriptions arméniaques, consulter principalement :

Schultz, *Journal asiatique*, IIIe série, t. IX.

Hincks, *On the Inscriptions of Van*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. IX, 1848.

Fr. Lenormant, *Deuxième lettre assyriologique*, dédiée à Dulaurier, p. 117 et suiv.

L. de Robert. *Étude philologique sur les inscriptions cunéiformes de l'Arménie.*

Sayce, *The cuneiform inscriptions of Van, deciphered and translated.*

S. Guyard, *Notes de lexicographie assyrienne*, p. 113 et suiv.

S. Guyard, *Journal asiatique*, VIIe série, t. XII (1878), et VIIIe série, t. III, (1884).

A. Mordtmann, *Zeitschrift der deutschen morgenlandischen Gesellschaft*, 1872.

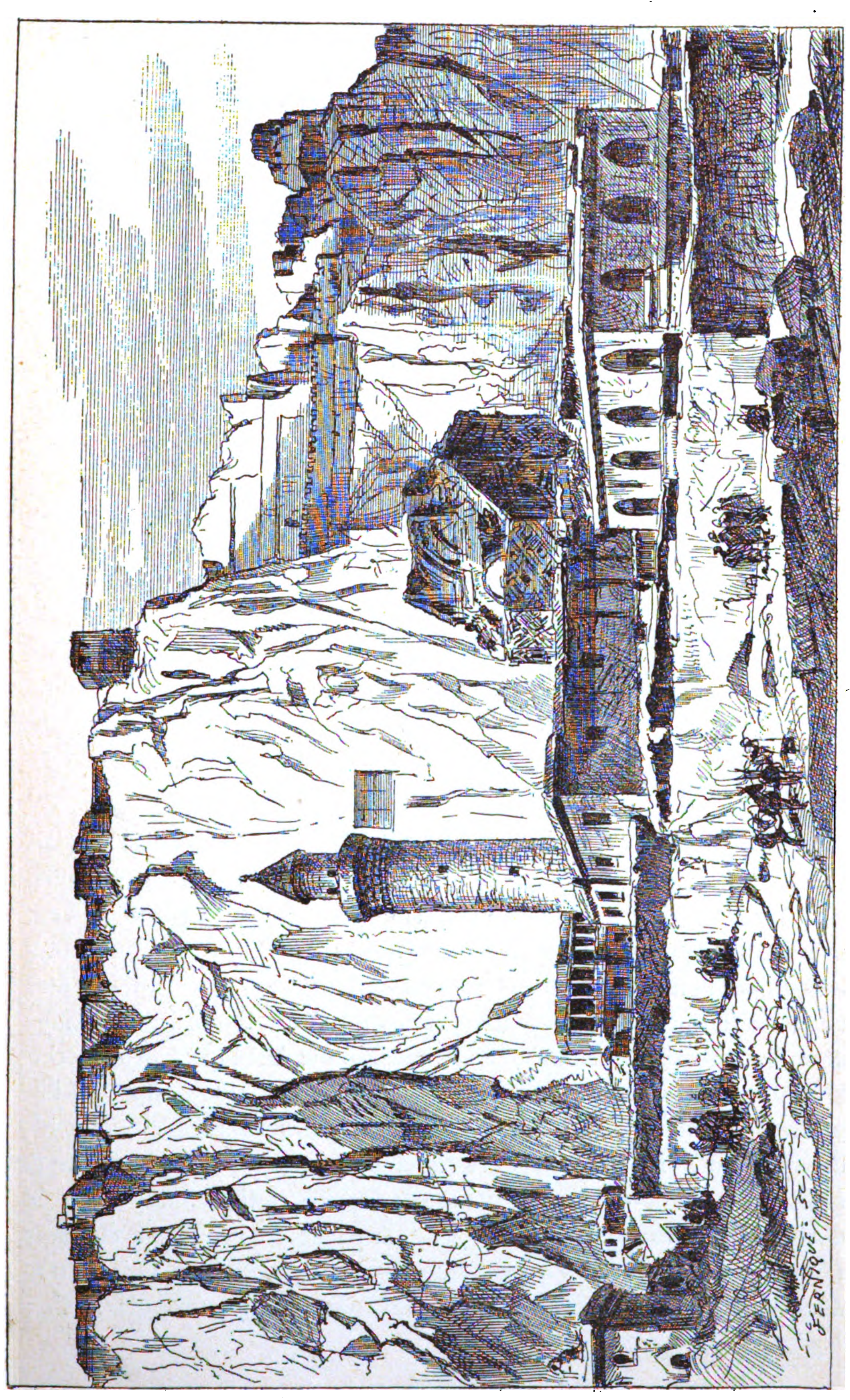
ou plus exactement peut-être d'*alarodiennes* en les attribuant aux *Alarud* ou Alarodiens d'Hérodote.

Dès 1828, l'infortuné Schultz, envoyé en mission par le gouvernement français avait copié trente-neuf de ces textes [1]. Vers la même époque, le capitaine prussien Von Mühlbach trouva une inscription du même genre à Malatyah, sur le haut Euphrate, et sept ans plus tard M. H. Layard en recueillit deux à Palu, à quelque distance au nord de Diarbekr. Depuis lors, l'attention des voyageurs fut excitée et quelques textes nouveaux ayant encore été signalés par les PP. Mékhitaristes notamment, c'est un total d'une cinquantaine d'inscriptions arméniaques, fort longues pour quelques-unes, que l'on possède aujourd'hui, bien qu'une exploration méthodique du pays n'ait pas encore été entreprise.

Le déchiffrement de ces textes n'a pas marché aussi rapidement que celui des inscriptions assyriennes. Pourtant, dès 1840, Hincks les abordait non sans quelque succès, déterminant les valeurs syllabiques et idéographiques d'un grand nombre de signes, et parvenant à lire correctement trois noms royaux : Ispuni, Minua et Argisti. Au point de vue grammatical, il reconnut la marque du nominatif, *s* (sch), celle de l'accusatif *ni*, la désinence *hini* pour les noms patronymiques, enfin, le sens du verbe *ada*, « il dit. » Mais ce fut tout ; aussi, on peut dire que le premier essai sérieux de déchiffrement, celui qui marque un grand pas en avant, est dû à François Lenormant. Après lui, vint la tentative de Mordtmann, puis l'heureuse découverte de Stanislas Guyard, qui mit M. Sayce sur la voie d'un essai de traduction où tout n'est pas conjecture.

C'est à Fr. Lenormant que revient l'insigne honneur d'avoir découvert la parenté du dialecte des inscriptions de Van avec le géorgien, en comparant le système de déclinaison de ces deux langues, tout en reconnaissant pourtant, dans le vocabulaire, la présence d'un élément aryen. Il put constater aussi que l'idiome des inscriptions n'avait aucune espèce de rapport avec l'arménien moderne. Mordtmann qui consacra ensuite une étude développée à ces mêmes textes, réussit à en indiquer le sens général, démontrant que les uns relatent des conquêtes, d'autres des constructions de temples ou des sacrifices aux dieux, exactement comme les inscriptions assyriennes. Il peut paraître étrange au

[1] *Journal asiatique*, IIIe série, t. IX. pl. I-VI.



Vue de la forteresse de Van, en Arménie.

premier abord, qu'on puisse ainsi interpréter en partie des inscriptions unilingues que l'on ne peut encore articuler ; mais cela est moins singulier qu'il ne le semble à *priori*, et tous ceux qui sont quelque peu initiés au système graphique assyrien le comprendront sans peine. Les idéogrammes sont nombreux dans les inscriptions arméniaques : or, en passant de l'assyrien dans ces textes, ces groupes idéographiques conservaient leur sens, tout en se prononçant d'une autre manière. Les nombres, dans nos langues modernes, sont encore des idéogrammes qui conservent le même sens partout, mais qu'on prononce de différentes façons, suivant qu'on les rencontre dans un texte russe, allemand ou français, par exemple.



Cylindre-cachet d'Urzana, roi de Musasir.

Ce qui empêchait le déchiffrement de faire un pas décisif, c'était l'absence de texte bilingue donnant la clef de l'idiome inconnu ; Stanislas Guyard fit, en 1880, une découverte précieuse à ce point de vue. Il remarqua que plusieurs des inscriptions dites arméniaques se terminent par la même phrase, et il en conclut que cette phrase devait être une formule imprécatoire ou une prière aux dieux. Il eut dès lors l'idée de rapprocher cette formule de celle qui termine la plupart des inscriptions des rois d'Assyrie et des Achéménides. Cet examen comparatif l'amena à la conclusion positive que les textes arméniaques contiennent, dans une autre langue, à peu près la même formule que les textes assyriens et perses. On avait donc ainsi une inscription bilingue, et le déchiffrement reçut par là une vive impulsion : beaucoup de mots nouveaux furent ajoutés à ceux que l'on connaissait déjà. Voici la traduction donnée récemment par S. Guyard[1] de cette formule finale :

[1] *Journal asiatique*, t. I, de 1884, p. 510.

« Argistis, fils de Menuas, dit : « Quiconque emporterait cette tablette ; quiconque la ferait emporter ; quiconque la détruirait à coups de pierres ; quiconque dirait à une autre personne de le faire ; quiconque autre dirait : c'est moi qui l'ai dressée ; quiconque enlèverait ces recommandations à coups de briques, les frotterait avec de l'eau, chacune de ces personnes-là, que les dieux Haldis, Teisbas et Ardinis la vouent au feu et à l'eau, quatre fois par jour, ainsi que son nom, le produit de ses semences et ses enfants. »

Ce texte, fort court et bien peu important au point de vue historique, était néanmoins capital au point de vue des progrès du déchiffrement, puisqu'il permettait de se faire une idée exacte et précise de la grammaire de la langue. Un savant anglais, M. Sayce, s'empressa de la rédiger, et de traduire d'une manière un peu empirique tous les textes, en en donnant un commentaire développé : malgré ce louable effort, trop hâtif d'ailleurs, le dernier mot n'est pas dit sur les inscriptions arméniaques qui ne laisseront peut-être pas encore de sitôt échapper leur secret. Néanmoins, le déchiffrement avance sur un terrain solide, dans une voie sûre et véritablement scientifique, et les résultats historiques auxquels on est déjà parvenu sont fort importants.

Le royaume le plus considérable de la confédération du Naïri était celui de Manna ou Vanna (Van) : la Bible le désigne sous le nom de Minni, et quelques auteurs grecs, sous celui de Minuas. A en juger par les données de la philologie, la population qui l'habitait était de la même race que les Géorgiens et que les peuples du Caucase. Sauf quatre, dont le cachet d'Urzana, de Musasir, les inscriptions arméniaques sont toutes de la même époque, et elles émanent de cinq rois qui régnèrent à Van ; leur titre officiel est celui des rois de *Biaina*, nom dans lequel on reconnaît facilement celui de Manna ou de Van. Ils forment une dynastie qui comprend, de père en fils, les rois suivants qui ont régné dans une période de 90 ans, de 835 à 745 av. J.-C. environ :

1. Sariduris I,
2. Ispuinis,
3. Menuas,
4. Argistis,
5. Sariduris II.

Il est particulièrement intéressant de constater que deux des inscriptions du premier de ces rois, Sariduris I, sont rédigées en langue assy-

rienne, et que ce prince y prend le titre de « roi du pays de Naïri. » On peut ainsi déduire de ce fait que Sariduris, désireux d'initier son peuple aux mystères de l'écriture et au grand mouvement de la civilisation assyro-chaldéenne, fit venir des scribes assyriens pour rédiger ses inscriptions, et c'est ce monarque sans doute qui fit ensuite appliquer à sa langue nationale le système de l'écriture cunéiforme : les inscriptions de son fils Ispuinis et de ses successeurs sont exclusivement rédigées dans l'idiome du pays.

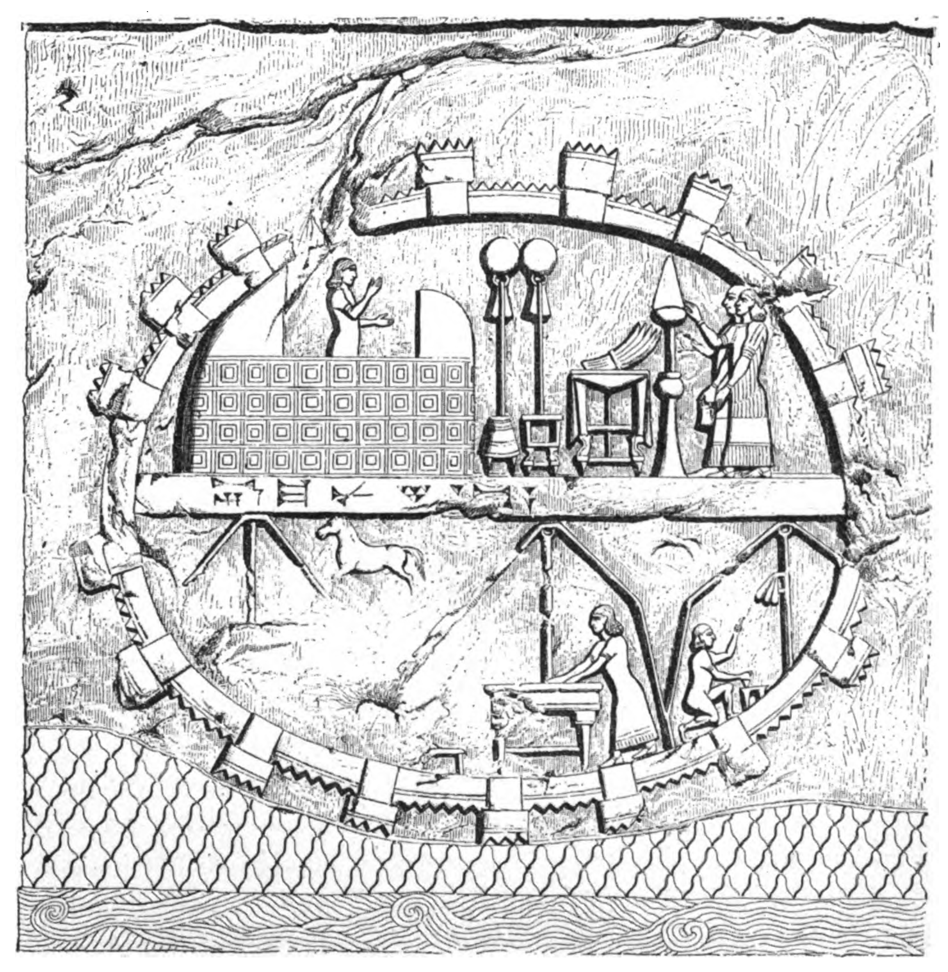
Le relèvement de la puissance assyrienne par Teglath-pal-asar II mit un terme au développement de la puissance des souverains de Biaina. L'histoire des princes qui régnèrent après Sariduris II est très obscure, et nous ne connaissons guère que leurs noms qui se trouvent inscrits sur des boucliers de bronze découverts à Van par M. Rassam, vers 1876. Ils portent les noms suivants :

Ursa,
Argistis II,
Erimenas,
Rusa,
Sariduris III,
Ahseri,
Uallis.

Le premier vivait du temps de Sargon ; quant aux derniers, ils étaient contemporains d'Assurbanipal, et en les citant ici, nous empiétons sur la marche des événements.

Ce qu'il y a de plus frappant dans les résultats déjà certains du déchiffrement des inscriptions arméniaques, c'est que l'on constate qu'il y a unité de religion chez les peuples du Naïri, comme il y a unité de race. Les dieux invoqués sont les mêmes partout, que les monuments proviennent des environs d'Erzeroum, de Van ou de Palu. De même qu'une unité ethnique et linguistique complète existait dans la vieille population de l'Arménie, sous son morcellement politique en un grand nombre de royaumes indépendants, de même une unité religieuse aussi absolue s'y faisait remarquer et servait de lien entre toutes les fractions du peuple. Cette religion consistait principalement dans l'adoration d'une triade suprême, au-dessous de laquelle s'échelonnait le peuple des divinités inférieures. Le dieu supérieur porte le nom de Haldis ; ses deux parèdres sont Teisbas, le dieu de l'atmosphère, et le

dieu soleil, Ardinis. Les divinités secondaires groupées sous le nom de « fils de Haldis » sont, jusqu'à présent, au nombre de quarante-six, dont plusieurs sont empruntées au panthéon des peuples voisins, ou plutôt ces divinités paraissent être les dieux propres à chacun des petits cantons du pays de Naïri. A l'instar des princes assyriens, les rois de



Intérieur d'une forteresse, d'après un bas-relief du palais de Sargon. (Musée du Louvre).

Biaina se préoccupent constamment de conquérir leurs bonnes grâces en leur construisant des temples ou en embellissant ceux qui déjà existaient. L'un d'eux s'exprime comme il suit, en s'adressant au dieu suprême du panthéon : « A Haldis, seigneur de l'univers, Sariduris, fils d'Argistis, a restauré ce temple ; il a aussi relevé cette porte dite « de Haldis », qui était tombée en ruines, et il l'a consacrée à Haldis, sei-

gneur de l'univers. Aux grands dieux, prière pour Sariduris, roi puissant, roi grand, roi des contrées, roi du pays de Biaina, roi des rois, prince de la ville de Tospis[1]. »

Chacune de ces lignes trahit l'influence assyrienne et suffirait, à défaut des inscriptions ninivites, à démontrer que les vicaires d'Assur étaient regardés comme des suzerains par les dynastes de Biaina. Nous avons assisté aux marches victorieuses de Teglath-pal-asar I[er] et d'Assur-nazir-pal à travers le Naïri ; nous avons vu Salmanasar III pénétrant dans l'Urarti, battant le roi Arame en 841, le roi Sariduri, dix ans après, puis enfin le roi de Vanna ou Biaina, un peu plus tard. Raman-Nirar III et Salmanasar IV ne cessèrent, à leur tour, de rançonner le pays et d'imposer des tributs aux princes indigènes, et Teglath-pal-asar II, étant parvenu à dompter le roi Sarda, crut enfin avoir définitivement implanté la domination assyrienne dans le Naïri.

Il se trompait ; dès le début de son règne, Sargon trouva dans le roi Ursa, du pays d'Urarthu, un de ses adversaires les plus redoutables et les plus acharnés. Après les défaites multiples qu'ils avaient subies, les rois de Vanna s'étaient résignés à accepter la suzeraineté de l'Assyrie et à payer régulièrement l'impôt qui en était la marque essentielle. C'est dans cet état de sujétion qu'avait régné, en dépit des aspirations belliqueuses de ses sujets, le roi Ianzu, entretenant même des rapports de réelle amitié avec l'oppresseur de son pays. Bien des murmures s'étaient déjà fait entendre ; les villes de Suandahul et de Durdukka venaient même de se soulever en appelant à leur aide le roi Mitatti de Zikartu (la Sagartie), et l'on pouvait craindre un soulèvement général, lorsque Ianzu mourut, laissant le trône à son fils Aza, qui essaya de suivre la même politique de servilité à l'égard des despotes ninivites. Mitatti se mit à la tête des mécontents et réclama le secours d'Ursa, roi d'Urarthu, dont il se reconnut le vassal. Tout le Naïri était en feu ; on était en 719, la troisième année du règne de Sargon. Le roi d'Assyrie n'eut qu'à se montrer pour vaincre : il assiégea les forteresses, les démantela, et les gens des villes de Sukkia, de Bala, d'Abitikna, qui avaient juré fidélité à Ursa, furent emmenés en bloc pour être dirigés sur les provinces dépeuplées de la Syrie et de la Phénicie.

Cependant Sargon n'eut pas le temps, dans cette courte campagne, de châtier Mitatti et Ursa comme il l'eut voulu : des révoltes qui écla-

[1] Stan. Guyard, *Journal asiatique*, t. I, de 1884, p. 508.

tèrent sur d'autres points de son empire réclamaient d'urgence sa présence. Durant quatre années consécutives, Ursa put s'applaudir de sa



Portrait de Sargon. (Bas-relief de Khorsabad.)

rébellion, et les gens du Naïri commençaient à douter de la puissance du roi d'Assyrie, lorsque celui-ci, au commencement de sa sixième

année de règne, reparut soudain à la tête de son armée. Il avait hâte, en effet, de relever son prestige, car les événements qui venaient de s'accomplir en son absence étaient bien de nature à lui porter une atteinte funeste. Ursa avait combiné un grand coup de théâtre avec Bagadatti, du pays de Mildis, et les principaux chefs des districts de Karalla, de Zikirtu et de Van. Les conjurés mirent la main sur Aza, roi de cette dernière ville et le fidèle allié de l'Assyrien ; ils le conduisirent dans quelque lieu perdu des montagnes, l'égorgèrent et abandonnèrent son cadavre en pâture aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. A cette nouvelle, Sargon frémit : « Alors, dit-il, j'ai élevé les mains vers le dieu Assur, mon seigneur, et je l'ai prié d'intervenir dans les guerres du pays de Van pour épargner de grandes calamités au pays d'Assur. Je suis parvenu dans les hautes montagnes, à l'endroit inaccessible où ils avaient jeté le cadavre d'Aza. J'ai fait écorcher vif Bagadatti et j'ai terrorisé tout le pays de Van. J'ai placé sur le trône Ullussun, le frère d'Aza, et je lui ai remis le pays tout entier à gouverner. »

A peine le roi d'Assyrie avait-il le dos tourné, qu'Ursa, resté impuni, sommait Ullussun de choisir entre la suzeraineté de Ninive ou celle de l'Urarthu. Entre deux maux, le faible prince opta pour le moindre, plus conforme d'ailleurs avec ses aspirations secrètes et avec les tendances nationales de son pays : il se déclara pour Ursa, ainsi que Assur-lih, roi de Karalla, et Ittê, roi d'Allabur. Sargon rebroussa chemin; il compare son armée à une nuée de sauterelles s'abattant sur des moissons : il prit et brûla des quantités de villes comme Izirti, Izibia, Armid. Ullussun se voyant perdu, se décida, avec toute l'aristocratie de Van, à implorer la clémence du vainqueur. Il lui baisa les pieds, et Sargon lui fit grâce et lui rendit son trône, en se contentant d'augmenter le tribut annuel. Mais les autres rois révoltés n'en furent pas quittes à si bon compte. Ittê d'Allabur vit son pays dévasté, et les habitants de Karallu furent déportés à Hamath. Le gouverneur du district de Barsua qui n'avait pas fait défection, reçut en récompense de sa fidélité les villes du pays de Nirisar qui furent annexées à son domaine; Bel-sur-usur, roi de Kisasi, fut emmené en captivité en Assyrie; sa ville fut rasée et remplacée par une forteresse assyrienne qui reçut le nom de Kar-Adar.

Cependant et malgré tout, Ursa n'était point soumis, et il semble que Sargon n'ose l'attaquer directement : il se contente de faire la guerre aux petits roitelets, ses alliés, et ces hésitations du roi d'Assyrie ne faisaient qu'encourager l'audace du roi d'Urarthu. Aussitôt qu'il

voit son adversaire rentré en Mésopotamie ou occupé à guerroyer sur d'autres points de la frontière. Ursa s'empresse d'accourir du sommet de ses montagnes et de reprendre tous les avantages que la guerre lui faisait perdre. Cette fois encore il s'en prit au malheureux roi de Van qui fut obligé de lui livrer vingt-deux de ses places fortes et de se déclarer de nouveau contre le roi d'Assyrie, trahi qu'il fut par un de ses principaux officiers du nom de Dayaukku. Sargon revient, rétablit la tranquillité dans le Vanna, rend à Ullussun toutes ses places de guerre, fait prisonnier Dayaukku, mais il n'ose encore se risquer à aller provoquer Ursa jusque dans son repaire de l'Ararat.

Pourtant, en 714, après des coups de main heureux en Syrie, en Médie et sur d'autres points de la frontière, l'infatigable monarque résolut de frapper un grand coup en Arménie. Mitatti, du Zikartu, toujours révolté, vit son pays complètement ruiné, et Parda, sa capitale, incendiée. Il s'enfuit avec ses soldats et on n'en revit plus jamais trace, dit l'inscription. Vaincu dans une grande bataille qu'il avait eu l'imprudence d'accepter, Ursa laissa toute sa cavalerie aux mains de l'ennemi, ses bagages et jusqu'à 250 personnes de la famille royale. Quant à lui, il s'enfuit tout seul, sur son dernier cheval, et erra longtemps dans les montagnes, cherchant un asile qu'on n'osait lui offrir dans la crainte de provoquer le courroux du roi d'Assyrie. Des centaines de villes furent pillées et devinrent la proie des flammes.

Urzana, du pays de Musasir, accueillit pourtant Ursa, et ils résolurent ensemble de tenter une dernière fois la fortune; mais il paraît que leur attaque manqua d'unité et que leur plan était mal combiné; peut-être n'eurent-ils pas le temps de prendre leurs dernières mesures de défense, car la tactique de Sargon consistait toujours à surprendre l'ennemi, à le déconcerter par des marches rapides et à l'attaquer à l'improviste. Dans une grande et décisive bataille, Urzana fut complètement battu et il s'enfuit « comme un oiseau » dans les montagnes. Sa capitale Musasir, où était le principal sanctuaire du dieu Haldis, fut emportée d'assaut; il laissa aux mains de l'ennemi toute sa famille, 20,100 prisonniers de guerre, 682 mulets et des richesses incalculables, y compris les statues des dieux Haldia et Ardini.

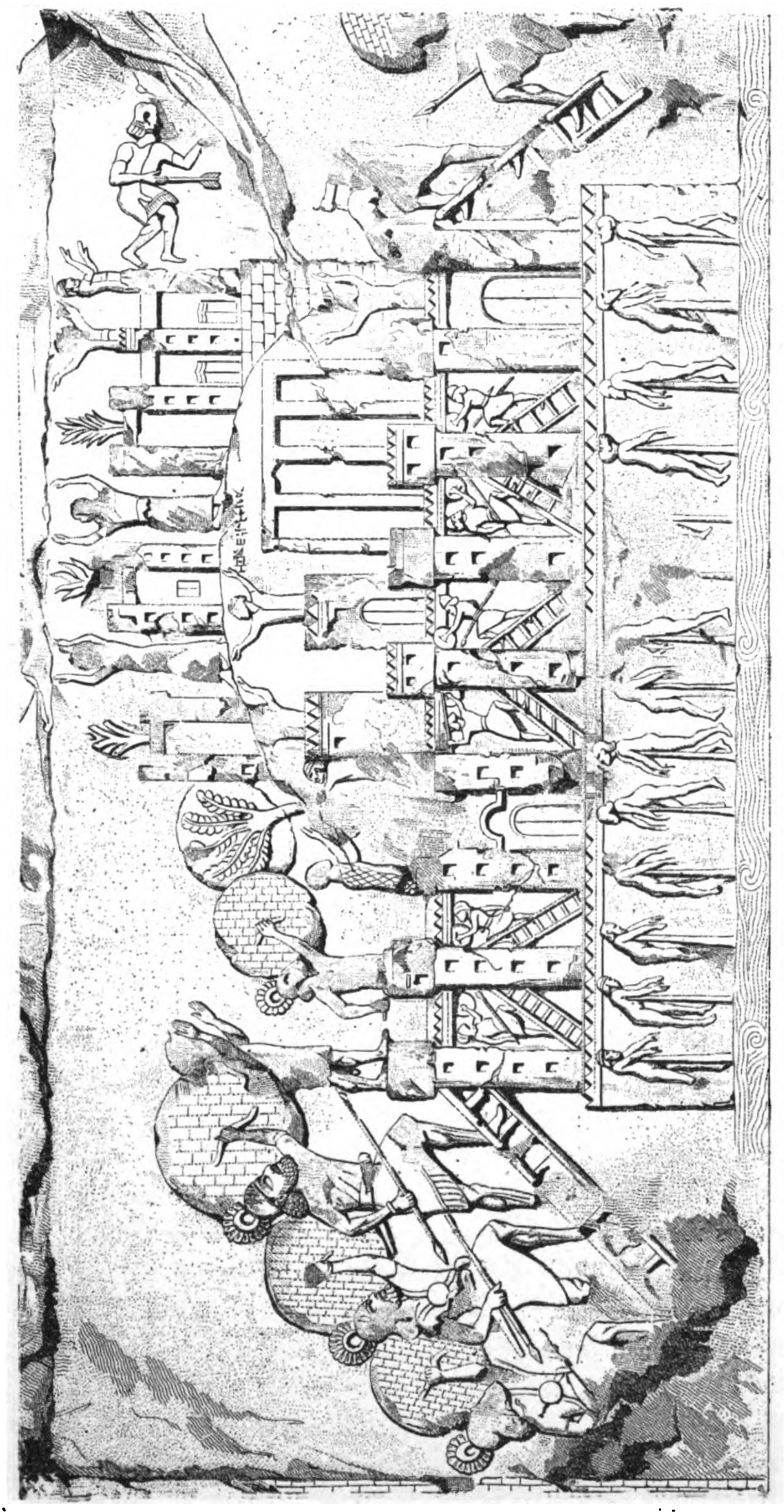
Les épisodes les plus marquants de cette victoire dont Sargon était si fier à juste titre, sont représentés dans une série de bas-reliefs du palais de Khorsabad. Le temple du dieu Haldis, vu de face, est supporté par un soubassement de forme carrée et orné d'un fronton

que couronne un acrotère dont le galbe rappelle celui du cyprès pyramidal. Une porte surmontée d'un petit fronton s'ouvre au milieu de la façade, que décorent quatre pilastres carrés. Des boucliers votifs très bombés, de forme circulaire et décorés au centre d'un masque de lion, y sont suspendus; les soldats assyriens qui pillent l'édifice enlèvent des boucliers semblables, des autels à parfums, portés sur un seul pied rond et des trépieds. De chaque côté de la porte, se dresse un mât décoratif terminé au sommet en forme de cyprès pyramidal. Auprès de l'entrée, à gauche, est placé un groupe, évidemment de ronde bosse, représentant la vache qui allaite son veau, cet emblème si important dans toutes les religions de l'Asie antérieure. En avant du temple et au pied de son soubassement, on voit deux grands bassins à eau lustrale, véritables « mers d'airain » à fond arrondi, portés sur des trépieds en jambes de taureaux. Tout, dans cet édifice, offre le cachet de l'art assyrien; on y voit que ce n'était pas seulement leur système d'écriture que les anciens habitants de l'Arménie avaient emprunté à l'Assyrie, mais encore leurs arts et leur architecture.

En apprenant l'épouvantable désastre qui venait de fondre sur son allié, la prise de Musasir, l'enlèvement du dieu Haldis, le malheureux Ursa se crut à la fois abandonné par le ciel et par la terre, et il se perça le sein d'un coup de poignard. Sa mort acheva, pour un temps au moins, la conquête de l'Arménie; Sargon ne revint guère dans ces montagnes que pour y lever des impôts, et ce n'est que sous ses successeurs que les fils d'Ursa essayeront encore une fois de relever le drapeau de l'indépendance nationale.

§ 3. — GUERRES EN MÉDIE

La conquête de la terre de Naïri n'avait été si longue et n'avait coûté tant d'expéditions successives qu'à cause des autres guerres que Sargon, avait en même temps, été obligé de soutenir sur divers points de l'empire assyrien. A plusieurs reprises, le belliqueux monarque avait dû notamment courir du côté des régions du soleil levant, pour faire respecter son autorité et étouffer dans leur germe des révoltes qui eussent pu se développer dans des proportions inquiétantes. La sixième année de son règne (en 715) au moment où il venait de pardonner à Ullussun sa première défection, les gens du pays de Harhar, la Gambadène des géographes classiques, vers le haut Gyndès, se



Assaut d'une forteresse et prisonniers empalés. (Bas-relief de Khorsabad.)

soulevèrent à l'instigation de Kibaba, leur gouverneur, qui signa un traité d'alliance défensive avec Dalta, roi de l'Ellibi, district de la Médie propre, où s'est élevée un peu plus tard Ecbatane. Sargon quitta l'Arménie pour courir sus aux rebelles; cinq de leurs cantons furent ravagés avec la ville de Harhar, à la place de laquelle on fonda une nouvelle cité qui s'appela Kar-Sargin (forteresse de Sargon); et au milieu de la nouvelle cité, fut érigée la statue du roi d'Assyrie. Là, vingt-huit gouverneurs des tribus mèdes environnantes, vinrent lui rendre hommage et lui apporter des présents. Ce n'était qu'une feinte soumission, car dès le commencement de l'année suivante, les mêmes pays, comprenant les cantons de Bit-Iranzi, Bit-Ramatua, Urikatu, Sikris, Saparda, Upparia s'insurgèrent de nouveau. Cette fois, Sargon se montra impitoyable: il déporta 4,820 citoyens de ces villes qu'il détruisit de fond en comble et qu'il remplaça par les forteresses de Kar-Nabu, Kar-Sin, Kar-Raman, Kar-Istar, qui rayonnant autour de Kar-Sargin, tinrent toute la Médie en respect: le pays était pacifié pour quelque temps, car Kibaba, le chef des rebelles, avait été fait prisonnier.

Tout était pourtant à recommencer dès la neuvième année du règne de Sargon au moment où, heureusement, il venait de terminer la conquête de l'Arménie. Les foyers de l'insurrection étaient toujours l'Illibi, le Bit-Dayaukku et le Karalli, d'où les gouverneurs assyriens furent chassés et remplacés par un roi Amitassi, frère d'Assur-lih, dont nous avons parlé plus haut. La campagne se termina encore une fois victorieusement; Amitassi consentit à payer tribut et garda son trône ; 45 chefs des cantons mèdes furent forcés de faire acte de soumission, en contribuant à payer notamment une contribution de guerre consistant en 4,609 chevaux et des bestiaux nombreux. Le roi d'Illibi, le vieux Dalta, et Adar-pal-iddin, gouverneur d'Allabur, demeurèrent désormais les fidèles serviteurs du roi d'Assyrie.

Tant que vécut Dalta, tout alla bien; les impôts rentraient régulièrement et les riches vallées de la Médie rançonnées sans cesse, paraissaient inépuisables. Cette période d'accalmie permit à Sargon d'entreprendre de grandes guerres à l'occident et dans le sud de ses États; mais Dalta, vieillard prudent et faible, qui avait souscrit à l'asservissement de son pays, mourut de sa belle mort. « Les maladies de la vieillesse, dit l'inscription, lui amenèrent son dernier jour; il suivit le chemin du trépas. » On était en 706. Ses deux fils, Nibî et Ispabar, se

disputèrent le trône devenu vacant, et chacun des deux compétiteurs alla chercher au dehors l'appui nécessaire pour faire triompher son parti. Nibî se tourna vers Sutruk-Nahunta, roi d'Elam, en guerre depuis longtemps déjà avec l'Assyrie; Ispabar implora le secours de Sargon. Le roi d'Assyrie ne se le fit pas dire deux fois; il envoya sept de ses lieutenants avec un corps d'armée pour rétablir les affaires de son client. C'est en vain que Nibî, de son côté, avait reçu un appoint de quinze cents archers élamites; il fut battu et obligé de s'enfermer dans la ville de Marabusti qui fut assiégée. La place, perchée comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher à pic, passait pour imprenable; mais rien ne résistait aux soldats d'Assur. Marabusti fut prise d'assaut, et le malheureux Nibî conduit, garrotté, en présence de Sargon. Dès lors Ispabar domina sans conteste sur tout l'Ellibi; la ville de Marabusti fut rebâtie, et la paix la plus profonde régna désormais dans les tribus médiques, grâce au glaive encore tout sanglant étendu au-dessus de leurs têtes.

§ 4. — NOUVELLES GUERRES EN SYRIE

Depuis au moins trente ans, Pisiris régnait à Karkémis, et il avait figuré des premiers dans toutes les révoltes inutiles, trempé dans toutes les conspirations avortées contre le roi d'Assyrie, lorsqu'il résolut d'éprouver une fois encore le sort des armes. Teglath-pal-asar II déjà, lui avait fait sentir le poids de son courroux, et Pisiris avait dû également maintes et maintes fois, courber la tête devant Salmanasar V et Sargon. D'une souplesse qui égalait sa perfidie, il était toujours parvenu à se faire pardonner et à faire croire à la sincérité de sa conversion et de son repentir : c'est ainsi qu'il avait réussi à garder sa couronne en payant, toutefois, d'écrasantes contributions de guerre. Les rois d'Assyrie l'avaient maintenu, sans doute parce que, se trouvant à la porte de Ninive, une insurrection de sa part était plus facile à prévenir par une surveillance de tous les instants. Il y avait cinq ans que Sargon régnait, lorsque Pisiris crut qu'à la faveur des guerres arméniennes et médiques, le moment était venu d'agir. Il ne pouvait plus, hélas, tourner ses regards du côté de Damas ou de Samarie pour chercher des alliés : ces royaumes étaient en cendres. Mais les Moschiens, au nord-ouest, n'avaient pas, de longue date, pris une part

directe aux luttes contre l'Assyrie; leur pays était redevenu riche et ils pouvaient mettre sur pied de nombreux bataillons. Pisiris envoya des émissaires au roi Mita dont il connaissait les dispositions belliqueuses et qui déjà avait noué, ainsi que nous l'avons raconté, quelques ténébreuses machinations avec Amris, roi de Tubal, et Ursa de l'Urarthu. L'affaire était conclue et les gages d'alliance offensive et défensive venaient d'être échangés, lorsque Sargon fut averti. La répression ne se fit pas attendre. Le vieux Pisiris, surpris dans son palais, fut traîné hors des murs de la ville, avec des entraves de fer aux pieds et aux mains; sa demeure fut mise au pillage, et on l'emmena en captivité avec la plus grande partie de la population de Karkémis. Cinquante chariots, 200 cavaliers et 3000 archers qui étaient tout prêts à faire la guerre devinrent la proie du roi d'Assyrie, qui préleva en même temps sur le pays 2 talents et 30 mines d'or, 2100 talents et 24 mines d'argent.

Comme on le voit, ce n'avait été qu'une alerte. Elle suffit pourtant pour que Sargon comprît qu'une promenade militaire était urgente dans les régions occidentales de son empire, afin de rappeler aux populations récemment subjuguées que la puissance d'Assur n'avait pas faibli. Mita, d'ailleurs, se remuait et essayait de secouer la torpeur des gens de la Cappadoce, de la Commagène et de la Cilicie. Aussitôt donc qu'il fut de nouveau libre de ses mouvements, le roi d'Assyrie partit pour l'Occident. Il réoccupa les villes de Harrua et d'Usnani, du pays de Quê, dont Mita s'était emparé; il fit 2,830 prisonniers qu'il déporta. Puis, descendant du côté du désert de Syrie, probablement dans le Hauran, il parcourut le territoire des tribus de Tasidi, de Ibadidi, de Marsimani, puis il atteignit l'Arabie proprement dite et la terre de Bari que les Assyriens ne connaissaient pas encore et dont ils n'avaient même jamais entendu parler : les rebelles de ce pays furent internés à Samarie.

Le bruit de la présence du grand conquérant dans ces contrées se répandit au loin et tout le monde trembla. Le roi d'Égypte envoya des présents, tout aussi bien que Samsi, reine d'Arabie, et Et-Amar du pays de Saba : c'étaient des tributs exotiques et des produits lointains qui variaient agréablement l'énumération froidement uniforme du butin que le roi d'Assyrie percevait partout. Il y avait des chiens de diverses espèces, des chameaux, de l'encens et des métaux précieux. Mita lui-même accourut offrir sa soumission avant qu'on vînt la lui imposer, et

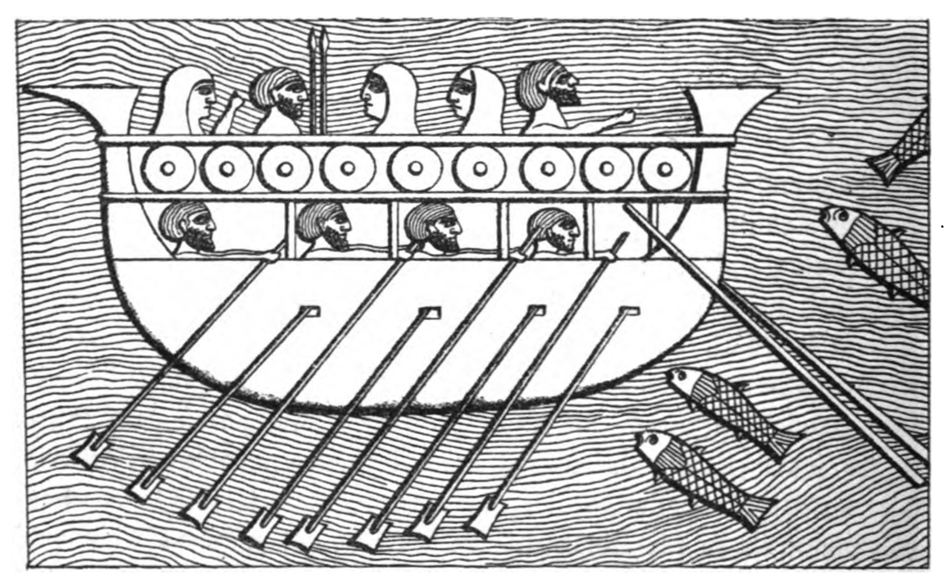
ce semblant de bonne volonté sauva sa couronne : le canton de Quê lui fut même rendu.

Il restait à châtier Ambarid ou Amris, roi du pays de Tubal, qui, de même que son père Hulli, était entré dans le complot formé par Mita et Ursa. Sargon avait d'autant plus à cœur de punir le roi de Tubal, malgré la paix qui venait d'être signée avec Mita, que ce prince s'était montré plus ingrat à son égard. Sargon avait, quelques années auparavant, donné sa propre fille en mariage à Hulli, avec la souveraineté sur la Cilicie ; aussi le châtiment fut exemplaire : l'armée assyrienne moissonna comme du blé le pays de Tubal ; le district de Bit-Buritis surtout eut à souffrir ainsi que la Cilicie qui reçut un gouverneur assyrien.

La onzième année du règne de Sargon fut marquée par d'autres conquêtes dans les pays occidentaux, provoquées par de nouvelles révoltes. Le roi de Gamgum, Tarhular, partisan des Assyriens, avait été détrôné par son fils Mutallu qui s'était mis à la tête du parti national. Le roi d'Assyrie s'empressa de courir au secours de son allié. Dans la capitale Markasi, il prit Mutallu et toute sa famille, et la contrée fut réduite à l'état de province administrée par un gouverneur assyrien. Mais le grand événement de cette année 710 fut la prise d'Azot et la conquête définitive du pays des Philistins. Voici comment est raconté cet important épisode :

« Azuri, roi d'Asdod (Azot), avait résolu dans son cœur de ne pas apporter le tribut, et il avait envoyé aux rois, ses voisins, des émissaires pour les pousser à la rébellion. Je lui enlevai son trône que je donnai à Ahimit, son frère, qui devint ainsi roi, et auquel j'imposai, comme aux princes des environs, des taxes et des redevances payables à l'Assyrie. Mais, ses sujets rebelles résolurent de ne pas apporter ces taxes et ces redevances ; ils se révoltèrent contre leur roi, et, malgré le bien qu'il avait fait, ils le chassèrent, et proclamèrent à sa place Yavan qui n'était pas l'héritier légitime de la couronne. Ils firent asseoir ce dernier sur le trône de leur maître, et mirent leurs villes en état de défense... Autour d'Asdod, ils creusèrent un fossé de vingt coudées de profondeur, et ils y firent déverser les eaux des sources des environs. Le peuple de la Philistie, de Juda, d'Edom et de Moab, habitant la côte de la mer, et qui, jusqu'ici, avaient apporté leurs tributs à Assur, mon seigneur, parlaient déjà de trahir. Le peuple et ses chefs pervers portèrent des présents au Pharaon roi d'Égypte, et recherchèrent l'alliance de ce prince qui ne pouvait les sauver. Moi, Sargon, le noble prince,

respectant le serment d'Assur et de Marduk, gardien de l'honneur d'Assur, je fis traverser à mes soldats le Tigre et l'Euphrate au moment de la grande crue. Et lui, Yavan, plein de confiance dans ses forces et méprisant mon autorité, entendit parler de la marche de mes troupes à travers le pays des Hittites, et la peur d'Assur le saisit. Il s'enfuit jusque sur la frontière d'Égypte, aux rives du fleuve (le Nil), à la limite du pays de Marea... et son lieu de refuge resta ignoré. J'assiégeai et je pris les villes d'Asdod et de Gimzu-Asdudim. Les dieux de Yavan, sa femme, ses fils et ses filles, ses meubles, ses biens et les trésors de son palais, avec son peuple, tombèrent en mes mains. Je rebâtis ces villes, et j'y installai les peuples que j'avais conquis dans les pays du soleil levant; je les plaçai là avec un gouverneur, et je traitai la nouvelle population comme des Assyriens. »



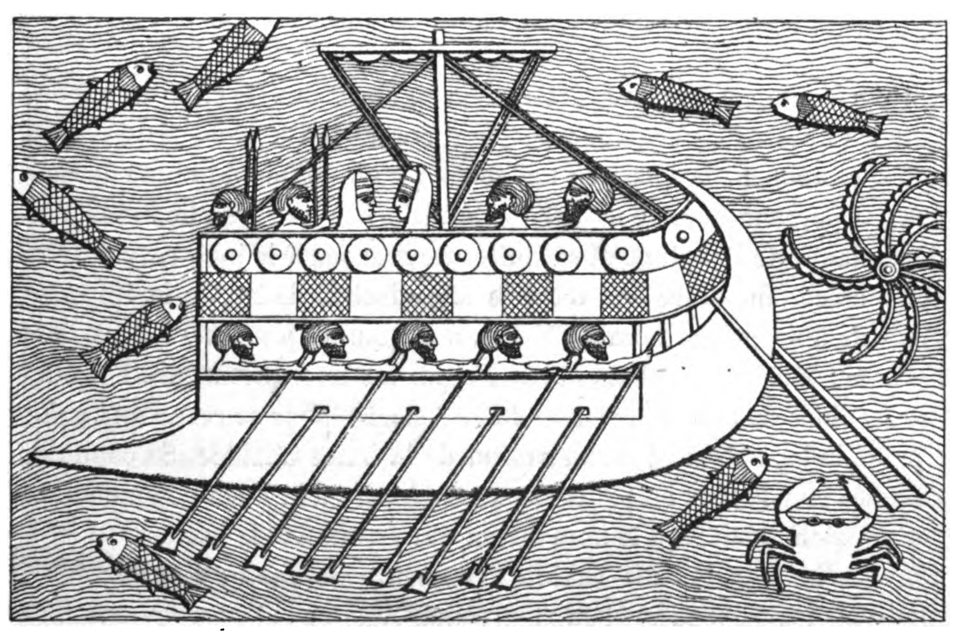
Navire assyrien. (D'après un bas-relief de Nimroud.)

Au moment où il allait quitter le théâtre de ses conquêtes, Sargon eut la satisfaction de recevoir la visite du roi de Marea (Miluh), près des lacs de Natron, le Mereh égyptien, et non, comme on l'a dit, le pays de Méroé. Jamais roi d'Assyrie n'avait eu de rapports avec un prince qui habitait une contrée aussi reculée, et Sargon, qui fait cette remarque lui-même, ajoute que l'étranger vint pour demander paix et amitié et rendre hommage à la puissance de Marduk. Comme gage de son alliance, il livra au monarque d'Assyrie, le roi d'Asdod, Yavan, qui

était allé lui demander un asile, et qui fut ainsi victime de la plus révoltante félonie.

La ruine du pays des Philistins était la réalisation de cette parole amère du prophète Isaïe, prononcée en 727, l'année de la mort d'Achaz, roi de Juda, quand les Philistins s'étaient affranchis du joug des Juifs :

Ne te réjouis pas, terre des Philistins
Parce que la verge qui te frappait est brisée...
Je ferai mourir de faim ta postérité
Et on tuera tout ce qui est resté de toi.
Gémis, ô porte ! crie, ô ville !
Toute la terre des Philistins sera dévastée,
Car une fumée s'élève de l'Aquilon
Et pas un n'échappera aux légions ennemies [1].



Navire assyrien. (D'après un bas-relief de Nimroud.)

La renommée des exploits de Sargon parvint même jusque dans l'île de Chypre qu'il annexa à ce moment à son empire, soit qu'il en fît lui-même la conquête, soit qu'il y envoyât un de ses lieutenants. On comptait alors sept jours de navigation depuis la côte jusque dans l'île. Il existe actuellement, au Musée de Berlin, une stèle connue sous le nom de stèle de Larnaca, qui fut découverte sur les ruines de Citium,

[1] Isaïe, XIV, 29-31.

une des principales villes de l'île de Chypre. Ce monument retrace les campagnes de Sargon jusqu'à sa onzième année de règne, époque où il fut élevé : il marquait ainsi le terme des conquêtes du puissant monarque du côté de l'Occident : il ne lui était pas possible d'aller plus loin. Par la Cilicie sur le continent, et surtout par Chypre, ce rendez-vous commun des Hellènes et des Orientaux, les rapports entre le monde asiatique et le monde grec devenaient de plus en plus fréquents : ce frottement qui va s'établir en permanence entre un peuple encore jeune et un autre parvenu à l'apogée de la puissance et aux derniers raffinements du luxe, devait être d'une influence capitale sur la marche de la culture intellectuelle et matérielle chez la race hellénique.

§ 5. — MARDUK-PAL-IDDIN, ROI DE BABYLONE[1]

Un personnage que nous avons déjà eu l'occasion de citer en racontant les guerres de Teglath-pal-asar II contre la Chaldée, Marduk-pal-iddin, revient sur la scène de l'histoire vers le milieu du règne de Sargon, et personnifie avec un éclat extraordinaire les revendications d'indépendance de Babylone et ses luttes pour secouer le joug assyrien, au VIIIe siècle avant notre ère. C'est le Mérodach-Baladan de la Bible ; il était fils d'un prince nommé Yakin, qui, comme plusieurs autres dont les noms nous sont également révélés par les inscriptions, avait profité des troubles du commencement du VIIIe siècle, pour se créer une principauté indépendante dans un canton de la basse Chaldée. Sa capitale, comme celle de tous les petits royaumes fondés à la même époque dans cette région, avait reçu le nom du roi qui y avait fixé le premier sa résidence ; elle s'appelait Bit-Yakin « la demeure de Yakin, » et elle était, disent les textes, « au bord du canal Nahar-Agamme et près des marais. » Marduk-pal-iddin paraît avoir succédé sur le trône de Babylone à un roi que le canon de Ptolémée appelle *Ilulaeus* et dont la forme assyrienne était sans doute *Ululai,* « celui qui est né dans le mois d'ulul. » Sa puissance se trouva donc tout à coup considérablement augmentée, et il transporta sa résidence de Bit-Yakin à Babylone même, résolu à reprendre contre Ninive les projets auxquels il avait vainement essayé de donner un commencement d'exécution du temps de Teglath-pal-asar II :

[1] Cf. Fr. Lenormant, *Un patriote chaldéen au VIIIe siècle avant notre ère,* dans le t. I des *Premières civilisations.*



lors de l'avènement de Sargon, il se proclama indépendant de l'Assyrie.

Sargon ne se jugea pas en mesure de réduire tout d'abord la révolte de Babylone. Occupé, pendant les premières années de son règne, des affaires de la Syrie, de l'Arménie et de la Médie, il laissa Marduk-pal-iddin régner paisiblement sur la cité de Bel. Le canon de Ptolémée et les inscriptions de Sargon sont d'accord pour attribuer douze ans de durée au pouvoir indépendant du roi babylonien. Nous ne possédons, de monuments de son règne, que de petites olives de terre cuite percées d'un trou pour être portées au cou, sur chacune desquelles on lit un nom de femme avec la mention du prix qu'elle a été payée par tel individu aux fêtes du mois de Sebat. Trouvées à Khorsabad dans les bâtiments du harem du palais bâti par Sargon à la fin de son règne, ces olives de terre cuite ont évidemment appartenu à des femmes emmenées prisonnières après la prise de Babylone, en 709, et mises au nombre des concubines du roi.

Cependant, Marduk-pal-iddin, bien que les Assyriens le laissassent provisoirement tranquille, sentait qu'un danger permanent et infiniment redoutable le menaçait. Il lui était facile de comprendre que, dès que Sargon serait libre de toute inquiétude ailleurs, il se retournerait contre Babylone. Aussi, l'étude du prince chaldéen fut-elle de lui donner une occupation incessante et de lui susciter des ennemis. Envoyant des ambassades dans tous les pays que menaçaient les progrès de la puissance assyrienne, il s'efforça de créer contre cette puissance une coalition pareille à celle qui se forma plus tard contre Assurbanipal et à celle que Crésus tenta de grouper contre Cyrus, afin d'arrêter la marche envahissante des Perses. Sargon le lui reproche formellement : « Pendant douze ans, dit-il, contre la volonté des dieux de Babylone, la ville de Bel, juge des dieux, il avait envoyé des ambassades. » Et, en effet, la Bible raconte la mission de ce genre que Marduk-pal-iddin expédia à Jérusalem, auprès d'Ézéchias, sous le prétexte de féliciter le roi de Juda de sa guérison, et la manière dont Isaïe empêcha, par ses conseils, Ézéchias d'écouter les propositions d'alliance intime du Babylonien. Ceci se passait en 714-713, au plus fort des guerres de Sargon en Arménie et en Médie. Les inscriptions de Khorsabad nous apprennent qu'à la même date, Marduk-pal-iddin formait une alliance offensive et défensive avec Hummanigas, roi d'Élam. Ce roi l'avait déjà aidé à monter sur le trône, et nous avons vu qu'aussitôt après avoir été proclamé, Sargon lui avait livré, en 721, dans les plaines de Kalu, une grande bataille où les Éla-

mites avaient été défaits, et à la suite de laquelle les Assyriens avaient opéré une rapide razzia dans la partie orientale de la Babylonie.

C'est seulement au printemps de 710, dans la douzième année de Sargon et de Marduk-pal-iddin, que l'orage, longtemps amassé en silence, fondit sur le roi de Babylone. Le monarque assyrien, n'ayant plus rien à craindre du côté du nord ni du côté de l'ouest où ses précédentes campagnes avaient assuré l'obéissance des populations et de leurs princes, pouvait désormais tourner ses efforts contre Marduk-pal-iddin, et il avait tout fait pour assurer le succès de son expédition, en accumulant les plus vastes préparatifs. Son adversaire n'était pas non plus demeuré inactif; il s'était assuré le concours du nouveau roi qui venait de monter sur le trône d'Élam, Sutruk-Nahunta; il avait levé des troupes nombreuses, réparé les forteresses de la Chaldée et de la Babylonie, et rassemblé un matériel considérable.

Conformément au plan stratégique presque constamment suivi par les rois assyriens dans leurs campagnes contre les Babyloniens et les Chaldéens, qui avaient l'appui des Élamites ou Susiens quand il s'agissait de combattre la puissance de Ninive, Sargon ne vint pas se heurter directement contre Babylone qui, adossée à tout le pays en armes, lui eut offert dès l'abord une résistance presque invincible. Laissant derrière lui les forteresses de la Babylonie, en se bornant sans doute à les masquer par quelques corps détachés, il opéra le long du Tigre, marchant droit au sud, vers la basse Chaldée et les marais de la Characène, pour couper Marduk-pal-iddin et ses partisans, des Élamites, se réservant de revenir ensuite sur Babylone et les villes voisines, qui, désormais isolées, devaient bientôt tomber en son pouvoir. « Marduk-pal-iddin, dit l'inscription des Annales de Sargon, apprit l'approche de mon expédition; il arma ses places fortes, rassembla les divisions de son armée et concentra toutes les troupes du pays de Gambul dans la ville de Dur-Athar, et quand mon armée arriva, il en augmenta la garnison, en leur laissant 600 cavaliers et 4,000 fantassins auxiliaires, qui formaient l'avant-garde de son armée. Ils ajoutèrent des ouvrages nouveaux à ceux que leur forteresse possédait déjà, et ils ouvrirent un fossé communiquant avec le canal Surappi. »

Le pays de Gambul était situé le long de la rive orientale du Tigre, près du confluent de ce fleuve avec le Choaspès; quant au canal appelé Nahar-Surappi, c'est probablement le Maarsarès de la géographie de Ptolémée, le Marsès d'Ammien Marcellin, qui s'embranchait sur l'Eu-

PLANCHE à la page 262.



phrate un peu au-dessus de Babylone, et coulait parallèlement à ce fleuve, au travers des provinces de sa rive arabique, jusque vers l'endroit de son confluent avec le Tigre. « Je marchai, continue le roi assyrien, jusqu'à l'heure du coucher du soleil, et j'enlevai 18,430 hommes avec tout ce qu'ils possédaient : chevaux, ânes, mulets, chameaux, bœufs et moutons. Le reste s'enfuit devant mes armes, et se dirigea vers le canal Ukni, l'inguéable, et les roseaux des marais. » Le canal Ukni, qui se déchargeait dans la mer, était sans doute le célèbre canal que les géographes classiques appellent Pallacopas, et qui, débouchant dans la mer auprès de l'emplacement de Térédon, était, en réalité, la vraie terminaison de l'Euphrate.

Le roi d'Assyrie arriva devant Dur-Athar. « Les fugitifs entendirent que j'assiégeais la ville, dit-il ; ils laissèrent là leur courage et se dispersèrent comme des oiseaux, emmenant des bords du canal Ukni leurs richesses en bœufs et en moutons. Je rebâtis la ville à nouveau et je l'appelai Dur-Nabu (la citadelle du dieu Nabu). Je plaçai au-dessus de ses habitants un de mes officiers comme gouverneur, et je leur imposai comme tribut annuel un talent et trente mines d'argent, 2,000 médimnes de blé (de 63 litres chacun), un bœuf sur vingt et un mouton sur dix. Les villes des six districts du pays de Gambul furent pillées ; la liste en est fort longue et mutilée ; les plus importantes étaient celles de Karnanni, Nabu-usalla, Mahiru, Yahid, Parasa, Igaya, Asiel, Sapari, Hamadani, Nami, Zaruti, Sadani, Paka, Andan. Les cantons voisins du Gambul comme ceux de Hubuya, de Hilti, de Nagie, de Hukan, de Tibarsur, de Mahirut, de Hilmu firent aussi leur soumission, et, suivant les expressions du texte « furent ajoutés au domaine de la couronne d'Assyrie, » c'est-à-dire furent organisés en une province directe avec un satrape (*salat*) assyrien à sa tête.

« Les tribus de Ruha, de Hindar, de Yatbur, de Puqud apprirent la conquête du Gambul ; elles se retirèrent aux approches de la nuit et se dirigèrent vers l'Ukni inguéable. Je jetai sur le canal Umlias un pont en troncs d'arbres et en clayonnages, et je fis construire deux forts, en tête de pont, au delà de la rivière. Je laissai les gens de ces tribus emmener ce qui leur appartenait, et ils s'en allèrent des abords de l'Ukni et baisèrent mes pieds. C'étaient Yanaku, gouverneur de la ville de Zami, et vassal de Nabu-usallu, de la ville d'Aburié, Pasun, Haukan, préfet de Nahan, Sahlu, préfet d'Hulia, les grands de Pukud, Aphatu, préfet de Ruha, Humina, Samih, Sapharu, Rapih, les grands de Hindar ;

ils vinrent me trouver à Dur-Athar. Je leur pris des otages et je leur imposai des tributs pareils à ceux des Assyriens ; je les plaçai sous la main de l'officier supérieur de mes armées, satrape de Gambul ; je fis un sacrifice de bœufs et de moutons au dieu Nabu.

« Le reste des peuplades araméennes (*Arime*), gens pervers, et tous ceux qui habitent leurs districts, avaient placé leurs espérances en Marduk-pal-iddin et en Sutruk-Nahunta, et s'étaient dirigés sur le canal Ukni. Je ravageai comme la foudre leur pays et les cantons étendus qui sont leur demeure. Je rasai les palmiers de leurs plantations, leurs vergers, les récoltes de leurs districts, et je donnai leurs villages à piller à mon armée. J'envoyai celle-ci sur le canal Ukni, à l'endroit où devaient se réunir leurs bandes dispersées. Elle les mit en fuite et se répandit à leur poursuite dans les villes de Rami, Abure, Japtir, Makis, Illipan, Kaldan, Pattian, Haiaman, Gadia, Amat, Muhan, Ama, Hiur, Sala, en tout quatorze places fortes des bords du canal Ukni, qui s'étaient soustraites à mon obéissance et qui capitulèrent. » Sargon les réunit, elles aussi, à la nouvelle satrapie établie dans le pays de Gambul.

Ici, le récit passe brusquement à la prise de deux villes d'Élam, Samunu et Bab-Dur, du district de Yatbur, dont les gouverneurs Ninu et Singamsib furent emmenés captifs en Assyrie avec leurs garnisons, et à la soumission de tous les chefs du pays de Yatbur, qui paraît avoir été situé sur la rive gauche du Tigre. Sargon leur donna les deux villes élamites dont il venait de s'emparer, en échange de plusieurs forteresses de leur propre pays qui furent annexées à l'Assyrie en même temps que les villes des Susiens situées sur le fleuve Naditi, l'Abou-Tib ou le Dawaridj de nos jours. La mention de localités aussi éloignées du point où se trouvait le roi, est expliquée par une phrase qui termine cette partie du texte et où nous lisons après les noms de Tul-Humba, de Bubie et de Haman : « Ces refuges fortifiés du pays de Rasi avaient en même temps cédé devant mes batailles puissantes qui étaient entrées dans la ville de Bit-Imbi ; et Sutruk-Nahunta, leur roi, s'était replié avec eux, dans les montagnes reculées, pour sauver sa vie. » Le pays de Rasi était un territoire toujours contesté entre les Assyriens et les Élamites ; les documents cunéiformes en déterminent la position d'une manière très précise entre le Tigre et les montagnes de la Mésobatène, au nord de la Susiane et au-dessous de la Sittacène ; le prophète Ézéchiel le cite deux fois sous le nom de Ros. Une seconde armée assyrienne opérait donc sur la rive gauche du Tigre, attaquant la Susiane par le pays de Rasi,

tandis que le roi en personne marchait par la rive droite du même fleuve, soumettait la Characène et pénétrait jusqu'à l'Ukni ou Pallacopas.

Les mouvements de Sargon avaient été assez rapides pour lui permettre de surprendre en flagrant délit de concentration les contingents de la Chaldée, que Marduk-pal-iddin, pris au dépourvu par la promptitude de la conquête du pays de Gambul, rassemblait sur la ligne du grand canal, et de les battre en détail avant leur réunion. Il continue ainsi son récit : « Avec l'aide des dieux Assur, Nabu et Marduk, je traversai l'Euphrate, suivi de mes armées, et je dirigeai ma force vers la ville de Dur-Ladinna, au pays de Bit-Dakkur ; je refis à nouveau la ville de Dur-Ladinna et j'y réunis mes soldats, l'élite de mes bataillons. » Ayant soumis les provinces les plus méridionales, celles qui tiennent au golfe Persique, depuis le Schatt-el-Arab jusqu'à la lisière du désert arabique, et solidement occupé la ligne du Tigre et du Schatt-el-Arab, le roi d'Assyrie remonte désormais vers le nord et marche sur Babylone, que les Élamites ne peuvent plus secourir. Pour entrer de la contrée arrosée par l'Ukni dans la Babylonie proprement dite, il lui fallait en effet franchir l'Euphrate, dans la portion de son cours qui va rejoindre le Tigre avant de se jeter avec lui dans la mer. Le pays de Bit-Dakkur ou E-Dakkur, qui formait une principauté indépendante depuis près d'un siècle, était au sud de Babylone, mais non à une très grande distance de cette cité : c'était peut-être l'Idicara que Ptolémée place entre Babylone et Orchoé (Erech).

« La gloire des dieux Assur, Nabu et Marduk que j'avais répandue sur ces contrées, Marduk-pal-iddin, roi de Kar-Dunias, l'entendit à Babylone au milieu de son palais ; la défiance dans ses forces le domina ; il fit sortir de nuit, avec ses auxiliaires, ses propres troupes, et dirigea ses pas vers le pays de Yatbur, touchant au pays d'Élam. Il avait donné en présent d'hommage son sceptre d'argent, son trône d'argent, son parasol d'argent, les insignes de sa royauté, d'un poids considérable, à Sutruk-Nahunta l'Élamite, pour qu'il soutînt son parti. » Le texte qui suit ces lignes dépeint Marduk-pal-iddin dérobant sa marche à la connaissance des Assyriens. Après avoir franchi le Tigre, sans doute avec la connivence des populations qui lui demeuraient favorables, sur un point où la garde en était insuffisante, il arrive dans le pays de Yatbur, mais il reconnaît l'impossibilité de s'y maintenir ; les forteresses du pays étaient, en effet, comme nous venons de le voir, occupées par des garnisons assyriennes ; les gens du Yatbur avaient fait leur soumission et ne se

souciaient pas de recommencer la lutte; enfin dans cette province, il lui était impossible de se remettre en communication avec les Élamites, ses alliés. Aussi, le texte ajoute-t-il : « Lui et ses auxiliaires retirèrent leurs combattants du Yatbur; il se rendit à la ville d'Ikbi-Bel et y resta en sûreté. » On verra tout à l'heure, par la marche de la campagne de l'année suivante, que cette ville d'Ikbi-Bel était située dans le pays même de Bit-Yakin ou dans ses environs immédiats, c'est-à-dire dans la région littorale qui s'étend de la rive gauche du Schatt-el-Arab à l'ancienne Susiane. Coupé des Élamites et obligé par l'habile stratégie de Sargon d'évacuer Babylone sans combat, de peur de s'y trouver enfermé et fatalement pris, Marduk-pal-iddin se repliait sur son ancienne principauté pour y livrer une dernière et décisive bataille.

Pendant qu'il se dérobait ainsi, Babylone, dont les fortifications devenaient inutiles, ouvrait ses portes au vainqueur et envoyait des députés pour lui apporter sa soumission avant même qu'il eût encore paru dans ses murs. « Les gens de Babylone et de Borsippa, les hommes qui entrent dans le palais, les docteurs instruits dans les livres et ceux qui marchent devant les chefs du pays, qu'il leur avait confié, apportèrent en ma présence les niches sacrées de Bel, de Zarpanit, de Nabu et de Tasmit, dans la ville de Dur-Ladinna. Les habitants de Babylone m'appelèrent, et je fis tressaillir les entrailles de la ville de Bel-Marduk, juge des dieux. Immédiatement j'entrai à Babylone, et j'immolai solennellement des victimes aux grands dieux. » A dater de ce moment, Sargon ayant fait acte de roi dans la ville de Babylone, en prit lui-même le sceptre, et ne le confia pas à un prince vassal; il installa un simple satrape dans la grande cité. Aussi, à partir du commencement de 709, est-ce son nom légèrement altéré en *Arkéanos*, que nous voyons figurer dans le canon babylonien conservé par l'astronome Ptolémée. Les contrats notariés passés entre particuliers dans les cinq dernières années de Sargon portent celle de son règne comme roi d'Assyrie et celle de son règne babylonien. « J'établis, dit-il, ma puissance dans le palais de Marduk-pal-iddin, et je reçus les tributs des pays d'Arime (les tributs araméennes de la Babylonie), de Bit-Amukkan et de Bit-Dakkur. Les rois antérieurs avaient jadis creusé un canal à Borsippa; je le refis de nouveau, à la gloire des dieux Nabu et Marduk, allant jusqu'à la ville de la main d'Oannès (un des noms mystiques de Babylone). Les gens de Havaran (Ouady Hauran, sur la rive droite de l'Euphrate) s'étaient soustraits à mes armes puissantes, étaient entrés dans la ville de Sippara, et avaient résisté à une

troupe de Babyloniens envoyée contre eux. Dans ma puissance, je leur envoyai des officiers de mon armée comme gouverneurs; ils s'approchèrent d'eux avec confiance et, grands et petits, ils ne fuyaient plus. Au milieu du repos et de la tranquillité, arriva le mois de Sebat, le mois du lever du maître des dieux; je pris les mains des dieux Bel-Marduk et Nabu, le roi des légions du ciel et de la terre, et je parcourus le chemin de la maison des trésors sacrés... J'offris des sacrifices aux dieux des Sumers et des Accads. »

Après avoir occupé à la réduction du pays de Gambul et des cantons arrosés par le Pallacopas, la belle saison de l'année 710, Sargon avait donc passé à Babylone l'hiver de 710 à 709; il y était au mois de février, lors des fêtes de Sebat, et il y resta quelque temps encore, car ce fut seulement en mai qu'il ouvrit une seconde campagne pour expulser Marduk-pal-iddin de son pays de Bit-Yakin où il s'était activement fortifié pendant tout l'hiver, tirant des secours en hommes et en argent des villes de Chaldée que le roi d'Assyrie avait négligé d'occuper, pour marcher sur Babylone. « Dans ma treizième année de règne, au mois d'Aïr, je partis de la ville de la main d'Oannès; je relevai mon courage et je disposai mes forces... Marduk-pal-iddin avait mis à contribution les villes d'Ur, de Larsa, et de Kisik, la demeure du dieu Laguda; il avait réuni ses forces à Dur-Yakin, et avait armé ses citadelles. » Le récit de la grande et décisive bataille livrée devant cette ville, située « près du fleuve et de la mer » est ainsi raconté dans l'inscription des Fastes de Sargon : « Marduk-pal-iddin mesura un plèthre (31 m. 50) en avant de son grand camp retranché, et à cette distance il fit exécuter un fossé large de 200 pieds (63 mètres) et profond d'une grande perche (9 m. 45) et il y fit entrer l'eau des canaux; il mena une tranchée jusqu'à l'Euphrate, et divisa son cours par des coupures dans la plaine. Il couvrit d'un retranchement la ville, siège de sa rébellion. Il créa des inondations, en coupant les digues. Lui et ses compagnons firent élever en l'air, comme des oiseaux, les insignes de sa royauté par ses hommes de guerre, et il disposa son armée en bataille. J'étendis mes combattants en même temps sur toute la ligne de ses canaux, et ils le mirent en fuite. Les eaux des fleuves roulèrent les cadavres de ses soldats, comme des troncs d'arbres. Les Suti (tribus de chasseurs nomades qui habitaient le désert voisin de la basse Chaldée) étaient présents à ce désastre... et ils s'en allèrent. J'anéantis ses gardes et les gens de Marsan, et je remplis de la terreur de la mort le reste de ses

bataillons. Il abandonna dans son camp les insignes de la royauté, le palanquin d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le sceptre d'or, le char d'argent, les ornements d'or, et des effets d'un poids considérable, et il s'échappa par une fuite clandestine. Il répara les brèches des murs de

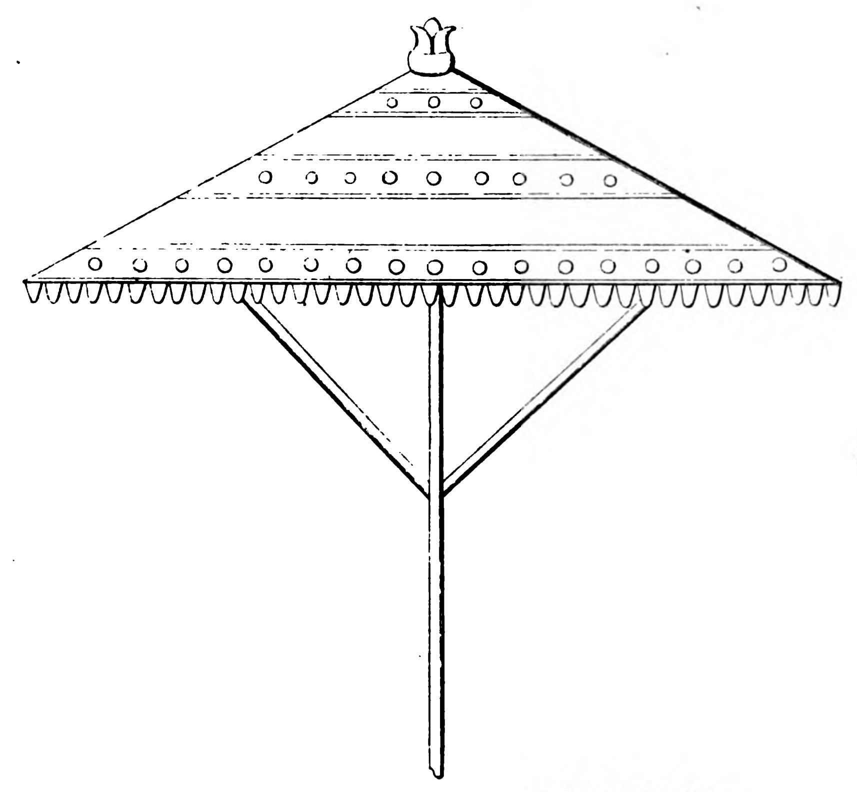


Eunuques portant le trône royal. (Bas-relief du palais de Sargon.)

sa citadelle, et y renferma les débris de son armée. J'assiégeai la ville de Dur-Yakin et je l'enlevai d'assaut. Je pris comme captifs et comme butin, lui-même, sa femme, ses fils, ses filles, l'or, l'argent, les richesses de son trésor, tous les serviteurs de son palais, les dépouilles abondantes de la ville, et tout ce qui restait des hommes de différentes classes qui s'étaient soustraits à ma domination. Je détruisis par le feu

Dur-Yakin, la ville de sa puissance; j'en renversai les remparts; j'en arrachai la pierre de fondation; j'en fis un monceau de décombres. »

Cependant et malgré tout, Marduk-pal-iddin parvint à s'échapper. « Ce Marduk-pal-iddin, poursuit l'inscription des Annales, reconnaissant sa propre faiblesse, fut terrifié; la crainte immense de ma royauté s'empara de lui; il abandonna son sceptre et son trône; en présence de mon envoyé, il baisa la terre. Il abandonna ses châteaux, il s'enfuit, et



Parasol royal. (D'après un bas-relief du palais de Sargon.)

l'on ne revit plus sa trace. J'appelai son fils, il bénit ma gloire et je lui accordai sa grâce. »

Sargon demeura ainsi vainqueur de la Babylonie et de la Chaldée. Il avait soumis à son sceptre tout le pays jusqu'au golfe Persique, rejeté les Élamites jusque dans leurs montagnes, contraint Marduk-pal-iddin à la fuite. Lorsqu'il racontait ces événements dans les inscriptions triomphales dont il couvrait les murailles de son nouveau palais de Khorsabad, il croyait avoir à jamais réduit à l'impuissance les velléités de révolte de Babylone. Mais il se trompait, car il avait affaire à la fois

à un peuple affamé d'indépendance et à un homme qu'aucun revers n'abattait. Aussi devait-il voir de nouveau lui-même, avant de mourir, le pays qu'il avait péniblement soumis reprendre les armes, mais il n'eut pas le temps de recommencer une nouvelle campagne contre Babylone, et c'est son fils Sennacherib que nous verrons reprendre un jour la conquête de la Chaldée.

Avant de rentrer en Assyrie, Sargon voulut toutefois achever la pacification du pays, ici par des mesures de douceur, là par la répression la plus sanglante. Il permit aux habitants de Sippara, de Nipur, de Babylone et de Borsippa de continuer à vivre dans leurs villes sous la surveillance de ses officiers, et il ne les condamna point à la déportation. Il favorisa même l'agriculture de ces contrées en distribuant aux habitants les terres que détenaient de temps immémorial les Suti qu'il refoula au loin dans le désert. Les anciens temples d'Ur, d'Uruk (Erech), de Rata, de Larsa, de Kullab, de Kisik, de Nivit-Laguda furent restaurés, et les divinités locales plus que jamais révérées et mises en honneur : on voit que les hommes du Nord se ressouvenaient de leur communauté d'origine avec les hommes du Midi, qui bien que vaincus, ne sont pas traités comme le furent partout les hommes d'une autre race. Une contribution régulière fut établie sur le pays de Bit-Yakin, jusques et y compris les villes de Samuna, de Bab-Dur, de Dur-Tilat, de Babu et de Tul-Humba qui dépendaient de l'Elymaïde. Les Élamites de la ville de Hummuk furent déportés jusqu'en Syrie, et la ville de Sakbat fut le siège du gouvernement assyrien du pays d'Elam : c'est là que résida Nabu-pakid-ilan, chargé spécialement de la rentrée des impôts.

Sargon méditait une expédition maritime dans l'île de Tilmun, célèbre dès la plus haute antiquité par ses sanctuaires vénérés, et qui eut pu devenir un nid de pirates fort inquiétant pour la côte qui venait de passer sous la domination assyrienne : elle était à cette époque éloignée de 20 *kasbu* au milieu de la mer. Le roi de l'île, Upiri, prévint le tout puissant monarque en venant spontanément lui offrir sa soumission et son tribut.

Il reçut aussi, tandis qu'il cantonnait encore dans le pays d'Elam, les ambassadeurs du roi des Moschiens, Mita, qui avait lutté jusque-là et qui enfin venait d'être définitivement dompté par un des généraux que Sargon avait préposé à la garde de ses provinces du nord-ouest. Bien plus, l'heureux monarque vit venir aussi baiser ses pieds les représen-

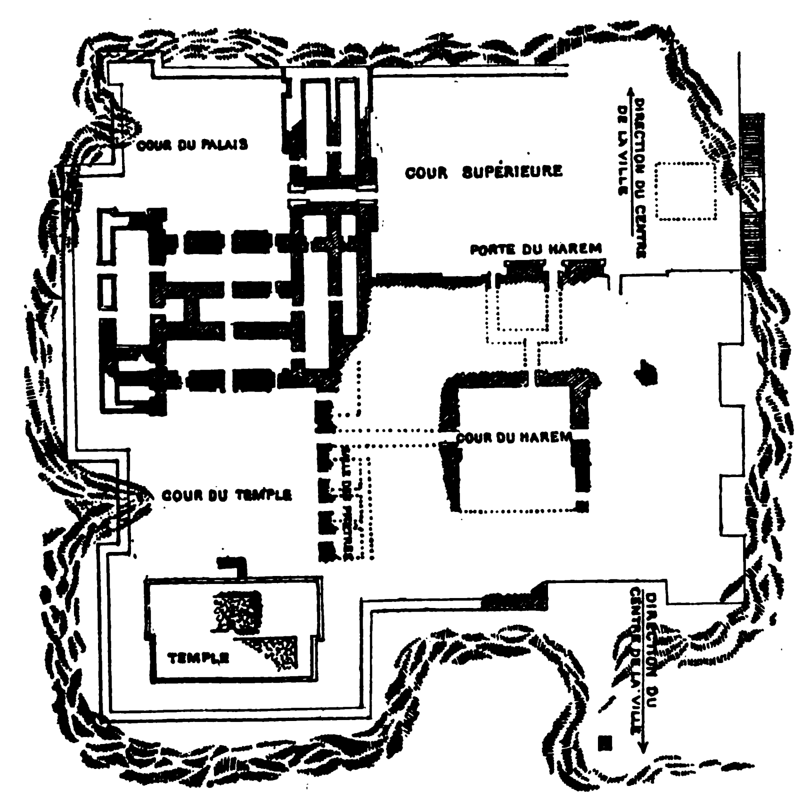
tants des sept rois de l'île de Chypre qu'il avait conquise quelques années auparavant. « Ces envoyés, dit-il, vinrent devant moi à Babylone ; ils m'apportèrent de l'or, de l'argent, des meubles, de l'ébène, du santal, les produits de leur pays. » Il y eut bien encore un mouvement de peu d'importance provoqué dans l'Elam par Mutallu, du pays de Kummuk ; mais il fut vite réprimé, et Sargon remonta le Tigre rassasié de gloire et de butin : ce grand ravageur traînait à sa suite, avec des troupeaux d'esclaves qu'il allait employer à se faire construire un superbe palais, toutes les richesses de la Chaldée et de la Susiane ; il avait même arraché au désert les maigres produits qui constituaient toutes les ressources des pasteurs nomades des confins de l'Arabie.

§ 6. — LE PALAIS DE KHORSABAD

La paix régnait enfin sur le monde, après seize ans de guerres acharnées, sans trêve ni relâche : c'était la paix du tombeau. Fier de ses conquêtes, Sargon ne songe plus qu'à jouir de sa gloire et à l'éterniser par un monument digne de lui. Les rois ses prédécesseurs s'étaient tous bâti des palais qui rivalisaient de magnificence et de splendeur ; il résolut à son tour, de faire travailler les esclaves qu'il avait ramenés de ses expéditions, à la construction d'un édifice qui surpassât tous les autres. Il choisit à cet effet un emplacement situé à quelques lieues au nord de Ninive, sur le Hasur, là où se trouve actuellement le village de Khorsabad, « Dans ce temps-là, dit-il, les hommes que mon bras avait conquis et que les dieux Asser, Nabu, Marduk avaient soumis à mon empire, suivaient mes lois avec piété. Alors, d'après la volonté divine et le vœu de mon cœur, j'ai construit, au pied du pays de Musri, pour remplacer Ninive, une ville que j'ai appelée Dur-Sarkin (château de Sargon). Les dieux Salman, Sin, Samas, Nabu, Raman, Adar et leurs grandes épouses qui règnent de toute éternité sur les temples du pays et dans les enfers, ont béni les œuvres merveilleuses que j'ai faites et les rues superbes de Dur-Sarkin.

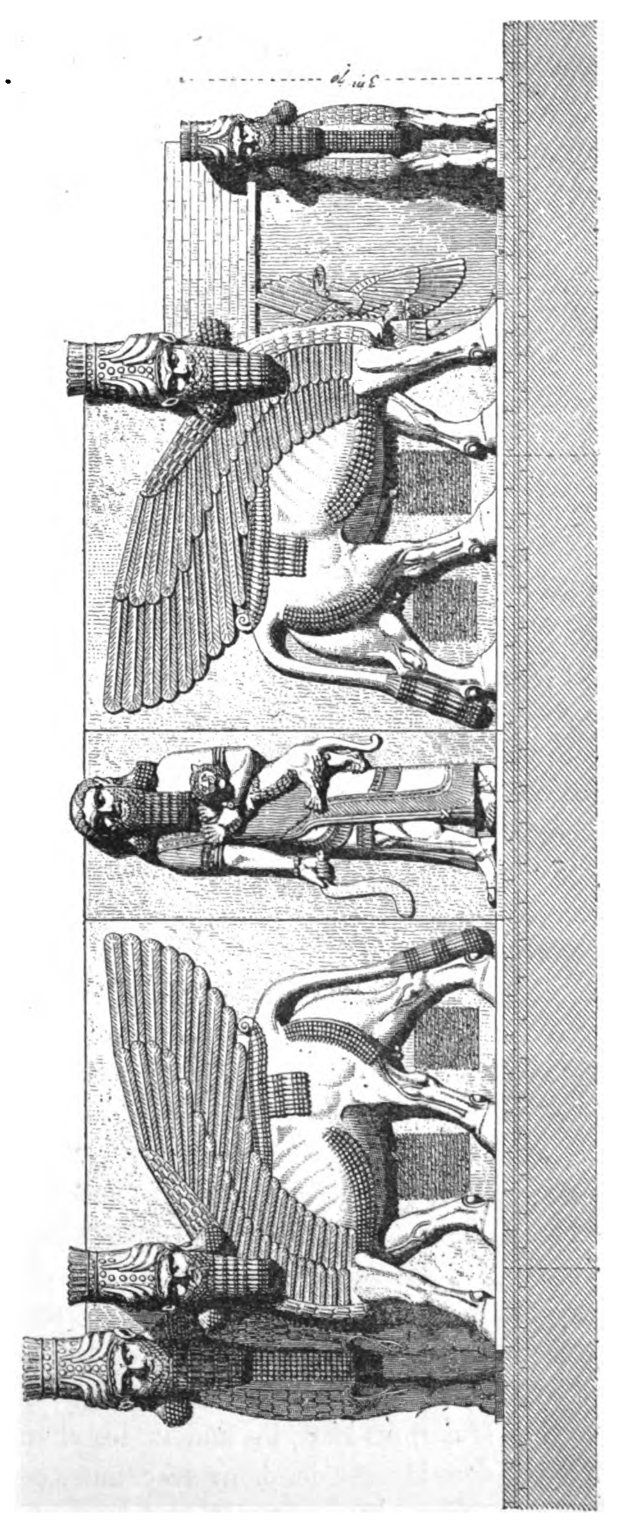
« ... Cette ville est située sur le versant des montagnes, au-dessus de la vallée et dans le voisinage de Ninive ; je l'ai faite pour qu'elle ressemble à Ninive. Trois cent cinquante rois environ ont exercé avant moi l'empire sur le pays d'Assur et ont illustré la puissance de Bel ; mais aucun, parmi eux, n'avait examiné cet emplacement ni songé à le rendre habitable, ni même tenté d'y creuser un canal ; j'ai pris cette décision...

J'ai pensé jour et nuit à rendre habitable cette ville, à inaugurer ses temples, les autels des grands dieux et les palais où siège ma Majesté ; j'en ai ordonné la fondation.... Pendant le jour, j'ai travaillé au milieu de la ville pour le bonheur et la satisfaction de mon cœur ; le soir je levais les mains vers le dieu qui fixe les destinées de Ninive. Lorsque les prières constantes de ma bouche arrivèrent aux sublimes interprètes divins, mes maîtres, elles y trouvèrent grâce entière, ils m'enjoignirent



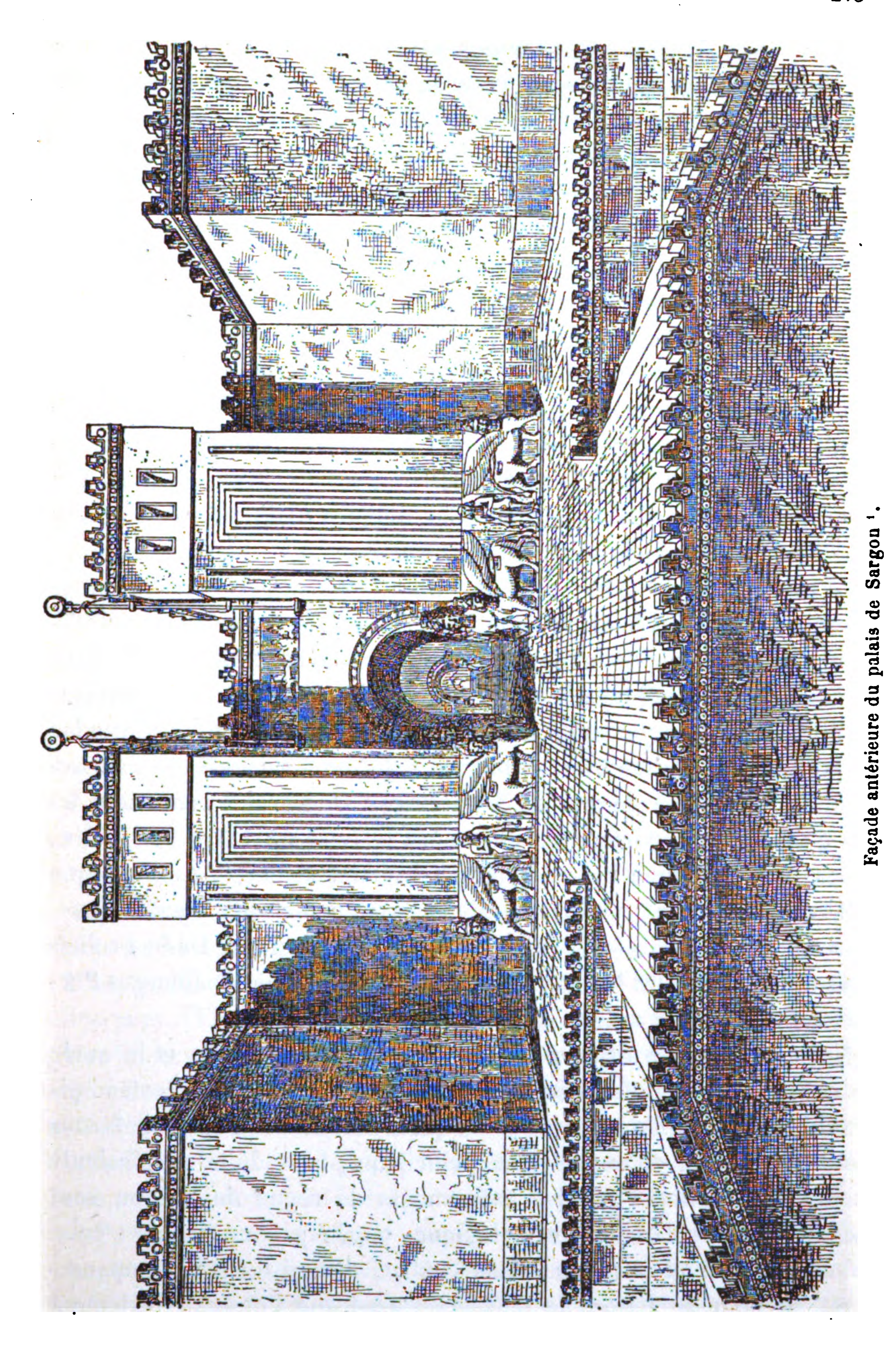
Plan du palais de Khorsabad.

de construire la ville, de creuser les canaux ; j'exécutai leurs ordres auxquels on ne saurait se soustraire. J'ai réuni mes légions, je me suis fait apporter ma tiare... J'ai fait un sacrifice en l'honneur du dieu de la brique, le maître des constructions en briques, Nergal, fils de Bel-Dagon.... Dans le mois d'Abu (juillet), où descend le dieu du Feu, qui chasse les nuées humides et qui pose les fondations des villes et des maisons, j'ai établi les fondations (de la cité), j'ai disposé les briques, j'ai élevé des autels, pour conjurer les mauvaises influences, en l'honneur de Salman, de Sin, d'Istar, de Raman, de Samas, d'Adar..: J'ai bâti



Un côté des portiques du palais de Sargon.

dans la ville, des palais couverts en peaux de *amsi*, construits en santal, en ébène, en lentisque, en cèdre, en cyprès, en pistachier d'une incomparable splendeur, pour le siège de ma royauté. J'ai disposé leur *dunnu* sur des plaques d'or, d'argent et de pierres précieuses, ornées de couleurs faites avec de l'étain, du fer, de l'antimoine, du khesbet. J'y ai écrit la gloire des dieux ; j'ai élevé au-dessus une charpente en cèdre, j'ai entouré avec des briques émaillées les poutres de pin et de lentisque, j'en ai calculé les intervalles, j'ai fait un monument semblable à celui du grand temple du pays des Hittites que l'on nomme en phénicien un *Bit-hilan* ; j'ai disposé entre les portes huit lions doubles... Ils furent fabriqués en l'honneur de ma déesse Istar, ... en matériaux du mont Amanus ; j'y ai aussi placé des monstres à tête humaine (*nirgalli*) et j'ai sculpté avec art les pierres de la montagne. Pour décorer les portes, j'ai fait des ornements dans les linteaux et sur les montants ; j'ai placé au-dessus des traverses en marbre d'une grande dimension ; j'ai élevé des murs qui ont frappé d'admiration les grands du pays.... J'ai enfoui profondément le cylindre de fondation (*temen*) au-dessous des pierres de la montagne. J'ai dirigé la hauteur et la largeur de l'enceinte vers huit directions et j'ai percé huit grandes portes. Samas me donne la satisfaction de mes désirs, Raman m'apporte l'abondance : j'ai nommé les grandes portes de l'Orient, les portes de Samas et de Raman. Bel a posé les fondations de la ville, Belit s'est parée du khesbet : j'ai donné aux grandes portes du Midi les noms de portes de Bel et de Belit. Anu active les œuvres de ma main ; Istar conduit les hommes au combat : j'ai appelé les grandes portes de l'Occident, portes d'Anu et d'Istar. Nisruk-Salman dirige les mariages, Mylitta préside aux naissances, j'ai consacré les grandes portes du Nord à Mylitta et à Salman. ... J'ai habité dans mon palais avec le grand seigneur Bel-Dagon, le maître des terres, avec les dieux et les déesses qui habitent le pays d'Assur, avec leurs légions, avec les chefs des provinces, avec les satrapes, les sages, les docteurs, les grands, les lieutenants, les gouverneurs du pays d'Assur, et j'y ai rendu la justice... J'ai ordonné d'y déposer l'or, l'argent, les vases en or et en argent, les pierres précieuses, les pierres de diverses couleurs, le fer, les étoffes de laine et de lin, les étoffes bleues et pourpres, les perles, le santal, l'ébène ; d'y héberger les chevaux du pays de Musri, les ânes, les mulets, les chameaux et les bœufs. J'ai porté la joie dans le cœur des dieux avec toutes ces richesses. Puisse Assur, le père des dieux, bénir ces palais, en donnant à ces images



Façade antérieure du palais de Sargon [1].

[1] Restitution de M. Victor Place.

un éclat éternel; qu'il veille sur eux jusqu'aux jours les plus reculés; que devant sa face suprême, le Taureau sculpté, le Taureau protecteur et le dieu qui procure le bonheur et la joie, restent dans ce palais aussi longtemps que les matériaux n'en bougeront. Qu'avec l'aide d'Assur, le roi qui a bâti ce palais se réjouisse dans sa progéniture et qu'il multiplie sa race; que ces murs durent jusqu'aux jours les plus reculés; que celui qui habite cette demeure en sorte entouré du plus grand éclat; qu'il se réjouisse, dans l'exaltation de son cœur, d'avoir accompli ses vœux, atteint son but, et rendu sa gloire sept fois plus illustre. »

Dans d'autres passages des mêmes inscriptions dont nous venons de rapprocher les fragments qui se complètent et s'éclairent mutuellement, Sargon énumère les dimensions du palais, il formule les imprécations d'usage contre ceux qui détruiraient ou dégraderaient son œuvre, et il donne des détails architectoniques malheureusement encore à peu près incompréhensibles pour nous.

C'est ce palais de Khorsabad que Botta a découvert, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, et ce sont ses bas-reliefs qui forment aujourd'hui une grande partie du musée assyrien du Louvre. Botta et M.V. Place après lui, qui ont déblayé le palais, en ont décrit en détail la distribution intérieure; on y compte jusqu'à deux cent neuf chambres, grandes ou petites, et il couvre avec les terrasses qui en formaient le soubassement une superficie de près de dix hectares. On a évalué la masse d'argile qu'il a fallu apporter pour élever ces terrasses à 1,350,524 mètres cubes. Notre imagination est confondue quand nous réfléchissons que cette masse prodigieuse de matériaux a été transportée à dos d'homme, dans des hottes destinées à cet usage, car c'est ainsi que les bas-reliefs nous représentent les travaux, et, comme le remarque M. Georges Perrot, nulle part il n'y a trace de l'emploi de tombereaux[1].

Nous reviendrons ailleurs sur l'architecture de ce palais et le mode de construction qui fut employé par Sargon. Quant aux textes épigraphiques qui expliquent les scènes qui se déroulent en bas-reliefs sous nos yeux, on en distingue deux principaux, reproduits en plusieurs exemplaires. Dans l'un, les événements du règne de Sargon sont racontés d'après l'ordre chronologique, année par année, c'est celui qu'on a appelé *les Annales*; dans l'autre, décoré un peu pompeusement du nom de *Fastes*, le rédacteur, ainsi que l'observe justement

[1] G. Perrot et Ch. Chipiez, *Hist. de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 428.

M. Menant[1], semble avoir eu particulièrement en vue de mettre en saillie les principaux événements du règne, sans s'attacher rigoureusement à leur ordre chronologique. D'autres inscriptions ont aussi été relevées sur les taureaux gigantesques qui décoraient la principale entrée du palais ; on en a trouvé jusque sur les pavés des portes ; enfin, dans les fondations, on a découvert les fameux *temen* dont parle le texte que nous avons reproduit plus haut : ce sont des plaques en or, en argent, en cuivre et en plomb, chargées d'inscriptions commémoratives de la construction de Dur-Sargin.

Au début des plus importantes de ces inscriptions, Sargon énumère ses titres et récapitule les conquêtes qu'il a faites : « Palais de Sargon, roi grand, roi puissant, roi des légions, roi du pays d'Assur, représentant des dieux à Babylone, roi des Sumers et des Accads, roi des quatre régions, favori des grands dieux. » Il se vante d'avoir restauré les temples des villes chaldéennes, d'avoir remis en vigueur « les lois du pays d'Assur et de la ville de Harran (*Charrae*) qui étaient tombées en désuétude depuis nombre d'années, » d'avoir marché dans l'obéissance des grands dieux. « J'ai régné, dit-il, depuis l'île de Chypre (Yatnana) qui est située au milieu de la mer du soleil couchant jusqu'aux frontières de l'Égypte (Musri) et du pays des Moschiens ; depuis le vaste pays de Phénicie (Aharri), de Syrie (Hatti) jusqu'aux lointaines contrées de la Médie qui confinent à la terre de Bikni, y compris les pays d'Illibi et de Ras sur la frontière de l'Elymaïde. J'ai régné aussi sur les tribus de Itu, Iabu, Haril, Ladbud, Hauran, Hubul, Ruha, Litaï, cantonnées sur les bords des canaux Surappi et Ukni ; sur les Suti du désert, sur le pays de Yatbur, y compris les villes de Samhuna, de Babdur, de Dur-Tilat, de Bilat, de Dunni-Samas, de Bubi, de Tul-Humba, qui dépendent des pays d'Elam et de Kar-Dunias ; sur la haute et la basse Chaldée, sur les cantons de Bit-Amukan, de Bit-Dakkur, de Bit-Silan, de Bit-Sahalla qui forment l'ensemble de la Chaldée ; sur le pays de Bit-Yakin situé sur le bord de la mer, en face de l'île de Tilmun. J'ai perçu les tributs de tous ces peuples, j'ai institué au-dessus d'eux mes lieutenants comme gouverneurs et je les ai réduits sous ma dépendance. »

Un fragment de la liste des Limmu nous apprend que c'est le 22 Tisri (septembre) 706, que le palais de Dur-Sargin fut consacré aux dieux, et qu'il fut inauguré le 6 Abu (juillet 705). L'année suivante, sous le limmu

[1] *Annales des rois d'Assyrie*, p. 156.

d'Upahhir-Bel, gouverneur d'Amida, la même liste contient ces simples mots : « Assassinat de Sargon par Bel-Kaspaï, de la ville de Kulumma ; le 12 Abu (juillet) 704, avènement de Sennachérib. » Ainsi Sargon ne jouit qu'un an à peine des splendeurs qu'il avait accumulées dans son palais : ce grand conquérant ne s'était préparé qu'un riche tombeau, il tombait comme il s'était élevé, par une misérable conspiration de soldats mécontents.

CHAPITRE VII

RÈGNE DE SENNACHÉRIB (704 à 680 av. J.-C.)

---

§ I. — GUERRES EN CHALDÉE

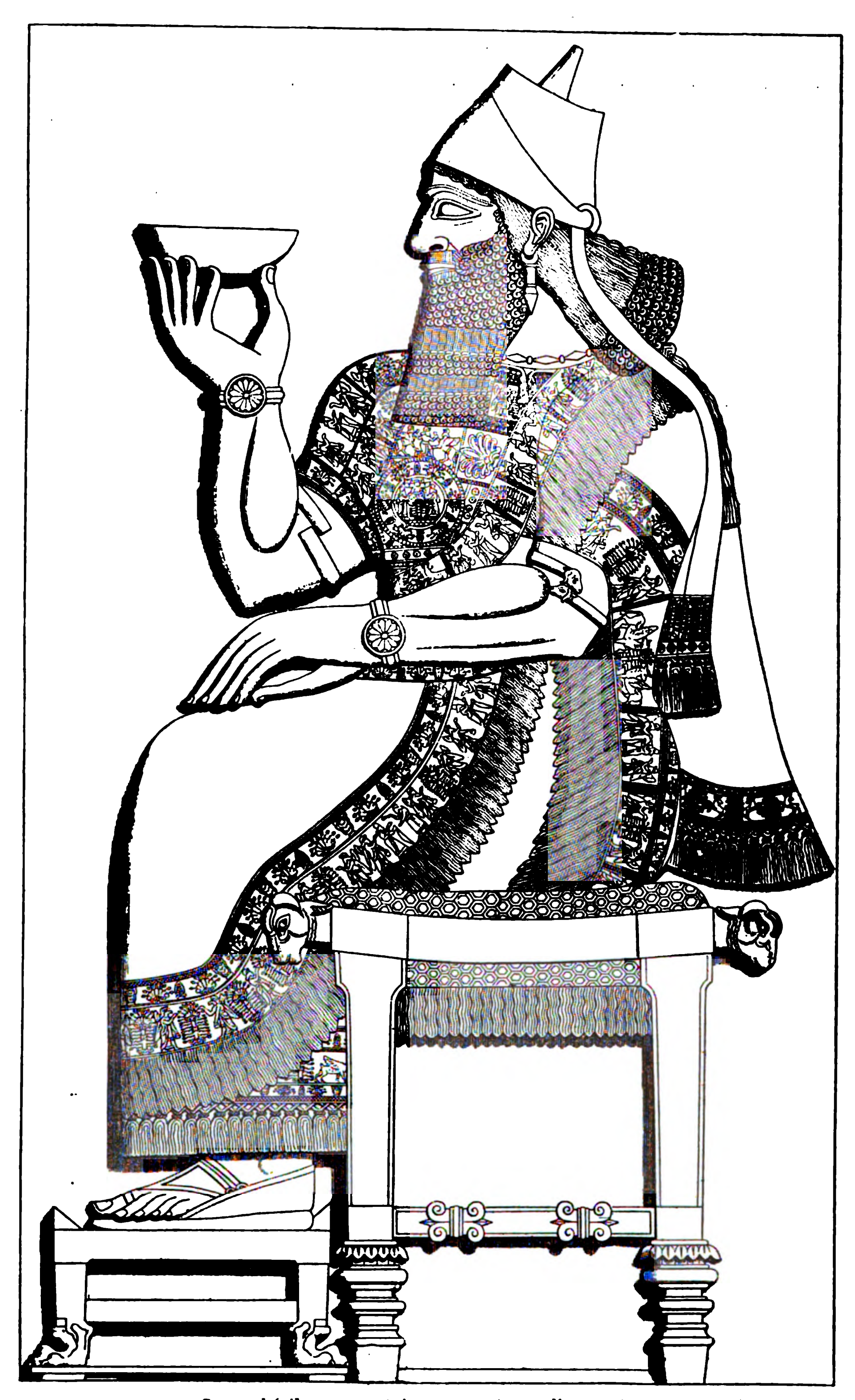
Sennachérib (Sin-ahê-erba) était gouverneur de Chaldée lorsqu'il apprit la nouvelle du meurtre de son père; il quitta précipitamment son palais de Babylone, et courut à Ninive, autant pour s'approprier le trône qu'on voulait lui ravir que pour venger un attentat qui ne répugnait point trop aux mœurs assyriennes. On ne sait ce qu'était le meurtrier Bel-Kaspaï, ni même où se trouvait la ville de Kulumma d'où il sortait. C'était probablement un homme de bas étage soudoyé par quelque ambitieux, ou plus vraisemblablement peut-être, il n'était pas étranger au mouvement insurrectionnel qui. depuis quelques mois déjà, couvait sur plusieurs points de l'empire. Pendant les dernières semaines du règne de Sargon des nouvelles sinistres étaient arrivées à Ninive : un courrier était accouru des montagnes arméniennes annonçant que le roi de l'Urarthu, Argistis, après s'être proclamé indépendant, s'était avancé à la tête d'une armée jusque dans la province de Van; un autre, venu de l'Orient, apprenait que le roi d'Élam, Sutruk-Nahunta, était entré en vainqueur dans plusieurs villes frontières; enfin celui qui apportait les lettres de Chaldée laissait prévoir de ce côté un terrible orage. C'est au milieu de ces conjonctúres que Sargon avait été assassiné dans son palais, et il est difficile de supposer que le bras du meurtrier n'ait pas été dirigé par les vaincus que la soif de la vengeance avait transformés en conspirateurs.

C'est à cette époque que se rapporte un épisode qui n'est raconté que dans un fragment de Bérose conservé dans la version arménienne de la chronique d'Eusèbe. On y apprend que l'insurrection chaldéenne qui éclata aussitôt que Sennachérib eut quitté Babylone, eut pour premier auteur un certain Hagisès dont le nom ne s'est pas encore rencontré dans les documents indigènes. Au bout de trente jours, Hagisès, qui

aurait voulu faire une révolution à son profit personnel, fut tué par Marduk-pal-iddin qui reparaît sur la scène politique et qui, au bruit du soulèvement qu'il avait clandestinement fomenté, était accouru du pays d'Élam où il se tenait caché depuis cinq ans. Ce fut dès lors le fils de Yakin qui dirigea la révolte, et, pour la seconde fois, il se trouva le protagoniste de la lutte de la nationalité babylonienne contre la puissance de l'Assyrie. Quelques savants ont supposé que le Marduk-pal-iddin qui combattit contre Sennachérib n'était pas le grand vaincu de Dur-Yakin, mais un personnage homonyme, peut-être son fils. Rien n'autorise une pareille conjecture, et les expressions des documents officiels du règne de Sennachérib, comme celles du fragment de Bérose, paraissent formelles pour conclure que le fils de Sargon avait devant lui comme adversaire, un prince déjà antérieurement connu, et qu'il n'y eut, dans toute cette période de l'histoire de Babylone, qu'un seul et même Marduk-pal-iddin qui se relevait, plus énergique, après chaque défaite, pour recommencer à se battre contre les Assyriens[1].

Son trône affermi, la conspiration du palais étouffée dans son germe, Sennachérib, dès le printemps de 703, ouvrit la campagne en marchant droit sur Babylone. La guerre fut, du reste, très courte et décidée en une seule bataille qui se livra en avant de la grande cité et dans son proche voisinage, à Kis, localité qu'on peut reconnaître dans les ruines appelées actuellement Oheymir, à dix kilomètres environ au nord-est de Babylone. « Au commencement de mon règne, dit Sennachérib, je vainquis en vue de la ville de Kis, Marduk-pal-iddin, roi de Kar-Dunias et l'armée d'Élam. Au milieu de la bataille, il abandonna ses bagages, s'enfuit seul et se réfugia dans le pays de Guzumman, sur le canal Nahar-Agamme (canal des marécages) ; il gagna les marais et sauva sa vie. Les chars, les fourgons, les chevaux, mulets, ânes, chameaux et les autres animaux qu'il avait laissés au milieu de la bataille, tombèrent entre mes mains. J'entrai après, en triomphe, dans son palais à Babylone; j'ouvris son trésor, et j'enlevai l'or, l'argent, les vases d'or et d'argent, les pierres précieuses, les objets de prix, ses biens, ses bijoux, son riche trésor, son épouse, les femmes de son palais, les officiers, les grands de sa cour, toute son armée et les hommes de service du palais; je les fis sortir et je les emmenai en esclavage. J'envoyai à sa poursuite mes soldats dans le pays de Guzumman, jusqu'au canal et dans les marais. Ils le cher-

[1] Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e édit., p. 339 et suiv.



Sennachérib sur son trône, en costume d'apparat [1].

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.

chèrent pendant cinq jours, mais ils ne parvinrent pas à retrouver sa trace. Avec la force du dieu Assur, mon seigneur, j'assiégeai et je pris 79 villes et châteaux de la Chaldée, et 828 bourgs de leur dépendance ; j'en emmenai les habitants captifs. Les garnisons de soldats araméens et chaldéens qui étaient dans Uruk, Nipur, Kis, Ur, et dans la ville des révoltés (Babylone), je les fis sortir et je les réduisis en esclavage. Bel-ibus, fils d'un astrologue de la ville de la main du dieu Oannès (Babylone), qui avait été élevé avec les pages de mon palais, fut porté par moi à la royauté sur les Sumers et les Accads. »

Bel-ibus, le nouveau roi de Babylone implanté par la conquête, est le nom que nous trouvons altéré par les copistes en Élibus, dans le fragment de Bérose, et très exactement conservé sous la forme βηλίβου dans le Canon de Ptolémée. L'astronome alexandrin fait succéder Belibus à l'anarchie de deux ans, c'est-à-dire à la révolte dirigée par Marduk-pal-iddin au mois de février 702 ; mais cette date est le résultat de l'arrangement systématique du Canon, depuis longtemps remarqué par tous les chronologistes, et l'on n'en peut conclure qu'une chose : c'est que l'avènement de Bel-ibus, installé comme prince vassal de Sennachérib, eut lieu moins de six mois avant ou moins de six mois après. La campagne où fut vaincu Marduk-pal-iddin ayant commencé au printemps de 703, il est à présumer que ce dût être à la fin de la même année que le jeune homme choisi par Sennachérib fut placé sur le trône, à moins que le monarque assyrien n'ait attendu les fêtes solennelles du mois de Sebat pour installer son vassal.

Sennachérib énumère ensuite dix-huit tribus sur lesquelles il fit, avant de rentrer en Assyrie, une immense razzia : les Tumuna, les Ritihu, les Yadakku, les Ubudu, les Kiprê, les Malihu, les Gurumu, les Ubulu, les Damunu, les Gambulu, les Hindaru, les Rua, les Puqudu, les Hamranu, les Hagaranu, les Nabatéens, les Litau, les Araméens. Il se vante d'avoir enlevé et transporté dans ses provinces proprement assyriennes, 208,000 hommes et femmes, 7,200 chevaux, mulets et ânes, 5,330 chameaux, 70,200 bœufs et 800,600 moutons. Il est remarquable pourtant que Sennachérib ne dit point qu'il poursuivit sa conquête jusque dans le pays de Bit-Yakin où Marduk-pal-iddin s'était finalement réfugié, après avoir échappé, dans les marais, à la poursuite des Assyriens ; aussi, en s'en retournant mettre son butin et ses esclaves en lieu sûr, le roi d'Assyrie prévoyait bien sans doute que la guerre n'était pas terminée.

Elle éclata en effet de nouveau, trois ans plus tard, à la faveur des embarras qui assaillirent Sennachérib en Syrie et en Judée et que nous rapporterons bientôt. Encore une fois Marduk-pal-iddin était l'âme et l'instigateur du mouvement insurrectionnel. Du fond de sa principauté de Bit-Yakin il s'était ménagé d'abord l'alliance du roi d'Élam, et avait appelé aux armes toutes les tribus de la Chaldée et le peuple de Babylone. Il trouva un auxiliaire particulièrement zélé dans un jeune cheikh d'une des tribus araméennes les plus voisines de la grande cité, Suzub, fils de Gatul, qui devait bientôt le remplacer comme chef des rebelles chaldéens. Même, le vice-roi installé quatre ans auparavant à Babylone comme représentant de la domination assyrienne, Bel-ibus, se souvenant de son origine babylonienne plus que de son éducation parmi les pages de la cour de Ninive, pactisa avec l'insurrection.

Sennachérib ne perdit pas un instant. Il rassembla en hâte une nouvelle armée et la dirigea vers le sud, pour étouffer le danger dès sa naissance, et atteindre Babylone avant que les Chaldéens y fussent entrés et s'y fussent fortifiés. Il y parvint en effet avant eux, arrêta Bel-ibus et l'envoya dans les prisons de l'Assyrie. Ceci se passa sans lutte sérieuse et nous est uniquement rapporté par un fragment de Bérose. Le prisme de Sennachérib ne commence le récit de l'expédition qu'après le châtiment de Bel-ibus, au moment où l'armée assyrienne rencontre une résistance armée de la part des Chaldéens.

« Je me recommandai, dit-il, au dieu Assur, mon seigneur; je rassemblai la totalité de mon armée et je décidai une expédition contre le pays de Bit-Yakin. Pendant ma marche, je vainquis, dans la ville de Bitut, Suzub, de la tribu de Kalban, qui demeurait près du canal Nahar-Agamme. Quant à lui-même, son glaive évita la bataille avec moi, son courage l'abandonna; il se déroba furtivement comme un lépreux, et on ne revit plus sa trace. Je me tournai d'un autre côté, et je dirigeai mes pas sur Bit-Yakin. Ce Marduk-pal-iddin, que j'avais vaincu dans ma première campagne et dont j'avais brisé la superbe, redouta le choc de mes armes puissantes et l'attaque imminente de mes irrésistibles batailles. Il réunit les dieux protecteurs de son pays dans leurs arches sacrées; il les embarqua sur des vaisseaux, et s'envola comme un oiseau, vers la ville de Nagit-Rakki, qui est au milieu de la mer. Je fis sortir de la partie du pays de Bit-Yakin voisine du Nahar-Agamme, et du milieu des marais, ses frères, la race de sa maison paternelle, qui avaient abandonné les bords de la mer, avec le reste des

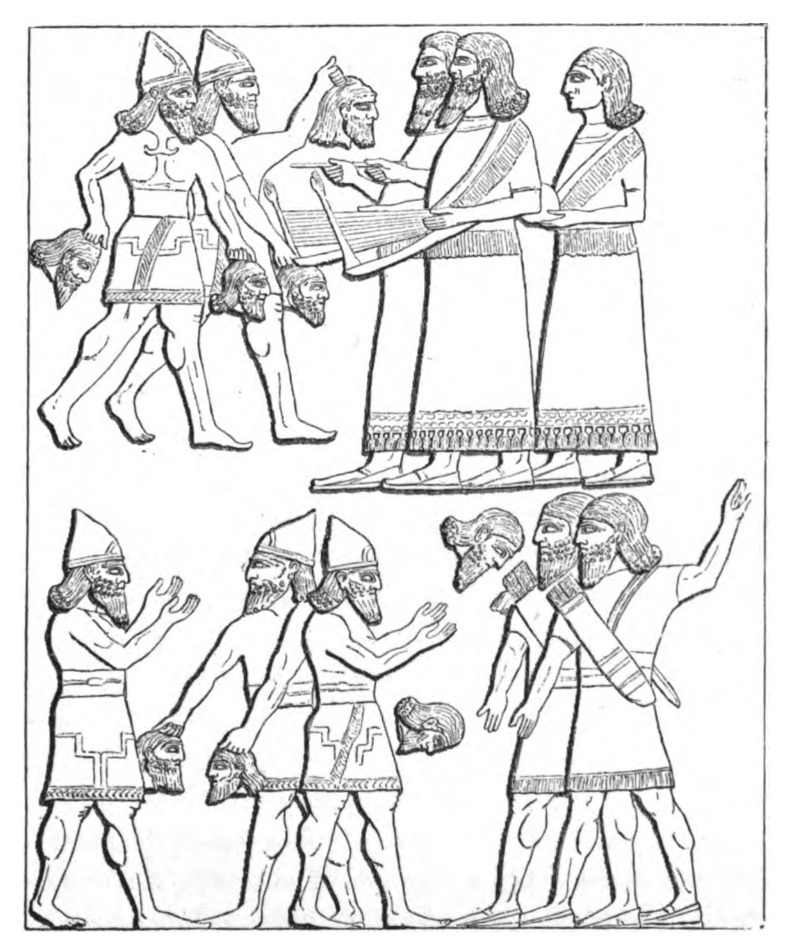
hommes de son pays ; je les réduisis en esclavage. Je détruisis ses villes, je les démolis, je les changeai en monceaux de décombres. J'inspirai le tremblement à ses amis, les hommes d'Élam. A mon retour, j'assis sur le trône de la domination Assur-nadin-sum, mon fils aîné, rejeton de mes entrailles ; je lui confiai à gouverner toute l'étendue du pays des Sumers et des Accads. »

Le pays était donc encore une fois purgé d'insurgés, mais leurs chefs ne s'étaient pas laissés prendre et ils s'étaient réfugiés dans les îles du golfe Persique, emportant, en attendant un revirement de la fortune, les statues de leurs dieux, qui étaient pour eux un talisman et un gage de succès final. L'avènement d'Assur-nadin-sum au trône vassal de Babylone est placé par le canon de Ptolémée dans les premiers mois de 699. Par conséquent, la campagne au retour de laquelle ce prince fut institué avait eu lieu dans l'hiver de 700 à 699.

Deux ans de paix succédèrent à ces évènements. Sennachérib « restait à Ninive », comme dit la Bible, et n'était pas soucieux de s'exposer encore, avant d'avoir réparé ses forces, aux dangers des tentatives de conquêtes lointaines. Quant à Babylone, épuisée par ses deux insurrections successives, elle ne bougeait pas, non plus que la Chaldée ; Assur-nadin-sum, son vice-roi, veillait d'ailleurs au maintien d'une paix si chèrement achetée.

Cependant l'infatigable Marduk-pal-iddin s'agitait toujours. Il paraît que, retiré depuis 699 dans le pays d'Elam, et mis en possession par le roi de ce pays, Kudur-Nahunta, d'un district de la côte, il était parvenu à déterminer les habitants du Bit-Yakin, et les plus ardents patriotes de la Chaldée et de la Babylonie à y émigrer en masse, moins pour fuir la domination assyrienne que pour former une nouvelle armée derrière la frontière, et se jeter sur la Chaldée au moment propice. Sennachérib, averti à temps, ne pouvait laisser une pareille tentative aboutir, et il se vit forcé de prendre les devants. « Dans ma sixième campagne, dit-il, les hommes du pays de Bit-Yakin avaient méprisé les forces de ma puissance en murmurateurs; ils avaient réuni les dieux protecteurs de leur pays, dans leurs arches sacrées, et ils avaient franchi la grande mer du soleil levant. Ils avaient établi leurs demeures dans la ville de Nagit, au pays d'Elam. Je traversai la mer sur des vaisseaux syriens. » Ces vaisseaux qui descendirent le Tigre depuis Ninive, et l'Euphrate depuis Tul-Barsip, pour atteindre le golfe Persique, étaient montés par des matelots de Sidon et d'autres

marins expérimentés de la Phénicie et de l'île de Chypre : c'étaient des prisonniers de guerre amenés de la côte de la Méditerranée. Devant la ville d'Ubua, au confluent des deux fleuves, toute la flotte se trouva rassemblée : c'est là que l'armée assyrienne s'embarqua, et en cinq



Guerriers assyriens comptant les têtes des ennemis tués sur un champ de bataille[1].

jours de navigation, elle atteignit l'embouchure commune des deux fleuves, appelée la « Bouche-de-Salut » (Bab-Salimeti).

En entrant dans le golfe Persique, Sennachérib offrit, du haut de son navire, un sacrifice solennel au dieu de l'Océan; il jeta dans la mer, comme offrande, de petits modèles de vaisseaux en or et des poissons du même métal, puis il partit et aborda sans difficulté. « J'occupai, dit-il, les villes de Nagit et de Nagit-Dihbin, et le district de Hilmu, la ville

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.

de Mila et le district de Hupapan. J'attaquai le pays d'Elam. Je n'y laissai pas le moindre reste debout; je fis embarquer les Élamites sur des vaisseaux, et repasser sur la rive opposée; je dirigeai leurs pas vers l'Assyrie. Je détruisis les villes de leurs districts, je les démolis, je les consumai par le feu, je les changeai en déserts et en monceaux de ruines. Après cela, les notables babyloniens qui étaient avec Marduk-pal-iddin, l'abandonnèrent et s'enfuirent en cachette; ils appelèrent à leur secours le roi d'Elam, qui établit à Babylone, Suzub, fils de Gatul, au-dessus d'eux. »

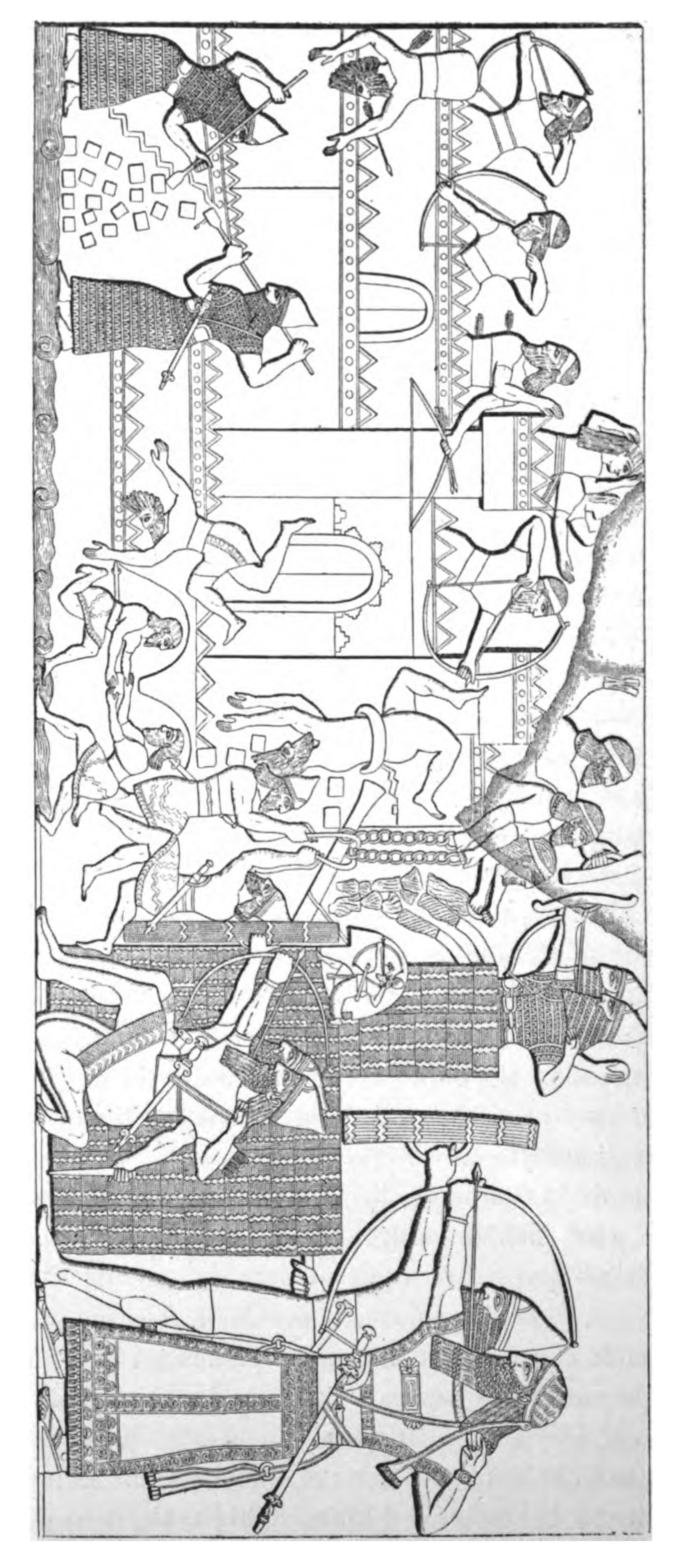
C'est pendant que Sennachérib était occupé à l'expédition maritime dont on vient de lire le récit, qu'éclata, dans Babylone même, l'insurrection de Suzub, soutenue par les Elamites, et que le vice-roi assyrien Assur-nadin-sum fut chassé de son palais. L'armée assyrienne allait se trouver coupée de son pays. Elle abandonna aussitôt les districts de la frontière de Susiane et se retourna contre les révoltés; deux grandes batailles, l'une sous les murs d'Uruk, l'autre près de Babylone, dispersèrent leurs forces, et Suzub fut pris par Sennachérib, qui lui laissa la vie, « en signe d'alliance avec le dieu Adar », dit-il; il envoya Suzub, sous bonne garde, en Assyrie, d'où ce dernier ne devait pas tarder à s'échapper. Le roi d'Elam fut aussi, quelques jours après, honteusement battu et obligé de rentrer dans son pays.

Marduk-pal-iddin, qui n'a joué qu'un rôle effacé dans la dernière prise d'armes, était déjà bien vieux alors, puisqu'il occupait depuis quarante-trois ans la scène de l'histoire; il dut mourir peu après ces événements, car il n'est désormais plus question de lui. La guerre continua l'année suivante, avec le roi d'Elam seul, qui se trouva ainsi, par le fait des circonstances, abandonné de ceux même qu'il était venu secourir. Sennachérib porta d'abord ses coups sur deux villes appelées Bit-Haïri et Raza qui, du temps de Sargon, faisaient partie de l'Assyrie, mais que les rois d'Elam, à la faveur des guerres, s'étaient annexées. Les habitants en furent expulsés en bloc et remplacés par les prisonniers que le roi d'Assyrie ramenait des provinces occidentales de son empire, et qui furent ainsi placés sous la surveillance immédiate du gouverneur de la ville de Dur-il. Après cette exécution sommaire, trente-quatre places fortes parmi lesquelles nous citerons notamment Bubê, Dunni-Samas, Bit-Ahlame, Bit-Arabi, tombèrent successivement entre les mains du vainqueur. Alors, Kudur-Nahunta tenta un coup désespéré. Il appela aux armes tous les hommes valides

de l'Elymaïde, abandonna la ville de Madaktu dont il avait fait sa place d'armes, et se réfugia dans le pays de Haïdal où il attendit l'ennemi de pied ferme. Sennachérib n'osa s'avancer à sa poursuite avant d'avoir pris la ville de Madaktu, qu'une solide garnison était résolue à défendre jusqu'à la dernière extrémité : le récit embarrassé que fait le roi d'Assyrie de son expédition, montre qu'il échoua en partie dans son projet : « J'avais résolu, dit-il, d'entreprendre une expédition contre Madaktu; pour cela, j'ai consulté le mois, le jour, la prohibition ou la permission des astrologues. Mais j'ai été arrêté par la pluie du ciel et la neige dans les montagnes. Je suis revenu sur mes pas, et je suis rentré à Ninive. »

Le roi d'Elam triomphait puisqu'il n'était pas vaincu, et l'indépendance de son pays était assurée. Malheureusement il mourut peu de temps après la retraite du roi d'Assyrie, et cet événement parut si heureux à Sennachérib, qu'il en attribue la cause aux dieux tutélaires du pays d'Assur : « Suivant les décrets d'Assur, mon seigneur, dit-il, trois mois après mon départ, le terme de la vie fixé pour Kudur-Nahunta, roi d'Elam, arriva. Le jour même de sa mort, suivant les coutumes de ce royaume, Umman-Menan, son frère, s'assit sur le trône. » Malheureusement, ce grand bonheur pour le roi d'Assyrie fut contrebalancé par un incident qui devait avoir les conséquences les plus funestes : l'ancien roi de Babylone, Suzub, prisonnier et confié à la garde du préfet de Lahir, avait réussi à briser ses fers et à s'évader, « grâce à la complicité d'un homme d'Aruzik, un transfuge coupable de sang versé. » En vain, Sennachérib lança ses sicaires à la poursuite du fugitif : « Je voulais, dit le roi d'Assyrie, l'atteindre pour avoir son sang et sa vie, mais il s'enfuit vers les rebelles du pays d'Elam; puis, bientôt, par ruse et perfidie, il revint du pays d'Elam, et pénétra au cœur même de Babylone. »

L'insuccès de la campagne du roi d'Assyrie, dans la Susiane, l'année précédente, était bien de nature à réveiller les espérances des Babyloniens. Aussitôt que Suzub apparut dans la cité de Bel, le peuple, chassant la garnison assyrienne, le proclama roi. Son premier soin fut de s'assurer le secours du roi Umman-Menan, et il l'obtint en livrant au monarque susien les trésors accumulés dans le temple E-Saggil par le gouverneur assyrien : « Dispose ton armée, lui écrivit-il, prépare tes forces, marche vers Babylone et fortifions nos mains. » Et Sennachérib ajoute : « Cet homme d'Elam, dont j'avais, dans une expédition



Siège d'une forteresse. (Bas-relief de Nimroud.)

antérieure, attaqué et pris les villes, se mêla à ces projets. Il imposa les villes, il disposa son armée et ses forces, il augmenta le nombre de ses chars, de ses instruments de guerre, de ses chevaux et de ses bêtes de somme. » Bref, Umman-Menan, passa la frontière à la tête d'une nombreuse armée ; il avait joint à ses propres troupes des auxiliaires tirés des pays de Parsuas, d'Anzan, de Pasir, d'Ellibi, de Bit-Adin, de Bit-Amukan, de Lahir, avec les contingents des cantons semi-chaldéens de Pukud, de Gambul, de Rua, de Malah, de Rapik, de Kindar, de Damun et d'une foule d'autres, y compris les milices de Bit-Yakin que lui amena Nabu-zikir-iskun, le fils de Marduk-pal-iddin.

« Ils se dirigèrent sur Babylone, pour rejoindre Suzub, l'homme de la tribu de Kalban. Le peuple de Babylone vint, de son côté au-devant d'eux, et ils marchèrent unis. Pareils à des bandes innombrables de sauterelles qui se répandent dans la plaine pour la dévaster, ils se ruèrent contre moi. La poussière, soulevée par leurs pieds, était semblable au nuage épais des pluies de l'automne, qui envahit les vastes cieux, cachant ce qui était devant moi. Près de la ville de Halul, sur les bords du Tigre, ils s'établirent en ligne, en face de mon camp, et voulurent tenter le sort des armes. »

La fortune des batailles fut favorable au roi d'Assyrie. « Pour moi, ajoute-t-il, je me confiai à Assur, à Sin, à Samas, à Bel, à Nabu, à Nergal, à Istar de Ninive, à Istar d'Arbèles, les dieux mes protecteurs. J'ai imploré leur secours, contre l'ennemi qui s'avançait vers moi. Les dieux entendirent ma prière et ils m'accordèrent leur protection ; alors, je me suis mis en garde. Le cœur rempli de courroux, je montai en hâte, sur mon char de bataille le plus élevé, qui balaie les ennemis. Je pris dans mes mains l'arc puissant que le dieu Assur m'a donné... Je me ruai comme le feu dévorant sur toutes ces armées rebelles, comme le dieu Raman, l'inondateur. Par la grâce du dieu Assur, mon maître, je marchai vers ma proie pour la détruire, comme une tempête dévastatrice, je versai la stupeur sur mes adversaires. Par la grâce du dieu Assur, mon maître, et la tempête de la bataille, j'ébranlai la force de leur résistance et je fis chanceler leur fermeté. L'armée des rebelles, sous mes attaques terribles, se replia, et leurs chefs réunis délibérèrent, réduits au désespoir. » La journée avait été rude, et la bataille quoiqu'en dise ce bulletin de victoire, restait indécise, car l'armée des confédérés, bien que fortement éprouvée,

n'avait pas reculé d'un pas. Ce fut alors que Sennachérib eut recours à la ruse et à la corruption pour venir à bout de vaincre. Il raconte ensuite, en effet, comment il acheta la trahison de Humba-Undas, le chef d'État-major (*nagir*) du roi d'Elam, qui lui révéla les plans de son maître, et lui donna les moyens de remporter, dans une seconde bataille, une victoire facile sur l'armée des Susiens et des Chaldéens : le traître, dit le texte cunéiforme, accepta pour prix de son infâme action, « des bracelets splendides en or, et des anneaux en or, et encore des monceaux d'or. » Umman-Menan et Suzub furent complètement battus : « Sur la terre mouillée, les harnais, les armes prises dans mes attaques, nageaient dans le sang des ennemis comme dans un fleuve ; car les chars de bataille, qui enlèvent hommes et bêtes, avaient, dans leur course, écrasé les corps sanglants et les membres. J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées, et je leur tranchai les extrémités des membres. Je mutilai ceux que je pris vivants, comme des brins de paille, et pour punition je leur coupai les mains. » Umman-Menan et Suzub réussirent encore une fois à s'échapper, mais Nabu-zikir-iskun fut fait prisonnier.

Alors, le roi d'Assyrie prit une résolution implacable ; voulant en finir avec ces insurrections continuelles qui épuisaient les forces de son empire, il décida d'en rendre le retour impossible, en anéantissant leur foyer, et de détruire Babylone par le fer et le feu, sans plus avoir d'égard pour son caractère de ville sacrée. L'ordre fut exécuté dans toute sa rigueur et les temples mêmes ne furent pas respectés. Il fut exécuté comme il avait été conçu, avec la froide cruauté d'une mesure de terreur mûrement préméditée, et cela quand le premier moment de colère était déjà passé, plusieurs mois après la victoire. Dans l'inscription qu'il fit graver sur les rochers de Bavian, Sennachérib s'étend avec une complaisance féroce sur les détails du traitement terrible infligé à Babylone : « Dans un second voyage, je marchai rapidement sur Babylone, dans laquelle j'entrai sans coup férir ; je me précipitai sur elle, rapide comme l'orage, et je la renversai comme un ouragan. » Le roi Suzub qui avait réussi, on ne sait comment, à y rester encore, fut pris vivant, cette fois, avec toute sa famille ; les statues des dieux furent martelées et brisées. « La ville et ses temples, depuis leurs fondations jusqu'à leur sommet, je les ai détruits, démolis complètement, livrés aux flammes ; les forteresses et les temples des dieux, les tours à étages en briques cuites et en briques crues, je les ai abattues

et renversées dans le canal Nahr-Araht... Pour que dans la suite des temps, on ne pût pas trouver l'emplacement de cette ville et des temples des dieux, je la submergeai dans les eaux. » Le pillage avait précédé la destruction; les statues des dieux avaient été enlevées des temples pour être portées en Assyrie. Parmi les trophées de ce sac de Babylone, Sennachérib cite les images du dieu Raman et de la déesse Sala, conquises en Assyrie par Marduk-nadin-ahi [1], quatre cent dix-huit ans auparavant, et le sceau royal de Teglath-Adar Ier, que l'on gardait depuis six siècles dans la grande cité, comme un trophée de victoire sur les Assyriens.

Quand Sennachérib se fut retiré, les débris de la population de Babylone sortirent de leurs retraites et vinrent de nouveau fixer leurs habitations sur les ruines fumantes de leurs anciennes demeures; la ville se rebâtit graduellement, et au bout de quelque temps, il faudra encore compter avec elle. Du moins Sennachérib eut la satisfaction de ne point voir cette renaissance de l'orgueilleuse rivale de Ninive; il se contenta de donner la vice-royauté de la Chaldée dépeuplée à un personnage que le canon de Ptolémée appelle Régebelos, et dont le nom assyrien était sans doute Riu-Bel; à ce dernier succéda Musesi-Marduk, dont on ne connaît que le nom sous sa forme grécisée Mesêsimordacos.

§ 2. — GUERRES EN ARMÉNIE ET EN MÉDIE

La révolte de Babylone, au commencement du règne de Sennachérib, n'avait été, avons-nous dit, que le prélude d'un soulèvement général sur tous les points de l'empire. Les peuples de la Médie et du Naïri avaient pris les armes, en même temps que les roitelets de la Palestine et de la Phénicie se proclamaient indépendants. Aussi, si la première campagne du roi d'Assyrie avait été pour la Chaldée, la seconde fut pour l'Arménie et la Médie. Argistis, le roi de l'Urarthu, s'était affranchi du joug assyrien dès la fin du règne de Sargon, qui n'eut pas le temps de punir le rebelle. Il est étrange que Sennachérib ne parle pas, dans les annales de son règne, du royaume puissant qui s'était reformé aux portes de l'Assyrie et dont les armées eussent pu, à un moment donné, se précipiter sur Ninive comme une avalanche. Argistis, qui s'était annexé la

[1] Voyez plus haut, p. 158.

plus grande partie de l'Arménie et qui résidait à Van, resta possesseur de son royaume, soit qu'il eut réussi à repousser l'invasion assyrienne, soit peut-être que Sennachérib, instruit par l'expérience de Sargon, et épuisé déjà par ses victoires chaldéennes si chèrement achetées, n'eut pas osé s'engager avec son armée dans les montagnes arméniennes.

La première hypothèse paraît la plus vraisemblable, car les réticences significatives des documents officiels de l'Assyrie nous sont expliquées par les inscriptions de Van qui, lorsqu'elles seront clairement interprétées, suppléeront largement à la lacune historique que nous offre ici l'épigraphie ninivite. Argistis a fait, en effet, graver le récit détaillé de ses exploits sur les rochers situés à l'entrée des grottes sacrées du Khorkhor, dans une immense inscription en sept colonnes, ne comprenant pas moins de trois cents lignes, divisées en trente paragraphes. D'après ce que nous pouvons en déchiffrer sûrement aujourd'hui, il s'y vante d'avoir fait des guerres heureuses et prolongées contre les Assyriens, et d'avoir agrandi son empire dans de très larges proportions par des conquêtes au sud et au nord de ses États héréditaires. Les principaux pays dont il dit s'être ainsi rendu maître sont ceux de Marmua, d'Ebani et de Manna (Van). Il décrit la prise de leurs villes, l'incendie de leurs temples et de leurs palais, l'enlèvement de nombreux captifs, ainsi que d'une immense quantité de chevaux, de chameaux, de bœufs et de moutons. D'autres inscriptions du même prince, relevées par M. Layard dans l'église de Sourp-Sahak, à côté de Van, et dont les copies sont à Londres, l'une de 40 et l'autre de 26 lignes, appartiennent également au règne d'Argistis. L'une d'elles résume les campagnes du roi qui s'y vante d'avoir pris 453 villes, brûlé 105 temples et palais, et ramené dans ses États 25,170 hommes et 2,734 officiers captifs, une immense quantité de femmes et d'enfants, 73,700 moutons et un grand nombre de bœufs et d'autres bestiaux. Sans doute, tout ce butin ne fut pas pris aux Assyriens, et il dut venir surtout des cantons du nord-ouest du Naïri ou du bassin de l'Araxe; néanmoins ces éclatantes victoires, en fortifiant la puissance d'Argistis, étendirent au loin sa renommée, et Sennachérib fut prudent en ne s'obstinant pas à revendiquer les provinces du nord, conquises autrefois par ses prédécesseurs. Les fils d'Argistis restèrent longtemps encore maîtres incontestés de l'Arménie.

Les succès de Sennachérib, dans cette direction, se bornèrent à faire rentrer dans l'ordre les pays situés vers les sources du Zab supérieur; il préféra courir à des victoires plus faciles en ravageant l'ancien pays

Marche de l'armée assyrienne dans un pays montagneux et boisé[1].

[1] Bas-relief de Nimroud.

des Cosséens et le territoire de quelques tribus Mèdes. « J'ai marché, dit-il, contre les tribus des Kassi (Cosséens) et de Yasu-Bigallai qui, depuis longues années, avaient méconnu l'autorité des rois mes pères. J'ai parcouru à cheval les forêts antiques et les gorges des montagnes. Je fus suivi par mes chars de guerre, jusqu'au moment où les sentiers devinrent impraticables. J'assiégeai et je pris les villes de Bit-Hilamzah, de Hardispa, de Bit-Kubatti et toutes les forteresses du pays. J'en ai fait sortir les habitants, les chevaux, les ânes, les mulets, les bœufs et les moutons, et je les ai emmenés comme butin. J'ai détruit des villes sans nombre, j'en ai fait des monceaux de ruines et j'ai livré aux flammes leurs palais et leurs demeures. » C'est toujours le même système de conquête barbare, le fer et la flamme à la main ; et comme toujours, les habitants des villes prises sont transportés sur d'autres points du territoire assyrien, et remplacés dans leurs demeures par des gens pareillement arrachés à des contrées lointaines. Il paraît que le triomphe du roi d'Assyrie dans les défilés du Zagros fut complet, car il incorpora le pays au district soumis au préfet d'Arrapha, et il fit ériger une stèle commémorative de ses exploits.

Du pays des Cosséens, le conquérant s'avança plus à l'est sur l'Ellibi dont le roi Ispabara qui s'était soumis avec tant d'humilité à Sargon, n'avait pas manqué de reprendre les armes, aussitôt qu'une chance d'impunité lui avait souri. En apprenant l'arrivée de Sennachérib, l'imprudent roi d'Ellibi abandonna précipitamment sa capitale et se réfugia dans les montagnes, ne laissant que des garnisons insuffisantes dans des villes comme Marsambisti et Akkudu qui furent prises, pillées et détruites. Pour assurer désormais la tranquillité de ces régions, Sennachérib incorpora au gouvernement du pays d'Assur proprement dit, les places de Sisirtu et de Kummahi, et il installa une forte garnison assyrienne dans la ville d'Ilinzas qui s'appela désormais Kar-Sennachérib : le préfet de Harhar eut pour mission de surveiller la frontière.

Au lieu de rentrer directement à Ninive, le roi d'Assyrie fit un détour pour trouver sur son chemin quelque chose à piller. Il foula le territoire de tribus médiques dont, paraît-il, les rois ses ancêtres n'avaient même jamais entendu prononcer le nom, et après leur avoir imposé de lourdes contributions, il leur fit jurer obéissance et fidélité.

Une autre fois, c'était dans la cinquième année de son règne, Sennachérib profita d'une trêve dans ses guerres avec la Chaldée, pour se jeter de nouveau sur les régions de l'Est : « J'ai soumis, dit-il, les villes de

Tuharri, de Sarum, d'Ezamu, de Kibsu, de Halbud, de Kua, de Kana, dont les habitants avaient établi leurs demeures comme des nids d'oiseaux, en citadelles imprenables, au sommet des montagnes du pays de Nipur. Elles n'avaient pas voulu reconnaître mon autorité. J'ai laissé les bagages dans la plaine du pays de Nipur, avec les frondeurs, les porteurs de lances et mes innombrables bataillons : je me posai devant elles comme un portique de colonnes. Avec les débris des torrents, les fragments des hautes et inaccessibles montagnes, j'élevai un trône que je plaçai sur une cîme de la montagne que je fis aplanir. Je bus l'eau de ces montagnes, l'eau auguste, pure, pour étancher ma soif. Quant aux hommes, je les surpris dans les crevasses des forêts montueuses; je les vainquis, j'attaquai leurs villes en les dépouillant de leurs habitants, je les détruisis, je les démolis, je les réduisis en cendres. »

De là, Sennachérib envahit le pays de Dahi non moins montagneux et difficile à conquérir : le roi de cette région s'appelait Manya et résidait à Ukku. « Les chemins n'étaient pas praticables : il fallait s'avancer à travers des montagnes inaccessibles, où jamais personne, parmi mes ancêtres n'avait pénétré; aussi, je laissai mes chars dans les plaines d'Anara et d'Uppi. Et moi, le roi assis sur le trône de justice, je suis monté avec mes braves guerriers dans les défilés et les ravins des montagnes. Ce Manya, fils de Buti, attendit l'approche de mon armée, du haut de pics inaccessibles, car il avait abandonné la ville d'Ukku, sa capitale. » Sennachérib ne dit point qu'il soit parvenu à déloger Manya de sa retraite ; il ajoute seulement qu'il entra dans Ukku dont il condamna les habitants à la déportation après les avoir complètement ruinés.

On n'entend plus parler après cela, des régions de l'Orient et du Nord où Sennachérib ne retourna pas. En résumé, l'on peut dire que, de ce côté, le rôle de ce prince fut sans éclat et qu'il ne parvint même pas à rétablir dans son intégrité la frontière que Sargon avait fixée. Les quelques succès qu'il remporta sur de petites tribus mèdes suffirent sans doute à préserver l'Assyrie d'une invasion, en témoignant que les légions ninivites n'avaient rien perdu de leur vitalité guerrière et de leur avidité féroce, mais ils ne furent nullement définitifs, et il était aisé de pressentir qu'à peine rentré à Ninive, Sennachérib verrait de nouveau les tribus Mèdes lui échapper et refuser l'hommage et le tribut, à l'instigation sans doute d'Argistis, roi de l'Urarthu et d'Umman-Menan, roi de l'Elymaïde.

§ 3. — CAMPAGNES DE SYRIE ET DE PALESTINE

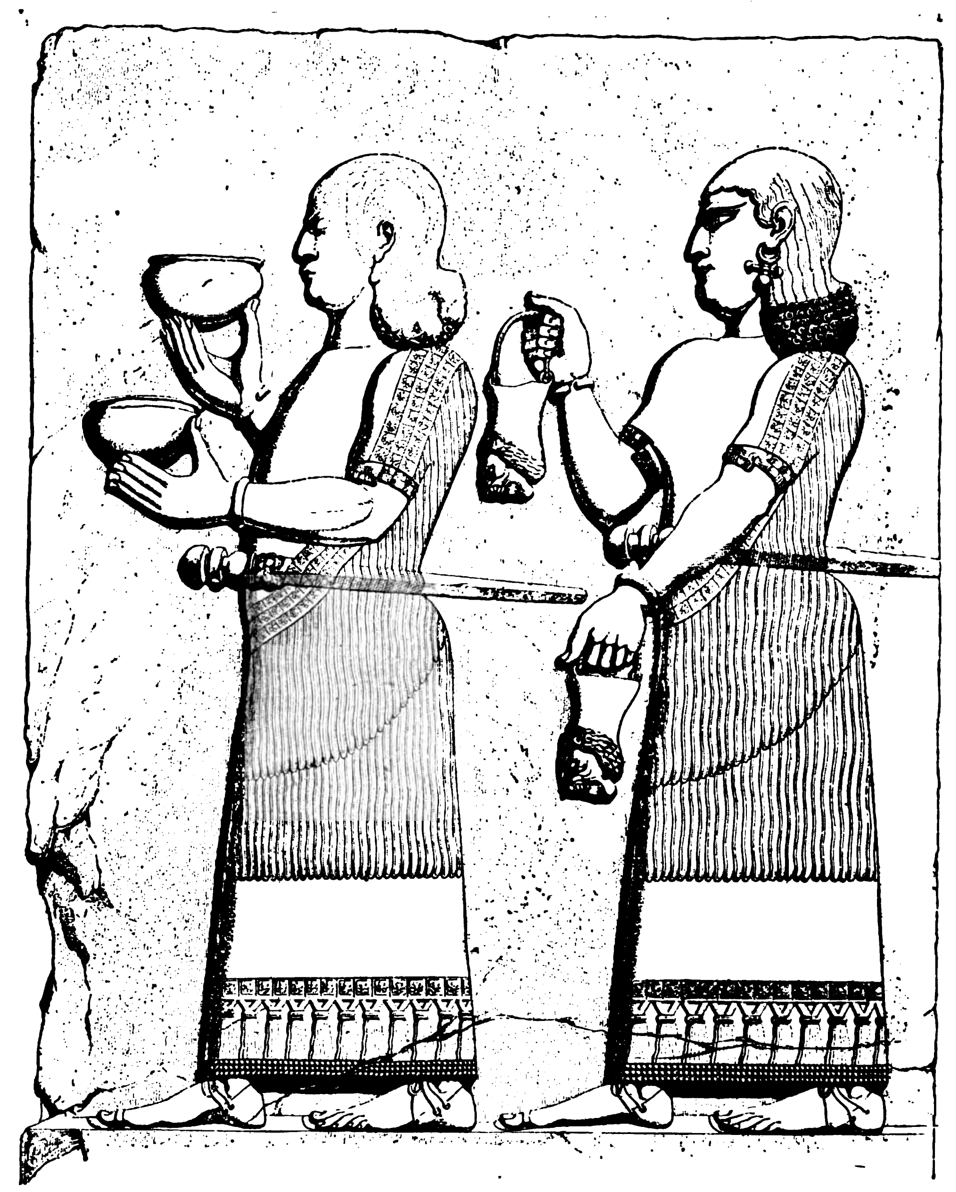
Les grandes guerres, à jamais célèbres dans l'histoire, que Sennachérib engagea en Syrie et en Palestine, sont à la fois racontées dans les textes cunéiformes, dans la Bible au second livre des Rois et à celui d'Isaïe, enfin chez Hérodote. Par la comparaison et le rapprochement de la version officielle assyrienne, de la version juive et de la version gréco-égyptienne, on arrive à reconstituer la trame des événements d'une manière aussi complète que pour un fait de l'histoire moderne.

Le prince qui régnait à Jérusalem lorsque Sennachérib monta sur le trône était toujours le vieux roi Ezéchias, fils d'Achaz, qui avait été témoin de la prise de Samarie et de la chute du royaume d'Israël. Il avait vu aussi, non sans trembler, la défaite du roi d'Égypte, Sabak, à Raphia, la prise de Gaza, puis celle d'Azot et la ruine du pays des Philistins : sa fidélité apparente l'avait seule préservé jusque-là. « Quand ces grands événements se furent accomplis autour de lui, il se trouva enfermé comme dans un cercle de fer par la puissance ninivite. Au nord, elle avait peuplé de ses colons les antiques montagnes d'Ephraïm; à l'ouest, elle avait brisé la résistance des villes philistines; au sud, elle avait rendu tributaires les Arabes et rempli les sujets du Pharaon de terreur; à l'est, la Syrie n'existait plus; et les Ammonites et les Moabites, ces ennemis éternels des Juifs, étaient prêts à s'unir à quiconque prenait les armes contre eux[1]. » La situation n'était plus tenable pour un peuple jaloux de sa liberté et de son autonomie; aussi le malheureux roi rêvait depuis longtemps son affranchissement ; la crainte seule d'une répression terrible l'arrêtait dans ses projets de rébellion, et jusqu'ici, il s'était contenté d'amonceler des trésors et des armes, dans le plus grand secret, de manière à être prêt quand le moment serait venu d'agir.

Au milieu de ces perplexités, il reçut de Marduk-pal-iddin qui alors soulevait la Chaldée, des ambassadeurs qui venaient sous le prétexte de le féliciter de sa guérison miraculeuse, à la suite d'une maladie grave qu'il avait eue quelque temps auparavant, mais en réalité pour lui proposer une alliance offensive et défensive contre le roi d'Assyrie. L'orgueil d'Ezéchias fut singulièrement flatté de la démarche du roi de Babylone,

[1] Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 171-172.

et l'âme de ce vieillard se trouva fortement ébranlée, sans oser encore, pourtant, prendre de résolution décisive. Il fit aux ambassadeurs l'ac-



Eunuques assyriens [1].

cueil le plus brillant, et se complut naïvement à étaler à leurs yeux éblouis les richesses sans nombre, les trésors de toute nature et les moyens

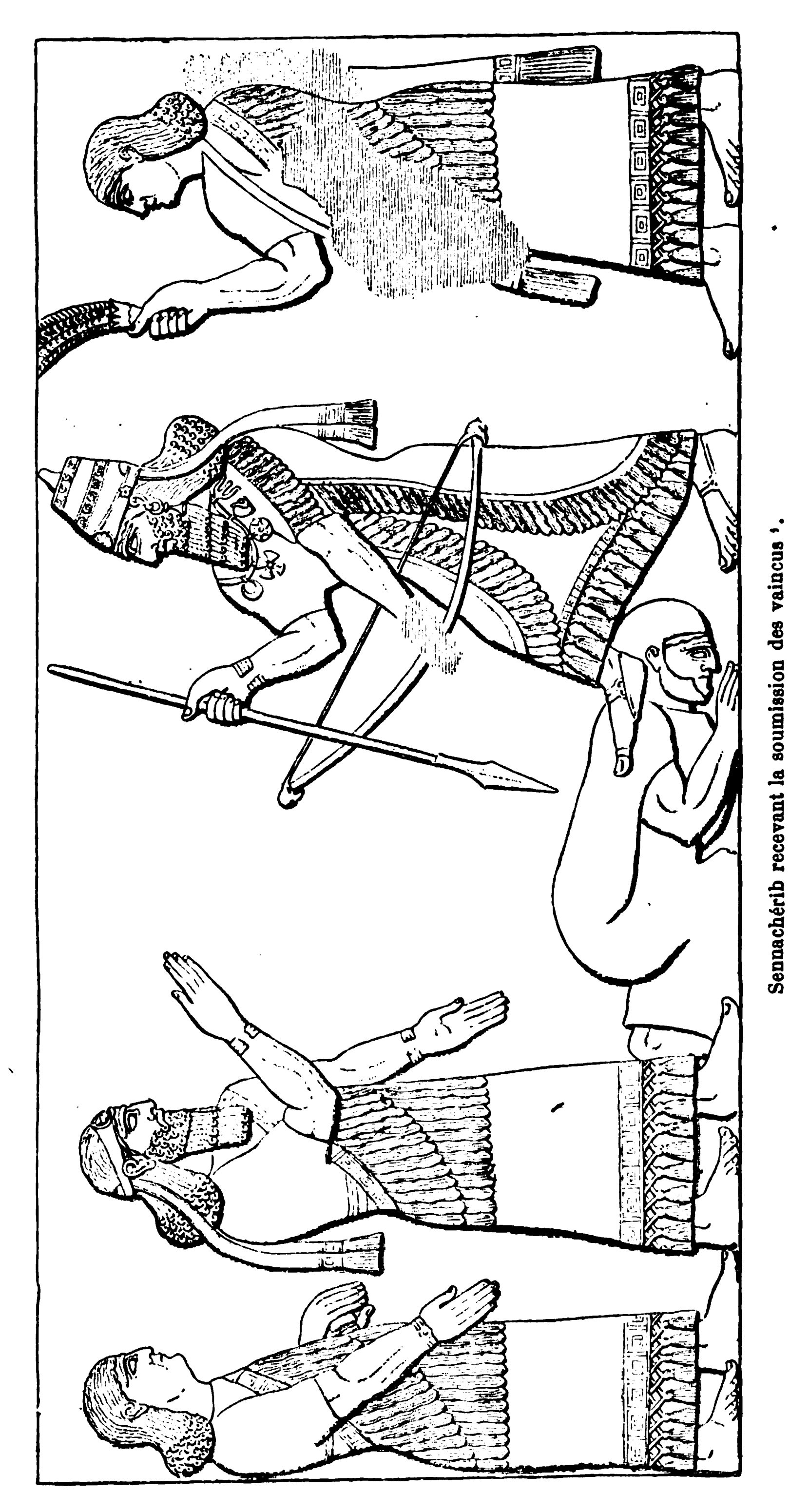
[1] D'après un bas-relief du palais de Khorsabad.

militaires qu'il avait pu accumuler dans ses caisses et dans ses arsenaux, à la faveur d'une longue période de paix et de tranquillité. Le prophète Isaïe lui reprocha cette vanité imprudente qui pouvait le mener si loin, cet étalage de ressources dont le bruit seul pouvait éveiller l'attention et la convoitise de l'Assyrien. Éclairé par une vue prophétique, Isaïe dévoila même au roi les secrets de l'avenir pour achever de le détourner d'une alliance avec Marduk-pal-iddin et les Babyloniens, en lui disant : « Des jours viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison et ce que tes frères ont amassé jusqu'à ce jour; rien n'en restera, a dit Jéhovah, et tes propres descendants seront pris pour être des eunuques dans le palais du roi de Babylone[1]. » La parole du prophète produisit son effet, et Ezéchias n'osant s'insurger ouvertement, se contenta d'attendre les événements, tout en se tenant prêt à marcher : c'était la pire de toutes les politiques, car cette attitude ne pouvait que mécontenter fort le roi d'Assyrie, et l'abstension systématique privait la coalition de forces qui eussent suffi peut-être pour en assurer le triomphe définitif.

D'autres princes syriens s'étaient montrés moins pusillanimes ; le roi d'Ascalon, et Eluli (Elulaeos), roi de Sidon, refusèrent le tribut; les gens d'Ekron, à leur tour, se saisirent de la personne de Padi, le roi que Sargon leur avait imposé ; ils le garrottèrent et le livrèrent à Ezéchias qui, n'osant le mettre à mort, se contenta de le retenir prisonnier, comme si le crime n'était pas à peu près le même aux yeux du roi d'Assyrie. Instruit de ces événements, Sennachérib prit à cœur d'étouffer la révolte avant qu'elle ne devînt un embrasement général, car les plus timorés allaient y prendre part, et l'Égypte s'était elle-même mise sur les rangs, en promettant aux insurgés une forte armée de secours[2].

Le belliqueux monarque assyrien fondit d'abord sur les villes de Phénicie, que leur situation exposait à son premier choc. Eluli, roi de Sidon qui avait, quelques années auparavant, si courageusement tenu tête à Sargon, n'osa pas affronter une seconde fois une lutte semblable, et abandonna son pays pour se réfugier « sur les îles, au milieu de la mer. » Les villes de la côte, Sidon la grande, Sidon la petite, Bit-Zitti, Sarepta, Mahallib, Hosa, Ecdippe, Acre et d'autres encore, furent successivement soumises presque sans effort. Sennachérib mit sur le trône d'Eluli, un

[1] Isaïe, xxxix, 6-7.
[2] V. *Histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 358 et suiv.



Sennachérib recevant la soumission des vaincus [1].

[1] Bas-relief de Nimroud.

personnage du nom d'Ethbaal, qui se reconnut vassal et tributaire de l'Assyrie. Abdilit, roi d'Arvad ; Urmelek, roi de Byblos; Mitenti, roi d'Asdod ; Buduel, roi d'Ammon ; Kamosnadad, roi de Moab ; Malikram, roi d'Edom et Menahem, roi d'Usimurun, se hâtèrent de faire leur soumission et d'accourir pour baiser les pieds du roi d'Assyrie et lui apporter leurs tributs. Sennachérib put alors faire graver sur les rochers qui bordent le cours du Nahr el Kelb, son image et le récit de sa glorieuse campagne.

« Mais Sidka, roi d'Ascalon, ne fit pas acte de soumission. J'ai enlevé les dieux de la maison de son père, lui, sa femme, ses fils et ses filles, ses frères, les rejetons de sa race, et je les ai transportés au pays d'Assur. J'ai établi, pour régner sur la ville d'Ascalon, Sarludar, fils de Rukibti, le précédent roi; je lui ai imposé un tribut pour gage de ma souveraineté et j'ai rétabli l'ordre dans ses États. » Sennachérib soumit ensuite les villes qui dépendaient alors d'Ascalon, Beth-Dagon, Joppé, Benê-Barac et Hazor. Il ne restait plus désormais entre l'Euphrate et l'Égypte qu'Ezéchias et le royaume de Juda qui ne se fussent pas courbés sous le joug. Ezéchias n'était pas précisément pour le roi d'Assyrie un sujet rebelle comme les autres princes dont il vient d'être question, mais il s'était pourtant gravement compromis par sa neutralité armée, et le conquérant avait contre lui un grief suffisant pour justifier son agression. Il l'expose lui-même en ces termes : « Les magistrats, les grands et le peuple d'Accaron (Amgarun) avaient chargé de chaînes de fer leur roi Padi, mon vassal et le serviteur de l'Assyrie, et ils l'avaient livré traîtreusement à Ezéchias, roi de Juda, dans l'ombre de la nuit. » Avant d'attaquer le royaume même de Juda, Sennachérib marcha d'abord contre les rebelles d'Accaron. Les Égyptiens étaient sortis de leurs frontières pour les défendre. « Les rois d'Égypte, dit le texte assyrien, avec les archers, les chars et les chevaux du roi de Maréa (Meluhi, la partie occidentale du delta), s'étaient rassemblés en nombre immense et étaient venus à leur secours. Ils formèrent leur ligne de bataille près d'Elthéca (Altaku)[1] et tentèrent le sort des armes. Dans l'adoration du dieu Assur, mon seigneur, je combattis contre eux et je les mis en déroute. Les conducteurs des chars et les fils du roi d'Égypte, avec les conducteurs des chars du roi de Maréa, tombèrent vivants entre mes mains au milieu de la bataille. J'assiégeai et je pris les villes d'Elthéca

[1] Dans la tribu de Dan. (Josué, XIX, 44.)

et de Timnatha et j'en enlevai le butin. » Les rois égyptiens venus ainsi au secours d'Accaron étaient le prince de Tanis et le roi du pays de Mereh qui régnait à Saïs : les rois éthiopiens qui étendaient à cette époque leur suzeraineté sur l'Égypte tout entière n'interviendront qu'un peu plus tard dans les événements de Syrie.

Après la bataille d'Elthéca, Sennachérib entra dans Accaron ; il fit mettre à mort les principaux chefs de la ville ; leurs cadavres, mis en croix, furent exposés au-dessus des remparts de la ville, et les habitants furent en grande partie vendus comme esclaves. Alors le roi de Juda prit peur ; il ouvrit les portes de la prison du roi Padi et le renvoya à Sennachérib, qui rétablit son vassal sur son trône. Cependant, quand le roi d'Assyrie demanda à Ezéchias de livrer lui-même son propre royaume, le vieux roi trouva enfin l'énergie qu'il aurait dû déployer au commencement de la guerre : il refusa nettement. « Ezéchias du pays de Juda, dit le texte assyrien, refusa de faire sa soumission. » Alors, Sennachérib pénètre dans ses États héréditaires et y porte partout le ravage. Forçant le roi juif à s'enfermer dans Jérusalem, il prend successivement quarante-quatre villes fermées de murs, sans compter les bourgs ouverts ; il enlève d'immenses troupeaux de chevaux, d'ânes, de mulets, de chameaux, de bœufs et de moutons, et il emmène en exil, suivant l'usage assyrien, 200,150 captifs de tout âge et de tout sexe. Le territoire conquis sur Ezéchias est partagé entre Mitenti, roi d'Asdod, Padi, roi d'Accaron, et Ismibel, roi de Gaza. Ce sont là précisément les rois des villes philistines qu'Ezéchias avait combattues quelques années auparavant. En leur donnant les districts qu'il enlevait à Juda, Sennachérib les remettait aux ennemis les plus ardents que ce royaume eut alors, et il était bien sûr ainsi d'empêcher des révoltes ultérieures. Aussi, la captivité que le roi d'Assyrie imposa aux Juifs dans cette terrible guerre fut-elle toujours regardée, avec la prise de Samarie et la captivité de Babylone, comme une des plus effroyables calamités que les Juifs aient jamais eu à souffrir. Ces désastres sans nom ont trouvé un éloquent interprète dans le prophète Isaïe, qui s'écrie :

« Voici que Jéhovah s'en va rendre le pays vide et l'épuiser ; il le mettra sens dessus dessous et il en dispersera les habitants.

« Et tel sera le sacrificateur que le peuple, tel le maître que son serviteur, telle la dame que sa servante, tel le vendeur que l'acheteur, tel celui qui prête que celui qui emprunte, tel le créancier que le débiteur.



« Le pays sera entièrement vidé et entièrement pillé, car Jéhovah a prononcé cet arrêt.

« La terre est dans le deuil, elle est déchue, le monde languit, il succombe ; les plus grands eux-mêmes du peuple de ce pays dépérissent...

« ... Les habitants de cette terre sont consumés, et il n'y est resté que bien peu de gens.

« Le vin excellent pleure, la vigne languit, tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent.



Musiciens. (D'après un bas-relief de Koyoundjik.)

« La joie des tambours a cessé ; le bruit de ceux qui se réjouissent est fini ; morte est la gaîté de la harpe.

« On ne boira plus de vin avec des chansons, la cervoise sera amère à ceux qui la boivent...

« Il est arrivé au pays comme quand on secoue l'olivier et quand on grappille après la vendange...

« Le pays est entièrement broyé, le pays est entièrement écrasé, le pays est entièrement bouleversé.

« Le pays chancelle comme un homme ivre ; il sera transporté comme un édicule, et son péché s'appesantira tellement sur lui qu'il tombera et ne se relèvera pas[1]. »

[1] Isaïe, XXIV, 1-20.

Ailleurs, le prophète décrit comme il suit les ravages commis par les farouches légions d'Assur, qu'il menace en même temps du courroux de Jéhovah :

« Malheur à toi, pillard ! Ne seras-tu pas aussi pillé ? Dévastateur, ne seras-tu pas dévasté ? Oui, sitôt que tu auras fini de piller, toi-même, tu seras pillé ; sitôt que tu auras cessé de dévaster, toi-même tu seras dévasté...

« Les peuples ont pris la fuite à cause du bruit éclatant ; les nations se sont dispersées...

« Les routes sont désolées ; personne ne passe plus dans les sentiers...

« Le pays pleure et languit ; le Liban est confus et fané ; Saron est devenu comme une lande ; Basan et le Carmel ont perdu leur feuillage...

« Les peuples sont comme des fourneaux de chaux ; ils sont brûlés comme des épines coupées[1]. »

Ces paroles du prophète ne sont-elles pas la paraphrase poétique du texte assyrien ? Il y avait longtemps que la main de Jéhovah ne s'était appesantie avec tant de rigueur sur son peuple. Jérusalem seule restait debout, et encore paraissait-elle devoir succomber bientôt aux efforts de l'ennemi, car ses fortifications étaient à peine en état de la défendre : Ezéchias avait tout prévu, sauf l'éventualité d'un siège. On avait à la hâte et au dernier moment, été obligé de démolir des maisons afin d'avoir des matériaux pour fermer les brèches des remparts, et l'on avait, avec les eaux d'un vieil étang, inondé les fossés de circonvallation[2]. Mais la démoralisation, avant-coureur de la défaite, avait gagné la masse du peuple. Ezéchias rassembla les principaux chefs de l'armée et essaya de ranimer les courages : « Fortifiez-vous, leur dit-il, prenez courage et ne craignez rien du roi des Assyriens et de toute la multitude qui est avec lui, car il y a, avec nous, une force plus grande que la sienne. Le bras de la chair est avec lui, c'est vrai, mais Jéhovah notre dieu est avec nous, pour nous aider et conduire nos bataillons[3]. »

Cependant Sennachérib n'était point encore arrivé sous les murs même de Jérusalem. Il était à Lachis, au sud-ouest de Beth-Gibrin, sur la route de Jérusalem à Gaza, dont il faisait le siège, et dont il lui

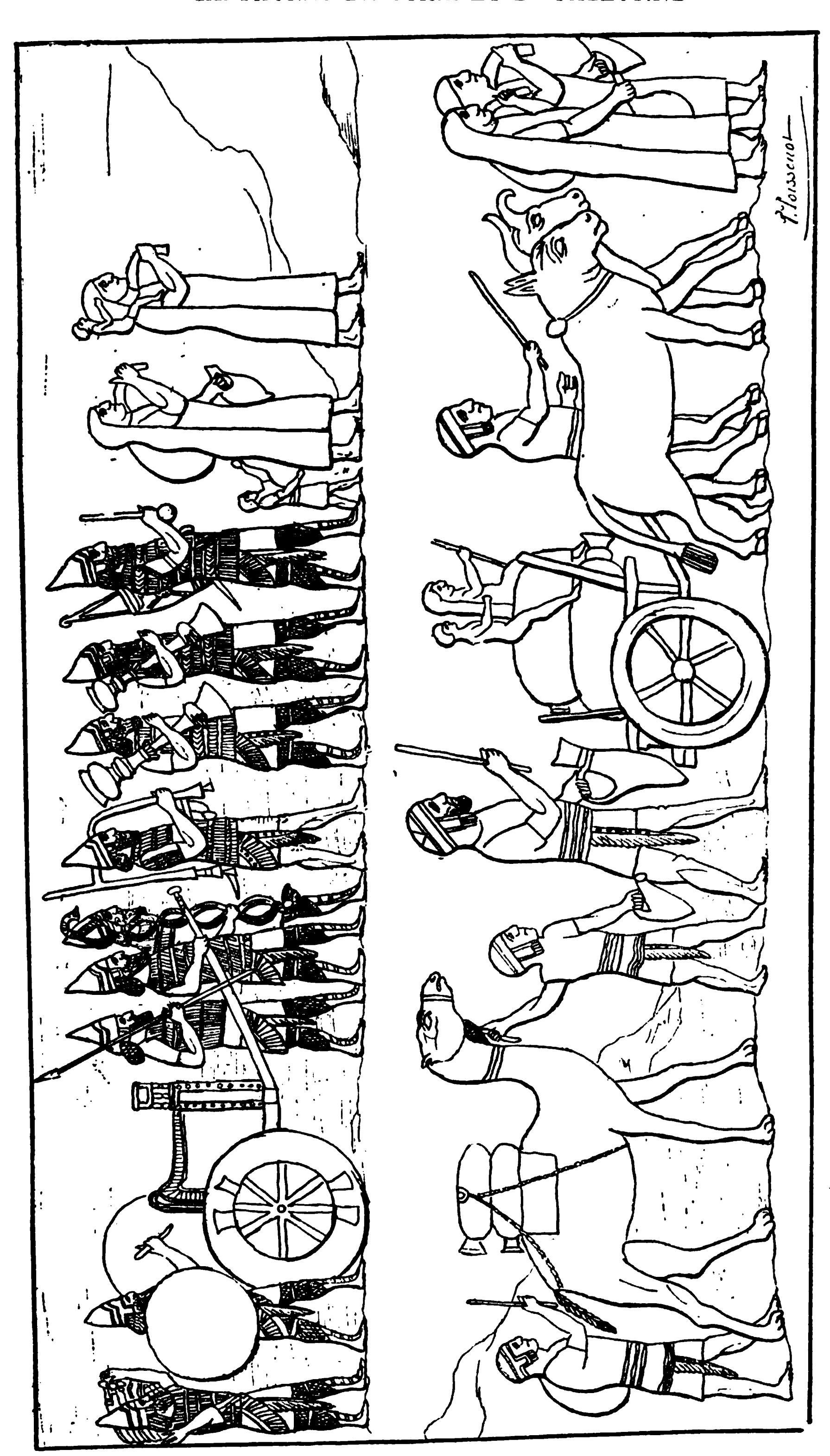
[1] Isaïe, xxxiii, 1-12.
[2] Isaïe, xxii, 10-11.
[3] II Chron., xxxii, 6-8.

importait de se rendre maître à tout prix, parce que cette place était une position stratégique admirable pour surveiller à la fois l'Égypte, le pays des Philistins et la Judée. Quand Ézéchias apprit la chute de cette forteresse, il comprit que son tour était venu, et il résolut d'offrir spontanément sa soumission pour désarmer le courroux de son redoutable ennemi. Il lui envoya une ambassade avec ces mots : « J'ai péché; retire-toi de moi, et ce que tu m'imposeras, je le paierai. » Le roi d'Assyrie, ajoute le texte biblique, imposa à Ézéchias, trois cents talents d'argent et trente talents d'or[1]. Le roi de Juda livra tout l'argent qui se trouvait dans le temple de Jéhovah et dans le trésor royal, et il fut même obligé, pour compléter la somme, de mettre en pièces les portes du temple qu'il avait fait recouvrir de lames d'or peu d'années auparavant. Sennachérib fut si fier de ce succès qui ne lui avait pas coûté cher, que plus tard, rentré à Ninive, il fit représenter sur un bas-relief qui nous est parvenu, la scène de réception des ambassadeurs juifs[2]. On y voit le roi d'Assyrie assis sur son trône, dans tout l'apparat de sa magnificence ; de la main droite il tient une flèche, et de la gauche son arc qu'il appuie sur le marche-pied du trône ; il est entouré de ses principaux officiers. Un Juif, peut-être Ézéchias lui-même, est représenté debout devant lui, les mains jointes dans l'attitude de la soumission, tandis que, plus loin, se tiennent les otages et les officiers du roi de Jérusalem, les uns agenouillés et les mains jointes, les autres prosternés et baisant le sol; plus loin, comme pour donner aux Juifs une idée du sort qui eut pû les attendre, sont des prisonniers qu'on égorge ou qu'on écorche vifs. Au-dessus du tableau on lit cette inscription : « Sennachérib, roi des nations, roi d'Assyrie, est assis sur un trône élevé et reçoit les dépouilles de la ville de Lachis. »

A peine Sennachérib avait-il pris l'or des Juifs, auquel étaient joints des vases de métal, des escarboucles, des perles, de grandes pierres

[1] II Rois, XVIII, 14-16. Le texte biblique dit trente talents d'or et *trois cents* talents d'argent; le texte assyrien porte trente talents d'or et *huit cents* talents d'argent. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Le talent hébreu valait deux talents faibles babyloniens et deux tiers, de sorte que, trois cents talents hébreux font exactement huit cents talents faibles d'Assyrie. Pour l'or, le compte est le même dans les deux sources, parce que les Hébreux, dès le temps des rois, avaient l'habitude de compter l'or en talents assyriens. Le tribut payé par Ezéchias s'élevait donc en poids à 909 kilogrammes d'or ou 2,817,900 fr. et 24,240 kilogrammes d'argent ou 5,332,800 fr.; en tout 8,150,700 fr. En tenant compte de la valeur réelle des métaux précieux qui était alors cinq ou six fois ce qu'elle est aujourd'hui, on voit que la contribution de guerre d'Ezéchias dépassait sept cents millions.

[2] Voyez la gravure de la page 362, au t. II de cet ouvrage.



Assyriens chargés de butin et entraînant des captifs[1]

[1] Bas-relief de Koyoundjik, au British Museum.

d'onyx, des coffres d'ivoire, des sièges sculptés en ivoire, de l'ambre gris, des dents d'ivoire, des peaux et des cornes de buffle, du bois de santal et du bois d'ébène, avec de nombreux otages, qu'on apprit qu'une armée égyptienne était réunie à Péluse, prête à marcher sur la Syrie, et que le roi éthiopien Tahraka, maître de toute l'Égypte, arrivait au secours de la Judée. Les émissaires juifs avaient déjà quitté le camp assyrien et étaient rentrés à Jérusalem : Sennachérib se crut joué par Ézéchias, et il pensa que ce dernier n'avait négocié que pour donner aux troupes égyptiennes le temps d'arriver : il suffisait d'une bataille heureuse pour le faire rentrer en possession des trésors qu'il avait livrés. L'Assyrien jugea, dans tous les cas, qu'il serait imprudent de sa part, de s'aventurer à la rencontre des Égyptiens en laissant sur ses derrières un vassal aussi peu sûr que le roi de Juda. Avant donc de chercher à atteindre l'Égypte, il résolut d'en finir avec la Judée, et il rebroussa chemin, droit sur Jérusalem, résolu à demander la reddition de la ville et à en transporter les habitants dans quelque lointaine contrée.

En face de pareilles exigences, le courage du vieux roi Ézéchias se réveille tout à coup avec l'énergie du désespoir. Il prend conseil des principaux de sa capitale, obstrue les sources des environs de la ville, afin de priver d'eau les assiégeants, restaure les murs et en répare les brèches, rebâtit de nouvelles tours, fortifie Millo, arme ses guerriers, relève tous les cœurs par son exemple. Alors, le roi d'Assyrie apprenant ces préparatifs, envoie trois de ses principaux officiers à Jérusalem afin de sommer la ville d'ouvrir ses portes et de persuader le peuple et le roi, de l'inutilité de leurs efforts, en leur montrant l'éclatante supériorité des dieux de l'Assyrie et la vaillance invincible de son souverain. Ces trois émissaires étaient le grand turtan ou généralissime des armées assyriennes, le chef des eunuques, *rab-saris*, sorte de majordome du palais des rois ninivites, et le *rab-sak* ou grand échanson, qui remplissait les fonctions de maître de l'état-major de l'armée. Ils arrivèrent à la tête d'une escorte qui ressemblait à une armée, du côté sud-ouest de Jérusalem, vers la porte de Jaffa qu'ils trouvèrent fermée ; ils durent s'arrêter « près de l'aqueduc de l'étang supérieur, dans le chemin qui conduit au champ du foulon[1]. » De là, ils appellent les sentinelles qui

[1] II Rois, XVIII, 17 et suiv. Cf. Franz Delitzsch, *Biblisches Commentar über den Prophet Jesaia*, 1866, pp. 125, etc.; Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 210.

veillaient au-dessus des remparts et demandent à parler au roi. Celui-ci leur envoie trois de ses officiers, et le dialogue suivant s'engage en langue hébraïque, entre les parlementaires et les assiégés, en présence de la multitude qui se presse au sommet des murs : « Allez maintenant, dit le *rab-sak* ou grand échanson, allez annoncer ceci à Ézéchias : Ainsi a dit le grand roi, le roi des Assyriens : Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies? Tu parles, mais ce ne sont que des paroles; pour faire la guerre, il faut le conseil et la force. Et maintenant, à qui t'es-tu fié, pour te rebeller contre moi? Voici maintenant que tu te confies en l'Égypte, en ce bâton de roseau cassé sur lequel si quelqu'un s'appuie, il lui entrera dans la main et le percera : tel est Pharaon, roi d'Égypte, à tous ceux qui ont confiance en lui. Que si vous me dites : « Nous nous confions en Jéhovah, notre Dieu, » n'est-ce pas ce dieu dont Ézéchias a détruit les haut lieux et les autels, et a dit à Juda et à Jérusalem : « Vous vous prosternerez devant cet autel à « Jérusalem? » Maintenant donc, donne des otages au roi des Assyriens, notre maître, et je te donnerai deux mille chevaux, si tu peux donner autant de cavaliers pour les monter. Et comment ferais-tu pour faire tourner visage au moindre gouverneur d'entre les serviteurs de mon maître! Mais tu te confies en l'Égypte, à cause de ses chariots et de ses cavaliers. Et maintenant, suis-je donc monté sans l'ordre de Jéhovah contre ce lieu-ci pour le détruire? C'est Jéhovah qui m'a dit : « Monte contre ce pays-là et détruis-le. »

Ces dernières paroles mensongères et perfides émurent profondément les envoyés d'Ézéchias qui craignirent qu'elles ne fissent sur le peuple crédule qui écoutait le discours, la plus mauvaise impression. Ils interrompirent l'orateur et lui dirent : « Nous te prions de parler en langue syriaque à tes serviteurs, car nous comprenons cette langue, mais ne nous parle pas en hébreu, parce que le peuple qui est sur la muraille nous écoute. » Et le rab-sak qui tenait surtout, au contraire, à être entendu de la foule, répondit : « Mon maître m'a-t-il donc seulement envoyé vers ton maître, ou vers toi, pour dire ces paroles? Ne m'a-t-il pas aussi envoyé vers les hommes qui se tiennent sur le rempart, pour les avertir qu'ils en seront réduits à manger leurs propres excréments et à boire leur urine avec vous ? » Et s'enflammant de plus en plus, le rab-sak se dresse soudain et s'écrie d'une voix retentissante en langue hébraïque : « Écoutez la parole du grand roi, le roi des Assyriens. Ainsi a dit le roi : Qu'Ézéchias ne vous abuse point, car il

ne pourra pas vous délivrer de ma main. Qu'Ézéchias ne vous fasse point vous confier en Jéhovah, en vous disant : Jéhovah nous délivrera sûrement, et cette ville ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. N'écoutez point Ézéchias, car ainsi a dit le roi des Assyriens : Faites composition avec moi et sortez vers moi; et vous mangerez chacun de sa vigne, et chacun de son figuier, et vous boirez chacun de l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne et que je vous emmène en un pays qui est comme votre pays; un pays de froment et de bon vin, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers et d'huile, un pays de miel, et vous vivrez et ne mourrez point. Mais n'écoutez point Ézéchias quand il essayera de vous persuader en vous disant : « Jéhovah nous délivrera. » Les dieux des autres nations ont-ils délivré chacun leur pays de la main du roi des Assyriens? Où sont les dieux de Hamath et d'Arpad? Où sont les dieux de Sépharvaïm, de Hénah et de Hivah? Et même, a-t-on délivré Samarie de ma main? Qui sont ceux d'entre tous les dieux de ces pays-là qui aient délivré leur pays de ma main, pour que vous puissiez espérer que Jéhovah délivrera de ma main Jérusalem? » Et le peuple se tut et on ne répondit pas un mot au rab-sak, car le roi avait donné ce commandement : « Vous ne lui répondrez rien. » Après cela, les officiers juifs, Éliakim, fils de Hilkiya, le majordome, et Scebna le secrétaire, et Joah, fils d'Asaph, le commis aux registres, s'en revinrent en déchirant leurs vêtements vers Ézéchias et lui rapportèrent les paroles du rab-sak.

En apprenant ce qui venait de se passer, Ézéchias consterné, déchira ses vêtements en signe de douleur, se couvrit du sac et se rendit au temple de Jéhovah. Il envoya Éliakim, le majordome, Scebna, le secrétaire et d'autres personnages choisis parmi les prêtres, vers le prophète Isaïe en lui disant : « Ce jour est un jour d'angoisses, de malédictions et de blasphèmes... Peut-être Jéhovah, ton Dieu, a-t-il entendu toutes les paroles du rab-sak, que le roi des Assyriens, son maître, a envoyé pour blasphémer le dieu vivant, et l'insulter par les paroles que Jéhovah, ton Dieu, a sans doute entendues. Prie donc pour ceux qui restent encore. » Le prophète rassura les ambassadeurs : « Vous direz ceci à votre maître, leur dit-il : Ainsi a dit Jéhovah : Ne crains point pour les paroles que tu as entendues, par lesquelles les serviteurs du roi des Assyriens m'ont blasphémé. Voici : je vais mettre en lui un tel esprit qu'ayant entendu une certaine nouvelle, il retournera dans son pays, et je le ferai tomber par l'épée dans son pays. »

Pendant ce temps, les parlementaires du roi d'Assyrie étaient retournés au camp de leur maître qui avait quitté Lachis pour aller assiéger Libna. Sur la nouvelle que l'approche de Tahraka et de l'armée égyptienne était imminente, Sennachérib envoya une nouvelle ambassade auprès du roi Ézéchias, et voici le message dont il la chargea : « Vous parlerez ainsi à Ézéchias, roi de Juda, et vous lui direz : Que ton dieu en qui tu te confies ne t'abuse point en te disant : Jérusalem ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. Comment, tu as entendu ce que les rois des Assyriens ont fait à tous les pays, en les détruisant entièrement, et toi, tu échapperais ! Les dieux des nations que nos ancêtres ont détruites, savoir, de Gozan, de Haran, de Retseph, et des enfants d'Heden, qui sont en Télasar, les ont-ils délivrées ? Où est le roi de Hamath, le roi d'Arpad, et le roi de la ville de Sepharvaïm, de Hamath et de Hivah ? » Après avoir reçu cette lettre et en avoir pris connaissance, Ézéchias alla encore au temple de Jéhovah et fit sa prière :

« O Jéhovah ! Dieu d'Israël, qui es assis entre les chérubins, tu es le seul Dieu de tous les royaumes de la terre : c'est toi qui as fait les cieux et la terre !

« O Jéhovah ! prête l'oreille et écoute ; ouvre tes yeux et regarde ; écoute les paroles de Sennachérib et de celui qu'il a envoyé pour blasphémer le Dieu vivant.

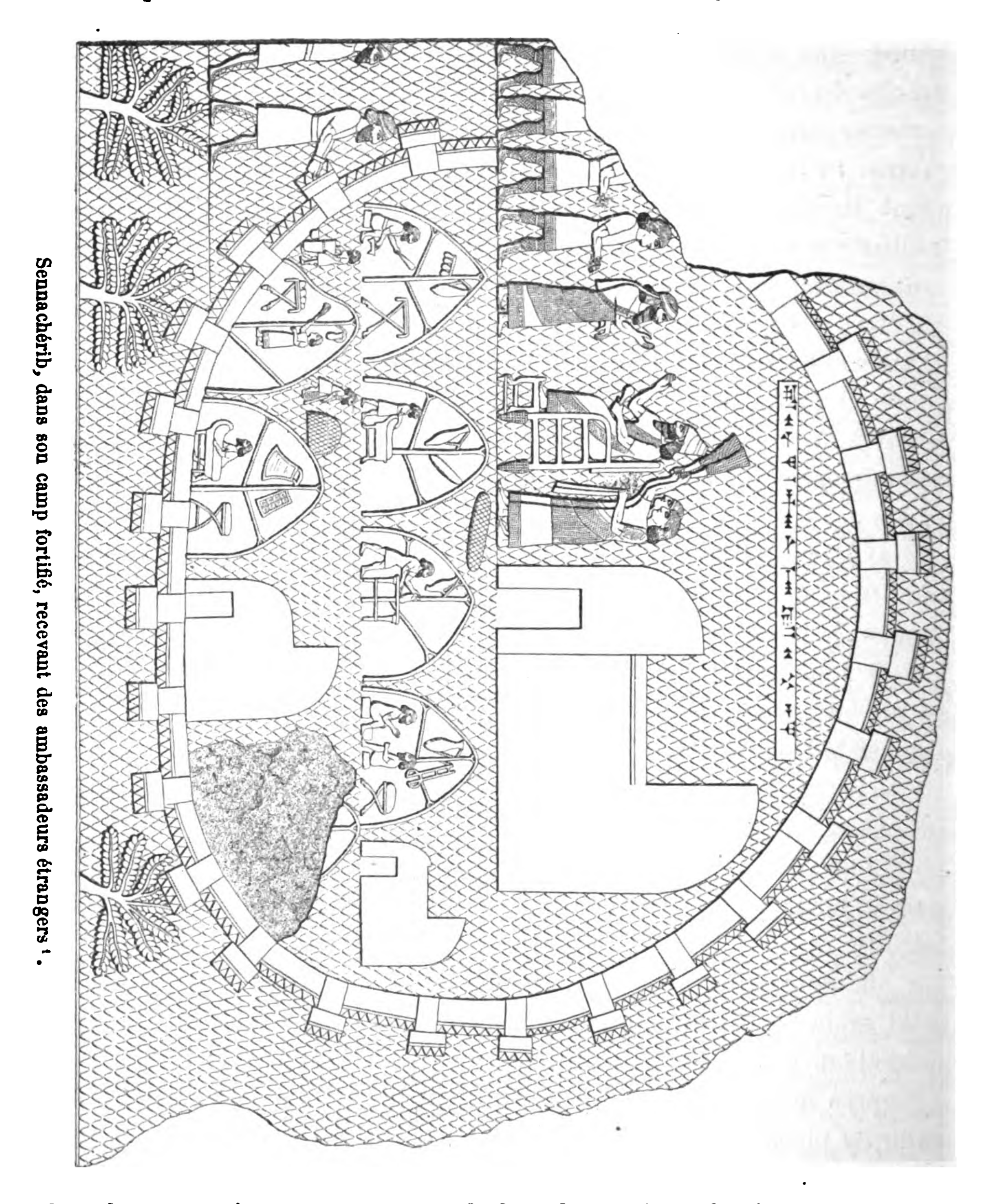
« Il est vrai, ô Jéhovah ! que les rois des Assyriens ont détruit ces nations et leur pays ;

« Et qu'ils ont jeté au feu leurs dieux ; mais c'étaient des ouvrages de main d'homme, du bois et de la pierre ; c'est pourquoi ils les ont détruits.

« Maintenant, donc, ô Jéhovah, notre Dieu, je te prie, délivre-nous de la main de Sennachérib, afin que tous les royaumes de la terre sachent que c'est toi, Jéhovah, qui es le seul Dieu. »

D'après le récit biblique que nous suivons pas à pas, Jéhovah fit savoir au pieux roi, par l'entremise d'Isaïe, qu'il était exaucé : « Je t'ai exaucé en ce que tu m'as demandé touchant Sennachérib, roi des Assyriens. Et voici la parole que Jéhovah a prononcée contre lui : La vierge, fille de Sion, t'a méprisé et s'est moquée de toi ; la fille de Jérusalem a hoché la tête après toi... Tu as outragé le Seigneur par tes députés et tu as dit : Avec la multitude de mes chariots je monterai au sommet des montagnes, sur les flancs du Liban ; je couperai les plus

hauts cèdres et les plus beaux pins... Puisque tu es ainsi furieux contre moi et que ton insolence est montée à mes oreilles, je te mettrai une



Sennachérib, dans son camp fortifié, recevant des ambassadeurs étrangers[1].

boucle aux narines et un mors à la bouche et je te ferai retourner par le chemin d'où tu es venu.... Ainsi a dit Jéhovah au sujet du roi des Assyriens : Il n'entrera point dans cette ville, il n'y jettera aucune

[1] Bas-relief de Nimroud.

flèche, il ne se présentera point contre elle avec le bouclier et ne dressera point de talus contre elle. Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, et il n'entrera point dans cette ville, dit Jéhovah. Car, je garantirai cette ville et je la délivrerai, à cause de moi et à cause de David mon serviteur. Il arriva donc cette nuit-là, qu'un ange de Jéhovah sortit et tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes au camp des Assyriens; et quand on fut levé de bon matin, voilà, c'étaient tous des corps morts. Et Sennachérib, roi des Assyriens, partit de là; il s'en alla, et s'en retourna, et se tint à Ninive[1]. »

Sennachérib, en effet, ne mit jamais le siège devant Jérusalem; tandis qu'il envoyait ses ambassadeurs à Ézéchias, il poursuivait sa marche sur l'Égypte, qu'il avait résolu d'envahir. Mais en entrant dans le delta, son armée fut aux trois quarts anéantie par la peste, tellement qu'il fut forcé d'opérer une retraite précipitée et de rentrer en Assyrie. Les Égyptiens, comme les Juifs, attribuèrent à leurs dieux cette délivrance inespérée du fléau de la conquête assyrienne, et voici le conte populaire qu'Hérodote recueillit dans son voyage en Égypte au sujet de ces événements : « Après Anysis, régna (sur l'Égypte) un prêtre de Vulcain (Phtah) nommé Séthon. Il négligea la caste militaire égyptienne et ne tint aucun compte d'elle, comme s'il n'eût dû jamais avoir besoin de son appui; il la traita même ignominieusement et retira les douze aroures de terres de première qualité que les rois antérieurs avaient assignées à chaque guerrier. Mais après cela, quand Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, dirigea sur l'Égypte une immense armée, la caste militaire refusa de marcher au secours du roi. Le prêtre, ne sachant plus que faire, entra dans le temple, et devant la statue se lamenta des dangers qui le menaçaient. Au milieu de ses larmes, le sommeil le saisit, et il vit en songe son dieu debout auprès de lui et l'encourageant, lui promettant qu'il ne lui arriverait aucun mal de résister à l'armée des Arabes, car lui-même se chargeait d'envoyer des vengeurs pour sa querelle. Confiant dans les promesses de cette vision, le roi rassembla tous les Égyptiens qui voulurent le suivre, et vint camper à Péluse, à l'entrée du pays. Aucun guerrier ne l'avait suivi, mais seulement des gens de métier, des ouvriers et des marchands. Quand ils furent arrivés à Péluse, une nuit, des multitudes de mulots envahirent le camp des ennemis, rongeant les carquois, les arcs et les courroies

[1] II Rois, xix, 36; Isaïe, xxxvii, 36,

des boucliers, de telle façon que les ennemis furent obligés de fuir le lendemain sans armes, et qu'on en tua beaucoup dans la déroute. Aussi, encore maintenant, voit-on dans le temple de Vulcain (le temple de Phtah, à Memphis) une statue en pierre du roi, tenant un mulot sur sa main, avec l'inscription : « En me voyant, apprends à être pieux envers les dieux[1]. »

D'après Josèphe, Bérose racontait, lui aussi, à sa manière, le désastre du roi d'Assyrie : « Sennachérib, disait-il, trouva à son retour d'Égypte que son armée avait été diminuée de cent quatre-vingt cinq mille hommes par une peste, envoyée de Dieu, la première nuit après qu'elle eut commencé à attaquer Jérusalem de force, sous la conduite de Rabsacès (le *rab-sak*), et il en fut si touché que dans la crainte de perdre encore ce qui lui restait, il se retira en très grande hâte dans Ninive, capitale de son royaume[2]. »

Il est de règle, chez tous les peuples, que les bulletins officiels ne racontent jamais les échecs. Aussi, ne serons-nous aucunement surpris de voir les inscriptions de Sennachérib passer sous silence tous les événements qui remplirent la fin de l'expédition, la tentative sur Péluse et la peste qui ravagea l'armée. Après le récit des premiers faits de l'invasion du royaume de Juda, le texte cunéiforme dont la rédaction est très visiblement embarrassée, nous transporte brusquement à Ninive où le roi d'Assyrie est déjà revenu, sans qu'on nous dise les causes de ce retour précipité.

Pendant les dix-huit ou dix-neuf ans que vécut encore Sennachérib après son échec, il eut le temps de réparer ses forces, de reconstituer les cadres de son armée et d'entreprendre successivement de nouvelles conquêtes sur divers points de la frontière de son empire. Mais l'effroyable désastre qui était venu brusquement interrompre sa marche victorieuse sur les confins de l'Égypte paraît l'avoir frappé d'une sorte de terreur superstitieuse : il eut peur du Dieu des Juifs dont il s'était tant ri ; il ne revint plus en Occident opérer ses razzias annuelles, et il ne revit plus jamais les bords de la Méditerranée.

[1] Hérodote, II, 141. Cf. Oppert, *Mémoires sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 29-38.
[2] Josèphe, *Antiq. Jud*, XI, II.

§ 4. — LES EMBELLISSEMENTS DE NINIVE

Sennachérib n'avait ni l'audace ni le génie de Sargon, son père; tandis qu'on a comparé ce dernier à Darius, fils d'Hystaspe, on lui a trouvé avec raison plus d'un trait de ressemblance avec Xerxès. Grand conquérant par la force des événements et parce qu'il avait les armées du monde les plus nombreuses et les mieux organisées, il profita d'un ordre de choses établi avant lui, parvint à le maintenir, mais ne le créa point ni même ne le grandit. Il est surtout célèbre dans l'histoire par ses guerres contre Marduk-pal-iddin, roi de Chaldée, dans lesquelles il ne triompha qu'à demi, tant ses victoires furent chèrement achetées, et par l'effondrement subit de sa puissance aux portes de l'Égypte. Sur les bas-reliefs qui nous donnent son portrait, « il a le nez busqué, les narines minces, la lèvre dédaigneuse, s'avançant légèrement sur la lèvre inférieure; sa taille élancée est empreinte d'une certaine distinction qui ne se remarque pas chez son père[1]. » Cruel, orgueilleux et arrogant, il est un des types les plus achevés du monarque oriental, et il ne le cède à aucun autre pour le luxe et la magnificence.

Il est le premier des rois d'Assyrie dont on ait retrouvé les inscriptions et les monuments sur l'emplacement même de Ninive à laquelle il donna un éclat incomparable. Son palais qui couvrait une superficie de plus de deux hectares, était situé à l'extrémité méridionale du monticule de Koyoundjik, et les immenses galeries de bas-reliefs dont il était orné ont été transportées au Musée Britannique, où nous en admirons l'étendue et la richesse. Laissons Sennachérib raconter lui-même la construction de sa demeure royale et les embellissements de sa capitale. « Ninive, dit-il, est le lieu suprême, la ville où l'on adore la déesse Istar; elle renferme tous les sanctuaires des dieux et des déesses qui veillent, pour des jours éternels, sur ses antiques fondements. Mais depuis longtemps l'écriture était effacée de dessus la pierre, et on avait oublié les exploits qui y étaient inscrits; on ne pouvait plus lire et interpréter les inscriptions... C'était en vain que depuis longtemps les rois, mes pères, et mes prédécesseurs, qui s'étaient chargés d'enrichir les temples des dieux, avaient rassemblé dans cette ville beaucoup de

1 Menant. *Remarques sur les portraits des rois assyro-chaldéens*, p. 12.



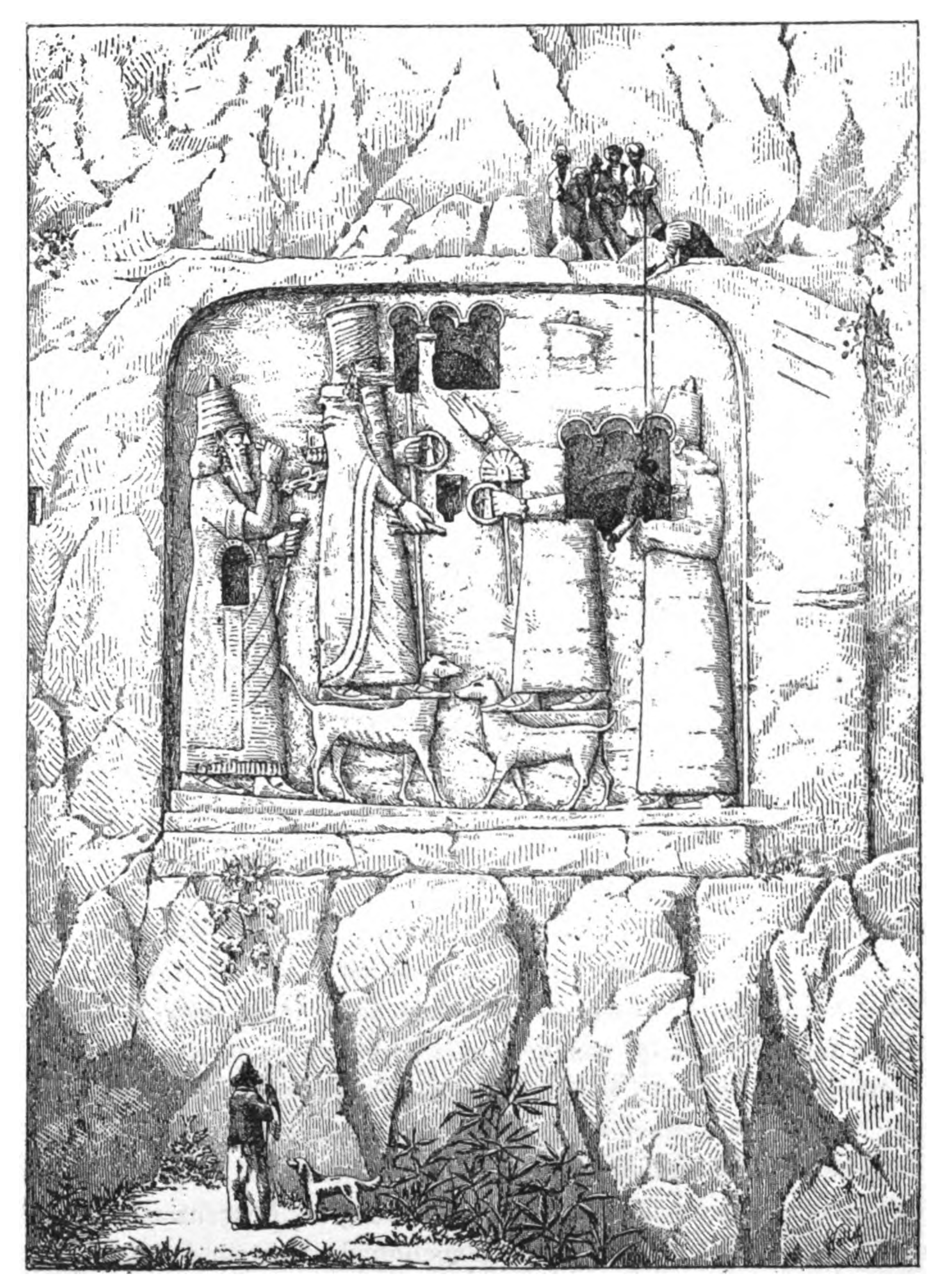
richesses et les tributs des rois des quatre régions; cependant, personne parmi eux, n'avait songé à entourer d'une enceinte fortifiée la ville, siège de la royauté, à réparer et à reconstruire les temples; personne n'avait pensé à embellir cette cité, à diriger ses rues, à creuser un canal, construire un aqueduc, changer ce qui était mauvais. C'est moi, Sennachérib, roi du pays d'Assur, qui, avec la permission des dieux, ai accompli cette œuvre. J'en ai eu l'idée et j'y ai porté mon esprit. J'avais enlevé de leurs demeures les hommes de la Chaldée, les peuples d'Aram, de Van, de Quê, de Cilicie qui ne m'étaient pas soumis, je leur donnai l'ordre de bâtir; ils moulèrent des briques. Je fis tailler des blocs énormes en Chaldée que je leur fis transporter; je fis toutes ces choses avec le travail des rebelles que mon bras avait soumis; je leur fis construire ces palais.

« Le palais précédent avait 360 mesures, savoir : 80 mesures du côté de la grande pyramide, 190 mesures du côté du E-Namari, le temple d'Istar, 90 mesures sur l'autre face du E-Namari. Les rois, mes pères et mes prédécesseurs, l'avaient élevé pour leur gloire, mais ils n'en avaient pas achevé la magnificence. Le Tigulti qui protège le château contre l'ennemi, et qui parfois, dans sa crue, inonde le centre de la ville, avait fini par miner le palais; une brèche s'était formée dans les fondations et avait endommagé le *temen*. Alors, j'ai dû démolir entièrement ce palais; j'ai détourné le Tigulti, j'ai bouché la brèche et j'ai changé le cours du fleuve; j'ai construit des quais en briques, sur lesquelles j'ai mis de grandes pierres.

« Pour que ce palais puisse durer éternellement pour la gloire du monde, je n'ai pas touché aux *temen*..., mais j'ai rédigé des inscriptions avec la mention de mon nom, et je les ai déposées en plusieurs exemplaires dans les soubassements... J'ai agrandi la terrasse bien au-delà de ce qu'elle était autrefois; j'ai fait le palais bien plus grand que l'ancien, et j'ai fortifié les parties extérieures. Dans l'enceinte, j'ai fait élever la demeure royale avec des poutres de santal, d'ébène, de lentisque, de cèdre, de pistachier...

« Pour alimenter les fontaines, j'ai fait amener l'eau des sources dans des aqueducs, depuis le territoire de la ville de Kisir, jusque dans le voisinage de Ninive. Je les ai réunies dans un canal, jusqu'à la distance d'un *kasbu qaqqar* du cours de Haser : là, j'ai établi un immense réservoir d'où l'eau se distribuait dans la ville. C'est ainsi que j'ai renouvelé Ninive, la ville de ma souveraineté, j'ai aligné ses rues,

j'y ai multiplié les fontaines et les canaux, et je l'ai rendue brillante comme le soleil. »

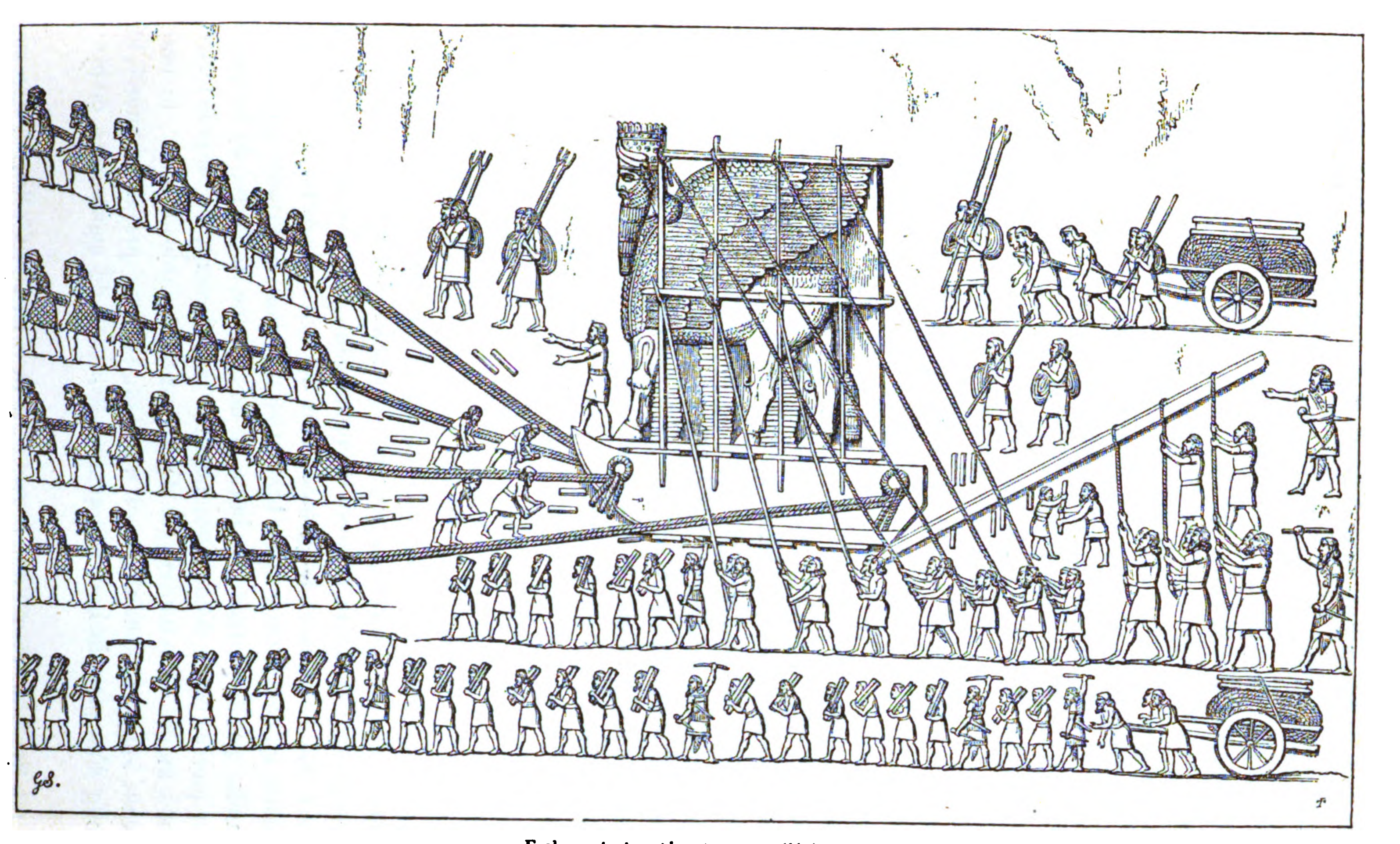


Le bas-relief de Sennachérib, sur le rocher de Bavian.

A côté du grand palais qui formait l'habitation royale, et à un kilomètre environ de distance au nord, Sennachérib fit bâtir un autre

grand édifice qui s'appelait le Bit Kutalli, « le magasin », ou plus exactement « la maison des tributs ». C'est là, qu'on entassait les richesses ravies dans les expéditions militaires. « J'ai construit ce palais, dit Sennachérib, avec du marbre et des poutres de cèdre qui provenaient du pays des Hittites; j'ai élevé ce palais, comme les palais du pays d'Assur, sur sa place antérieure, mais plus grand que le précédent, d'après les plans des architectes de mon empire, pour la demeure de ma royauté. J'ai placé au-dessus, des poutres de grands cèdres coupés dans l'Amanus. J'ai élevé des colonnes, j'ai dessiné des rosaces éblouissantes que j'ai disposées avec art. J'ai fait sculpter dans le marbre provenant du mont Baladu (le Béled), des lions énormes et des taureaux pour orner les portiques. J'ai agrandi la cour, depuis la grande porte *numu*, afin d'en faire un champ de manœuvre pour les chefs des troupes qui lancent les javelots, pour qu'on puisse héberger les bêtes de somme, les bœufs, les moutons, les chars. »

Sennachérib ne se contenta pas d'embellir les palais royaux, et de se construire une somptueuse demeure; l'inscription qu'il fit graver en trois exemplaires sur les rochers de Bavian aux sources du Haser, nous apprend qu'il agrandit considérablement l'enceinte de Ninive, dont il fit réparer les brèches et surélever les murs de défense. Les environs de Ninive étaient assez tristes et stériles à cause de la sécheresse et du manque d'eau; le roi d'Assyrie employa les bras de ses prisonniers de guerre, à creuser des canaux d'irrigation qui fertilisèrent toute la banlieue de sa capitale. « A partir des bourgs de Massit, de Banbakatna, de Sapparis, de Kar-Šamas-nasir, de Karnur, de Rimus, de Hata, de Dalaïn, de Riseni, de Sul, de Sibanib, d'Isparirra, de Gingil, de Nampagate, de Til, d'Alu-sussi-mê-sassir, de Hadabit, j'ai fait creuser dix-huit canaux, dont je dirigeai le cours vers le Haser. J'ai fait creuser un autre canal, depuis le territoire de Kissir jusqu'à la banlieue de Ninive; j'y ai fait couler des eaux et j'ai donné à ce canal le nom du « canal de Sennachérib ». Ces eaux venaient de la montagne de Tas, montagne très abrupte, située en Arménie. » La suite de l'inscription du rocher de Bavian, malheureusement fort mutilée, contient le récit de la construction de nouveaux canaux, de travaux de drainage et de plantations de forêts et de vignobles, de semailles de blé, d'orge et de sésame. L'inauguration d'un de ces grands canaux qui apportaient au milieu du désert la fertilité et l'abondance, fut faite en grande solennité; on offrit aux dieux des



Esclaves traînant un taureau ailé [1].

[1] Bas-relief de Koyoundjik, au British Museum.

hécatombes, et les esclaves eux-mêmes, qui avaient travaillé au percement des collines, reçurent une récompense.

Le grand roi d'Assyrie avait donc trouvé le temps de faire exécuter des travaux utiles, au milieu des guerres acharnées qu'il avait eu à soutenir, et malgré les graves échecs qu'il avait dû supporter : aucun autre roi peut-être ne nous a laissé un plus grand nombre de monuments, et nous y voyons s'étaler à côté des scènes de carnage, de l'incendie et du pillage des villes, les scènes de la vie journalière du monarque. « Les longues files de serviteurs qui entraient chaque jour dans son palais[1], avec du gibier pour son dîner, des gâteaux et du fruit pour son dessert, ont encore, sur les murs des corridors, l'apparence exacte qu'ils avaient au temps qu'ils passaient à travers les cours, chargés des friandises que le roi aimait. Ailleurs, il met devant nous tous les procédés employés à la sculpture et au transport d'un taureau colossal, depuis le moment où l'on tire de la carrière l'énorme bloc non dégrossi, jusqu'au moment où il est hissé sur le tertre artificiel qui sert de soubassement à un palais, afin de décorer la porte monumentale d'une résidence royale. Nous voyons les haleurs traînant au cours d'une rivière le bloc brut, porté sur un bateau à fond plat, et disposés par pelotons, sous les ordres de contre-maîtres qui jouent du bâton à la moindre provocation. La scène doit être représentée tout entière : aussi tous les haleurs sont-ils là, au nombre de trois cents, costumés chacun à la mode de son pays, et dessinés avec autant de soin que s'ils n'étaient pas la reproduction exacte de quatre-vingt-dix-neuf autres. Puis on observe le bloc mené à terre, et taillé rudement en forme de taureau : dégrossi de la sorte, il est chargé sur un traîneau et amené sur un terrain uni, par des escouades d'ouvriers, arrangés à peu près de la même manière qu'auparavant, jusqu'au pied du tertre où il doit être placé. La construction du tertre lui-même est représentée en détail. On voit les briquetiers moulant les briques à la base, tandis que des maçons, la hotte au dos, pleine de terre, de briques, de pierres ou de décombres, montent péniblement, car déjà le tertre est à moitié de sa hauteur, et déchargent leur fardeau. Alors, le taureau, toujours étendu sur son traîneau, est hissé jusqu'au sommet, le long d'un plan incliné, par quatre escouades de manœuvres, en pré-

[1] G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 181-183; Cf. Maspéro, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient*, 3e édit., 1878, p. 420.



sence du monarque et de sa suite. Après quoi, la sculpture est complétée, et le colosse, dressé sur ses pieds, est conduit à travers la plate-forme, jusqu'à la place exacte qu'il doit occuper. »

C'est sur ces travaux gigantesques ou sur les cylindres enfouis dans les fondations de son palais que le monarque faisait inscrire pour la postérité cette pompeuse formule : « Assur, le maître suprême m'a conféré la royauté sur tous les peuples ; il a étendu ma domination sur tous les habitants de la terre, depuis la Mer supérieure située au soleil couchant, jusqu'à la Mer inférieure située au soleil levant. J'ai soumis à ma puissance tous les chefs des hommes. Les rois ennemis, pris de vertige, évitaient de se ranger en bataille devant moi ; leurs alliés les abandonnaient ; ils s'envolaient comme une nichée d'oiseaux pour se soustraire à ma rencontre et se cacher dans les lieux déserts. »

L'orgueilleux monarque qui avait abattu tous les rois, finit son règne par la plus sombre des tragédies. C'est la Bible[1] qui nous raconte comment fut châtié par la Providence cet autre « fléau de Dieu ». Un jour qu'il était prosterné dans le temple du dieu Nisruk, ses deux fils Adramelek et Saréser se ruèrent soudain sur lui, l'épée à la main, et l'égorgèrent. A la suite de leur crime, dont nous ignorons la cause, les parricides furent obligés de s'enfuir et de se cacher dans les montagnes de l'Arménie : ils paraissent avoir trouvé un refuge auprès du roi de Van, Argistis. Assarhaddon, un autre fils de Sennachérib, lui succéda : ces événements s'accomplirent en l'an 680 avant notre ère.

[1] II Rois, XIX, 37,

CHAPITRE VIII

RÈGNES D'ASSARHADDON ET D'ASSURBANIPAL. RUINE DE NINIVE

§ 1. — ASSARHADDON (680 A 667)

L'armée se déclara contre les meurtriers de Sennachérib et proclama un autre de ses fils, Assarhaddon (Assur-ahi-iddin). A la tête de leurs partisans, Adrammelek, qui avait pris le titre de roi, et Saresser essayèrent de résister ; obligés de quitter Ninive, ils se replièrent vers le nord-ouest. Une grande bataille se livra près de Hanirabbat, sur le haut Euphrate, et la victoire se déclara définitivement en faveur d'Assarhaddon qui força, ainsi que nous l'avons dit, ses deux frères parricides à se réfugier en Arménie. D'après Moïse de Khorène[1], le roi de ce pays, probablement Argistis, les accueillit avec la plus grande bienveillance, et leur donna des terres qui restèrent longtemps l'apanage de leurs descendants.

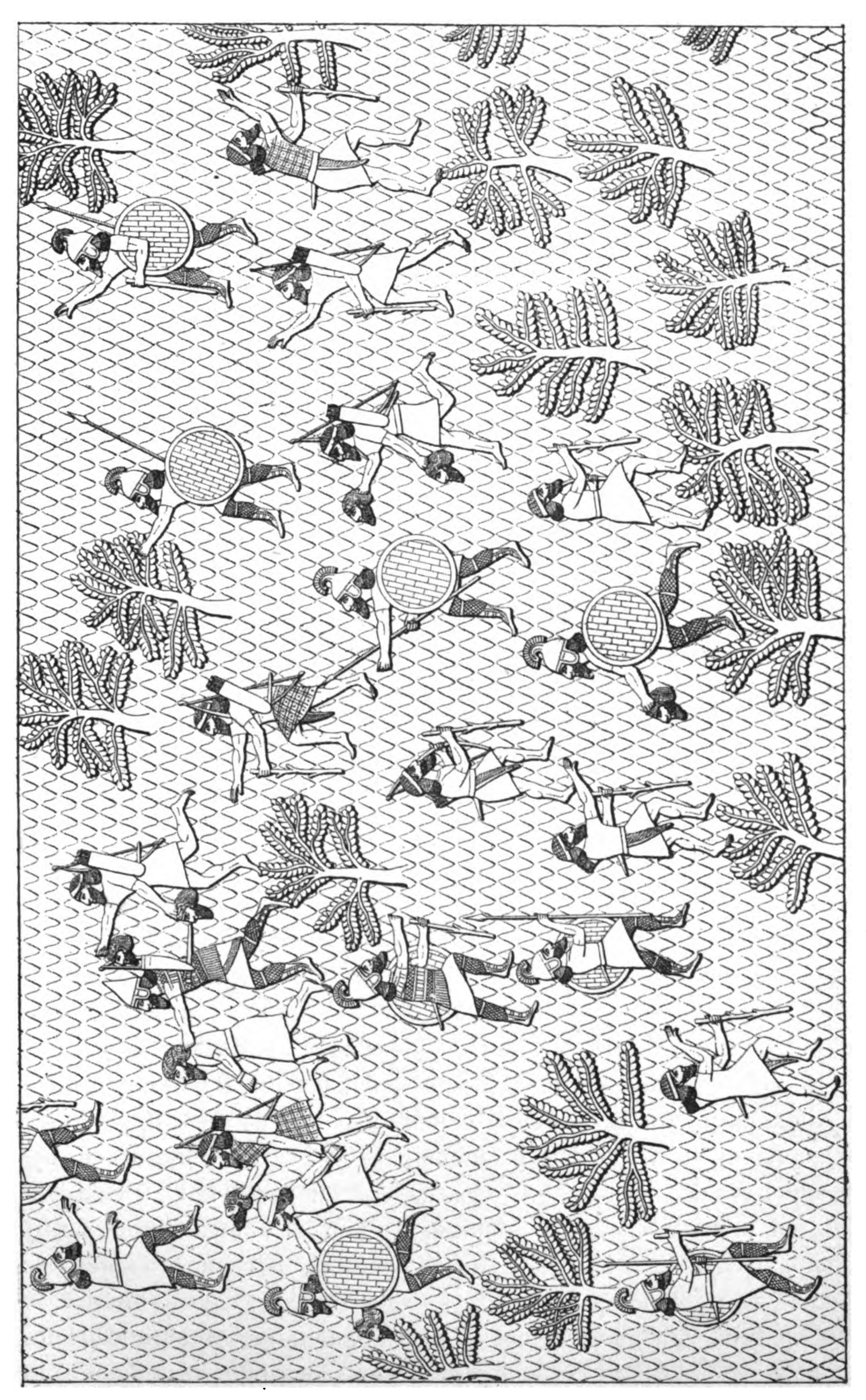
Le nouveau roi qui gouvernait Babylone avant de monter sur le trône, fixa sa résidence d'abord à Ninive, puis à Kalah, où il se fit, vers la fin de sa carrière, bâtir un somptueux palais, principalement avec les débris de l'ancienne demeure de Teglath-pal-asar II. On ne sait pas si c'est lui-même qui s'attacha à mutiler et à détruire les monuments et les inscriptions de ce dernier prince qui n'était pas de sa race, puisqu'il appartenait à la dynastie de Belitaras, ou bien si Assarhaddon ne fit que profiter d'une destruction systématique antérieure à son avènement. Toujours est-il que l'on constate, par exemple, que des sculptures et des inscriptions de Teglath-pal-asar II sont englobées dans la maçonnerie, recouvertes de mortier, ou retournées vers l'intérieur des murailles de façon à être intentionnellement dissimulées. Le palais d'Assarhaddon lui-même subit plus tard aussi une destruction violente : il fut incendié. Les explorateurs anglais ont même cru pouvoir constater que

[1] *Hist. Arm*, liv. I, p. 22, trad. Le Vaillant de Florival.

le vestibule fut détruit avant que l'édifice fut complètement achevé : çà et là on retrouvait de grandes plaques de marbre lisse et toutes préparées pour recevoir des inscriptions qu'on n'eut jamais le temps d'y graver. Dans d'autres salles, les inscriptions qu'on a relevées étaient calcinées par le feu, et souvent tombaient en poussière au fur et à mesure qu'on les exhumait. Qui pourra jamais dire les drames sanglants, les révolutions de palais, les violences de toutes sortes dont la vieille ville nemrodite fut le théâtre ?

Ce n'est que dans les dernières années de son règne, qui dura treize ans, qu'Assarhaddon fit construire son palais de Kalah, car dans les inscriptions qu'on y a trouvées, il y énumère ses conquêtes et il y prend des titres qu'il ne put se donner qu'à la suite des expéditions lointaines que nous allons raconter. On y lit, par exemple : « Palais d'Assarhaddon, roi grand, roi puissant, roi des légions, roi du pays d'Assur, vicaire des dieux à Babylone, roi des pays de Sumer et d'Accad, roi des rois d'Égypte, de Syrie, de Patros (la Thébaïde) et de Kus (l'Éthiopie)... Il marcha dans l'adoration des dieux Assur, Sin, Samas, Nabu, Marduk, Istar de Ninive, Istar d'Arbèles, les grands dieux, ses maîtres ; il étendit son empire depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et il imposa aux diverses nations des tributs sans nombre. » Afin de prévenir les révoltes intérieures pendant qu'il dirigeait lui-même ses armées, Assarhaddon institua son fils aîné, Assurbanipal, comme chef du gouvernement, et il lui construisit une magnifique résidence dans la ville de Tarbisi, sur la rive gauche du Tigre, un peu en amont de Ninive. Lui-même habitait souvent Babylone, qu'il pouvait ainsi mieux surveiller ; il y commença des travaux gigantesques qui devaient en faire la première ville du monde et qui ne purent être achevés que plus tard, sous Nabopolassar et Nabuchodonosor ; c'est ainsi qu'il rebâtit le temple E-Sagil en l'honneur de Marduk, et releva les deux enceintes concentriques de la ville, qui portaient les noms d'Imgur-Bel et de Nivit-Bel : les textes qui relatent toutes ces constructions contiennent des détails architectoniques difficiles à comprendre encore aujourd'hui.

Une fois maître du pouvoir, la préoccupation constante d'Assarhaddon fut de maintenir l'ordre en Mésopotamie et de recouvrer les provinces perdues par son père. Dans la basse Chaldée, un fils de Marduk-pal-iddin, qui porte le nom de Nabu-zir-napisti-esir, s'était proclamé indépendant ; même il s'était, avec l'appui des Susiens, emparé de la ville d'Ur que défendit mal son gouverneur, Ningal-iddin, et de tout le



Guerre dans un pays montagneux et boisé. (Bas-relief de Nimroud.)

pays qui forme le rivage du golfe Persique. Mais au bruit de l'approche de l'armée assyrienne, le prince chaldéen s'enfuit lâchement et demanda un asile à son allié Ummanaldas, roi d'Élam qui, loin de le lui accorder pour ne pas provoquer le courroux du monarque ninivite, le fit mettre à mort. Nabu-zir-napisti-ezir laissait un frère, Nahid-Marduk, qui, en désespoir de cause, et se voyant trahi par le roi de Suse, se jeta dans les bras de l'Assyrien. Il alla spontanément à Ninive embrasser les pieds d'Assarhaddon, qui lui pardonna et lui donna à gouverner, à titre de vassal, le *Mat-Tamdim* ou « pays de la mer, » c'est-à-dire la basse région appelée aussi Bit-Yakin, qui avait été de temps immémorial le patrimoine de sa famille.

La Mésopotamie pacifiée, Assarhaddon partit pour l'Occident, où les rois de Sidon, de Kundi et de Sizu s'étaient révoltés. Sidon fut emportée d'assaut et rasée, et son roi Abdimilkut ne trouva même pas un refuge assuré sur ses vaisseaux. « J'attaquai la ville de Sidon, située au milieu de la mer; je mis à mort tous ses habitants; j'en détruisis les murs et les maisons dont je jetai les matériaux dans les flots; j'en renversai les temples. Le roi Abdimilkut, pour se soustraire à ma puissance, s'était enfui au milieu de la mer comme un poisson; du milieu de la mer je l'ai arraché. Je m'emparai de ses trésors, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ambre, du santal, de l'ébène, des étoffes de laine et de lin, et de tout le contenu de son palais. Je transportai en Assyrie des hommes et des femmes en nombre énorme, ainsi que des bœufs, des moutons et des bêtes de charge. Je disséminai dans de lointaines contrées les habitants de la côte de Syrie, et au milieu du pays des Hittites je bâtis une ville que je nommai Dur-Assur-ahi-iddin (forteresse d'Assarhaddon). J'y plaçai les hommes que mon bras avait vaincus dans les montagnes qui se trouvent du côté de la mer du soleil levant, et je leur imposai un de mes lieutenants comme gouverneur. »

De Sidon, le roi d'Assyrie remonta vers le nord pour châtier les alliés d'Abdimilkut, Sanduarri, roi de Kundi, et la ville de Sisu. Il fallut faire la guerre de partisans dans les montagnes du Taurus et traquer le pays jusqu'en ses derniers recoins. Assarhaddon en vint à bout : Sanduarri fut fait prisonnier comme Abdimilkut; l'un et l'autre furent sur-le-champ décapités, et leurs têtes furent exposées en trophées aux yeux de tout le camp et des prisonniers. La ville d'Arzani, dans le district de Muçur, subit également la colère du vainqueur qui pénétra dans les montagnes où le Sarus et le Pyramus des géographes classiques vont

prendre leur source : là se trouvaient alors les districts de Hupusna et de Gimirra (les Cimmériens d'Hérodote) qui saccagèrent un peu plus tard la Lydie. Le roi Teuspa essaya vainement de résister à l'envahisseur qui étendit ses ravages jusqu'en Cilicie, puis, plus loin au nord, dans les pays de Duha et de Tubal (les Tibaréniens) jusque sur les bords de la mer Noire. Vingt et une places fortes, sans compter les bourgades, furent pillées et brûlées. Ce fut ensuite le tour des cantons de Masnaki (les Mosynœques), de Tul-Assur et des villes de Pitanu et de Mehanu. Ces dernières opérations ramenèrent Assarhaddon dans le Naïri, sur la frontière du royaume de Van qui avait pris une si énorme extension que le roi d'Assyrie osa à peine l'inquiéter. Il rentra dans sa capitale, satisfait de sa grande et fructueuse tournée, comme un corsaire après une bonne prise : Ninive était un nid de pirates pour ces écumeurs de plaines.

Vers l'an 676, il se produisit du côté de la Chaldée un mouvement qui eut pu mettre de nouveau ce pays en feu, s'il n'eût été réprimé dès son apparition. Le district de Bit-Dakkur, en Chaldée, avait reconnu pour roi un certain Samas-ibni qui paraît même avoir fait un hardi coup de main contre Babylone dont il pilla la campagne ; Assarhaddon accourut, fit restituer aux Babyloniens tout ce qui leur avait été ravi, et plaça comme vice-roi à Babylone, Nabusallim, fils de Balasa. De là, il partit plus au sud, sur les confins du désert d'Arabie où des nomades turbulents ne cessaient d'inquiéter la frontière. Le centre d'où rayonnaient ces pillards était la ville d'Adumu, la capitale du royaume de Duma, assez loin au sud du Pallacopas[1]. Sennachérib avait déjà pris cette ville et rétabli la sécurité dans ces contrées : Assarhaddon, forcé de recommencer l'expédition de son père, ruina la ville et en transporta les habitants en Assyrie. A peine était-il rentré à Ninive que la reine du pays d'Adumu, voyant son royaume complètement ruiné, envoya au monarque assyrien un ambassadeur avec des présents considérables pour implorer sa clémence, fléchir son courroux et réclamer les dieux nationaux qui avaient été emmenés en captivité. Assarhaddon n'accueillit sa demande qu'à de certaines conditions, notamment le remplacement de la souveraine indigène par une des femmes de son propre palais : « Je fus favorable à sa requête, dit-il, je restaurai les

[1] Ce ne saurait être Edom, la capitale de l'Idumée, comme l'ont cru certains auteurs. Cf. E. Budge, *History of Esarhaddon*, p. 55.



statues de ses dieux qui s'étaient détériorées en route, je fis inscrire sur ces images la louange d'Assur et la gloire de mon nom ; puis, je me les fis apporter et je les lui rendis. Je nommai au trône d'Arabie, Tabuya, une des femmes de mon harem. En outre, à cause des dieux que je restituai à ce pays, j'augmentai le tribut qu'on payait à mon père, et je lui imposai soixante-cinq chameaux de plus que ce qu'il fournissait déjà. » Un autre roi arabe de la même contrée, probablement du pays de Hagar, nommé Hazaël étant venu à mourir, Assarhaddon mit son fils Ialu sur le trône, et il profita en même temps de ce changement pour augmenter la rançon annuelle, de dix mines d'or, mille pierres précieuses, cinquante chameaux et une quantité d'autres produits du désert.

Ces succès faciles et ces richesses extraordinaires d'une contrée presque inconnue excitèrent l'inassouvissable convoitise du monarque assyrien qui résolut de tenter une aventure lointaine, dans le sud, par delà le désert d'Arabie. Jusque-là, il n'avait pas fait autre chose que rétablir et maintenir la paix dans l'empire que lui avaient transmis ses ancêtres ; mais dès que la tranquillité sembla partout assurée, Assarhaddon voulut porter plus loin que ne l'avait jamais fait roi d'Assyrie, la gloire d'Assur et la puissance de Ninive. L'occasion était en effet favorable pour une marche à travers l'Arabie. En prenant Adumu pour base d'opérations, rien, sinon les sables du désert, ne pouvait empêcher les légions d'Assur d'atteindre le Hedjaz et le Yémen. Les relations avec ces derniers pays étaient alors plus faciles et plus fréquentes qu'on pourrait le croire au premier abord. Les populations qui l'habitaient et dont nous raconterons l'histoire ailleurs, s'étaient faites les intermédiaires du commerce de l'Inde et de la Phénicie, de sorte que les marchés de tout l'Orient, aussi bien en Égypte qu'en Syrie et même en Assyrie, étaient remplis des marchands qui ont rendu célèbres les richesses dont Ophir n'était que l'entrepôt.

C'est l'or d'Ophir qui tenta Assarhaddon : il se mit en marche à la tête d'une formidable armée. Après avoir traversé d'immenses espaces monotones et stériles, il atteignit la terre de Bazu. « Le pays de Bazu, dit-il, est situé bien loin en plein désert, dans un lieu de désolation et de défaillance, une terre de soif, à une distance de 140 schœnes (environ 1630 kilomètres) ; on y trouve des carrières de pierres précieuses ; plus loin, sur une étendue de 20 schœnes, on ne rencontre dans les rocailles que des serpents et des scorpions ; 20 schœnes plus



Guerre dans le désert. (Bas relief de Nimroud.)

loin encore, on arrive au mont Hazu qui est une montagne d'albâtre. C'est là que je m'arrêtai : personne de mes ancêtres n'était jamais allé jusque-là. Grâce à la protection d'Assur, j'y parvins en vainqueur, et j'y tuai huit rois arabes, savoir : Kisu, roi de la ville de Haldil ; Akbar roi de Dubiati ; Mansak, roi de Magalan ; Yapah, reine de Diahtan ; Habisu, roi de Kadasia ; Nihar, roi de Gahpan, Baïlu, reine de Ihilu ; Habanamru, roi de Buda. » Malgré ces succès, la chaleur excessive, l'incertitude de la route, les ouragans de poussière et la fatigue de marches incessantes et sans but précis, forcèrent le roi d'Assyrie à rebrousser chemin : il risquait de voir son armée mourir de faim, ensevelie sous les sables. Il dut renoncer à la conquête de cette merveilleuse Ophir que les récits des voyageurs plaçaient au bout du monde.

Un des rois du désert, Layale, de la ville de Yadiah avait échappé aux coups d'Assarhaddon qui avait pourtant réussi à piller son palais et à emporter ses dieux. Privé de ses divinités tutélaires, le prince arabe se crut perdu. Pour les recouvrer, il se mit, comme un pèlerin, en marche vers la Mésopotamie, et la surprise d'Assarhaddon fut sans égale lorsqu'à peine rentré dans Ninive, il reçut la visite de ce malheureux roi qui venait en suppliant, offrir sa soumission et réclamer les objets de son culte. Le roi d'Assyrie les restitua non sans avoir inscrit sur les statues la gloire d'Assur, et il confia même à Layale le gouvernement de tout le pays de Bazu : Assarhaddon dut se contenter d'un engagement de fidélité que le roi arabe se souciait aussi peu d'observer que de promettre.

Peut-être Assarhaddon se réservait-il de recommencer la conquête de l'Arabie et de reprendre une œuvre que son fils essayera aussi, plus tard, de mener à bonne fin. Mais il n'en eut pas le loisir, et des révoltes multiples nécessitèrent sa présence sur d'autres théâtres. Ce fut d'abord Bel-basa, roi de la terre de Gambul, dont les sujets « demeurent comme des poissons au milieu des eaux et des marais, » et qui s'était refusé à adorer le dieu Assur : Bel-basa obligé de s'humilier, eut le rare bonheur d'obtenir son pardon et de garder son trône. Ce fut ensuite une grande expédition chez les Mèdes. Les rois Sitir-Parna (Sithropherne) et Eparna (Hypherne) du pays de Patusarra, au sud-est de la Médie, n'avaient jamais subi le joug assyrien, et leur territoire était voisin du mont Bikni, riche en pierres précieuses. Assarhaddon les soumit, les pilla et emporta tout ce qu'ils possédaient.

Il profita ensuite des discordes qui s'étaient élevées entre diverses

tribus mèdes pour envahir leur territoire sans coup férir : c'étaient Uppis, chef de la ville de Partacca, nom qui rappelle la Parétacène classique, Zamasan, chef de la ville de Partulla, Ramatia, chef de la ville d'Uraka-zabarna, qui, traîtres à leur patrie, amenèrent eux-mêmes à Ninive un tribut de chevaux et de pierres précieuses, et baisèrent les pieds du monarque assyrien, en sollicitant son appui contre leurs compétiteurs. Assarhaddon envoya ses officiers avec une armée : les usurpateurs furent chassés, mais, en reconnaissance de ce service signalé, les rois rétablis durent payer un impôt annuel.

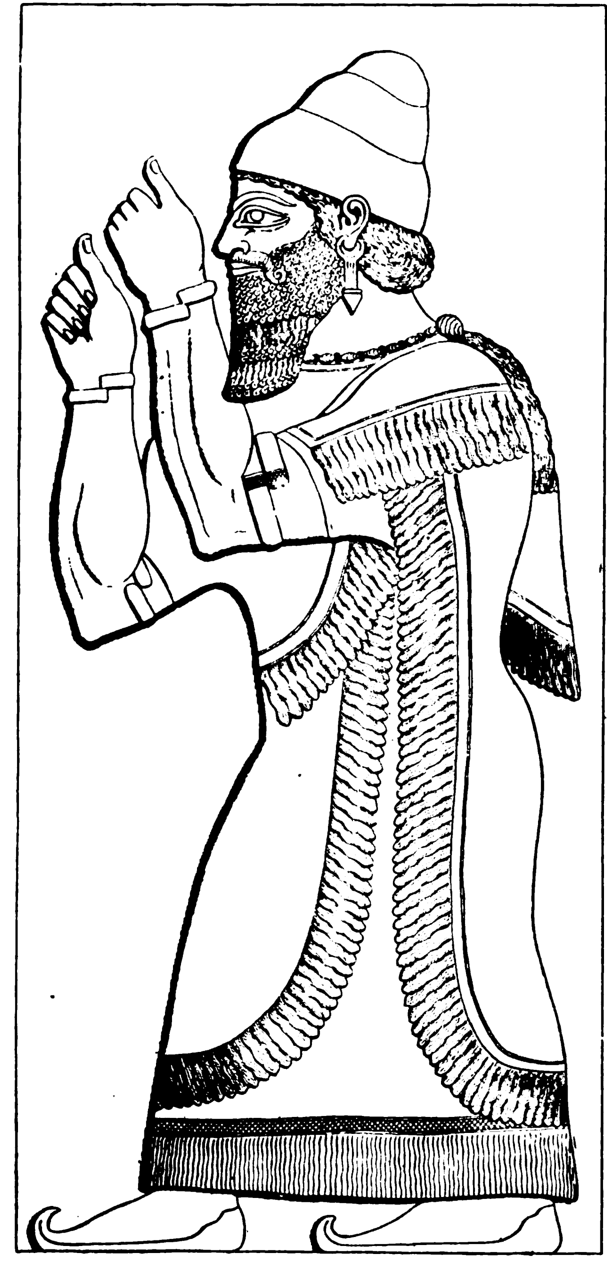
Avec toutes les richesses exotiques qu'il avait rapportées à Ninive, le roi d'Assyrie fit embellir trente des principaux sanctuaires des pays d'Assur et d'Accad, dans lesquels il accumula l'or et l'argent à tel point qu'il les fit, dit-il, resplendir comme le jour. Dans Ninive même, il agrandit le Bit-Kutalli, le magasin où l'on entassait les dépouilles des peuples vaincus et les fournitures de l'armée, c'est-à-dire, « tout ce qui appartient au dieu Assur, dit-il naïvement, et dont il m'a permis de faire usage. »

Mais l'ère des batailles n'était pas fermée. La plus grande des expéditions d'Assarhaddon fut celle qu'il dirigea contre la Palestine et contre l'Égypte ; elle a été racontée dans le deuxième volume de cet ouvrage et nous n'y reviendrons ici que sommairement[1]. Le roi égyptien Tahraka n'était que roi d'Éthiopie quand il réussit à empêcher Sennachérib de pénétrer plus loin que Péluse ; à l'époque du règne d'Assarhaddon, il était devenu maître de toute l'Égypte, et il régnait tranquillement depuis vingt ans quand l'invasion assyrienne vint le forcer à prendre de nouveau les armes. Outre le désir de venger l'échec qu'avait subi son père, Assarhaddon venait d'être provoqué par le roi d'Égypte qui, voyant son rival occupé du côté de la Médie, avait cru le moment favorable pour pousser clandestinement Baal, roi de Sidon, et les autres princes syriens, à une insurrection générale.

Le roi de Juda, Manassé, successeur d'Ézéchias, n'essaya pas de s'opposer à la marche du roi d'Assyrie ; il s'humilia et paya tribut. Assarhaddon pénétra en Égypte par Péluse, battit les Éthiopiens si complètement qu'il força Tahraka à s'enfuir jusqu'à Napata, prit Memphis, puis Thèbes dont il emporta les richesses en Assyrie ; il rendit l'indépendance aux vingt petits souverains qui se partageaient autrefois

[1] *Hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 374 et suiv.

l'Égypte, et il en fit des vassaux dévoués, payant tribut, et placés sous



Prisonnier de guerre[1].

la surveillance des garnisons assyriennes laissées dans les principales forteresses. Assarhaddon put alors prendre le titre de roi des rois

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.

d'Égypte et de Kus, ou d'Éthiopie ; ces événements se passaient en 672 avant notre ère : c'était la revanche de l'invasion de Thoutmès III en Assyrie neuf siècles auparavant.

Pour reprendre le chemin de Ninive, Assarhaddon foula le pays des Philistins, longea la côte de Syrie, montra sa redoutable puissance au roi de Juda réduit à n'être plus qu'un de ses satrapes, et fit rentrer dans l'ordre toutes les populations chananéennes qui, pour employer une expression biblique, étaient devenues comme un chêne dont la feuille tombe, et comme un verger qui n'a point d'eau. En arrivant sur les bords du Nahr el Kelb, non loin de Beyrouth, il fit sculpter son image en bas-relief, sur les rochers qui dominent le cours du fleuve, et graver au-dessous, une longue inscription qui relatait ses exploits et l'abaissement de l'Égypte. En cet endroit, se trouvait la stèle que Ramsès II avait jadis fait élever en l'honneur de ses conquêtes en Syrie, et c'est là que, par une ironie du sort, le fier Assyrien venait à son tour apprendre aux générations de la postérité la plus reculée, que l'Égypte était humiliée, et que les descendants de Ramsès II eux-mêmes avaient dû courber le front devant lui. Comme pour faire constater par les populations de la Syrie ce grand revirement de la fortune en faveur de ses armes, Assarhaddon eut l'idée de convoquer en assemblée plénière tous ses vassaux qu'on vit accourir en humbles serviteurs avec les richesses de leurs pays : « J'appelai, dit-il, les rois des Hittites et de la partie de mon empire qui est au delà de la mer (Chypre) : Baal, roi de Tyr ; Manassé, roi de Juda ; Kedumuh, roi d'Édom ; Mussuri, roi de Moab ; Zilli-bil, roi de Gaza ; Mitinti, roi d'Ascalon ; Ituzu, roi d'Accaron ; Milkiasaph, roi de Gébal (Byblos) ; Matanbaal, roi d'Arvad (Aradus) ; Abibal, roi de Sumurum ; Buduel, roi de Bit-Ammon ; Ahimelek, roi d'Asdod (Azot) : ce sont là douze rois des côtes de la mer. Puis, Ikistu (Ægiste), roi d'Idalium ; Pitaguru (Pythagore), roi de Citium ; Kiniras (?) roi de Salamine ; Ituandar, roi de Paphos ; Irisu, roi de Soli ; Damantes, roi de Curium ; Garmisu, roi de Tamissus ; Damusi, roi d'Amathonte ; Unasagusu, roi de Limenium ; Buli, roi d'Aphrodisia : ce sont là dix rois de la terre de Yatnan (Chypre), située au milieu de la mer. Ce qui fait en tout vingt-deux rois du pays des Hittites sur les côtes de la mer, et du pays situé au milieu de la mer. »

Cette inscription est datée du *limmu* d'Atarel, de Lachir, c'est-à-dire de l'an 673. Après avoir reçu les hommages et les tributs de tous ces petits dynastes aussi serviles et souples devant le maître, que fiers et

arrogants dès qu'ils le croyaient loin, Assarhaddon s'en retourna à Ninive. Plusieurs années de paix se succédèrent pendant lesquelles il fit construire son palais de Kalah qui surpassait tout ce que l'on avait vu jusqu'à ce jour. On y entrait par un escalier monumental aboutissant à un portique flanqué d'une triple rangée de lions ailés et de sphinx. Les portes étaient en ébène avec des armatures en lames d'argent et de fer poli; des colonnes de cyprès et des poutres de cèdre sculptées par d'habiles artistes étaient aussi revêtues de feuilles de métal ouvré.

Ces constructions n'étaient pas encore achevées lorsqu'on apprit que le roi d'Éthiopie, Tahraka, avait reconquis l'Égypte, massacré les garnisons assyriennes et qu'il s'était rendu maître de toute la vallée du Nil jusqu'à Péluse. Les circonstances étaient d'autant plus critiques que depuis plusieurs mois déjà, Assarhaddon se sentait miné par la maladie qui devait bientôt l'emporter. Pour sauver l'empire, il se décida à abdiquer le pouvoir en faveur de son fils Assurbanipal (Assur-bani-abal), qui avait déjà pendant longtemps exercé les fonctions de régent, et avait des affaires une expérience consommée. Dans une proclamation qui est venue jusqu'à nous, portant la date du 12 avril du *limmu* de Marlarmi (mai 668), Assarhaddon annonça sa résolution à ses peuples; un autre document que nous verrons plus loin, renferme le récit de la cérémonie du couronnement d'Assurbanipal. Le vieux roi se retira dans son palais de Babylone qu'il aimait à habiter, et se réserva, pour le reste de ses jours, la vice-royauté de la Chaldée. On possède au Musée Britannique le fragment d'une lettre écrite à cette époque par Assurbanipal à son père : le jeune prince donne à Assarhaddon le titre de roi de Babylone et se qualifie lui-même de roi d'Assyrie. Mais dès l'année suivante, Assarhaddon mourut. Il eut son second fils Salummukin (le Saosduchin de Ptolémée) pour successeur sur le trône de Chaldée, qui demeura vassal, il est vrai, mais distinct de celui de Ninive; cette ombre de liberté, ou plutôt cette assimilation imparfaite suffisait aux Babyloniens, maintenant assez affaiblis pour supporter un régime qui n'était que la parodie de leur ancienne indépendance nationale.

§ 2. — ASSURBANIPAL. — CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE

Le jeune prince qui montait sur le trône devait, pendant un règne d'une quarantaine d'années environ, porter à son apogée la puissance assyrienne et la gloire de Ninive. Actif, batailleur et cruel, ayant fait un long apprentissage du pouvoir, et déjà populaire à cause des services qu'il avait rendus sous le règne de son père, tenant dans sa main l'armée la plus redoutable du monde et l'instrument aveugle de ses caprices, rien ne lui manquait pour être un de ces fléaux que la Pro-



Assurbanipal.

vidence déchaîne parfois sur les peuples pour les asservir. Il fut un Gengis et un Tamerlan, et comme eux, il ne laissa rien après lui; on peut même dire que sa gloire et sa puissance sont surtout mises en relief par l'effroyable catastrophe qui suivit son règne, et qui fit rentrer pour jamais la superbe Ninive dans le néant. Du moins, eut-il l'honneur de maintenir intact, durant tout son règne, l'empire immense dont il avait posé les bornes, et il n'assista pas au craquement soudain, que rien ne faisait prévoir, quand il descendit dans la tombe.

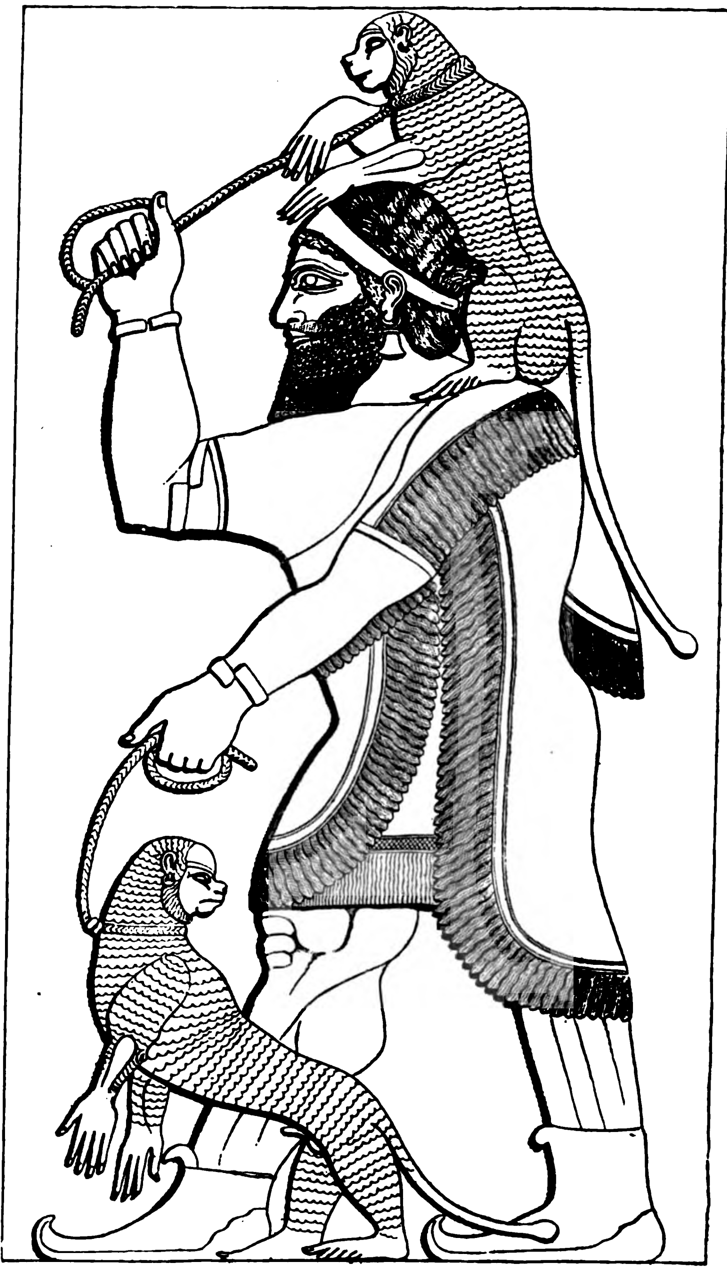
Les bas-reliefs de la galerie de Koyoundjik, au Musée Britannique,

où il est bien des fois représenté, tantôt coiffé d'une tiare élevée, tantôt la tête ceinte d'un diadème, lui donnent, au plus haut degré, tous les traits de sa race, à la fois sanguinaire et voluptueuse. Il ressemble beaucoup à son grand-père Sennachérib ; comme lui, il se distingue par un front élevé, de grands yeux en amande, des lèvres épaisses et sensuelles, une figure d'un ovale régulier, qui en fait un beau type oriental. A l'imitation des rois ses ancêtres, il avait l'habitude, dans les cérémonies officielles, de porter d'énormes boucles d'oreilles qui formaient comme un collier de perles, et une longue barbe postiche et frisée, avec de grosses touffes de cheveux en boucles, qui le faisaient plus ou moins ressembler aux monstres ailés à tête humaine, images des dieux et des génies. Il avait le port majestueux, et d'une solennité imposante, avec sa taille élevée, sous cet ample costume royal si artistement brodé par les femmes de son harem, orné de franges d'or et rehaussé des pierres précieuses les plus étincelantes.

La cérémonie du couronnement eut lieu, avons-nous dit, le 12ᵉ jour d'Airu (avril-mai), de l'an 667. De toute éternité les grands dieux avaient proclamé pour la souveraineté le nom d'Assurbanipal, et c'est sur l'ordre d'Assur et d'Istar, qu'Assarhaddon le créa roi. Le mois d'Aïru avait été choisi pour l'inauguration du nouveau règne, parce que c'était le mois spécialement consacré au dieu Ea, le souverain de l'humanité et l'origine de toutes choses, et, le 12ᵉ jour, on célébrait la fête de Sisa en l'honneur de la grande déesse Gula, une des plus antiques divinités du panthéon chaldéo-assyrien. Assarhaddon convoqua tous les hommes du pays d'Assur, grands et petits, depuis la mer supérieure jusqu'à la mer inférieure, pour leur faire reconnaître l'autorité royale de son fils et les obliger à lui rendre hommage. Cette foule de rois vassaux, ces satrapes et ces gouverneurs accourus des plus lointaines régions, durent être éblouis des splendeurs de Ninive, parée des dépouilles de leurs peuples. Après la reconnaissance officielle, ils conduisirent en grande pompe Assurbanipal dans le *Bit riduti* « le palais du gouvernement. » C'était l'ancienne demeure de Sennachérib, le grand'père du jeune prince ; c'est là, dit-il lui-même, « qu'il avait autrefois été élevé, qu'il avait appris à tirer de l'arc, à monter à cheval, à diriger un char ». Quand les satrapes lui eurent rendu hommage et qu'ils eurent renouvelé leur serment de fidélité envers les dieux de l'Assyrie, on les congédia et ils retournèrent dans leurs provinces.

Assurbanipal n'avait pas le temps de s'attarder longuement à célé-

brer les fêtes de son avènement au trône. Les graves événements qui



Tribut de singes apporté au roi [1].

venaient de s'accomplir en Égypte réclamaient sa présence, car l'in-

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.

cendie, circonscrit jusqu'ici dans la vallée du Nil, menaçait d'embraser toute la Syrie[1]. Le jeune prince se mit en campagne sur-le-champ, en suivant la route foulée tant de fois déjà par ses prédécesseurs. Il franchit l'Euphrate à la hauteur de Karkémis, traversa l'Amanus, remonta le cours de l'Oronte, descendit ensuite celui du Léontès et poursuivit sa marche triomphale jusqu'en Judée. Vingt-deux rois syriens accoururent pour le saluer au passage et protester de leur fidélité ; une inscription, malheureusement mutilée, renferme les noms de ces princes de la côte méditerranéenne et de l'île de Chypre, qui ne se souvenaient que trop bien des coups que leur avaient portés Sargon et ses successeurs. C'étaient :

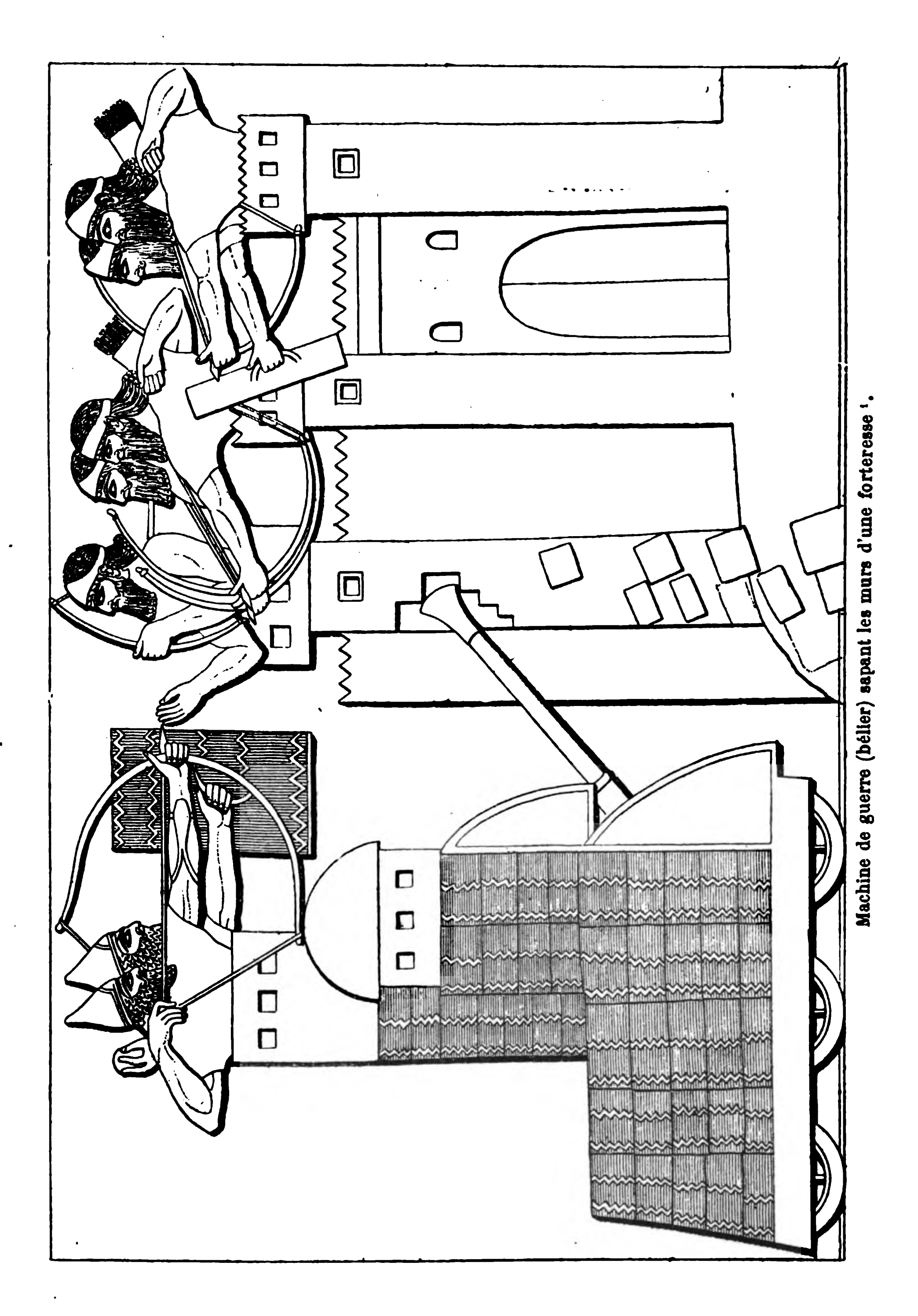
Baal, roi de Tyr,
[Manassé], roi de Juda,
. . . roi d'Édom,
. . . roi de Moab,
. . . roi de Gaza,
. . . roi d'Ascalon,
. . . roi d'Accaron,
. . . roi de Gebal (Byblos),
. . . roi d'Arvad (Aradus),

(*Manquent six lignes.*)

Ituander, roi de Paphos,
Eresu, roi de Soli,
Damasu, roi de Curium,
Rumissu, roi de Tamisus,
Damusi, roi d'Amathonte,
Unasagus, roi de Lidini,
Puzuzu, roi d'Aphrodisia.

Sans doute, tous ces princes vinrent grossir de leur contingent l'armée assyrienne, et Assurbanipal, en arrivant à Péluse, se trouva à la tête d'une formidable armée. La bataille de Karbanit, comme on l'a raconté plus haut, força Tahraka, roi d'Égypte, à se sauver jusqu'à Thèbes, où l'Assyrien n'hésita pas à le poursuivre. Les anciens dynastes tributaires, institués par Assarhaddon, furent réinstallés sur

[1] Cf. *Hist. anc. de l'Orient*, t. II, p. 374 et suiv.



Machine de guerre (bélier) sapant les murs d'une forteresse [1].

[1] Bas-relief de Nimroud.

leurs trônes et de nouvelles garnisons asiatiques placées dans les forteresses de la vallée du Nil.

Assurbanipal n'avait pas le dos tourné qu'une révolution éclatait et que les rois vassaux, ayant à leur tête Nekao (Niku), se déclaraient eux-mêmes pour Tahraka devenu plus redoutable quoique vaincu, parce qu'il était moins éloigné. La répression ne se fit pas attendre : « Ils avaient envoyé des ambassadeurs à Tahraka, roi d'Éthiopie (Kus), pour faire un traité et une alliance avec lui ; ils se dirent entre eux : « Faisons « un pacte d'amitié entre nous; soutenons-nous les uns les autres, et ne « reconnaissons pas de maître étranger. » C'est ainsi qu'ils tramèrent un complot perfide contre les armées d'Assur... Mais mes généraux apprirent ces machinations; ils arrêtèrent les messagers, saisirent les dépêches et connurent ainsi en détail ces manœuvres séditieuses; ils s'emparèrent de ces rois, chargèrent leurs mains et leurs pieds de chaînes et d'entraves de fer. Le courroux d'Assur, le père des dieux, s'appesantit sur ceux qui s'étaient soulevés contre les grands dieux... Les villes qui avaient pris part au complot furent saccagées. Mes soldats ne laissèrent rien debout; ils traînèrent les cadavres au milieu des ruines et renversèrent les remparts des places fortes. Enfin, ils amenèrent devant moi, à Ninive, ces rois qui avaient médité le mal contre les armées d'Assur. Je les reçus avec bonté; j'imposai à Nekao un traité plus dur que celui qui existait auparavant, mais je résolus de le renvoyer libre chez lui. Je lui fis revêtir de somptueux vêtements, tissés en laine et en lin, avec des franges d'or; je fis sculpter sa statue; j'ornai ses pieds d'anneaux d'or; je lui donnai une épée d'acier avec un fourreau en or, sur lequel j'écrivis la gloire de mon nom. Je lui fis aussi cadeau d'un char de parade, de chevaux et de mulets et je le renvoyai en Égypte sous la surveillance d'un de mes préfets. Je lui rendis la place que mon père lui avait donnée dans la ville de Saïs. » Après avoir épuisé la série des tortures et des châtiments, le roi d'Assyrie essayait maintenant de la flatterie et des bienfaits pour maintenir ses vassaux dans la soumission. C'est sur ces entrefaites que Tahraka mourut et fut remplacé sur le trône d'Ethiopie par Urdamanu.

Assurbanipal fut obligé de retourner en Égypte et de faire de nouveau la conquête de la vallée du Nil depuis Memphis jusqu'à Thèbes; cette fois, il fut impitoyable et la vieille cité d'Ammon fut ruinée de fond en comble : « Je pris la ville de Thèbes et mes mains la soumirent à la domination d'Assur et d'Istar; je m'emparai de son argent, de son

or, des pierres précieuses, des trésors du palais royal, des étoffes de laine et de lin, des grands chevaux, des esclaves mâles et femelles, de deux obélisques couverts de magnifiques sculptures et du poids de 25,000 talents, dressés devant la porte d'un temple; je les enlevai de leur place et les transportai jusqu'en Assyrie, et je suis rentré à Ninive avec un butin considérable. » La ruine de Thèbes entraîna la soumission définitive de l'Égypte qui devint pour quelque temps la vassale docile de l'Assyrie. Cet événement eut un grand retentissement dans tout le monde oriental, et le prophète juif, Nahum, qui écrivait peu après, s'écrie dans ses invectives contre Ninive :

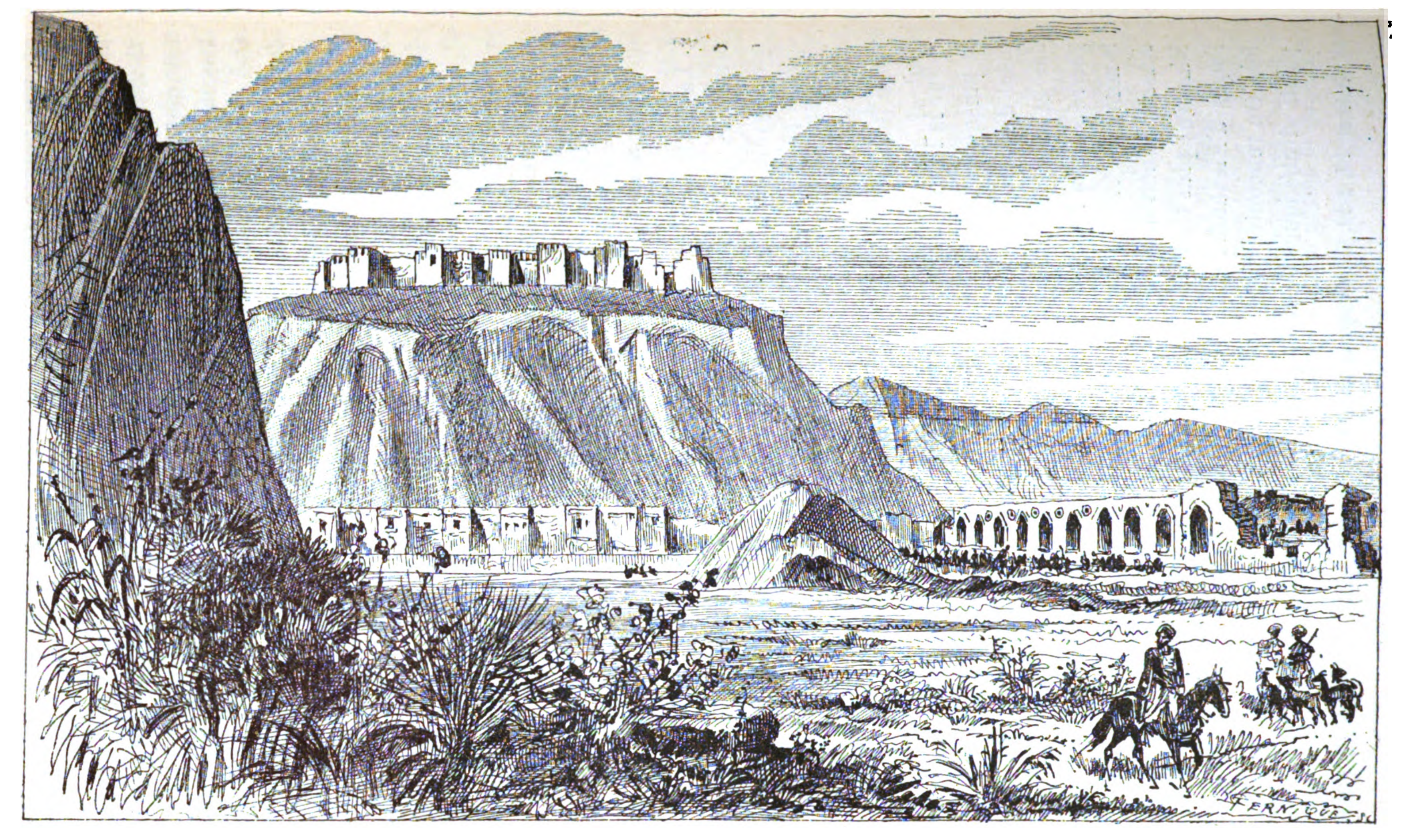
Vaux-tu mieux que No-Ammon (Thèbes),
Assise entre les bras du Nil, entourée par les eaux ?
La mer lui formait un rempart,
Les eaux lui servaient de murailles.
L'Éthiopie et l'Égypte étaient sa force, et d'autres encore,
Phut et les Libyens étaient parmi ses auxiliaires ;
Et cependant, elle aussi, a été emmenée en captivité ;
Ses enfants ont été massacrés dans les carrefours de ses rues,
Ses grands ont été décimés par le sort,
Et ses princes ont été chargés de chaînes [1].

La chute de la ville aux cent portes acheva de faire sentir aux peuples orientaux que le seul et unique maître était désormais le roi d'Assyrie qui pouvait plus que jamais s'intituler le monarque sans rival, le roi des quatre régions, roi des rois de la terre.

§ 3. — GUERRES EN PHÉNICIE, EN ASIE-MINEURE ET EN ARMÉNIE

Sur la limite orientale de la Cilicie, dans les montagnes qui ferment la presqu'île anatolienne et la séparent de l'Asie continentale proprement dite, il existe un défilé profond, remarquable par son peu d'étendue et sa commodité pour le passage d'une armée avec ses chars de guerre et ses bagages : dans l'antiquité classique, il était connu sous le nom de *Portes d'Assyrie*. C'est par cette gorge étroite que les armées d'Assur pénétraient en Cilicie et se répandaient de là dans toute l'Asie-Mineure; plus tard les Perses suivirent ce même chemin, que les phalanges d'Alexandre et les légions romaines parcoururent aussi bien des fois. On rencontre ainsi, sur la surface du globe, un certain nombre de points stratégiques destinés par la nature à être sans cesse, à toutes les

[1] Nahum, III, 8-10. Cf. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 240.



Vue actuelle des ruines de la forteresse d'Anazarbe, en Cilicie.

époques de l'histoire, le théâtre des plus importants événements dans la vie des peuples. Les Pyles d'Assyrie virent passer pendant de longs siècles, non seulement les grands conquérants à la tête de leurs bataillons, mais d'innombrables files de caravanes de marchands qui apportaient au monde occidental, les richesses et les produits de l'Orient, et initiaient les Lydiens, les Phrygiens et les Hellènes à la grande civilisation qui avait son foyer sur les bords du Tigre. Déjà la conquête de Chypre par les Assyriens avait commencé à faire pénétrer chez les Grecs l'influence féconde de l'Orient, et les vaisseaux phéniciens s'étaient faits les intermédiaires entre des populations aussi étrangères les unes aux autres que le peuple assyrien et le peuple hellénique. La conquête de l'Asie-Mineure par les armées d'Assurbanipal acheva de renverser les barrières qui s'opposaient encore au rapprochement et à la pénétration réciproque de deux civilisations si disparates et d'origines si diverses. Nous verrons ailleurs, que c'est surtout par le côté artistique que l'Assyrie exerça son influence sur l'occident de l'Asie et de là sur l'Europe orientale, et nous devons nous restreindre ici à établir historiquement l'intrusion des Assyriens dans les affaires de l'Asie-Mineure.

Comme tous les empires despotiques, celui de Ninive avait d'autant plus besoin d'extension au dehors qu'il était intérieurement dépourvu de toute vitalité propre et que son existence ne reposait que sur l'armée. Le repos et la paix lui eussent été tout aussi funestes que la perte de grandes batailles. Quand Assurbanipal se vit maître non seulement de toute l'Asie antérieure, mais de l'Égypte jusqu'à Thèbes et jusqu'au désert de Libye, force lui fut, pour trouver un aliment à la soif de conquêtes qui le dévorait, d'envahir la presqu'île qui s'avance entre la Méditerranée et le Pont-Euxin. La route en était connue, puisque la Cilicie avait été déjà plusieurs fois conquise par les monarques ninivites.

Si l'on s'en rapporte aux traditions mythologiques de la Grèce, il faudrait croire que les Assyriens ont pénétré en Asie-Mineure bien longtemps avant les événements que relatent les inscriptions cunéiformes, et dès avant l'époque du siège de Troie. Dans ces souvenirs légendaires, mais qui ont sans doute quelque fond de vérité, les invasions assyriennes sont personnifiées par les noms d'Ilos et d'Assaracos, placés par Homère[1] dans la généalogie royale de Troie. Or, Ilos n'est pas autre chose que le nom de la divinité suprême en assyrien, *ilu*, et

[1] *Iliade*, xx, 239-240.

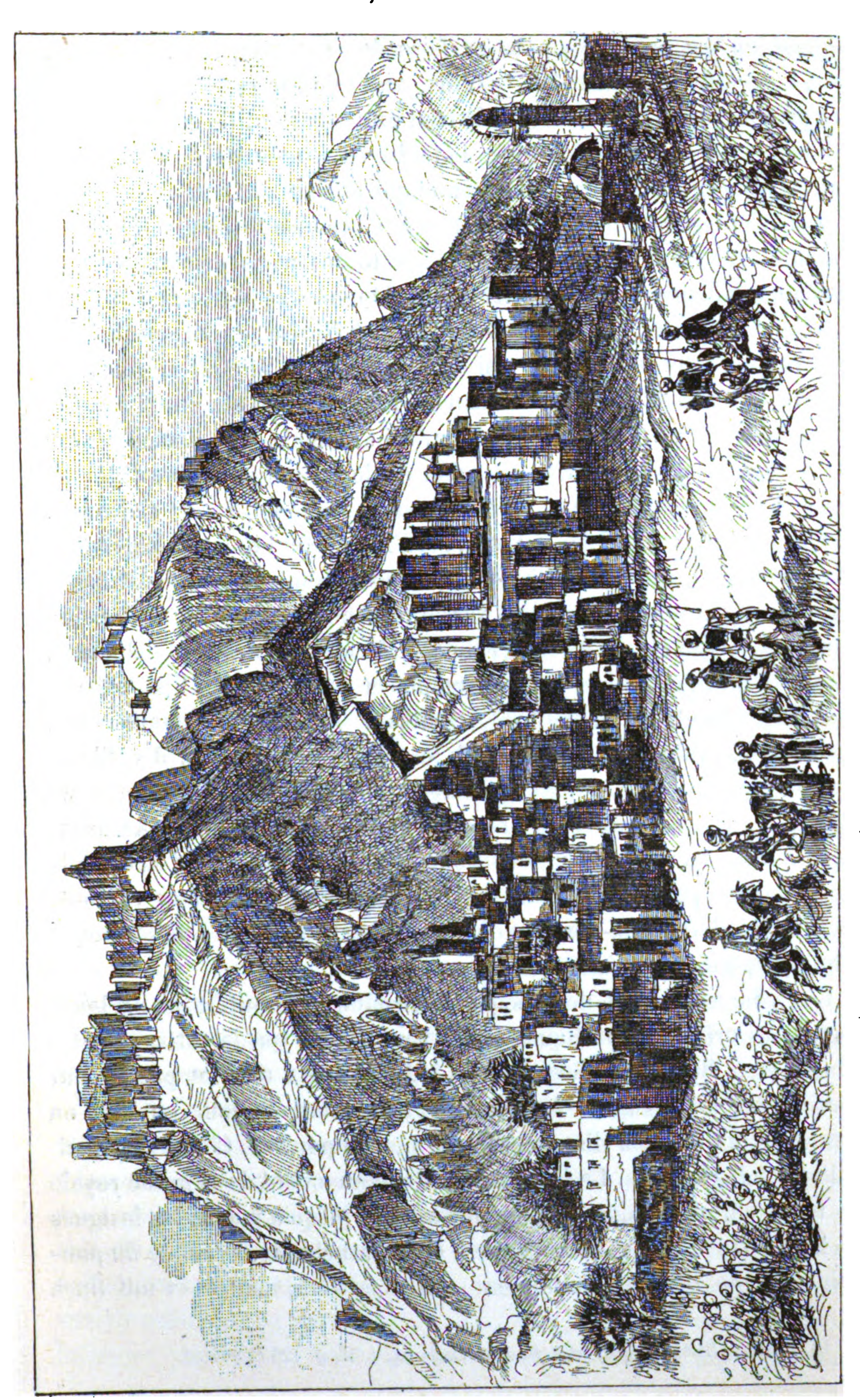
dans *Assaracos*, il est facile de retrouver le nom du dieu *Assur*, déformé comme dans *Assarhaddon* et dans une foule d'autres noms propres assyriens grécisés. Une autre tradition grecque attribue à Ilu, la fondation d'Ilios ou Ilion, et l'on racontait même qu'un roi d'Assyrie du nom de Teutamos, comme le kouschite Memnon venu du pays de l'Aurore, aurait envoyé une armée au secours de Priam, lors de la guerre de Troie[1]. Les Lydiens, de race sémitique, tout voisins des cités grecques de la côte, et le premier peuple de l'Asie-Mineure qui nous apparaisse constitué politiquement, donnaient pour fondateur de la seconde dynastie de leurs rois, un Héraclès qu'ils disaient fils de Ninus et de Bel, et M. Ernest Curtius regarde la Lydie comme l'avant-poste de la puissance assyrienne du côté de l'Occident. Indépendamment de ces légendes, Ctésias racontait que Ninus avait conquis la Phrygie, la Troade et la Lydie, et Platon affirmait aussi qu'au temps de la guerre de Troie, les Assyriens dominaient sur toute l'Asie-Mineure[2]. Ne faut-il pas voir encore une trace de cette primitive extension de la puissance assyrienne jusque sur les bords de la mer Égée, dans la fondation, par les Lydiens, d'une ville en Carie, à laquelle fut donné le nom de Ninoé ou Ninive (en assyrien *Ninua*). Quand on rapproche ces souvenirs helléniques et indigènes des traditions sémitiques qui se sont groupées autour du nom de Nemrod, on est porté à croire qu'il y a un réel fondement historique dans l'extension extraordinaire, du côté de l'Occident, donnée à l'empire kouschite personnifié dans le fondateur de Babylone et de Ninive.

Mais il convient d'ajouter que ces antiques relations ne survécurent pas à l'empire nemrodite, et aucun roi de Ninive ne franchit les Pyles d'Assyrie avant Sargon.

Ce fut une révolte de Baal, roi de Tyr, qui amena Assurbanipal sur les bords de la Méditerranée, la troisième année de son règne. Il avait méprisé la parole du roi de Ninive et méconnu ses avertissements. Ses places fortes furent assiégées et pillées, selon la règle ordinaire, et quant à Tyr elle-même, elle fut investie, et le blocus dura si longtemps que les assiégés, dit l'inscription, furent réduits aux dernières extrémités et contraints de boire l'eau de la mer pour étancher leur soif. La famine les contraignit d'ouvrir leurs portes. « J'ai humilié Baal et fait fléchir son courage; je l'ai contraint de subir mon joug; j'ai fait

[1] Cephalion, *Fragm.* I, coll. Didot, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 627.

[2] Cf. Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. I, p. 87 et 89 et t. II, p. 123; Fr. Lenormant, *Les Antiquités de la Troude*, 1re partie, p. 64 et suiv.



Vue actuelle de Sis, dans le pachalik d'Adana (Cilicie).

amener en ma présence, pour en faire des esclaves, ses filles et les sœurs de son frère. Yamelek, son fils, vint m'offrir sa soumission avec des présents incomparables, me livrant en otages sa fille et les filles de ses frères. Je lui fis grâce et je l'établis roi sur le pays. » Tous les autres princes de la côte phénicienne qui avaient obéi au mot d'ordre de Baal s'empressèrent, bon gré mal gré, de rendre les armes. C'étaient Yakinlu, roi d'Arvad, qui, défendu de toutes parts par les flots de l'océan, avait cru pouvoir garder son indépendance : il envoya sa fille pour être internée dans le harem du tyran, à Ninive ; ce fut ensuite Mugal, roi de la terre de Tubal, qui envoya aussi sa fille au palais du roi des rois, et souscrivit l'engagement de payer un tribut annuel en chevaux de son pays. Enfin Sandasarme, roi en Cilicie, qui jamais n'avait été soumis au joug assyrien, sacrifia également une de ses filles au terrible monarque qui le reçut avec bonté et lui conserva sa couronne. Assez longtemps toutefois, Yakinlu, roi d'Arvad, fut l'objet de la défiance d'Assurbanipal, qui hésitait à s'engager plus avant dans l'Asie-Mineure en laissant sur ses derrières un vassal remuant, d'une hostilité à peine contenue, et qui eût pu, en cas d'échec, lui fermer la retraite ; finalement, il résolut de le détrôner, et de le remplacer par un de ses fils. Azibaal, Abibaal, Adonibaal, Sapadibaal, Budibaal, Baaliasupu, Baalhannon, Baalmelek, Abimelek et Ahimelek (ce sont les noms des dix fils de Yakinlu), après s'être réfugiés probablement à Chypre, revinrent spontanément, avec de nombreux présents, pour baiser les pieds d'Assurbanipal qui les accueillit bien et couronna l'aîné, Azibaal, roi d'Arvad à la place de son père. Après cela, le roi d'Assyrie put se lancer en toute sécurité en pleine Asie-Mineure où les Lydiens jouissaient à cette époque d'une prépondérance incontestée.

La Lydie assyrienne de l'époque nemrodite avait oublié depuis longtemps ses origines sémitiques et les liens étroits qui la rattachaient à Ninive et à Babylone. Ses princes indépendants avaient pris à leur service des mercenaires étrangers qui, gagnant de jour en jour en influence, finirent par disposer eux-mêmes du pouvoir. C'étaient principalement des Cariens. Le Carien Gygès, commandant de la garde royale au temps du roi Candaule, poussait l'audace jusqu'à porter les insignes de la puissance royale et la hache à deux tranchants, symbole du pouvoir suprême. Il arriva un moment où il chassa son maître[1] et mit fin à

[1] Cf. Curtius, *Hist. grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. II, p. 126 et note.

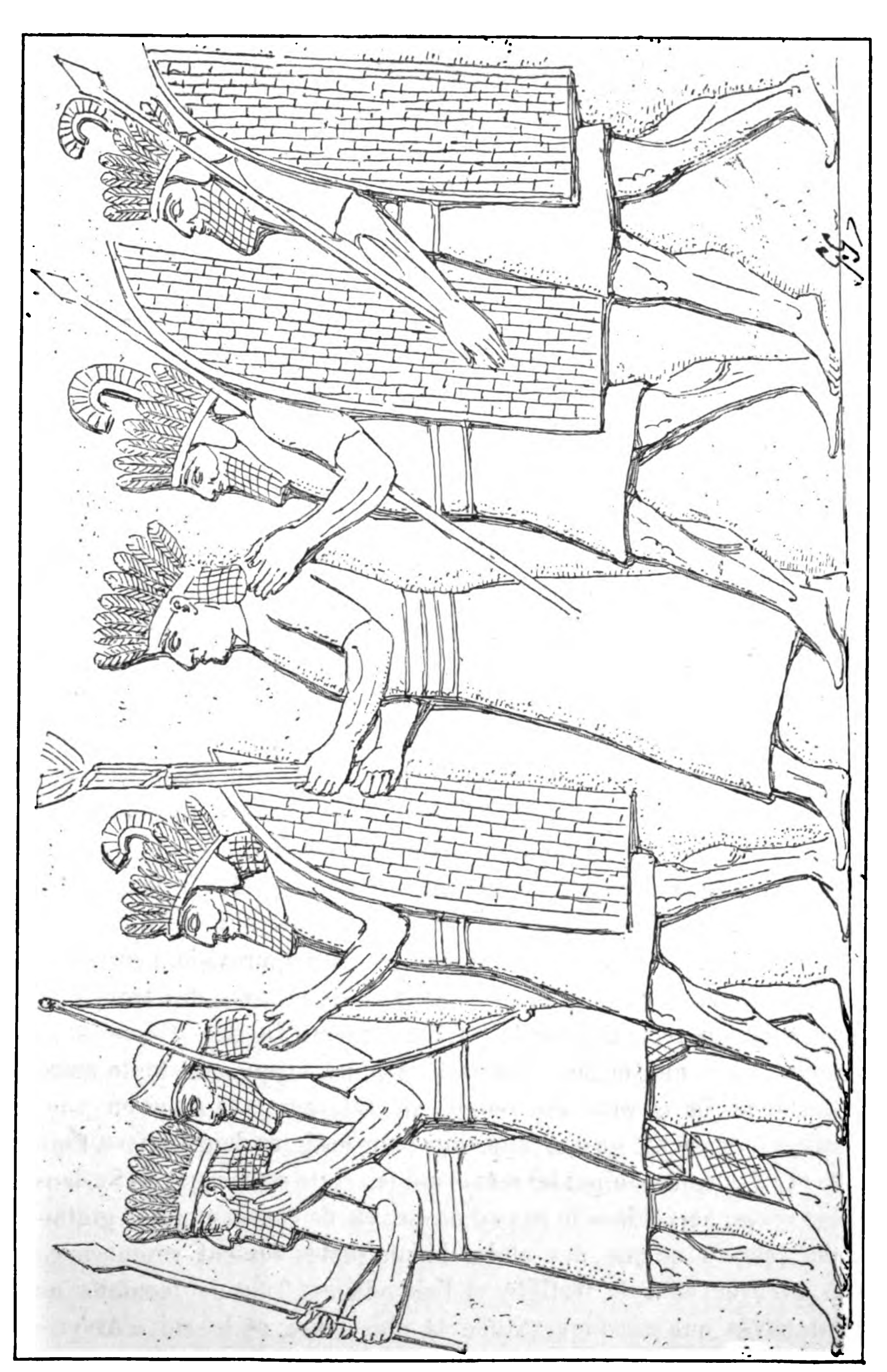
la dynastie des Héraclides issus de sang assyrien, au moins suivant la tradition grecque (vers 710).

Le hardi chef de mercenaires inaugura un changement complet de politique. Sardes devint un camp retranché d'où Gygès s'élançait sans relâche à la conquête de nouvelles provinces et faisait trembler les villes grecques de la côte ionienne. Il eut aussi l'idée de renouer des relations suivies avec les Assyriens dont il entendait constamment parler, et dont le souvenir était encore vivace dans l'esprit des Lydiens. Assurbanipal raconte que ce prince qu'il appelle *Guggu*, roi de *Luddi*, eut un songe dans lequel lui fut révélée la gloire du roi d'Assyrie : « Va, lui dit une voix, va embrasser les pieds d'Assurbanipal, roi d'Assyrie, et que ce soit en son nom que tu triomphes de tes ennemis ! » A la suite de cette étrange révélation, Gygès envoya des ambassadeurs qui portèrent à Assurbanipal la relation du songe de leur maître, et mirent le royaume de Lydie sous la protection du grand roi de Ninive. Gygès, au fond, espérait en obtenir des secours d'hommes et d'argent pour l'aider à se débarrasser de Gimirrai ou Cimmériens qui inquiétaient la frontière nord-est de ses États, et s'étaient avancés de l'Albanie jusque sur les rives du fleuve Halys. Malgré de brillants succès remportés sur ces barbares, le roi de Lydie n'était pas complètement rassuré à leur endroit, et comme il savait que les rois d'Assyrie eux-mêmes avaient déjà eu maille à partir avec ces hordes du nord, il crut faire plaisir à Assurbanipal en lui envoyant, pieds et poings liés, les chefs Cimmériens qu'il avait réussi à faire prisonniers. Bientôt il s'aperçut qu'il avait fait fausse route et que toute sa diplomatie n'était qu'une politique de dupe : le roi d'Assyrie n'avait que les chaînes de la servitude à offrir à ses alliés aussi bien qu'à ses ennemis. Assurbanipal ne s'immisça que trop dans les affaires de la Lydie; il envoya à Gygès des soldats, mais ce fut pour le subjuguer, après avoir vaincu les Cimmériens ; et quand le peu clairvoyant prince voulut se dégager de l'étreinte de son dangereux protecteur, il était trop tard, et ce fut vainement qu'il fit alliance avec Psammétik, roi d'Égypte, qui essayait de former une vaste coalition contre l'Assyrie. « Ses ambassadeurs, dit Assurbanipal, étaient venus solliciter mon amitié ; mais lui, bientôt, retira sa parole et refusa d'accomplir la volonté d'Assur, mon créateur; il se confia dans ses propres forces, il endurcit son cœur et envoya des forces à Psammétik, roi d'Égypte, qui voulait méconnaître ma souveraineté. Alors j'adressai à Assur et à Istar la prière suivante : « Que son cadavre tombe devant ses ennemis et

« qu'ils en dispersent les cendres ! » Il arriva selon le vœu que j'avais formé : son cadavre tomba devant ses ennemis qui en emportèrent les restes. Les Cimmériens, qu'il avait un instant subjugués, grâce à l'appui de mon nom, se précipitèrent sur ses États qu'ils balayèrent d'un bout à l'autre. »

Cette grande invasion des Cimmériens est racontée dans de plus amples détails par les historiens grecs. Ils s'avancèrent, nous disent-ils, en bandes nombreuses le long du Pont-Euxin, et s'emparèrent de la colonie milésienne de Sinope dont ils firent leur repaire. Peu après, ils s'avancèrent dans l'intérieur de l'Asie-Mineure que Gygès essaya vainement de défendre : il périt les armes à la main, et Sardes, sa capitale, n'eut que le temps de fermer ses portes pour ne pas être surprise par le torrent envahisseur. Le chef de Scythes, Lygdamis, les conduisit jusqu'à Éphèse pour piller le temple fameux de Diane où des richesses sans nombre se trouvaient amoncelées : ne pouvant réussir à pénétrer dans le sanctuaire de la déesse, les barbares y lancèrent des brandons qui y mirent le feu, et ils se consolèrent de leur insuccès en voyant les flammes dévorer le butin qu'ils auraient voulu emporter.

Le fils de Gygès, Ardu ou Ardys, en recueillant les débris de l'armée lydienne, s'était empressé d'envoyer un messager auprès d'Assurbanipal pour lui faire hommage de son trône et le prier d'intervenir. Il fit dire au roi d'Assyrie : « Le roi qui a Dieu avec lui, c'est toi ; tu as maudi, mon père, et cela a suffi pour lui porter malheur. Quant à moi, je suis l'esclave qui te vénères; mon peuple tout entier portera ton joug. » Le fier monarque n'eut garde d'intervenir; il laissa passer l'orage sans essayer de l'arrêter. Les Cimmériens de leur côté n'osèrent pas s'aventurer dans les pays qui formaient l'empire d'Assyrie : ils longèrent, comme en s'esquivant et à la dérobée, la côte du Pont-Euxin, pour fondre ensuite sur l'extrémité occidentale de l'Asie. Le fléau de la civilisation brutale et despotique et le fléau de la barbarie sauvage se contentèrent de s'observer, pareils à deux fauves qui s'évitent longtemps avant de mesurer leurs forces. Assurbanipal se tint sur la réserve, après une démonstration en Arménie où il fit parade de la force de ses armées contre le roi de Van nommé Ahseri, probablement successeur d'Argistis ; il se vante d'avoir pris la ville d'Izirtu, d'avoir franchi les plus hauts sommets et fait un riche butin. Ahseri, battu et traqué de bourgade en bourgade, se réfugia dans la place d'Istatti, où il ne devait pas tarder à succomber. Un oracle avait prédit la victoire au roi d'Assyrie, et avant l'expédition



Guerriers assyriens[1].

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik, au British Museum.

la grande déesse d'Arbèles, Istar, avait dit : « C'est moi qui tuerai Ahseri, roi de Van. » Effectivement, Ahseri fut tué, et son cadavre horriblement mutilé, quelques jours après, par ses propres sujets, au milieu d'une sédition qui éclata dans la ville assiégée. Son fils Uallis offrit sa soumission au roi d'Assyrie en lui livrant comme otages ses propres enfants, avec de riches présents. Ce mince succès, autour duquel Assurbanipal fit beaucoup de bruit et qu'il fit sonner bien haut, déguisait mal son demi-échec en Asie-Mineure et sa poltronnerie vis-à-vis des Cimmériens.

§ 4. — PREMIÈRES CAMPAGNES DANS L'ÉLYMAIDE

Nous avons raconté plus haut au prix de quelle infâme trahison le roi de Suse, Ummanaldas Ier, avait réussi à préserver son pays du courroux d'Assarhaddon justement irrité contre les agissements du souverain élamite. Dès avant l'avènement d'Assurbanipal, Ummanaldas fut assassiné par son second frère Urtaki, lequel s'empara du trône et vécut d'abord en bonne intelligence avec les Assyriens, travaillant en silence à réparer les pertes que les guerres d'autrefois avaient entraînées pour son pays. De son côté, Assurbanipal qui avait à faire face à tant d'ennemis à la fois, et se trouvait obligé de courir sans trêve ni repos d'un bout de la frontière à l'autre, tenait à ménager, par de bons procédés et un adoucissement dans leur situation matérielle, les peuples qui restaient soumis et semblaient définitivement résignés à supporter le joug. C'est ainsi qu'une épouvantable famine s'étant abattue sur l'Élymaïde, il puisa spontanément dans les grands magasins d'approvisionnement de Ninive, et fit transporter à Suse des convois de blé avec des troupeaux de bestiaux; on recueillit sur le territoire même du pays d'Assur tous les malheureux que la faim chassait de leurs foyers. En toute autre circonstance, ils eussent été réduits en esclavage, et l'Assyrien, sans entrailles, eût profité de leur infortune pour les jeter dans les fers. Loin de là, et c'est Assurbanipal lui-même qui fait cette remarque, les Susiens purent rester libres dans le pays d'Assur, où ils furent nourris gratuitement jusqu'à ce que des pluies bienfaisantes fussent revenues en Élam, et avec elles la fertilité et l'abondance. Tant de bienfaits ne furent payés que par l'ingratitude la plus noire, et le roi d'Assyrie s'étonne qu'après la munificence dont il avait fait preuve, le roi de Suse eut songé encore à l'indépendance de sa patrie.

L'étincelle partit du canton de Gambul, cette plaine marécageuse et d'un difficile accès, entre le pays de Sumer et la Susiane. Son gouverneur Bel-busu s'entendit avec un autre Assyrien Nabu-zikir-usur, pour provoquer un soulèvement, et un des lieutenants d'Urtaki, nommé Marduk-zikir-essis se joignit à eux pour envahir le pays d'Accad. Urtaki comprit peut-être que c'était une imprudence, ou que le mouvement était prématuré, mais il n'était pas en son pouvoir de modérer l'enthousiasme belliqueux de ses sujets qui franchirent le



On compte les têtes des ennemis tués [1].

Tigre se dirigeant sur Babylone. Un courrier alla prévenir le roi d'Assyrie; il disait : « Les gens d'Élam, comme une nuée de sauterelles, ont couvert le pays d'Accad; ils ont établi leur camp sous les murs de Babylone et s'y sont fortement retranchés. » Assurbanipal offrit un sacrifice aux dieux Bel et Nabu, et se mit en campagne. Urtaki croyait sans doute son terrible antagoniste occupé à quelque lointaine expédition, et il espérait s'emparer de Babylone avant son retour. Il trembla en apprenant que l'ennemi s'avançait à marches forcées; il leva le camp et rentra dans ses États, où il ne tarda pas à mourir de la même façon que son frère aîné : il fut assassiné proba-

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

blement à l'instigation de son troisième frère Teummam. Ses alliés, Belbusu, Nabu-zikir-usur et Marduk-zikir-essis, eurent une fin aussi malheureuse et ne survécurent pas à leur défaite.

Ce fut alors, dit l'inscription assyrienne, que Teumman, comme un mauvais génie, s'assit sur le trône devenu vacant par son propre crime; pour se débarrasser de tout compétiteur présent ou à venir, l'usurpateur résolut d'envelopper dans un même massacre les héritiers de ses deux frères, savoir les enfants d'Urtaki, Ummanigas, Ummanippa et Tamaritu, et les enfants de l'ancien roi Ummanaldas, nommés Kudurru et Paru, ainsi que soixante des membres de la famille royale. Les malheureux orphelins, abandonnés à eux-mêmes, s'enfuirent en Assyrie pour échapper au poignard de leur oncle, et ils sollicitèrent le secours d'Assurbanipal qui trouva ainsi, à la faveur de ces dissensions intestines, une excellente occasion de mettre définitivement la main sur l'Élymaïde. De son côté, Teumman ne désirait rien tant, pour affermir son trône chancelant, que de pouvoir compter sur l'amitié du roi d'Assyrie; il lui envoya donc un ambassadeur avec des cadeaux sans prix et surtout des protestations de fidélité, demandant en retour la remise de ses neveux entre ses mains. Pour toute réponse, Assurbanipal envahit la Susiane.

Une éclipse de soleil et d'autres phénomènes sidéraux semblèrent prouver que le ciel s'intéressait à Teumman qui, du moins, les interpréta en sa faveur, et l'armée d'Assur, terrifiée par ce qui lui paraissait des prodiges surnaturels, resta trois jours en présence de l'ennemi sans oser combattre. Alors, le roi d'Assyrie, grand protecteur des devins et des astrologues, consulta un oracle; Assur et Istar répondirent que le royaume d'Élam serait détruit. Non encore complètement rassuré sur l'issue de la lutte, il fit offrir à Arbèles, dans le temps d'Istar, un sacrifice extraordinaire qui acheva de lui concilier la déesse reine des batailles et arbitre des combats. Teumman l'apprit et dit en souriant: « Teumman sera plus fort qu'Istar; » et il répétait avec jactance qu'il ne s'arrêterait que lorsqu'il aurait ruiné l'Assyrie.

Assurbanipal insiste et revient si souvent sur les prières qu'il adressa aux dieux et sur la protection du ciel, qu'il est permis de croire que la lutte fut longue, acharnée, les succès balancés. « Déesse d'Arbèles, s'écrie-t-il dans une de ses invocations, je suis Assurbanipal, l'œuvre de tes mains, désigné par le père qui m'a engendré pour rebâtir les temples du pays d'Assur et embellir les villes d'Accad. J'ai restauré tes sanc-

tuaires, et je marche dans ton adoration. Et, au contraire, ce Teumman, roi d'Élam, n'adore pas les grands dieux..., il combat contre Assur et contre Marduk... C'est pour réjouir le cœur d'Assur que j'ai rassemblé mon armée et que je l'ai préparée au combat... Toi qui présides aux batailles, renverse Teumman et détruis-le... Istar, poursuit le récit, entendit ma prière et répondit : Va, sans crainte; et elle ajouta ces paroles qui me rassurèrent : Tes yeux seront satisfaits, car ils verront le secours que je te donnerai; je te promets le succès. »

« Une autre fois, au milieu de la nuit, tandis que je l'invoquais, je fus pris d'un profond sommeil et j'eus un songe; Istar m'apparut et me parla; elle était environnée de rayons, à droite et à gauche; elle tenait un arc dans sa main, lançant des javelots meurtriers dans la mêlée du combat; sa démarche était grave comme celle d'une mère qui a donné le jour à un enfant : Istar, la reine aimée des dieux, me dit-elle, t'apporte cet ordre : tu n'as qu'à marcher pour recueillir le butin; la place est libre devant toi; je viendrai à ton aide, et partout où tu porteras tes pas, je t'accompagnerai. La reine des déesses t'ordonne ceci : reste ici, dans le temple de Nabu, prends-y ta nourriture, et bois du vin au son des instruments; chante ma gloire jusqu'à ce que j'arrive; alors, ton désir sera accompli et tu connaîtras le vœu de mon cœur; le Susien ne se tiendra pas debout devant toi et il ne t'imposera pas son joug; ne t'inquiète pas de tes jours, au milieu de la bataille; Istar te réserve sa protection généreuse; elle veille sur toi, et elle écartera tous les dangers. »

Assurbanipal s'avança alors avec confiance à la tête de ses troupes et entra sans coup férir à Duril; Teumman n'osa présenter la bataille et battit en retraite jusque derrière le cours de l'Ulaï (l'Eulaeus), pour empêcher l'ennemi de traverser le fleuve, car cette ligne stratégique franchie, Suse sa capitale, se trouvait inévitablement à découvert. Son quartier général était à Tullis : de là, il déploya son armée en ordre de bataille, ayant en front le fleuve qu'il s'agissait de défendre, et adossé à une immense forêt qui devait faciliter la retraite dans le cas d'une défaite. Il fallut encore un avertissement direct du ciel pour que le roi d'Assyrie ostâ se risquer contre les positions de l'ennemi. Le choc fut terrible, et le fleuve Ulaï roula des flots de sang et charria des milliers de cadavres; les Assyriens parvinrent pourtant à le franchir; Teumman, fait prisonnier, eut la tête tranchée en présence de tous les captifs; ses neveux Ummanigas et Tamaritu furent installés rois, l'un de Suse et de

Madaktu (peut-être la Badaca des géographes classiques), et l'autre de Hidalu. Mais Assurbanipal toutefois ne pénétra pas dans Suse elle-même; il se contenta de rôder en pillard autour des remparts, et de s'assurer si, plus tard, un coup de main hardi pourrait être tenté contre la grande forteresse.

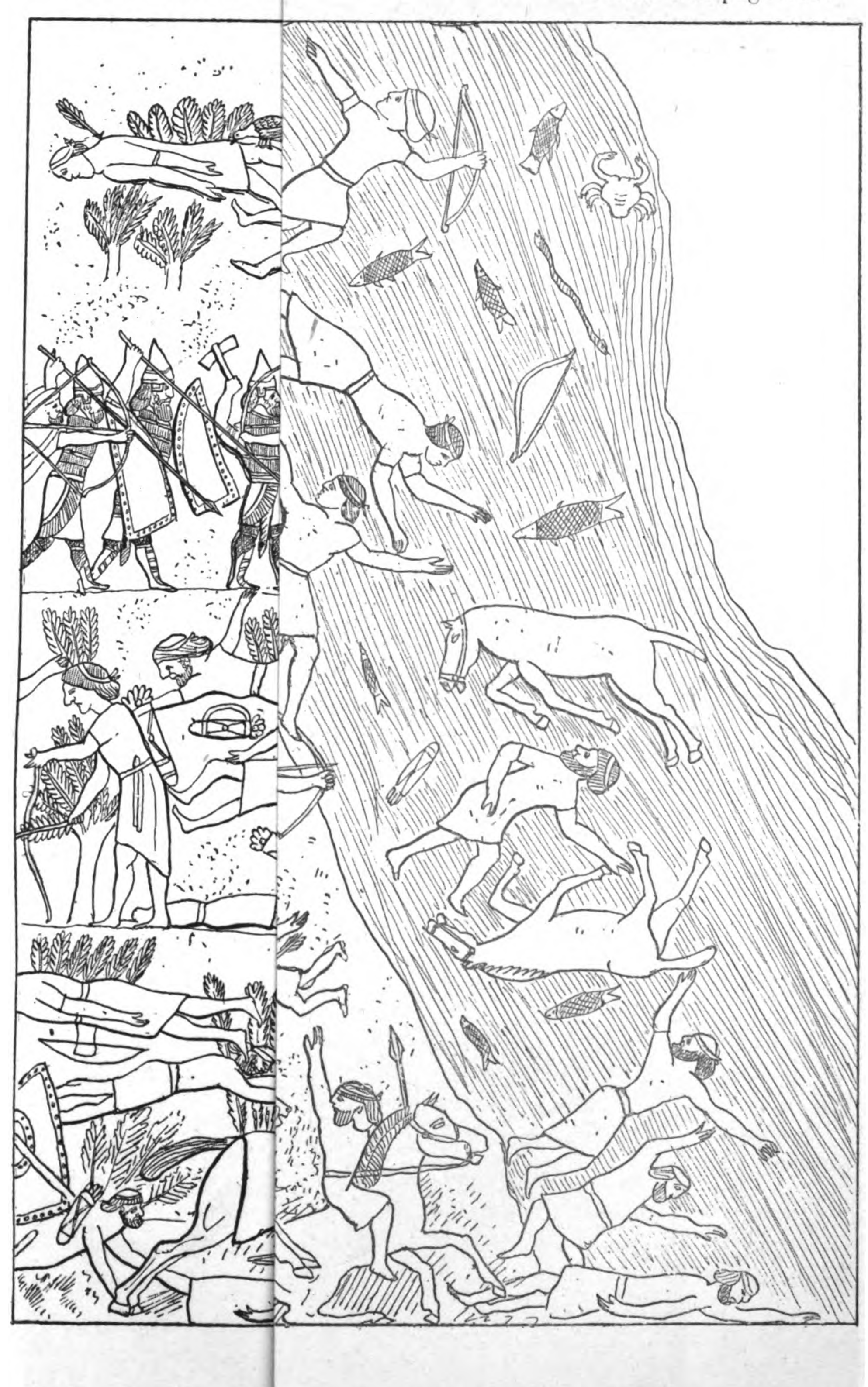
Une descente au pays de Gambul termina la campagne. Dunanu, fils de



Esclaves musiciens [1].

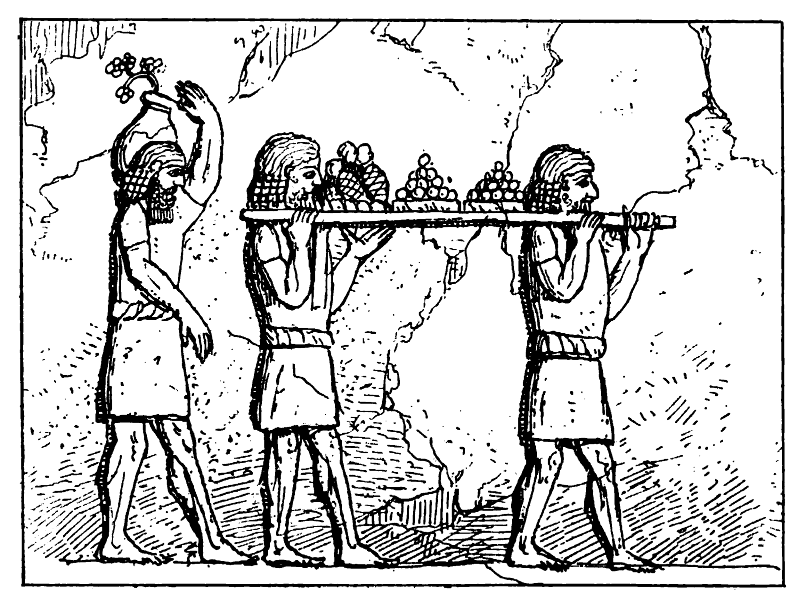
Bel-basa, et Nabuzulli, alliés de Teumman, furent pris vivants avec leurs femmes, leurs fils et leurs filles, et la ville de Sapibel fut livrée au pillage. Le roi d'Assyrie rentra triomphalement à Ninive, escorté par des troupes d'esclaves musiciens et chanteurs, et montrant comme trophée la tête de Teumman au peuple d'Assur. Peu après, Umbadaru et Nabudamik, que Teumman, avant sa défaite, avait envoyés comme ambassadeurs auprès d'Assurbanipal et qui ignoraient tous les événements qui s'étaient accomplis pendant leur voyage, arrivèrent à Ninive. Quand ils

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.



M.

virent la tête sanglante de Teumman, ils comprirent que tout était perdu ; Umbadaru coupa sa barbe en signe de deuil et fut chargé de chaînes; Nabudamik se perça le sein avec un poignard. La tête de Teumman resta longtemps exposée au bout d'une pique à l'une des principales portes de Ninive. Les autres chefs de l'insurrection élamite dont la répression avait coûté tant d'efforts et de sang au roi d'Assyrie, furent traités avec la cruauté la plus atroce. Dunanu et Nabuzulli, con-



Esclaves portant des comestibles [1].

duits à Arbèles, eurent la langue arrachée et furent écorchés vifs, après quoi on les jeta dans une fournaise ardente où ils expirèrent. D'autres furent mis en croix, ou aveuglés. Un certain Palaï, petit-fils de Marduk-pal-iddin, le grand patriote chaldéen du temps de Sargon, subit, avec les fils de Teumman, un supplice spécial : on leur coupa les lèvres, puis on les renvoya dans leur pays, pour servir d'exemple à quiconque oserait désormais lever la tête. De pareilles horreurs n'abattirent pourtant point le courage des Élamites, et le roi d'Assyrie sera bientôt obligé de reprendre les armes.

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

§ 5. — GUERRE EN CHALDÉE

En montant sur le trône d'Assyrie, Assurbanipal avait installé son plus jeune frère Salummukin comme roi de Babylone, avec la mission de surveiller les mouvements qui pouvaient se produire en Chaldée ou dans les pays limitrophes. Soit que Salummukin se fût mal acquitté de son rôle, et qu'il eût eu à se reprocher quelque négligence lors de la dernière insurrection susienne, qui s'était avancée jusque sous les murs de Babylone, soit qu'il se lassât de n'être que le vassal de son frère, et qu'il se trouvât entraîné lui-même par les aspirations patriotiques des peuples qu'il avait à gouverner, toujours arriva-t-il que de graves dissentiments surgirent entre lui et le monarque ninivite. Assurbanipal se plaint amèrement de l'ingratitude de son frère comme de celle des Susiens; il prétend l'avoir comblé d'honneurs et de richesses, et malgré cela, « Salummukin, dit-il, bien que protestant tout haut de son amitié, recueillait tout bas la haine dans son cœur; il arrêta les Babyloniens qui, fidèles sujets, se rendaient au pays d'Assur, et il leur tint des discours pleins de mauvais conseils. Alors, par fourberie, il les envoya à Ninive en ma présence, pour réclamer ma paix. Et moi, Assurbanipal, roi d'Assyrie, à qui les dieux ont fixé un heureux destin et qu'ils ont créé pour le droit et la justice, j'ai accueilli avec bonté ces enfants de Babylone, je les ai fait asseoir à une table copieuse, leur ai donné des vêtements richement tissés, et des anneaux d'or pour leurs pieds. Et tandis que ces délégués étaient en Assyrie, et qu'ils s'inclinaient prêts à exécuter mes ordres, Salummukin, ce frère infidèle, contempteur de la foi jurée, soulevait les peuples d'Accad, de Chaldée, d'Arumu et du pays de la mer, depuis la ville d'Akaba jusqu'à Bab-Salimeti. »

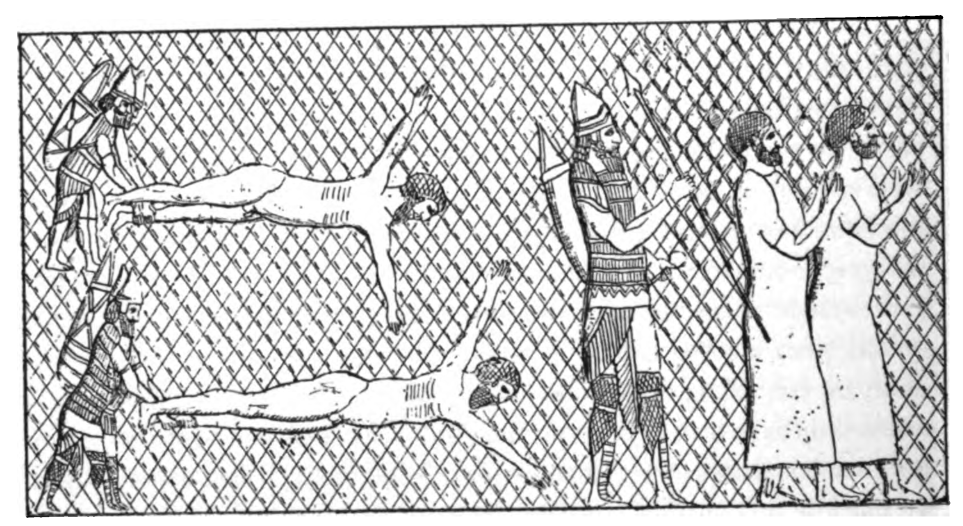
Cette défection inattendue du propre frère d'Assurbanipal eut, sur toutes les fractions de l'empire ninivite, l'influence la plus désastreuse. Tout le monde crut le moment venu d'entrer en rébellion. Il n'y eut pas jusqu'au roi de Suse lui-même, Ummanigas, à qui Assurbanipal avait sauvé la vie et qui lui devait son trône, qui ne fît alliance avec Salummukin, comme les rois des Guti, ceux de Syrie et même celui d'Égypte, Psammétik. Les portes de Sippar, de Babylone et de la citadelle de Borsippa furent fermées pour éviter une surprise; les sanctuaires dans lesquels Assurbanipal avait amoncelé l'or et l'argent et

des richesses de toute nature, furent dévalisés afin de trouver les sommes nécessaires pour acheter des alliés. Bientôt toutes les forteresses se remplirent de soldats insurgés, et Salummukin attendit de pied ferme que son frère vînt l'attaquer. Au milieu de ces conjonctures, un devin, qui dormait aux heures de la nuit, eut un songe où il lui fut fait cette révélation : « Il est écrit sur le disque (*kigallu*) de Sin que celui qui méditera le mal contre Assurbanipal et qui se rébellionnera contre lui mourra de mort violente, par le fer d'un poignard, et ses partisans seront détruits par l'incendie, la famine et la peste. »

Fort de cet avertissement céleste, Assurbanipal se mit en campagne : c'était la sixième année de son règne, en 661 ; il marcha contre Sippar, Babylone, Borsippa et Cutha, où Salummukin s'était renfermé et où les provisions lui manquèrent bientôt à tel point que la plus grande partie de ses soldats périt par la famine. Sur ces entrefaites, une nouvelle révolution éclata chez les Élamites : Ummanigas fut assassiné par son frère Tammaritu qui s'empara du trône. Assurbanipal espéra un instant que le nouveau prince montrerait moins d'ingratitude que son frère et reconnaîtrait les bienfaits du prince d'Assyrie. Mais Tammaritu comprit qu'aux yeux de ses sujets, le moyen le plus sûr de garder son trône était, au contraire, de se mettre à la tête de l'insurrection. Il partit avec une nombreuse armée pour prendre à dos les Assyriens qui assiégeaient les grandes places fortes chaldéennes. Seulement, il laissait en Susiane un parti de mécontents à la tête duquel se trouvait un officier peut-être de sang royal, du nom d'Indabigas. Dans son impatience de courir en Chaldée, il l'avait méprisé tout d'abord, mais bientôt Indabigas se trouva le chef d'une troupe si considérable que Tammaritu dut songer à sa propre défense avant celle de ses alliés. Une grande bataille se livra dans laquelle Tammaritu fut battu. Il ne lui restait d'autre ressource que d'aller implorer le pardon d'Assurbanipal. « Il embrassa mon pied royal, dit Assurbanipal, il se couvrit la tête de poussière, me servit de marche-pied et voulut être mon esclave. Il me supplia, par le nom d'Assur et d'Istar, de maintenir ses droits et d'aller à son secours ; il se tint avec les siens devant moi, célébrant la puissance de mes dieux et l'efficacité de leur appui. Et moi, Assurbanipal, au cœur généreux, qui pardonne les fautes et oublie le mal, je fis grâce à Tammaritu et je l'installai avec toute sa famille dans mon propre palais. »

Ces derniers événements furent une véritable catastrophe pour Salummukin. Privé du secours de l'armée élamite, et voyant ses garnisons

décimées par la peste et la famine, n'osant implorer la clémence de son frère, il résolut de lutter jusqu'au bout avec la fureur du désespoir. « Ses soldats, raconte le bulletin de victoire du roi d'Assyrie, mangèrent la chair de leurs fils et de leurs filles, » et quand les troupes ninivites entrèrent dans Babylone, elles furent elles-même épouvantées de tant d'horreurs. Salummukin tomba vivant entre les mains de son frère qui le fit brûler vif, et ceux de ses soldats qui survivaient encore subirent les plus atroces supplices : « Tous ceux qui ne s'étaient pas précipités dans les flammes, qui ne s'étaient pas transpercés de leur poignard, qui



Prisonniers mis en croix[1].

avaient pu échapper à la faim, aux privations et au feu, tous ceux, en un mot, qui avaient réussi à trouver un refuge, le glaive des grands dieux, mes maîtres, auquel on ne peut échapper, sut les atteindre et pas un ne s'esquiva; ils tombèrent tous dans mes mains. Leurs chars de guerre, leurs armes, leurs femmes, les richesses du palais royal furent apportés devant moi. Les officiers dont la bouche avait proféré le blasphème contre Assur, mon maître, et qui avaient médité le mal contre moi, je leur arrachai la langue et je les fis mourir. Le reste des soldats qui vivaient encore, furent écorchés devant les taureaux ailés et les lions colossaux élevés par Sennachérib, mon grand-père; moi-même j'en écorchai sur le tombeau de Sennachérib, et je donnai leurs

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

chairs pantelantes en pâture aux chiens, aux chacals, aux vautours, aux aigles, aux oiseaux du ciel et aux poissons de la mer. C'est ainsi que j'apaisai le courroux des dieux irrités de leurs honteuses actions. Quant aux cadavres de ceux que la peste avait emportés ou qui avaient succombé sous l'étreinte de la faim, et qui, devenus le rebut de la nourriture des chiens, jonchaient le sol dans les rues et sur les places, je les fis emporter hors de Babylone, de Cutha, de Sippar, et je les fis brûler sur des bûchers. De l'avis des prêtres, je réparai leurs temples, je purifiai leurs fontaines, et j'apaisai leurs dieux irrités et leurs déesses mécontentes à force d'offrandes et de prières; je rétablis leur culte négligé depuis longtemps. Les survivants des habitants de Babylone, de Cutha, de Sippar qui avaient encore échappé aux souffrances, aux privations et à la famine, reçurent leur pardon; je leur fis grâce de la vie et je leur permis d'habiter Babylone. Les hommes des pays d'Accad, de Chaldée, d'Arumu et du pays de la mer, qui s'étaient groupés autour de Salummukin et qui s'étaient concertés pour reprendre leur indépendance et se révolter contre moi, virent leur pays broyé en totalité; je leur imposai le joug d'Assur qu'ils avaient rejeté; mes préfets furent chargés de les tenir en respect, de les faire obéir aux lois d'Assur, de Belit et des grands dieux du pays d'Assur; enfin ils durent apporter chaque année sans manquer, le tribut dû à ma souveraineté[1]. » Pour éviter de nouvelles rébellions, Assurbanipal supprima la vice-royauté de la Chaldée, ou plutôt il prit lui-même le titre de roi de Babylone avec le nom de Kandalanu. C'est le Chiniladan des auteurs grecs, et sous ce nom, il régna vingt-deux ans comme roi de la Chaldée[2].

Tel est le navrant récit de cette nouvelle destruction de Babylone : en moins d'un demi siècle, la vieille capitale de la Chaldée se vit ruinée deux fois par les Assyriens; cependant elle se relèvera encore, et le moment n'est pas éloigné où sa rivale du nord paiera de sa vie les cruautés à l'aide desquelles elle avait réussi à imposer sa domination à toute l'Asie antérieure!

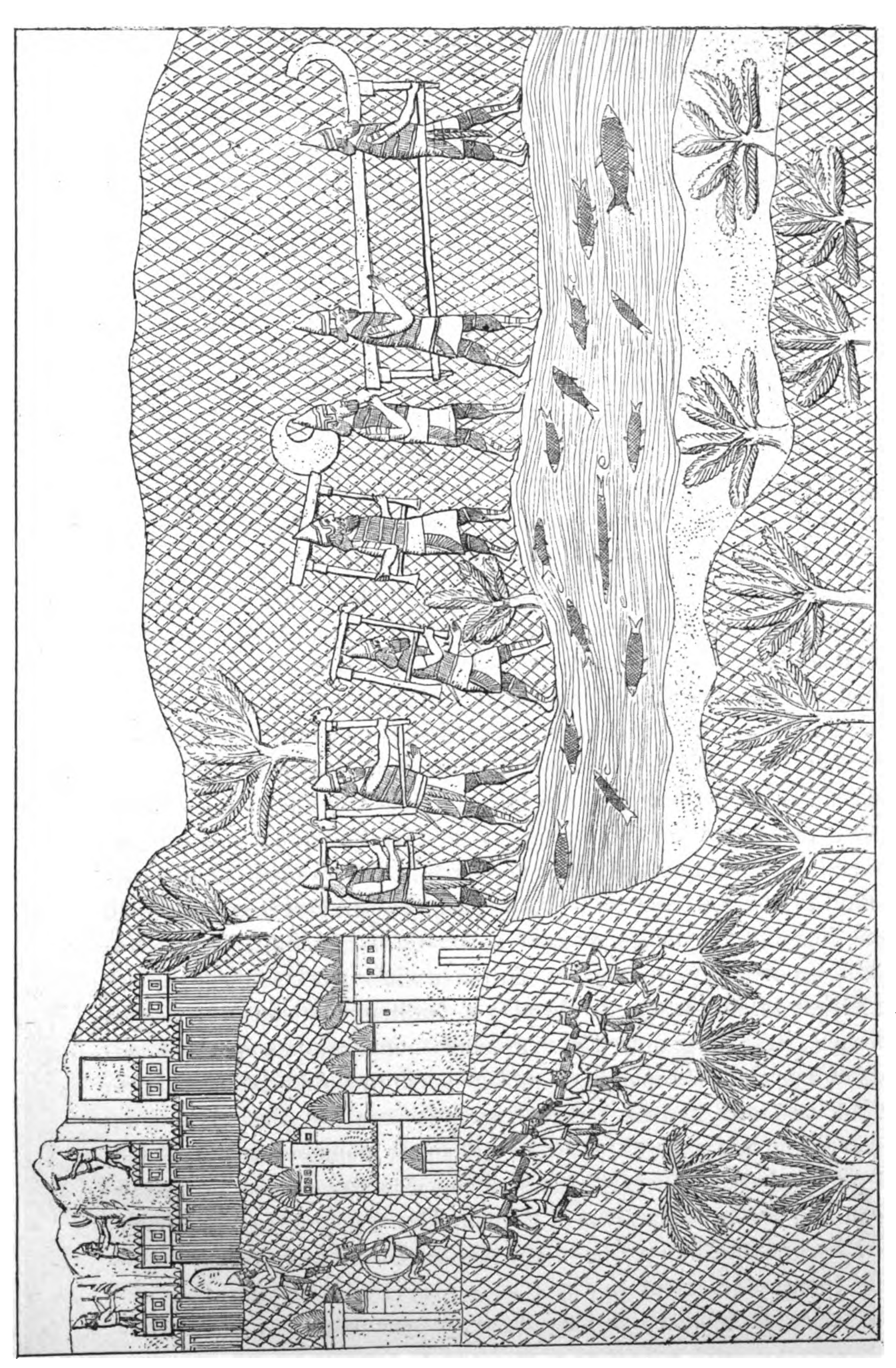
[1] Nous avons suivi pour ce récit, le texte du V[e] volume du recueil du Musée britannique, comme plus complet que celui qui se trouve dans le III[e] volume du même recueil.

[2] Cf. Ebh. Schrader, *Zeitschrift für Keilschriftforschung*. Juillet 1884, p. 222 et suiv.

§ 6. — NOUVELLES CAMPAGNES CONTRE L'ÉLYMAÏDE

Le pays d'Élam n'était pas au bout de ses révolutions et de ses maux; il ne devait en voir la fin, comme Babylone, que dans un désastre sans nom. Indabigas, le nouvel usurpateur, qui, sans prendre une part directe à la dernière guerre, avait fait des vœux pour le succès des Chaldéens, accueillit dans son royaume quelques débris de l'armée vaincue, et donna asile notamment à Nabu-bel-sumê, roi du Bit-Yakin, et descendant de Marduk-pal-iddin. Assurbanipal réclama les fugitifs; Indabigas allait peut-être les livrer pour éviter la guerre; dans tous les cas, les négociations étaient pendantes à ce sujet lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers, Ummanaldas, qui ceignit la couronne royale et se prononça énergiquement contre le parti assyrien. Assurbanipal envahit aussitôt l'Élymaïde; il était accompagné d'un réfugié susien, Tammaritu, fils d'Ummanigas, qui espérait faire valoir ses droits au trône avec l'appui de l'ennemi. L'armée assyrienne entra sans coup férir dans les villes de Hilme, Billati, Dumuk, Sulai, Lahir, Dibirina, et arriva sous les murs de Bit-Imbi. Il y avait deux villes de ce nom, voisines l'une de l'autre. Bit-Imbi l'ancienne était jadis le véritable boulevard de la Susiane dont elle interdisait l'accès; aussi Sennachérib l'avait emportée d'assaut et démantelée. Mais à la faveur des évènements qui avaient surgi depuis lors, les Susiens avaient construit en face de Bit-Imbi l'ancienne, une nouvelle place forte qu'ils nommèrent Bit-Imbi la neuve : celle-ci fut assiégée par Assurbanipal. « Je l'ai prise au cours de mon expédition; j'exterminai les habitants qui n'étaient pas venus solliciter ma paix; aux uns je fis trancher la tête; aux autres, je fis couper les lèvres, et j'envoyai ces derniers ainsi mutilés, en Assyrie, pour les offrir en spectacle aux gens du pays d'Assur. Le gouverneur de la ville, Imbappi, beau-père d'Ummanaldas, pris vivant, fut conduit aussi en Assyrie avec des entraves de fer aux pieds et aux mains. »

Ces nouvelles glacèrent d'effroi Ummanaldas qui abandonna précipitamment sa capitale de Madaktu pour se réfugier dans les montagnes; son allié Umbagua qui gouvernait une ville nommée Bubilu, jugea prudent aussi de déguerpir et de se cacher dans les roseaux des marais. La place était libre devant Assurbanipal qui installa Tammaritu sur le trône de Suse. Mais le roi d'Assyrie jouait de malheur avec tous ses protégés, car Tammaritu ne fut pas plutôt sur le trône de ses pères



Pillage et démolition d'une ville prise d'assaut [1].

[1] Bas-relief de Koyoundjik.

qu'il n'eut qu'un souci, se débarrasser de la tutelle assyrienne. « Il renia mes bienfaits et l'assistance que je lui avais prêtée, et il complota de massacrer l'armée assyrienne; il dit dans son cœur : « Les hommes du pays d'Élam ont fait la paix avec le pays d'Assur, et cependant voilà que les Assyriens reviennent en Élam et y font des razzias. » Mais Assur et Istar qui marchent à mes côtés et me donnent la supériorité sur mes ennemis, entendirent les vœux et les projets de Tammaritu; ils le prirent par la main, le précipitèrent de son trône et le forcèrent une seconde fois à venir se jeter à mes pieds. » Sans rien entendre de ses supplications, Assurbanipal couvrit l'Élymaïde tout entière de ses armées; il se rendit maître des villes de Gatudu, de Dur-Amnani, de Bubilu, de Taraku, de Bit-Imbi, de Madaktu, de Suse, de Bube, de Tubu, de Dur-Undasi, de Samunu, de Bunaki et d'une foule d'autres cités qu'il énumère complaisamment, et où il ne laissa que ce qui ne pouvait pas être emporté, puis il retourna prendre ses quartiers d'hiver à Ninive.

Ce court répit, nécessaire au vainqueur, autant pour laisser reposer ses soldats que pour mettre en sûreté le produit de ses rapines, fut mis à profit par l'insurgé Ummanaldas qui avait réussi à se maintenir dans les montagnes. Pendant la saison des pluies, il redescendit dans la plaine, reprit Bit-Imbi, les villes des districts de Ras et de Hamanu, et même son ancienne capitale Madaktu : Assurbanipal compte comme sa huitième campagne l'expédition qu'il dut, au printemps, diriger de nouveau en Susiane. Suivant la tactique qui lui avait déjà une fois réussi, Ummanaldas abandonna toutes les villes, même Dur-Undasi où il s'arrêta un moment, incertain s'il attendrait là l'ennemi; il traversa le fleuve Itite, battant toujours en retraite, et Assurbanipal reprit toutes les villes qu'il avait déjà une fois pillées, y compris Dur-Undasi, Bubilu, Suse et Madaktu. Un instant pourtant, l'inondation produite par la fonte des neiges du Zagros lui fut un sérieux obstacle et faillit arrêter son armée. Mais une nuit, Istar, la grande déesse d'Arbèles, apparut en songe à ses soldats et leur dit : « Je marcherai moi-même devant Assurbanipal, le roi qu'ont créé mes mains. » Cette vision rassura les plus timides qui s'élancèrent à la nage et ne furent nullement inquiétés. Dès lors, tout fut perdu pour les Susiens : leurs villes succombèrent les unes après les autres, furent saccagées, et Ummanaldas regagna ses montagnes, suivi seulement d'une petite troupe d'élite. Suse elle-même succomba et fut épouvantablement châtiée : « J'ai pris la ville de Suse, la grande ville sainte, la demeure de leurs dieux, le sanctuaire de leurs oracles.

Par la volonté d'Assur et d'Istar, j'entrai dans les palais d'Ummanaldas et je m'y installai en grande pompe; je fouillai la maison du trésor où l'or, l'argent et toutes les richesses se trouvaient entassées, que les rois élamites les plus anciens jusqu'aux rois de ce temps-ci avaient ramassées, et sur lesquelles aucun ennemi n'avait encore mis la main. Je m'en suis emparé comme d'un butin. Il y avait de l'or, de l'argent et des richesses provenant des pays de Sumer, d'Accad, de Kar-Dunias, que les anciens rois élamites avaient, jusqu'à sept fois différentes, pillées et emportées dans leur pays; il y avait aussi des pierres précieuses vertes et rouges, de riches vêtements et des parures que les anciens rois du pays d'Accad et Salummukin lui-même avaient envoyés aux Élamites pour solliciter leur alliance. C'étaient encore des vêtements royaux d'apparat, des armes de guerre et toutes choses servant à combattre, des arcs, des ustensiles et des fournitures de toute espèce; les divans sur lesquels ils s'asseyaient et dormaient, les vases dans lesquels ils mangeaient et buvaient[1]...; des chars de guerre, des chars de parade dont le timon était orné de pierres précieuses; des chevaux, de grandes mules dont les harnais étaient recouverts de lamelles d'or et d'argent : tout cela, je l'emmenai en Assyrie. Je détruisis la pyramide de Suse, dont la masse était en marbre et en albâtre; j'en abattis les deux pointes, dont le sommet était en cuivre étincelant. Le dieu Susinak, dieu de leurs oracles, qui habitait dans leurs sanctuaires cachés et dont personne ne devait voir l'image, les dieux Sumudu, Lagamar, Partikira, Amman-Kasimas, Uduran, Sapak, qu'adoraient les rois d'Élam et dont ils redoutaient la divinité; les dieux Ragiba, Sungumsur, Karsa, Kirsamas, Sudunu, Aipaksina, Bilul, Panintimri, Silagara, Napsa, Nalirtu, Kindakurbu, tous ces dieux et toutes ces déesses avec leurs richesses, leurs trésors, leurs pompeux appareils, leurs prêtres et leurs servants, je les emportai au pays d'Assur, ainsi que trente-deux statues de rois, en argent, en or, en bronze et en albâtre, enlevées aux villes de Suse, de Madaktu, de Huradi, la statue d'Ummanigas, frère d'Umbadara, celle d'Istar-Nahunti, celle de Hullusi, celle de Tammaritu, le dernier roi qui, d'après l'ordre d'Assur et d'Istar m'avait fait sa soumission. J'ai aussi recueilli les lions et les taureaux à face humaine qui faisaient l'ornement des temples; j'ai fait transporter les colosses qui gardaient les portes des sanctuaires; j'ai tout détruit jusqu'aux fondements; j'ai fait voler

[1] Ici le texte entre dans des détails encore plus précis : *s̆a ina libbi irmuku, ippas̆s̆u* : « *vasa in quibus mingebant et cacabant.* »

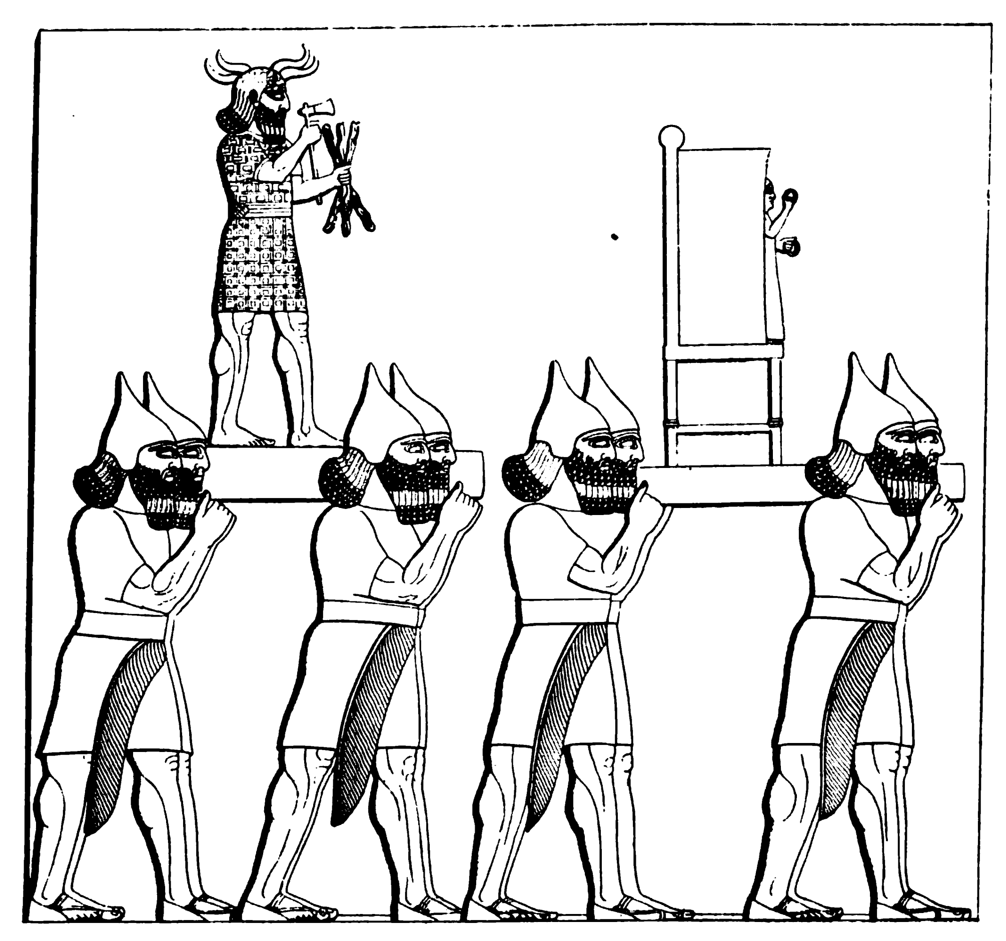


en éclats les statues des dieux et des déesses. Il y avait des forêts sacrées où personne n'avait pénétré, dont le sol n'avait pas encore été foulé par qui que ce fût : mes soldats y entrèrent, virent les sanctuaires des dieux et les incendièrent. Les tombeaux de leurs rois, anciens et récents, qui n'adoraient pas Assur et Istar, mes maîtres, et qui inquiétaient les rois mes pères, je les violai et les ouvris à la lumière du soleil, et j'emportai leurs restes en Assyrie ; je laissai leurs ombres sans sommeil et je les privai des prières du sacrificateur. En une expédition d'un mois et vingt-cinq jours, je détruisis tout le pays d'Élam et je répandis sur lui la désolation et la famine. Les filles des rois, les sœurs des rois, les familles des anciens et des derniers rois du pays d'Élam, les gouverneurs et les préfets de toutes les villes que j'avais prises, les chefs des archers, les capitaines, les conducteurs de chars, les écuyers, les lanciers, les archers... en un mot toute l'armée, chefs et soldats, grands et petits, les chevaux, les mulets, les ânes, les bœufs et les moutons en plus grand nombre que les sauterelles, tout cela fut emporté en Assyrie ; je pris même de la poussière des villes de Suse, de Madaktu, de Haltenas et des autres villes saintes, et, pareil à un aigle, je la portai jusqu'au pays d'Assur. Dans l'espace d'un mois, tout, dans l'Élymaïde, fut balayé, et il n'y resta plus ni agglomération d'hommes, ni troupeaux de bœufs et de moutons, ni aucune bête apprivoisée, ni champs cultivés. Je livrai cette terre aux onagres, aux gazelles et aux bêtes du désert qui y pullulèrent comme des poussins.

« La déesse Nanâ qui depuis mille six cent trente-cinq ans était malheureuse et captive en Élam, pays qui ne lui était pas consacré et qui, dès cette époque, avait, de concert avec les dieux ses pères, proclamé mon nom pour la souveraineté des nations, me confia le soin de la faire rentrer dans son pays. Elle dit : « Assurbanipal me fera sortir de l'Élam, « pays ennemi et me rétablira dans le temple E-Anna. » Cet ordre avait été proféré dès les jours d'autrefois, mais ce furent seulement les hommes d'aujourd'hui qui l'expliquèrent. Je saisis les mains de la statue de la grande déesse, et je lui fis prendre, vers le E-Anna, un chemin direct et qui réjouit son cœur. Le premier jour du mois de Kisilev, je la fis entrer dans la ville d'Uruk, dans le temple de sa prédilection et je lui fis habiter les sanctuaires éternels.

« Les esclaves et les dépouilles du pays d'Élam que j'avais pris sur l'ordre des dieux Assur, Sin, Samas, Raman, Bel, Nabu, Istar de Ninive, reine du *Kitmuri*, Istar d'Arbèles, Adar, Nergal, Nusku, j'en offris les

prémices à mes dieux; quant aux archers, aux officiers de l'armée et aux autres chefs que j'avais arrachés au pays d'Élam, j'en fis la part de ma royauté; je répartis les autres, comme des troupeaux de moutons, entre mes préfets, mes grands et tout mon camp. »



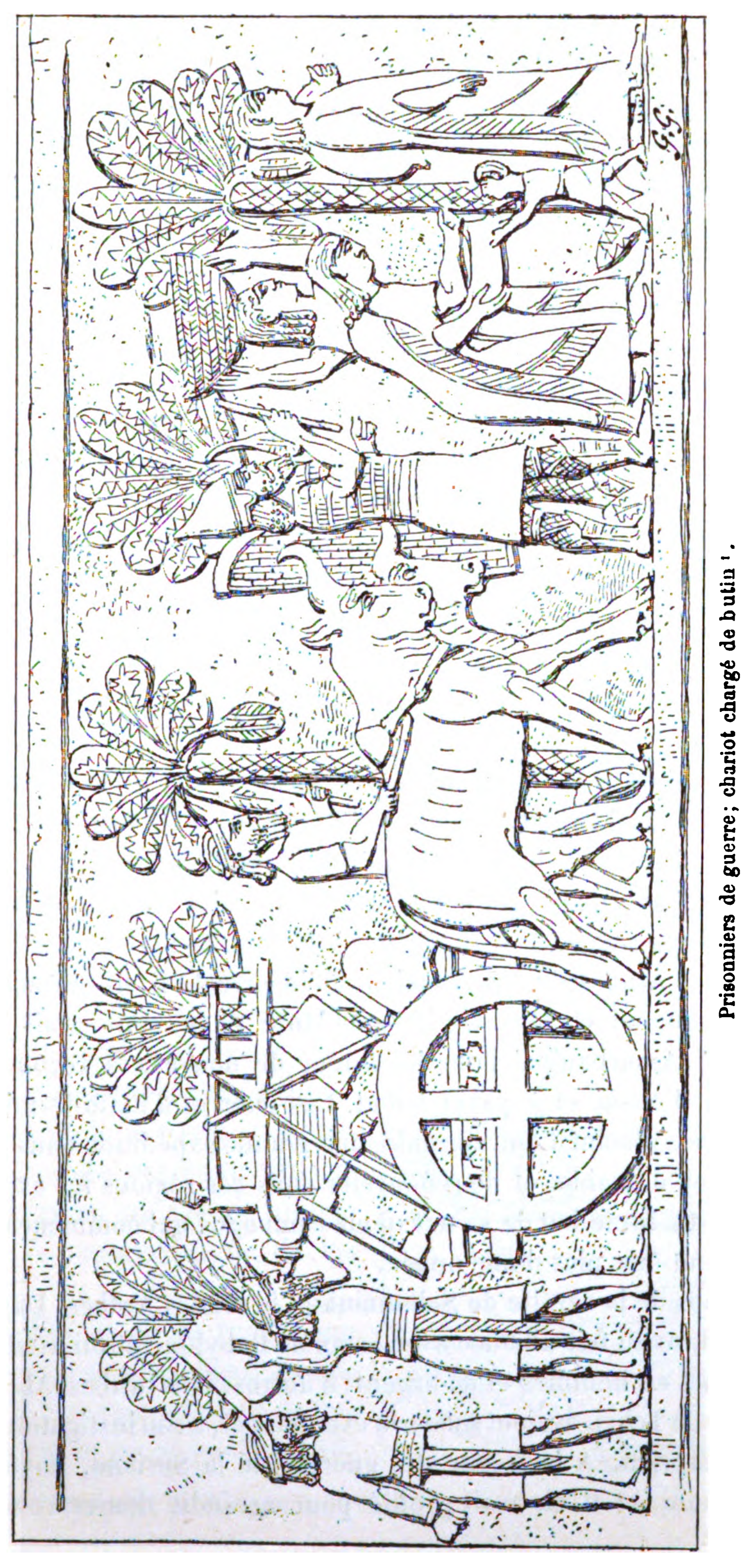
On emporte les dieux [1].

Telle est la relation officielle de cette guerre d'Élam la plus terrible de toutes celles qu'Assurbanipal ait entreprises. A côté du texte cunéiforme, de vastes tableaux, analogues à ceux qui se déploient sur les pylones des temples de l'Égypte et offrent de même des centaines de personnages dans leurs compositions, nous font assister à toutes les péripéties de ce grand drame, retracé de la manière la plus saisissante. On voit d'abord la bataille qui décida du sort de la contrée, bataille

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.

livrée à peu de distance de Suse. Les guerriers élamites, malgré leur énergique résistance, sont taillés en pièces et précipités dans l'Eulæus dont les flots engloutissent un grand nombre d'entre eux. Dans le tableau suivant, Assurbanipal, profitant de sa victoire, marche droit vers Suse. On distingue ensuite la ville (désignée par son nom) avec ses remparts crénelés et ses maisons aux toits plats, au milieu d'une forêt de palmiers. Le monarque assyrien a fait arrêter son char non loin des portes, et deux de ses officiers présentent au peuple, Ummanaldas, que dans sa volonté souveraine il impose au pays, à la place du roi qui a osé le combattre. Alors, tandis que l'Eulæus roule encore au pied des murailles les cadavres des derniers défenseurs de l'indépendance nationale, le peuple de la capitale, affolé de terreur et espérant fléchir à force d'avilissement un vainqueur irrité, sort en foule, hommes, femmes et enfants, avec des harpes, des flûtes et des tambourins, et salue de ses chants et de ses danses le nouveau chef installé par les étrangers. Pendant ce temps, et à quelques pas de la scène de fête, les chefs de l'armée vaincue expient, dans les tortures, le crime d'avoir osé défendre leur roi et leur pays; l'un est écorché vivant, les autres ont les oreilles coupées, les yeux crevés, la barbe et les ongles arrachés. Ces compositions aux figures très nombreuses, traitées avec une extrême finesse, n'ont pas plus de perspective que les tableaux historiques égyptiens; mais on ne saurait se lasser d'y admirer la vie et le mouvement qui règnent dans tous les groupes, la vérité des types, l'heureuse naïveté des attitudes.

Cependant la proie qu'il importait le plus à Assurbanipal de capturer et de rapporter comme trophée à Ninive, lui avait encore échappé. Ummanaldas, pendant qu'on ravageait la plaine, avait fait le mort dans la montagne; aussitôt que les terribles pillards s'en furent allés, il quitta sa retraite et vint camper sur les ruines fumantes de ses villes. Il fut atterré par l'horrible spectacle qu'il avait sous les yeux, et il pensa pouvoir acheter la paix par une infâme lâcheté, en livrant au roi d'Assyrie, son meilleur ami et son plus fidèle allié, Nabu-bel-sumê, le petit-fils de Marduk-pal-iddin. Quand ce dernier apprit cette nouvelle, il entra en désespoir : « sa vie cessa de lui être précieuse, il désira la mort et il dit à son écuyer : « Tue-moi avec le glaive. » Alors, lui et son écuyer se percèrent mutuellement avec le fer de leurs épées. » Ummanaldas fit ensevelir dans du sel le cadavre du malheureux prince, et il l'envoya à Assurbanipal qui lui fit couper la tête et qui suspendit ce hideux tro-



Prisonniers de guerre; chariot chargé de butin[1].

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

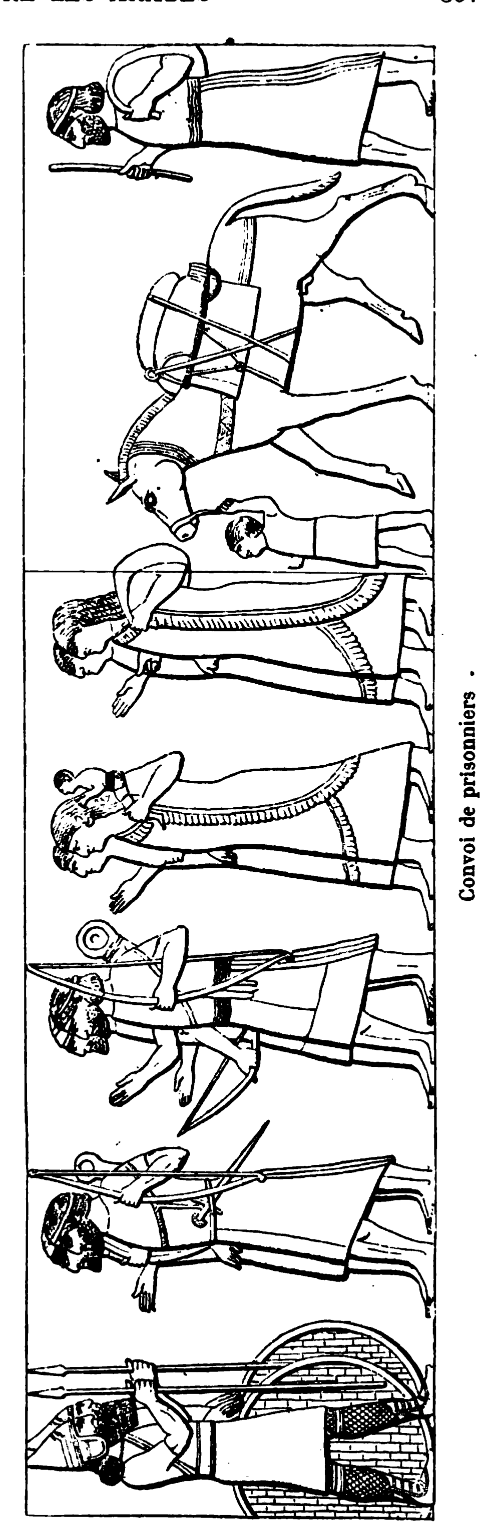
phée au cou de Nabu-kat-zabat, un des principaux officiers de Salummukin, l'ancien roi de Babylone, qui avait participé à la révolte de l'Élymaïde. Un prince élamite du nom de Paé qui avait toujours été hostile à Ummanaldas, s'empressa d'accourir à Ninive offrir des gages de fidélité; puis les districts montagneux eux-mêmes offrirent leur soumission et abandonnèrent Ummanaldas : on vit tour à tour les villes de Bit-Imbi, Mazutu, Bubê, Bit-Arrabi, Zagar, Dunnu-Samas, Tul-Humba et vingt autres, ouvrir leurs portes à des garnisons assyriennes; la place de Salatri succomba la dernière. On saisit et on condamna à l'esclavage le plus avilissant, Ummanaldas, le dernier des héros de l'indépendance nationale des Susiens, qui serait intéressant et digne d'occuper une place d'honneur dans l'histoire, s'il n'avait terni sa gloire par une ambition démesurée et des crimes infâmes. En cela, il ne se montra pas supérieur aux princes orientaux de son époque, et la triste fin du royaume d'Élam est un exemple de plus à ajouter à l'appui de cette éternelle parole : tout royaume divisé contre lui-même périra.

§ 7. — GUERRE CONTRE LES ARABES.

Assurbanipal triomphait de toutes parts et ses armées revenaient victorieuses de l'Orient comme de l'Occident. Mais l'empire avait des frontières si vastes et les nations qu'il absorbait dans son sein étaient si peu homogènes, que le génie et l'activité du roi d'Assyrie ne pouvaient suffire à faire régner la paix partout à la fois. Depuis la mort d'Assarhaddon, les Arabes du désert étaient en insurrection; ils avaient repris, presque sans effort, leur vie indépendante, et le temps avait jusqu'ici manqué à Assurbanipal pour les forcer de nouveau à reconnaître la puissance d'Assur et à payer tribut. Les guerres d'Élam terminées, le roi d'Assyrie résolut d'entreprendre une grande expédition dans le désert de Syrie et d'Arabie, et de renouveler dans ces régions les exploits de son père. Ce fut le but de sa neuvième campagne qui commença en 629 et dura peut-être plus d'une année.

Au temps de la révolte de Salummukin, le roi des Arabes, Uayteh, fils de Hazaël, avait fait alliance avec le roi de Babylone et lui avait envoyé des secours en hommes et en argent; d'autres chefs arabes, Abiyateh et Aimu, fils de Tehri, avaient suivi son exemple, et, à son instigation, rejeté le joug assyrien. A la faveur des guerres de la Susiane, Uayteh était resté impuni, et il en avait profité pour agrandir démesurément ses

États et se créer un vaste empire qui ne comprenait plus seulement le Hedjâz, domaine héréditaire de ses ancêtres, mais la majeure partie de la péninsule arabique, le Nedjd, le Djebel-Somer, le Djauf, le désert de Syrie, et même toute la rive occidentale de l'Euphrate, dans son cours inférieur, formant ce qu'on appelle aujourd'hui l'Irak-Araby. Il s'était aussi allié avec toutes les tribus nomades ou sédentaires cantonnées dans la partie occidentale et septentrionale du désert de Syrie, les gens du Hauran, les Nabatéens, les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Édomites, les Amalécites. D'autre part, les populations de la Syrie qui, depuis l'expédition d'Égypte, n'avaient pas revu les armées d'Assur, vivaient également à l'état presque indépendant, négligeant de porter à Ninive le tribut annuel; il était donc grand temps que la présence des légions assyriennes allât réveiller le sentiment de la peur chez ces peuples du désert et de la Syrie, toujours portés à croire descendu dans la tombe le tyran qui cessait un instant de les rançonner ou de les battre.



Convoi de prisonniers[1].

Il est difficile de se rendre un compte exact des marches d'Assurbanipal à travers les déserts de Syrie et d'Arabie, parce que l'identifi-

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.

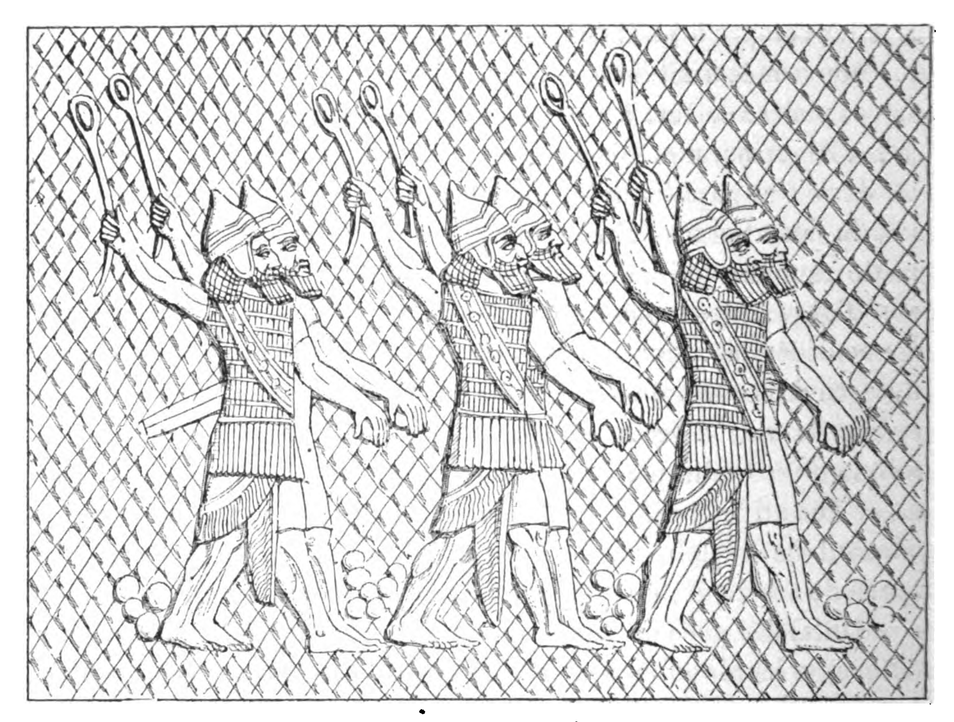
cation des noms de lieux cités dans les textes cunéiformes est très conjecturale. Si l'on s'en rapporte à certaines assonnances, il faudrait croire que le roi d'Assyrie commença par conquérir le Hauran qu'il traversa, puisqu'il pilla tour à tour toutes les tribus cantonnées à l'Orient et au sud de la mer Morte. Les inscriptions nous disent, en effet, que le conquérant, dirigeant sa marche contre Uayteh qui tenait le désert de Syrie, prit successivement les villes d'Azarel, de Hirata-Kazaia, d'Udumê, passa dans le voisinage de Iabrud, entra dans la ville de Bit-Ammon, ravagea le territoire des villes de Haurina, de Muaba, de Sarri, de Hargê, de Subiti. Toujours battu, mais d'après la tactique qui réussit encore aux Arabes de nos jours, s'enfuyant et revenant sans cesse harceler l'ennemi, Uayteh finit par être acculé au pays des Nabatéens et obligé de se rendre; il fut chargé de chaînes, conduit à Ninive, confondu avec une meute de chiens, et, dit l'inscription, lié à l'une des portes principales de la grande ville. Ce n'est peut-être pas sans raison que des savants modernes ont reconnu dans la ville de Hirata, la *Hira*, voisine du bas Euphrate et célèbre dans l'histoire des Arabes au commencement de l'ère chrétienne; dans Iabrud, la ville de Yatbur, en plein désert, au sud-ouest de Babylone, non loin de Hira; dans Udume, le pays d'Édom au sud de la mer Morte, plutôt que le royaume de Duma dont il a déjà été parlé; dans Bit-Ammon, la capitale des Ammonites qui habitaient à l'orient du Jourdain; dans Haurina, le Hauran; dans Muaba, la terre de Moab, sur la mer Morte; mais si ces identifications sont admises, il faut reconnaître qu'on est dans l'impossibilité de se rendre compte des mouvements de l'armée assyrienne qui aurait ainsi accompli à travers le désert, des courses folles aussi étrangères à ses habitudes que matériellement difficiles à exécuter.

D'autres rois arabes, parmi lesquels nous citerons Samaïel, Abiyate et Aïmu, qui étaient venus précédemment au secours de Salummukin assiégé dans Babylone, essayèrent aussi de s'opposer à la marche d'Assurbanipal; mais leurs flèches se brisaient sans effet contre les boucliers des Assyriens qui avançaient toujours comme un rempart qui se meut. Les Arabes comprirent que pour lutter efficacement, il leur fallait cesser de faire cette guerre de partisans qui, en éparpillant leurs forces, les rendait impuissantes contre des légions qui combattaient en masses compactes et serrées. Le pays de Nabatu (la Nabatène) devint le rendez-vous d'une coalition générale. Natnu, roi des Nabatéens, Uayteh, fils de Bir-Dadda et parent de celui qui avait succombé dans la campagne pré-

cédente, Abiyate et une foule d'autres chefs de tribus nomades s'y rencontrèrent, et Assurbanipal fut obligé de s'enfoncer de plus en plus dans le désert pour les atteindre et les réduire. C'était au mois de juin, au plus fort des chaleurs de l'été, et l'armée assyrienne souffrit horriblement de la soif et des privations de toutes sortes. « Au mois de Sivan (mai-juin), le mois de Sin, l'aîné des fils de Bel, le 25ᵉ jour, en la fête de la grande déesse de Babylone, je suis parti de la ville de Hadata pour aller camper à Laribda, forteresse de pierre, bâtie au milieu des lacs. Mon armée avait besoin d'eau pour boire, car elle avait marché dans des plaines arides, à travers des chemins difficiles. Plus loin, elle arriva à Hurarina, non loin de Yarki et de Azalla, dans la région de Mas, terre de soif et pays lointain, où l'on ne rencontre même plus les animaux du désert et où l'oiseau du ciel ne peut faire son nid. J'ai mis en déroute Isammih qui adore Atarsamaïn, ainsi que l'armée des Nabatéens. J'ai pris des hommes, des bêtes de charge, des chameaux et un butin considérable. Mon armée s'avança encore l'espace de huit parasanges (environ quarante-six kilomètres), puis elle revint sans être inquiétée dans la ville d'Azallu où elle trouva de l'eau en abondance. J'ai ensuite quitté Azallu pour me diriger vers Kuraziti, à six parasanges; dans ce lieu aride et difficile, j'ai assiégé le serviteur d'Atarsamaïn et le lieutenant de Uayteh, fils de Bir-Dadda, roi des Arabes. Je me suis emparé de ses dieux, de sa mère, de ses femmes, de son épouse, de ses enfants, des gens de son pays, des bêtes de somme, chameaux et moutons, je les ai consacrés au service d'Assur et d'Istar, mes seigneurs, et je leur ai fait prendre la route de Damas. Dans le mois d'Abu (juillet-août), mois de la fille de Sin, et des archers, le 3ᵉ jour, en la fête de Marduk, le roi des dieux, je quittai Damas et je m'avançai à la distance de six parasanges, vers la ville de Hulhuliti; je pris Kurkuruna au milieu de hautes montagnes, ainsi que le lieutenant d'Abiyate, fils de Tehari, du pays de Kidra (Cedar). Je l'ai battu et spolié de tout, et même, grâce à l'appui d'Assur et d'Istar, mes seigneurs, j'ai fait prisonniers dans la mêlée, Abiyate et Aïmu, les fils de Tehari, et je les ai chargés de chaînes et envoyés en Assyrie avec les dépouilles de leur pays. » Restait encore Uayteh avec son contingent de nomades : assiégés dans une forteresse, sans subsistances et sans moyens de ravitaillement, ses soldats se virent réduits à manger de la chair humaine. Alors seulement ils mirent bas les armes; Uayteh fut fait prisonnier, mais il eut la vie sauve; Aïmu fut écorché vif. La campagne se termina par la prise de la ville d'Usu

dont on ignore encore l'emplacement; les habitants en furent exterminés ou déportés, et Assurbanipal fit main basse sur tout ce qu'il put emporter en Assyrie.

A travers les obscurités et les difficultés de traduction du texte que nous venons d'analyser, il est aisé de se rendre compte qu'Assurbanipal guerroya surtout dans le désert de Syrie et qu'il pénétra à peine dans



Frondeurs assyriens [1].

la péninsule arabique, si même il y mit le pied. Il poussa de ce côté les limites de ses conquêtes beaucoup moins loin que son père Assarhaddon et que, plus tard, Nabuchodonosor. Il dut, appelé sur d'autres points, renoncer à la suzeraineté sur ce pays, comme à la suzeraineté sur l'Égypte et sur les peuples de l'Asie-Mineure. Ce n'était pas, sans doute, sans espoir de retour, et il espérait bien voler de nouveau de victoire en victoire jusqu'à Thèbes et jusqu'à Sardes; il comptait sans des événements imprévus qui l'empêchèrent de réaliser ses projets. Sa campagne dans le désert de Syrie est la dernière, et il est permis de croire qu'elle ne fut pas aussi fructueuse que le dit le texte officiel : les

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

habitants du désert ont toujours été misérables et sans grandes ressources; il n'y avait rien à en tirer. Quoi qu'il en soit, et comme le remarque M. Maspéro, « Assurbanipal n'en resta pas moins le souverain le plus puissant du monde oriental. Presque le dernier de sa race, il fut celui dont la domination s'étendit le plus, et dépassa tous ses prédécesseurs en activité, en courage, en énergie, en cruauté, comme si l'Assyrie, se sentant près de sa ruine, avait voulu réunir en un seul homme toutes les qualités qui avaient fait sa grandeur et tous les défauts qui ont souillé sa gloire[1]. »

§ 8. — CHUTE DE NINIVE (625 AVANT J.-C.)

Les affaires de Lydie et la domination sur l'île de Cypre avaient fait connaître des Grecs Assurbanipal. Tout concorde à montrer en lui le Sardanapale guerrier et conquérant dont parlent plusieurs historiens classiques, en le distinguant soigneusement du Sardanapale voluptueux et efféminé entre les mains duquel la légende faisait périr le premier empire de Ninive. A propos de ce prince, les historiens grecs de l'époque alexandrine ont commis deux erreurs assez curieuses pour être notées, et qui tiennent, l'une et l'autre, bien manifestement à des confusions dans la lecture d'inscriptions assyriennes, preuve qu'il y avait alors parmi les Hellènes quelques savants qui étudiaient l'écriture cunéiforme et ses monuments, ce qu'aucun ne fit pour les hiéroglyphes de l'Égypte.

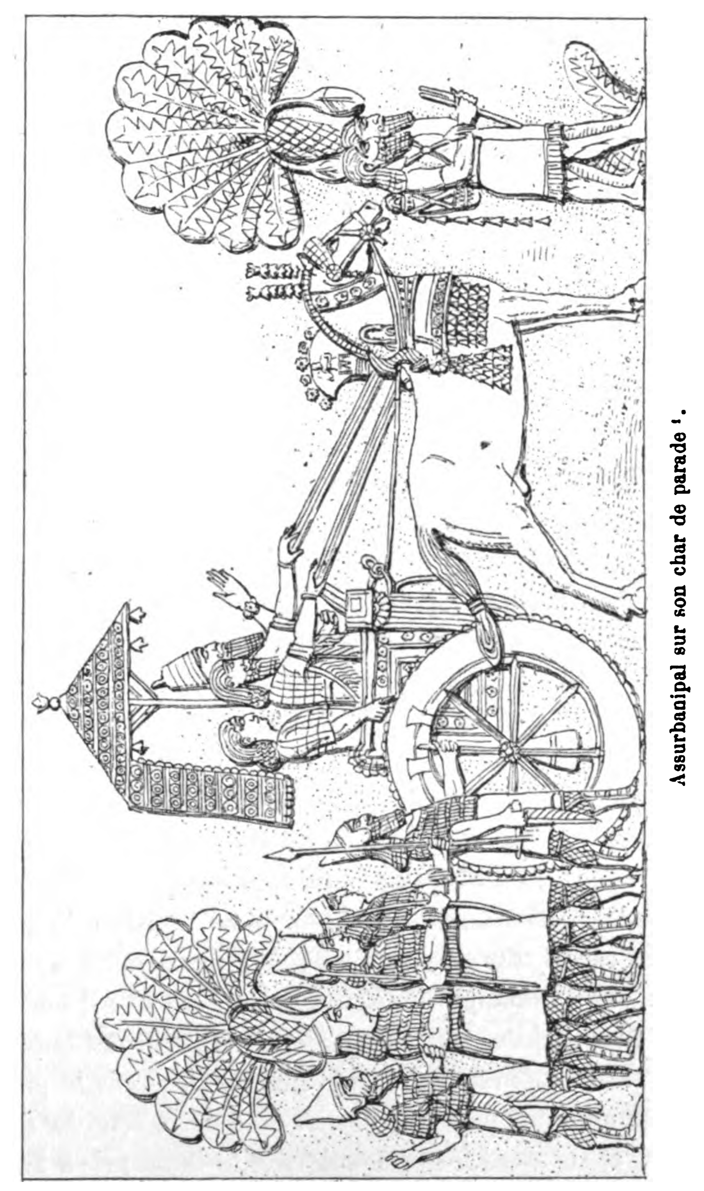
Strabon, d'après Clitarque, raconte que dans une inscription existant à Tarse, où l'on peut en effet admettre que ce prince ait passé dans le cours de ses expéditions et ait laissé un monument de sa gloire, Sardanapale se disait « fils d'Anakyndaraxarès. » Mais ce prétendu nom patronymique n'est autre que le titre inscrit, presque toujours, à la suite du nom des monarques assyriens, « moi, auguste, roi d'Assyrie, » *Anaku nadu sar Assur*, d'où un lecteur inexpérimenté a fait *Anakyndaraxare*, qu'il a pris pour un nom d'homme. D'autres écrivains disent que Sardanapale était surnommé Conosconcoléros; ici encore c'est une formule qui a été regardée par erreur comme un nom propre. A la fin des contrats d'intérêt privé, on rencontre souvent cette phrase : *kunuk kunuki liris* « qu'il le confirme par l'apposition de son cachet. » Cette formule non comprise par les Grecs, a été regardée comme un nom d'homme et

[1] Maspéro, *Hist. anc. de l'Orient*, éd. de 1878, p. 438.

est devenue le roi *Conosconcoleros*. Beaucoup des erreurs que les historiens grecs, surtout ceux de l'âge alexandrin, ont commises au sujet de l'histoire des monarques assyriens, doivent tenir à de fausses lectures de ce genre.

C'est Assurbanipal qui termina le magnifique palais de Ninive, commencé par Sennachérib; les sculptures de la partie qu'il en fit élever sont les œuvres les plus fines et les plus achevées que nous connaissions jusqu'à présent de l'art assyrien. Il raconte lui-même comment il fit terminer ces grandes constructions qui portèrent Ninive à son plus haut degré de splendeur. « Dans ces jours-là, dit-il, j'ai fait embellir avec grand luxe le *Bit-riduti* (maison du gouvernement), palais situé dans Ninive, la ville suprême, favorite de la déesse Belit. Ce palais avait été bâti par Sennachérib, roi d'Assyrie, mon grand-père, pour être la demeure de sa royauté, et, depuis lors, les murs s'en étaient allés en ruine, et ses chambres s'étaient écroulées de vétusté. Moi, Assurbanipal, roi grand, roi puissant, roi des légions, roi du pays d'Assur, roi des quatre régions, j'ai rebâti le *Bit-riduti*, parce que j'y avais grandi, et parce que les dieux Assur, Sin, Samas, Raman, Bel, Nabu, Istar de Ninive, la déesse reine des *Kitmuri*, Istar d'Arbèles, la déesse reine des dieux, Adar, Nergal, Nusku, ont protégé ma dignité de prince royal et qu'ils m'ont couvert de l'ombre de leur faveur... » Le roi raconte ensuite qu'il fit démolir l'ancienne demeure de Sennachérib afin de la rebâtir sur des proportions beaucoup plus vastes, et qu'il a employé à ces constructions toute une armée de prisonniers de guerre ; les rois des Arabes eux-mêmes, devenus des esclaves du dernier rang, furent contraints de piler le mortier, de mouler les briques, et perdus dans la foule des malheureux captifs, obligés de s'atteler comme des bêtes de somme, aux cordages à l'aide desquels on transportait les plus grandes sculptures. Quand le gros œuvre fut achevé, des corporations d'artistes sculptèrent sur les parois les immenses bas-reliefs qui décorent aujourd'hui les salles du Musée Britannique; on ferma le palais « avec des portes d'un bois dont l'odeur est bonne et on les cercla d'une bordure de cuivre. » Les petits prismes cylindriques qui racontent tous ces détails sont datés du premier jour du mois de Nisan, en l'année du *limmu* de Samsi-dain-anni, préfet du pays d'Accad. Mais on ne peut rapporter d'une manière précise cette mention chronologique à une date antérieure à l'ère chrétienne, parce que la liste des *limmu* dont nous avons si souvent parlé, s'arrête brusquement vers le milieu du

règne d'Assurbanipal, en l'année 666, avec le *limmu* de Tebitai. On ne peut donc attribuer que conjecturalement à l'an 655 environ avant notre ère, la construction du palais d'Assurbanipal.



Assurbanipal sur son char de parade [1].

On se croirait transporté en pleine Assyrie, sous les lambris des palais ninivites, sculptés et enrichis de dorures et de peintures multicolores, quand on parcourt, au Musée Britannique, ces galeries sans fin,

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

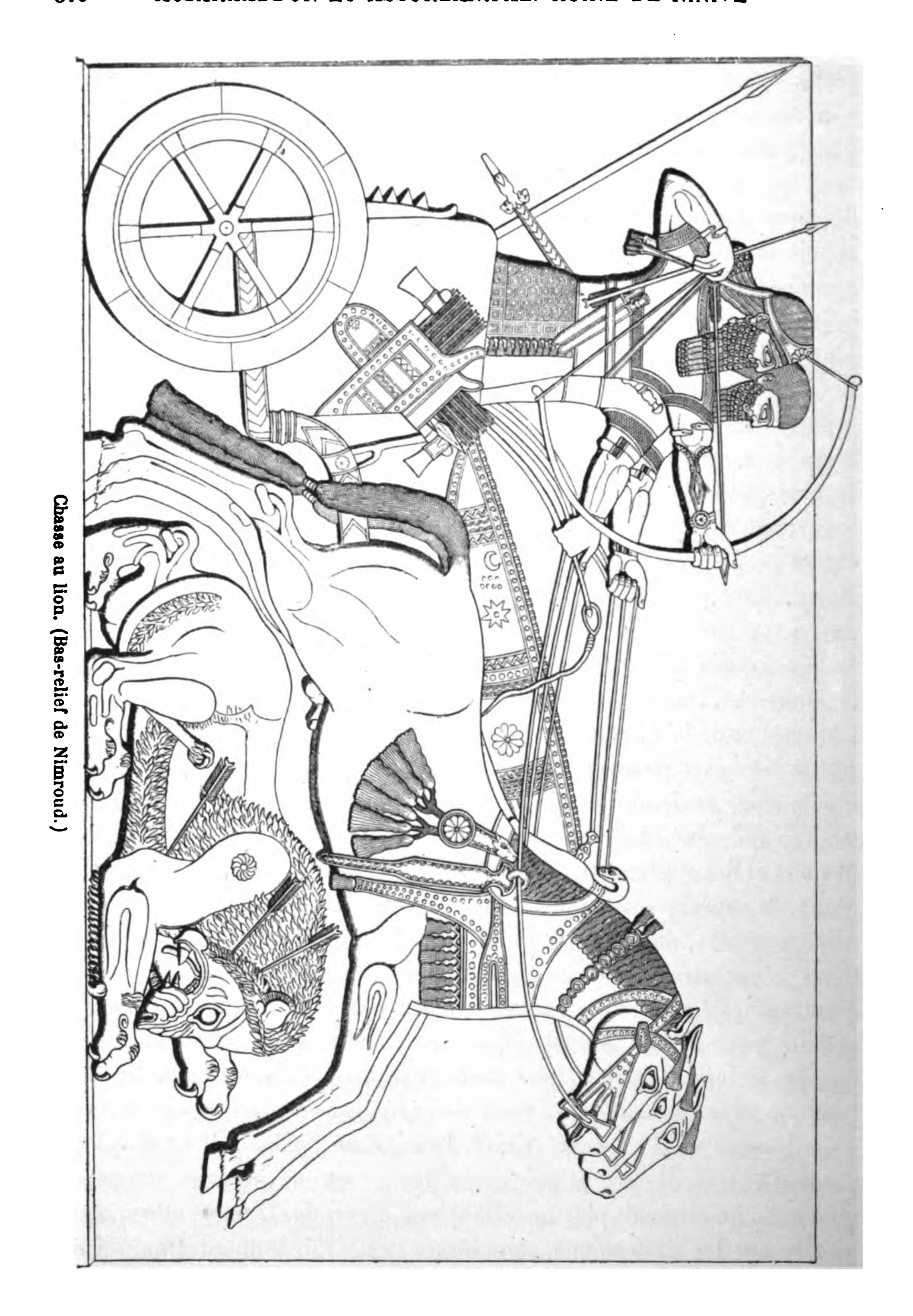
où sont juxtaposées bout à bout les bas-reliefs recueillis sous le monticule de Koyoundjik. Les sculptures du règne d'Assurbanipal ne sont pas recouvertes, comme celles du temps de Sargon ou des époques antérieures, de longues inscriptions qui dégradent souvent les détails et le modelé des figures; l'art s'est dégagé de l'épigraphie, et il est libre comme l'art grec qui, originairement, procède de l'art assyrien sous plus d'un rapport. Assurbanipal a raconté ses exploits presque exclusivement sur des prismes ou barillets octogonaux enfouis dans les fondations de son palais; sur les parois des murs, à côté des scènes figurées, on ne rencontre que quelques lignes qui forment la légende explicative du sujet qui se déroule en tableaux historiés sous les yeux. Ici, par exemple, est un combat acharné, et des fuyards, craignant la mort, s'enfoncent dans une forêt; la légende nous dit : « Teumman, roi d'Élam, voit dans un combat terrible la défaite de son armée. Il s'enfuit pour sauver sa vie et il s'échappe... Tammaritu, son fils aîné, prend ses mains, et pour sauver sa vie ils se sauvent à travers les bois... » Plus loin, au-dessus d'un officier monté sur un chariot et portant comme trophée une tête humaine : « Ceci est la tête de Teumman, roi du pays d'Elam; elle a été coupée pendant la bataille, en présence de mon armée; je l'ai envoyée comme un heureux présage au peuple d'Assur. » Au-dessus d'un blessé qui se traîne péniblement sur le sol : « C'est Urtaku, le beau-frère de Teumman, blessé par une flèche; il méprise la vie, et, pour mettre fin à ses jours, il s'adresse ainsi aux Assyriens : Je me rends à merci; coupez-moi la tête et envoyez-la au roi, votre maître, qui la recevra comme un augure favorable. » Un personnage en saisit un autre par les cheveux et le menace du glaive : l'inscription nous apprend que le vaincu est Ituni, un des généraux de Teumman. Plus loin nous assistons à un épisode moins barbare : c'est une cérémonie d'hommage rendu à un souverain, et on lit : « C'est Ummanigas le fugitif, mon serviteur; il a accepté mon joug; et sur mes ordres, un de mes lieutenants le fait entrer dans la ville de Madaktu, au milieu de fêtes solennelles, puis le place sur le trône de Teumman fait prisonnier. » A côté de la tête du roi, debout sur son char, et recevant les prisonniers et le butin pris à l'ennemi, se trouve cette épitaphe : « Moi, Assurbanipal, roi des légions, roi du pays d'Assur, par la volonté des grands dieux et suivant le désir de leur cœur, j'ai fait apporter en ma présence les vêtements d'apparat et le manteau royal de Salummukin, mon jeune frère; j'ai fait amener ses femmes, ses généraux, ses soldats, ses chars, ses bagages, ses chevaux harnachés,

les femmes de son harem, ses esclaves mâles et femelles, grands et petits. »

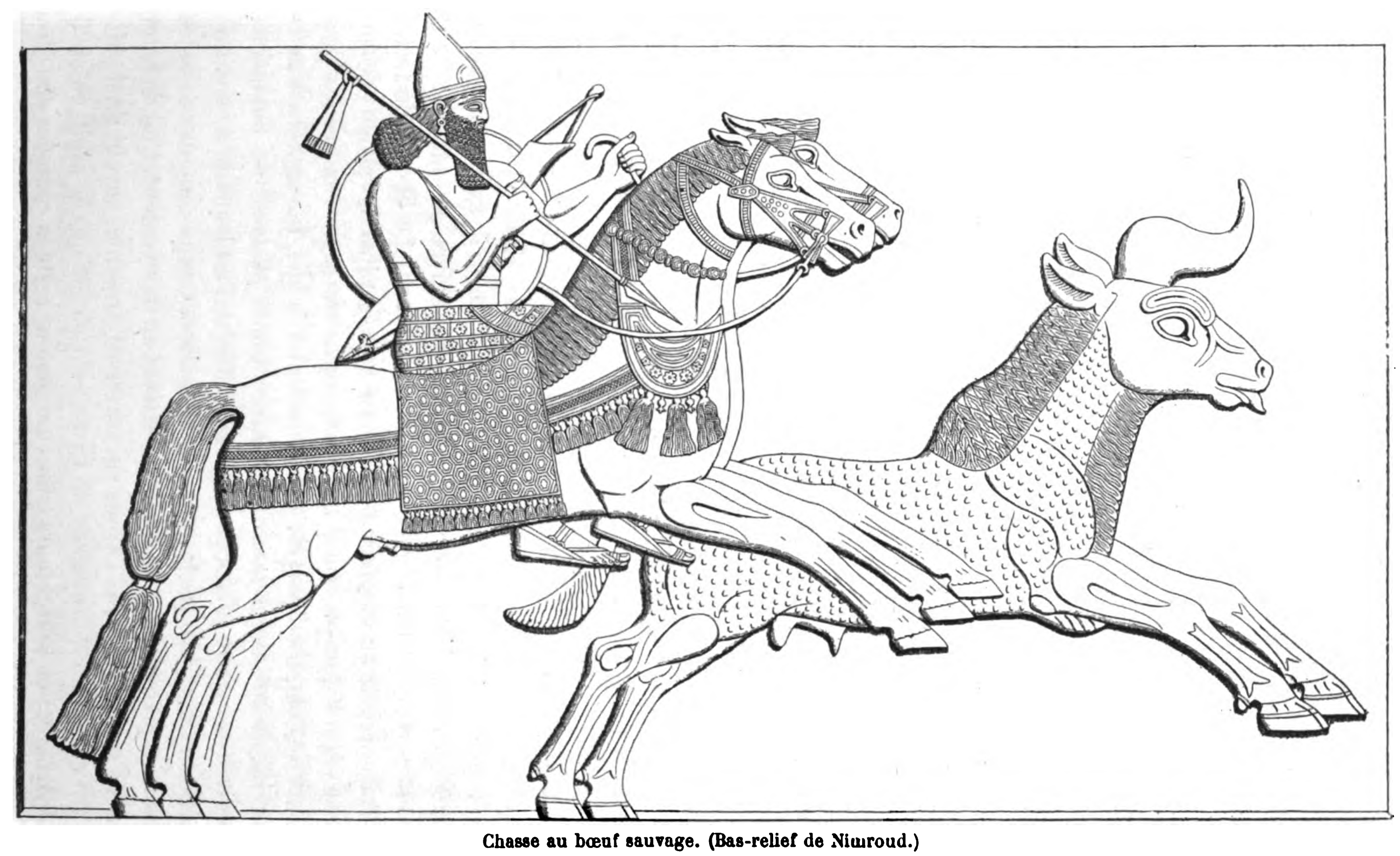
Si les pillages de villes, les incendies et les massacres occupent la place prépondérante dans ces curieuses images, il arrive parfois pourtant, qu'on y rencontre des spectacles moins inhumains : des scènes d'adoration devant les simulacres des dieux, des sacrifices d'animaux, même des scènes de la vie privée comme des festins et des libations. Les chasses sont, après les batailles, ce qu'il y a de plus fréquent : jusqu'au bout, les rois d'Assyrie sont les vrais fils de Nemrod. Une des plus curieuses de ces luttes terribles où le char du monarque est attaqué par des lions, porte pour épigraphe cette inscription par trop orientale : « Dans une de mes chasses, j'ai rencontré un lion, je l'ai pris par la crinière au-dessus des oreilles, en invoquant Assur et Istar, le souverain des combats, et je lui ai traversé les entrailles d'un coup de poignard : voilà l'œuvre de mes mains. » Une autre scène contient ce qui suit pour explication : « J'ai pris un lion par la queue, et avec l'aide des dieux Adar et Nergal, mes protecteurs, je lui ai broyé la cervelle d'un coup de massue. »

Nous savons déjà qu'Assurbanipal fit copier et traduire par les savants de Ninive les textes anciens qui remontaient aux époques primitives de l'Assyrie et de la Chaldée, et que c'est l'ensemble de ces documents, en partie retrouvés de nos jours, qu'on a appelé la bibliothèque d'Assurbanipal; nous reviendrons ailleurs sur cette singulière bibliothèque de briques qui renfermait des traités grammaticaux à l'usage des écoles, des lois et des règlements, des légendes mythologiques, des prières aux dieux, des poésies qui rappellent les Psaumes bibliques, des observations astronomiques, des recettes médicales, des incantations magiques, des listes géographiques de villes tributaires, et jusqu'à des énumérations d'animaux, de plantes et de minéraux. Un long règne et une surprenante activité permirent à Assurbanipal d'accomplir ces œuvres, plus utiles que ses victoires, et de se faire protecteur des sciences et des lettres autant que grand conquérant. Sous son impulsion et grâce aux travaux gigantesques qu'il exécuta, Ninive, la reine de l'Asie, prit un développement extraordinaire et une magnificence qui ne put être comparée qu'à celle qu'atteignit plus tard Babylone, sa rivale. C'est à cette époque qu'elle eut les dimensions gigantesques que lui donnent Diodore de Sicile et Strabon.

A cause de l'interruption de la liste des *limmu*, il n'est pas possible de



Chasse au lion. (Bas-relief de Nimroud.)



Chasse au bœuf sauvage. (Bas-relief de Nimroud.)

connaître exactement la durée du règne d'Assurbanipal. Une tablette trouvée à Uruk, est datée de la vingtième année de son règne, c'est-à-dire de l'an 647 avant notre ère; mais il est probable qu'il vécut beaucoup plus longtemps; peut-être même régna-t-il une trentaine d'années, soit jusqu'en 637.

Le dernier roi de Ninive, fils d'Assurbanipal, porte le nom d'Assur-edil-ilane; on a trouvé son nom inscrit sur des briques recueillies aux ruines d'un petit édifice à Kalah : « Moi, Assur-edil-ilane, roi des légions, roi du pays d'Assur; fils d'Assurbanipal, roi des légions, roi du pays d'Assur; j'ai ordonné de mouler des briques pour la construction du temple E-Zida, de la ville de Kalah, dans le dessein de prolonger mes jours. » C'est là tout ce qu'on sait de ce prince, et ici s'arrêtent les renseignements que nous fournissent les documents cunéiformes relativement à l'histoire de Ninive et de l'immense empire dont elle fut la capitale. Que se passa-t-il donc, qui vint aussi brusquement interrompre la vie de ce grand corps, tout à l'heure encore assez vigoureux pour imposer ses lois à l'Égypte et à l'Asie-Mineure, à l'Arménie et à l'Élymaïde? Seuls l'Écriture sainte et les historiens grecs nous renseignent sur la catastrophe qui suivit le règne d'Assurbanipal et qui fit pour jamais disparaître Ninive de la scène du monde. C'est à la fois de l'orient et du nord que vint cette terrible tempête.

Tandis que les armées d'Assurbanipal guerroyaient au loin à l'ouest ou au sud, il s'était formé, à l'est, un empire qui englobait toutes les tribus médiques et qui se sentit bientôt de taille à se mesurer avec le colosse assyrien. Une première fois, le roi des Mèdes, Phraorte, s'était avancé contre les Assyriens, en 632, mais il avait été vaincu par Assurbanipal qui ne put toutefois poursuivre sa marche dans l'est et forcer les tribus médiques à l'obéissance. Le fils de Phraorte, Cyaxare, reprit, au moment de la mort d'Assurbanipal, les projets de son père; voyant que par suite du changement de règne, toutes les provinces de l'empire d'Assyrie se soulevaient à la fois, il s'apprêta à marcher lui-même directement sur Ninive. Aucun obstacle ne l'empêcha d'arriver jusqu'aux portes de la grande ville, devant laquelle il venait de mettre le siège, lorsque les Cimmériens, si longtemps contenus dans les régions septentrionales de l'Asie, se mirent en mouvement. Une de leurs armées avait déjà, nous l'avons vu, traversé l'Arménie, envahi l'Asie-Mineure et culbuté le royaume de Lydie. Un pareil succès avait enhardi les barbares, et toutes leurs tribus qui étaient restées campées dans les

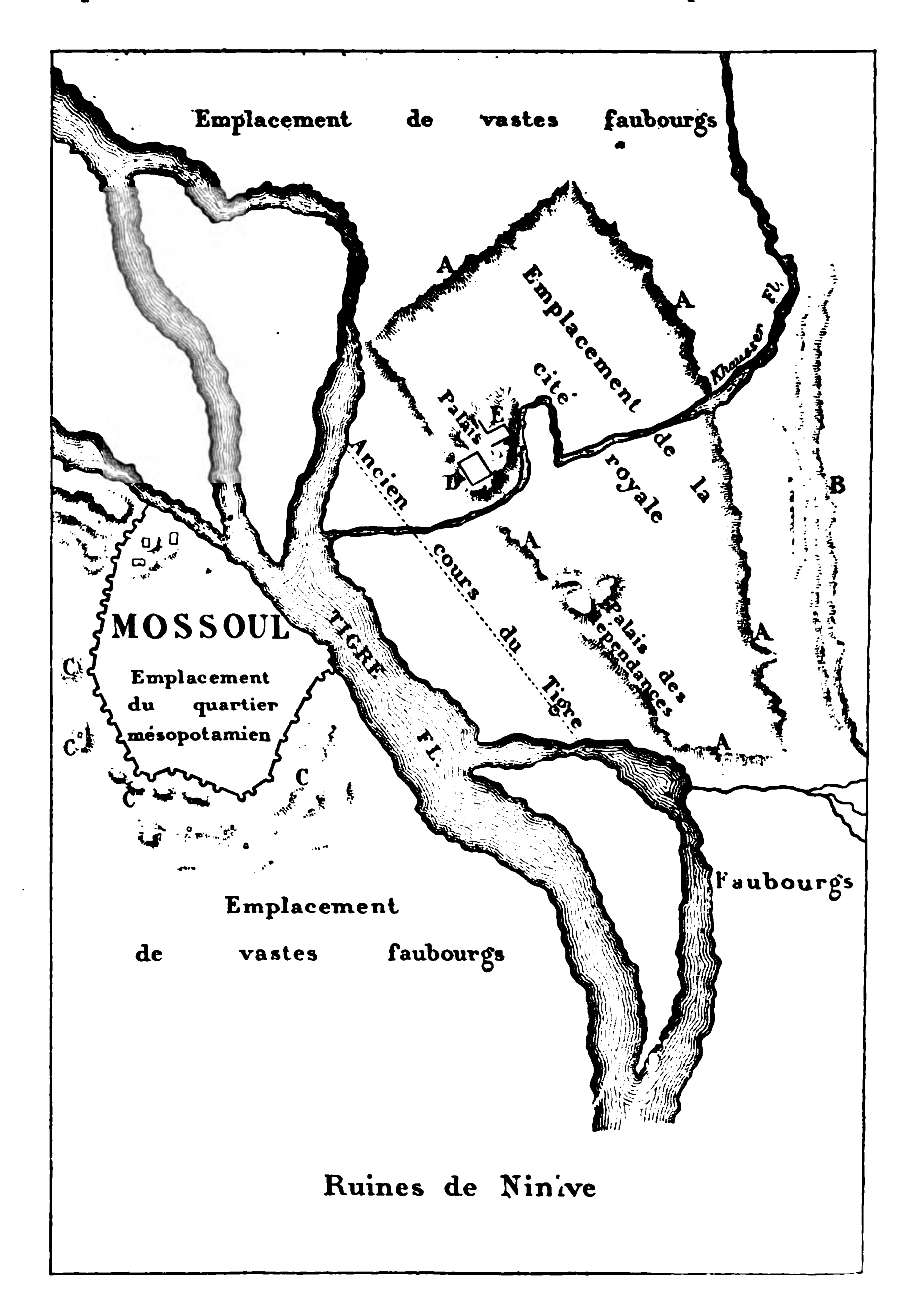
steppes du nord de la mer Caspienne, plièrent leurs tentes et descendirent comme une avalanche aussi bien sur la Médie et la Perse que sur la Mésoptamie, l'Arménie, l'Asie-Mineure et la Syrie.

Ce terrible fléau sauva Ninive pour un instant. Cyaxare qui venait de forcer le roi d'Assyrie à se renfermer dans sa capitale, fut obligé de lever le siège de Ninive pour courir à la défense de ses propres États. S'il ne put vaincre et refouler complètement les barbares, du moins réussit-il à détourner le courant de l'invasion et à le rejeter du côté du bassin du Tigre et de l'Euphrate et sur la Méditerranée. Quand on lit, dans les premiers chapitres de Jérémie, une description de ces hordes de barbares qui se ruèrent sur la Palestine comme sur la Mésopotamie, on croirait assister à une invasion des soldats de Gengis ou de Tamerlan, dont les Cimmériens sont d'ailleurs les ancêtres : « J'amène sur vous une nation lointaine, une nation robuste, antique, dont vous ne connaissez point le langage, dont vous ne comprenez point les paroles. Son carquois est comme un sépulcre ouvert; tous ses guerriers sont forts. Ils mangeront vos moissons, votre pain, vos fils et vos filles, vos troupeaux, vos vignes et vos figuiers; ils détruiront par le glaive les villes sur lesquelles vous vous confiez (*Jérém.*, v, 15-17)... Voici qu'un peuple vient du nord, une grande nation est sortie des confins de la terre. Ils portent l'arc et le bouclier, ils brisent et déchirent sans pitié; leur voix ressemble au bruissement des flots; ils montent des chevaux armés eux-mêmes comme des guerriers (*Jérém.*, vi, 22-23)... Voici qu'ils montent comme une nuée et leurs chars comme la tempête; leurs chevaux sont plus légers que les aigles. Malheur à nous! nous sommes ravagés... J'ai regardé le pays, il est désert; j'ai regardé le ciel, il n'y a plus de lumière. J'ai vu les montagnes et elles tremblent, les collines et elles s'entrechoquent. J'ai regardé : il n'y a plus d'hommes; les oiseaux du ciel eux-mêmes se sont envolés. J'ai regardé le Carmel, et il est désert; toutes ses villes sont détruites devant la face de Jéhovah et de sa fureur. (*Jérém.*, iv, 13-26). » Hérodote raconte que les Scythes ou Cimmériens, maîtres de l'Asie antérieure, bouleversèrent tout et mirent à feu et à sang bourgs et cités[1]. Si les textes cunéiformes sont muets sur cette invasion, les explorateurs anglais ont pu néanmoins constater les traces matérielles qu'elle a laissées, non pas à Ninive qui ferma ses

[1] Au sujet de la durée de vingt-huit ans qu'Hérodote assigne à la domination des Cimmériens, et qui est de beaucoup exagérée. V. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiqaes*. Première lettre à M. de Saulcy, p. 83.



portes et ne fut pas assiégée, mais dans les villes voisines. Les somptueux palais de Kalah furent ruinés, et toute la Mésopotamie fut dévas-



Ruines de Ninive

tée. Ils ne s'arrêtèrent qu'aux portes de l'Égypte, à la prière du roi Psammétik qui acheta leur paix par des présents et les conjura de porter l'incendie et la ruine dans d'autres pays. Il est probable, d'ailleurs,

que leurs forces commençaient déjà à être singulièrement affaiblies; combattant sans ordre et sans discipline, ils s'étaient disséminés de toutes parts pour se livrer au pillage, de telle sorte qu'ils se trouvèrent tout à coup attaqués de vingt côtés à la fois, par des populations vaincues au premier moment plutôt par l'effroi que par le glaive. Un jour, Cyaxare, le roi des Mèdes invita à un banquet solennel le chef des Cimmériens et ses principaux officiers; puis, après les avoir enivrés, il les fit tous assassiner, et dès le lendemain, il fondit sur leur armée privée de ses chefs et qui s'était abandonnée au plus grand désordre. Ce fut la fin de la domination des Scythes qui ne pouvait être qu'éphémère et que la plupart des historiens prolongent peut-être trop encore en lui accordant sept ou huit ans de durée (de 634 à 627).

Le roi d'Assyrie essayait de réparer les désastres causés par l'occupation des Cimmériens, lorsqu'il fut de nouveau attaqué par Cyaxare. Le roi des Mèdes revint sous les murs de Ninive, plus résolu que jamais à anéantir l'orgueilleuse cité qui avait fait peser sur l'Asie un joug si dur et si implacable. Cette fois, pour triompher plus sûrement, il fit alliance avec le roi d'Égypte et avec le Chaldéen, Nabopolassar, qui avait soulevé Babylone et s'y était proclamé roi indépendant (en 625). Assur-edil-ilane, auquel les historiens grecs ont donné, on ne sait trop pourquoi, le nom d'Assaracus, lutta dans Ninive pendant deux années entières, avec le courage d'un désespéré; puis quand il vit tout perdu, une inondation extraordinaire ayant fait écrouler une portion considérable des remparts, il s'enferma avec ses femmes et ses trésors dans son propre palais et s'y brûla plutôt que de tomber vivant entre les mains des vainqueurs. Les Mèdes et les Chaldéens s'acharnèrent à détruire jusqu'à la racine la ville qui, pendant tant de siècles, s'était montrée si cruelle pour eux et leurs pères; ils détournèrent le cours du Tigre à travers les rues, afin de l'inonder et de l'ensevelir sous des couches de sable, et ils ne se retirèrent que quand il n'y eut plus un pan de mur debout ni un homme en état de pousser un cri de vengeance.

Cet immense désastre qui changea la face de l'Asie et constitue un des plus grands événements de l'histoire du monde, n'est rappelé sur aucun monument connu. Hérodote paraît lui avoir consacré des pages qui ne nous sont pas parvenues, de sorte que la chute de Ninive n'a pas laissé la moindre trace dans les écrivains de l'antiquité classique (à part Bérose), lesquels ont confondu la prise et la ruine de Ninive avec l'abaissement momentané du premier empire assyrien en 788. Seul, le peuple

hébreu, par la voix de ses prophètes, nous a transmis le souvenir de cette grande destruction, où sa foi ardente et le sentiment de ses malheurs lui montrèrent le redoutable effet des vengeances divines.

« Jéhovah est un dieu jaloux et un dieu vengeur, s'écrie le prophète Nahum; Jéhovah fait éclater sa vengeance et le fait avec fureur.

« Jéhovah marche parmi les tempêtes et les tourbillons; et les nuages sont la poussière de ses pieds.

« Il tance la mer et la dessèche; il fait tarir les fleuves...

« Les montagnes tremblent devant lui, et les collines s'affaissent...

« Qui donc subsisterait devant son indignation et résisterait à l'ardeur de sa colère? Cette colère qui se répand comme l'incendie et qui brise les rochers.

« Le destructeur vient contre toi, ô Ninive! Il vient assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble le plus de forces que tu pourras.

« Ce sera en vain; car Jéhovah va punir l'insolence avec laquelle tu as traité Jacob et Israël.

« L'ennemi fera marcher ses plus vaillants hommes; ils iront à l'attaque, d'une course précipitée; ils se hâteront de monter sur la muraille et ils prépareront des machines où ils seront à couvert.

« Enfin, ces portes par où les peuples entraient comme des fleuves, seront ouvertes. Le temple est détruit jusqu'aux fondements. Ninive était remplie d'habitants comme une piscine remplie d'eau : ils ont pris la fuite. Elle crie : « Demeurez; » mais personne ne détourne la tête.

« Pillez l'argent, pillez l'or; ses richesses sont infinies; sa magnificence est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer.

« Ninive est pillée, elle est dépouillée de tout, elle est déchirée, les cœurs sèchent d'effroi, les genoux tremblent, les reins sont pénétrés de douleur, tous les visages sont noirs et défigurés.

« Où est maintenant ce repaire de lions? Où sont ces viandis de lionceaux? Où est cette caverne où se retiraient le lion, la lionne et leurs petits, sans que personne les y vînt troubler?

« Je viens à toi, dit le dieu des armées; je mettrai le feu à tes chars de guerre et je les réduirai en fumée; l'épée dévorera tes jeunes lions; je te mettrai hors d'état d'enlever la proie de dessus terre, et on n'entendra plus la voix insolente des ambassadeurs que tu envoyais.

« Malheur à la ville sanguinaire! toute pleine de mensonge et de rapines, et qui n'a jamais cessé de piller.

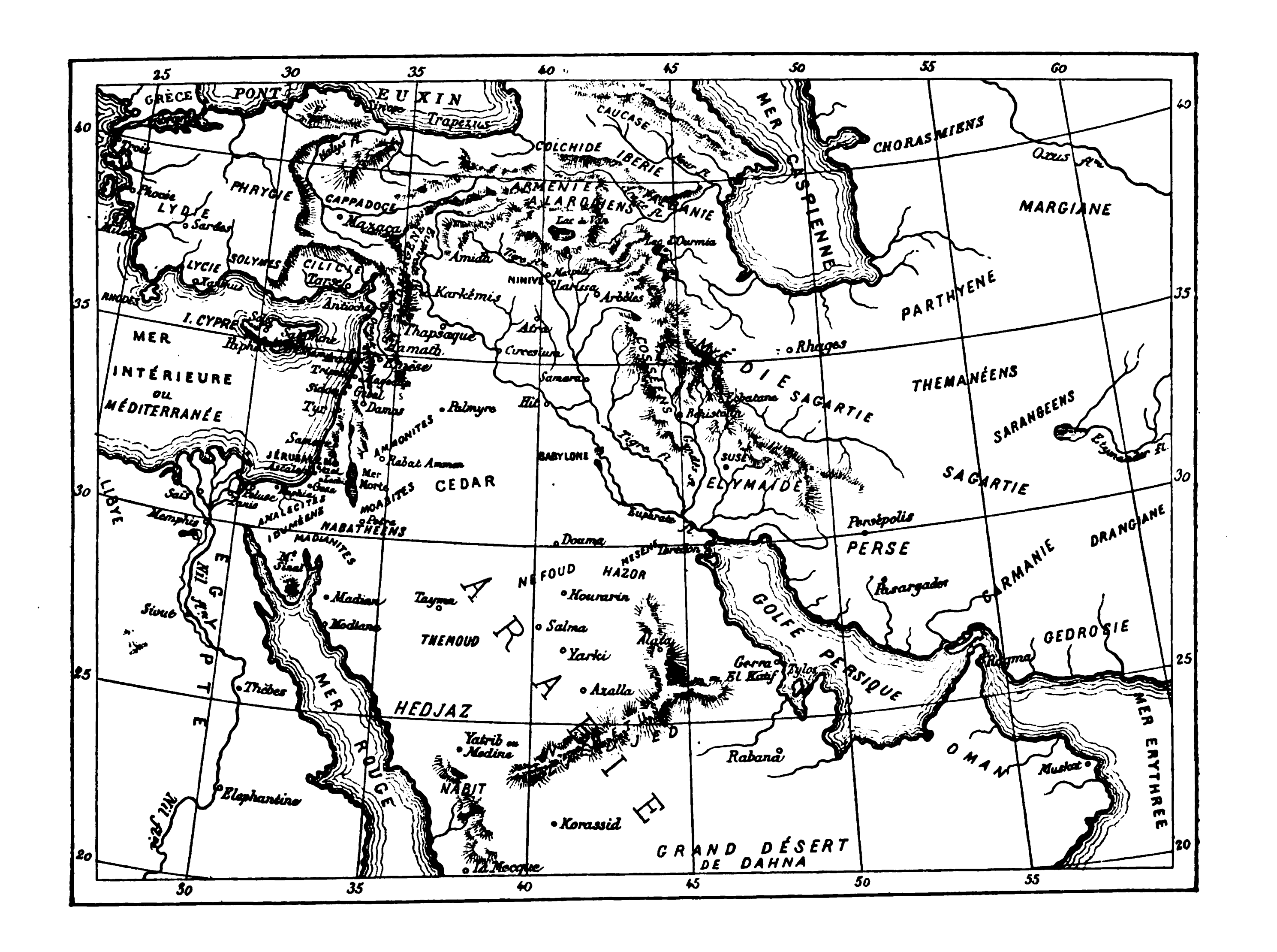
« On entend le claquement des fouets, le bruit sourd des roues, les piaffements des chevaux; on entend les chars de guerre qui roulent.

« Les cavaliers bondissent, les épées brillent, les hallebardes étincellent. Des foules de guerriers tombent blessés à mort; partout des monceaux de cadavres; des plaines sans fin sont couvertes de corps morts et on marche par-dessus.

« O roi d'Assur! tes généraux se sont endormis, tes princes ont été ensevelis dans le sommeil, ton peuple a été dispersé dans les montagnes, et il n'y a personne pour le rassembler.

« Il n'y a point de remède à ta blessure, ta plaie est mortelle; tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé ont applaudi à tes maux, car sur qui n'as-tu pas exercé ta cruauté? »

La malédiction des prophètes s'accomplit à la lettre. Deux siècles seulement après cette terrible catastrophe, Xénophon, qui traversa ces lieux à la tête des Dix Mille, ne prononce même pas le nom de Ninive, non plus que les historiens d'Alexandre. Une colonie du nom de Ninus fut établie par les Romains sur ses décombres; les Sassanides la détruisirent. A dater de ce moment, le souvenir de Ninive fut entièrement oublié sur les lieux mêmes où elle avait existé. La ville qui se bâtit, au moyen âge, sur la rive droite du Tigre, en face de l'emplacement de la cité royale de Sennachérib et d'Assrubanipal, reçut des Arabes le nom de Mossoul. C'est de nos jours seulement que la capitale de l'Assyrie devait être retrouvée, toute en ruines, sous le sable où elle était ensevelie depuis 2460 ans.


GRÈCE
PONT EUXIN
Trapezus
CAUCASE
COLCHIDE
IBERIE
ARMENIE
ALARODIENS
ALBANIE
MER CASPIENNE
CHORASMIENS
Oxus fl.
MARGIANE
PHRYGIE
LYDIE
Sardes
Phocée
CAPPADOCE
Mazaca
LYCIE
SOLYMES
CILICIE
Tarse
Antioche
RHODES
Amida
Lac de Van
Lac d'Ourmia
NINIVE
Larissa
Arbèles
Karkémis
PARTHYENE
I. CYPRE
Paphos
Thapsaque
Hamath
Atra
Circesium
o Rhages
MER
INTÉRIEURE
ou
MÉDITERRANÉE
Tyr
Damas
Palmyre
Samarra
Hit
MEDIE
SAGARTIE
THEMANÉENS
SARANGEENS
AMMONITES
Rabat Ammon
Mer Morte
BABYLONE
Tigre fl.
SUSE
ELYMAIDE
SAGARTIE
CEDAR
MOABITES
NABATHEENS
AMALECITES
IDUMÉENS
MADIANITES
LIBYE
Saïs
Memphis
Euphrate fl.
Doama
Persépolis
PERSE
DRANGIANE
CARMANIE
Pasargades
NEFOUD
HAZOR
Hourarin
Madian
Tayma
Modiana
Salma
THEMOUD
Yarki
GOLFE PERSIQUE
GEDROSIE
Siwa
Nil fl.
EGYPTE
Thèbes
MER ROUGE
Azalla
Gerra
El Katif
Tylos
HEDJAZ
NEDJED
Yatrib ou Médine
ARABIE
Rabana
OMAN
Muskat
MER ERYTHREE
Elephantine
NABIT
Korassid
GRAND DÉSERT
DE DAHNA
La Mecque
Nil fl.

CHAPITRE IX

L'EMPIRE CHALDÉEN

§ 1. — NABOPOLASSAR (625 A 604 AV. J.-C.)

La civilisation chaldéo-assyrienne avait pris naissance dans la basse Mésopotamie; c'est dans ce pays favorisé par la nature qu'elle avait grandi et s'était épanouie; c'est de là qu'elle avait rayonné sur l'Asie antérieure, imposant à tous les peuples son luxe, sa science et ses lois. C'est aussi là qu'elle vint mourir, et Babylone fut sa tombe après avoir été son berceau. Nous avons assisté, au début de cette histoire, aux drames variés et presque toujours sanglants qui se sont déroulés, à l'époque primitive, dans les plaines de la Chaldée, et dont les inscriptions cunéiformes commencent à nous révéler les principales péripéties. Nous avons vu s'effondrer la grande monarchie semi-légendaire de Nemrod, pour faire place à une infinité de petits royaumes rivaux et jaloux; l'invasion des Élamites, celle des Cosséens, puis celle des Égyptiens; témoins du terrible duel de Babylone et de Ninive, nous avons assisté au triomphe chèrement acheté de cette dernière. Vaincue et domptée, Babylone fait encore trembler sa rivale qui se voit contrainte de lui accorder une sorte d'autonomie en laissant à ses gouverneurs le titre de roi. Si même on s'en rapportait à la légende grecque, la vieille cité chaldéenne aurait repris sa revanche dès l'an 788 avant notre ère, et son roi Bélésys se serait joint, ainsi que nous l'avons raconté, à l'insurrection du Mède Arbace et du Susien Sutruk-Nahunta, contre Sardanapale. Mais il est prouvé aujourd'hui, que ce récit n'est qu'un conte, et que Ninive, bien qu'affaiblie, ne succomba sous les coups d'aucun ennemi. C'est ce Bélésys des Grecs que des historiens ont voulu assimiler au roi Phul, que la Bible donne comme l'un des plus terribles envahisseurs du royaume d'Israël, et dont le nom n'a cependant pas encore été retrouvé dans les textes cunéiformes. Ce serait,



Cavaliers et archers assyriens. (Bas-relief de Nimroud.)

dit-on, peu après la prise de Ninive, que ce prince aurait fait une expédition contre le royaume d'Israël.

Vers 747, sans doute à la mort de ce Phul-Bélésys, Ninive, toujours d'après les Grecs, aurait échappé au joug de ces conquérants d'un jour, et les deux grandes villes de la Mésopotamie auraient poursuivi pendant quelque temps et sans s'inquiéter mutuellement, le cours de leurs destinées indépendantes. Les historiens grecs racontent même, ce qui n'est pas vraisemblable, que Nabonassar, successeur de Phul-Bélésys, pour effacer le souvenir de la domination étrangère, brûla tous les documents de l'histoire des rois de Ninive qui avaient régné sur Babylone, et voulut commencer une ère nouvelle, à laquelle il donna son nom. L'ère de Nabonassar débute à son avènement, en 747; à partir de cette époque, l'astronome grec Ptolémée nous a conservé un canon des rois de Babylone dont les données sont pleinement confirmées par les monuments.

Cependant, après Nabonassar, le royaume de Babylone tomba rapidement en décadence; il fut en proie à des désordres que nous ne connaissons que d'une manière imparfaite. Le canon de Ptolémée enregistre alors quatre rois en douze ans, ce qui indique suffisamment un temps de troubles et de révolutions. Les rois d'Assyrie, redevenus plus puissants que jamais, en profitèrent pour réclamer leurs anciens droits de suzeraineté; en 709, Sargon, après la bataille sanglante de Dur-Yakin, reconquit Babylone et la Chaldée. A dater de ce moment, l'histoire de l'État babylonien n'est connue que par ses rapports, presque toujours malheureux, avec l'empire assyrien, et par ses révoltes incessantes et infructueuses. Le véritable héros national de cette époque, l'indomptable champion de l'indépendance de Babylone, Marduk-pal-iddin ou Mérodach-baladan, détrôné une première fois par Sargon, puis de nouveau, à plusieurs reprises, en lutte avec lui et avec son fils Sennachérib, infatigable dans sa haine contre le joug assyrien, toujours vaincu et se relevant toujours, s'échappant des prisons où les rois d'Assyrie l'enfermaient pour revenir se mettre à la tête des Babyloniens, n'abandonne enfin les armes qu'avec la vie. Suzub, fils de Gatul, ne fut pas moins intrépide ni moins persévérant. Assarhaddon, le quatrième fils de Sennachérib, était vice-roi de Babylone au nom de son père, quand il succéda au trône de Ninive. Il y maintint toujours, nous l'avons déjà dit, sa résidence habituelle, et ce fut là qu'il emmena prisonnier Manassé, roi de Juda. Assarhaddon s'occupa activement de réparer les plus importants monuments de Babylone, qui avaient énor-

mément souffert dans les dernières guerres et principalement dans le sac de 683, par ordre de Sennachérib. Ce fut aussi lui qui conçut le plan et commença la construction des deux immenses enceintes dont l'achèvement fit la gloire de Nabuchodonosor. Quand il eut abdiqué, en faveur de son fils Assurbanipal, la couronne de Ninive, Assarhaddon demeura encore, mais pour peu de temps, roi de Babylone. A sa mort, son second fils Salummukin, lui succéda dans cette ville, mais comme vassal d'Assurbanipal. Nous avons raconté plus haut en détail sa révolte, à laquelle fut mêlé Rabu bel-sum, le petit-fils du grand Marduk-pal-iddin. Assurbanipal supprima la vice-royauté de Chaldée; des documents cunéiformes retrouvés récemment lui donnent, comme roi de Babylone, le nom de Kandalanu, transformé par les Grecs en Chiniladan. Les Chaldéens ne l'appelèrent jamais du nom d'Assurbanipal qu'il continua pourtant de porter à Ninive[1]. Des préfets assyriens administraient la Chaldée lorsque, vers 626, le Chaldéen Nabopolassar reçut du roi d'Assyrie, Assur-edil-ilane, la mission d'aller gouverner Babylone et la Chaldée, et de préserver ce pays des barbares qui le menaçaient.

C'est lui qui fut le véritable fondateur de la puissance chaldéo-babylonienne. Babylone, qui, sous ses obscurs prédécesseurs, était sujette des Ninivites, sort enfin de cet état de dépendance et s'élève au plus haut degré de force et de grandeur. « Je vais, » disaient quelques années auparavant, au nom du Seigneur, les prophètes, menaçant à la fois des châtiments divins Ninive et le royaume de Juda, « je vais susciter les Chaldéens, cette nation cruelle et d'une incroyable vitesse, qui parcourt toutes les terres pour s'emparer des demeures des autres. Elle porte avec elle l'horreur et l'effroi; elle ne reconnaît point d'autre juge qu'elle-même; elle réussit dans ses entreprises. Ses chevaux sont plus légers que les léopards et plus rapides que les loups qui courent le soir. Sa cavalerie se répandra de toutes parts, et ses cavaliers voleront comme l'aigle qui fond sur sa proie. »

Nabopolassar qui, sans doute, pour obtenir la satrapie de Babylone, avait joué auprès du monarque assyrien le rôle de courtisan, conçut aussitôt le projet de se substituer à son maître et d'affranchir pour toujours son pays natal. Il députa vers le roi des Mèdes, qui venait de se créer un empire considérable et une puissance militaire de premier

[1] Cf. Schrader, *Zeitschrift für Keilschriftforschung*, juillet 1884, p. 222; Oppert, dans la *Revue d'Assyriologie*, 1er fasc. 1884.

ordre, en conquérant toutes les contrées qui avaient formé pendant plusieurs siècles les provinces septentrionales de la monarchie assyrienne, et en pénétrant jusque dans l'Asie-Mineure. Ce roi était Cyaxare, ainsi que nous l'apprend Hérodote; Nabopolassar ourdit avec lui un complot contre la puissance ninivite, et, pour sceller l'alliance, maria son fils, Nabuchodonosor, avec la fille du roi de Médie, nommée Amytis. Cyaxare vint mettre le siège devant Ninive, et Nabopolassar, se proclamant roi, lui envoya de nombreuses troupes auxiliaires pour l'aider dans son entreprise.

Nous avons déjà raconté comment l'invasion des Scythes, en fondant subitement sur la Médie et en l'asservissant momentanément, sauva pour quelque temps de la destruction la capitale de l'Assyrie. Babylone et la Chaldée demeurèrent à l'abri des ravages des barbares; Nabopolassar fut donc plus heureux que son allié; s'il dut renoncer, pour le moment, à la prise de Ninive et laisser subsister encore un fantôme de monarchie assyrienne, il demeura paisible possesseur de ses États, et mit ce temps à profit pour affermir l'indépendance qu'il avait conquise, ainsi que pour fonder sur des bases solides la puissance de la royauté babylonienne.

Profitant de la faiblesse et de l'inaction d'Assur-edil-ilane, il conquit la portion occidentale et araméenne de la Mésopotamie, c'est-à-dire l'Osrhoëne, et réduisit le descendant de Sargon et de Sennachérib à la possession du pays d'Assur proprement dit. Mais il ne fit pas franchir l'Euphrate à ses armées, évitant d'entrer en lutte, avant que Ninive ne fût définitivement tombée, avec le roi d'Égypte Néchao, qui, à ce moment, vainqueur de Josias, roi de Juda, à Mageddo, conquérait toute la Syrie et prenait sa part des dépouilles de l'empire assyrien.

Tandis qu'il étendait ainsi son territoire et substituait graduellement la domination de Babylone à celle de Ninive, Nabopolassar s'occupait activement de rendre à sa capitale son antique splendeur, et de relever ses édifices, dont la plupart, malgré les travaux d'Assarhaddon, tombaient en ruines. Nabopolassar avait épousé une princesse qu'Hérodote appelle Nitocris et que son nom purement égyptien (Net-aker, la Nuit victorieuse) semble indiquer comme née sur les bords du Nil et appartenant à la famille royale, originaire de Saïs, qui régnait alors sur la terre des Pharaons. Nitocris ne paraît pas avoir eu dans l'État, à côté de son mari Nabopolassar, une situation moins considérable que Sammuramit (la Sémiramis d'Hérodote), à côté de Raman-Nirar III. Il semble que ce fut

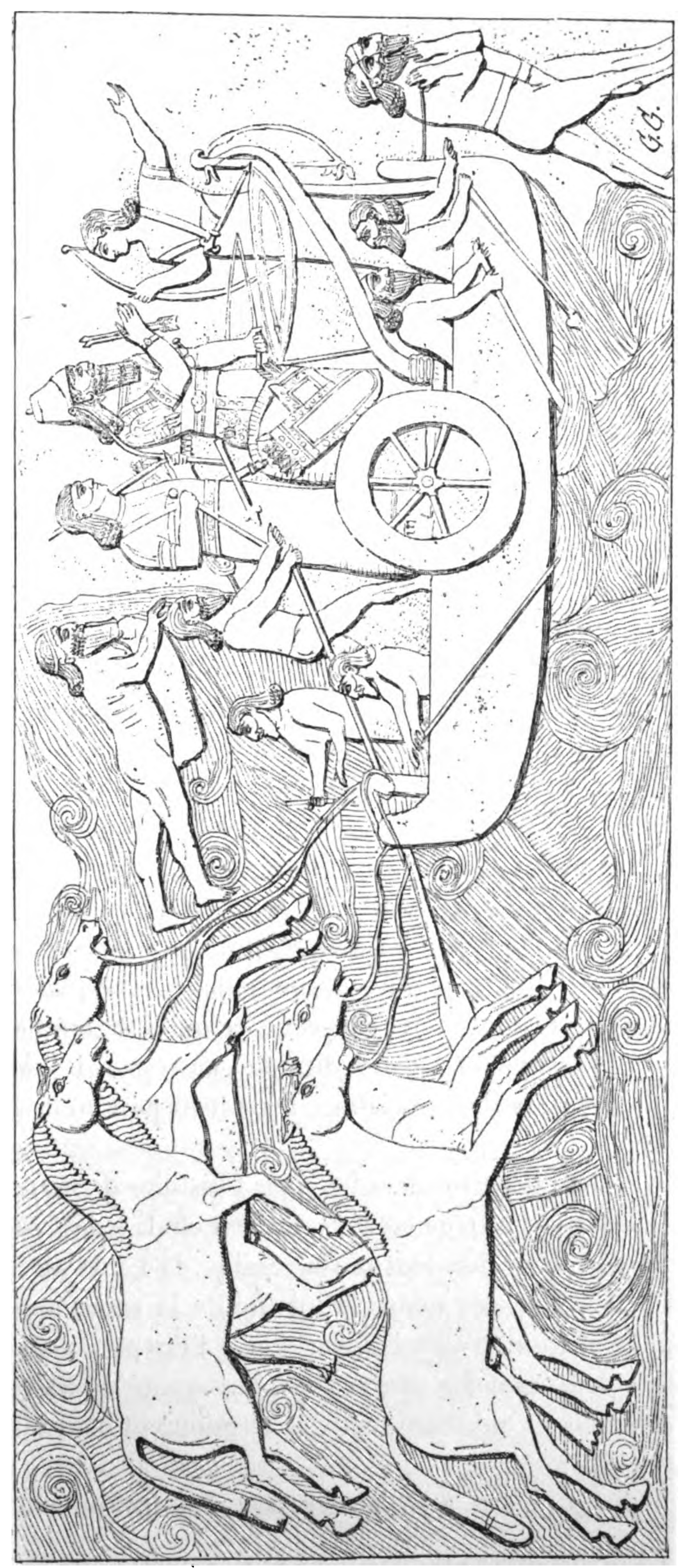
elle qui dirigea les grands travaux exécutés alors à Babylone, car Hérodote, si exact et si bien informé de toute l'histoire du royaume chaldéen à cette époque, lui en attribue la gloire, tandis que Nabuchodonosor, dans ses inscriptions officielles, la rapporte à son père.

« Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire, dit Hérodote, Nitocris fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos, et qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, elle se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement, elle fit creuser des canaux au-dessus de Babylone; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant, devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie; et encore maintenant, ceux qui se transportent de la Méditerranée à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

« Elle fit faire ensuite, de chaque côté, une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur, bien loin au-dessus de Babylone; et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac destiné à recevoir ses eaux quand il vient à déborder. Il avait 420 stades de tour; quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Le lac achevé, on en revêtit les bords de pierre. Ces deux ouvrages, savoir l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours du fleuve en brisant son impétuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se rendraient par eau à Babylone, d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle fit faire ces travaux dans la partie de ses États la plus exposée à l'irruption des Mèdes, et du côté où ils avaient le moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres.

« Ce fut ainsi que cette princesse fortifia son pays; quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire.

« Elle fit tailler de grandes pierres, et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux



Passage d'un fleuve [1].

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik. Le roi Assurbanipal est debout sur son char qui est placé sur une barque; des haleurs, marchant le long du rivage, tirent la barque au moyen de cordages; Assyrien nageant avec une outre gonflée; chevaux à la nage.

de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les bords de briques cuites, en dedans de la ville, ainsi que les descentes des petites portes à la rivière (la rive de l'Euphrate, de l'un et de l'autre côté, était bordée d'une muraille d'enceinte qui enfermait chacun des deux quartiers de la ville). On bâtit aussi au milieu de Babylone un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour, on y passait sur des pièces de bois carrées, qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un à l'autre côté du fleuve pendant la nuit, afin de se voler réciproquement. Le pont achevé, on fit entrer l'Euphrate dans son ancien lit, et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont. »

Le nom de Nitocris ne s'est pas encore rencontré dans les textes cunéiformes qui attribuent à son fils, Nabuchodonosor, les grands travaux dont la tradition grecque lui fait honneur. Nous ne connaissons non plus l'histoire de Nabopolassar que par les historiens grecs, car il n'est cité, en fait de documents indigènes, que dans les inscriptions de ses successeurs et dans la formule de souscription de quelques contrats d'intérêt privé.

En 607, Nabopolassar, qui se sentait déjà vieux et affaibli, qui voyait en même temps une lutte sérieuse avec la monarchie égyptienne devenir imminente, par suite des progrès de Néchao, lequel, maître de toute la Syrie, menaçait déjà l'Euphrate, crut devoir associer à son pouvoir un prince plus jeune et plus actif. Nabuchodonosor régna conjointement avec son père durant les trois années qui suivirent, ce qui a donné lieu à une double manière de compter les dates du nouveau règne, les uns prenant pour point de départ cette association, les autres partant de la mort de Nabopolassar.

L'année 606 avant Jésus-Christ fut décisive dans l'histoire de la monarchie chaldéenne fondée par Nabopolassar; c'est, en effet, à dater de cette année qu'elle devint définitivement la souveraine de l'Asie antérieure, et qu'elle fit passer dans ses mains la totalité de la suprématie guerrière et politique qui avait d'abord appartenu à l'Égypte, puis à l'Assyrie, résultat dû à deux grandes guerres que la royauté de Babylone soutint à la fois en 606, et qui toutes deux se terminèrent pour elle par d'éclatantes victoires.

Les Mèdes étant enfin parvenus à se débarrasser des envahisseurs

scythes et à ressaisir, avec leur pleine indépendance, leur liberté d'action, Nabopolassar renouvela son alliance avec Cyaxare, et tous les deux reprirent l'entreprise qu'ils avaient dû abandonner dix-neuf ans plus tôt, contre Ninive. Elle était devenue plus facile encore, car la monarchie assyrienne avait été depuis lors en s'affaiblissant toujours, et avait successivement perdu toutes ses provinces. Cependant, au dernier moment, quand les armées coalisées des Babyloniens et des Mèdes se présentèrent sous les remparts de Ninive, l'antique courage des Assyriens parut se réveiller. La ville résista avec vigueur et opiniâtreté; il fallut un siège très long pour la réduire; mais à la fin elle fut prise et complètement ruinée, avec un systématique acharnement. Les vainqueurs se partagèrent le territoire de l'Assyrie; les Mèdes eurent les montagnes septentrionales et orientales, c'est-à-dire la moindre partie de la contrée; le roi de Babylone joignit à ses États toutes les immenses plaines de la région méridionale, qui en étaient limitrophes et qui constituaient la portion la plus étendue à la fois et la plus fertile de l'Assyrie.

Tandis qu'il s'occupait lui-même de l'entreprise contre Ninive et qu'il aidait Cyaxare à ruiner le royaume de Lydie en Asie-Mineure, Nabopolassar confia à son fils la tâche la plus difficile, celle qui demandait le plus de vaillance et d'activité, la tâche d'arrêter les progrès de Néchao, qui venait de former le siège de Karkémis, afin de s'emparer du passage de l'Euphrate et de recommencer, en Mésopotamie, les expéditions conquérantes des Thoutmès, des Séti et des Rhamsès. Nabuchodonosor, placé à la tête de l'élite des armées chaldéennes, marcha contre les Égyptiens et leur fit essuyer une éclatante défaite sous les murs de Karkémis. « Depuis ce temps-là, dit la Bible, le roi d'Égypte ne sortit plus de son royaume, parce que le roi de Babylone avait emporté tout ce qui était à son ennemi, depuis le torrent d'Égypte jusqu'au fleuve de l'Euphrate. » Nabuchodonosor poursuivit son adversaire, l'épée dans les reins, jusqu'à la frontière de l'Égypte, et il soumit en passant tous les princes syriens et Joakim, roi de Juda; mais ayant appris, devant Péluse, la mort de son père (604), il revint sur ses pas pour prendre possession d'un trône qui, tout récemment élevé, pouvait se trouver ébranlé par un changement de règne. Dans ces circonstances, raconte l'historien babylonien Bérose, il mit ordre aux affaires d'Égypte, de Syrie et des pays adjacents, et confiant à des chefs dévoués la conduite des nombreux prisonniers qu'il emmenait, ainsi que le commandement des garnisons laissées dans les provinces conquises, il partit avec une faible

escorte, traversa le désert d'Arabie à grandes journées, et arriva ainsi directement à Babylone, où le chef de la caste des Chaldéens lui remit le gouvernement, qu'il exerçait comme régent depuis la mort de Nabopolassar.

§ 2. — NABUCHODONOSOR. (604-561 AV. J.-C.)

Nabuchodonosor avait environ vingt-cinq ans lorsqu'il succéda à son père. Déjà populaire dans l'armée à la tête de laquelle il venait de se distinguer d'une manière éclatante, il arrivait au trône, comme Assurbanipal, après un apprentissage du pouvoir et avec la science du gouvernement des peuples. Aucun nom de l'histoire ancienne de l'Orient n'est demeuré plus célèbre; sa gloire fait pâlir celle des plus grands rois de Ninive, et il personnifie le faste asiatique uni au despotisme absolu dans



Nabuchodonosor. (Camée du musée de La Haye.)

tout ce qu'ils ont jamais eu de plus arrogant, de plus effréné, de plus tyrannique. Les Juifs qu'il subjugua et emmena en captivité ont raconté son histoire en termes malveillants et pleins de rancune ; à cause de la place considérable qu'il occupe dans les Livres saints et d'une maladie grave qui, vers la fin de son règne, lui enleva momentanément l'usage de ses facultés intellectuelles, les prédicateurs chrétiens n'ont cessé de le représenter comme l'instrument des vengeances de Jéhovah irrité de l'infidélité de son peuple, et aussi comme un mémorable exemple de l'orgueil et de la puissance humaine frappés et et anéantis par la colère divine.

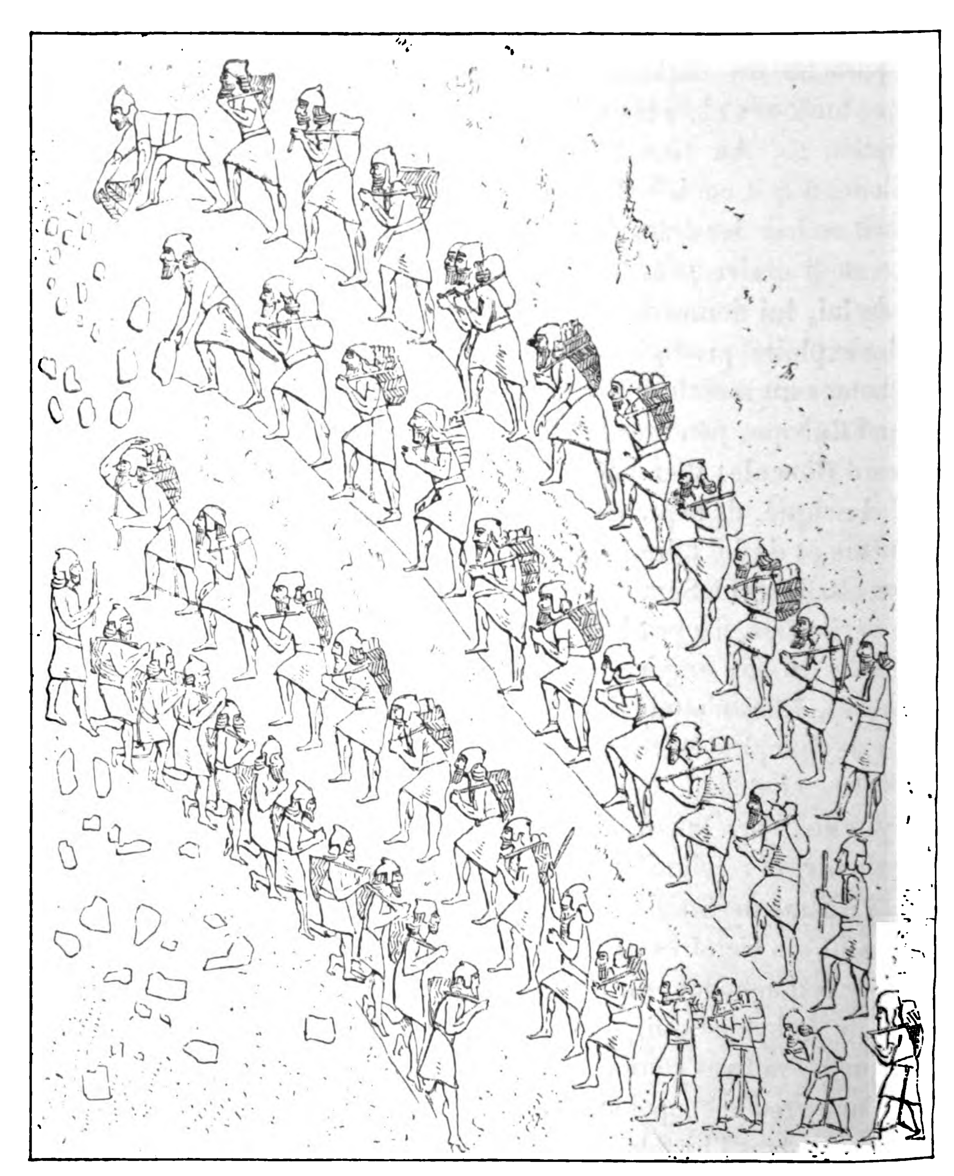
Il existe au musée de La Haye[1] un camée en onyx qui nous a conservé

[1] Ménant, *Catalogue des cylindres orientaux du cabinet royal des Médailles de La Haye*, p. 60 n. 151. Le musée de Berlin possède de ce camée une reproduction antique en verre coloré. Cf. notamment E. Schrader, *Ueber einen alt babylonischen Kœnigl. Museums und einige andere Cylinder und Gemmen*, dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, *1879*, p. 297; cf. p. 785.

les traits de Nabuchodonosor. La tête du prince, jeune encore et imberbe, est coiffée d'un casque à crinière qui a beaucoup d'analogie avec une des formes de casque les plus usitées chez les Grecs. Les traits du visage respirent l'énergie guerrière, sans qu'on n'y trouve rien qui se rapproche du caractère voluptueux et efféminé qu'on rencontre presque toujours chez les rois de Ninive. Autour de la tête, on lit cette inscription : « Au dieu Marduk, son maître, Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fait ceci. » C'était évidemment le sceau que le grand roi apposait au bas des actes de sa toute-puissance.

Comme il arrive pour tous les grands conquérants, la légende s'empara de lui, lui donna des proportions surhumaines, lui faisant accomplir des exploits prodigieux tant en Occident qu'en Orient, et donner des chaînes au monde entier. Strabon, d'après Megasthène, lui fait traverser l'Europe, pénétrer l'Espagne et porter ses armes jusqu'aux colonnes d'Hercule; il en coûte aussi peu, à différents auteurs de l'antiquité classique, de le promener à travers la Perse, l'Inde, la Bactriane et l'Arménie et de lui faire honneur des conquêtes que d'autres récits fabuleux attribuent à Sémiramis. Son rôle historique, réduit à ses proportions véritables, n'a pas besoin d'être embelli pour être grand, et les frontières de son empire ne demandent pas à être reculées pour être immenses. Elles n'atteignirent point, cependant, les proportions démesurées de l'empire des Sargonides; ne dépassant pas, à l'est, le bassin du Tigre et la chaîne du Zagros qui formaient la limite du royaume des Mèdes, elles s'arrêtaient, au nord, au contour des monts arméniens sans les franchir, et rejoignaient la Méditerranée en Cilicie; le désert d'Arabie et l'isthme de Suez en étaient la limite méridionale. Ce furent non seulement ses victoires sur les Égyptiens, les Juifs et les Phéniciens qui firent de Nabuchodonosor un grand prince, ce sont aussi les embellissements de Babylone qui, sous son règne, atteignit un degré de splendeur que n'avait pas connu Ninive elle-même. Sans lui, Babylone n'eut été qu'une grande et opulente cité, et n'eut point occupé une place prépondérante dans l'histoire du monde ancien; il en fit la reine de l'Asie, et elle parut née, selon l'expression de Bossuet, pour commander à toute la terre. Aussi, le nom de la cité chaldéenne est-il étroitement lié à celui du prince qui fit travailler des armées d'esclaves à sa triple enceinte de remparts, à ses quais et à ses rues pavées de briques, à ses temples et à ses palais féeriques, à ses tours gigantesques, à ses jardins étagés en terrasses qui passèrent pour l'une des sept merveilles du

monde. Elle-même fut la merveille des merveilles, et Nabuchodonosor fut le plus fastueux de tous les rois, et si puissant qu'il voulut se faire adorer comme un dieu.

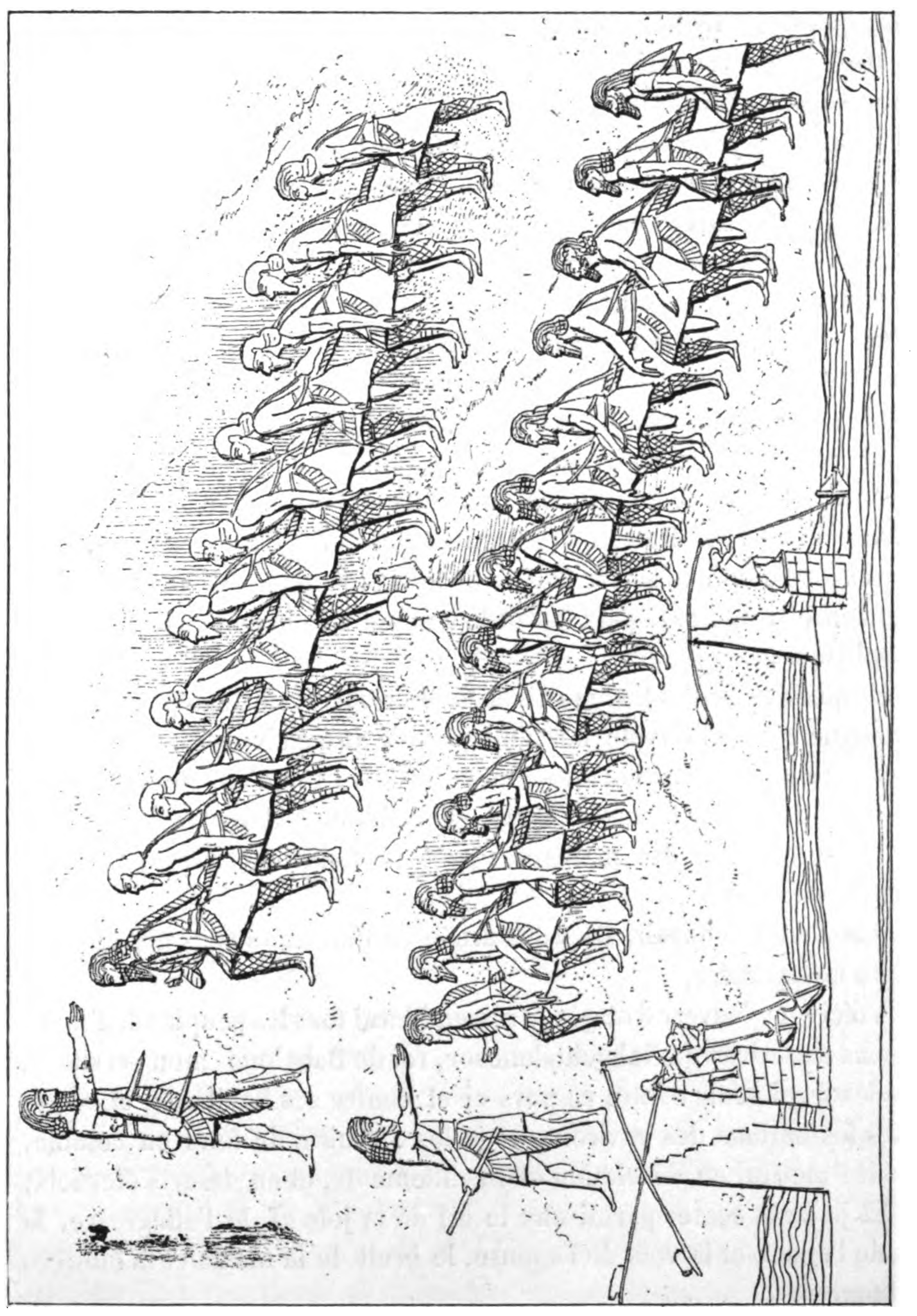


Esclaves au travail [1].

Et qui donc aurait pu porter ombrage à sa puissance ? Ce n'était pas l'Égypte, à laquelle il restait à peine assez de sève pour vivre de son passé, malgré l'ardeur belliqueuse qu'avait un instant déployée son roi

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

Néchao II; ce n'était pas le royaume juif, maintenant à l'agonie, et qui,



Esclaves au travail [1].

depuis la mort de Salomon, n'avait jamais fait que trembler pour son

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

indépendance; ce n'étaient pas non plus les Phéniciens que nous verrons succomber, malgré les hautes et solides murailles de leur métropole; quant aux Lydiens, ils avaient, à ce moment, maille à partir avec les Mèdes qui cherchaient à leur ravir l'indépendance. Seuls, les Mèdes qui avaient hérité de toutes les provinces orientales et septentrionales de l'empire assyrien, eussent été assez forts pour disputer à la Chaldée la prépondérance. Le choc se produira un jour, car il était impossible que deux royaumes aussi vastes que l'étaient le médique et le chaldéen, aux frontières indécises, et qui ne vivaient que par la guerre et pour elle, restassent longtemps en termes de bon voisinage et consentissent à se partager la domination sur le monde oriental. Mais pour le moment, Mèdes et Chaldéens venaient de se liguer contre Ninive dont ils s'étaient distribué les dépouilles. Nabuchodonosor avait épousé la fille de Cyaxare, et les deux empires naissants avaient, chacun de son côté, quelque chose de plus pressé à faire que de s'entre-détruire. Les Mèdes avaient à lutter contre les Perses et les Arméniens, les Chaldéens avaient à asseoir leur domination sur la côte de Syrie : les intérêts n'étaient donc pas encore rivaux et la paix faisait le compte d'Ecbatane aussi bien que de Babylone.

Les qualités brillantes que Nabuchodonosor avait déployées dans la campagne contre l'Égypte faisaient prévoir aux clairvoyants que l'Asie antérieure ne gagnait rien à la chute de Ninive et qu'elle ne faisait que changer de maître. L'année même où le fils de Nabopolassar recevait la couronne royale des mains des prêtres chaldéens, le prophète juif Jérémie s'écriait :

« Ainsi a dit Jéhovah, Dieu des armées : Parce que vous n'avez point écouté mes paroles,

« Voici que j'enverrai et que je rassemblerai tous les peuples de l'Aquilon sous les ordres de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je les ferai venir contre ce pays-ci et contre ses habitants, et contre toutes les nations des environs, et je les détruirai de fond en comble, et je les mettrai en désolation et en sifflements, et en déserts éternels;

« Et je ferai cesser parmi eux le cri de la joie et de l'allégresse, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, le bruit de la meule et la lumière des lampes;

« Et toute cette terre sera un désert et une solitude, et ces peuples seront asservis au roi de Babylone pendant soixante-dix ans [1]. »

[1] Jérém., xxi, 8-11.

Sans écouter ces avertissements prophétiques, le roi des Juifs, Joakim, entra dans la conspiration ourdie par Nékao, roi d'Égypte, avec tous les princes syriens, pour rejeter le joug de Babylone. Aussi, deux ans à peine après que la mort de son père l'eut laissé seul en possession du pouvoir (602), Nabuchodonosor, revenu en Syrie, attaqua Joakim, roi de Juda, lui imposa un tribut et emmena à Babylone de nombreux otages, avec une partie des vases sacrés du temple de Jérusalem ; mais trois ans ne s'étaient pas encore écoulés que le prince hébreu se révoltait de nouveau, comptant toujours sur l'appui de l'Égypte, qui ne fit rien en réalité pour le soutenir, et mourait presque aussitôt, laissant sur la tête de son fils, Jéchonias, tout le poids des suites de sa rébellion. Jéchonias ne régna que trois mois. Nabuchodonosor envoya contre lui un de ses généraux à la tête d'une armée recrutée principalement chez les Ammonites et les Moabites, les ennemis nés des Juifs. Un peu plus tard, le roi de Babylone se rendit lui même en Judée, et le jeune roi de Juda se vit, après trois mois de résistance, obligé de se remettre entre les mains de son ennemi avec toute sa maison (599). Nabuchodonosor ne se contenta pas de ces captifs royaux, il entra dans Jérusalem, dépouilla le temple et le palais de tous leurs trésors, emmena prisonniers les plus vaillants hommes de l'armée au nombre de dix mille, avec une partie des artisans, entre autres les forgerons et les armuriers, pour que le pays ne pût pas se remettre sérieusement en état de défense ; il ne laissa enfin dans la ville que les gens les plus pauvres. Il transféra aussi à Babylone Jéchonias avec sa mère, ses femmes et ses eunuques, et il y enferma, dans une étroite prison, l'infortuné roi de Juda. Puis, affectant de laisser à la nation une ombre d'indépendance, il plaça sur le trône de Jérusalem l'oncle du jeune prince, Mattaniah, qui prit en montant sur cette apparence de trône, le nom de Sédécias.

Le nouveau roi, non moins aveugle que ses prédécesseurs, resta sourd aux avertissements de Jérémie, qui lui conseillait une politique de prudence et de soumission envers le monarque de Babylone. Étant parvenu à ourdir une coalition avec le roi d'Égypte, Tyr, Sidon et même avec Ammon et Moab, il se crut en état de secouer le joug et se mit en rébellion ouverte par le refus du tribut de vasselage (590).

Nabuchodonosor, irrité que le roi des Juifs, Sédécias, sa créature, l'eut ainsi odieusement trahi, se mit immédiatement en campagne ; pourtant, à la nouvelle que toute la Syrie était soulevée, il hésita un instant, indécis sur quel point il porterait les premiers coups ; il s'arrêta et con-



Roi assyrien (Sargon) crevant les yeux à des captifs enchaînés au moyen d'anneaux passés dans les lèvres. (Bas-relief de Khorsabad.)

sulta les devins : « Le roi de Babylone, dit le prophète Ézéchiel, s'arrêta au carrefour de deux chemins, à l'embranchement de deux routes, pour interroger les devins ; il mêla les flèches enchantées, interrogea les Teraphim, scruta le foie des victimes. La divination du chemin de droite fut contre Jérusalem ; elle fut pour dresser des béliers contre ses murs, y porter le carnage, y jeter le cri d'alarme, aligner les machines de guerre contre les portes, élever des retranchements, construire des bastions[1]. » Il partagea donc son armée en deux corps, et tandis qu'une partie se dirigeait droit sur Tyr dont elle commença le blocus, il vint lui-même en personne avec le gros de ses forces contre Jérusalem. Il fut toutefois obligé, presque aussitôt, de lever le siège de cette ville pour aller offrir la bataille au pharaon Ouhabrâ qui faisait semblant de s'avancer au secours de Sédécias.

Le roi d'Égypte s'étant retiré sans coup férir, les Chaldéens revinrent en Judée, prirent les villes de Lachis et d'Asécha, et reparurent devant Jérusalem. Durant dix-huit mois, les Hébreux de la capitale repoussèrent toutes les attaques et opposèrent aux assiégeants une résistance héroïque, malgré Jérémie qui prêchait la soumission à l'Assyrien. A la fin, la famine triompha de leur constance. Les Assyriens pénétrèrent par une brèche dans la ville, d'où Sédécias chercha à s'enfuir avec quelques serviteurs vers le Jourdain ; mais il fut pris par les Chaldéens dans la plaine de Jéricho et amené au roi de Babylone, qui fit égorger ses fils en sa présence, lui creva les yeux à lui-même et l'emmena chargé de chaînes à Babylone (588). Un mois après, Nabuzardan, commandant des gardes du monarque babylonien, entra dans la ville, et aussitôt l'œuvre de destruction commença. Le temple de Jéhovah et le palais royal furent brûlés ; le grand-prêtre fut massacré avec soixante des principaux habitants, et toutes les familles de la classe supérieure qui ne s'étaient pas cachées dans le désert, furent emmenées en captivité.

Nabuchodonosor avait élevé un Hébreu, Godolias, ami du prophète Jérémie, à la dignité de gouverneur du territoire de Juda où il ne restait plus que le peuple des campagnes à qui l'on distribua les terres des riches, tous emmenés prisonniers. Mais l'homme des Assyriens ne pouvait être qu'odieux au peuple qu'il avait le triste courage de vouloir gouverner : il fut au bout de quelques mois, assassiné par un personnage de la maison royale, nommé Ismaël. Les principaux Juifs demeurés

[1] Ezech. XXI, 26-27.

dans le pays, craignant la vengeance de Nabuchodonosor, s'enfuirent, entraînant de force Jérémie, et se retirèrent en Égypte, où ils espéraient trouver quelque sécurité. Mais Ouhabra, en leur donnant asile, ne fit qu'attirer sur ses États la colère du monarque babylonien. La partie orientale du Delta fut envahie et livrée aux ravages de l'armée chaldéenne qui se rabattit ensuite sur la Judée et acheva la ruine de ce malheureux pays (en 581 av. J.-C.). Cette fois, les plus intrépides parmi les patriotes juifs furent contraints de se laisser aller au désespoir et d'abandonner le projet de relever jamais Jérusalem : « Dieu ne nous regarde plus, dirent-ils, Jéhovah a abandonné la terre d'Israël. »

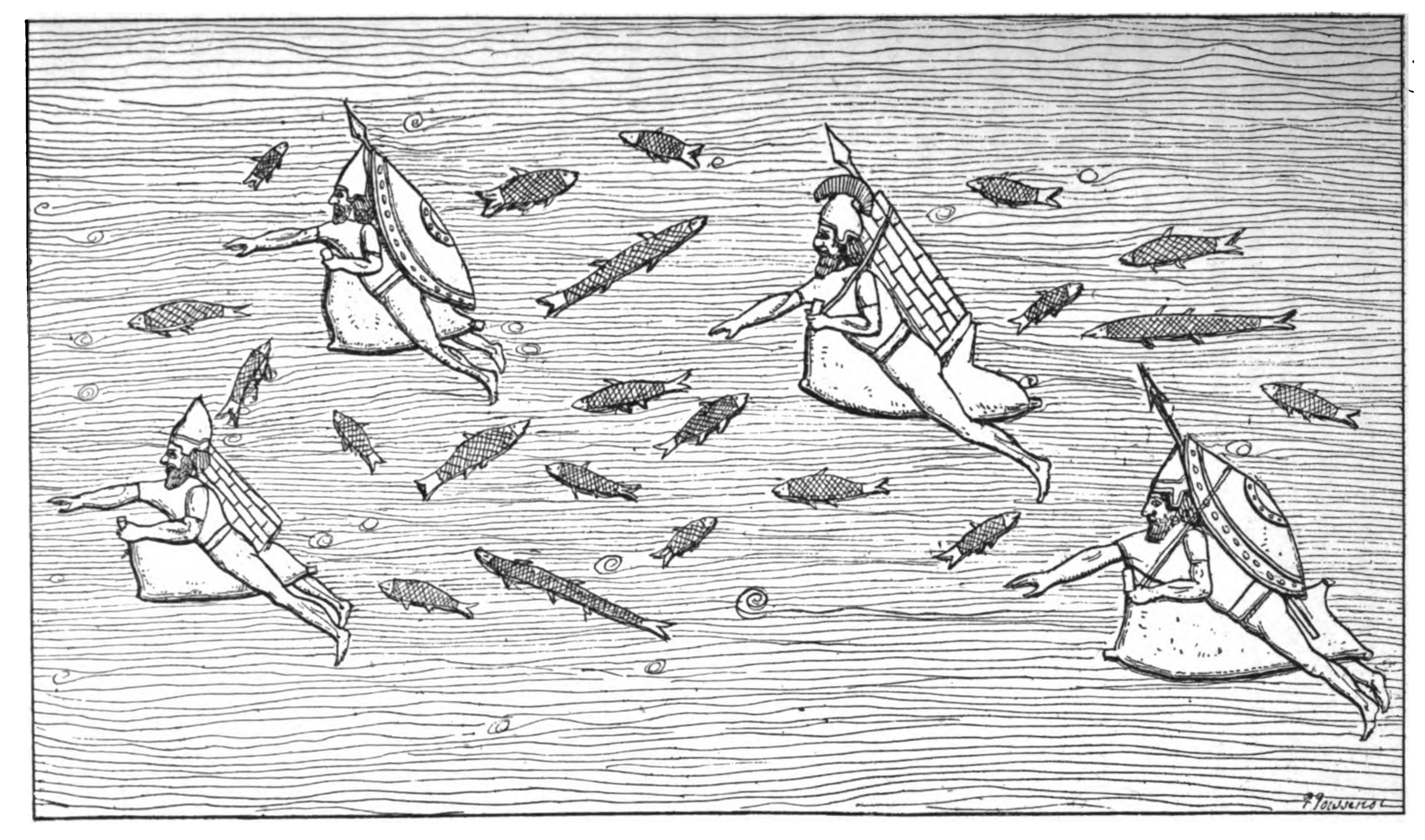
Les alliés des Juifs, Ammonites, Nabathéens et Moabites subirent le même sort; leur territoire fut ravagé et incendié, et la plus grande partie des habitants, emmenés en esclavage, fut parquée comme un troupeau de bétail, dans quelque quartier excentrique de l'immense cité chaldéenne.

L'altier roi de Babylone n'était point encore satisfait; il aspirait à la conquête de la Phénicie, dont les immenses richesses excitaient ses convoitises. Depuis longtemps aussi, la grande voix des prophètes avait annoncé au peuple de Tyr, en possession depuis six cents ans de l'hégémonie sur les autres villes, les malheurs qui le menaçaient. « Voici, disait Ézéchiel, que j'amènerai contre Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec sa cavalerie et ses chars. Il élèvera des tours de bois, des chaussées en terre contre les remparts, il fera frapper ses béliers. » Les Tyriens, soutenus par leur roi Ithobaal III, résistèrent longtemps avec la constance et l'opiniâtreté qu'ils avaient jadis montrées contre Sargon, et le siège de leur ville ne dura pas moins de treize ans. Peut-être le roi de Babylone n'eut-il jamais réussi à s'emparer de la ville; mais à la fin, suivant le récit de la plupart des historiens, le roi Ithobaal, fatigué de cette lutte qui ruinait le commerce phénicien, offrit sa soumission à Nabuchodonosor et consentit à n'être désormais que son vassal (en 574). Les colonies que Tyr possédait alors sur la côte septentrionale de l'Afrique et en Espagne, comme Carthage, non encore indépendante, et Gadès (aujourd'hui Cadix) reconnurent nominalement la suzeraineté du vainqueur de la mère-patrie. Après la ruine de Tyr, Nabuchodonosor, à l'imitation des grands conquérants égyptiens ou assyriens qui l'avaient précédé, fit ériger sa statue à l'embouchure du Nahr el Kelb, et graver sur le rocher qui domine le cours du fleuve, une grande inscription en son honneur, dans laquelle il ne parle malheureu-

sement guère que de ses constructions à Babylone et de ses sacrifices aux dieux, en reconnaissance de ses victoires.

Maître de la Palestine et de la Syrie converties en désert, Nabuchodonosor entreprit, dans la péninsule arabique, une grande expédition qui laissât loin derrière elles celles d'Assarhaddon et d'Assurbanipal. Au fur et à mesure que s'étendaient les relations commerciales, on parlait davantage des richesses de l'Yémen et de l'or d'Ophir qui avaient déjà vainement excité la cupidité des rois de Ninive. Pas plus que ses prédécesseurs, le monarque chaldéen ne poussa assez loin à travers le désert pour atteindre le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Égypte, et après tant de fatigues, il put douter qu'Ophir existât ailleurs que dans l'imagination des marchands. Parti de Douma, il traversa le Nefoud et le Nedjed, en se ravitaillant aux rares points d'eau de cette zone torride, puis il se rabattit sur le Hedjaz et le Nabit, en suivant les chemins parcourus alors par les caravanes, comme ils le sont encore de nos jours. Si l'on en croit les traditions arabes qui ont conservé son nom sous la forme Bokhtnassar, il battit les Djorhom Jectanides à Dhât-irik, et atteignit la frontière du Yémen occidental. Mais la renommée de ses exploits, en se répandant chez les nomades du désert, lui fut nuisible, car elle contribua à faire le vide autour de son armée; tout s'enfuyait à son approche, et bientôt les privations de toutes sortes, les fatigues, les marches incessantes, la chaleur et l'incertitude de la route, lui firent hésiter à s'avancer davantage dans les solitudes inexplorées du grand désert de Dahna : il battit en retraite, sans être inquiété d'ailleurs par aucun ennemi, et emmenant prisonnières deux tribus entières, celles d'Ouabar et d'Hadhoura qu'il installa en Chaldée. Cette grande razzia manquée, d'où Nabuchodonosor ne rapportait guère que des pierres précieuses et quelques autres produits du désert, ne servit qu'à répandre son terrible renom de gloire chez des tribus lointaines, qui le considèrent comme un envoyé du ciel et brodèrent autour de son nom, pendant des siècles, les légendes les plus fantastiques, comme en pouvaient seules concevoir des imaginations orientales.

La dernière expédition de Nabuchodonosor fut dirigée contre l'Égypte dont la ruine, comme celle de Tyr et de Jérusalem, avait été prédite par les prophètes d'Israël. Ce fut d'abord une guerre maritime entre la flotte égyptienne et la flotte phénicienne maintenant au service du roi de Babylone. Une grande bataille navale se livra dans les eaux de Chypre et donna la victoire aux Égyptiens, qui s'emparèrent de Sidon et de



Guerriers assyriens nageant avec des outres gonflées [1].

[1] D'après un bas-relief du palais de Koyoundjik.

Gebal (Byblos). Mais sur terre, d'après le récit de Josèphe, Nabuchodonosor envahit la vallée du Nil, détrona Ouahbra et le remplaça par Ahmès dont il espérait faire un satrape dévoué. Dans les années suivantes, Ahmès s'étant révolté, Nabuchodonosor revint parcourir en conquérant l'Égypte qui fut saccagée : c'était en 567, la trente-septième année de son règne : le peu que l'on sait des guerres de Nabuchodonosor en Égypte a été raconté en détail dans la partie de cet ouvrage consacrée à la monarchie égyptienne[1].

§ 3. — LES EMBELLISSEMENTS DE BABYLONE

La guerre avait livré aux mains de Nabuchodonosor des richesses immenses et d'innombrables captifs, qu'il employa aux grands travaux d'embellissement et d'utilité publique qui l'ont rendu aussi célèbre que ses conquêtes. Hérodote qui visita Babylone dans le cours du v[e] siècle avant l'ère chrétienne et qui put à loisir admirer encore les splendeurs et l'immensité de la vieille cité chaldéenne, s'exprime comme il suit dans l'intéressante description qu'il nous a laissée : « Située en une vaste plaine, Babylone forme un carré dont chaque côté a cent vingt stades; son périmètre entier est donc de quatre cent quatre-vingts stades. Telle est l'étendue de cette ville, et aucune autre, que nous sachions, n'est ornée comme elle. Un fossé profond et large, rempli d'eau courante, coule alentour; au delà, s'élève un rempart, large de cinquante coudées royales, haut de deux cents. » Babylone était entourée de deux murailles concentriques qui s'appellent dans les textes cunéiformes Imgur-Bel et Nivitti-Bel; commencé par Assarhaddon, ce double rempart ne fut achevé que sous Nabuchodonosor qui raconte, avec d'amples détails techniques difficiles à comprendre, quelle ardeur il mit à construire ces murs qui fermaient, suivant ces inscriptions, une superficie de quatre mille mahargagar, c'est-à-dire exactement les quatre-vingts stades de circuit indiqués par les historiens grecs.

« Il est utile d'ajouter à ce que je viens de dire, poursuit Hérodote, l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les berges, on convertissait en briques la terre qu'on en retirait: et lorsque ces briques étaient en quantité suffisante, on les faisait cuire dans des fourneaux. Pour les relier entre

[1] V. plus haut, t. II, p. 484 et suiv.

elles, on se servit de bitume en ébullition et, de trente en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les revêtements du fossé. On passa ensuite aux murs que l'on construisit de même. Au sommet et sur le bord de cette muraille, on éleva des bastions qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes de bronze massif, comme les jambages et les linteaux. On compte huit journées de marche de Babylone à une autre ville que l'on nomme Hit, où coule une petite rivière du même nom, qui se jette dans l'Euphrate; cette rivière fait jaillir de ses sources de nombreux grumeaux de bitume, et c'est de là qu'on en a transporté pour construire les murs de Babylone.

« L'Euphrate traverse Babylone par le milieu et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie et se jette dans la mer Erythrée. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve, et à cet endroit commence un mur de briques cuites dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate. Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement de bronze, par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse.

« Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est pas moins fort; mais il a notablement moins d'épaisseur. Le centre des deux quartiers est remarquable : l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre par le lieu consacré à Bel, dont les portes sont d'airain et qui subsiste encore actuellement. »

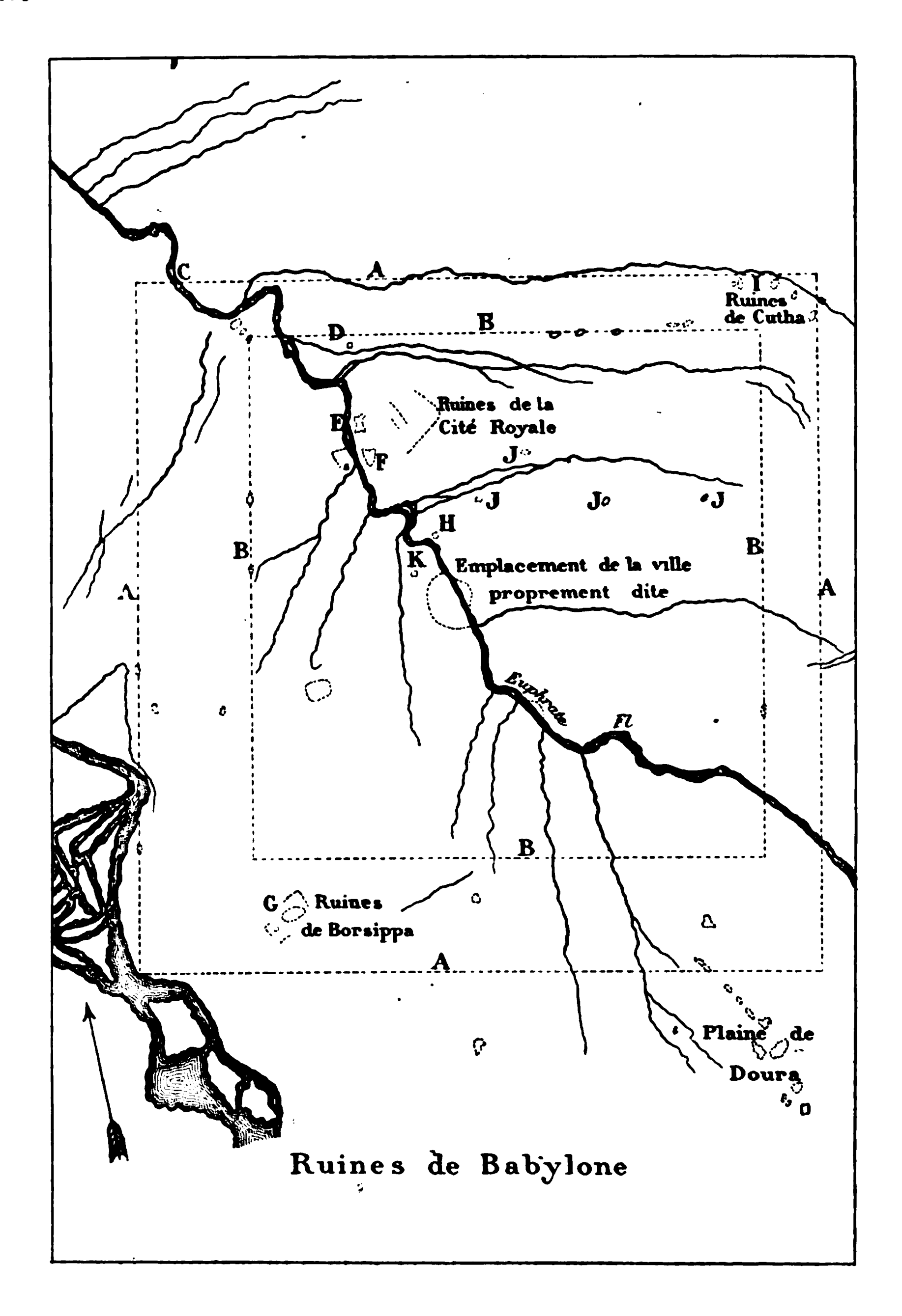
Les enceintes concentriques de Babylone étaient moins les remparts d'une ville proprement dite qu'un immense camp retranché dans lequel habitaient, à côté des Chaldéens, les peuples les plus divers, arrachés à leur sol natal, et qui, ainsi que le rapporte l'Écriture, ne se comprenaient pas entre eux. D'ailleurs, le territoire renfermé dans la petite enceinte, et à plus forte raison celui de la première, était loin d'être tout entier habité. Quinte-Curce parle de quatre-vingt-dix stades de pourtour pour l'étendue couverte de maisons; le reste était cultivé et pouvait, pendant longtemps, fournir aux défenseurs de la ville les moyens d'éviter une famine, en même temps que le prodigieux déve-

loppement de l'enceinte extérieure rendait un investissement impossible. On peut croire que les armées d'esclaves ramenés pieds et poings liés des immenses razzias exécutées, à chaque printemps, dans les différentes régions où les monarques babyloniens portaient leurs armes, se trouvaient particulièrement installés entre les deux enceintes, de telle sorte que le mur extérieur préservait contre l'ennemi du dehors, tandis que le mur intérieur était une sauvegarde contre une révolte éventuelle des esclaves. Par surcroît de précautions, à ce point de vue, un seul pont, jeté sur l'Euphrate, reliait les deux parties de la ville, et encore on ne pouvait y circuler la nuit, car on enlevait chaque soir les planches de cèdre qui en formaient le tablier.

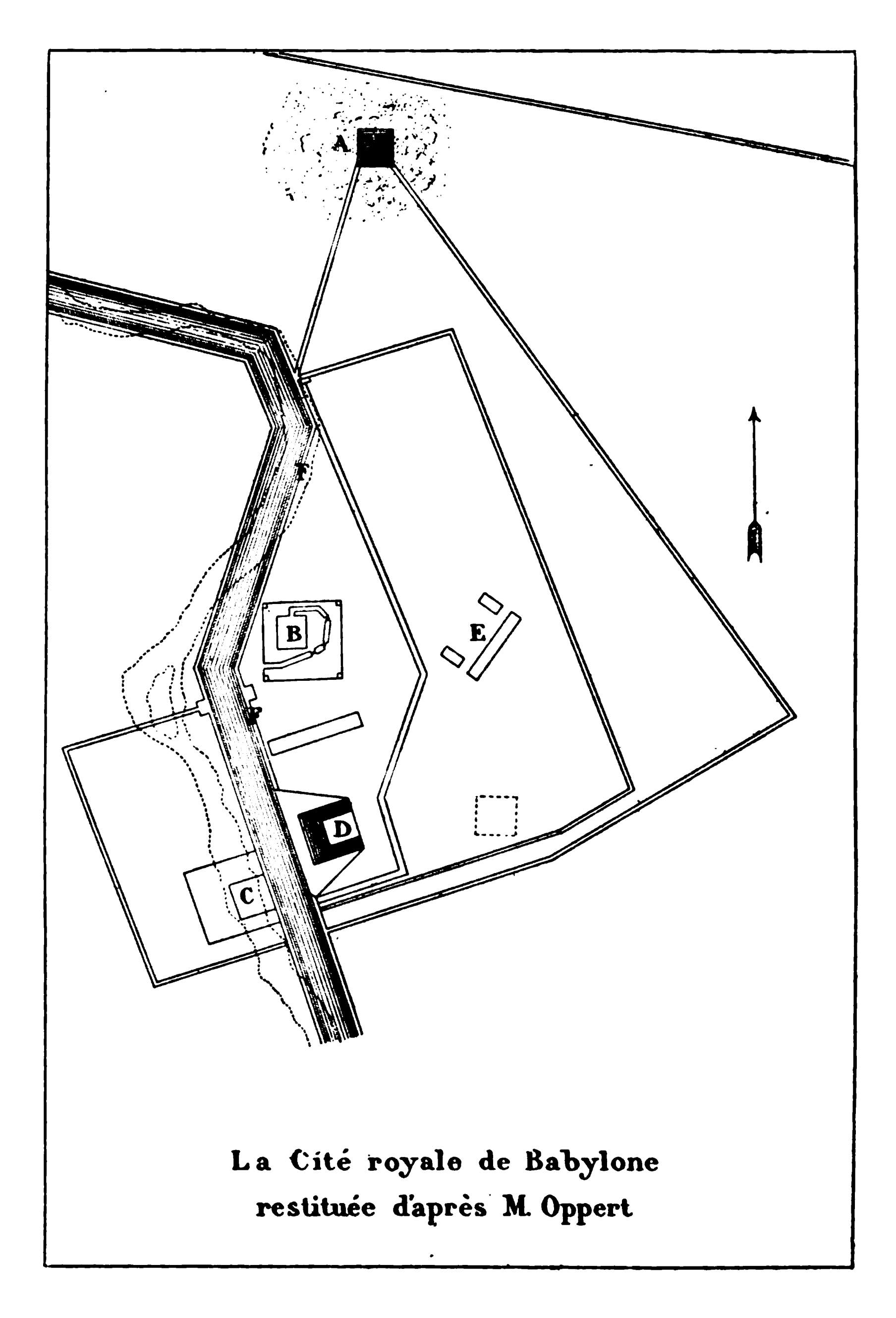
Nous avons signalé plus haut les travaux d'embellissement exécutés à Babylone sous Raman-Ninar III et Sammuramit, ainsi que du temps d'Assarhaddon, de Nabopolassar et de Nitocris. Nabuchodonosor surpassa tous ses prédécesseurs. Il refit presque entièrement la cité royale, bâtie sur la rive orientale de l'Euphrate, qui avait été le noyau primitif de Babylone, à l'époque déjà singulièrement éloignée, du premier empire chaldéen. Un nouveau palais y fut construit par ses ordres, conçu dans des proportions gigantesques et beaucoup plus vaste que l'ancien; on en reconnaît l'emplacement dans le tumulus du Kasr, un des débris les plus considérables qui subsistent encore sur le site de Babylone, et que les Arabes appellent encore le château du roi Bouktenasser (Nabuchodonosor). « Cette grande ruine, dit M. Oppert[1], couvre une surface de quatorze hectares, et n'est qu'un vaste amas de tumulus : c'est une petite Suisse, où les vallées et les monticules sont tellement agglomérés, qu'il est impossible de s'y reconnaître sans boussole ou sans une longue habitude. Il peut y avoir au moins trois cents de ces monticules; les chercheurs de tuiles, en dérangeant un monceau de briques pulvérisées, ont fait d'une colline une vallée, et d'une vallée adjacente une colline. » Depuis des siècles, le Kasr est fouillé par les Arabes, et toutes les briques qu'on en retire sont engagées dans leurs misérables maçonneries.

La grande inscription connue sous le nom d'Inscription de la Compagnie des Indes, parce qu'elle a appartenu originairement à cette Société anglaise, raconte avec d'intéressants détails, les constructions de Nabuchodonosor dans la cité royale : « Aussitôt que le dieu Marduk m'eut appelé à la royauté, et que le dieu Nabu, son fils chéri, m'eut confié

[1] *Expédition scientif. en Mésopotamie*, t. I, p. 142.



A. Imgur-Bel, enceinte extérieure. — B. Nivitti-Bel, enceinte intérieure. — C. Point par où Cyrus pénétra dans la ville. — D. Babil, ruines de la pyramide. — E. Kasr, ruines du grand palais. — F. Tell-Amram, ruines des jardins suspendus. — G. Birs-Nimroud, ruines de la tour des langues. — H. Ruines du temple de Zirpanit. — I. Ruines du temple de Nergal, à Cutha. — J. Ruines de temples divers. — K. Emplacement du temple du Soleil.



A. Pyramide, tombeau de Bel. — B. Grand palais — C. Petit palais. — D. Jardins suspendus. — E. Temple des grands dieux. — F. Quai de Nabonid.

ses sujets, comme des vies précieuses, je me consacrai avec amour à la construction de leur ville, et je fis en sorte qu'il n'y en eut point de comparable à Babylone et à Borsippa. Dans Babylone, cette ville que je chéris comme la pupille de mes yeux, je construisis un palais qui fut l'admiration des hommes; j'en fis le siège du gouvernement du pays. Il était installé sur une plate-forme élevée qui s'étendait, dans l'intérieur de Babylone, depuis le rempart Imgur-Bel, jusqu'au canal de l'Orient ou canal du Lever du soleil, et depuis la rive de l'Euphrate jusqu'au faubourg Ai-ibur-sabum. Nabopolassar, roi de Babylone, le père qui m'a engendré, avait construit ce palais en briques et y avait habité; mais les fondations s'étaient affaissées par suite d'une inondation, et le massif de briques n'était devenu qu'un immense monticule... J'ai déblayé cet amas de matériaux, recherché le cylindre (*temen*) de fondation, et atteint le fond des eaux. J'ai élevé contre les eaux une digue en bitume et en briques, comme une montagne; j'ai recouvert les salles d'énormes poutres de cèdre; j'ai construit des portes en cèdre recouvert de bronze... dans l'intérieur, j'ai répandu à profusion, l'argent, l'or, les briques vernissées, et des trésors immenses... » Du côté où le palais confinait aux deux enceintes de la ville, Imgur-Bel et Nivitti-Bel, il y eut un magnifique pavillon avec des portes en bois de cèdre et de lentisque, revêtues de lamelles d'or, d'argent et de bronze, surmonté de créneaux en albâtre, et flanqué de bastions capables de résister à toute attaque du dehors.

Dans la vaste enceinte du palais et sur le bord même du fleuve, Nabuchodonosor fit élever et planter, comme une montagne artificielle, les fameux *jardins suspendus* qui rappelaient, suivant le récit de Bérose et de Quinte-Curce, à la reine Amytis, Mède d'origine, les pittoresques aspects de son pays. C'étaient une succession de terrasses étagées les unes au-dessus des autres; un soubassement énorme portait le tout, et de vastes galeries voûtées étaient ménagées sous chacune des terrasses plantées des arbres et des fleurs les plus rares, dont on entretenait la végétation, sous le soleil tropical de la Babylonie, par un incessant arrosage pratiqué à l'aide des machines que décrit Strabon; le site de cette construction qui excita l'admiration enthousiaste de tous les voyageurs de l'antiquité, a été reconnu par M. Oppert dans le tumulus d'Amram : c'est la ruine la plus méridionale parmi les groupes de la cité royale; sa hauteur est encore aujourd'hui d'à peu près trente mètres, et elle en a cinq cents environ de côtés.

Dans la cité royale se trouvait encore l'édifice que les inscriptions désignent comme le plus ancien sanctuaire de la ville, et dont la construction primitive remontait à Hammurabi : c'est la pyramide à degrés appelée le E-Sagil, temple du dieu Marduk. « Je pris à cœur, dit Nabuchodonosor, de restaurer le E-Sagil, et j'y consacrai tous mes soins. Je fis amener les plus grands des cèdres de la montagne du Liban ; le sanctuaire E-Kua, là où demeure le dieu, fut couvert de poutres de cèdre et eut un revêtement d'or et d'argent... » Nous n'insisterons pas sur les détails architectoniques que renferme la grande inscription de la Compagnie des Indes au sujet de toutes ces constructions, parce que le sens précis des termes techniques nous échappe encore en partie, et nous échappera probablement longtemps : ne rencontrons-nous pas parfois des difficultés du même genre même en grec ou en latin?

La construction des murailles avait eu pour résultat de réunir à la ville de Babylone proprement dite, dans une même enceinte, la première Babel, antérieure même à Nemrod, la ville qui avait vu la confusion des langues et à laquelle le souvenir s'en attachait : Borsippa, située à quelque distance sur la rive occidentale de l'Euphrate et qui, jusqu'alors, avait possédé une existence séparée. C'est là que Nabuchodonosor restaura la Tour de Babel, convertie depuis un temps immémorial en un monceau de décombres, et le grand temple de Bel, appelé par les Babyloniens E-Zida, dont la fondation remontait à Hammurabi, comme celle du E-Sagil. Hérodote, qui vit le temple de Bel tel que l'avait arrangé le grand conquérant chaldéen, le décrit en ces termes : « C'est un carré régulier qui a deux stades en tous sens (deux cent soixante-dix mètres). On voit au milieu une tour massive, qui a un stade (cent trente-cinq mètres), tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde, encore une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. » Le soubassement avait soixante-quinze pieds de haut, et au-dessus, chacun des étages, vingt-cinq pieds; de sorte que le tout faisait une hauteur de deux cent cinquante pieds. Des fouilles pratiquées par M. Henry Rawlinson ont permis de constater que les sept étages, couronnés par le sanctuaire du dieu, avaient, comme ceux de la *zigurat* du palais assyrien de Khorsabad, des revêtements aux couleurs des sept corps sidéraux, mais disposés dans un autre ordre, c'est-à-dire, en commençant par le bas, noir (Saturne), blanc (Vénus), pourpre (Jupiter), bleu (Mercure), vermillon (Mars), argent (la Lune),

et or (le Soleil). Cet ordre, en partant du sommet, est celui des jours de la semaine.

« Dans la tour supérieure, continue Hérodote est une chapelle; dans cette chapelle un lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues, personne n'y passe la nuit, qu'une femme du pays que le dieu désigne. Les prêtres chaldéens disent aussi, mais ils ne me paraissent pas dignes de foi, que le dieu parcourt le temple et se repose sur le lit, de la même manière qu'à Thèbes, en Égypte, selon les Égyptiens. Car là aussi, une femme passe la nuit dans le temple de Jupiter-Thébain, et l'on assure que ni l'une ni l'autre de ces femmes n'a commerce avec des mortels.

« Dans ce temple, il y a une autre chapelle, en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter (Bel-Marduk) assis. Près de cette statue est encore une table d'or. On voit, hors de cette chapelle, un autel d'or, et un autre autel très grand, sur lequel on immole du bétail. Les Chaldéens brûlent aussi, sur ce grand autel, tous les ans, à la fête du dieu, mille talents pesant d'encens. »

Tous ces détails se trouvent confirmés par le prophète Daniel, dont le livre contient encore d'intéressants renseignements sur le culte de Bel dans ce sanctuaire dont l'antique Tour de Babel, le plus vieux monument du monde, avait fourni le noyau. Suivant l'écrivain sacré, soixante-dix prêtres étaient attachés au service du temple, et tous les jours on offrait au dieu douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six grands vases de vin. Il y avait aussi dans ce temple, probablement dans le sanctuaire inférieur, un grand serpent que les Babyloniens adoraient comme l'image vivante de Bel, et que Daniel lui-même tua sous les yeux du roi.

« Borsippa, dit l'inscription de la Compagnie des Indes, est la ville de ceux qui exaltent le dieu; je l'ai ornée. Au milieu d'elle j'ai fait construire le *E-zida*, la maison éternelle. J'en ai complété la magnificence avec de l'or, de l'argent, d'autres métaux, des pierres, des briques vernissées, des charpentes de pin maritime et de cèdre. J'ai recouvert d'or la charpente du lieu de repos de Nabu. Les traverses de la porte des oracles ont été plaquées d'argent.

« J'ai incrusté d'ivoire les montants, le seuil et le linteau du lieu de repos. J'ai recouvert d'argent les montants en cèdre de la porte de la chambre des femmes. J'ai bâti splendidement l'entrée du lieu de repos et le portique tournant du temple en briques de différentes couleurs...



Fragment des bas-reliefs en bronze des portes du palais de Balawat. (V. plus haut, p. 200.)

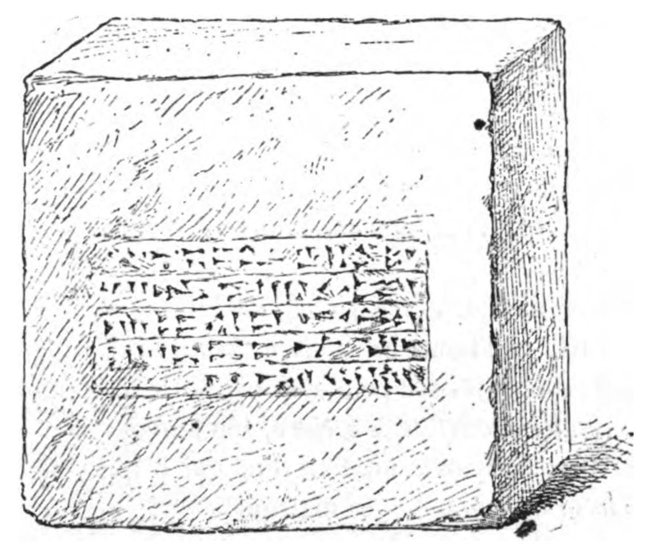
J'ai construit le temple solidement. Pour étonner les hommes, j'ai refait et renouvelé la merveille de Borsippa, le temple des sept sphères du monde; j'en ai élevé le faîte en briques, que j'ai revêtues de cuivre. J'ai plaqué de zones alternatives de marbre et d'autres pierres le sanctuaire du dieu... »

Dans l'inscription dite du Baril de Phillips et dans celle qui fut trouvée au milieu des ruines de la Tour, il y a aussi quelques détails de construction qui concordent avec ceux-ci, et quelques autres qui sont nouveaux : « Je n'en ai pas changé l'emplacement; je n'en ai pas altéré les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai ajusté les rampes circulaires; j'ai inscrit mon nom dans la frise des arcades. J'ai mis la main à reconstruire le E-Zida et à en élever le faîte, comme jadis il dut être; je l'ai refondu et bâti, comme il dut être dans les temps lointains; j'en ai élevé le sommet. »

On sait qu'il n'existe pas une seule brique sur les ruines de la capitale de la Chaldée, qui ne porte une inscription de plusieurs lignes estampées sur le plat qui devait être recouvert de bitume et engagé dans la maçonnerie. Sauf de rares exceptions, c'est toujours le nom de Nabuchodonosor qu'on y lit; la légende est ainsi conçue : « Je suis Nabuchodonosor, roi de Babylone, reconstructeur du E-Sagil et du E-Zida, fils aîné de Nabopolassar. » C'est par millions que se calculerait le nombre des briques portant cette formule que l'on pourrait recueillir à Babylone, et ce chiffre fabuleux donne à peine une idée des constructions gigantesques que fit entreprendre le grand roi, plus fier à juste titre de ses travaux en grande partie utiles, que de ses plus éclatantes victoires. Des inscriptions assez nombreuses, parmi lesquelles il en est deux au moins d'une étendue considérable, racontent en détail l'édification des principaux monuments de Babylone et fournissent le récit circonstancié des prières, des cérémonies religieuses et des sacrifices auxquels la dédicace de ces édifices donnait lieu.

Nabuchodonosor s'intitule « le roi de justice, le pasteur fidèle qui gouverne l'humanité et dirige les serviteurs des dieux Bel, Samas et Marduk, l'homme pieux, qui connaît la sagesse, sanctifie sa vie, ne cesse pas un instant d'adorer les dieux, le favori de Marduk qui l'appela à la royauté dès le sein de sa mère, le restaurateur du E-Sagil et du E-Zida. » Pour attirer sur lui les bénédictions célestes, il accomplit de grands sacrifices propitiatoires, immole des bœufs et des moutons, des

oiseaux et des poissons; il dépose sur la table d'offrande des sanctuaires, du miel, de la crème, du lait, de l'huile pure, du vin blanc; il verse du vin de différents pays, à grands flots, dans la coupe du dieu Marduk et de la déesse Zarpanit. Dès le commencement de son règne, il travaille sans relâche à l'embellissement des sanctuaires; celui de Zarpanit fut tout tapissé d'or; la porte en fut revêtue de lamelles d'or; et les temples E-Sagil et E-Zida, leurs parois intérieures, leurs seuils, les portes et leurs linteaux furent si richement ornés qu'ils brillaient comme la lumière du jour. « Le E-Temen, la pyramide de Babylone, je l'ai bâti



Brique de construction des murs de Babylone, estampée au nom de Nabuchodonosor.

au milieu des pompes et des réjouissances; j'ai achevé la construction de Babylone, la ville sainte du grand dieu Marduk, et d'Imgur-Bel, sa grande enceinte; j'ai établi au seuil des grandes portes de gigantesques taureaux ailés en bronze ainsi que des dragons colossaux; j'ai creusé tout autour un fossé jusqu'au niveau des eaux, j'ai donné aux murailles de briques un revêtement en bitume... Pour fortifier le E-Sagil et empêcher l'ennemi, avec son armée de désordre, d'approcher de Babylone, ce dont aucun roi précédent ne s'était préoccupé, j'ai élevé comme une montagne une forteresse à l'orient de la ville et je l'ai entourée d'un fossé et d'une grande levée de terre... »

Les inscriptions cunéiformes de Nabuchodonosor nous fournissent encore de très précieux détails sur l'administration intérieure de ce

souverain, sur les dépouilles enlevées aux populations conquises, qui lui servirent à construire tous les édifices dont s'enorgueillissait la grande cité chaldéenne. Elles énumèrent les temples anciens qu'il restaura et les nouveaux qu'il éleva, non seulement à Babylone et à Borsippa, mais à Cutha et dans nombre d'autres villes de la Chaldée; car toutes avaient énormément souffert sous les derniers monarques assyriens, qui avaient châtié avec tant de rudesse leur tentative d'indépendance, et toutes se relevèrent de leurs ruines en même temps que la capitale, sous Nabuchodonosor.

Voici d'abord les renseignements que contient à ce sujet l'inscription de la Compagnie des Indes.

« J'ai bâti à Babylone, en l'honneur de la Souveraine Sublime (Zarpanit), la mère qui m'a enfanté, le *Temple de la déesse de la cime des montagnes*, qui est le cœur de Babylone. » Des ruines considérables de ce temple existent au lieu appelé El-Kolaïah, près de Hillah. On y a trouvé, dans les décombres, une inscription dédicatoire portant le nom de Nabuchodonosor.

« J'ai fait construire dans Babylone, en bitume et en briques, selon les règles de l'art, en l'honneur du dieu Nabu, le régent suprême qui confère le sceptre de la justice pour administrer les légions des hommes, le *Temple de celui qui confère le sceptre*, son temple.

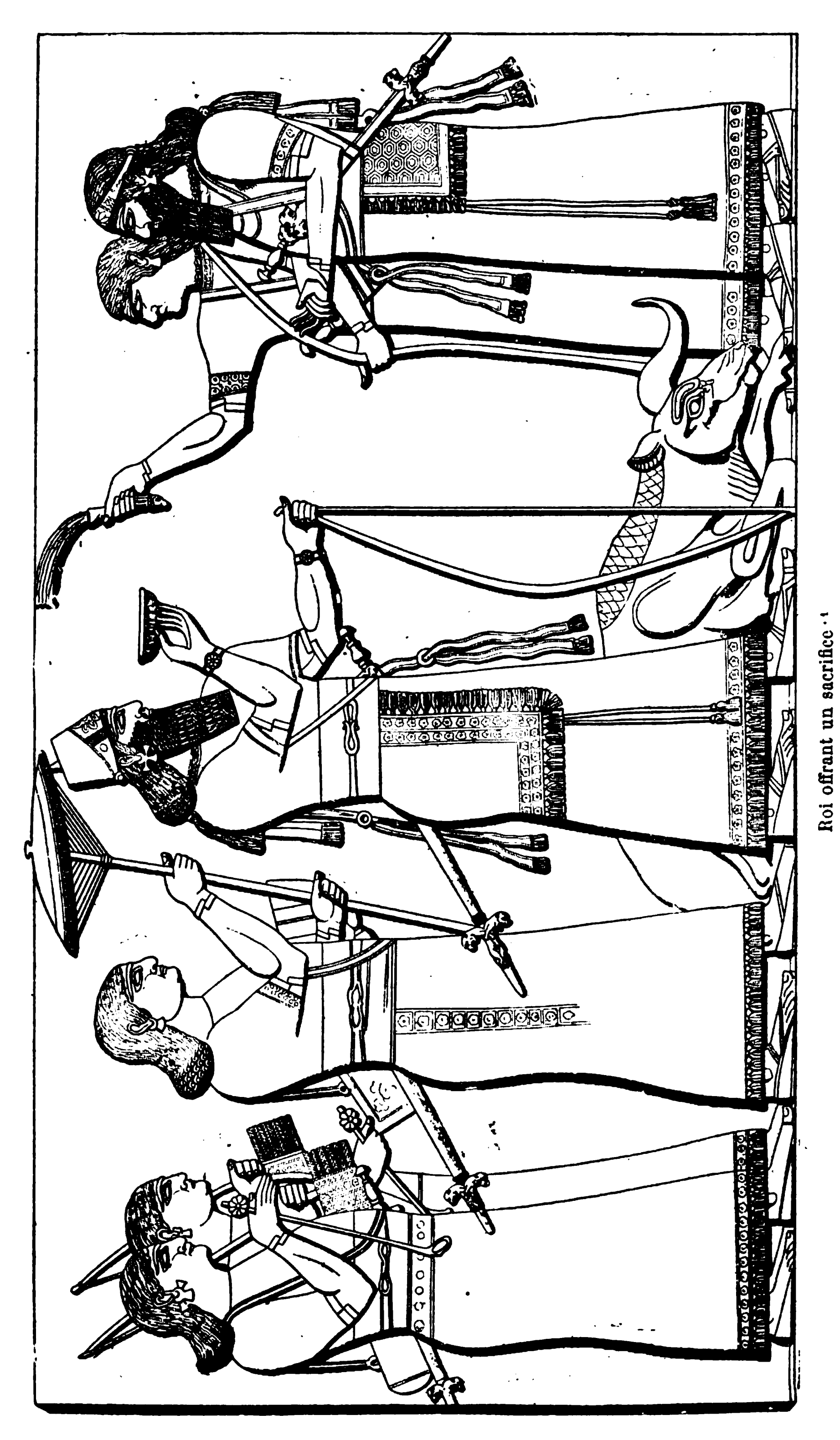
« J'ai bâti, dans Babylone, au dieu Sin, qui inspire mon jugement, le *Temple de la grande lumière*, sa maison.

« J'ai bâti dans Babylone, en bitume et en briques, en l'honneur du dieu Samas, qui inspire à mon cœur le sentiment de la justice, le *Temple du juge du monde*, son temple. » C'est cet édifice qui occupait l'emplacement où s'élève aujourd'hui, dans la ville de Hillah, la mosquée encore appelée Mosquée du Soleil.

« J'ai bâti en forme d'équerre, en bitume et en briques, à Babylone, en l'honneur du dieu Raman, qui verse l'abondance dans mon pays, le *Temple du dispensateur des orages*, son temple.

« J'ai construit à Babylone, en bitume et en briques, comme un massif, en l'honneur de la Grande Déesse (Nana), qui réjouit et qui soutient mon âme, le *Temple des profondeurs* et le *Temple des hautes montagnes*, ses temples.

« J'ai bâti, en entrant dans le mur de Babylone, en forme d'équerre, en l'honneur de la souveraine de la maison du ciel, la reine qui a pitié de moi, le temple *Kikupan*, son temple.



Roi offrant un sacrifice [1]

[1] D'après un bas-relief de Nimroud.

« J'ai bâti à Borsippa un temple au dieu Adar, qui brise les armes de mes ennemis.

« J'ai bâti à Borsippa, en l'honneur de la grande déesse (Nana), qui agrée mon cantique, le *Grand temple*, le *Temple de la vie* et le *Temple de l'âme vivante*, ses trois merveilles. » Ces trois temples, qui faisaient allusion au caractère lunaire de la déesse Nana et aux phases de l'astre croissant, plein et décroissant, étaient placés sur un même massif, dont les décombres forment ce qu'on appelle aujourd'hui le Tell Ibrahim-el-Khalil, auprès du Birs-Nimroud.

« J'ai construit à Borsippa, en massif, le temple du dieu Raman qui fait éclater dans mon pays la foudre prophétique. »

Les renseignements de l'inscription dite du Baril de Phillips se rapportent à d'autres édifices sacrés.

« Le 8 du mois d'Ulul, je dédiai le portique du dieu Nergal et du dieu Nibhaz, des dieux du temple . . . . , à Cutha; j'accomplis l'oracle du grand dieu; j'ajoutai un nouveau portique à celui de la façade. » Cutha, située au nord de Babylone, avait été comprise, comme Borsippa, dans l'immense enceinte de la muraille extérieure. Le dieu spécial de cette ville était Nergal, et nous apprenons, dans un des renseignements mythologiques contenu dans les tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal, qu'il y était adoré sous la figure d'un lion.

« J'ai fondé et construit le *Temple du jour* à Sippara, en l'honneur de Samas et de Sin, mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le *Temple du jour* à Larsa, en l'honneur de Samas et de Sin, mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le temple... à Ur, en l'honneur du dieu Sin, le maître qui exalte ma royauté.

« J'ai fondé et construit le temple *Ikul Anu* à Nipur, en l'honneur du dieu Oannès, mon maître.

« J'ai fondé et construit dans la ville de Bas, le *Temple de l'adoration éternelle*, en l'honneur du dieu Bel-Zarbi, mon seigneur. »

A Babylone même ce prince, nous l'apprenons par ses inscriptions, acheva les quais de l'Euphrate, commencés par son père Nabopolassar et sa mère Nitocris. Non content d'orner et d'embellir « la ville de sa royauté, » comme il l'appelle dans ses monuments, et les autres cités soumises à son sceptre, il songea aussi à la fertilité de la Babylonie et à l'extension de son commerce. Il répara et remit en état le fameux canal royal ou Naharmalka, créé treize cents ans auparavant par le roi

Hammurabi, mais qui, avec le temps, s'était si bien obstrué que cette réparation fut considérée par les historiens comme une véritable création. Il fit creuser un lac immense au-dessous de Sippara, pour servir de réservoir à l'arrosement de la plaine. Enfin il assura la navigation du golfe Persique en créant à l'embouchure du fleuve un vaste port à Térédon.

A la fois pontife et roi, Nabuchodonosor se montre particulièrement pieux envers le dieu Marduk, et à la suite du récit des embellissements de Babylone, il lui adresse cette prière : « O Marduk, toi qui commandes aux autres dieux, prince tout-puissant, c'est toi qui m'as créé; c'est toi qui m'as confié la royauté sur les légions des hommes. J'ai veillé sur tes villes saintes comme sur des vies qui me seraient chères, et dans aucun pays du monde il n'existe une ville comparable à Babylone. Eh bien, de même que j'ai eu à cœur l'exaltation de ta souveraineté et que j'ai propagé ton culte, sois attentif à l'élévation de mes mains; exauce ma prière. C'est moi qui suis le roi restaurateur, moi qui te porte la joie au cœur, moi qui suis le pontife constructeur, moi qui embellis toutes les villes saintes. Que par ta grâce, ô miséricordieux Marduk, le palais que j'ai bâti atteigne la vétusté et qu'il soit stable longtemps. Que moi-même en l'habitant, j'atteigne à la vieillesse, que j'y aie une nombreuse postérité; que j'y reçoive les tributs considérables des rois de toutes les régions de la terre; que depuis l'horizon jusqu'au zénith, que partout où luit le soleil, je n'aie pas d'ennemi, et que je n'y trouve pas de faute à punir; enfin que ma postérité règne à tout jamais sur l'humanité. »

§ 4. — FIN DU RÈGNE DE NABUCHODONOSOR

Tandis que ces travaux s'exécutaient, la partie de Babylone appelée Hallat ou « la cité profane, » et dont la ville actuelle de Hillah occupe l'emplacement, fut plus que doublée par les nombreuses colonies de captifs que le monarque conquérant y transporta de tous les pays soumis par ses armes. C'est là que furent internés les Hébreux emmenés de Jérusalem et des pays circonvoisins. Ces malheureux esclaves qui travaillaient aux embellissements de la grande ville, furent émerveillés quand ils purent en contempler les splendeurs, eux qui croyaient que rien n'était comparable à leur Jérusalem. Ils demeuraient stupéfaits devant ces représentations et ces bas-reliefs que leur religion condam-

nait : « Quand le peuple, dit Ezéchiel, vit ces hommes peints sur les murailles, ces sculptures des Chaldéens coloriées en rouge, ces guerriers ceints du baudrier autour des reins, avec une tiare de diverses couleurs sur la tête, tous semblables à des princes, tous ces Chaldéens, fils de Babylone, il s'éprit pour eux d'un violent amour [1]. » Nous verrons ailleurs quelle était l'existence des Juifs en captivité où ils obtinrent le privilège de la liberté dans l'exercice de leur culte, car Ezéchiel put remplir au milieu d'eux, sans aucune entrave, sa mission prophétique, bien qu'il annonçât publiquement le peu de durée de la puissance chaldéenne; c'est à Babylone que fut composé, pour être chanté dans les réunions religieuses, l'admirable *Super flumina Babylonis*, où les vengeances divines étaient invoquées pour châtier les oppresseurs d'Israël, et où l'espoir de rebâtir un jour Jérusalem était hautement proclamé :

« Si je t'oublie, ô Jérusalem
Que ma droite s'oublie elle-même !
Que ma langue s'attache à mon palais,
Si je ne me souviens plus de toi,
Si je ne fais pas de Jérusalem
Le commencement de ma joie [2]. »

Cependant, parmi les esclaves, il y en avait dont le sort n'était pas comparable à celui de ces masses confuses condamnées aux travaux fôrcés. Les meilleurs sujets, ceux qui se distinguaient par une intelligence remarquable, ou simplement même par leur beauté physique, étaient mis hors de pair et employés suivant leurs aptitudes spéciales. C'est ainsi que le roi chargea son grand eunuque Aspénas, c'est-à-dire le majordome du palais, de lui choisir, parmi les captifs juifs, des jeunes hommes issus de la famille royale de Jérusalem ou de parents de distinction, pour les attacher à sa personne : « Quelques jeunes gens en qui il n'y eut aucune tache, beaux de visage, instruits en toute sagesse, connaissant les sciences, doués d'une intelligence remarquable, et qui fussent capables de se tenir au palais du roi. » Daniel et quelques autres furent choisis; on les affubla de noms chaldéens, on leur fit faire bonne chère pour conserver les beaux traits de leur visage, et on leur apprit la langue des Chaldéens et, sans doute, à lire l'écriture cunéiforme. Bientôt, ajoute le texte sacré, « dans toutes les

[1] Ézech., XXIII, 14-16.
[2] Ps. CXXXVII, 5-6.

affaires de sagesse et d'intelligence que le roi leur demanda, il en trouva en eux dix fois plus que dans tous les devins et astrologues qu'il y avait dans tout le royaume. » Daniel était surtout passé maître dans l'art de deviner et d'interpréter les songes ; aussi parvint-il rapidement à de hautes fonctions. Le livre qui porte son nom a conservé la tradition de divers épisodes de la vie de palais au temps où le prophète juif jouissait d'une grande situation à la cour. Une des anecdotes les plus intéressantes est celle qui a trait à l'un des songes du grand roi, dont l'interprétation, après avoir fait le désespoir des astrologues et des enchanteurs, fut donnée par Daniel : « Voici, ô roi, ce que vous avez vu : Il vous a paru comme une grande statue; cette statue colossale se tenait debout devant vous, et son regard vous glaçait d'effroi.

« La tête de cette statue était d'or pur; sa poitrine et ses bras étaient d'argent; son ventre et ses cuisses d'airain.

« Ses jambes étaient de fer, et une partie de ses pieds était aussi de fer, l'autre partie était d'argile.

« Vous étiez attentif à cette vision, lorsque soudain, une pierre se détacha d'elle-même de la montagne sans la main d'aucun homme, et frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces.

« Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tous ensemble, et devinrent comme les menues pailles que le vent emporte à travers les airs pendant l'été, et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre.

« Voilà votre songe, ô roi, et nous l'interpréterons ainsi devant vous :

« Vous êtes le roi des rois, et le Roi du ciel vous a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire.

« Il a mis en votre main les enfants des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, en quelque lieu qu'ils habitent; il a soumis toute chose à votre puissance; c'est vous qui êtes la tête d'or.

« Il s'élèvera après vous un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent, et ensuite un troisième royaume qui sera d'airain et qui dominera sur toute la terre.

« Il y aura encore un quatrième royaume qui sera comme le fer : il brisera et il réduira tout en poudre, comme le fer brise et broie toutes choses.

« Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient partie d'argile et partie de fer, ce royaume, bien que

prenant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu que le fer était mêlé à la terre et à l'argile.

« Et comme les doigts des pieds étaient en partie de fer et en partie de terre, ce royaume aussi sera en partie fort et en partie fragile.

« Et de même que vous avez vu le fer mêlé à l'argile, il y aura aussi des alliances humaines entre ces deux parties, mais elles ne demeureront pas unies l'une avec l'autre, car le fer ne peut s'allier avec l'argile.



Esclaves musiciens [1].

« Et au temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et ce royaume ne passera point à un autre peuple, mais il brisera et consumera tous ces autres royaumes, et il sera établi pour durer éternellement.

« De même que vous avez vu une pierre se détacher d'elle-même de la montagne et briser le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or, ainsi arrivera-t-il dans l'avenir, comme le grand Dieu le fait connaître au roi. »

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

En entendant cette sentence prophétique, Nabuchodonosor tomba la face contre terre et s'écria en parlant aux Juifs : « Certainement votre Dieu est le Dieu des dieux et le seigneur des rois », et il combla d'honneurs Daniel qui devint un des principaux fonctionnaires de l'empire chaldéen.

A quelque époque que les commentateurs placent la rédaction de ce récit, on ne saurait méconnaître qu'il retrace sous une merveilleuse allégorie, les traits généraux de l'histoire du monde depuis l'époque de Nabuchodonosor jusqu'au développement du christianisme. L'heure approche où la pierre se détachera de la montagne et dispersera si complètement les débris du colosse réduit en poussière, que le désert et la solitude la plus absolue remplaceront la plus grande ville que le soleil eut jamais vue dans sa course. Malgré les avertissements du prophète juif, Nabuchodonosor qui voyait tout plier devant lui, croyait à l'éternité de l'empire de Babylone, et aucune puissance humaine ne paraissait en état de lui faire échec. Il eut le vertige du pouvoir comme un homme qui s'est imprudemment élevé à des hauteurs insolites : l'orgueil le perdit et le conduisit à la démence, comme d'autres grands génies, également infatués de leurs succès. Déjà, dans l'inscription commémorative de la restauration de la Tour de Babel, il disait : « Marduk, le grand seigneur, m'a lui-même engendré. » Un peu plus tard, quand toutes ses grandes œuvres furent accomplies, il se crut un dieu; il voulut que chacun se prosternât devant sa propre statue, qu'il venait de faire

Esclaves musiciens [1].

[1] D'après un bas-relief de Koyoundjik.

Esclaves prosternés devant le roi. (D'après un bas-relief de Koyoundjik.)

faire en or, et qui aurait eu, suivant la tradition biblique, soixante coudées, c'est-à-dire environ trente mètres de haut. Tous les satrapes, les juges, les officiers accoururent des provinces les plus éloignées, et au jour de la dédicace on fit proclamer cet édit par un héraut d'armes : « Peuples et tribus de toutes les langues, on vous ordonne qu'au moment où vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois et des concerts de toutes sortes d'instruments, vous vous prosterniez en terre et que vous adoriez la statue d'or que le roi Nabuchodonosor a dressée. » Daniel et trois autres Hébreux résistèrent et refusèrent de s'incliner. On les jeta dans une fournaise ardente et, témoin du miracle par lequel Dieu les avait préservés des flammes, le roi de Babylone, dit la Bible, rendit un nouvel hommage au Dieu d'Israël. Mais son orgueil n'en subsista pas moins, et un jour que, se promenant au plus haut de la terrasse de son palais, il embrassait d'un coup d'œil l'immense ville qui s'étalait à ses pieds, avec sa tour aux sept couleurs, ses dômes dorés, ses pyramides étincelantes et ses noires murailles recouvertes de bitume, il s'écria dans l'enivrement du triomphe : « Voilà donc cette grande Babylone dont j'ai fait le siège de ma royauté, que j'ai bâtie dans l'épanouissement de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire? » Alors une voix du ciel lui dit : « Voici ce qui t'est annoncé, ô Nabuchodonosor; ton royaume va passer en d'autres mains. On va même te chasser de la compagnie des hommes; tu habiteras avec les bêtes de la campagne, et sept espaces de temps se passeront sur toi, jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes des hommes et qu'il les donne à qui il lui plaît. »

D'après le récit biblique, ce décret fut aussitôt accompli. Nabuchodonosor, frappé probablement de cette espèce de folie à laquelle les médecins donnent aujourd'hui le nom de lycanthropie, quitta la société des hommes, et, imitant les animaux, chercha à se nourrir d'herbes comme eux; son corps, privé de soins et exposé aux intempéries, devint hideux.

Le grand roi se crut changé en bœuf; il essayait de manger de l'herbe et de marcher à quatre pattes; il poussait des rugissements comme un fauve, et, cessant d'habiter les appartements royaux, il couchait en plein air et se plaisait à rôder dans les jardins de son palais; bientôt il devint si sale et repoussant que ses cheveux ressemblaient aux plumes de l'aigle, et ses ongles, grandis et recourbés, aux griffes de l'oiseau.

D'après la tradition juive qui paraît avoir singulièrement confondu

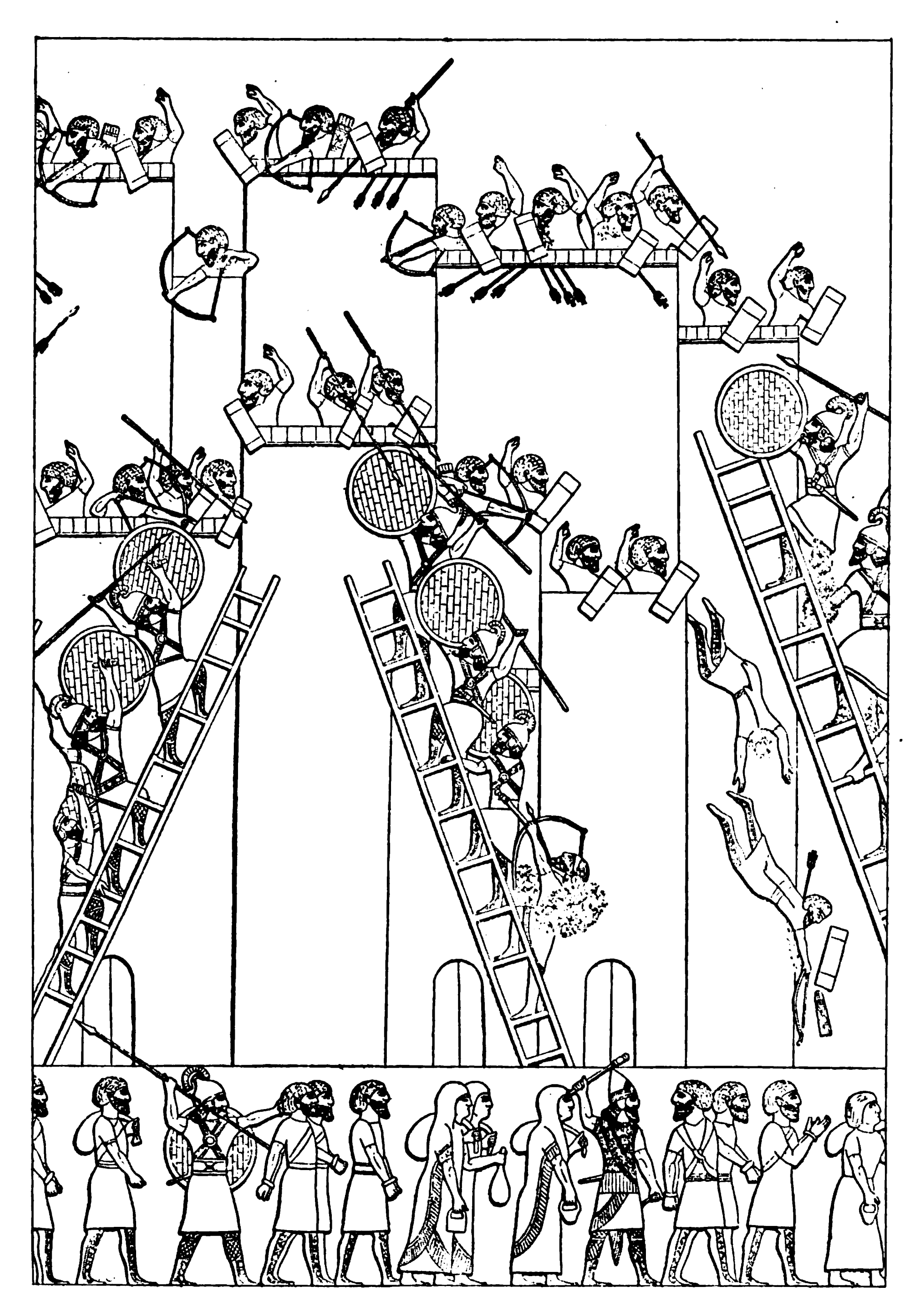
les événements de la fin de l'empire chaldéen, un personnage, nommé Bel-labar-iskun, dont nous ignorons l'origine et dont le fils était gendre du roi, qui était lui-même, suivant d'assez grandes vraisemblances l'archi-mage ou chef de la caste des Chaldéens, prit le pouvoir, probablement comme régent de l'empire, pendant la folie du souverain. Mais la lycanthropie n'est pas incurable, et Nabuchodonosor, guéri de cette terrible maladie qui avait duré sept mois, ce semble[1], put reprendre l'exercice du pouvoir, et le livre de Daniel ajoute qu'il s'humilia devant le Dieu des Juifs qui l'avait châtié et dont il reconnut la puissance. C'était vers la fin de son règne; la tradition grecque conservée par Abydène, raconte qu'éclairé soudain de l'inspiration prophétique, il prédit la ruine de Babylone :

« Les Chaldéens, dit-il, racontent que, monté sur la terrasse de son palais, il fut tout à coup possédé d'un dieu et prononça cet oracle :

« Moi, Nabuchodonosor, je vous prophétise, ô Babyloniens, le malheur qui va fondre sur vous, et que ni Bel, l'auteur de mes jours, ni la déesse Belit n'ont eu la puissance de persuader aux déesses du destin de détourner. Un mulet perse viendra, ayant pour auxiliaires vos propres dieux, il vous imposera la servitude. Son complice sera un Mède, dont l'Assyrie se glorifiait. Plût aux dieux qu'il eût pu, avant de trahir ses concitoyens, périr englouti dans un gouffre ou dans la mer, ou, se tournant vers d'autres voies, errer dans les déserts où il n'y a ni villes, ni sentiers foulés par le pied des hommes, où les bêtes fauves habitent librement, où volent les oiseaux, et, seul, être perdu dans les rochers stériles des ravins! Quant à moi, puissé-je atteindre un terme meilleur, avant que cette pensée n'entre dans mon esprit! En disant ces mots, il disparut aux yeux des hommes. »

C'est ainsi que la légende porte à l'apothéose les grands conquérants. Quand il mourut, Nabuchodonosor avait environ soixante-dix ans; il en avait régné quarante-trois (562 av. J.-C.).

[1] L'historien juif Josèphe qui nous paraît avoir mal interprété le récit de Daniel, dit « sept ans. »



Siège d'une forteresse. (Bas-relief de Koyoundjik.)

§ 5. — LES SUCCESSEURS DE NABUCHODONOSOR. — CHUTE DE L'EMPIRE DE BABYLONE (561-533).

Il n'était pas besoin d'un don surnaturel de prophétie pour prévoir que l'empire de Babylone, parvenu à un si haut degré de splendeur, était bien près de sa perte, et que sa puissance ne mettrait pas à s'écrouler plus de temps qu'elle n'en avait mis à s'élever; il suffisait pour cela d'un esprit sagace et clairvoyant. Cet empire n'avait en effet par lui-même aucun élément sérieux de durée; le colosse, ainsi que dans la vision expliquée par Daniel, avait des pieds d'argile. La nation babylonienne n'était pas assez énergique et assez militaire pour être capable de maintenir, comme les Assyriens, pendant plusieurs siècles, sa domination sur cent peuples divers. Toute sa force guerrière consistait dans les hordes de cavaliers que fournissaient les tribuls de l'Irâk-Araby et les populations de la Basse-Chaldée, hordes éminemment propres à couvrir, en très peu de temps, une immense étendue de territoire avec l'impétuosité d'un torrent qui a rompu ses digues, mais non à conserver longtemps ces contrées et à y asseoir une domination solide. On observe en effet toujours dans l'histoire que les peuples dont la puissance militaire réside exclusivement dans la cavalerie sont capables de grandes et rapides conquêtes, mais ne parviennent jamais à les garder longtemps.

En même temps, dès le moment de la mort de Nabuchodonosor, des bruits menaçants commençaient à se répandre à Babylone. On disait qu'un nouveau peuple dominateur se révélait. Déjà le royaume des Mèdes était ébranlé par ce peuple, naguère encore son vassal. Les Perses, ainsi s'appelaient les nouveaux conquérants, étaient sortis de leurs âpres montagnes sous la conduite d'un jeune chef, que ses débuts dans la guerre élevaient déjà au rang des grands capitaines. Les prophètes israélites annonçaient, au reste, depuis longtemps, d'une voix éclatante, que la superbe Babylone aurait bientôt le sort qu'elle avait fait subir à Jérusalem. « Descends, assieds-toi dans la poussière, s'écriaient-ils, vierge fille de Babylone; assieds-toi par terre et non sur un trône, fille des Chaldéens! On ne t'appellera plus délicate et voluptueuse. Prends les meules et mouds du blé; ôte ton voile et relève ta robe; découvre ta cuisse pour passer les torrents; montre ta nudité, que l'on voie ta honte! »

Nabuchodonosor eut pour successeur son fils Abil-Marduk, ou Evilmérodach[1] qui n'est mentionné dans les textes cunéiformes que par des tablettes d'intérêt privé de la tribu Egibi dont il sera question ailleurs. Dans l'histoire sacrée, il est signalé par un trait d'humanité. Il fit, au début de son règne, sortir de prison le roi de Juda, Jéchonias, qui gémissait depuis trente-sept ans dans les fers, lui donna un rang supérieur à celui des autres rois captifs qui séjournaient dans cette capitale, l'admit à sa table et lui assigna une pension[2]. Mais le reste de son règne ne correspondit pas à cette action honorable. Bérose le signale comme ayant foulé aux pieds toute loi et toute retenue. Un parti se forma contre lui; il fut assassiné par son beau-frère, le gendre de Nabuchodonosor et le fils du Bel-labar-iskun, qui avait eu le pouvoir pendant la folie du grand conquérant chaldéen (559), lequel portait le nom de Nergal-sar-ussur (le dieu Nergal protège le roi), altéré en Neriglissor dans les fragments de Bérose. Evilmérodach n'avait régné que deux ans.

Cette tragédie domestique valut à Nergal-sar-ussur ou Nériglissor un sceptre dont il usa sans dignité, et qu'il conserva peu. Le gendre du vainqueur de Jérusalem se construisit un nouveau palais à Babylone, en dehors de la cité royale, sur la rive occidentale de l'Euphrate; il plaça des statues d'argent massif dans les différents sanctuaires de la pyramide du temple de Bel-Marduk.

Des briques estampées au nom de Neriglissor attestent la part qu'il prit aux embellissements de Babylone; il s'y intitule, comme Nabuchodonosor, restaurateur du E-Sagil et du E-Zida. Outre ces briques, un cylindre en terre cuite actuellement conservé au collège de la Trinité, à Cambridge, raconte en détail les constructions de ce prince, avec des formules identiques à celles qu'on rencontre dans les inscriptions de Nabuchodonosor. C'est par ce texte que nous apprenons que le père de Neriglissor portait le nom de Bel-labar-iskun. « Après que Marduk, le puissant seigneur, eut élevé ma tête et m'eut donné le gouvernement des pays et des hommes, moi, je n'oubliai pas le dieu Marduk; j'embellis le E-Sagil et le E-Zida, je dressai les images saintes, et je me conformai scrupuleusement aux oracles primitifs. J'installai des dragons de bronze sous les portiques du E-Sagil, à côté des taureaux colossaux qui se tenaient déjà sur le seuil. A la porte du temple du Soleil levant... je fis aussi placer huit énormes dragons de bronze pour imposer aux

[1] Bérose, *Fragm.* 14; Polyhistor, dans Eusèbe, *Chron. can.* I, 5; Abydène, *ibid.*, I, 10.
[2] II Rois, XXV, 27-28; Jérém., LII, 31-32.

méchants et aux ennemis la crainte de la mort, et je les fis revêtir de lamelles d'argent... » Neriglissor raconte aussi qu'il répara les canaux d'irrigation et les quais de l'Euphrate, qu'il agrandit encore le palais royal bâti par ses prédécesseurs, et qu'il y fit ajouter une pyramide dont la charpente était en bois de cèdre. L'inscription se termine par une prière à Marduk.

D'après les traditions grecques, Neriglissor régna quatre ans seulement, et périt dans une grande bataille contre Cyrus et les Perses, vainqueurs de la Médie, auxquels il avait voulu disputer la possession de ce pays, jadis soumis aux rois d'Assyrie (555).

Le fils et successeur de ce prince est appelé Laborosoarchod dans les fragments de Bérose; il est probable qu'il s'appelait réellement Bel-labar-iskun comme son grand-père. C'était un enfant, et il n'occupa le trône qu'un petit nombre de mois. Les chefs de la caste des Chaldéens l'en précipitèrent, indignés des instincts vicieux et cruels qu'il témoignait déjà. Ils proclamèrent alors un des leurs, nommé Nabu-nahid ou Nabonid.

C'est ce roi dont il a déjà été plusieurs fois question au commencement de l'histoire des dynasties chaldéennes, parce que ses inscriptions mentionnent les plus anciens souverains du pays et les temples qu'ils avaient fait bâtir. Nabonid ne se contenta point, à l'imitation de ses prédécesseurs, d'embellir le E-Sagil et le E-Zida : il fit restaurer les temples des anciennes villes de Chaldée, qui depuis une longue suite de siècles s'étaient écroulés de vétusté et n'étaient qu'un monceau de décombres abandonnées. Roi archéologue et curieux du passé de l'histoire chaldéenne, il fit déblayer ces ruines, mettre à nu les substructions et dégager les fondations de ces vénérables sanctuaires, jusqu'à ce qu'il eut retrouvé les cylindres de fondation ou *temen* que les premiers bâtisseurs y avaient enfouis. Déjà plusieurs des rois antérieurs s'étaient, sans succès, consacrés à cette œuvre pie : il fut assez persévérant et assez heureux pour mener l'entreprise à bonne fin, et lire des inscriptions vieilles de deux mille ans que nous ne connaissons que par la transcription qu'il en fit. « La pyramide du temple de la Grande-Lumière que Lik-Bagus, roi très ancien, avait commencée et n'avait pas achevée, mais dont son fils Dungi avait terminé la construction... Cette pyramide s'écroula de vétusté, et par-dessus les cylindres anciens que Lik-Bagus et Dungi, son fils, avaient déposés dans les fondations, je la reconstruisis en bitume et en briques, pareille à l'ancienne. »

Une autre inscription de Nabonid, qui est malheureusement fort mutilée et contient de grandes lacunes, raconte dans de plus amples détails cette restauration des anciens édifices chaldéens. Au début, on voit qu'il est question des temples E-Sagil et E-Zida, E-Sir-nuru, le temple de la Grande-Lumière, E-Parra, E-Anna, E-Ulbar et d'autres encore spécialement consacrés à Sin, à Samas, à Nanâ, à Marduk. Le E-Parra notamment, qui avait jadis été construit par Purnapurias, fut restauré. Un autre temple, bâti par Hammurabi et abandonné depuis sept cents ans, fut aussi refait, ainsi que celui du Soleil, à Larsa, élevé par Sargon l'Ancien et Naram-Sin. Ce dernier sanctuaire particulièrement vénéré et auquel on se rendait en pèlerinage de toutes les contrées de la Chaldée, n'avait pourtant pas été entièrement abandonné. Déjà Kurigalzu, puis plus tard Assarhaddon y avaient fait des réparations et s'étaient efforcé de retrouver les cylindres de fondation; d'autres rois avaient aussi poursuivi le même but. Enfin, dit le texte, « Nabuchodonosor fils de Nabopolassar, roi antérieur, réunit une troupe nombreuse pour rechercher le cylindre du temple E-Ulbar... il ne put le trouver. Et moi, Nabonid, roi de Babylone, restaurateur du E-Sagil et du E-Zida, dans mes années glorieuses, inspiré par mon culte envers la déesse Istar d'Agadé, ma souveraine, j'ai fait creuser une excavation. Les dieux Samas et Raman m'accordèrent leur faveur constante et je trouvai le cylindre du E-Ulbar. » Nabonid raconte ensuite que si Nabuchodonosor ne trouva pas ce cylindre, c'est qu'il avait péché contre les dieux qui lui refusèrent la grâce de le trouver, et égarèrent ses recherches d'ailleurs arrêtées par des pluies torrentielles et continues. Le monument portait le nom de Sagaractias. Après avoir lu l'inscription, Nabonid la remit en place, fit lui-même un autre cylindre pour constater ses recherches et ses propres travaux; il le déposa dans les fondations, à côté de l'ancien, puis il rebâtit complètement le temple E-Ulbar consacré à la déesse Anunit dont il implore les faveurs, pour lui-même et pour son fils aîné Bel-sar-usur, le Balthasar biblique, qu'il avait associé au trône, de même que, jadis, Assarhaddon y avait associé Assurbanipal.

Tandis que le pieux roi restaurait le culte des vieilles divinités chaldéennes et s'aliénait peut être, par là, comme nous le verrons, la caste sacerdotale de Babylone qui préférait les nouvelles divinités dont le culte s'était, grâce à elle, propagé dans tout le pays, des événements graves étaient survenus en Médie. Cyrus, issu de la famille royale des Perses, et roi comme ses ancêtres du pays d'Ansan, avait fini par dé-

trôner son beau-père Astyage, roi des Mèdes, et par se trouver maître de



Figure ailée décorant un portique [1].

tous les pays qui, au nord et à l'est, enveloppaient l'empire chaldéen. La guerre avec la Chaldée s'imposait par la force des choses.

[1] Bas relief de Koyoundjik.

Elle éclata bientôt, et les détails nous en sont racontés dans deux



Figure ailée décorant un portique.[1]

inscriptions découvertes depuis quelques années seulement, et qui ont été, de la part de divers savants, l'objet de discussions sur lesquelles

[1] Bas-relief de Koyoundjik.

nous reviendrons quand nous traiterons de l'histoire des Mèdes et des Perses. Il paraît, d'après ces textes, que le roi Nabonid avait singulièrement mécontenté la caste des Chaldéens devenue très puissante à Babylone depuis la mort de Nabuchodonosor, et qui voyait avec dépit le roi restaurer d'anciens sanctuaires abandonnés, au lieu de se contenter des cultes plus récents dont elle était absolument maîtresse. Il est fort probable que le mécontentement provoqué par les prêtres contre le roi, dissimulait une question religieuse, et la théologie du souverain qui réagissait contre les usages reçus, ne fut du goût ni du peuple ni de l'aristocratie sacerdotale. En butte aux critiques de tout le monde, Nabonid abandonna sa résidence royale de Babylone, pour aller s'installer à Tema, y vivre dans la retraite et l'indifférence des événements. Babylone décapitée, pour ainsi dire, vit ses sanctuaires abandonnés, désertés, et tombant en ruine; il semblait que les dieux eux-mêmes abandonnassent la ville sainte : vainement on fit des sacrifices et des prières pour apaiser leur courroux. Ils demeurèrent sourds à la voix des prêtres, et pour punir les fautes du roi et de ses partisans, ils déchaînèrent l'armée des Perses sur la Chaldée.

Tel est le sens général des deux grandes inscriptions qui racontent la fin de l'empire babylonien. Dans la neuvième année de son règne, on annonçait l'approche de Cyrus, que Nabonid s'obstinait à rester enfermé dans sa retraite de Tema. De nouveaux sacrifices expiatoires furent offerts dans le E-Sagil et le E-Zida, « pour apaiser les dieux protecteurs de Babylone et de Borsippa; » mais l'armée des Perses avançait toujours, et le fils aîné du roi, Bel-sar-ussur (Balthasar) dut, comme vice-roi, se mettre à la tête de l'aristocratie et du parti national pour couvrir la frontière du pays d'Accad. La mère du roi elle-même accompagna son petit-fils au camp établi sur l'Euphrate, au delà de Sippara : elle y mourut, et Balthasar, avec ses soldats, pleurèrent pendant trois jours cette femme courageuse. Quelques semaines après, Cyrus traversait le Tigre au dessous de la ville d'Arbèles.

Il se passa cependant plusieurs années encore sans que les hostilités fussent directement engagées et avant que la Chaldée fût menacée dans son indépendance. A la fin, dans la 17e année de son règne, Nabonid se décida à quitter sa honteuse retraite, pour aller se placer à la tête de ses troupes. Il y arriva juste à temps pour subir un échec : il fut battu dans un sérieux engagement qui eut lieu à Rutu, sur le canal appelé Nizallat, et cette défaite acheva de le discréditer aux yeux de l'armée

du pays d'Accad, qui, peut-être à l'instigation de Balthasar, se mit ouvertement en état d'insurrection. Il en résulta que Nabonid fut contraint de prendre la fuite et de rentrer à Babylone, et que Cyrus traversa le Gyndès, sur les bords duquel il avait campé longtemps, et entra sans coup férir dans Sippara. Quelques jours plus tard, il était sous les murs de Babylone avec son lieutenant Gobryas, que les textes cunéiformes appellent Gubaru. Les Chaldéens, suivant le récit d'Hérodote, sortirent en armes et lui présentèrent la bataille : ils furent encore vaincus, et c'est dans cette sortie, probablement, que Nabonid fut fait prisonnier. La lutte continua encore longtemps contre l'armée qui, sous les ordres de Balthasar, se renferma derrière la double ceinture de murailles qui paraissait faire de Babylone une place inexpugnable. « Cyrus, dit Hérodote, n'était pas exempt d'inquiétude, et beaucoup de temps déjà s'était écoulé sans qu'il eût fait le moindre progrès. Soit que l'un des siens, remarquant son anxiété, lui eût donné conseil, soit que de lui-même il eût conçu ce qu'il y avait à faire, voici le parti qu'il prit. Il range le gros de ses forces à l'endroit où les eaux entrent dans la ville, et une autre troupe à leur issue, du côté opposé; il prescrit à ces deux corps de faire irruption dans Babylone à l'instant où ils verront le fleuve devenir guéable. Ces dispositions prises, ces instructions données, il s'éloigne avec la partie inactive de son armée. Il recule jusqu'au bassin creusé par Nitocris, et s'en sert comme elle, mais dans un but opposé. Il y détourne les eaux du fleuve, dont le lit habituel est aussitôt rendu guéable. Cependant, les Perses que Cyrus a rangés sur ses bords auprès de la ville, le voient s'affaisser, au point qu'un homme n'a plus d'eau que jusqu'à la cuisse; ils saisissent le moment, et pénètrent dans Babylone. Si les habitants avaient soupçonné ou appris ce que Cyrus préparait, ils eussent épié l'arrivée de l'ennemi dans la ville, et l'eussent misérablement détruit : car, en fermant les portes qui conduisent à l'Euphrate, et en montant sur les murs de soutènement des deux berges, ils l'eussent pris comme dans un filet. Les Perses, au contraire, les surprirent; la ville est si grande que, selon le récit des Babyloniens eux-mêmes, ceux des extrémités étaient déjà enveloppés, que ceux du centre n'en savaient rien. C'était jour de fête : les uns dansaient, les autres se livraient à des divertissements qu'ils n'interrompirent qu'en apprenant la vérité. Ainsi, Babylone fut prise pour la première fois. »

Le jour où Cyrus pénétra dans Babylone, les Chaldéens célébraient la grande fête des Sacées, au milieu d'insouciantes orgies, et divers

passages de l'Écriture sainte viennent fort à propos compléter le récit d'Hérodote et celui des inscriptions, avec lesquels ils se trouvent en parfaite harmonie. Déjà, en prédisant la terrible fin réservée aux oppresseurs de sa patrie, Jérémie avait dit :

Je préparerai leurs festins,
Et je les enivrerai afin qu'ils s'abandonnent à la joie.
Ils s'endormiront d'un éternel sommeil
Ils ne se réveilleront plus, dit Jéhovah.
Je les conduirai à la boucherie comme des agneaux,
Comme des brebis et des boucs [1].

La scène du festin au milieu duquel fut surpris Balthasar est racontée dans le livre de Daniel sous les couleurs les plus saisissantes et avec un laconisme tragique :

« Le roi Balthasar offrait un grand festin à mille des plus grands de sa cour, et chacun buvait selon son âge.

« Le roi, étant donc déjà pris de vin, commanda qu'on apportât les vases d'or et d'argent que son ancêtre Nabuchodonosor avait emportés du temple de Jérusalem, afin que le roi bût dedans, avec ses femmes, ses concubines et les grands de la cour.

« On apporta donc aussitôt les vases d'or et d'argent qui avaient été pris dans le temple de Jérusalem, et le roi but dedans, avec ses femmes, ses concubines et les grands de la cour.

« Ils buvaient du vin et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre.

« Au même moment, on vit apparaître des doigts et comme la main d'un homme qui écrivait vis-à-vis du chandelier, sur la muraille de la salle du roi, et le roi voyait le mouvement des doigts de la main qui écrivait.

« Alors, le visage du roi se changea ; son esprit fut saisi d'un grand trouble ; ses reins se relâchèrent, et dans son tremblement ses genoux s'entrechoquaient.

« Le roi poussa un grand cri et ordonna qu'on fît venir les mages, les Chaldéens et les devins ; et le roi dit aux savants de Babylone : Quiconque lira cette écriture et me l'inteprrétera, sera revêtu de pourpre, aura un collier d'or au cou, et sera la troisième personne du royaume [2]. »

[1] Jérémie, LI, 39-40.
[2] On a judicieusement fait remarquer que Baltbasar, dans ces paroles, se compte comme la

Les savants chaldéens n'ayant pu rien expliquer, Daniel fut appelé. « Voici dit-il, ce qui est écrit :



Festin royal, d'après un bas-relief de Koyoundjik.

« *Menê, menê, theqêl u pharsin*, et telle en est l'explication : *Menê :* Dieu a supputé ta royauté et il y met fin; *theqêl :* tu as été pesé dans

seconde personne du royaume; il ne se regardait que comme vice-roi, bien que son père Nabonid fût prisonnier. Cf. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes,* t. IV, p. 464.

la balance et tu as été trouvé trop léger; — *pharés*, ton royaume a été partagé et il a été donné aux Mèdes et aux Perses.

« Alors Balthasar commanda, et on revêtit Daniel de pourpre, et on lui mit un collier d'or au cou, et on publia qu'il serait le troisième dans le royaume. Dans cette même nuit, Balthasar, roi de Chaldée, fut tué[1]. » C'était le troisième jour du mois de Arah Samna (septembre-octobre 538)[2].

Maître de Babylone, Cyrus en nomma comme gouverneur son lieutenant Gobryas (Gubaru) que le livre de Daniel désigne, on ne sait trop pour quelles raisons, sous le nom de Darius le Mède[3] : Gobryas, dans

[1] Daniel, chap. v.

[2] Baruch et le livre de Daniel appellent Balthasar « fils de Nabuchodonosor, » ce qui, jusqu'à ce qu'on eût retrouvé son nom dans les inscriptions cunéiformes, a causé le tourment de tous les commentateurs. Mais ici « fils » est employé dans le sens général et poétique de « successeur, » de même que nous avons vu plus haut, sur l'obélisque de Nimroud, Jéhu appelé « fils d'Omri. » Au reste, quand il s'agit des données historiques contenues dans le livre de Daniel, il ne faut jamais oublier ce fait capital que, si ce livre est parfaitement authentique et incontestablement écrit à Babylone, nous n'en possédons plus le texte original dans un état intact, mais seulement un remaniement écrit en partie en syro-chaldaïque, et fait vers le IIIe siècle avant l'ère chrétienne, par un transcripteur assez ignorant de l'histoire, qui a commis des interpolations, et plusieurs confusions manifestes dans les noms des rois babyloniens.

Nous avons vainement cherché, dans les deux inscriptions cunéiformes dont nous avons cité quelques fragments, les passages qui ont pu autoriser M. Halévy à écrire que, d'après ces textes nouveaux, « la légende de Balthasar et le récit presque aussi légendaire d'Hérodote sont renversés. » Le texte de ces inscriptions dit formellement que Cyrus pénétra dans Babylone sans rencontrer la moindre résistance. D'autre part, le nom de Balthasar ne saurait être, comme le prétend M. Halévy, « définitivement rayé de l'histoire. » A plusieurs reprises, ce personnage est mentionné comme *fils aîné* du roi dans les textes cunéiformes, sous la forme Bel-sar-ussur. Le rôle important qu'il a joué à la tête de l'armée, durant le règne de Nabonid, explique comment il se fait que le livre de Daniel lui donne le titre de roi, bien qu'il ne fût en réalité que vice-roi. Ajoutons seulement encore un argument qui confirme à ce point de vue, sans réplique, le texte biblique, et qui montre que les Chaldéens eux-mêmes ont donné à Balthasar le titre de roi :

Les contrats d'intérêt privé de la famille Egibi, trouvés en 1876 à Hillah, suppléent pour cette période de l'histoire chaldéo-assyrienne, à la cessation brusque de la liste des *limmu* qui ne dépasse pas le milieu du règne d'Assurbanipal. Ces contrats, au nombre de deux mille cinq cents, se répartissent dans un espace de deux siècles environ, depuis le règne de Sennachérib jusqu'à celui de Darius, fils d'Hystaspe; tous sont datés de l'année du règne; il n'y a que quatre années pour lesquelles nous ne possédions aucun de ces contrats, à cause des grandes révolutions survenues alors en Chaldée; et il en est qui sont datés *de la troisième année du règne de Balthasar*, dont le nom se trouve orthographié *Marduk-sar-ussur* au lieu de *Bel-sar-ussur*, à cause de l'identité *Bel-Marduk*. (Cf. Boscawen, *Babylonian dated Tablets*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1878.)

[3] Le nom de Darius le Mède a été, comme celui de Balthasar, une véritable *crux interpretum*. Il n'est pas de conjecture qu'on n'ait faite à son sujet, parce qu'on croyait lire dans la Bible qu'il devint roi après la mort de Balthasar. Mais le texte dit seulement : « Et Darius le Mède entra en possession du royaume, » ce qui peut aussi bien s'entendre d'une investiture



l'armée de Cyrus, commandait les contingents des Guti, et il venait de se signaler d'une manière éclatante au cours de la dernière guerre : son élévation au gouvernement de la grande ville était la récompense légitime de son courage. Si l'on en croit les inscriptions, l'entrée de Cyrus à Babylone fut saluée comme une délivrance, non seulement par les Juifs et les autres peuples captifs, mais par les Chaldéens eux-mêmes, et ce furent les dieux de Babylone, Marduk en tête, qui l'appelèrent à régner sur la Mésopotamie. « Marduk, le grand seigneur, le protecteur de son peuple, vit avec joie les actions de son représentant, la justice de ses mains et de son cœur; il lui ordonna d'aller dans Babylone que Nabonid, roi impie, avait désertée... Les habitants de Babylone en totalité, et ceux des pays de Sumer et d'Accad, les grands et les officiers qu'il soumit, baisèrent ses pieds, se réjouirent de son avènement et leurs faces resplendirent de joie... » Cyrus s'efforça de se rendre digne de cet accueil et de cette confiance, en restaurant les sanctuaires que Nabonid avait délaissés et en favorisant le culte des dieux nationaux. Il usa de clémence même à l'égard de Nabonid prisonnier, auquel il fit grâce de la vie, et qu'il se contenta d'envoyer en Carmanie où le dernier roi de Babylone finit tranquillement ses jours, comme satrape de la grande monarchie perse.

Ainsi tomba, pour ne se relever jamais, cette civilisation assyro-chaldéenne qui eut des siècles de grandeur, mais qu'on ne saurait admirer à cause de la monstrueuse tyrannie qu'elle fit si longtemps peser sur l'Orient. Qui donc pourrait regretter ses arts, sa science, son faste légendaire, sans s'écrier en même temps : Enfin, la tuerie et le carnage qui ont duré dix siècles sont finis! Longtemps le châtiment s'est fait attendre, mais qu'il a été terrible! L'empire chaldéen disparaît misérablement dans une orgie troublée par une surprise nocturne. Ninive, du moins, n'avait succombé qu'après un long siège, et son roi avait fait preuve d'héroïsme; Babylone, après un semblant d'effort pour résister et combattre, tend les bras à l'ennemi victorieux. Ninive se fait tuer, Babylone meurt insouciante. C'est ainsi que, jusqu'à la dernière heure, se maintient le parallélisme entre le Chaldéen et l'Assyrien : celui-ci plus guerrier, plus dur, plus ferme en ses desseins;

comme satrape, que d'un avènement comme roi. Cette interprétation est confirmée par les textes cunéiformes qui donnent au premier satrape de Babylone nommé par Cyrus, le nom de Gubaru, à peine altéré en *Gobryas* par Hérodote.



celui-là plus efféminé, plus inconstant. L'un, plus politique, ne rêve que la domination par les armes, et la vue du sang l'enivre comme une bête féroce; l'autre plus artiste, plus savant, préfère les arts de la paix et les spéculations scientifiques; l'un et l'autre, d'ailleurs, ayant abusé du droit de la force, et responsables au même titre du renom de cruauté froide et de sensualité voluptueuse dont les souverains orientaux ont, jusqu'à nos jours, recueilli l'héritage.

Babylone, qui s'était soumise sans résister, dut son salut à sa lâcheté : elle ne périt pas tout de suite, et les rois de Perse en firent une des capitales de leur empire. Plusieurs fois, mais en vain, des descendants plus ou moins légitimes de l'ancienne race royale, essayèrent de réveiller chez les Babyloniens le sentiment national, et de les pousser à la révolte contre les Perses, en évoquant le souvenir de l'indépendance et d'un passé glorieux. Mais ce fut presque toujours sans succès.

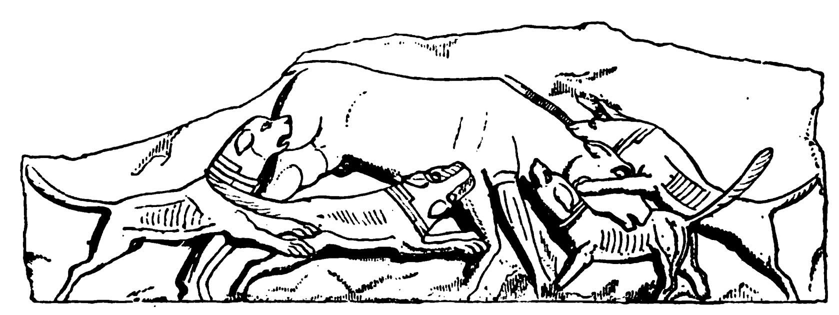
Lors des troubles qui suivirent la mort de Cambyse (522), un certain Nidintabel s'y fit proclamer roi, en se donnant pour Nabuchodonosor, fils de Nabonid. Quatre ans plus tard (518), une nouvelle tentative eut plus de succès, et Darius, fils d'Hystaspe, fut contraint d'assiéger la vieille cité chaldéenne qu'il ne parvint à reprendre qu'après un siège de vingt mois, et grâce à la trahison de Zopyre. L'année suivante, nouvelle insurrection, bientôt vaincue, d'un nommé Arakhou, lequel se fit encore passer pour le fils de Nabonid.

En 508, une nouvelle insurrection arracha, pour vingt ans, Babylone et toute la Chaldée au joug des Perses, dont les monuments s'y interrompent pendant ce long intervalle. Mais Darius la vainquit enfin en 488, et, pour rendre toute révolte de Babylone désormais impossible, il renversa ses murs, ses tours, ses fortifications immenses. Quelques années après, Xerxès continuant l'œuvre de son père, soumit la cité chaldéenne à un véritable pillage ; il enleva la statue d'or du dieu Nabu et les trésors du tombeau de Bel-Marduk.

Le vainqueur des Perses, Alexandre, adopta une autre politique; frappé de la beauté et des avantages de la situation de Babylone, il songea à la faire sortir de ses ruines; mais le grand conquérant mourut avant d'avoir achevé son entreprise. Babylone ne fut bientôt plus qu'un désert, et la sombre prophétie d'Isaïe fut accomplie à la lettre :

« Je vais susciter contre Babylone les Mèdes, qui ne chercheront ni l'or, ni l'argent, mais qui perceront de leurs flèches les petits enfants, et n'épargneront pas le sein qui les nourrit. Et cette Babylone, si fière

entre tous les empires, la gloire et l'orgueil des Chaldéens, sera ce que Jéhovah a fait de Sodome et de Gomorrhe. Elle ne sera plus jamais habitée dans la suite des générations. On ne verra même pas l'Arabe y dresser sa tente, ni le pâtre s'y reposer; les chats sauvages y prendront leur gîte, les hyènes rempliront les maisons, les autruches en



Bas-relief de Koyoundjik.

feront leur demeure, et les Seïrim y sauteront... Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aurore ? Toi qui foulais les nations, te voilà abattue et foulée!... On t'a fait descendre au sépulcre, au fond de la fosse... »

Aujourd'hui, il ne reste plus de l'immense cité qu'un amas de décombres et une inépuisable carrière de matériaux de construction que les Arabes exploitent depuis des siècles. Les collines de débris qui marquent les emplacements des principaux édifices, des palais, des Jardins suspendus, de la Pyramide de Bel et de la Tour des Langues, servent d'abri aux fauves du désert mésopotamien.

APPENDICES

APPENDICE I

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE CHALDÉE ET D'ASSYRIE, D'APRÈS LES TEXTES CUNÉIFORMES

Av. J.-C.	ROIS D'AGADÉ.
Vers 3800	Sarru-kinu (Sargon l'Ancien).
Vers 3750	Naram-Sin.
	ROIS D'ERIDU.
....	Be...huk.
....	Mesa-nana-kalame.
....	Idadu.
	ROIS DE SIRTELLA.
....	Hal-Du.
....	Ur-Nina.
....	Kur-Gal.
....	En-Anna.
....	Gudea.
	ROIS D'UR.
Vers 2400	Lik-Bagus.
....	Dungi.
	DYNASTIE ÉLAMITE.
Vers 2295	Kudur-Nahunta.
....	Simti-Sitarhak.
....	Kudur-Mapuk.
....	Eri-Aku (Ariok).
....	Kudur-Lagamar (Chodorlahomor).

Av. J.-C.	DYNASTIE CHALDÉENNE.
Vers 2200	Ga-sin...
......	Sin-idinnam.
......	Amar-Sin.
.....	Gamil-Adar.
......	Libit-Anunit.
......	Isbi-Zikar.
......	Isme-Dagan.
......	Gungunum.
......	Gamil-Sin.
......	Nur-Raman.
......	Rim-Sin.

ROIS DE BABYLONE.

Av. J.-C., environ		Ans de règne.
1812 à 1797	Sumu-abi	15
1797 à 1762	Sumula-ilu	35
1762 à 1748	Zabu	14
1748 à 1730	Abil Sin.......	18
1730 à 1700	Sin-Muballit....	30
1700 à 1645	Hammurabi....	55
1645 à 1610	Samsu-iluna ...	35
1610 à 1585	Ebisum.......	25
1585 à 1560	Ammi-datana...	25
1560 à 1539	Ammi-di-dugga .	21
1539 à 1508	Samsu-ditana...	31

Invasion égyptienne.

DYNASTIE COSSÉENNE.

Av. J.-C., environ		Ans de règne
. . . .	Nambar-Sigu, fils de Erba-Sin. . .	18
. . . .	Ea-mukin-ziri, fils de Kulmar . . .	3
. . . .	Kassur-nadin-ahi, fils de Sippa. . .	6
. . . .	E-Ulbar-Sarraki-izkur, fils de Bazi	15
. . . .	Nabu-kuduri-uçur I, fils de Bazi . .	2
. . . .	Amil-Sukamuna, fils de Bazi . . .	3 et 3 mois.
. . . .	Agu-kak-rime.	
. . . .	Sagaractias.	
Vers 1450	Kara-indas.	
— 1430	Purna-purias.	
— 1400	Kara-hardas.	
— 1380	Nazi-bugas.	
— 1360	Kuri-galzu.	
— 1340	Meli-Sigu.	
— 1330	Marduk-pal-iddin Ier.	
. . . .	. . . .	
— 1310	Nazi-dedas.	
— 1250	Raman-pal-iddin.	
— 1190	Zamalmal-zikir-iddin.	
— 1150	Nabu-kudurri-uçur II	
— 1120	Marduk-nadin-ahi.	
— 1100	Marduk-sapik-zirmat.	
— 1090	Saduni.	
— 1080	Nabu-zikir-iskun.	
— 1070	Erib-Marduk.	
— 1060	Marduk-pal-iddin II.	
. . . .	. . . .	

Av. J.-C., environ	
Vers 882	Sibir.
— 860	Nabu-pal-iddin.
— 830	Marduk-innadin.
	[Marduk-bel-usate].
— 810	Marduk-balat-irib.
	[La reine Sammuramat].
747 à 733	Nabu-naçir? (Nabonassar).
— 733	Nabu-usapsi, fils de Silani.
— —	Zakiru, fils de Saali.
— —	Kinziru (Kinzires), fils d'Amukani.
— —	Balazu (Bélésis), fils de Dakkur.
— —	Marduk-pal-*iddin III* (Merodach-Baladan), *fils de Yakin*.
— 703	Bel-ibus.
— 700	Assur-nadin-sum.
— 695	Suzub, fils de *Gatul*.
— 690	Riu-Bel (Regebelos).
— 680	Musesi-Marduk (Mesesi-Mordacos).
— —	Nabu-zir-napisti-esir, fils de *Marduk-pal-iddin* III.
— —	Nahid-Marduk.
— 676	Samas ibni.
— —	Nabu-sallim, fils de Balazu.
— 668	Assur-ahi-iddin (Assarhaddon).
— 667	Salummukin (Saosduchin).
— 650	Kandalanu - *Assurbanipal* (Chiniladan).
625 à 604	Nabu-pal-uçur (Nabopolassar).

Av. J.-C., environ		Av. J.-C., environ	
604 à 561	Nabu-kudurri-uçur III (Nabuchodonosor).	... — 555	Bel-labar-iskun (Laborosoarchod).
561 à 559	Evil-Marduk (Evil-merodach).	555 à 538	Nabu-nahid (Nabonid).
559 — ...	Nirgal-sar-uçur (Neriglissor).	... — 538	Bel-sar-uçur (Balthasar).
		538 à 529	Cyrus.

ROIS D'ASSYRIE

. . . .	Bel-Pasku.	1100 à 1080	Assur-bel-kala.
. . . .	Bel-Ani, fils d'Adasi.	1080 à 1070	Samsi-Raman II.
Vers 1800	Isme-Dagan.	1070 à 1060	Assur-rab-amar.
— 1760	Samsi-Ramanu (Samsi-Raman I).	1020 à 1010	Bel-ida-irassu (Belitaras).
	Te ... ba.		
	Iri-Amtuk.	1010 à 990	Salmanasar II.
	—	990 à 950	Irib-Raman.
		950 à 930	Assur-iddin-ahi.
	Invasion égyptienne.	930 à ...	Assur-dan-il Ier.
	—	... à 889	Raman-nirar II.
— 1500	Assur-Narara.	889 à 882	Teglath-Adar II.
	Nabu-Dayan.	882 à 857	Assur-nazir-pal.
— 1450	Assur-bel-nise-su.	857 à 822	Salmanasar III.
— 1430	Busur-Assur.		[Assur-danin-pal].
— 1400	Assur-uballit.	822 à 809	Samsi-Raman III.
— 1380	Bel-nirar.	809 à 780	Raman-Nirar III.
— 1340	Pudi-ilu.	780 à 770	Salmanasar IV.
— 1330	Raman-nirar I.	770 à 752	Assur-dan-il II.
— 1300	Salmanasar I.	752 à 745	Assur-nirar.
— 1290	Teglath-Adar I.	745 à 726	Teglath-pal-asar II.
— 1260	Bel-kudur-uçur.	726 à 721	Salmanasar V.
— 1240	Adar-pal-asar.	721 à 704	Sargon.
— 1180	Assur-dayan.	704 à 680	Sennachérib.
— 1150	Mutakkil-Nusku.	680 à 667	Assarhaddon.
— 1140	Assur-ris-isi.	667 à ...	Assur-bani-pal.
1120 à 1100	Teglath-pal-asar I.	... à 625	Assur-edil-ilane.

APPENDICE II

LISTE DES ROIS CITÉS DANS LES FRAGMENTS DE BÉROSE

1. *Rois antédiluviens.*	Durée des règnes
	Sares.
1. Ἄλωρος	10
2. Ἀλάπαρος	3
3. Ἀμήλωνα ἐκ Παντιβί-βλων	13
4. Ἀμμένονα (Χαλδαῖος)	12
5. Μεγάλαρος ἐκ Παντιβί-βλων πόλεως	18
6. Δάωνος ποιμὴν ἐκ Παντι-βίβλων	10
7. Ευεδώραχος (Εὐερώδεσ-χος) ἐκ Παντιβίβλων	18
8. Ἀμεμψινος ἐκ Λαράγχων	10
9. Ὠτιαρτης ἐκ Λαραγχων	8
10. Ξισουθρος	18
Total	120
Ou 432,000 ans.	

2. *Rois postdiluviens.*	
	Ans.
Εὐήχοος	2,400
Χωμάσβηλος	2,700
84 *autres rois*	28,980
Ensemble	34,080

	Durée des règnes		
	Ans.	Mois.	Jours.
8 *rois mèdes*	234	»	»
Ζωροάστρης et sept successeurs (Le Syncelle)	190	»	»
11 *rois*	48	»	»
49 *rois chaldéens*	458	»	»
9 *rois arabes*	245	»	»
45 *rois assyriens*	526	»	»
Phul			
Σεναχήριβος	18	»	»
Un frère de Sennachérib.			
Hagisès	»	»	30
Marudachus-Baldanes	»	6	»
Elibus	2	6	»
Asordanus	8	»	»
Σαμμύγης	21	»	»
Σαρδανάπαλλος			
Σάρακος			
Σαμμύγης, dernier roi d'Assyrie	21	»	»
Ναβοπαλάσσαρος	20	»	»
Ναβουχοδονόσορος (Αβοδάσσαρος)	43	»	»
Εὐειλμαράδουχος. . . . 2 ou	12	»	»
Νηριγλισσόορος	4	»	»
Λαβοροσοάρχοδος	»	9	»
Ναβόννηδος	17	»	»
(Puis, Cyrus et les rois perses.)			

APPENDICE III

LISTE DES PRÉTENDUS ROIS D'ASSYRIE, D'APRÈS LES AUTEURS CLASSIQUES[1]

	Ans de règne.
Belus	55
Ninus	52
Semiramis	42
Ninyas ou Zames	38
1. Arius	30
2. Aralius *ou* Amyras	40
3. Xerxès *ou* Baleus	30
4. Armamithres	38
5. Belochus	35
6. Baleus	52
7. Sethos *ou* Altadas	32
8. Mamythus	30
9. Manchaleus	28
10. Sphaerus	22
11. Mamylus	30
12. Sparetus	42
13. Amyntes	45
14. Belochus (Belimus, *de Céphalion*)	13
Le même avec sa femme Atossa	12
15. Baletorès *ou* Bellaparès	30
16. Lampridès	30
17. Sosarès	20
18. Lampraès	30
19. Panyas (*cité par Céphalion*)	45
20. Sosarmus	22
21. Mithraeus	27
22. Teutamus	32
23. Teutaeus	44
Arabelus	42
Chalaus	45
Anebus	38
Babius[2]	37
24. Thinaeus	30
25. Dercyllus	40
26. Eupacmès *ou* Eupalmus	38
27. Laosthenès	45
28. Pyritiadès	30
29. Ophrataeus	21
30. Ophecaeres *ou* Ocrazarès	42
31. Sardanapale *ou* Thonos Concoleros	15

1. Cf. Oppert, *Hist. des empires d'Assyrie et de Chaldée* (à la fin).

2. Ces quatre noms sont placés par quelques auteurs entre Belus et Ninus. M. Oppert a remarqué qu'ils ne sont que les personnifications des villes d'Arbèles, de Kalah, d'Orchoé? (plutôt Nipur, selon nous) et de Babylone.

APPENDICE IV

CANON DES ROIS DE BABYLONE, D'APRÈS PTOLÉMÉE,

AVEC LA FORME ORIGINALE DE LEURS NOMS

Avant J.-C.			Ans de règne
747	Ναβονασσάρου.	Nabu-naçir	14
733	Ναδίου.	Na'id	2
731	Χινζίρου καὶ Πώρου.	Ukin-zir. — Pùlu (Phul)	5
726	Ἰλουλαίου.	Ululai	5
721	Μαρδοκεμπάδου.	Marduk-pal-iddin	12
709	Ἀρκεάνου.	Sarru-kinu (Sargon)	5
704	Ἀβασιλεύτου πρώτου.	(Premier interrègne)	2
702	Βηλίβου.	Bel-ibus	3
699	Ἀπαραναδίου.	Asur-nadin-sum	6
693	Ῥηγεβήλου.	Ri'u-Bel	1
692	Μεσησιμορδάκου.	Musesi-Marduk	4
688	Ἀβασιλεύτου δευτέρου.	(Deuxième interrègne)	8
680	Ἀσαριδίνου.	Assur-ah-iddin	13
667	Σαοσδουχίνου.	Samas-sum-ukin	20
647	Κινηλαδάνου.	Kandalanu (Assurbanipal)	22
625	Ναβοπολασσάρου.	Nabu-pal-uçur	21
604	Ναβοκολασσάρου.	Nabu-kudurri-uçur	43
561	Ἰλλοαρουδάμου.	Avil-Marduk	2
559	Νηριγασολασάρου.	Nergal-sar-uçur	4
555	Ναβοναδίου.	Nabu-na'id	17
538	Κύρου.	Kurus	9
529	Καμβύσου.	Kambuyia	8
521	Δαρείου πρώτου.	Darayavus	36
485	Χέρξου.	Khsayarsa	21
464	Ἀρταξέρξου πρώτου.	Artakhsatra	41
423	Δαρείου δευτέρου.	Darayavus	19
404	Ἀρταξερξου δευτέρου.	Artakhsatra	46
358	Ὤχου.	Vahuka	21
337	Ἀρωγοῦ (= Ἄρσης).	?	2
335	Δαρείου τρίτου.	Darayavus	4
		Total	416

APPENDICE V

LISTE DES *LIMMU*[1]

Avant J.-C.	
893	. . . . . . sar.
892	Adar (?)-zar-. . .
891	Tab-idir-[Assur ?].
890	[As]sur-la-du. . . . .
889	[Tuk]lat-Adar, *roi*.
888	Tak-kil-ana-belia.
887	Abu-Malik.
886	Ilu-mil-ki.
885	Iarî.
884	Assur-si-zib-a-ri.
883	Asçur-nasir-habal, *roi*.
882	Assur-iddin.
881	. . . . . ik (mut ?)-ti-a-ku.
880	Sa-(ilu) ma dam-qa.
879	Da-kan-bel-naçir.
878	Adar-pîa-uçur.
877	Adar-bel-uçur.
876	Sakan (?)-Assur-lil-bur.
875	Samas-upahhir.
874	Nirgal-bel-kumûa.
873	Qur-di-Assur.
872	Assur-lih.
871	Assur-natkil.
870	Bel-mudammiq.
869	Dan-Adar.
868	Istar-mudammiqat-iddan.
867	Samas-nu-ri.
866	Mannu-dan-il-ana-il (?).
865	Samas-bel-uçur.

Avant J.-C.	
864	Adar-malik.
863	Adar-iti-iranni.
862	Assur-malik.
861	Nirgal-iz-ka (?)-dan-in.
860	Tab-Bel.
859	Sarru-ur-nisi.
858	Salmanu-ussir, *roi*.
857	Assur-bel-ukanni.
856	Assur-ban-ai-uçur.
855	Abu-ina-ekal-lilbur.
854	Dan-Assur.
853	Samas-abûa.
852	Samas-bel-uçur.
851	Bel-Banai.
850	Ha-di-li-bu-su.
849	Nergal-alik-pani.
848	Pur-Raman.
847	Adar-mukin-nisi.
846	Adar-nadin-sum.
845	Assur-banai.
844	Tâb-Adar.
843	Takkil-ana-sar.
842	Raman-lid-ani.
841	Bel-abûa.
840	Sulmu-beli-la-uhbul.
839	Adar-kipsi-uçur.
838	Adar-malik.
837	Qurdi-Assur.
836	Ner-sar.
835	Nergal-mudamiq.

1. Cf. principalement *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e édit., 1883, p. 470 et ss.

Avant J.-C.	
834	Ia-ha-lu.
833	Ululai.
832	Sar-pa-ti-bel.
831	Nergal-malik.
830	Hu (?)-bai.
829	Ilu-mukin-ah.
828	Salmanu-ussir, *roi*.
827	Dân-Assur.
826	Assur-bani-ai-uçur.
825	Ia-ha-[lu].
824	Bil-ban-[ai].
823	Sam-[si-Ramanu], *roi*.
822	Ia-ha-lu.
821	Bel-dan-ilu.
820	Adar-upahhir.
819	Samas-malik.
818	Nergal-malik.
817	Assur-bani-ai-uçur.
816	Sar-pa-ti-bel.
815	Bel-balat.
814	Musiknis.
813	Nergal.
812	Samas-ku-mùa.
811	Bel-qat-çabat.
810	Raman-niraru, *roi*.
809	Nergal-malik.
808	Bel-dan-ilu.
807	Çil-Bel.
806	Assur-takkil.
805	Ilu-itti-ya.
804	Nergal-issi-[is].
803	Assur-ur-nisi.
802	Adar-malik.
801	Nir-[sar].
800	Ilu. . . . .
799	Mutakkil. . . .

Avant J.-C.	
798	Bel-tarçi-nalbar.
797	Assur-bel-uçur.
796	Marduk-sadùa.
795	Ukin-abùa..
794	Mannu-ki-mat (?)-Assur.
793	Musallim-Adar.
792	Bel-basa-ani.
791	Nir-samas.
790	Adar-ukin-ah.
789	Raman-musammir.
788	Sil-Istar.
787	Balatu.
786	Raman-u-ballit.
785	Marduk-sar-uçur.
784	Nabu-sar-uçur.
783	Adar-naçir.
782	Nalbar-li.
781	Salmanu-ussir, *roi*.
780	Samsi-ilu.
779	Marduk-lid-ani.
778	Bel-mustisir.
777	Nabu-pur-ukin.
776	Pan-Assur-la-habal.
775	Nergal-issis.
774	Istar-dùr.
773	Mannuki-Raman.
772	Assur-bel-uçur.
771	Assur-dan-ilu, *roi*.
770	Samsi-ilu.
769	Bel-malik.
768	Habal-ai.
767	Qurdi-Assur.
766	Musallim-Adar.
765	Adar-[ukin]-nisi.
764	Çi-[id-ki]-ilu.
763	Pur-[il (?)-Sagali].
762	Tab-Bel.

Avant J.-C.	
761	Adar-ukin-ah.
760	Laqibu.
759	Pan-Assur-la-habal.
758	Bel-takkil.
757	Adar-iddin.
756	Bel-sadùa.
755	Qîsu.
754	Adar-sizib-ani.
753	Assur-niraru, *roi*.
752	Samsi-ilu.
751	Marduk-sallim-anni.
750	Bel-dan-ilu.
749	Samas-ittalak-sun.
748	Raman-bel-ukin.
747	Sin-sallim-anni.
746	Nergal-naçir.
745	Nabu-bel-uçur.
744	Bel-dan-ilu.
743	Tuklat-habal-e-sarra, *roi*.
742	Nabu-danin-ani.
741	Bel-Harran-bel-uçur.
740	Nabu-itir-ani.
739	Sin-takkil.
738	Raman-bel-ukin.
737	Bel-imur-ani.
736	Adar-malik.
735	Assur-sallim-anni.
734	Bel-dan-ilu.
733	Assur-danin-anni.
732	Nabu-bel-uçur.
731	Nergal-u-ballit.
730	Bel-lu-dari.
729	Naphar-ilu.
728	Dur-Assur.
727	Bel-Harran-bel-uçur.
726	Marduk-bel-uçur.
725	Mah-dî.

Avant J.-C.	
724	Assur-hal. . . . .
723	Salmanu-ussir.
722	Adar-malik.
721	Nabu-tariç.
720	Assur-iç-ka (?)-danin.
719	Sar-ukin, *roi*.
718	Zir-bani.
717	Tab-sar-Assur.
716	Tab-çil-isarra.
715	Takkil-ana-Bel.
714	Istar-dûr.
713	Assur-bani.
712	Sarru-imur-anni.
711	Adar-alik-pan.
710	Samas-bel-uçur.
709	Mannuki-Assur-lih.
708	Samas-upahhir.
707	Sa-Assur-dubbu.
706	Mutakkil-Assur.
705	Upahhir-Bel.
704	Nabu-dini-ipus.
703	Kan-çil (?)-ai.
702	Nabu-lih.
701	Hananu.
700	Mitunu.
699	Bel-sar-[ani].
698	Sulmu-sar.
697	Nabu-dûr-uçur.
696	[Tab?]-Bel.
695	Assur-bel-uçur.
694	Ilu-ittiya.
693	Nadin-ahi.
692	Zaza-ai.
691	Bel-imur-ani.
690	Nabu-mukin-ah.
689	Gihilu.

Avant J.-C.		Avant J.-C.	
688	Nadin-ahi.	676	Bambâ.
687	Sin-ahi-erib, *roi.*	675	Abu-ahi-iddina.
686	Bel-imur-ani.	674	Sarru-nu-ri.
685	Assur-danin-ani.	673	A-tar-ilu.
684	Manu-zir-nî.	672	Nabu-bel-uçur.
683	Manuki-Raman.	671	Tabit-ai.
682	Nabu-sar-uçur.	670	Sulmu-bel-la-assib (?)
		669	Samas-kasid-aibi.
681	Nabu-ah-issis.	668	Marlarmi.
680	Dananu.	667	Gabbaru.
679	Tan-im-a-ni-nu (?).	666	[Tebit?]-ai.
678	Nergal-sar-uçur.		. . . .
677	Abu-ramu.		

FIN

TABLES DU TOME QUATRIÈME

TABLE DES GRAVURES

DU TOME QUATRIÈME

TABLE

DES CARTES ET PLANS

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME

LIVRE V

LES ASSYRIENS ET LES CHALDÉENS.

CHAPITRE PREMIER. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA MÉSOPOTAMIE ET SOURCES DE L'HISTOIRE DES EMPIRES DE CHALDÉE ET D'ASSYRIE.

§ 1. — *Le bassin de l'Euphrate et du Tigre.*

§ 2. — *Sources de l'histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie. — Fouilles et découvertes.*

§ 3 — *L'invasion élamite.*

§ 4. — *La seconde confédération chaldéenne.*

§ 5. — *La domination cosséenne.*

CHAPITRE IV. — LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN.

§ 1. — *La légende de Ninus et de Sémiramis*

§ 2. — *Les premiers rois d'Assyrie.*

§ 3. — *Règne de Teglath-pal-asar Ier* (1120 à 1100 av. J.-C.)

§ 4. — *Les successeurs de Teglath-pal-asar Ier.*

CHAPITRE V. — Le second empire assyrien jusqu'aux Sargonides.

§ 1. — *Belitaras et les commencements de sa dynastie* (vers 1020 av. J.-C.)

§ 2. — *Règne d'Assur-nazir-pal* (882 à 857).

§ 3. — *Règne de Salmanasar III* (827 à 822).

§ 4. — *Samsi-Raman III, Raman-nirar III et les rois fainéants* (822 à 745).

§ 5. — *Règne de Teglath-pal-asar II* (745 à 726)

§ 6. — *Salmanasar V* (726 à 721).

CHAPITRE VI. — Règne de Sargon (721 a 704 av. J.-C.).

§ 1. — *La prise de Samarie.*

§ 2. — *Conquête de l'Arménie.*

§ 3. — *Guerres en Médie.*

§ 4. — *Nouvelles guerres en Syrie.*

§ 5. — *Marduk-pal-iddin, roi de Babylone.*

§ 6. — *Le palais de Khorsabad.*

CHAPITRE VII. — Règne de Sennachérib (704 a 680 av. J.-C.).

§ 1. *Guerres en Chaldée.*

§ 2. — *Assurbanipal. — Conquête de l'Égypte.*

§ 3. — *Guerres en Phénicie, en Asie-Mineure et en Arménie.*

§ 4. — *Premières campagnes dans l'Élymaïde.*

§ 5. — *Guerre en Chaldée.*

§ 6. — *Nouvelles campagnes contre l'Élymaïde.*

§ 7. — *Guerre contre les Arabes.*

§ 8. — *Chute de Ninive* (625 *av. J.-C.*).

CHAPITRE IX. — L'empire Chaldéen.

§ 1. — *Nabopolassar (625 à 604 av. J.-C.).*

§ 2. — *Règne de Nabuchodonosor (604 à 561 av. J.-C.).*

§ 3. — *Les embellissements de Babylone.*

§ 4. — *Fin du règne de Nabuchodonosor.*

§ 5. — *Les successeurs de Nabuchodonosor. — Chute de l'empire de Babylone* (561 à 533)

APPENDICES

FIN DES TABLES DU TOME QUATRIÈME

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.



